



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

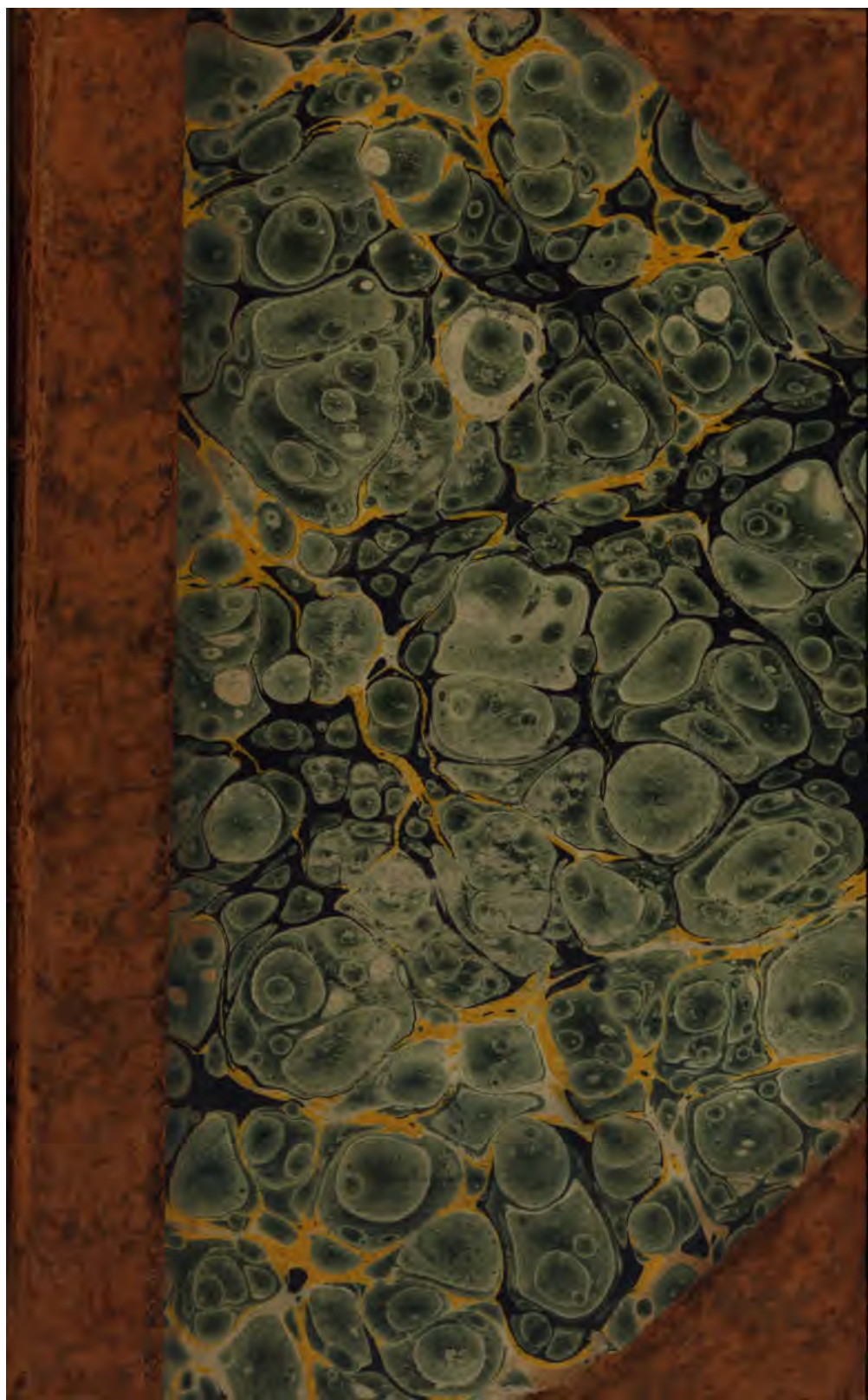
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

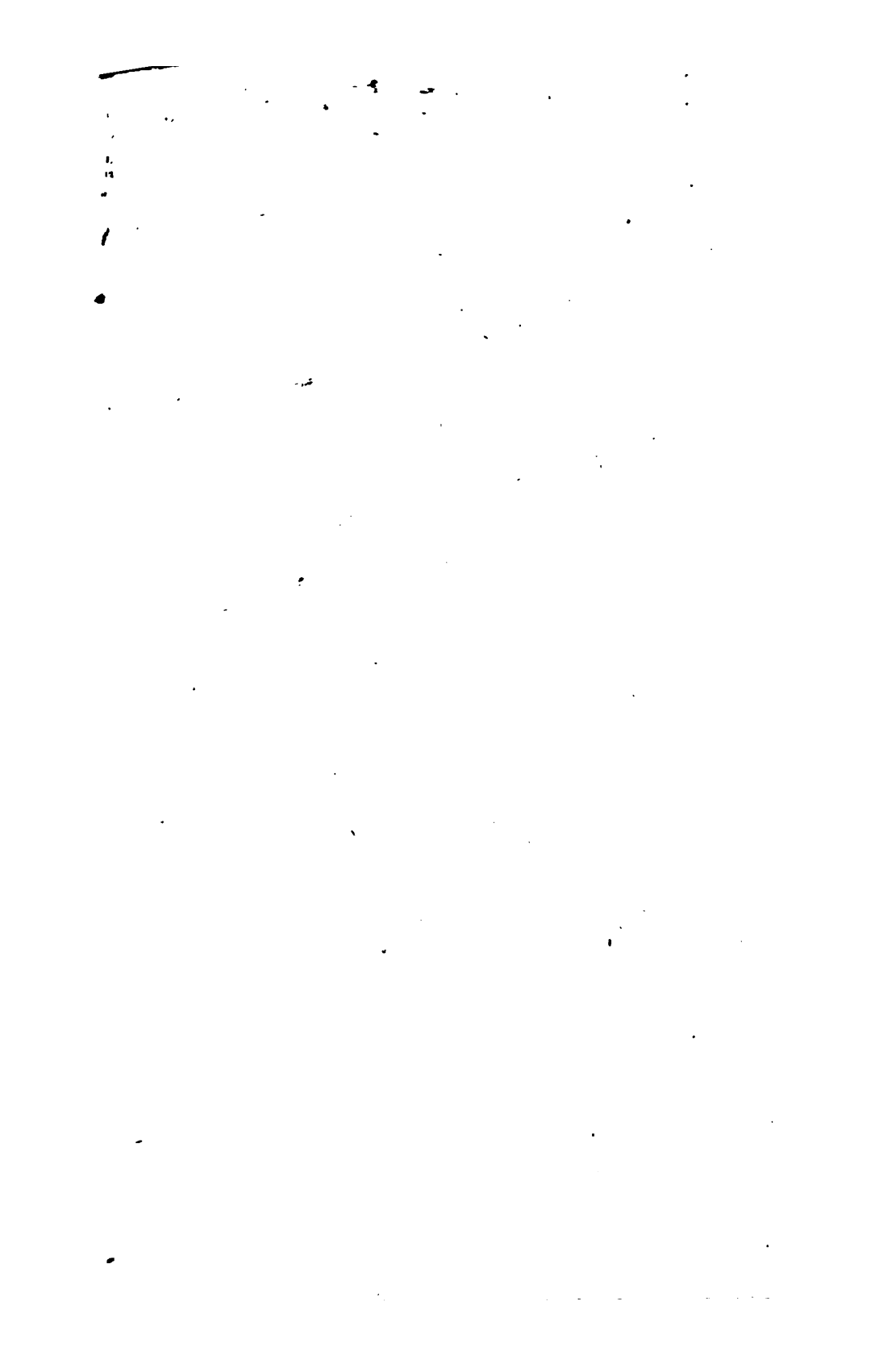
À propos du service Google Recherche de Livres

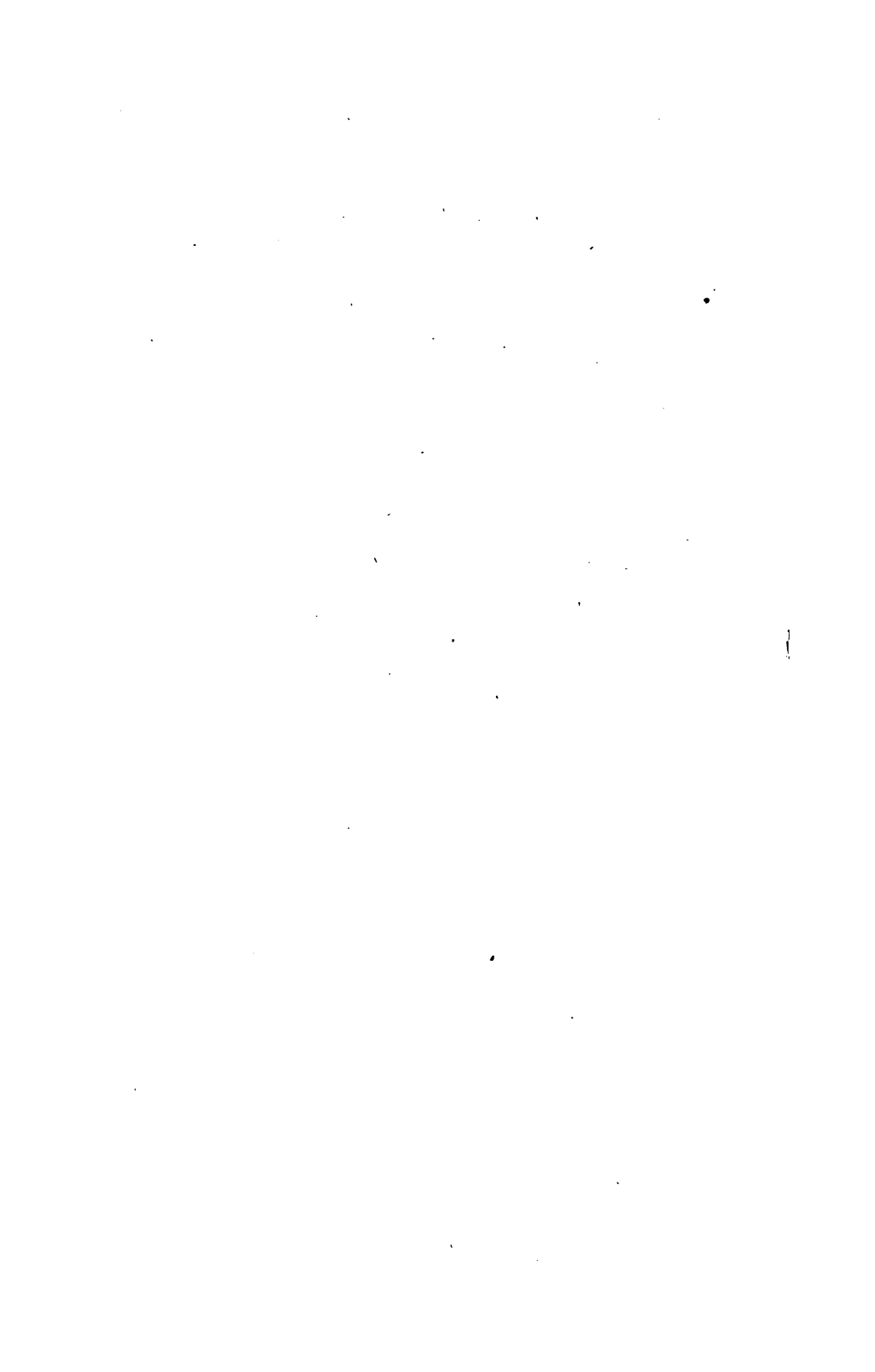
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



107







BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Tom. Onzième.

*TABLEAU indicatif des jours de séance de la Commission centrale
pour l'année 1829.*

Janv.	Févr.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juill.	Août.	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.
2	6	6	3	1	5	3	7	4	2	6	4
16	20	20	10	15	19	17	21	18	16	20	18

Les séances s'ouvrent à 7 heures $\frac{1}{2}$, rue et passage Dauphine, no 36.
 Les vol. I et II du Recueil des Mémoires se distribuent aux Membres à moitié prix.
 La Société admet des Membres donateurs, en vertu d'un nouvel article réglementaire.
 Par ordonnance royale, du 14 décembre 1827, les statuts de la Société ont été approuvés.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RÉDIGÉ

Par MM. BARBIÉ DU BOCAGE, BIANCHI, BONNE, SUEUR-MERLIN,
WARDEN, et autres Membres de la Société, Géographes, Voyageurs
et Hommes de lettres français et étrangers.

.....

Tome Onzième.

.....



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, n° 23.

—
1829.

Soc. 2017

e. 85
13-2



BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 69. — JANVIER 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

VIAGGIO IN SAVOJA, *ossia Descrizione degli stati oltramontini di S. M. Re di Sardegna, etc.*

VOYAGE EN SAVOIE, ou Description des états ultramontains de S. M. le roi de Sardaigne, par David Bertolotti, Turin, 1828, 2 vol. in-8°, extrait de la Bibliothèque italienne publiée à Milan.

L'ouvrage de M. Bertolotti est, à beaucoup d'égards, un monument honorable de la civilisation italienne. Que connaissions-nous jusqu'à présent de la Savoie, qui cependant est si près de nous? En la traversant quelquefois, du Mont-Genis au pont de Beauvoisin, pour aller en France, nous n'en voyions qu'une partie, et non la plus belle ni la plus intéressante. « Pour connaître ce singulier pays, dit justement l'auteur, il fallait pénétrer dans les vallons solitaires de la Tarentaise, visiter les cités industrieuses et cultivées du Génois, monter aux glaciers, dessiner les cascades du Faucigny, se reposer à l'ombre des épais châtaigniers qui embellissent

les rives du lac de Chablais, descendre les bords riens du Rhône, entrer dans la demeure du citoyen d'Annecy, boire du lait avec les bergers de la haute vallée du Giffre, converser avec les mineurs de Pescei, suivre les guides de Chamouny, vider la coupe de l'hospitalité dans les campagnes de la Sciautagna, s'arrêter quelques jours d'été aux bains d'Aix, de la Perrière, de Saint - Gervais, d'Éviân, et parcourir tous ces sites si pittoresques et si variés. Ensuite on pourra se former une idée précise de la Savoie, pays où la nature a rassemblé toutes les merveilles des Alpes, où le terrible s'unit au tranquille, le sublime au riant; pays où le naturel de l'habitant se montre toujours le même, parce que le Savoyard, soit dans l'aisance ou dans la pauvreté, que son esprit soit cultivé ou grossier, est constamment et en tout lieu, bon, affable et honnête.

Mais il importait aux Piémontais, encore plus qu'à nous, de bien connaître le pays des Savoyards. Réunies depuis plusieurs siècles sous la même domination, formant, pour ainsi dire, une seule famille, ayant en commun leurs forces respectives dans leurs communs intérêts, une connaissance parfaite de cette contrée était également nécessaire aux deux nations, afin qu'elles fussent instruites de leurs ressources réciproques; la puissance d'un état étant fondée d'abord sur les propriétés de son territoire, ensuite sur l'emploi qu'il en peut faire. C'est dans cette vue que l'année dernière, feu M. le comte Roget de Choléc, premier secrétaire de S. M. le roi de Sardaigne, pour les affaires de l'intérieur, conçut le projet de faire publier l'état géographique, physique et moral de la Savoie; les documens pour la connaître étant aussi rares dans le Piémont qu'ils étaient nombreux chez les Savoyards pour connaître les Piémontais. Ce n'est pas que nous veussions dire par là qu'il n'existât pas d'écrits sur la Savoie avant cette époque; il y en avait eu même en grand nombre; et où l'auteur déclare humblement avoir puisé, en en faisant mention honorable, nous disons seulement qu'aucun de ces écrits n'avait traité de ces matières avec le succès

désiré, ni avec cette concordance et cette combinaison étendue d'objets qui pût atteindre le but que l'on se proposait, et préparer ainsi les moyens de rédiger un traité statistique.

Et c'est précisément ce que M. Bertolotti a très-heureusement exécuté, autant qu'on pouvait obtenir de ses soins vigilans, dans un voyage limité sous plusieurs rapports, autant qu'on pouvait attendre de ses talens connus. Son ouvrage expose à nos yeux des annotations de tout ce qu'il a trouvé d'important, mais avec une modération convenable. Il a su donner de l'intérêt à un sujet aride, en y mêlant avec sobriété des histoires et des nouvelles agréables, et rendre attachante une matière si souvent monotone en elle-même, en l'ornant de petites pièces de vers, dont la plupart, se rapprochant du coloris de sa prose, le doivent faire absoudre par tout juge sévère de l'accusation d'afféterie, danger auquel d'autres auraient pu facilement succomber, et qu'il a presque toujours surmonté; de sorte qu'il peut espérer d'être lu sans ennui par toutes les classes de la société, but principal de celui qui l'avait chargé d'une mission si recommandable.

Comme la nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'en donner un extrait, en étant un lui-même, nous allons suivre rapidement l'exposé que M. Bertolotti a cru devoir mettre en tête de son travail, lequel comprend la substance des objets dont il traite et l'ordre où il compte les placer. Le voyageur, dit-il, qui de l'Italie traverse les Alpes, en s'enfonçant dans la grande vallée de la Maurienne, attristé de se trouver dans des cavités aussi profondes, entourées de tous côtés de rochers gigantesques, qui ne permettent à l'œil de n'apercevoir qu'une petite partie du ciel, s'arrête à peine pour observer l'ouvrage merveilleux d'une route qui, sans celle du Simplon, serait dans le monde l'incomparable (1), ou à contempler les grands linéamens de la nature, sublime même dans sa sau-

(1) La nouvelle route du *Stilvio* les surpasse toutes, tant par les difficultés qu'il a fallu surmonter que par la magnificence et la solidité du travail.

vage horreur. Impatient de quitter des lieux dont il a conçu une idée si sombre et si défavorable, du haut de son char, il jette à la dérobée des regards indifférens sur les plaines fertiles qu'arrose l'Isère : les belles collines et les vallons charmans de Chambéri ne peuvent ralentir sa course ; et ce n'est qu'en approchant de la grotte fameuse (les échelles) qu'il lui semble respirer plus librement en considérant les spacieuses vallées de la France ; lorsqu'il parle ensuite de la Savoie, ce n'est que pour la nommer un pays *privé de tout agrément, rempli d'horreur* ; et les difformités qui dans les plaines basses de la Maurienne affligent les *habitans de la misérable vallée*, et les mendians qui l'ont assiégé depuis Chambéri jusqu'au sommet du mont, le portent à croire qu'il vient de laisser derrière lui la région de la pauvreté et la résidence de l'abâtardissement de l'espèce humaine. » — Mais en opposition à ces inductions trompeuses, est placé un tableau plus fidèle de la contrée qui a pour limites, à l'orient, l'Italie, au nord, la Suisse, au sud et à l'ouest, la France.

« Les Alpes cottiennes, les grecques et les pennines séparent la Savoie du Dauphiné, du Piémont et du Valais ; mais cette province renferme les plus hautes cimes de ces différentes chaînes, ou pour mieux dire, les pics les plus élevés et les plus célèbres de l'Europe entière, parmi lesquels on doit citer le mont Buet, illustré par les expériences qu'y firent de savans physiciens, et l'Encelade des Alpes, le Mont-Blanc..... Le Mont-Blanc et les montagnes abruptes qui lui servent de ceinture, descendent par une pente rapide et inaccessible, ou, comme dit le Dante, *cadono in ver Italia, tombent vers l'Italie* ; mais du côté de la Savoie, elles s'abaissent par degrés ; et contiennent dans leurs flancs d'immensés glaciers qui s'étendent jusque dans les vallées ; réceptacles éternels de neiges glacées, sources intarissables d'une multitude de rivières, ces glaciers ont tantôt la forme d'un château tombant en ruines, tantôt celle d'une tour menaçante ; ici ce sont de massives pyramides, là de légers obélisques ; quelquefois ils offrent l'aspect d'une

vaste mer dont les vagues impétueuses, soulevées par une violente bourrasque, seraient devenues tout à coup immobiles et fixes par la gelée. La vallée, sillonnée par l'Arve dans le haut Faucigny, est le théâtre de semblables merveilles. Celle du Giffre, qui lui est parallèle, n'est pas moins riche en prodiges naturels; mais les voyageurs la fréquentent peu, parce qu'elle a toujours été négligée des géographes. Les monts, les vallées, les glaciers, entre le Faucigny, la Tarentaise et la Maurienne, appellent aussi l'attention des naturalistes et de tous ceux qui se plaisent à observer des abîmes sans fond, des rochers sauvages, des antres obscurs, des sommets horribles et bizarres. Les deux plus grands lacs de la Savoie sont ceux d'Annecy et du Bourget. Le premier, dans les beaux jours d'été, rappelle les lacs enchanteurs de la Lombardie; celui du Bourget est remarquable par l'abbaye d'Attacomba, nouvellement enrichie de dépouilles royales, par la fontaine Delle Maraviglie (des Merveilles) et par la sombre majesté de ses rives solitaires. Les petits lacs du Mont-Cenis, du petit Saint-Bernard, d'Aquabelletta, de la Balme, de Seide, de Flaine, de Porrenus, dont les eaux limpides récréent la vue, frappent d'étonnement par leur position au milieu de montagnes élevées; dominées elles-mêmes par d'autres montagnes couronnées de neiges perpétuelles. La côte du Chablais, qui borde la Méditerranée des Alpes (le lac de Genève), est couverte de collines, tantôt très-escarpées, tantôt d'une pente plus douce, qui, en se refléchissant dans les eaux du lac, forment le paysage le plus délicieux et les lieux favoris du peintre.

• La Savoie est arrosée par l'Isère, l'Arc, l'Arve, le Giffre, la Dranse, le Dorone, l'Arli, etc., et par plusieurs autres rivières, dont quelques unes, comme le Fier, le Sérion, la Nefa, roulent des sables d'or, et par d'innombrables torrens. Toutes ces eaux descendent des sommets les plus élevés, se répandent en frémissant dans les vallons, et produisent des cascades de toutes les grandeurs, de toutes les formes, où l'arc-en-ciel se varie en mille couleurs; quelquefois elles se perdent dans des gouffres profonds, dans de

noirs abîmés ; quelquefois leur écume blanchissante bouillonne sur d'énormes masses granitiques, ou bien encore leur cristal argenté serpente sans bruit sur les prairies émaillées. Le Rhône, qui baigne, pendant un assez long trajet, la rive occidentale de la Savoie, en reçoit dans son cours toutes les eaux, et les porte en tribut à la mer.

On trouve aussi dans l'enceinte des Alpes des cavernes de glaces, dont s'échappent avec fracas, d'impétueux torrens, des étangs souterrains que renferment des antres couverts de mousse, des grottes immenses éclatantes de stalactites, que le vulgaire considère encore comme l'ouvrage des fées. Aucun pays n'est peut-être aussi riche que la Savoie en eaux minérales ; elle en possède de sulfureuses, d'acidules, de ferrugineuses, de salines, d'alcalines, les unes jaillissent bouillantes, les autres froides, mais presque toutes en abondance. Pour ne parler ici que d'un petit nombre de ces sources, qu'il suffise de rappeler les fameuses eaux thermales sulfurées d'Aix, les thermales salines diversement combinées avec d'autres principes, de la Perrière, d'Echaillon, de Saint-Gervais. Il est vrai que le Chablais ne voit point ses sources thermales en grande réputation ; mais en revanche, les eaux alcalines gazeuses d'Evian, dites saponacées, attirent chaque année la foule, et cette contrée se félicite aussi des eaux minérales d'Annonay.

La Savoie recèle dans ses entrailles des mines d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, de charbon fossile, des carrières de marbre blanc, noir, vert, violet, rosé, jaunâtre. De hautes forêts antiques la couvrent de leur ombre : des hêtres, des mélèzes, des sapins, qui dédaignent les vents et la tempête, *che rinnovate han più di cento chiome, qui ont renouvelé plus de cent chevelures*, revêtent le penchant et la croupe des montagnes. Les frênes, les aunes, les bouleaux, les chênes, les ormes, se propagent dans les vallées ; des noyers gigantesques ombragent les villages, les routes, et les châtaignes du Chablais ne peuvent être comparées qu'à celles qui viennent sur quelques versans des Pyrénées, ou sur ceux de

l'Etna. Où voit-on de vieux tilleuls plus touffus que ceux du Faucigny ? Et quel est dans la Savoie le coteau exposé aux rayons du soleil, qui ne soit tout couvert de raisins, excepté la partie supérieure, où la vigne ne prend plus racine ? Les vins de Montmélian de Frangy, de Siestello, de Lucci, de Saint-Jean-Della-Porta, de Montermino, de Saint-Julien, apportent la gaité dans les festins publics, où, à l'ombre des feuillages ; entre les toasts de la cordialité et les chansons rustiques, on célèbre les évènements favorables à la Savoie. Le mûrier croît dans les vallées arrosées par la Leïssa, et dans celles où l'Isère reçoit les eaux de l'Arc : le figuier mûrit sur les collines de Saint-Innocent ; et la même table voit réunis les fruits du printemps et ceux de l'automne ; la fraise qui se plaît dans les lieux élevés répand son parfum agréable près de la pomme, de la poire, de la pêche et de la grappe dorée du coteau. Le miel de la vallée de Chamouny rappelle les célestes dons de celui du chantre des Géorgiques. Le berger savoyard est très-industrieux dans l'art de varier les produits de son gras et beau bétail. Les vaccherini (espèce de fromage liquide) de la vallée d'Abondance, font les délices des banquets de Genève et de toute la Suisse ; le fromage verdâtre de la Maurienne se mêle aux plus splendides festins des villes de France et d'Italie ; le beurre des Alpes cottiennes et des grecques est connu de Rome à Paris.

» Dans la Savoie, l'œil du géologue suit le passage successif des montagnes primitives aux terrains de dernière formation, et peut en parcourir toutes les gradations intermédiaires ; le naturaliste y rencontre des quadrupèdes qui vivent rarement ailleurs, et parmi lesquels on distingue le bouquetin ; il y trouve des oiseaux qui ne s'écartent jamais des régions glacées ; et des papillons ; dont les lieux moins élevés ne virent jamais déployer les ailes nuancées de mille couleurs. Le botaniste y étudie toutes les plantes dont les Alpes seules sont la patrie : dans les cavités des roches profondes, dans les prairies voisines des neiges éternelles, et jusques dans le sein des glaciers, il grossit sa collection des herbes les plus rares, de

fleurs qui souvent n'ont point encore de nom. Le minéralogiste, outre les différentes substances minérales, y recueille de précieux cristaux, des coquilles fossiles, et d'autres raretés dont ensuite il enrichit les musées lointains. Celui pour qui les antiquités romaines ont de l'attrait, contemple à Aix, l'arc, le temple et les thermes souterrains; il découvre dans tous les passages de ces Alpes, des vestiges de voies romaines; il lit dans presque tous les villages, quelques inscriptions des premiers temps de l'empire; et celui qui recherche les restes de la barbarie et de la féodalité, aperçoit, ici une tour délabrée et noircie par les siècles; là un château dont les murs crevassés se couvrent de lierre. Tantôt l'histoire entoure ces ruines de souvenirs solennels; tantôt la croyance populaire les fait habiter par des spectres souillés de sang, à l'image de leurs anciens possesseurs..... L'économiste, enfin, porte des regards attentifs à l'école des mines et aux salines de Mont-Cenis, à la fonderie de Conflans, aux haras d'étalons d'Annecy, aux *paragraine* (1) qui du pic élevé ont jusqu'ici préservé les vignobles de Montmélian, aux manufactures de soieries et de coton, aux fabriques de faïences et de cristaux; aux forges et aux travaux de fer, de cuivre et de plomb qui vivifient les cités ou alimentent les vallons. En un mot, ces habitans que l'on croirait que la nature a traités en marâtre, sont ces Alcides que l'on voit dans les capitales et dans les ports de mer, soulever les fardeaux les plus pesans et endurer sans peine les plus grandes fatigues. Quelques uns d'eux s'illustrent dans la carrière des armes sous l'étendard de leur propre souverain; d'autres font retentir leur nom en combattant dans les climats éloignés; celui-ci, par la voie du commerce, ajoute aux richesses de la nature; celui-là, par l'étude approfondie des droits civils, devient l'organe de la justice; il en est qui, chargés de missions importantes, ou de l'administration des provinces de l'état, parviennent

(1) Parancige, si l'on peut s'exprimer ainsi.

aux premiers honneurs ; il en est qui cultivent les sciences avec éclat, et qui siègent dans les académies les plus illustres de l'Europe. »

C'est là une esquisse grossière et de la Savoie , et de la description que M. Bertolotti en fait dans son ouvrage , dont il est difficile de dire , en l'examinant attentivement , si l'on doit plus admirer ses soigneuses investigations , la justesse de ses remarques , la connexion des divers objets , ou bien , la précision , la vivacité modérée de son style , où l'érudition est répandue avec économie. M. Bertolotti ne néglige aucune occasion de rappeler les faits notables , de parler des hommes distingués , de peindre le caractère et les vertus du peuple , de faire connaître les encouragemens utiles à l'amélioration progressive , et de donner des indications certaines pour qui voudrait répéter son voyage dans une contrée si variée et si singulière , dans quelque intention que ce fût.

L'ouvrage entier se compose de soixante-onze lettres ; dans toutes l'auteur ne s'écarte point de ce qui en forme l'argument. Il a placé aussi , au bas de presque chaque page , un assez bon nombre de notes , toutes d'éclaircissemens , et beaucoup d'historiques , écrites avec grande clarté et concision. L'auteur fit son voyage dans l'été et l'automne de 1827 , et il le raconte dans l'ordre où il le fit , en commençant par le passage du petit Saint-Bernard , pénétrant dans la triple Tarantaise , passant de là au Gênois , du Gênois au Faucigny , et au Mont-Blanc dont il trace le circuit ; ensuite il parcourt le Chablais , puis la Savoie propre , la Maurienne , et il termine par le passage du Mont-Cenis. Après avoir décrit les divers pays , pour ne rien omettre de nécessaire , il a ajouté les analyses : 1° *des eaux minérales de la Perrière* près Moutiers , dans la Tarantaise ; 2° *de l'eau de Saint-Gervais* dans le haut Faucigny ; 3° *de l'eau gazeuse alcaline d'Évian* dans le Chablais , dite eau saponacée de cachet ; 4° *des eaux thermales sulfureuses d'Aix* , dans la Savoie propre ; 5° *de l'eau thermale acide d'Echaillon* , près Saint-Jean de Maurienne. On trouve encore des *Observations* contenant une nomenclature des autres eaux

minérales moins connues, que possède aussi cette contrée, et un tableau statistique de la population de la Savoie, d'après un état qui en a été fait en 1824, et qui s'élève à 501,165 individus.

Mais il est juste qu'on entende l'auteur lui-même; et, malgré les limites étroites où nous devons nous restreindre, nous allons en rapporter quelques passages.

Dans la lettre 35^{me}, en présentant le *Panorama* du Mont-Brevan, M. Bertolotti s'exprime ainsi :

« La Vallée de Chamouny est située au pied de la côte du Mont-Blanc qui regarde le Nord. En face du Mont-Blanc s'en élève un autre (le Mont-Brevan) d'une moyenne hauteur, qui défend la vallée des fureurs de l'aquilon. C'est dans l'espace compris entre ce dernier mont et le Mont-Blanc qu'est assis le bourg de Chamouny. Du sommet du Brevan, l'œil embrasse entièrement la chaîne septentrionale du Mont-Blanc, comme de la cime du Mont-Cramont dans la vallée d'Aoste, on peut distinguer sans obstacle la chaîne méridionale de ce géant de l'Europe. En se plaçant sur la croupe du Brevan, et se tournant vers le Sud, la vue s'étend, *da dove muore e dove nasce il sole, d'où meurt jusqu'où naît le soleil*. Ici le Mont-Saint-Gervais, là l'aiguille de Biompers, celle de Gouté, et enfin le sommet du Mont, *che inerson il ciel più alto si dialoga, qui s'étend le plus haut vers le ciel*. Éternellement couvert de neige, dominant si majestueusement tant de pics élevés, il semble le mont suprême placé au-dessus des autres monts par les fils de la terre pour assiéger les immortels. Ici le Gouté, qu'à sa base on prend quelquefois pour le Mont-Blanc; mais observez de combien celui-ci l'exécède, et comme il le dérobe tout entier à celui qui est placé sur un plan inférieur. En dirigeant la vue vers l'Orient; que de cimes menaçantes accompagnent la plus éminente de toutes! Ce haut obélisque est le pic du Midi; il s'élève à 2,009 toises au-dessus du niveau de la mer; puis les roches pointues et fantastiques du Grespone, du Grirasto, etc. Cette verte aiguille gigantesque, haute de 2,074 toises, semble s'élever avec plus d'or-

guel que celles qui l'entourent, comme leur étant supérieure. Plus loin les cimes pyramidales de Chadonnet et d'Argentière, et dans le lointain les sommets neigeux des Alpes valaisées. En éloignant la vue de ces sommités effrayantes, et la dirigeant plus bas, l'œil mesure ces immenses glaciers, resserrés entre leurs digues impuisantes, se répandant l'espace de plusieurs milles sur les flancs des rochers, et gagnant jusqu'à la plaine, qui peut-être un jour deviendra leur proie entière. La vallée de Chamouny, ses campagnes charmantes, son principal village, le cours argenté de l'Arve, donnent ici un spectacle aussi riant, qu'il est terrible et sublime au-dessus. C'est le vert Casentino, transporté entre les roches glacées du Groënland. »

Dans la lettre 51^e, à la description des lieux, l'auteur ajoute la narration d'un fait bien attendrissant :

« Un site fort curieux, dit-il, est, dans les environs de Rumilly, la Serra, que parcourt le Fiero. Des rochers perpendiculaires qui laissent à peine un passage étroit aux rayons du soleil, dominent le torrent : le chemin, presque partout creusé dans le roc, est soutenu çà et là par un parapet en saillie, au-dessus du précipice. On prétend que cet ouvrage fut exécuté par les Romains, pour établir une communication entre les Sequani et les Allobroges. De Rumilly, on arrive au village d'Albens ; et entre Albens et Aix, on trouve un hameau appelé Gresy. Là il faut s'arrêter un moment et prendre un sentier à gauche pour visiter la cascade de ce nom. Les eaux furieuses d'un torrent qui descend de la montagne se précipitent en bouillonnant sur un fond de rochers qu'elles ont creusé par leur frottement continu. Ces eaux, alors en liberté, tombent en diverses cascades, les unes naturelles, les autres formées par les roues d'un moulin. L'écume blanchissante, le bruissement de l'onde, la singularité du site, et plus encore son voisinage des bains d'Aix, ont renommé cette cascade pour sa *belle horreur* qui n'est pourtant pas à comparer à celle de ces admirables cascades que l'on voit sur les plaines des Alpes, et que je vous ai décrites.

Mais ce qui ajoute une triste célébrité à la cascade de Gresy, est la fin malheureuse dont y fut victime une dame de la suite de la princesse Hortense, reine de Hollande. Cette jeune dame ayant eu de la répugnance à se confier à la main grossière du meunier dans un endroit périlleux, glissa sur la roche unie, et en un instant se perdit dans un de ces abîmes immenses que l'action des eaux ronge chaque jour de plus en plus. Le cri d'épouvante qu'elle jeta en se précipitant, fut le dernier son qui s'échappa de ses lèvres. Malgré les plus grands efforts, il s'écoula une demi-heure avant que le corps de cette infortunée fût retiré de la gorge profonde où il était enseveli; mais la vie avait abandonné à jamais ses membres délicats. Un monument en pierre rappelle cet événement déplorable. On y lit : (1) *Qui giace la Baronessa di Broc. In età di 25 anni, essa è perita al cospetto dell' amica sua il dì 19 di giugno 1813. O voi che venite a veder questi luoghi, deh! non v'inottrate che con riguardo sopra gli abissi. Badate a quelli che vi amano... »*

Faisons succéder à cet récit, un autre moins affligeant. Nous le tirons de la lettre 53^e, intitulée les *Bains d'Aix*.

« Parmi les eaux médicinales de l'Europe, les thermales sulfureuses d'Aix, tiennent une place distinguée. Aix est située entre la France, l'Italie et la Suisse, dans une vallée riante, bien arrosée, au pied des collines qui font partie des monts Bovilli, et en face des côteaux féconds qui bordent le lac solitaire du Bourget. Ici l'air est sain, les promenades sont charmantes et nombreuses, les ombrages frais, les points de vue riants.... Les Français abondent aux bains d'Aix, et les naturels parlent leur langue. Beaucoup de dames parisiennes, parées de ces noms que les Français font sonner si haut, viennent à Aix en apportant les manières de la cour, et la galanterie raffinée de la capitale. Les habitans de la Bourgo-

(1) Ci-gît la baronne de Broc. A l'âge de 25 ans, elle a péri sous les yeux de son amie, le 19 juin 1813. O vous, qui venez visiter ces lieux! ne vous avancez qu'avec précaution au-dessus de ces abîmes. Songez à ceux qui vous aiment....

gne, de la Franche-Comté, de la Provence et du Dauphiné, qui s'y pressent, s'efforcent d'imiter avec plus ou moins de bonheur, ces grâces et ces agrémens, ce qui donne lieu à des scènes fort plaisantes. Je suis malheureusement arrivé trop tard ici, le grand monde, le beau monde s'en était déjà éloigné. Mais un de mes amis qui s'est mis à faire l'observateur, ayant terminé son rôle d'acteur, m'en a tracé quelques esquisses.

Il n'y a point de petit citadin de G...., dit-il, qui à son retour ne veuille se vanter d'avoir été ici l'ami intime d'un pair de France, pour le moins. Il n'y a point de petite bourgeoise de V.... qui n'espère éclipser ses rivales les Bourguignonnes, en étalant ces grimaces, prises à la femme d'un grand cordon rouge ou bleu. Cette année, poursuit-il, il s'était rendu aux bains cinq ou six des élégantes qui dictent les lois du bon goût à Paris. Soit hasard, soit mode, car la mode étend son empire jusque sur les modulations de la voix, à Paris, les deux comtesses de B.... déjà un peu sur le retour, parlaient d'une voix forte et presque masculine. La jolie petite duchesse d'Ot.... au contraire, et mademoiselle de T.... donnaient à peine un filet de voix avec une délicatesse enfantine. Au bout de trois jours l'organe de nos provinciales était changé : les matrones clabaudaient, assourdissaient, les jeunes personnes chuchotaient, gazouillaient, qu'il n'y avait plus moyen de les entendre. Il en fut de même de la danse : la charmante duchesse dansait négligemment, avec nonchalance, peut-être parce que son imagination errait autre part ; et voilà aussitôt nos Dauphinoises, nos Bourguignonnes, qui avant sautaient gaies et joyeuses, se mettant à danser comme si elles obéissaient à un ordre de leur mari. Chez les hommes, j'en ai encore vu de plus étranges ; il n'y a que sur un seul point que ni l'exemple, ni la mode ne gagnèrent dans leur opinion : les Guelfes et les Gibelins restèrent toujours inhumainement divisés. »

Il ne peut être qu'agréable à nos lecteurs que nous leur donnions un échantillon de la manière dont M. Bertolotti traite l'histoire.

Nous choisissons un passage de la lettre 39^e de préférence à beaucoup d'autres peut-être plus intéressans , parce qu'il retrace la bravoure d'un prince italien.

« Je partis de Chiusa, et je m'acheminai vers Samoens, seul et pédestrement. Parvenu près de Castiglione, au sommet de la montagne qui sépare la vallée de l'Arve de celle du Giffre, je m'assis sur un rocher pour me reposer de la fatigue que j'avais éprouvée à gravir la montagne. Au même moment je vis s'avancer deux dames anglaises que j'avais connues en Toscane. Elles revenaient de la vallée que j'allais visiter. Après les complimens d'usage, nous reparlâmes des trois hermitages, de la source de l'Arno, et de l'incomparable vue que l'on a de la cime de la Falterona, d'où l'on découvre, en élevant ses regards au-dessus des moyennes montagnes de la Romagne, à l'occident de la mer Adriatique, jusqu'aux côtes de la Dalmatie dans un horizon lointain, et à l'Orient, lorsque le ciel est dégagé de vapeurs, la Méditerranée. De là, nous reportant sur la contrée qui était le but de notre voyage, après différens discours, l'une me dit: N'avez-vous rien à nous raconter concernant ce village? Je répondis gravement: Pourquoi non? l'histoire de Castiglione est étroitement liée à celle d'Angleterre. La liaison était un peu éloignée, mais j'en usais pour exciter leur curiosité. Elles s'assirent près de moi, et m'invitèrent à parler. Je commençai ainsi: Dans le château dont cette terre tire son nom, Pierre de Savoie épousa, en 1233, Agnès, héritière du Faucigny. Ce prince portait alors le titre de comte de Romond. Henri III, roi d'Angleterre, que notre Dante appelle le *Roi de la simple vie*, avait pour femme Lebmore, fille de Raymond de Bérenger, comte de Praverice, et de Béatrix de Savoie, laquelle *quattro figlie ebbe; e ciascuna reina, eut quatre filles, et chacune reine*. Henri était donc neveu du comte de Romond, frère de Béatrix. Le roi appela à Londres son oncle, lui donna le comté de Richemond, avec d'autres terres, et l'arma en grande pompe, chevalier, dans l'église de Saint-Pierre de

Westminster, le jour de Saint-Édouard, 1241. Non content de cela, il lui fit élever un palais sur les rives de la Tamise ; c'est celui que vous nommez encore *Savoyhouse, maison de Savoie*. Vous savez qu'avant le règne de George III, les reines veuves habitaient cette antique demeure ; dans la dernière guerre on y logea les prisonniers français. Pour faire preuve de sa valeur dans la patrie des valeureux, Pierre de Savoie, avec l'agrément du roi, donna un grand tournoi à Northunthan, dans lequel une troupe de chevaliers étrangers devait briser la lance contre une troupe de chevaliers bretons. Les premiers, conduits par Pierre, eurent l'honneur de la victoire. Henri, charmé de la prudence, de la fidélité et du courage du comte de Romond et de Richemond, ne pouvait prendre aucune délibération importante, sans avoir préalablement reçu ses avis. Il voulut même lui confier la garde des principales forteresses du royaume ; mais Pierre, en homme prudent, craignit qu'une charge aussi éminente n'éveillât la jalousie des barons anglais. Il remercia le roi, prit congé de lui, et était déjà monté sur le navire qui devait le transporter de l'autre côté du détroit, lorsque Henri, à force de prières, le décida à accepter au moins le gouvernement du château de Douvres. Le comte resta encore plusieurs années près de son neveu, tenant un haut rang dans le conseil du roi, qui l'envoya, en 1244, aux prélats d'Angleterre pour obtenir un subside en argent. Il assista à l'assemblée du parlement qui eut lieu à Londres, en 1248. Il revint ensuite en Savoie, où il prit pour devise l'anneau de Saint-Maurice, avec ces mots : *sacro pignore felix*. Après avoir passé quelque temps dans sa patrie, Pierre retourna dans la capitale de l'Angleterre, d'où le roi le manda en France, pour serrer les nœuds de la paix entre les deux royaumes (1257). Le comte Boniface étant mort, Pierre, son oncle, hérita de ses états de Savoie (1263). Il repassa les Alpes, et rétablit l'autorité de sa maison dans le Piémont ; de là il se rendit pour la troisième fois en Angleterre, où était alors Richard, comte de Cornouailles,

élu roi des Romains. Cet empereur lui fit donation de la seigneurie du pays de Vaud. Ce fut à cette époque que le comte Pierre comparut en présence de Richard, revêtu d'or et de fer ; l'empereur lui ayant demandé pour quoi il était ainsi, il répondit, qu'avec l'or il entendait rendre hommage à S. M. comme il était de son devoir, et avec le fer se défendre de quiconque tenterait d'usurper ses droits. Richard lui donna aussi l'investiture des duchés du Chablais et-d'Aoste, avec la qualité de vicaire du saint empire. Le chancelier qui voulut en dresser l'acte, demanda au comte Pierre les titres qui lui conféraient la propriété de ce pays ; mais le noble comte qui avait probablement négligé d'apporter ses anciens diplômes, tira son épée, et répondit fièrement : voilà mon titre. Il retourna enfin en Savoie, et pour ne plus la quitter. Il défit le comte de Lauffenberg dans deux batailles, et la ville de Berne se mit sous sa protection. Le comte Pierre de Savoie avait choisi pour sa demeure le château de Chiusa, qui s'élève d'une manière si pittoresque du sein des eaux du lac Léman ; il y termina ses jours en 1268, et fut enseveli dans l'abbaye d'Altacomba. — Les dames m'avaient écouté très-attentivement ; si nous nous rencontrons à Genève, me dit une d'elles en se levant, vous nous ferez le plaisir de nous raconter encore quelques faits de l'histoire de Savoie ; nous la croyions ennuyeuse comme celle d'un couvent, mais, en vous entendant, il nous semble lire les annales de la chevalerie. — Je vous raconterai, répliquai-je, en leur faisant une profonde inclination, les grands tournois advenus sous les murs de Borborgo, dans lesquels Amédée, comte de Savoie, vainquit à la lance le comte de Hedington, à l'épée le comte d'Arondel, à la hache d'armes le comte de Penabrok, etc.»

E. HENRY.

REMARKS touching Geography especially that of the British Isles Remarques sur la Géographie, et spécialement sur la Géographie des Îles britanniques, suivies de quelques vues sur la hiérarchie ecclésiastique dans la Grande-Bretagne, par *Mela Britannicus*, London, 1825; in-8°, 145 pag. et 2 cartes.

Lorsque les différens pays de l'Europe ont éprouvé des changemens dans leurs divisions administratives, soit par suite de leurs troubles intérieurs, soit par suite des événemens politiques dont ils furent le théâtre, le Royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, est presque le seul qui conserve encore ses divisions sarranées, dont le premier créateur fut Alfred-le-Grand. M. Kelsall caché sous le voile du nom de *Mela Britannicus*, auteur de cet ouvrage, désire une réforme; il sollicite un changement que requiert, suivant lui, l'état actuel des choses. La France est le type qu'il propose, il voudrait voir la Grande-Bretagne adopter sa division par départemens; toutes les parties de l'administration publique y gagneraient. Toutefois il ne fait point difficulté de croire que le plan qu'il propose peut rencontrer chez ses compatriotes plus d'un obstacle. Sans examiner l'opportunité de la mesure, la prévention ou le dédain peut, chez quelques-uns, opposer des entraves que les temps, les rapports si fréquens entre les deux nations auraient sans doute dû détruire; aussi, pour ne point paraître suivre trop servilement la France, propose-t-il de substituer à l'appellation générale de *département*, donnée aujourd'hui à nos principales divisions administratives, celle de *gemes*. Cette dénomination puisée dans la langue grecque, et formée des mots *γη* et *μερος*, lui a paru désigner suffisamment une portion de territoire semblable à celle que comprend chacun de nos départemens. Également frappé des avantages que présente le système si heureusement suivi en France de donner à chacun des départemens le nom de l'objet physique le plus saillant qui s'y rencontre, il applique aux *gemes* le nom des fleuves ou rivières, des promontoires ou des montagnes les plus remarquables dans l'étendue du pays dont il détermine la circonscription.

Avant de déduire tout le système qu'il voudrait faire adopter dans sa patrie, l'auteur jette un coup-d'œil rapide mais juste, au moins à beaucoup d'égards, sur les dénominations géographiques en général; c'est l'objet de la première partie de son ouvrage. Il insiste surtout sur la nécessité d'adopter des noms qui soient eux-mêmes justes, exacts, corrects et qui puissent présenter un sens: il ne peut, sous ce rapport, nous pensons, rencontrer une plus unanime approbation que dans la Société de Géographie. Quoique Anglais, son patriotisme ne l'avengle pas au point de l'empêcher de reconnaître, tout en rehaussant cependant la gloire acquise par les navigateurs de sa nation, qu'ils sont sous ce point de vue souvent en défaut. Lorsqu'une nomenclature correcte est une des choses qui peut le mieux contribuer à la dignité de la géographie, il s'étonne, avec une sorte de raison qu'ils aient appliqué aux baies, aux promontoires, aux rivières de l'hémisphère méridional surtout, des noms qui sont en général mesquins et insignifiants. Et ici M. Kelsall n'entend pas seulement qu'il faut avoir le soin d'éviter les répétitions des mêmes noms, répétitions qu'il n'hésite point à appeler le poison de la science, mais que l'on doit faire en sorte que les noms soient autant qu'il est possible en rapport avec la majesté de la nature dans le pays qu'ils désignent. Il ne faut pas, dit-il, appliquer une dénomination vulgaire et triviale à des lieux qui ne sont pas uniquement destinés à paraître sur nos globes ou sur nos cartes, mais qui deviendront probablement des sujets sur lesquels s'exerceront un jour les historiens et les poètes.

C'est pour mieux faire ressortir cette opinion et la mettre dans tout son jour que M. Kelsall passe successivement en revue toutes les nomenclatures tant anciennes que modernes. Ici il critique, là il approuve. L'Ethiopie ne donne lieu chez lui qu'à des conjectures; en-deçà des cataractes, en Égypte il ne voit avec raison rien que de grand, de beau, de noble, de majestueux; il suppose dès lors que la nomenclature géographique devrait y être le résultat d'un ordre très-systématique. Il ignore, sans doute, une partie des travaux

entrepris sur cette contrée célèbre, car il eût pu dire, d'après la Géographie de l'Égypte sous les Pharaons restituée par M. Champollion le jeune, si les dénominations égyptiennes lui paraissaient maigres ou pleines, harmonieuses ou dures à l'oreille. A l'occident de l'Afrique, on ne peut rien connaître que du moment où les Grecs et les Romains y ont conduit leurs colonies. Les Phéniciens et les Carthaginois ont dû cependant influer sur les premières appellations. Quelle que soit au reste l'origine des noms modernes de l'Afrique, l'auteur voit dans les mots *Madagascar*, *Gambie*, *Congo* et *Sénégal* qui portent une sorte de cachet particulier, des expressions fortes qui peignent toute la grandeur de nature sous la zone Torride.

S'il parle de la Judée, c'est pour indiquer que l'ancienne nomenclature de ce pays lui paraît rude et peu agréable à l'oreille, en dépit des améliorations qu'ont pu y apporter les Grecs et les Romains. Dans la Perse il passe légèrement sur la nomenclature ancienne, mais il aime l'emploi de l'*a* dans les noms *Spahan*, *Téheran*, *Schiraz*, etc., de la Perse moderne; ils sont doux et gracieux, et conviennent à la poésie. Les dénominations géographiques des Turcs sont les moins remarquables de toutes celles des peuples de l'Orient. Ce sont cependant des noms grecs, mais trop souvent altérés de la manière la plus étrange. L'arménien est plus noble et moins pauvre. Dans l'Hindostan, les noms, tels que ceux de *Benarès*, *Agra*, *Gunga*, *Junna*, *Lahore*, *Galconde*, etc., sont frappans et expressifs.

De toutes les langues, la langue des Chinois est pour une oreille européenne, celle qui semble le moins convenir à la dignité de la géographie, de l'histoire et de la poésie, si nous en jugeons du moins par les noms *Ho-hang-ho*, *Yang-tse-kiang*, et par une infinité d'autres. Quelle différence avec la nomenclature géographique des Grecs de l'antiquité! Elle portait chez eux l'empreinte de cette supériorité qui les caractérisait, quelle que fût la partie des arts ou des sciences qu'ils cultivassent. Toutefois on ne peut disconvenir, qu'il résulte souvent pour le tourment des étu-

dians , comme pour celui des commentateurs , un peu de confusion de l'emploi trop fréquent des mêmes dénominations. Combien , par exemple , d'*Apollonies* , d'*Héraclées* , d'*Alexandries* , etc. ! Malgré ces défauts , c'est encore cette nomenclature qui donne le plus de noblesse aux pages de l'historien et aux vers du poète ; et nous ne pouvons méconnaître cette supériorité , soit que notre esprit s'arrête sur les noms d'*Aeroceraunia* , d'*Okooson* , de *Scamandre* , soit qu'il se repose sur les paisibles rivages de l'*Iïssus* , du *Méandre* et de l'*Eurotas*. Il n'en est point de même des dénominations modernes ; les noms géographiques ont suivi la décadence de ces malheureuses contrées , et les saints obscurs de l'église grecque ont pris sous leur protection les villes , les rivières et les promontoires anciennement placés sous le patronage de Jupiter , d'Apollon , de Minerve et de Bacchus ou de Vénus.

L'Italie antique n'offre que de faibles lueurs à la géographie. Quelques noms qui paraissent étrusques sont pour ainsi dire les seuls vestiges qui nous en restent pour les temps reculés. Quant à la grande Grèce , le type était naturellement celui de la mère-patrie. Leur douce expression semble contraster avec les dénominations appliquées par les Romains ; dénominations qui portent toutes l'empreinte du caractère mâle et sévère de ce peuple. Dans l'Italie actuelle les noms participent de cette harmonie , qui forme le trait distinctif de l'idiôme le plus musical de l'Europe moderne. Mais le grand défaut de la nomenclature italienne est la trop fréquente répétition des mêmes dénominations de saints , adoptées peut-être pour la plus grande édification des fidèles , mais aussi pour le plus grand embarras de ceux qui étudient la géographie.

Dans la Germanie , les noms avaient de la rudesse , ils n'en sont point exempts dans l'Allemagne actuelle ; et en effet , à l'exception de quelques mots , les dénominations allemandes sont très-peu propres à répandre de la dignité sur les sentences des historiens ou les vers des poètes. On en peut dire autant des pays du Nord.

Chez les Russes si les gouvernemens ou divisions administratives sont bien circonscrits, sauf quelques uns qui sont très-peu peuplés, tels que celui d'Archangel et autres d'égale étendue, les noms sont en revanche d'une longueur démesurée, bien que le lieu qu'ils désignent ne soit souvent que d'une très-chétive apparence ; plusieurs n'indiquent en effet qu'une maison de poste ou une cabane pour les chevaux : aussi, dit M. Kelsall, en traversant les Steppes au sud, ai-je souvent souri de voir que les noms bien sonores de *Velocherkovka* et *Alexandrovskaïa*, ne s'appliquaient à rien de mieux.

Quoi de plus harmonieux que les noms de *Zamora*, *Zaragoza*, *Medina*, *Sidonia* et autres que l'on rencontre en Espagne ? Certainement que la division par provinces n'est toujours pas satisfaisante, mais l'oreille est charmée de ces expressions, et l'esprit est dès-lors plus disposé à se reporter aux époques de sa grandeur.

Les Celtes ont été les premiers habitans de nos contrées ; mais quelles contradictions chez les antiquaires dans ce qui concerne surtout leur langage, sujet destiné à toujours rester dans l'obscurité ! La France de nos jours est ce qui captive de préférence M. Kelsall, c'est elle qui doit également nous présenter ici le plus d'intérêt. « La nomenclature de la France moderne, dit cet auteur, est en général élégante et plus expressive que le génie de la langue ne semble le permettre. Les anciennes provinces trop vastes n'étaient pas bien limitées, et il était réservé à notre époque de voir une division géographique plus heureusement adaptée à cette contrée qu'à aucune autre, soit des temps anciens, soit des temps modernes, par le partage du territoire en départemens qui tirent leur nom des plus belles sources, des rivières ou de quelques autres circonstances remarquables. Bien que les villes n'occupent pas toujours une position centrale, ou bien qu'accidentellement les départemens ne paraissent pas se terminer très-régulièrement, il faut cependant avouer que division ne fut jamais si heureusement et en même temps si utilement adaptée à la géographie. » Malgré les

avantages que reconnaît à cette division M. Kelsall, on ne peut disconvenir qu'elle ne présente quelques inconvéniens, celui surtout de trop fracturer la France, et de ne pas offrir hors de Paris, d'assez grands centres d'action, dont les effets pourraient se faire sentir dans les mesures qui demandent la réunion de capacités et de forces; mais il faut respecter les idées reçues, au moins dans une grande partie de la France où l'on est familiarisé avec les dénominations départementales. On voit par les difficultés qu'éprouve encore, malgré ses nombreuses années, l'usage de l'admirable système métrique, combien il ne faut adopter les innovations qu'avec précaution. D'un autre côté, en laissant un trop grand pouvoir d'action aux provinces, n'auraient-elles pas trop de tendance à s'isoler et à ne plus se considérer que comme des pays tout-à-fait distincts et liés les uns aux autres sous quelques rapports seulement? Il serait fort à craindre que par suite de l'extension de territoire que prendrait chacune de ces circonscriptions administratives, extension qui multiplierait les rouages de l'administration et nécessiterait naturellement une augmentation d'agens et de salaires, les économies qui résulteraient de ce changement ne fussent pas assez considérables pour le justifier complètement. Quoi qu'il en soit, une semblable mesure sollicitée par quelques personnes recommandables, ne saurait être adoptée sans les plus mûres réflexions.

De la France M. Kelsall passe dans le Nouveau-Monde, dont il trouve la nomenclature indigène généralement grande et expressive; mais l'émigration de colons venus de divers points de la vieille Europe, et leur déplorable répétition des noms européens, ont rendu, dit-il, la nomenclature des États-Unis une des plus embronillées qui soit au monde. Ce n'est pas cependant que plusieurs des États de l'Union n'aient reçu des appellations qui ne sont certainement pas dénuées d'élégance, telles sont celles de Pensylvanie, de Virginie, de Caroline, et de Floride; mais nous ne saurions être ici d'un autre sentiment que M. Kelsall à la vue de cette multiplicité de lieux connus sous le même nom, multiplicité qui

est telle, qu'elle appellerait une réforme, si la réforme était possible.

Pour remédier à ces inconvéniens, M. Kelsall propose un système dont les navigateurs des diverses nations pourraient, suivant lui, faire l'application. Ils feraient peut-être bien, dit-il, d'adopter pour leurs vocabulaires géographiques les terminaisons *ana*, *ena*, *ina*, *ona*, *una*; *amna*, *emna*, *imna*, *omna*, *umna*; *andra*, *endra*, *indra*, *ondra*, *undra*; *utra*, *itra*, *otra*, *utra*, avec une ou deux autres semblables; et, si le dictionnaire de Johnson sous les yeux, ils prenaient les trois lettres placées en tête des colonnes de ce dictionnaire, en y ajoutant une de ces terminaisons, il naîtrait de là une foule de combinaisons heureuses: nos cartes deviendraient incomparablement plus claires que celles qui portent les innombrables dénominations de *King George*, *Queen Charlotte*, *Capitaine Cook*, etc., données à une infinité de golfes, de rivières, de promontoires, etc., de l'Océan Pacifique. Nous laissons aux navigateurs le soin d'apprécier la proposition de M. Kelsall, qui peut en effet présenter quelques avantages.

Nous n'insisterons pas davantage malgré toute son importance, sur cette première partie de l'ouvrage de M. Kelsall; la seconde, comme nous l'avons dit, est relative aux Îles Britanniques. L'auteur trace l'histoire des divisions de la Bretagne, il montre que celles qui existent aujourd'hui datent du règne d'Alfred-le-Grand qui, par ses connaissances géographiques, avait acquis dès-lors une grande renommée. Depuis, ces divisions ont pu être modifiées, améliorées; mais elles remontent à une époque trop ancienne pour s'adapter parfaitement à l'ordre de choses actuel.

À la suite de cet exposé succinct, l'auteur place la série des départemens ou *gemers*, tels qu'il les conçoit dans son système, limités en général par des rivières plus ou moins considérables, et de manière à présenter une grande analogie avec notre division départementale.

Mais, pour arriver à ce but, il propose: 1° de ne pas trop s'écarter de la division de l'Angleterre par comtés ou shires;

2° D'adopter, autant qu'il se pourra, les rivières comme limites des départemens ;

3° De donner aux départemens des noms tirés de ceux des rivières, ou par circonstance de quelqu'accident physique remarquable ;

4° D'adopter, quoique cela ne puisse cependant pas toujours avoir lieu, la ville la plus populeuse, et nous ajouterons la plus centrale, comme capitale de chaque département, comme siège des assises, et résidence des principaux fonctionnaires ;

5° De diminuer ou d'augmenter l'étendue d'un département suivant la force plus ou moins grande de la population, et l'importance plus ou moins considérable du commerce ;

6° De choquer, enfin, le moins possible, par l'altération des noms, les idées depuis long-temps reçues.

Soumettant, d'après le même système, l'Irlande aux mêmes divisions, M. Kelsall trouve dans la Grande-Bretagne 56 départemens, au lieu des 52 shires ou comtés de l'Angleterre et du pays de Galles réunis, et des 33 de l'Écosse, et dans l'Irlande 16 au lieu des 32 shires ou comtés qui la divisent : au total 72 départemens ou *gémers* dont la circonscription et les noms sont tracés sur les deux cartes qui accompagnent l'ouvrage, et contribuent à répandre une grande clarté sur les vues de leur auteur.

D'après les idées de Kelsall ; le système politique et religieux du Royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande serait notablement amélioré, s'il était coordonné à cet arrangement géographique nouveau, remarquable par sa simplicité. Son adoption exercerait une utile influence sur les circonscriptions ecclésiastiques, et par suite sur leur classement hiérarchique et financier ; et même jusque sur le mode d'élection des titulaires des diverses dignités de l'Église anglicane : à cet égard M. Kelsall a joint à son livre des données qui peuvent être utilement suivies par l'administration anglaise, mais dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer ici.

Cet ouvrage a un but louable, celui de donner au pays une division administrative dont l'utilité paraît incontestable, et de remédier aux graves inconvéniens que présente un grand nombre de nomenclatures géographiques. Sous ce rapport nous ne pouvons qu'applaudir aux vœux de M. Kelsall, qui sont ceux d'un zélé citoyen et d'un véritable ami de la science.

ALEX. B. DU B.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Procès-Verbal de l'Assemblée générale du 5 décembre 1828.

A huit heures du soir, la salle des assemblées générales de la Société présente une réunion nombreuse, et d'autant plus brillante que plusieurs dames en font partie.

M. le baron Cuvier, président titulaire, ouvre la séance et prononce un discours dans lequel d'honorables suffrages sont accordés aux voyages de découvertes exécutés, soit par mer, soit dans l'intérieur des continens. M. le président fait d'abord connaître quel est aujourd'hui le caractère distinctif de ces brillantes entreprises uniquement consacrées aux progrès des sciences, des arts et de la géographie. Il rend grâce, surtout, aux sages mesures prises par MM. les ministres de la marine pour que les expéditions militaires contribuent elles-mêmes à la conquête de toutes les palmes scientifiques, et pour que les matériaux recueillis dans les voyages ordonnés par la munificence du gouvernement, soient envoyés en France par toutes les occasions possibles, et déposés dans les archives de l'Académie des sciences, où ils sont religieusement conservés jusqu'au retour de leurs auteurs.

M. le président présente ensuite à l'attention de l'auditoire un

tableau vif et touchant des excursions non moins intéressantes, mais sans doute plus périlleuses, faites dans l'intérieur des continents, par des voyageurs qui, seuls et sans défense, s'enfoncent dans les déserts, affrontent les neiges des Esquimaux ou les sables du Saara, et dans leur état d'isolement, n'ont à opposer aux nombreux obstacles qui les cernent de toutes parts, qu'une volonté ferme, une persévérance à toute épreuve, tels ont été les Franklin, les Denham, les Clapperton, etc., tel a été aussi notre confrère M. Pacho, dont les communications nous ont déjà si vivement intéressées, et tel a été tout récemment notre modeste et courageux compatriote, M. Caillé qui, seul, sans garant, sans protecteur; poussé uniquement par le désir de satisfaire l'une des grandes espérances de la Société, de parvenir enfin à Temboctou, cité mystérieuse dont la recherche a coûté la vie à des hommes auxquels il ne manquait ni mérite, ni crédit pour y parvenir.

La Société de Géographie, trouve elle-même dans ce discours remarquable, les félicitations qui lui sont dues. Les portions du globe peu connues ou entièrement ignorées qu'elle signale sont autant de buts vers lesquels les voyageurs tendent à se diriger, et l'entreprise, pour ainsi dire miraculeuse, de M. Caillé est une preuve bien évidente de l'influence que les lumières et les encouragemens peuvent exercer dans la carrière des découvertes.

M. le capitaine Duperrey, secrétaire-général de la Société, donne lecture du procès-verbal de la dernière assemblée. La rédaction en est adoptée.

Dans un exposé rapide des travaux annuels de la Société, M. de Larenaudière, secrétaire-général de la Commission centrale, passe en revue les ouvrages du dernier concours; les mesures prises par la Société pour répandre dans toutes les contrées ses programmes et ses réglemens, et donner à sa correspondance de nouveaux développemens. Il paie un tribut de reconnaissance aux Sociétés savantes étrangères pour leur utile concours, et il entre dans d'intéressans détails sur la découverte d'un manuscrit complet de l'*Édrisi*,

par M. Amédée Jaubert, sur la traduction qu'en prépare ce savant orientaliste, et sur la publication qu'en doit faire la Société.

M. le secrétaire-général fait remarquer les succès toujours croissans de la géographie positive et mathématique ; les ouvrages statistiques font partie de cette revue. On y signale leur marche philosophique, et leurs formules comparatives qui communiquent à ces réanions de chiffres un caractère d'utilité politique que nos nouvelles institutions nous font chercher avant tout dans les travaux de l'intelligence. Les ouvrages de MM. de Chabrol, de Villeneuve, Dupin, Balbi, Thomas, Wardén, etc., sont donnés en preuve de la vérité de cette observation.

Interprète des regrets de la Société, M. de Larenaudière paie un juste tribut d'éloges à la mémoire de deux de ses membres, de M. Choris et de M. le lieutenant-général Andréossy, décédés dans le courant de l'année dernière.

Un coup-d'œil sur les résultats géographiques du voyage de M. Caillé termine ce résumé, constamment écouté avec intérêt.

M. Jomard, au nom d'une commission spéciale chargée de rendre compte des résultats du voyage de M. Caillé, expose en détail tous les motifs qui ont déterminé la conviction de la Commission, et notamment l'accord qui existe entre les récits du voyageur et ceux de ses devanciers les plus exacts et les plus dignes de foi. Après avoir annoncé que le journal de M. Caillé renferme un itinéraire suivi sans interruption depuis le Rio-Nunez jusqu'à Tanger, M. le rapporteur donne un aperçu des résultats du voyage, suffisant pour faire naître la curiosité de l'auditoire, mais non pour la satisfaire. Il fait l'énumération des principaux lieux visités par notre compatriote pendant dix-sept mois sur une étendue de 1000 milles environ, notamment son embarquement à Jenné, sur le Dhiolibâ, vulgairement appelé le Niger ; sa navigation jusqu'à Temboctou, durant un mois, dans la saison des belles eaux ; son séjour dans cette ville, et sa route à travers le grand désert, pendant deux mois et demi, jusqu'à Tanger, où M. Delaporte,

consul de France et membre de la Société de Géographie, l'a recueilli et lui a prodigué tous les secours que demandait son état de maladie et d'épuisement, après avoir échappé aux dangers du climat et aux périls d'un si long et si difficile voyage.

Après la lecture de ce rapport qui a été vivement applaudi, M. le président a remis à M. Caillé, présent à la séance, le diplôme du prix offert par la Société au voyageur qui aurait réussi à pénétrer à Tombouctou par la voie de la Sénégambie, et à fournir une description de cette ville.

M. Pacho lit un fragment d'un ouvrage inédit sur les peuples nomades anciens et modernes. L'objet de ce fragment est la réfutation des inductions que Volney a tirées du contraste que présentent les mœurs des peuplades sauvages de l'Amérique avec celles des Arabes Scénites, et dont cet auteur a attribué la cause première à la nature du sol, lequel, formé en majeure partie de plaines rases en Arabie et en Libye, aurait porté ses habitans à la vie pastorale, et par résultat, à des mœurs douces, et couvert de forêts en Amérique, y aurait rendu l'homme chasseur, et l'aurait insensiblement conduit, par l'habitude de verser le sang, à l'état complet de brute, à celui d'anthropophage.

M. Pacho reconnaît d'autant plus la vérité de l'observation qui sert de base à cette opinion, qu'il l'appuie de documens puisés dans les mœurs des peuples nomades qui habitaient, dans l'antiquité, les mêmes lieux que les Scénites actuels; mais, d'après les mêmes témoignages, il combat les inductions qu'en a tirées Volney. L'examen des mœurs de ces anciens peuples et des localités respectives qu'ils occupaient, leur est, dit-il, tout-à-fait contraire. Parmi les anciens Libyens, ceux qui habitaient les montagnes ou auprès des montagnes, tels que les Maxyes, les Asbytes, les habitans proprement dits de l'Atlas et autres ont mené une vie pastorale au milieu de leurs forêts; et plusieurs d'entre eux se sont même abstenus de toute nourriture animale, tandis que ceux qui occupaient les cantons les plus arides, soit qu'ils errassent le long du

rivage de *mapalia* en *mapalia*, soit qu'ils parcourussent par bandes les sables de l'intérieur de la Libye, sont ceux précisément qui eurent recours à la chasse des dorades et des bubales pour subvenir à leur nourriture, tels que les Libyens littoraux de Pomponius-Méla et les Africains chasseurs de Lucain, etc. C'est à la différence des croyances et des cultes religieux que M. Pacho attribue le contraste remarqué par Volney entre les mœurs des sauvages de l'Amérique et des Scénites de l'Asie et de l'Afrique.

Après ces communications intéressantes, on passe à la lecture du compte des recettes et des dépenses de l'exercice 1827 et 1828, rendu par M. le Trésorier.

Plusieurs candidats sont présentés et admis au nombre des Membres de la Société (*Voy. page 48*).

La Société reçoit l'hommage de plusieurs ouvrages, et vote des remerciemens aux auteurs (*Voy. page 49*).

La Société, aux termes de son réglemént, procède à l'élection d'un Membre de la Commission centrale, en remplacement de M. le comte Andréossy, décédé. M. le baron Roger, ayant obtenu la majorité des suffrages, a été nommé membre de la Commission centrale.

La séance est levée à 10 heures et demie.

L.-R. DUPERRÉY.

Discours prononcé par M. le baron CUVIER, à l'Assemblée générale annuelle du 5 décembre 1828.

MESSIEURS,

A chacune de nos assemblées annuelles nous avons le bonheur d'annoncer quelques pas de la science qui nous réunit. Deux grands peuples continuent de se livrer à ces nobles efforts d'un zèle désintéressé, dont Louis XV

donna l'exemple; et qui à la voix de Georges III et de Louis XVI, ont révélé au monde ces peuplades si variées; ces îles innombrables que jusqu'à nos jours l'Océan avait en quelque sorte rendues étrangères au reste de l'humanité. Plusieurs des confrères qui honorent cette réunion de leur présence, ont concouru à étendre ces conquêtes de la Géographie; d'autres parcourent encore ces parages lointains, et nous adressent des travaux dignes d'être associés à ceux de leurs prédécesseurs. Ce ne sont plus seulement les côtes qu'ils relèvent, les ports dont ils dessinent les contours ou sondent les profondeurs. Désormais philosophes, naturalistes, non moins qu'astronomes et géomètres, nos voyageurs constatent la structure intime des terres, en même temps que leurs formes extérieures; ils en recueillent les productions; ils étudient les langues et les mœurs des peuples qui les habitent; nos musées, nos grammaires, nos lexiques s'enrichissent de leurs récoltes, autant que nos atlas et nos cartes. Tel a été le caractère des travaux des Rossel, des Freycinet, des Duperrey et de leurs compagnons; tel aurait été celui de l'expédition de Baudin, si des précautions indispensables eussent empêché que les résultats n'en fussent dispersés. Grâce aux sages mesures de MM. les ministres de la marine, nous sommes assurés du moins qu'il n'en sera plus ainsi. Déposées dans les archives de l'Académie des sciences, les observations nautiques, celles d'histoire naturelle, attendent le retour de leurs auteurs; et, quel que soit le sort de l'expédition, elles sont sauvées pour la science. Mais ces explorations maritimes ne sont pas les

seules dont la Géographie ait à s'enorgueillir. Il en est qui exigent encore, s'il est possible, plus de persévérance, et de ce dévouement qu'aucun danger, aucune privation n'arrête, ce sont celles de l'intérieur des continents, de ces immenses espaces qui, il y a peu d'années, étaient encore aussi vides sur nos cartes, que la mer Pacifique pouvait l'être avant les Cook et les Bougainville. Si Parry et ses compagnons, passant gaiement l'hiver sous les glaces du 75^e degré, présentent à l'imagination un spectacle effrayant, combien ne s'effraie-t-elle pas davantage en voyant quelques hommes isolés, les Franklin, les Denham, les Clapperton s'enfoncer dans les déserts ; affronter les neiges des Esquimaux ou les sables du Saara, se livrer seuls et sans défense à des peuples barbares, dans la seule vue de remplir quelques uns de ces cadres laissés blancs par les géographes ? N'est-ce pas dans de pareilles entreprises que se montre au plus haut point le courage dont l'homme est capable quand un noble but l'appelle et l'enflamme ?

Notre Société, Messieurs, peut aussi se féliciter d'avoir, par ses faibles moyens, contribué pour sa part à ces découvertes si dignes d'un peuple éclairé. Une cité mystérieuse qui depuis un demi-siècle semblait fuir devant ceux qui la poursuivaient, comme ces eaux imaginaires créées dans le désert, par le mirage, y trompent si cruellement le voyageur ; une cité dont la recherche a déjà coûté la vie à des hommes les mieux préparés pour y réussir par le crédit et par l'opulence qui les secondaient, vient d'ouvrir ses portes à un homme simple,

excité par la récompense plus que modeste qu'il était en notre pouvoir de lui offrir : seul, sans garans, sans protecteurs, il a pénétré chez ces peuples; il a vécu au milieu d'eux; il a traversé le désert pour nous revenir; et le voilà rendu sain et sauf au sein de sa patrie. Le rapport, qui va vous être fait, de ses observations, montrera ce que peuvent la volonté et la confiance. Un autre de nos voyageurs, M. Pacho, qui déjà, par des moyens presque aussi simples, est parvenu à décrire des contrées peu connues, vous entretiendra de ce qu'il a été à portée de faire pour la géographie. Les succès de ces hommes courageux doivent nous encourager nous-mêmes; c'est par ces entreprises si fructueuses dans leur petitesse apparente; c'est par nos publications multipliées que nous répondrons aux vœux des personnes qui favorisent notre Société, et dont M. le secrétaire va vous faire connaître les dons ou les contributions scientifiques.

Puissions-nous, chaque année, avoir à leur offrir en retour des résultats aussi avantageux !

Notice annuelle des Travaux de la Société de Géographie, lue dans sa séance publique le 5 décembre 1828, par M. DE LARENAUDIÈRE, Secrétaire général de la Commission centrale.

MESSIEURS,

Dans les années précédentes, fidèles au but de votre institution, vous vous occupiez de rattacher à la Société, comme à un point central, les travaux des voyageurs et des écrivains théoriques, de ceux qui vont à la conquête

des faits nouveaux, ou des hommes sédentaires qui les soumettent à la froide critique de l'examen; vous réclamiez des uns et des autres le fruit de leur courage et de leur savoir; vous leur demandiez d'utiles communications, et jétiez ainsi les bases d'une véritable correspondance géographique. Vos vœux sont accomplis.

Mais, avant de vous entretenir des résultats de votre persévérance, je croirais manquer à la reconnaissance la plus respectueuse et la plus sacrée si je ne commençais par vous rappeler que dans les premiers jours de l'année, Sa Majesté a daigné agréer la présentation de vos Mémoires, féliciter les Membres de votre Bureau du zèle avec lequel vous poursuiviez vos travaux, et les assurer de son auguste protection. La même assurance leur a été donnée par LL. AA. RR. Mgr. le Dauphin et Mgr. le duc d'Orléans. Les Ministres du Roi, les chefs des grandes administrations se sont empressés, de leur côté, de vous communiquer les documens qui leur parvenaient; et vous continuant une bienveillance toute particulière, ils vous ont mis à même de multiplier les récompenses, et d'exercer un utile patronage.

A de nombreuses spécialités déjà mises au concours, vous avez ajouté un prix destiné à la découverte géographique la plus importante de l'année. Ici point de limites tracées: c'est à la sagacité des explorateurs, c'est à leurs connaissances acquises que vous remettez le soin de découvrir les lacunes existantes; c'est à leur zèle que vous confiez la tâche de les faire disparaître. Ce prix, qui sans doute sera plus d'une fois renouvelé, doit contribuer aux

progrès de la science; il attestera votre sollicitude pour ses intérêts.

Vous regretterez que la plupart des sujets particuliers inscrits sur vos programmes n'aient pas été traités. Quatre Mémoires seulement nous sont parvenus : deux relatifs au nivellement hydrographique de la France, deux autres qui avaient pour objet la description d'une contrée naturelle du même royaume. Les auteurs des deux premiers, MM. Lependry et Jodot, ont rempli les conditions du programme. Chacun d'eux a obtenu une des médailles d'or destinées à l'encouragement de ces utiles opérations. Vous avez également récompensé les travaux de MM. Manet et Fabre, en accordant au premier un prix de 400 fr. pour un Mémoire sur l'état ancien et moderne de la baie de Saint-Michel et de Cancale, et au second une médaille d'or, à titre d'encouragement, pour sa description physique du bassin du Cher.

Si ce dernier ouvrage, comme l'a remarqué votre Rapporteur, laisse à désirer, si toutes les conditions du programme n'y sont pas remplies, si le premier n'est pas exempt de lacunes, ces imperfections signalées n'ont pu vous déterminer à écouter les conseils d'une critique sévère et décourageante; vous avez cru devoir, en distinguant de tels travaux, vous attacher dans les départemens des correspondans instruits et zélés, capables de propager l'amour et la culture de la géographie.

Vos programmes et réglemens, traduits en anglais, ont été répandus dans toutes les parties du globe. La Société royale Asiatique de Londres vous a offert le secours de

ses nombreux correspondans, pour les faire circuler en Asie. La plupart des propriétaires des *Revue*s et *Magasins* de la Grande-Bretagne, en les faisant imprimer dans leurs Recueils, ou en les y joignant, n'ont pas voulu recevoir la rétribution ordinaire pour ces sortes d'insertions. Nous nous empressons donc de leur offrir ici l'expression de notre reconnaissance, et nous l'adressons également à MM. les consuls de France à Londres et d'Angleterre à Paris, et à MM. C. Moreau, Warden, Yosy, Skiddy et Sueur-Merlin, qui dans cette circonstance ont secondé vos efforts.

La Société royale de Londres, en nous envoyant les *Transactions philosophiques* qu'elle publie, en vous plaçant sur la liste peu nombreuse des Sociétés savantes auxquelles elle les accorde, en vous demandant le Recueil de vos Mémoires, a fait avec vous un de ces échanges dont vous appréciez l'avantage.

Deux étrangers, M. le duc de Saxe-Weimar et M. le capitaine de Capell-Brooke, ont été reçus comme Membres donateurs.

La publication de vos Mémoires se poursuit avec activité : le beau travail de M. Bruguière est en grande partie imprimé, et l'impatience de l'Europe éclairée sera bientôt satisfaite. Nous allons vous entretenir, dans quelques instans, d'un autre travail qui leur est destiné, et qui les fera rechercher avec plus d'empressement encore par les savans de tous les pays.

Votre bibliothèque et vos archives, conservées avec beaucoup de soin et de zèle par M. Noiroi, votre agent,

se sont enrichies d'un grand nombre d'ouvrages imprimés ou manuscrits, offerts à la Société par MM. d'Abrahamson, Albert Montemont, comte Andréossy, comte d'Allonville, Bennet, Brué, Busset, Bitouzé d'Auxmenil, de Capellen, de Capell-Brooke, Coulier, Dupin, Denaix, Dezos de la Roquette, Durozoir, Giraldès, Jomard, Klaproth, Lewechine, Lapie, Mangon Delalande, Mease, Miñano, C. Moreau, Pacho, Reinganum, Roussin, baron Roger, Spencer Smith, Schumacher, Taillefer, Thomas, Teissier, duc de Saxe Weimar, Walckenaër, Van Wyck, Roelandszoon. Votre Bulletin a consigné les titres de ces divers ouvrages avec l'expression de votre reconnaissance. Le même Recueil vous a déjà fait connaître les rapports dont quelques-uns de ces ouvrages ont été l'objet, et les noms des rapporteurs, les reproduire ici serait douter de votre mémoire et de l'intérêt qu'ils vous ont inspiré.

Des communications originales et d'intéressantes lectures ont également animé les séances de votre Commission. Vous les devez particulièrement à MM. d'Abrahamson, Barbié du Bocage, Berghaus, Bresson, Bianchi, baron de Capellen, Corroy, Damery, Eyriès, Guys, Freycinet, Girard, Gauttier d'Arc, de Hammer, Huttmann, Jomard, Mease, Moreau, Pacho, de Peyssac, Roux de Rochelle, Sabine, Skiddy, Sueur-Merlin, Warden, Yosy et plusieurs autres membres.

Une de ces communications, par son importance, a droit à une mention particulière, j'entends parler ici de la découverte d'un nouveau manuscrit complet de l'Édrisi, faite par notre collègue, M. Amédée Jaubert.

La part que vous allez prendre à cette publication, et l'heureuse influence qu'elle peut avoir sur les progrès de la géographie du moyen âge, justifient les détails dans lesquels je vais entrer.

Abou Abdallah Mohammed ben Mohammed *el-Édrisi*, appelé quelquefois le géographe de Nubie, possesseur de toute la science de ses compatriotes et des connaissances de l'Occident réunies à la cour de Roger, roi de Sicile, appartient au douzième siècle. Ce seul abrégé aux mains d'un d'Anville, d'un Bochart, d'un Reiske, d'un Hartmann, et de quelques autres savans, avait jeté de vives lumières. Que ne devait-on pas attendre de l'ouvrage complet ? On le supposait dans les bibliothèques Bodléienne et d'Oxford, il était aussi plus près de nous, dans le précieux dépôt de notre bibliothèque royale ; c'est là que M. Amédée Jaubert l'a rencontré ; rencontre d'autant plus imprévue que ce manuscrit, écrit à Almeria en Espagne, en caractères arabes africains assez peu lisibles, n'était pas encore catalogué. En apprenant cette découverte, votre première pensée fut d'en faire jouir le monde savant. Vous priâtes M. Amédée Jaubert d'entreprendre la version complète de cette géographie que vous lui offrites de publier. Trop éclairé pour se dissimuler les difficultés de l'entreprise, son zèle n'a cependant pas reculé devant votre invitation. L'Édrisi formera le quatrième volume de vos Mémoires. Ce sera le pendant de votre édition de Marco Polo.

Le système de version auquel M. Amédée Jaubert s'est arrêté, est celui qu'adopta, en 1800, le savant W. Ousely,

dans sa traduction de la Géographie d'Ebn Haukal, sans notes détaillées, sans commentaires. Le travail de M. Amédée Jaubert sera complet, en ce sens que rien d'essentiel n'y sera omis. Nous devons ajouter qu'il n'est pas le seul qui s'occupe en ce moment d'une version complète de l'Édrisi. Le Rév. M. Renouard poursuit en Angleterre une semblable tâche. Les deux orientalistes sont entrés en correspondance. Des deux côtés, il y a eu combat de procédés délicats, et quelles que soient les déterminations prises, il y aura certainement profit pour l'Europe éclairée dans ce concours de deux talents distingués.

Si la géographie du moyen âge est sur la voie d'une conquête, la géographie positive moderne, cette géographie mathématique qui laisse rarement quelque chose à faire à la sagacité du géographe critique, marche chaque jour à de nouveaux succès. Ce mouvement imprimé depuis le commencement du siècle, a été constamment entretenu par les travaux des dépôts de la guerre et de la marine, des ingénieurs géographes et des ingénieurs des ponts et chaussées, travaux portés aujourd'hui à une perfection qui semble parvenue à son dernier terme. Ces progrès sont sensibles dans les OEuvres géographiques qui vous ont été offertes pendant le cours de cette dernière année. L'atlas de Danemarck par M. d'Abramhson, dont presque tous les détails sont empruntés aux cartes de l'académie de Copenhague, a paru réunir l'exactitude aux soins de l'exécution. Vingt-neuf cartes nouvelles complètent l'atlas de M. Brué, qui se présente aujourd'hui comme un guidé d'autant plus sûr que ce guide sait ou-

tier ce qui n'est plus, pour n'enseigner que ce qui est.
 est dans les feuilles qui ont l'Océanie et l'Afrique pour
 et que la nouveauté des détails prend une importance
 te scientifique. La réputation de M. Lapie justifie l'in-
 et qui s'attache à ses nouvelles publications. Ses der-
 es cartes de la Grèce, de la Turquie d'Europe et des
 ces de Tunis et d'Alger, qu'on peut regarder comme
 umé de ses grands travaux sur les mêmes contrées,
 itisfait des exigences difficiles. On en peut dire au-
 es essais de Géographie comparative de M. Denaix,
 a publication se poursuit avec une activité qui
 ien au mérite de l'exécution. Les cinq tableaux
 itait paraître, en 1828, sont dignes de ceux qui les
 cédés. Leur construction méthodique simplifie
 et rend les rapprochemens faciles, en procédant
 du connu à l'inconnu. Dans le tableau orogra-
 u globe, par exemple, l'importance relative des
 rmées par les chaînes de montagnes, et par les
 partage des eaux, se trouve déterminée par la
 ce successive des divisions naturelles qu'elles cir-
 at. Cette marche est féconde en applications.
 lu Puy-de-Dôme, par M. Buset, bien supérieur
 physique de l'ancienne Auvergne de feu Des-
 qui repose sur un grand nombre de points tri-
 quement déterminés; le nivellement des prin-
 ts du cours de la Seine par M. de Berigny; les
 es des environs du Segeberg par M. Schuma-
 canton de Pontorson, par M. d'Auxménil;
 artes et plans relatifs aux côtes de l'Amérique

méridionale par M. le capitaine Skiddy, et la carte d'une partie de la Bythinie par M. de Hammer, ont mérité vos suffrages.

Vous avez remarqué que les cartes de la Gambie, au-dessous de Coussaye, et du cours du Sénégal au-dessous de Moussála par M. Jomard, apportaient de nouvelles lumières sur les contrées comprises entre le parallèle du cap Blanc et celui des sources du Dhiolibá, que la route nouvelle de Beaufort s'y trouvait tracée, et que les positions sur la Gambie et le Sénégal portées jusqu'ici trop à l'Est étaient avec raison rapprochées de l'Océan, mouvement que doivent suivre les villes de l'intérieur et le cours du Dhiolibá.

Vous avez reçu la carte manuscrite des côtes occidentales de Bornéo, copiée sur celle de l'infortuné Muller, et dont la plupart des détails sont entièrement nouveaux. Vous la devez, ainsi que les documents sur lesquels elle a été construite, à l'obligeance de M. le baron de Capellen, ancien gouverneur de l'archipel indien.

Un fait qui ne doit pas être oublié, c'est l'utile direction qu'on aperçoit dans la plupart des travaux géographiques dernièrement publiés. On y distingue le but de populariser la science : seconder une telle marche est un devoir ; si la terre a été donnée à l'homme comme un vaste patrimoine, l'avantage de la bien connaître ne doit pas rester un privilège.

Vous avez décidé que le *tableau des positions géométriques du Globe*, par M. Coulier, et le *Geographical*

index of all places of India, publié par MM. Kinsbury, Parbury et Allen, seraient admis au concours de 1829, et renvoyés à la future commission qui doit être chargée de le juger.

Cette détermination m'interdit de vous entretenir ici de ces deux ouvrages.

La statistique, long-temps bornée à des calculs de détail et isolés, a suivi dans ces derniers temps une méthode plus philosophique, en admettant le système comparatif et en généralisant ses chiffres et ses formules. Ainsi traitée, elle rend aujourd'hui de véritables services à la géographie, et lui communique ce caractère d'utilité politique que la nature de nos institutions nous fait chercher dans tous les travaux de l'intelligence. Ces nouveaux points de vue de la science se font remarquer dans les statistiques de Paris, des Bouches-du-Rhône, de l'île Bourbon, des frontières N.-E. de la France, et de quelques autres points du royaume, et dans les travaux de MM. Dupin, Balbi, C. Moreau, Warden, etc., etc., etc.

Vous continuez à prendre aux publications de MM. de Frécyne, Duperrey et Pacho tout l'intérêt qu'elles méritent, et le nom de Colomb justifie l'accueil que vous avez fait à la traduction de ses Voyages; la relation du premier surtout, écrite en partie par ce grand navigateur, jette un nouveau jour sur la plus mémorable entreprise des temps modernes. Vous suivez le capitaine d'Urville sur les mers, et le récit de ses dangers et de ses découvertes a plus d'une fois appelé votre inquiétude et vos éloges. Nous attendons son retour, pressés de jouir du résultat.

de ses travaux et de ceux de ses intrépides compagnons. Nous le désirons encore comme des amis qui redoutent l'inconstance de cette fortune qui les a tant de fois protégés contre la tempête et les écueils.

Nos savans et courageux compatriotes ne sont pas les seuls voyageurs en relation avec la Société. Vous comptez dans les différentes contrées de l'Amérique, MM. Bertero, David, Lesseps, Noyer, Soleau, Ruger, Vasseur; en Asie, MM. Gilbert, Pallegoix; en Afrique, MM. Duranton, Gerardin, Hertzog, Muller. Plusieurs de ces voyageurs sont munis de vos instructions, et pour eux MM. Brué, Coquebert de Montbret, Warden et d'autres membres ont rédigé de nombreuses questions indiquant les lacunes de la science dans les pays qu'ils doivent visiter.

Sur cette liste manque aujourd'hui le nom d'un homme distingué, M. Choris ne s'y trouve plus; il est tombé sous les coups d'un assassin à son entrée dans les états Mexicains, le 22 mars 1828, presque au début de la nouvelle carrière qu'il se proposait de parcourir. Né à Iekatterinoslav, le 22 mai 1795, il était dans cet âge où l'on se promet un long avenir. Ses jours, s'il eût vécu, eussent tous appartenu à son art et aux sciences. Cette double passion l'avait conduit sur le Rurik, presque au sortir de l'enfance; c'est en qualité de peintre qu'il fit, avec M. de Kotzbuë, ce voyage de trois années, qui enrichit à la fois l'histoire naturelle et l'hydrographie, et restera comme un monument du patriotisme éclairé de M. le comte de Romanzov. M. Choris fit un très-grand nombre de dessins pendant cette expédition. A son retour à Paris, on lui con-

seilla de les publier. Nos savans lui offrirent d'utiles secours. M. Cuvier et quelques hommes éminens dans les sciences, voulurent bien se charger de l'histoire naturelle, et M. Eyriès consacra tous ses soins à la rédaction générale de la relation. Il est peu de voyages de ce genre qui présentent une masse plus considérable d'objets divers, et surtout de portraits de différens peuples. Ce qui distingue ces derniers, c'est une scrupuleuse fidélité de pinceau, c'est la nature telle qu'elle est, ce sont les traits caractéristiques, la couleur et la physionomie de ces hommes sauvages. On peut, grâce à cette exactitude, lire sur leur visage le degré de leur intelligence, l'expression habituelle de leur pensée, et le mouvement de leurs passions. Cette œuvre d'un beau talent promettait à l'histoire naturelle un de ces artistes qui lui sont nécessaires pour parler aux yeux, et suppléer à l'insuffisance des descriptions; et la Société de Géographie a d'autant plus de sujet de le regretter, qu'il s'était proposé de la faire jouir la première du fruit de ses nouveaux travaux.

Une autre perte plus récente et qui vous touche de plus près, vous afflige profondément. M. le lieutenant-général comte Andréossy, membre de l'Institut, vice-président de votre Commission centrale, a été enlevé tout à coup à son pays et à la science, qu'il cultivait comme s'il n'eût attendu que d'elle seule toute sa renommée. C'était un de ces caractères antiques qui ne sacrifient qu'à ce qu'ils croient la vérité. Une vaine ambition de fortune et d'honneurs n'agitait pas cette âme calme et toute préoccupée de ses devoirs. C'était pour les remplir qu'il se distinguait

sur les champs de bataille et devant les forteresses ennemies, où ses talens furent remarqués d'un grand capitaine. Il faisait partie de cette expédition d'Égypte, un des beaux souvenirs de la France. De retour dans sa patrie, il prit part à quelques-unes de nos grandes journées. Admis dans le conseil, sa ligne fut celle de la probité politique, et cependant dans cette voie difficile, il rencontra la faveur. Il dut ses hautes fonctions à cette honorable conviction qu'elles ne pouvaient être mieux remplies que par lui. Il représenta la France auprès de puissans monarques. C'était au temps des conquêtes : il en fit à Vienne, à Londres, à Constantinople, il obtint l'estime et la considération de ceux avec lesquels il avait à traiter ; et lorsqu'après un long repos son pays eut jeté les yeux sur lui pour le représenter, il fut encore l'homme de la modération, l'ami du trône et des libertés publiques. Les idées positives et arrêtées qu'il avait en politique, le dirigèrent également dans la carrière des sciences. Les preuves mathématiques étaient de son goût, et sa prédilection pour les faits constatés lui inspirait quelque chose qui ressemblait à une aversion insurmontable pour les théories de l'imagination. Aussi ne se perd-il pas en raisonnemens systématiques lorsqu'il observe et décrit la rade de Damiette, l'embouchure du Nil, le lac de Menzaleh, la vallée de Natron et le fleuve sans eau, et l'on reconnaît la même direction d'idées positives dans son Mémoire sur l'irruption du Pont-Euxin dans la Méditerranée, dans son Histoire du canal du Midi, et dans son dernier ouvrage, *Constantinople et le Bosphore*, si riche de faits observés, et de détails du plus haut intérêt.

Vous apprîtes sa mort inattendue à la suite d'autres pertes , qui , sans être personnelles à la Société , affectaient cependant tout le monde savant. Cette année a vu se confirmer de tristes nouvelles ; la fin déplorable du capitaine Clapperton , du major Laing , du colonel Denham , a été officiellement connue. Dans cette pénible circonstance , vous avez confondu vos regrets avec ceux de l'Angleterre ; car l'étricot esprit de nationalité n'entre pas dans votre généreuse institution. Ce n'était pas sans douleur que vous voyiez s'évanouir les nouvelles espérances qui s'attachaient à de pareils noms , et vous étiez loin d'en nourrir pour le compte de la France. Sa fortune lui ménageait cependant la gloire d'une grande découverte. Vous savez qu'un Français est entré dans cette Tomboc-tou tant cherchée. M. Caillé , plus heureux que le major Laing qui l'avait précédé , a revu sa patrie. Une telle exploration , qui fut , depuis Ledyard et Houghton , l'écueil de la persistance courageuse de tant d'hommes distingués , devait naturellement appeler la voix sévère de l'incrédulité. Elle n'a pas manqué aux travaux de M. Caillé , et , le dirai-je , elle l'a bien servi. Votre Commission a provoqué un examen rigoureux , et l'enquête à laquelle le voyageur s'est soumis , comme un homme qui tient à honneur de faire triompher la vérité par la critique , n'a laissé aucun doute sur la sincérité de son récit , l'exactitude et la nouveauté de son itinéraire. Une fable ingénieuse , le costume musulman , la langue et les habitudes religieuses des marchands maures , lui ont permis de se mêler aux caravanes de l'intérieur , et de voir sans être

deviné. Il a traversé le Báfing et le Dhiolibá, près de leurs sources, il a observé d'autres courans qui ne sont pas encore indiqués sur nos cartes; il a confirmé les données de M. Mollien, et les observations du major Laing, sur les points où le Dhiolibá prend naissance. Les montagnes qui séparent le Fouta-Dhiallon du Bambara, ces hauteurs devant lesquelles des Européens épuisés de fatigue avaient été obligés de s'arrêter, ont été franchies, et M. Caillé a tracé une ligne nouvelle du Rio-Nunez à Timé, en passant entre Labey et Timbou, et traversant la ville de Kankan, ce dépôt de l'or des mines de Bouré. A Timé, le climat d'Afrique faillit encore dévorer un Européen; mais le climat fut vaincu. Après cinq mois de souffrances, M. Caillé se relève et reprend sa marche vers le N.-E., en s'écartant à droite des rives du Dhiolibá. Ses compagnons de voyage l'entretiennent de Sego, de Bammakou, et de la position et du commerce des villes qui bordent le fleuve. Il le retrouve ce fleuve à Jenné, s'embarque, et après un mois d'une périlleuse navigation, il atteint Temboctou, l'objet de tous ses vœux. Son séjour est rapide dans cette ville d'Afrique, mais il est mis à profit. Le départ des caravanes le force à reprendre la route du retour. Elle le conduit par la voie du désert à El Arawán, à Tafilet, à Fez. La prudence lui commande d'éviter la capitale du Maroc, résidence d'un despote cruel et ombrageux, et de gagner à la hâte le toit protecteur d'un consul de France. Il se voit bientôt à Tanger, sous celui de M. Delaporte. Vous savez ce qu'a fait cet ami des sciences pour le voyageur malade et en-

touré de périls, et quels ont été ses soins empressés pour le rendre promptement à ses foyers.

Ce n'est pas dans notre patrie qu'une entreprise aussi hardie, aussi difficile, et mise à fin avec tant de persévérance, manque d'admirateurs, et que de tels services restent sans récompenses. L'espoir de M. Caillé, dans le suffrage de ses compatriotes, dans la munificence du gouvernement et de votre Société, n'a pas été chose vaine. Déjà votre Commission centrale a décidé que le prix proposé pour un voyage à Temboctou, en partant du Sénégal, lui était acquis.

Ce prix vous sera d'autant plus agréable à offrir à l'heureux explorateur, que ce fut la lecture de votre programme qui fortifia chez lui la courageuse résolution de pénétrer au cœur de l'Afrique.

Le nom de M. Caillé appartient désormais à l'histoire de la géographie, et son succès est un titre pour la France.

COMPTE RENDU des recettes et dépenses de la Société, pendant l'exercice de 1827-1828.

RECETTES.

Reliquat de compte de 1827, intérêt des fonds placés, renouvellement des souscriptions annuelles, montant des diplômes des nouveaux membres, vente du Recueil des Mémoires et du Bulletin, et dons divers, montant à la somme de 17,115 f. 33 c.

DÉPENSES.

Frais d'administration, d'agence et de loyer,

frais d'impression du Recueil des Mémoires, de
 rédaction et d'impression du Bulletin, prix décer-
 nés en 1828; le tout s'élevant à la somme de. . . 16,868 f. 05 c.

En Caisse au premier décembre 1828. . . 247 f. 28 c.
 Capital placé en rente sur le Mont-de-Piété,
 et dont une partie a une destination spéciale. . . . 23,000 f. »

Total de l'actif au premier décembre 1828. . . 23,247 f. 28 c.

Certifié par le Trésorier de la Société,
 Paris le 5 décembre 1828.

Signé CHAPPELLIER.

§ 2. Admissions, Ouvrages offerts, etc.

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Assemblée générale du 5 décembre 1828.

S. Ex. M^{gr} le Baron HYDE DE NEUVILLE, Ministre de la ma-
 rine et des colonies.

S. Ex. M^{gr} le Vicomte de MARTIGNAC, Ministre de l'Intérieur.

S. Ex. M^{gr} le Baron DE PREFFEL, Envoyé extraordinaire, Mi-
 nistre plénipotentiaire de S. M. le roi de Bavière.

M. le Major Saint-John BLACKER.

M. FILHON, Capitaine au corps royal des ingénieurs géographes.

M. GIRAUD, ancien Chancelier du consulat de France, à
 Boston.

M. HARLÉ, de Saint-Quentin.

M. Félix LAJARD, Receveur des finances, à Saint-Denis.

Séance du 19 décembre.

M. DU SÉAU DE LA CROIX, attaché aux ambassades du Roi.

M. MARTIN, Homme de lettres.

M. le Docteur ROULIN.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Assemblée générale du 5 décembre 1828.

Par M. le baron Walckenaër : *Histoire générale des voyages, ou Nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre, mise en ordre et complétée jusqu'à nos jours, tomes I à XIV.*

Par M. le chevalier Lapie : *Carte comparée des régences d'Alger et de Tunis, Paris, 1828, 2 feuilles.*

Par MM. Lapie, père et fils : *Atlas universel de géographie ancienne et moderne, 1^{re} livraison, composée d'une feuille de texte, des systèmes planétaires et de la Carte de la Plata, du Chili et de la Patagonie.*

Par M. Thomas : *Essai statistique de l'île Bourbon, suivi d'un projet de colonisation de l'intérieur de cette île, 2 vol. in-8°, Paris, 1828.*

Par M. André : *Essai sur la statistique du canton de Berne, Paris, 1828, 1 vol. in-8°.*

Par M. Balbi : *Tableau statistico-politique de l'Europe en 1820. — Prospetto fisico politico dello stato attuale del globo. — La Monarchie française comparée aux principaux états du globe.*

Par M. Bitouzé d'Auxménil : *Carte du canton de Carentan (Manche), 1 feuille.*

Par M. Warden : *L'Art de vérifier les dates depuis 1770 jusqu'à nos jours, tome XI, contenant la Continuation de l'histoire de la République Argentine, Paris, 1828, 1 vol. in-8°.*

Par M. Latour-Allard : *Vocabulaire chahta et anglais, Cincinnati, 1825, 1 vol. in-12.*

Par M. Barbié du Bocage : *Description de Chutmla et de ses environs, suivie de la relation des sièges de cette ville par les Russes en 1774 et 1810, avec un plan, Paris, 1828, in-8°.*

Procès-verbal de la Séance de la Commission centrale, du 19 décembre 1828.

Le ministre de la marine remercie la Société de la communication qu'elle lui a faite du Rapport de la Commission spéciale chargée de rendre compte du voyage de M. Caillé dans l'intérieur de l'Afrique : S. E. annonce que, sur sa proposition, le Roi a bien voulu accorder une première indemnité de 3,000 fr. à cet intéressant voyageur, et lui conférer l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur.

Le ministre de l'intérieur accuse réception du même rapport, et annonce qu'il examinera avec intérêt ce qu'il lui sera possible de faire en faveur du voyageur qui vient d'exécuter une entreprise aussi importante pour la science.

M. Fuss, secrétaire perpétuel de l'académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg, remercie la Société de l'envoi de ses diverses publications et lui adresse, au nom de cette académie, le tome X de ses Mémoires, et le Recueil des actes de sa séance solennelle, tenue à l'occasion de sa fête séculaire, le 29 décembre 1826.

M. le comte de Balbe, président de l'académie royale des sciences de Turin, remercie également la Société de l'envoi de ses publications, et annonce qu'il lui adressera, au nom de cette académie, le tome XXXII de ses Mémoires.

La Société philosophique américaine de Philadelphie adresse la suite de ses Transactions.

M. Jubelin, gouverneur du Sénégal, admis récemment dans la Société, lui adresse ses remerciemens, et annonce qu'il fera tous ses efforts pour concourir aux succès de ses travaux.

M. Jomard communique une nouvelle lettre de M. John Barrow, par laquelle ce savant reconnaît avec loyauté que la réclamation faite au sujet du voyage de M. Caillé, en Afrique, n'était pas fondée, et que la réponse qu'il a reçue est parfaitement satisfaisante.

Le même membre communique une lettre de M. Wander Maelen, qui demande à être fixé par la Société sur le choix à faire entre les déterminations de latitudes et de longitudes données aux villes de France dans divers ouvrages. Il sera répondu que la Société ne peut s'établir juge entre ces différentes autorités.

M. Dinomé offre de souscrire à la relation du voyage de M. Caillé, en Afrique, dans le cas où une souscription serait ouverte pour cette publication.

La Société reçoit l'hommage de plusieurs ouvrages et cartes, et vote des remerciemens aux auteurs. (Voy. pag. 52 et 53.)

M. de la Roquette renouvelle la proposition qui a déjà été faite, que l'on rende compte des principaux ouvrages offerts à la Société; sa proposition est appuyée par plusieurs membres.

MM. Bottin et Verneur sont chargés de rendre compte, le premier, de l'*Essai statistique sur l'Île Bourbon*, par M. Thomas, et le second, de l'*Essai sur la statistique du canton de Berne*, par M. André.

Aux termes de l'article 16 de son règlement, la Commission centrale procède au renouvellement de son bureau pour l'année 1829, et nomme à la majorité absolue M. JOMARD président, MM. de ROSSEL et GIRARD vice-présidens, M. de LARENAU-BIÈRE secrétaire-général.

M. le colonel Bonne, au nom du comité du Bulletin, fait un rapport sur la rédaction du Bulletin pendant l'année 1828, et signale diverses améliorations dont ce Recueil serait susceptible.

La Commission décide en principe que la rédaction continuera l'année prochaine d'être confiée à un comité spécial, et renvoie à la première séance la discussion des diverses propositions contenues dans ce rapport. Les membres du Comité seront nommés, et la Commission centrale sera convoquée pour l'élection.

La Commission se forme ensuite en comité particulier pour entendre le rapport de la section de comptabilité sur les dépenses relatives à la publication du Recueil de ses Mémoires.

Après une discussion à laquelle ont pris part plusieurs membres,

la Commission vote à l'unanimité les fonds nécessaires pour achever la publication du texte de l'Orographie de l'Europe par M. Bruguière, et décide que la gravure des planches sera suspendue. Cette décision sera transmise à l'auteur avec l'invitation de hâter l'envoi du reste du texte de son important ouvrage.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 19 décembre 1828.

Par l'Académie Impériale des sciences de Saint-Petersbourg : *Mémoires de cette académie*, tome X, Saint-Petersbourg, 1826, 1 vol. in-4°. — *Recueil des actes de sa séance solennelle, tenue à l'occasion de sa fête séculaire, le 29 décembre 1826*, 1 vol. in-4°.

Par la Société Philosophique de Philadelphie : *Transactions de cette société*, vol. III (2^e partie), nouvelle série.

Par MM. Lapie, père et fils : *Atlas universel de géographie ancienne et moderne*; 2^e livraison, contenant une feuille de texte, les planisphères célestes et la carte de Colombie et des Guyanes.

Par MM. Gretsch et Reiff : *Grammaire raisonnée de la langue russe, précédée d'une introduction sur l'histoire de cet idiôme, de son alphabet et de sa grammaire*, tome I^{er}, Saint-Petersbourg, 1828, in-8°.

Par M. Reinaud : *Description des monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, tome II, Paris, 1828, 1 vol. in-8°.

Par M. Rigollot : *Mémoires sur Samarobria, suivis d'éclaircissemens sur Vermand, capitale des Veromandui*, 2 cahiers in-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de décembre.

Par M. de Leuven : *Journal des voyages*, cahiers d'octobre et de novembre.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*, cahier de novembre.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier d'octobre.

Par M. Arthus-Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*, cahier de décembre.

Par M. le Baron Trouvé : *Annales de la littérature et des arts*, 424 à 427^e livraisons.

Par la Société Asiatique : *Cahier d'octobre de son Journal*.

Par la Société de la Morale chrétienne : *Numéros 60 et 61 de son Journal*.

Par les Auteurs : *Plusieurs numéros du Globe*.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

EXTRAIT d'une lettre de M. JOHN BARROW à M. JOMARD.

Londres, le 1^{er} décembre 1828.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre obligeante lettre du 1^{er} novembre, et aussi celle du 20, à laquelle vous avez eu la bonté de joindre des exemplaires imprimés de notre dernière correspondance sur le sujet des deux voyageurs africains dont il y est fait mention. Je vous prie d'en recevoir mes remerciemens pressés. L'explication que vous avez bien voulu me donner dans votre première lettre est parfaitement satisfaisante et de nature à me convaincre que je me suis mépris, et que j'ai confondu l'heureux retour de M. Caillé avec l'heureux accomplissement de son entreprise. J'ai attendu longtemps pour vous remercier, afin de pouvoir avoir le plaisir de vous envoyer un exemplaire de la carte, etc.

Signé JOHN BARROW.

Ministère de l'Intérieur.—Direction des Belles-Lettres, Sciences et Beaux-Arts.—Deuxième Division.—Réception d'un Rapport sur le voyage de M. Caillé, dans l'intérieur de l'Afrique.

A MM. les Président et Membres de la Commission centrale de la Société de Géographie.

Paris, le 5 décembre 1828.

Messieurs, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 novembre dernier, et j'y ai trouvé jointe la copie du rapport fait à la Société de Géographie sur le voyage de M. Auguste Caillé, dans l'intérieur de l'Afrique.

J'examinerai avec intérêt ce qu'il me sera possible de faire pour remplir les vœux que vous m'exprimez en faveur de ce voyageur qui vient d'exécuter une entreprise dont je reconnais, ainsi que l'a fait M. le ministre de la marine, toute l'importance pour la science, et pour nos relations dans des contrées jusques-là et même encore si imparfaitement connues.

Agréez, Messieurs, l'assurance de ma considération distinguée.

Le ministre secrétaire-d'état de l'intérieur,

DE MARTIGNAC.

Ministère de la Marine et des Colonies.—Direction des Colonies.—Deuxième Bureau d'administration.—Avis de grâces accordées par le Roi à M. Caillé.

Paris, le 11 décembre 1828.

A M. le Baron CUVIER, Président de la Société de Géographie.

M. le Baron, vous m'avez transmis, au nom de la Société de Géographie, copie du rapport de la Commission spéciale chargée de lui rendre compte du voyage de M. Auguste Caillé à Tén Boctou, et dans l'intérieur de l'Afrique. J'ai l'honneur de vous remercier de la communication de cet intéressant rapport.

J'ai appris avec plaisir que la Société a jugé M. Caillé digne de la récompense promise au voyageur qui aurait pénétré à Ten Boctou en partant de la Sénégambie.

Bien que mon département ait déjà contribué à la formation du fonds affecté à cet objet, j'ai proposé au Roi d'accorder à M. Caillé, sur les fonds coloniaux, une indemnité spéciale de 3000 fr. dont j'ai directement annoncé à M. Caillé l'allocation.

Une grâce d'un plus haut prix encore vient d'être décernée à ce voyageur : par ordonnance du 10 décembre rendue sur mon rapport, le Roi l'a nommé chevalier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur.

Je me félicite d'avoir à faire connaître à la Société de Géographie ces actes de la bienveillance royale, que j'ai saisi avec empressement l'occasion d'appeler sur le dévouement de M. Caillé.

Agréez, M. le Baron, l'assurance de ma haute considération,

Le ministre-secrétaire-d'état de la marine et des colonies.

B^{on} HYDE DE NEUVILLE.

Sur Thong-chou-fou, et sur son commerce du frai de poisson.

Thong-chou-fou peut être regardé comme le faubourg de Peking. C'est une grande ville, fort peuplée, située sur le Pei-ho; elle doit sa splendeur à son commerce, ou plutôt à sa proximité de la capitale de la Chine; car pendant six lieues qui restent à faire pour arriver à Peking, l'œil ne rencontre partout qu'une terre stérile, tandis que les contrées riantes aux bords du fleuve Jaune et de Yun-ho, offrent un aspect enchanteur. Une des branches les plus importantes du commerce à Thong-chou-fou est le frai de poisson; rien n'est plus ingénieux que le procédé par lequel les Chinois savent le faire couvrir: ils cherchent dans les rivières et dans les mares la substance gélatineuse qui renferme les œufs de poisson, ils en remplissent des flacons et la vendent aux propriétaires des étangs. Quand la saison favorable à la couvée est arrivée, on vide

un œuf, on y introduit cette eau gélatineuse; et, après l'avoir bouché hermétiquement, on le donne à couver à une poule. Au bout de quelques jours on ouvre l'œuf, et on le met dans un vase rempli d'eau chauffée au soleil. On conserve cet alvin jusqu'à ce que les petits poissons soient devenus assez forts pour supporter la température extérieure. Ensuite on met les poissons dans les étangs, où ils prennent bientôt leur grandeur naturelle.

* + *

Réunion de l'Océan atlantique avec la mer du Sud.

Ce projet de réunion de deux mers au moyen d'un canal, ne tardera pas à recevoir son exécution. Les journaux américains donnent les détails suivans : on emploiera dans cette entreprise 6,000 ouvriers, et en 18 mois le canal sera achevé. Les frais se montent à 5 millions de dollars. Les entrepreneurs déposent entre les mains du gouvernement de Guatemala la somme de 2 millions de dollars, pour travaux de fortification et de défense du canal dans l'intérieur, et ils offrent de fournir une somme égale pour la défense des entrées et des sorties. On pense qu'il faudra mille canons pour toutes ces fortifications. Les entrepreneurs, sous le nom de *Société Atlantique et de la mer du Sud*, jouiront pendant 20 ans de la propriété du canal.

* + *

Charbons de terre en Europe.

Les pays en Europe qui produisent le plus de charbons de terre, sont d'après le journal allemand *Geographische Ephemeriden* :

Quintaux.

1° La Grande-Bretagne dont l'exploitation s'élève à	230,000,000
2° La Belgique.	55,100,000

3° La France (1)	19,450,000
4° La Prusse	13,300,000

L'Autriche et quelques autres États, la Suède même possèdent aussi des mines de charbon de terre, mais elles ne sont guère exploitées, puisque le bois qui est très-commun suffit à la consommation.

* + *

Du Palais, du Sérail et de la cour du sultan de Bantam.

Le sultan de Bantam, a pour palais le fort dit du Diamant, entouré de bastions et de plusieurs demi-lunes, dont les embrasures sont garnies de canons de fonte européenne.

Au milieu du dalm, ou logement intérieur du sultan, s'élève une tour ou *pai-leou*, d'environ une quarantaine de mètres au-dessus de l'édifice total. On prétend que c'est dans les étages de cette tour que sont les chambres des épouses du sultan. La favorite habite, en signe de son élévation, la chambre la plus haute, et à mesure que l'amour de sa majesté diminue pour les autres, elles sont logées plus bas.

Le service intérieur du dalm n'est fait que par les femmes légitimes et les concubines du sultan. Son sérail est extrêmement nombreux : chambellans, cuisiniers, domestiques, tout est féminin. Ce sont aussi des femmes qui montent la garde dans l'intérieur et font le service de gardes du corps. Elles sont armées de grands *cris d'or* dans leur fourreau.

La cour du sultan n'est composée que de femmes, et leur costume est des plus séduisants : elles sont ceintes d'une pièce de satin bleu parsemée de perles et de brillans, et bordée d'une frange en argent qui leur tombe à mi-cuisse. Leur sein est découvert, leurs cheveux redressés comme ceux des Chinoises, sont lisses et attachés au sommet de la tête, ils se replient par derrière en bourrelets.

* + *

(1) D'après l'évaluation de M. de Villéfosse, nos mines de houille ne produisent annuellement que 12,758,906 quintaux métriques.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ Ier. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

222. **DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE UNIVERSEL**, contenant la description de tous les lieux du globe, intéressans sous le rapport de la Géographie physique et politique, de l'histoire, de la statistique, du commerce, de l'industrie, etc.; par une Société de Géographes; tome cinquième (première partie). Paris, 1829, Kilian et Ch. Picquet.

Les éditeurs de cet ouvrage de longue haleine, dans le premier volume paru en 1823, viennent de prendre des mesures positives pour le terminer promptement.

223. **ABRÉGÉ HISTORIQUE ET CHRONOLOGIQUE des principaux voyages de découvertes par mer, depuis l'an 2000, avant Jésus-Christ, jusqu'au commencement du xix^e siècle**, par M. Bajot, commissaire de marine honoraire, chef de bureau au Ministère de la Marine et des Colonies, etc. Paris, 1829. Arthus-Bertrand et Bachelier.

Cet ouvrage extrait des Annales Maritimes et Coloniales, est une œuvre de longue haleine, dans laquelle les auteurs ont influé sur les destinées du monde et qui, dans leurs circonvolutions du globe, se sont dévoués au service de leurs souverains, à la gloire de leur patrie, au bien de l'humanité et à la propagation du christianisme.

224. **HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES ou nouvelle Collection des relations de voyages par mer et par**

terre, mise en ordre et complétée jusqu'à nos jours; par C. A. Walckenaër, membre de l'Institut; tom. xv, Paris, 1828; Lefebvre.

Ce volume contient : 1^o les chapitres v, vi et vii du livre xvi, qui donnent le récit des nouveaux voyages dans l'Océan atlantique, sur toute la côte occidentale d'Afrique, depuis le cap Lopez-Gonzalvo, jusqu'au cap Negro; 2^o les chapitres i, ii, iii, iv et v, du livre xvii, consacrés aux voyages au cap de Bonne-Espérance et le long des côtes occidentales et méridionales d'Afrique, depuis le cap Negro, jusqu'à celui de Bonne-Espérance.

225. **VOYAGES DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE**, où l'on décrit les principales contrées de la terre, les curiosités naturelles, industrielles, scientifiques ou littéraires, les mœurs et coutumes des nations, les richesses, les forces, les cultes, les gouvernemens, avec les notabilités, les villes et les populations des différens états; par M. Albert Montemont; Paris, chez Berchet et Des Angustins, n^o 57; 6 vol. in-12, avec cartes.

Les quatre premiers volumes de cet ouvrage ont été annoncés sous le n^o 194; les deux derniers traitent de l'Amérique et de l'Océanie, viennent de paraître.

AMÉRIQUE.

228. **VOYAGE AUX COLONIES RUSSES DE L'AMÉRIQUE, fait à bord du sloop de guerre l'Apollon, pendant les années 1821, 1822 et 1823**, par

Achille Schabelski, in-8, Saint-Petersbourg, 1826.

Ce voyage est rempli de détails intéressans sur les mœurs et usages des peuples de la côte nord-ouest de l'Amérique; il est dédié à M. A. de Humboldt.

ASIE.

227. DESCRIPTION HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE DU TIBET. Traduit du chinois en russe; par l'archimandrite Hyacinthe. a.v. in-8, avec une carte de la route de Tschén-du jusqu'à H'lassa. Saint-Petersbourg, 1828.

L'auteur a décrit dans cet ouvrage les mœurs, usages et religion des habitans; leurs fêtes, costumes et cérémonies; les curiosités, édifices, montagnes et rivières du Tibet. Une traduction allemande de cet ouvrage, par le Dr. Schmidt, est sous presse et ne tardera pas à paraître.

EUROPE.

Angleterre et Écosse.

228. CARY'S ITINERARY-ITINÉRAIRE DES ROUTES D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE, avec cartes; par J. Cary. Londres. Chez l'auteur, 3 st. James' Street, 14 sh.

Turquie.

229. KARAWAN-SARISKE, VV. VVERMA POCHORA. VV. BUCHARIN RO-SUS-KAGO. KARAWANA, etc. Journal d'un voyage en Bulgarie, fait en 1824, et 1825 par une caravane russe conduite par Jewgraf-Kaidloff; in-8° avec 3 pl. Moscou 1828, impr. de l'Université, 3 rxd.

Italie.

230. SPATZIER GANGEDURCH CALABRIEN UND APULIEN. — Proménades en Calabre et en Apulie; par Justus Tommassi; in-8°. Constance, 1828.

Prusse.

231. UEBER ENTWICKELUNG DER PRODUCTIVEN UND COMMERCIELLEN KRAEFTE DEL PREUSSISCHEN STAATS.

— Sur le développement des forces productives et commerciales de la Prusse; in-8°. Berlin, 1828. Schlesinger, 16 gr.

L'auteur de cet ouvrage a répondu à l'appel de M. Ch. Dupin, qui a émis le vœu que des hommes à talens, dans d'autres États civilisés, fissent des recherches semblables à celles qui sont consignées dans son ouvrage intitulé; *Forces productives de la France*. Le livre de M. Schlesinger est regardé comme propre à atteindre ce but.

232. DER BERLINER VACHWEISER ZU ALLEN MERKWURDIGKEITEN, STRASSEN, ETC. Guide de l'étranger à Berlin; etc.; par Ch. Gadické, in-8°, Berlin, 1828, 1 rxd 10 gr.

D'après cet ouvrage, la ville de Berlin contient 206 grandes rues, 88 petites, 7330 maisons; la population est de 203,668 individus, non compris les militaires dont le nombre est de 16,509.

France.

233. ALMANACH DU COMMERCE DE PARIS, des départemens de la France, et des principales villes du monde; de J. de la Tynna, continué et mis dans un meilleur ordre par Sib. Bottin, etc., année 1829, XXXIII année de la publication, XI^e de la continuation; par l'éditeur, in-8°, Paris.

Nous signalons l'ouvrage de M. Bottin, comme un recueil très-curieux et très-bien fait, de notices géographiques et statistiques sur les départemens de la France, sur ses colonies et ses villes manufacturières. Ces notices sont courtes; substantielles et généralement exactes; elles sont le résultat d'une correspondance étendue et de l'analyse des différens annuaires publiés dans nos départemens. Le travail consciencieux de M. Bottin tend à répandre des connaissances positives sur notre belle France; il a droit à des éloges.

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, PLANS, etc.

234. ATLAS DE L'Océan Pacifique, dressé par M. de KRUSENSTERN, contre-amiral et directeur du corps des cadets de la marine, membre du conseil et du comité scientifique de l'amirauté, etc., publié par ordre de S. M. I. Saint-Petersbourg, 1827.

Cet Atlas est composé de trente-quatre cartes; il est accompagné d'un Recueil de mémoires explicatifs en 2 vol. in-4°. Sous les rapports scientifiques, il sera apprécié par les navigateurs; dire qu'il est l'ouvrage de M. de Krusenstern, c'est d'avance en faire l'éloge.

235. ATLAS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE, en cinquante cartes sur grand raisin, avec texte, par M. Lapie père, premier géographe du roi, et M. Lapie fils, etc. Paris, 1828, Eymery. Par souscription, papier ordinaire, 75 fr.; vélin, 150 fr.

1^{re} livraison, composée, 1^o d'une feuille de texte consacrée aux notions générales, à la géographie mathématique; 2^o des systèmes planétaires; 3^o de la carte de la Plata, du Chili et de la Patagonie.

2^e livraison, composée, 1^o d'une feuille de texte, donnant la suite de la géographie mathématique; 2^o des planisphères célestes; 3^o de la carte de la Colombie et des Guyanes.

236. ATLAS CLASSIQUE ET UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE, composé de 60 cartes format grand in-4°, sur papier non de Jésus, ayant chacune un texte explicatif en regard, pour en faciliter l'étude;

par A. H. Dufour. Paris, 1823; Dufour et comp., par souscription, 90 fr.

1^{re} livraison, composée de dix pages de texte, d'une carte donnant le système géographique d'Ératosthène, et de quatre autres cartes de l'Europe ancienne, de l'Arménie, de la Palestine sous les Romains, et de la Mésopotamie, Assyrie et Babylone.

237. ATLAS DE L'EUROPE, à l'échelle de 500000^e, (projection modifiée de Flamsteed) dressé sur des matériaux rassemblés et des cartes construites par les plus célèbres géographes; par Ph. Vander Maelen, membre de la Société de Géographie de Paris, gravé sur pierre, sous la direction de J. Collon. A Bruxelles, chez l'auteur.

Les huit feuilles de cet Atlas, qui viennent d'être publiées; sont consacrées à la Turquie d'Europe et à la Morée, ce sont des amplifications et réductions de cartes de ces contrées par M. le chevalier Lapie. Lorsque l'on vient à comparer l'exécution matérielle de ces feuilles avec celle de l'Atlas universel lithographié, publié en 1827 par l'auteur, on doit le féliciter de s'être adjoint M. J. Collon, artiste distingué, à qui l'on doit la Carte topographique de la Corse, petit chef-d'œuvre d'exécution dans ce nouveau genre de gravure sur pierre.

Malgré sa perfection, cette dernière carte ne fera pas oublier celle des Pyrénées orientales, exécutée en 1825, d'après les mêmes procédés, par feu M. Paulmier. Cette jolie petite carte, qui, dit-on, n'a été tirée qu'à 25 exemplaires, est rare et très-recherchée.

S. M.

NOTA. Date de la publication de ce Bulletin : 16 janvier.

NOIROT, Agent de la Société de Géographie.

ÉVRAT, Imprimeur, rue du Cadran, N^o 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 70. — FÉVRIER 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RÉFLEXIONS sur l'état des connaissances relatives au cours du Dhiolibá, vulgairement appelé Niger, Suivies d'un extrait du second voyage de Clapperton en Afrique, Avec des remarques sur ce voyage ainsi que sur la mort du major Laing, lues à la séance du 6 février 1829.

Tous les renseignements qu'on possède jusqu'ici sur le cours du Dhiolibá, examinés et discutés avec cette attention rigoureuse que demande l'état actuel de la science géographique, sont loin d'être assez complets, assez bien liés pour donner la solution du problème relatif à l'issue de ce grand fleuve. Non-seulement, on ne peut prononcer, selon moi, sur aucune des hypothèses que les géographes ont adoptées et rejetées successivement; mais encore il est constant qu'il y a discontinuité entre les renseignements ou les informations, et par conséquent, inconsistance entre les déductions qu'on en a tirées. Les principales suppositions, plus ou moins probables, qui peuvent être soutenues sur ce que devient le Dhiolibá,

après avoir atteint les environs de la ville de Temboctou, se réduisent à trois, ce sont les suivantes : 1° il revient au Sud, au Sud-Est et au Sud-Sud-Est, et se jette ensuite dans le golfe de Benin ; 2° après avoir pris les deux premières directions, il va droit à l'Est, et se mêle au Shary ; 3° il se porte presque directement à l'E.-S.-E. en quittant Temboctou, puis il se confond avec l'Yeou, pour finir dans le grand lac de Tchad ou mer centrale de l'Afrique (soit que ce lac ait ou n'ait pas d'écoulement, question tout à fait distincte) (1). Il est à peine nécessaire de mentionner l'ancienne supposition de la chute du Dhiolibâ dans le Congo, aujourd'hui abandonnée, ou même celle de son issué dans le rio Volta qu'a préférée jusqu'à la fin le major Laing, contre l'avis de Clapperton et contre toutes les autres opinions. Mais, comme je l'ai dit, loin qu'on puisse démontrer l'une ou l'autre de ces hypothèses, on n'est pas en état d'avoir une opinion certaine sur le cours du Dhiolibâ, à 10 lieues au-dessous de Temboctou. Je vais faire la recherche des seuls faits positifs dont les géographes soient en possession jusqu'à présent : ces faits ne tarderont pas sans doute à s'étendre ; mais le temps est encore éloigné où ils seront assez multipliés, et les lieux d'observations assez rapprochés, pour établir une liaison entre toutes les découvertes, et pour être en état de tracer une ligne continue et suivie, de la source à l'embouchure du grand fleuve de l'Afrique centrale.

En 1822, le major Laing préludait à son grand voyage de l'intérieur, par la découverte des pays de Kouranko et de Soulimana. C'est sans doute parce qu'il eut la gloire d'assigner le premier la source du Dhiolibâ que son courage le porta, plus tard, à tenter une entreprise plus hardie, à rejoindre le fleuve à Temboctou par la route du Nord, et à le suivre aussi loin que possible. Ainsi le même homme aurait été en possession de presque tout l'honneur de la découverte,

(1) Voy. *Mém. sur la communication du Nil des Noirs ou Niger avec le Nil d'Égypte*, Paris, 1825.

qu'il n'aurait partagé qu'avec Mungo-Park. A la vérité, entre la source et le point de Bammakou, le premier dont celui-ci avait en connaissance, il restait un assez long intervalle : mais cette lacune, de 3° ½ environ, était la moins importante ; et d'ailleurs, dans le même temps, une découverte entièrement inattendue se préparait ; un jeune voyageur français, M. R. Caillé, non moins intrépide et plus heureux, se disposait à combler la lacune, en suivant une route différente et tout-à-fait neuve.

Parvenu à la source de la Rokelle, dans les sommités du pays de Soulimana, le major Laing observa la hauteur du soleil, et détermina la position du lieu. De ce point, il aperçut à peu de distance, la montagne de Lomaa où le Dhiolibâ prend sa source. Il ne lui fut pas difficile de déterminer aussi, par rapport au point où il se trouvait, la situation de cette montagne, alors inaccessible pour lui. Le calcul lui donna pour la latitude Nord de la source 9° 15' ; pour la longitude à l'Occident de Paris, 11° 56' ; pour la hauteur absolue au-dessus de la mer, 485 mètres environ (1,600 pieds anglais).

Nous voyons par la route de M. René Caillé qu'il a remonté le Dhiolibâ en allant à Timé. Sa route était E.-S.-E. de Timbo : le point de la traversée ne paraît pas éloigné du 10° 15' N. latitude, du 11° 45' longitude O. Le niveau élevé du lieu, le sol tout montagneux, des points si rapprochés entre eux, le nom commun du fleuve, la grande largeur et l'importance du courant, ne laissent pas de place à l'incertitude sur l'identité du fleuve qu'il a franchi, avec le Dhiolibâ. Voilà donc deux points dont la position est assurée. Il en est de même de Bammakou, Yamina, Ségo, Sansanding, Jenné, le lac Debbo, Kabra ; non pas que l'on connaisse aussi bien la longitude de ces divers endroits, mais il n'y a pas de doute qu'ils soient placés sur le même fleuve, et qu'ils appartiennent à un même courant.

Mais si les géographes peuvent regarder cette continuité de cours comme hors de toute contestation, on ne sait rien sur les affluens ou sur les embranchemens du fleuve dans le même espace.

Ainsi, dans le cas où un bras oriental sortirait de son lit, soit entre Kankan et Bammakou, soit entre Bammakou et Sansanding, on n'en aurait pu avoir jusqu'à présent aucune connaissance; et cette circonstance géographique serait pourtant de quelque importance pour expliquer l'existence du courant qui s'écoule à Boussa et Funda, vers le 4^e deg. longit. E., fait qui résulte des dernières découvertes de Clapperton (ce courant est celui que les naturels appellent *Quorra* (1). Par exemple, si cette branche orientale se séparait de la principale branche du fleuve, vers Bammakou, l'in vraisemblance diminuerait considérablement; je reviendrai bientôt sur cette question, que je regarde comme capitale.

Si au-delà du méridien de Kabra on porte ses regards vers l'Est, on reconnaît que tout est ignoré, et que l'on ne sait rien si ce n'est ce que le guide Amadi-Fatouma, qui ne fut pas même témoin de la mort de Park, a rapporté; mais son récit, qui jusqu'à présent a été le seul fanal des géographes, au milieu des ténèbres où ils sont encore plongés, n'est qu'une lumière incertaine, quant à l'époque de l'événement et au lieu qui en fut le théâtre. Ce n'est peut-être pas que ce guide ait trompé sciemment le gouverneur de Sierra-Leone, mais son récit était obscur, et l'on n'a pas sans doute compris ses dépositions (2).

Boussa est le point où, dit-il, le voyageur anglais a péri avec son compatriote Martyn et les Africains embarqués avec eux. Ce lieu est voisin de Temboctou, d'après les termes de la relation. Si l'on connaissait l'exacte position de ce lieu de Boussa, et si le voya-

(1) Mais ce mot est générique aussi, et il veut dire encore *grande eau*. J'insiste sur cette multitude de termes synonymes qui mettent en défaut les critiques et les voyageurs (voir ci-dessous, et le mémoire cité plus haut.) Ainsi la confusion amenée par les mots Nyl et Bahr, se reproduit de nouveau dans le mot Quorra.

(2) *Voy. Account of the live of Mungo Park*, p. LXXXIII et LXXXVI, in the *journal of a mission to the interior of Africa in the year 1805*.

geur y est parvenu sur la même barque que celle qui l'a amené depuis Sansanding, l'on posséderait évidemment un point de plus du cours du Dhiolibâ; mais aucune distance n'est donnée par Amadi-Fatouma. Le rédacteur de la carte du second voyage de Park a placé à l'Est de Kabra six positions seulement, les seules en effet nommées par le guide dans sa relation. Boussa qui est la sixième et dernière, se trouve ainsi placée à $1^{\circ} \frac{1}{4}$ seulement à l'E. de Tembocou. C'est là, selon eux, que Mungo-Park aurait succombé aux poursuites d'une multitude fanatique, irritée de son opiniâtreté et de son langage imprudent. Peut-être a-t-on rapproché trop les positions dont il s'agit; mais quand on en doublerait la distance, on n'arriverait dans l'Est qu'à $2^{\circ} \frac{1}{2}$ du méridien de Kabra. Quelle distance encore à parcourir pour arriver aux pays de Koubbi, d'Youri, de Nyffé et de Funda?

Cependant l'opinion qui semble prendre faveur est que le courant dont Clapperton, dans son premier voyage, avait entendu parler à Sakkatou, est le Quorra; et que le Quorra qu'il a vu, en 1826 à son second voyage, au-dessous de la ville de Wawa, est encore le même fleuve, et par conséquent, identique avec le Dhiolibâ. Clapperton paraît bien être arrivé sur le lieu même où Park a péri: du moins tout ce qu'il rapporte sur le Boussa qu'il a vu, (quoique placé à 7 ou 8 degrés, tant vers le Sud que vers l'Est de Tembocou) semble en prouver l'identité avec l'endroit dont parlait Amadi: on y retrouve le nom du lieu, l'île, les rochers dans le fleuve; le courant rapide, etc. Cependant Clapperton se tait sur le rocher ouvert en forme de porte, et servant de passage à l'eau, suivant Amadi (si toutefois le fait existe). Mais est-il autant démontré que Park n'a pas changé d'embarcation (1)? Les omissions étonnantes de son guide sur tous les lieux qu'ils traversèrent depuis Tembocou

(1) Les barques vues par Clapperton sur le Quorra, ne ressemblent point à celles du Dhiolibâ que décrit M. Caillé. A la vérité, les gens de Boussa parlent du bâtiment chaviré de manière à reconnaître le doublé canot que montait Mungo-Park.

font concevoir et expliquent l'omission de cette circonstance, surtout dans un récit dépourvu de détails, et même de toute espèce de dates ou de comptes de journées. Ajoutons que dans ce même récit, Boussa est placé dans le royaume de Houssa, près des frontières, tandis que le lieu visité par Clapperton est près d'Youri.

Que le Quorra continue, après Eyeo ou Katonga, de se diriger vers le Sud, c'est ce qui paraît vraisemblable par la dernière excursion de Clapperton ; mais jusqu'où ? on l'ignore. Si les rapports des habitans le prolongent au Sud jusqu'à Funda, vers le 8^e degré latit. Nord, rien ne prouve le fait jusqu'à présent, et encore moins qu'après Funda, il va rejoindre la rivière de Benin.

Apparemment convaincu de la réalité de cette dernière supposition, le rédacteur de la carte du dernier voyage de Clapperton et de Lander, a prolongé extrêmement loin dans le Nord nos connaissances sur la rivière de Benin ou de Formose ; et il a par une singulière préoccupation, placé la ville de Benin vers 7^o $\frac{1}{2}$ de latitude, en se fondant sur l'opinion de Dapper, et afin de rapprocher les limites des connaissances. Cependant Benin n'a pas une latitude plus élevée que 6^o 12' environ. Il faudrait être bien persuadé de la nécessité de faire écouler le Quorra dans le golfe de Benin pour joindre par une seule ligne de courant d'eau deux points aussi éloignés que Benin et la province d'Youri.

Je ne prétends pas par ces réflexions nier qu'il en soit ainsi : seulement j'observe qu'il y a entre ces deux provinces une épaisse chaîne de montagnes primitives, sans doute à plusieurs étages. Là où l'on en a mesuré la hauteur, elle a 2,500 p^{ds}. anglais ; et peut-être est-elle plus élevée ailleurs. Sa largeur est de plus de 28 lieues ; or nous avons vu que le Dhiolibâ prend sa source à 1600 pds. seulement de hauteur. Arrivé si loin de son origine et si près de la mer, il faudrait que la montagne fût entièrement ouverte jusqu'à sa base, et qu'il s'écoulât dans un vallon, profond de 2,000 à 2,500 pieds.

La carte du nouveau voyage nous fait connaître une rivière de Moussa, traversée par Clapperton à Namah et Bori, vue encore

par lui à Eyeo, et se jetant dans le Quorra d'après les rapports des gens du pays ; enfin elle vient de l'O.-N.-O. ; peut-être est-ce là l'embranchement du Dhiolibâ, dont j'ai parlé seulement comme hypothétique ; s'il en est ainsi, ne suffirait-il pas pour expliquer le récit qui fait du Dhiolibâ et du Quorra une même rivière ? Par là une grande difficulté serait levée : c'est à savoir la longueur immense du cours du Dhiolibâ, ses contours et ses retours sur lui-même, et son défaut de pente, etc. ; quant au Quorra d'Youri, il descendrait du revers méridional des montagnes de Houssa.

A l'égard de la branche maîtresse du Dhiolibâ, il est constant qu'elle prend son cours à l'Est et à l'Est-Sud-Est, en partant de Temboctou ou plutôt de Kabra : quel obstacle l'empêcherait de continuer jusqu'à l'Yeou ? Jusqu'à présent l'on n'en connaît aucun positivement ; c'est ce qu'on admettra, si l'on veut considérer sur les cartes récentes la position des lieux (1). Ici je suis obligé de rappeler que le docteur Oudney et Clapperton ont quitté l'Yeou, qu'ils avaient d'abord suivi en venant de Bornou, et que la rivière Shashun, qui s'y jette, en est l'affluent et non pas la source ; l'origine de l'Yeou (appelé lui-même *Zad* et *Tsad*, ce qui est assez remarquable) est encore à découvrir. Je n'insiste pas sur cette remarque, déjà reproduite ailleurs plusieurs fois.

Lelac Tsad ou Tchad serait donc au moins l'une des issues du Dhiolibâ, de son courant principal : bien des considérations pourraient être offertes à l'appui de cette idée assez probable, qui paraît répondre à bien des conditions, et même rendre compte de tous les faits, et que vient corroborer le témoignage de Hornemann (2) ; mais il ne

(1) Temboctou doit avoir sa latitude entre 16 et 17° Nord ; Kabra est à 5 milles au Sud ; à ce dernier point sont deux bras, un grand et un plus petit ; l'un se porte à l'E.-N.-E., l'autre à l'E.-S.-E., et ils se rejoignent à une distance qui n'est pas connue.

(2) Savoir que la rivière vue par M. Park court à l'Est dans le Bornou, où elle prend le nom de *Zad*, et que dans quelques lieux du Houssa elle est appelée Gaora (Quorra) ou la grande eau.

faut pas entrer dans le champ des conjectures, après avoir attaqué des idées systématiques ; et l'on doit rester dans les limites d'un doute circonspéct, jusqu'à ce que les voyageurs aient observé tout le pays au Nord de Houssa, Goubir et Kachnah.

Restera l'hypothèse qui après avoir conduit le Dhiolibá jusqu'au royaume d'Youri, le fait tourner brusquement à l'Est, le continue ainsi pendant 200 à 250 lieues *en ligne droite*, et le rejoint au Shary ; mais cet immense cours du Shary, depuis Jacoba jusqu'auprès de Loggun, n'est pas moins inexplicable dans un tel pays de montagnes, où il faudra pour ainsi dire que l'imagination le soutienne de niveau à cette élévation, pour qu'il entre dans le lat central. Le contraire serait plus probable, savoir : que de la grande chaîne granitique et de sa pente méridionale sort un courant dirigé de l'Est à l'Ouest, et que c'est cette rivière qui passe à Jacoba et à Adamowa, loin d'être une rivière coulant de l'Occident (1).

Je ne crois pas pouvoir ajouter plus d'intérêt à ces remarques sur le cours des rivières de l'Afrique centrale, qu'en faisant connaître ici les résultats du deuxième voyage de Clapperton (2). L'ouvrage n'étant point encore en France, j'emprunterai à un recueil littéraire anglais (3) une partie de l'analyse de cette relation, en conservant quelques unes des réflexions propres à l'auteur de l'article ; et je les ferai suivre de plusieurs remarques.

Clapperton, peu après son arrivée à Londres, reçut de lord Bathurst des instructions pour retourner en Afrique, par le golfe de Benin. Il partit, emmenant avec lui le capitaine Pearce, bon

(1) Cette dernière opinion n'est pas une pure hypothèse, puisque selon Lander coule, près de Jacoba, une rivière appelée *Shar* ou *Shari*, tirant sa source du lac Tchad, et que cette rivière Shary se jette dans le Quorra à Funda.

(2) Journal of a second expedition into the interior of Africa, from the bight of Benin to Soccatoo by the late captain Clapperton, with the journal of Richard Lander, from Kano to the sea coast. London, 4^o 1829.

(3) Quarterly Review, janvier 1829, n^o 77.

dessinateur, et le docteur Morrison, chirurgien, tous deux de la marine royale, ainsi que le chirurgien Dickson qui avait servi dans les Indes Orientales. Partis le 25 août 1825, ils arrivèrent à Whidah, sur la côte de Benin, le 26 de novembre suivant. Là ils n'apprirent aucune nouvelle des envoyés du sultan Bello, qui devaient s'y trouver, ni des villes de Funda et de Raka, lieux inconnus sur toute la côte ; ces lieux sont en effet à 200 milles dans l'intérieur ; Raka n'est point sur les bords d'une rivière ; enfin ni l'un ni l'autre ne sont sous la domination de Bello.

Le 7 décembre ils partirent de Badagry, avec un noir de Houssa, appelé Pascoe, ancien interprète de feu Belzoni. Les voyageurs commirent l'imprudence, dans un pays marécageux, de passer deux nuits en plein air. Dès le 12 du mois le docteur Morrison prit la fièvre ; le capitaine Pearce, le lendemain, et ensuite Lander, serviteur de Clapperton. Les deux premiers moururent le même jour (le 17 décembre), à Jannah. Clapperton, qui avait apprécié leurs qualités et leur mérite, déplora vivement leur perte ; lui-même fut pris de la fièvre. Quant à Dickson, il partit seul pour Youri, et l'on ignore ce qu'il est devenu. Le pays entre Badagry et Jannah est peuplé, fertile, bien cultivé, abondant en toutes sortes de fruits, tels que les oranges, bananes, etc. Les habitans en sont accorts et bienveillans. Plusieurs villes de la contrée ont de 8 à 15 mille habitans ; le gouvernement est régulier ; l'ordre règne dans les villes et les villages ; l'honnêteté, la probité dans les transactions distinguent les habitans ; ils ont d'assez bons métiers à tisser ; leur indigo est excellent, et leurs poteries sont passables. La description du pays, des mœurs et des usages donne lieu à des remarques intéressantes de Clapperton. Quand ils apprirent qu'un Anglais n'avait qu'une femme, le Caboceer (1) ou chef de Jannah et tous ses gens, surtout ses femmes, se mirent à rire immodérément.

Ils arrivèrent bientôt à la chaîne de montagnes, qui traverse tout

(1) On conserve dans cet extrait l'orthographe anglaise des noms.

le pays, aux frontières du Yoorriba. Le granit se montre à Afona; Assoulah peut contenir 6,000 habitans; Assoudah environ 10,000; la largeur de la chaîne est d'à peu près 80 milles. Le plus haut point ne paraissait pas excéder 2,500 pieds d'élévation dans la partie où les voyageurs l'ont franchie, et la route, pas plus de 1,500. On dit que Duffoo a 15,000 habitans, Chiadoo 7,000. La plus haute sommité est entre Erawa et Chaki. La ville de Koosoo, au nord de la chaîne, est la plus grande que notre voyageur eût encore vue, elle est supposée avoir 20,000 habitans; ensuite il vit Saboo, autre grande ville, puis Ensoo-Koosoo, et une plaine habitée par nombre de Fellâtah, menant une vie pastorale. De là, jusqu'à la capitale de Yoorriba, qui est nommée Eyeo ou Katonga, beaucoup de villages sont déserts et ruinés par les incursions des *Fellatâh guerriers* de Soccatoo. Katonga est située sur un des sommets de la chaîne de granit; sa position est délicieuse. On y a l'usage de se prosterner devant le roi, exactement de la même manière que *dans le céleste empire*; l'analogie est complète et frappante, et le cérémonial ne diffère pas de celui que lord Amerst a décrit dans la relation de son ambassade en Chine. Les voyageurs assistèrent à toutes sortes de jeux et de représentations scéniques, dans lesquelles les personnages se déguisent sous la forme de serpens et sous toutes sortes de figures fantastiques. Dans une fête décrite par Clapperton, on voit paraître un *diable blanc*, ayant la figure humaine, mais de mine très-misérable, prenant du tabac et présentant l'aspect le plus burlesque. Sa Majesté demandait souvent à Clapperton s'il trouvait le personnage blanc bien joué.

Katonga est le nom que porte la ville de Eyeo dans la langue de Haoussa: elle a 15 milles de tour, et dix portes, ornées de bas-reliefs. Le pays a une foule d'animaux et produit toutes sortes de fruits, tels que des oranges, des limons et même des poires et des pommes. On trouve dans les marchés du rhum, du tabac, des habits européens, etc. Les traits des gens d'Yoorriba sont plus éloignés du caractère nègre que ceux des habitans de Badagry, la lèvres est

moins épaisse, et le nez presque aquilin. Kiama est une ville de Borgo, c'est là que M. Houtson prit congé de Clapperton pour retourner à la côte, où bientôt il mourut. Clapperton continua et traversa la rivière de Moussa, courant considérable, qui tombe dans le Quorra. Rien n'est plus extraordinaire que la suite du sultan de Kiamá ; ses coureurs sont autant de jeunes filles de quinze à dix-sept ans, entièrement nues, à l'exception d'un bandeau blanc sur le front et d'un collier sur le sein : chacune porte trois lances dans la main, elles se tiennent auprès du sultan et courent comme lui quand il lance son cheval au galop.

Kiama est estimée contenir au moins 30,000 habitans. Clapperton y fut très-bien reçu ainsi qu'à Wawa, il se trouvait alors tout près de cette partie du Quorra où a péri Mungo-Park ; on lui dit que le sultan de Boussa avait retiré de sa barque des livres et des trésors, et que les viandes qu'on y avait trouvées ayant été mangées par le peuple, tous en moururent, parce que c'était de la chair humaine.

(Je passe sous silence l'histoire d'une riche veuve de vingt ans, qui s'attachait à la personne du voyageur avec une persévérance incroyable, et plus tard à son serviteur Lander.

Wawa a 18 ou 20,000 habitans. Clapperton s'avança de là jusqu'à Koolfou. Boussa est située sur une île formée par deux branches du Quorra ; la plus petite et la plus occidentale est nommée Menäï ; le sultan dit à Clapperton qu'il ne restait rien des livres et des papiers de Mungo-Park, qu'ils étaient tous passés dans les mains des docteurs ; quand on le pressait à cet égard, il paraissait très-mal à son aise ; cependant il raconta que le dernier iman de Boussa, Fellâtah de nation, avait eu en sa possession les livres et les papiers, mais qu'il avait quitté Boussa depuis quelque temps.

Un peu au-dessous de cet endroit, la rivière a une chute de 3 à 4 pieds ; là, et encore plus loin, toutes les branches réunies du Quorra n'ont pas plus que les trois quarts de la largeur de la Tamise, à Sommerset-House. Un envoyé du roi d'Youri dit à Clapperton que le roi lui avait montré deux livres, grands et imprimés ; ayant

appartenu aux hommes blancs qui avaient péri dans la barque à Boussa ; qu'un marchand de Bornou en avait offert 150 mitkalls d'or , de la part d'un chrétien ; Clapperton demanda si c'était des livres comme son journal (qu'il montra au messager) ; celui-ci répondit qu'il y en avait un , que son maître l'avait donné à un marchand arabe , dix ans auparavant ; mais que le marchand avait été tué par les Fellâtah sur la route de Kano , et il ne savait pas ce que ce livre était devenu depuis.

Un Fezzanien , que Clapperton avait envoyé au roi d'Youri , pour s'enquérir des livres et papiers de Mungo-Park , lui rapporta le récit suivant : Que le voyageur n'avait reçu aucun mauvais traitement dans le pays d'Youri , que c'étaient les gens de Boussa qui l'avaient tué et avaient pris toutes ses richesses ; que les livres en sa possession lui avaient été donnés par l'iman de Boussa , que personne n'avait échappé , etc. ; enfin que le sultan avait un fusil à deux coups , une épée et deux livres qui avaient appartenu aux gens de la barque , et qu'il donnerait les livres à Clapperton , s'il allait lui-même à Youri.

Voici l'extrait d'un autre rapport d'un témoin oculaire : Le sultan de Boussa ayant appris que la barque contenait des hommes blancs , les fit attaquer et tuer par ses gens , et par ceux des villes voisines , les regardant comme l'avant-garde de l'armée Fellâtah , qui ravageait alors le Soudan , sous le commandement de Mallem Dandodio , père de Bello ; il y avait deux blancs et deux noirs dans la barque , on y trouva de grands trésors ; tous ceux qui mangèrent de la viande qui y était moururent. Clapperton regarde ce récit comme le plus exact de tous ceux qu'il a recueillis. Il y a donc encore une chance pour que le journal de Park soit retrouvé. Il fait remarquer le changement survenu dans les dispositions des habitans de Boussa , puisque leur accueil et l'amitié du roi ont été pour lui d'un grand secours. Ce récit est en effet beaucoup plus probable que les autres , et corrobore l'histoire qu'Isaaco a recueillie d'Amadi-Fatima.

Au passage du fleuve à Komie, Clapperton traversa le Quorra, le trouva large d'un quart de mille, faisant deux milles à l'heure, et profond de 10 à 15 pieds. Les canots avaient 20 pieds de long et 2 de large (1). Il était alors dans la province de Nyffé, pays bien cultivé et peuplé de forgerons; chaque village a trois ou quatre boutiques de cette espèce. Les maisons sont peintes de figures d'hommes, de serpens, de crocodiles et de tortues; Koolfa est un marché central, où les marchands se rendent de toutes les parties du Soudan et de l'Afrique Occidentale; la ville a quatre portes et peut contenir 12 à 15,000 habitans. Zaria, capitale du Zegzeg, est une grande ville, habitée presque entièrement par les Fellâtah, et qui passe pour être plus populeuse que celle de Kano, laquelle est estimée, par Clapperton, contenir de 30 à 40,000 habitans. Tout le pays, jusqu'à Kano, est remarquable par sa beauté et sa fertilité. Clapperton entra dans cette dernière ville le 20 juillet 1826.

Le sultan Bello était alors devant Koonia, capitale de Goubir, occupé à en faire le siège. Bello accueillit assez bien Clapperton, et lui donna rendez-vous à Soccatoo, pour recevoir la lettre et les présens du roi d'Angleterre. (Ici vient le récit de l'attaque, où l'on prétend qu'il n'y avait pas moins de 50 à 60,000 combattans, à pied ou à cheval (2).

Clapperton partit pour Soccatoo, où l'on avait préparé, pour sa réception, la maison même qu'il avait habitée deux ans auparavant: il y résida, ainsi que dans le voisinage, pendant près de six mois, et recueillit beaucoup de renseignemens sur la première irruption des Fellâtahs ou Foulahs du Fouta-Torra, du Fouta-Jella (3), etc.

(1) Ces barques n'ont aucune espèce de rapport avec les grandes embarcations que M. Caillé nous a appris exister sur le Dhiolibâ, entre Jenné et Temboctou.

(2) Ce rapport paraîtra un peu exagéré, comparé du moins à la population de la Sénégambie.

(3) Fouta-Toro, Fouta Dhiallon.

Quelques jours après son arrivée, il reçut la visite de Sidy-Cheykh, l'un des secrétaires de Bello, qui lui dit que lors de son premier voyage le cheykh de Bornou avait écrit à Bello pour lui conseiller de le mettre à mort. Clapperton observa que la chose était fort extraordinaire, puisqu'il avait reçu du cheykh un accueil si obligeant, jusqu'au dernier moment, et il insista pour voir la lettre. Le sultan dit lui-même qu'une telle lettre avait certainement été écrite avec l'agrément du cheykh par Haggy Mohammed, ajoutant que les Anglais avaient pris possession de l'Inde en venant d'abord par un et deux, jusqu'à ce qu'ils fussent assez forts pour s'emparer de tout le pays.

Ensuite le sultan ordonna qu'on fit venir de Kano à Soccatoc le serviteur de Clapperton avec tout le bagage, et bientôt tout le bagage fut saisi, sous prétexte que Clapperton portait des fusils et des munitions de guerre au sultan de Bornou; enfin il ordonna que la lettre de lord Bathurst, adressée au cheykh de Bornou, lui fût remise. Cette conduite du sultan produisit un tel effet sur l'esprit de Clapperton que, depuis cet instant, Richard Lander ne le vit plus sourire une seule fois. Il remontra au gadado que la conduite de Bello n'était pas celle d'un *prince des fidèles*, qu'il avait manqué à sa foi, etc. . . . Le gadado l'assura alors que ce n'était pas seulement le cheykh, mais encore deux Haggy de Tripoli qui avaient écrit des lettres à Bello, le dénonçant comme un espion, et observant que les Anglais avaient envie de traiter l'Afrique comme ils avaient fait de l'Inde. Après la défaite totale de l'armée de Bornou, le sultan reprit sa bonne humeur, et sa première conduite envers Clapperton, recherchant avec lui le moyen le plus sûr pour son retour en Angleterre. Mais il était trop tard, la santé de Clapperton ne s'était pas rétablie depuis la nuit fatale, passée sur les bords d'un fossé marécageux, et surtout son courage l'avait abandonné à la suite d'un traitement aussi inattendu et aussi peu généreux. C'est vers ce temps (le 12 de mars 1826) que se termine brusquement son journal; le reste de la relation est l'ouvrage de Lander.

Il resta vingt jours dans un état déplorable, Lander lui-même était accablé de la fièvre. Il soigna son maître, assisté de Pascoe ; au commencement d'avril, Clapperton succomba (1). Bello donna des ordres pour lui faire creuser une tombe au village de Yungabie, à 5 milles environ au Sud-Est de Soccatoo.

Lander était alors à 115 jours de la côte et dans la plus triste position..... Le sultan, après quelque hésitation, et sur la représentation d'un de ses officiers, lui permit de quitter Soccatoo.

Bello ayant renoncé à retenir Lander prisonnier, celui-ci partit pour Kano. Il se porta ensuite au Sud ; il vit à Damoy une chaîne de montagnes du côté de l'Est, habitée par les féroces Yam-yans, que l'on dit être cannibales. A Foolindooshi, les habitans sont complètement nus et très-beaux hommes, ayant une forte ressemblance avec les Européens. Entre autres arbres, on y voit le cocotier. Nous nous ressouvenons qu'une des plus fortes objections contre la relation d'Adams était qu'il avait mentionné des cocotiers dans le voisinage de Temboctou, parce qu'ils ne peuvent croître à une certaine distance de la côte ; voilà un exemple, entre beaucoup d'autres, qu'il ne faut pas se hâter de rejeter légèrement les informations qui viennent de l'Afrique (*Africa semper aliquid novi offert*, dit Pline) (2). Après avoir dépassé Dunrora, en se dirigeant toujours au Sud, et comme il quittait cette ville, R. Lander fut contraint, par quatre hommes armés, de retourner vers le roi de Zegneg, sous prétexte de la guerre entre Bello et le roi de Funda (3). Lander reprit alors le chemin de Badagry, par la première route qu'il avait prise. Le vieux roi de Wawa fut enchanté de le voir, et étonné de le trouver encore en vie, après avoir habité parmi les barbares Fellâtahs. Il y resta quelques jours, pour

(1) Clapperton était né en 1788, dans le comté de Dumfries.

(2) Observation des rédacteurs du *Quart. Rev.*

(3) Si Lander eût continué dans cette direction, il aurait traversé la rivière de Jacoba, le Quorra et la rivière de Benin, et il aurait tout éclairci.

nettoyer sept fusils et trois pistolets qui avaient appartenu *aux hommes blancs noyés à Boussa* : ils portaient la marque de la *Tour*. Un mallein ou prêtre fit aussi à Lander un récit de la mort de Park. « Vous n'êtes pas , lui dit-il, le premier homme blanc que j'ai vu ; j'ai connu trois de vos compatriotes ; ils, arrivèrent à Youri pendant la fête du Ramadan ; j'allai trois fois avec deux d'entre eux vers le sultan ; leur chef lui fit un riche présent composé d'un fusil, d'un habit écarlate, d'un coutelas, de miroirs, etc. . . . Il avait de longs bras et de grandes mains, avec des gants jusqu'au coude ; il portait un chapeau de paille blanc ; des bottes rouges ; il avait les cheveux et les yeux noirs, une barbe épaisse, et des moustaches de la même couleur. Le sultan d'Youri conseilla à vos compatriotes de continuer par terre, le chemin par eau étant impraticable à cause des rochers et de la cruauté des habitans des bords du fleuve. Ils refusèrent, disant qu'ils voulaient suivre le fleuve jusqu'à l'eau salée. Le sultan d'Youri apprit plus tard leur mort avec chagrin. »

Pendant tout le trajet de Kano à Badagry, Lander n'éprouva que de l'obligeance de la part des naturels, mais dans cette dernière ville, il fut un objet de haine et de mauvais traitement de la part des marchands d'esclaves Portugais. Heureusement le capitaine Morris vint le chercher de Whidah, et le conduisit à Cap Coast et de là en Angleterre, où il arriva le 30 avril 1828.

Ici finit l'extrait de la relation de Clapperton et de Richard Lander. Je le ferai suivre de plusieurs remarques géographiques.

REMARQUES sur le second voyage de Clapperton, ainsi que sur le lieu et l'époque de la mort de Mungo-Park.

Le deuxième voyage de Clapperton en Afrique, moins fécond en brillantes découvertes que la première expédition, a procuré cependant à la géographie des résultats importants, entre autres la

découverte du *Quorra*, rivière tant de fois citée par les indigènes dans les rapports qu'ils ont faits aux voyageurs, et qui n'en était pas pour cela plus connue. On ignore encore à la vérité l'issue de ce grand courant, et l'on n'est pas non plus certain de sa source; mais il en était de même lorsque le Dhiolibâ, le Niger de Mungo-Park, fut découvert par ce voyageur à Ségo, en 1795. Il avait seulement vu une grande rivière se dirigeant vers l'Est; Clapperton n'a fait aussi que voir et traverser une grande rivière coulant vers le Sud-Sud-Est; mais ces deux faits sont d'une égale importance pour la solution du problème relatif au cours des eaux dans l'Afrique centrale. Une seconde découverte est celle de la chaîne des montagnes de Kong, qui jusqu'ici, n'avaient été traversées et franchies par aucun explorateur. Nous savons à présent qu'entre la mer et le Quorra, si l'on doit s'en rapporter aux observations barométriques, sa hauteur n'excede pas 2500 pieds anglais. Il est probable que sur d'autres points son élévation est beaucoup plus grande. Fait-elle suite à la chaîne du Mandara; ou bien sont-elles indépendantes l'une de l'autre, et livrent-elles passage, dans leur intervalle, à l'une des rivières dont l'issue est ignorée? c'est ce qu'on ne peut tarder à savoir selon toute apparence, grâce aux informations précises de Clapperton sur la population qui habite le Yourriba, sur les mœurs et le caractère des habitans, si traitables en comparaison des Fellâtahs ou Foulahs du Soudan.

N'oublions pas de mentionner au nombre des découvertes les plus intéressantes de Clapperton, celle qu'il a faite des vestiges de son illustre devancier. On remarquera dans l'histoire de la géographie la coïncidence de deux découvertes ambitionnées si longtemps, et si souvent tentées; une même année a vu retrouver les traces tant cherchées de l'intrépide Mungo-Park et celles de notre célèbre La Pérouse. C'est encore cette même année 1826, qui a vu périr les trois hommes qui ont fait les observations les plus précises sur la partie du continent africain, comprise depuis Benin jusqu'à la mer Méditerranée, et du lac central jusqu'aux bords du

Dhiolibá. Denham, Clapperton et le major Laing ont succombé presque en même temps au milieu de leurs glorieux travaux, au moment où ils enrichissaient la science de notions exactes et positives, connaissances précieuses sans doute, mais achetées bien cher !

Si l'on compare et rapproche avec soin tous les rapports faits à Clapperton et à Richard Lander sur la catastrophe de Mungo-Park, par des hommes de pays, de cultes et d'intérêts différens, on voit que les faits principaux ont une conformité frappante, et l'on ne peut plus douter des circonstances qui ont accompagné ce triste événement. Avant d'arriver au point qui en fut le théâtre, Clapperton avait déjà entendu des récits concordans. Parvenu sur le lieu même, il en recueille de semblables ; au-delà, mêmes rapports ; enfin Lander, en revenant à la côte, reçoit encore les mêmes témoignages de la bouche des indigènes. Ainsi, quelle que dissidence qu'il y ait entre ces divers récits sur des points accessoires, le fond en est incontestable : cette observation n'est peut-être pas sans importance pour la discussion critique à laquelle on est quelquefois obligé de se livrer au sujet de la valeur des témoignages des indigènes africains.

Il résulte donc, soit des récits divers faits à Clapperton par le sultan même du pays de Boussa, par un envoyé du roi d'Youri, par un Fezzanien qu'il députa vers ce dernier, par un témoin oculaire et enfin par des gens du lieu ; soit du rapport que Richard Lander a recueilli d'un mallein ou prêtre de Wawa, que ce sont les gens de Boussa (et non ceux d'Youri) qui ont pillé et tué M. Park, par les ordres du roi, et qu'on regardait les voyageurs comme l'avant-garde des Fellatah, occupés alors à ravager le Soudan ; qu'il y avait dans la barque deux blancs et deux noirs (1) ; que le roi de Boussa fit retirer de la barque les livres du voyageur,

(1) Cette circonstance est d'accord avec le récit du départ de M. Park de Sansanding.

entre autres deux livres grands et imprimés, des objets de prix, et une provision de voyage en viandes ; que les livres et papiers ont passé dans les mains d'un imam de Boussa, Fellâta de nation, parti depuis quelque temps ; qu'un livre semblable au journal de Clapperton a été donné dix ans auparavant à un marchand arabe (vers l'an 1816) ; que le roi avait encore deux des livres (qu'il était disposé à donner), une épée et un fusil venant de la même source (1) ; enfin que le sultan d'Youri, après avoir fait un bon accueil aux blancs, les détourna en vain de continuer le chemin par eau, à cause des périls de la navigation, et qu'il montra de l'affliction à la nouvelle de leur mort. — Ainsi plus de doute sur les circonstances principales de la fin de M. Park, et sur le lieu où il a péri avec le lieutenant Martyn ; mais on en ignore toujours l'époque (2). Ce qui importe le plus est que les papiers et le journal paraissent n'être pas entièrement perdus ; s'ils sont recouverts un jour, nous avons l'espoir de connaître tout le pays compris entre l'Emboctou et Boussa : lacune très-importante à remplir, au moins autant que celle qui sépare le royaume d'Youri de la bouche du Benin, ou de la rivière de Calabar. C'est ainsi que de proche en proche, la géographie prendra possession de toute la partie S.-O. de l'Afrique septentrionale : il ne restera plus guère qu'à franchir l'intervalle qui sépare le Darfour du grand lac central, et à s'avancer au Sud des sources du Nil jusqu'à l'équateur, ou jusqu'au versant de la grande chaîne vers la mer des Indes.

(1) Selon Lander, 7 fusils et 3 pistolets ont été retirés de la barque.

(2) S'il est vrai que c'est pendant la fête de Ramadan que la catastrophe a eu lieu, il faudra, comme il n'y a aucun doute que Park est parti de Sandring en 1805, conclure que c'est vers le 4 janvier 1806, correspondant au grand Beyram, ou le 2 de Chaoual de l'an de l'hégire 1220. D'un autre côté, ce calcul ne s'accorde pas avec le récit d'Isaaco, qui suppose l'aventure postérieure de quatre mois au départ.

Le sort fatal de Clapperton se lie malheureusement trop bien avec la catastrophe du major Laing, pour que je passe ici sous silence les documens authentiques récemment parvenus en Europe, sur ce dernier événement. Les voici également extraits de l'intéressante publication qu'on vient de faire à Londres.

Après avoir été attaqué et grièvement blessé par les Touariks, le major Laing gagna Temboctou, où il fut bien traité par le gouverneur et resta cinq semaines, jusqu'à ce que son hôte reçut et lui communiqua un ordre de Laboo sultan de Massina, (Laing lui-même dit Bello), pour le faire sortir de la ville; trois jours après il la quitta, et fut basement égorgé par son guide. On a deux lettres de Laing lui-même : l'une rend compte de l'attaque des Touariks, elle est du 10 mai 1826, l'autre est datée de Temboctou, le 21 septembre 1826; toutes deux sont adressées au consul Warrington, son beau-père.

Dans la première, le major décrit les circonstances de la trahison dont il a été victime; les nombreuses et mortelles blessures qu'il a reçues, et il annonce qu'il espère retourner en Angleterre, avec de très-importantes informations géographiques. Le major n'arriva que le 18 août à Temboctou; c'est ce qu'il nous apprend dans la lettre du 21 septembre, dont voici un extrait :

« J'espère quitter demain matin Temboctou de bonne heure; j'avais déjà abandonné le projet de revenir sur mes pas, par Tripoli, et j'étais venu ici dans l'intention de me rendre à Jenné-é; mais ce projet est renversé, ma situation étant devenue très-fâcheuse par les mauvaises dispositions des Foulahs de Massina, qui ont, cette année, détruit l'influence des Touariks, et se sont faits les patrons de Temboctou; le sultan Bello a exprimé son hostilité envers moi, en termes non équivoques, dans une lettre que Sidy-Boubokar, cheykh de cette ville, a reçue du lui peu de jours après mon arrivée. Il avait eu vent de mon séjour à Tem-

boctou, et comme un parti de Foulahs était attendu d'heure en heure, Sidy-Boubakar, homme excellent, a fortement pressé mon départ. . . . Ma destination est Ségo, où j'espère arriver dans quinze jours; la route est mauvaise, et je ne suis pas au bout des obstacles et des dangers. Je n'ai pas le temps de vous donner aucune description de Temboctou; mais je vous dirai brièvement que sous tous les rapports, excepté pour l'étendue (qui n'excède pas quatre milles de tour); j'ai trouvé la ville ce que j'attendais. Kabra n'est qu'à cinq milles de distance; c'est une jolie ville, située sur le bord même du fleuve. Je me suis occupé activement pendant mon séjour à rechercher des documens (*records*) sur la ville. J'en ai recueilli abondamment, et ce n'est pas sans un grand degré de satisfaction que je puis assurer que ma persévérance a été amplement récompensée. Je suis convaincu maintenant que mon hypothèse sur l'issue du Niger est exacte (1). Je vous écrirai en détail de Ségo. »

Cette lettre resta à Temboctou; elle paraît avoir été apportée par le neveu d'un certain Babani, avec un document important écrit en arabe, et dont voici la substance:

« Un mois après l'arrivée à Temboctou de Laing et du jeune Moktar, le sultan Ahmed-ben-Mohammed-Laboo (2), prince des fidèles, souverain de ces contrées, a écrit à son lieutenant gouverneur Osmân (3); l'objet de cette lettre est pour qu'il empêche le chrétien d'entrer dans la ville de Temboctou; et s'il y est, qu'on le fasse sortir du pays, attendu qu'il a reçu (lui, Laboo) une lettre de

(1) Savoir qu'il se termine dans la rivière de Volta, opinion que Clapperton a complètement réfutée. (*Quart. Rev.*)

(2) Il paraît que ce personnage est Fellâtah, et qu'il règne sur Massina, Temboctou, Jerry; c'est à lui qu'on suppose que Bello envoya ses instructions.

(3) Ce nom d'Osmân est le même que celui que M. Caillé donne au chef de Temboctou; le voyageur français est également d'accord avec le major Laing pour l'étendue de la ville; ces deux coïncidences remarquables n'échapperont pas au lecteur attentif.

la tribu de Foodah , pour le mettre en garde contre les chrétiens et les empêcher d'entrer dans les pays musulmans du Soudan, laquelle lettre a été écrite dans l'Orient , et contient un récit des maux et impiétés qu'ils ont commis en Espagne (1) et dans les autres pays.

» Dès que le gouverneur Osmân eut reçu cette lettre , il ne put s'empêcher d'y obéir ; il chargea en conséquence un cheykh des Arabes du désert , nommé Ahmed , fils d'Obéid Allah , fils de Réhal , de Soliman Barbooshi , de sortir de la ville avec le chrétien , et de le protéger jusqu'à la ville d'Aroân. Barbooshi , en conséquence , sortit avec lui de Temboctou , mais en arrivant à sa propre résidence , il le massacra lâchement , et prit possession de tout ce qu'il avait. »

Le document finit par ces mots : « Voilà ce que nous déclarons être à notre connaissance , ayant vu la lettre du prince des fidèles , le sultan Ahmed-Laboo. » Il a été revêtu dans Temboctou même de quinze signatures.

Un certain Bungola , se disant serviteur du feu major Laing , a été examiné et interrogé à Tripoli par le consul anglais. Il produit un écrit signé A. Gordon Laing (daté d'Azoad , le 2 juillet 1826) , par lequel celui-ci le prend à son service pour un an. Il rapporte dans son interrogatoire qu'il est resté environ deux mois à Temboctou avec son maître ; qu'il a quitté la ville avec un kafilâ d'Arabes ; qu'il a marché en ayant le soleil à la joue droite ; que leur destination était Sansanding ; qu'ils n'ont point trouvé d'eau , et que la nuit du troisième jour les Arabes du pays ont attaqué et tué son maître pendant son sommeil. Ils avaient des épées. Bungola a vu la tête séparée du corps ; c'est le cheykh Burbasche qui l'a tué avec l'aide de ses domestiques noirs. Son maître avait deux chameaux chargés : les papiers étaient sur le chameau qui le portait , enfermés dans un sac ; il ne sait pas si les papiers ont été portés à Temboctou.

(1) Le mot *Espagne* est probablement ici pour *l'Inde*.

Les renseignemens qui précèdent sont confirmés plutôt que contredits par le témoignage de notre compatriote René Caille, c'est ce qu'on verra dans sa relation ; j'en dirai autant de deux rapports faits l'année dernière au gouverneur du Sénégal à Saint-Louis, et par lesquels je terminerai ces remarques.

Traduction littérale d'une lettre écrite à Saint-Louis, par un Maure de Temboctou, communiquée par M. PROSPER GIRARDIN.

« Sachez que Chems, chef de la tribu des Darmancours, m'a dit qu'il a reçu une lettre de Saleh, fils de notre iman et de notre cheikh (à Tischtit), relative au chrétien qui est allé à Ghadamès. De cette ville, il a marché vers Touat, puis ensuite il s'est dirigé vers la tribu du cheikh Moktar (chef des Kountas, à l'Est du royaume des Dowiches). Moyennant mille gros d'or, les gens de cette tribu l'ont accompagné à Temboctou, où ils sont arrivés après une route qui a duré 7 jours ; ensuite ils l'ont quitté. Ce blanc resta quelques jours à Temboctou, puis il en sortit. Il fut rencontré par des Maures qu'on appelle Berabiches (1). Ceux-ci le tuèrent, volèrent son argent, et laissèrent là les livres qu'il possédait.

« Saleh dit que si les chrétiens veulent ces livres, ils n'ont qu'à lui envoyer quelqu'un, et qu'il les lui remettra.

« Les Berabiches sont des Maures qui habitent dans les environs de Temboctou et d'Araouân.

« Le roi de Temboctou se nomme الخاشع (el-Khâsch). »

Rapport d'un Marabout au gouverneur du Sénégal à Saint-Louis, communiqué par M. ROGER.

« En venant de mon pays pour me rendre ici, j'ai passé à Temboctou : là j'ai appris qu'un blanc qui y avait résidé quelques jours, avait été assassiné en se rendant à Ségo, et voici ce qu'on m'a

(1) Ce récit ne contredit pas celui de la relation de Clapperton, quant au nom de la tribu, Berabich pouvant être le pluriel de Barbouchi.

raconté, dans cette ville, des circonstances de ce malheureux événement.

» Cet Européen qui était parti de Tripoli et avait manifesté l'intention de se rendre dans la Sénégambie, voyageait avec un juif de Barbarie, qui lui servait d'interprète; il avait à sa suite quatre domestiques noirs, et possédait neuf chameaux chargés de provisions et de marchandises. Il était arrivé à quelques journées de Temboctou avec sa caravane, lorsqu'il fut joint par une autre composée de Maures *touat* ou *touaris*. Ceux-ci lui demandèrent des présens, et ensuite à faire des échanges. L'Anglais y consentit et fit des affaires avec cette tribu; mais pendant la nuit ils s'introduisirent dans sa tente et l'attaquèrent. Le blanc et ses domestiques se défendirent bravement; quoique blessé au bras, le voyageur parvint à s'échapper sur un des chameaux, il fut rejoint peu après par un de ses gens qui en amena deux autres; ils gagnèrent heureusement Temboctou, et s'y réfugièrent. Mais les Touaris les y poursuivirent et vinrent demander au roi de cette ville de leur livrer le blanc qui avait immolé plusieurs de leurs compagnons. Ce malheureux fut obligé de fuir ses persécuteurs, c'est vainement qu'il prit un chemin détourné pour se rendre à Ségo: il fut de nouveau poursuivi et atteint par ces scélérats qui le massacrèrent.

» Il m'eût été facile d'acquérir des Touaris les livres qui appartenaient à cet Européen, je n'ai pas osé le faire, dans la crainte d'être soupçonné d'avoir pris part à cet assassinat (1). » JOMARD.

NOTICE sur les travaux et la collection de dessins rapportés à Paris par M. Rifaud, après un voyage de vingt-deux années en Italie, en Turquie, en Égypte, etc., etc., lue à la Société de Géographie, par M. G. Barbé du Bocage.

M. Rifaud, vient d'arriver à Paris. Rentré en France, sa patrie,

(1) On annonce la prochaine publication de la traduction du deuxième voyage de Clapperton, par les soins de MM. Eyriès et de Larenandière, 2 vol. in-8° avec la carte du voyage, un plan et le portrait de Clapperton; éditeur, M. Arthus Bertrand.

dans le mois de novembre 1827, il se fixa à Marseille, d'où il était parti en 1805, pour explorer les pays voisins de la Méditerranée. Après une absence de vingt-deux années (1), pendant lesquelles il a parcouru l'Espagne, les îles de la Méditerranée, la Turquie, l'Égypte, la Nubie et les lieux curieux voisins de l'Italie, cet intrépide et persévérant voyageur vient enfin déposer dans la capitale du monde savant les nombreuses collections de tous genres qu'il a recueillies dans ses courses pénibles et périlleuses. Rien n'a pu ralentir son zèle! Les déserts et leurs habitans souvent querelleurs n'ont point été un obstacle pour lui. Il a fait des excursions partout où la science avait quelque chose à gagner. Girchè, dans la Nubie; Karnak, dans la Thébàide; Médinèh, el-Haouara, l'ancienne Banchis, dans le Fayoum; San, Tel-Bastah, Mouqèdam, dans le Charqièh; Koumel-Ahmar, dans le Delta, sont les lieux où il a successivement déployé ses tentes. Tous ceux qui l'ont rencontré en Égypte se sont plu à citer son amour et son zèle pour les recherches.

M. Rifaud rapporte au milieu de nous de riches collections de dessins de tous genres, dont on peut faire monter le nombre à plus de 6,000. Tous ces dessins, exécutés avec assez de soin, sont relatifs à la botanique, à la zoologie, à la géologie, à la minéralogie, aux antiquités, aux sciences, aux arts, à l'industrie, etc., etc. Bientôt arriveront à Paris les caissés qui, renfermant les objets eux-mêmes en nature, offriront la preuve de la vérité des dessins qui nous sont présentés aujourd'hui (2).

HISTOIRE NATURELLE; BOTANIQUE, ZOOLOGIE.—L'*histoire naturelle* particulièrement semble devoir s'enrichir de nouvelles décou-

(1) En 1805, M. Rifaud passa en Italie et de là en Espagne; il visita les îles Baléares et Malte. En 1809, il aborda à Smyrne; fit des excursions dans la Romélie et l'Anatolie (Asie-Mineure). En 1812, il quitta Smyrne, prit la route de Chio, vit Tchesmé, Rhodes, Chypres, et se rendit à Alexandrie, d'où il revint en 1826, en Europe. Enfin, après avoir séjourné environ une année en Toscane, il débarqua à Marseille en novembre 1827.

(2) Depuis, une partie des collections est arrivée à Paris.

tes. Les *botanistes* trouveront dans ces portefeuilles les dessins de 500 plantes coloriées d'après nature, prises aux deux époques de leur floraison et de leur fructification, en Nubie, dans la Haute et Basse-Égypte et en grande partie dans le désert. Des notes recueillies indiquent l'usage et l'emploi de ces plantes par les naturels, soit dans la médecine, soit dans leurs teintures et la formation de leurs couleurs. A l'appui de ces dessins, viennent les herbiers en nature et les graines apportées pour faire des essais ou des analyses s'il était nécessaire.

Les naturalistes ne verront pas sans le plus grand intérêt les poissons, coquillages et insectes du Nil, que le dessinateur a eu soin de représenter avec leurs couleurs naturelles. A côté, sont figurés les squelettes. Ces dessins, au nombre de 150, sont accompagnés d'un texte qui décrit leur grandeur, l'époque de la fécondité de ces poissons, leur saveur, le moment où ils abondent dans le fleuve, les parages où on les trouve, les divers moyens employés par les habitans pour les prendre, etc., etc..... Les squelettes mêmes de tous ces poissons forment une des branches de la collection.

Mille dessins de quadrupèdes, de reptiles, d'oiseaux, d'insectes, tant de la Nubie que de la Libye, de la Haute et Basse-Égypte et du désert, sont également accompagnés d'un texte dans lequel sont aussi décrits l'époque de leur copulation, leur fécondité, leur métamorphose, la vénération des habitans pour plusieurs d'entre eux, et les superstitions que l'on attaché à la vue des uns ou des autres, les lieux où se trouvent plus particulièrement telles ou telles espèces et la manière dont on emploie la plupart des insectes dans les médicamens. A ces données sont jointes des observations, résultats d'expériences, faites par l'auteur lui-même sur ces divers individus, soit en plein air, soit dans des vases fermés.

ANTIQUITÉS; STATUES; TEMPLES; MONUMENS; SANCTUAIRES; PÉRISTYLES; MONOLITHES; INSCRIPTIONS, etc. — M. Rifaud rapporte aussi une ample moisson de *dessins* et de *monumens d'an-*

tiqités recueillis dans la Nubie et dans l'Égypte. Parmi les découvertes les plus intéressantes qu'il a faites , nous citerons : 66 statues trouvées par lui ; 6 monumens et temples , déterrés et déblayés par ses soins dans l'enceinte de l'ancienne Thèbes ; 260 inscriptions hiéroglyphiques, cufiques, grecques, latines et sarrazines , etc., etc., transcrites de sa propre main.

Cette collection renferme en outre une immense quantité d'antiquités, de monumens et de dessins, plans, coupes, élévations, vues perspectives, détails d'architecture soit intérieurs, soit extérieurs (1). C'est aux fouilles et aux découvertes de M. Rifaud, que les musées de Turin, de Rome, de Milan, ceux de Bavière et d'Angleterre sont redevables d'une grande partie de leurs richesses ; et nous ne doutons pas que le Musée CHARLES X ne trouve lui-même dans les monumens que rapporte le voyageur français, de quoi enrichir encore ses nombreuses collections !

Parmi les inscriptions que M. Rifaud a copiées sur les murs des monumens et sur divers blocs de pierre, tant de la Nubie que de la Haute et Bassé Égypte, est une épitaphe, gravée sur une table de granit rose, de huit pouces d'épaisseur, sur trois pieds de haut et deux de large. Le sommet de ce monument, aujourd'hui renfermé dans le cabinet du roi de Sardaigne à Turin (2), et qui rappelle la pierre de Rosette, présente une forme cylindrique ; l'inscription est en caractères hiéroglyphiques ; et au-dessous, on lit une inscription grecque.

Pour compléter ses travaux sur les antiquités, et pour éclaircir les descriptions des monumens et des lieux qu'il a parcourus, le voyageur a levé un grand nombre de plans particuliers de monu-

(1) Plusieurs de ces monumens ont été dessinés déjà par MM. Hüyot, Gau et autres ; et l'on sait avec quelle exactitude et quel soin ce dernier les a reproduits par la gravure dans son grand et bel ouvrage.

(2) Cette inscription a été copiée par MM. Salt et Bankes. M. Champollion-jeune, dans son voyage à Turin, en a fait une transcription très-exacte.

mens ; de temples et de lieux ; mais le principal est celui d'une partie de l'enceinte de Thèbes (1), sur lequel il a tracé avec soin les temples et monumens qu'il a découverts (2), et où il a indiqué chacune des places qu'occupaient les statues, colosses, etc., qui font aujourd'hui l'ornement de tant de musées de l'Europe.

La GÉOGRAPHIE et la TOPOGRAPHIE se sont enrichies par ses recherches, de *plans*, de *cartes* et de *vues*, le tout pris sur les points les plus intéressans ; entre autres, du plan topographique de la province de Fayoum, et de celui de San au Charqièh, ainsi que d'une vue de l'intérieur de la deuxième cataracte, avec le nom et la description de toutes les îles.

MŒURS ; USAGES ; CÉRÉMONIES ; COSTUMES ; PROFESSIONS ; ORNEMENS ; etc., etc. — Ce zélé voyageur n'a pas trouvé qu'il lui suffît de nous offrir une si ample moisson de documens sur la géographie, l'histoire naturelle et les antiquités, il a voulu encore tirer parti de son long séjour pour nous peindre les *mœurs*, les *usages*, les *habitudes*, les *superstitions* et l'*état des connaissances* chez les nations au milieu desquelles il a vécu tant d'années, où il a pu connaître des détails qui auraient été des mystères pour tous les autres voyageurs qui n'ont fait que passer. Une suite de *costumes*, de *jeux*, de *cérémonies* ; des *intérieurs d'ateliers*, etc., etc. ; 60 dessins de *bijoux*, *ornemens* et *parures* de femmes ajoutent à ses explications.

CHIRURGIE ; MÉDECINE. — La *chirurgie* et la *médecine* profiteront des notes curieuses que renferme le texte sur les *maladies* qui règnent dans ces *contrées*, sur la manière dont les *habitans* les traitent ; les sciences tireront aussi profit de dessins qui représentent les divers *instrumens*, dont les *chirurgiens arabes* font usage dans leurs opérations.

(1) Plan topographique de la partie Est de Thèbes.

(2) Il a déblayé et retracé une portion du grand temple, ainsi que plusieurs monumens qui ne se trouvaient point et ne pouvaient se trouver dans le superbe ouvrage de la Commission d'Égypte.

AGRICULTURE. — L'*agriculture* n'a pas été négligée. Outre les dessins des plantes dont nous avons parlé, M. Rifaud a encore dessiné tous les instrumens qui servent à féconder le sol de ces contrées. La charrue, la herse n'y sont point omises, et leur simplicité frappe d'étonnement.

MUSIQUE. — La *musique* a réclamé aussi une place dans cette espèce de statistique. Aussi l'auteur a-t-il dessiné tous les instrumens, et nous promet-il leur description dans son texte.

NAVIGATION. — Les barques avec lesquelles on navigue sur les lacs Menzaleh et Keroun, celles que l'on emploie sur le Nil, pour remonter ou traverser ce fleuve, ont occupé le crayon de notre compatriote. Il donne sur leur construction tout ce que l'on peut désirer.

MÉTÉOROLOGIE. — La *météorologie* n'est pas restée non plus étrangère à ses observations. Il en a senti toute l'importance, pour utiliser sur le sol de sa patrie les plantes et les objets dont il croit pouvoir faire l'essai dans nos climats.

TEXTE. — Je ne dirai rien de son *texte* qui se compose d'environ quatorze volumes de notes relatives au sol, à l'histoire naturelle, à l'histoire, aux sciences, aux arts, aux habitans, etc., etc.; mais ces notes ont besoin de rédaction. L'auteur a ramassé également des détails politiques sur le divan du Caire, et sur les intrigues de son administration; sur la police du pays, la justice, la manière de vivre des habitans, les charges et impôts qui pèsent sur eux.

Malgré la prodigieuse abondance de matériaux accumulés dans les portefeuilles de M. Rifaud, cependant la géographie a ici un regret à exprimer: il a manqué au voyageur d'avoir pu, au moyen d'observations astronomiques, et de quelques opérations trigonométriques, rattacher par des bases solides, aux travaux déjà faits par ses devanciers, les divers détails et notions topographiques qu'il rapporte. . . . Espérons que les voyageurs qui sont aujourd'hui sur les lieux, pourront y suppléer et remplir cette lacune. Nous devons ajouter que le dessin de la province de Fayoum qu'il nous

a dit avoir levée à la boussole, et rattachée au Nil par le canal de Darout-el-Chérif, et par celui de Bahar-el-Afrîr passant par Zeitoun, de la province de Beni-Souef (1), laisse un peu à désirer pour la position respective de plusieurs lieux, et l'exactitude rigoureuse de leur gisement (2).

Quoi qu'il en soit, je crois qu'il sera toujours difficile de voir une pareille série de documens rassemblés par un seul individu. Il a fallu treize années de séjour consécutif, un goût déterminé, une santé et un courage à toute épreuve pour lutter contre les obstacles qu'offraient le sol aride du désert, et parfois la brutalité de ses habitans avec lesquels M. Rifaud n'a pas craint de livrer des combats dont il porte encore les témoignages irrécusables (3).

MANUEL ITINÉRAIRE POUR LES VOYAGEURS QUI VEULENT PARCOURIR L'ÉGYPTE, LA NUBIE, ETC., ETC. — Outre le grand travail qui forme la partie principale du voyage de M. Rifaud, ce laborieux et infatigable explorateur, profitant de sa longue expérience et de son séjour prolongé dans cette partie de l'Afrique, a voulu rendre service à tous ceux qui, comme lui, se proposeraient de parcourir l'Égypte et la Nubie. Il a donc ramassé dans un recueil particulier qui peut former un volume in-8°, toutes les indications, même les plus minutieuses, pour un pareil voyage. A l'aide de ce manuel, qui deviendra un guide indispensable, on pourra désormais sans difficultés réelles, sillonner en tous sens ces différens pays. Pour donner une idée de cet opuscule, nous rapporterons ici les titres des chapitres principaux :

Les premiers traitent : des moyens de se procurer des provisions, des fonds, des barques, des montures, des escortes, etc., etc. —

(1) Cette province a été mesurée à la chaîne métrique.

(2) Consulter l'*Atlas topographique de l'Égypte*, en 53 feuilles, et les Mémoires de MM. Girard, Jomard et Martin, dans la *Description de l'Égypte*.

(3) M. Rifaud porte sur le front, sur les bras et sur les jambes les cicatrices de plusieurs balles de fusil qu'il a reçues en défendant sa vie et ses richesses scientifiques.

De l'échange des monnaies. — Des cadeaux à faire. — Du costume à adopter. — Des maladies et des remèdes. — Enfin des préparatifs du voyage dans le désert.

Les autres se rattachent plus directement à la géographie ; les voici :

- Détails sur la partie Est et la partie Arabe.
- » sur la tribu des Arabes Ababdès.
- » » des Awouassem.
- Détails sur les nomades pasteurs.
- Moyen de parcourir la partie de l'Émen.
- » de monter en Nubie par le Nil.
- Caractère des Nubiens ou Barbarins.
- Les Almés ou classe des Ghavazi.
- Des Coptes.
- Moyens de se rendre de la Nubie à Dongola et dans les pays plus au Sud.
- Moyens de parcourir la province du Fayoum.
- » de visiter le Delta et le Charqièh.
- » de se rendre du Fayoum au lac Natroun ou mer sans eau.
- Précautions à prendre pour conserver les collections d'histoire naturelle et dessins.
- Lieux où l'on peut se procurer des objets d'antiquités, des mains des Fellahs.
- Trajet pour se rendre de Qènè à Cosseir, et de Cosseir à Thèbes.
- Antiquités à visiter à Alexandrie.
- Lieux d'antiquités à visiter dans le Delta.
- » » » dans le Charqièh.
- Antiquités à visiter dans les environs du Caire.
- » » dans le Fayoum.
- » » dans la Haute-Egypte.
- » » dans la Nubie.

- Contrariétés que l'on éprouve dans ces excursions.
- Détails sur Alexandrie.
- » sur Damiette.
- » sur le lac Bourlos.
- » sur le lac Menzaleh.
- » sur la province de Mansourah.
- Itinéraire ou marche approximative pour se rendre dans ces divers lieux.
- Détails sur la province de Kelioub au-dessous du Caire.
- » » de Bahère.
- » » de Gizèh.
- » sur le désert de la Libye.
- » sur la province de Beni - Souef.
- » » de Athfih.
- » » de Minièh.
- » » de Girgèh.
- » » du Siout.
- Itinéraire de Qènè à la mer Rouge.
- » de Ombos par Daraouèh.
- Époque la plus favorable pour monter dans la Haute-Égypte et dans la Nubie.
- Lieux principaux à visiter en montant le Nil d'Alexandrie à Syene.
- Provinces que l'on traverse en remontant le fleuve.
- Lieux où l'on trouve des restes d'antiquités dans le Fayoum.

Les chapitres qui suivent sont remplis de conseils donnés aux voyageurs, de détails statistiques sur les revenus, la population, l'agriculture et l'état militaire du pays; et l'ouvrage est terminé par un vocabulaire d'environ 2000 mots en dialecte vulgaire de la Haute-Égypte, accompagné d'observations sur cette langue. Plus un vocabulaire de 150 mots de la Nigritie, et des observations sur les récits faits par les nègres.

Il serait à désirer de voir rédiger et imprimer promptement ce

manuel itinéraire, qui donnerait une idée du grand ouvrage, et du soin que M. R. . . met dans ses travaux.

VOYAGE EN TOSCANE. — Ce n'est pas tout encore. Avant de rentrer en France, M. Rifaud a parcouru, pendant une année, les lieux les plus intéressans de la Toscane. Il y a ramassé ce qu'il a rencontré de plus curieux; il a relevé les antiquités étrusques, visité les fouilles que l'on faisait sur divers points de cette contrée, et rapporté une grande quantité de dessins et de vases dits *étrusques*. Il a retracé le plan d'hypogées, et dressé les plans topographiques de plusieurs cités anciennes, entre autres celui de *Volterra*. Il a examiné avec attention en les comparant ensemble, les styles étrusque, égyptien, grec et romain.

Ce sont les heureux résultats de ses courses lointaines et de son travail, que M. R. . . rapporte aujourd'hui dans sa patrie; ses nombreuses notes ne peuvent guères laisser de doute sur l'utilité de plusieurs de ces travaux pour la science et les arts (1).

G. B. DU B.

JOURNEY OF MR. ELPHINSTONE, etc. — *Journal de M. Elphinstone, dernier gouverneur de Bombay (Oriental Herald), n° LIX, novembre 1828.*

Ce morceau qui offre un récit authentique du voyage de M. Elphinstone, depuis Cosseir sur la mer Rouge, à travers le désert, jusqu'au Nil, sera sans doute lu avec intérêt. Il est tiré du journal intitulé : *The Bengal hurkar*, du 17 mai (1828).

Le *Palinurus* quitta Moka, le 3 décembre. De cette ville à Cosseir, le passage fut plus long qu'à l'ordinaire; cependant le vaisseau n'éprouva point de mauvais temps sur la mer Rouge, et atteignit

(1) La *Gazette de Florence*, du 19 décembre 1826, fait mention des recherches de M. R. . . dans la Toscane. Il arriva à Livourne à la fin d'octobre 1826.

Cosseir le 26 décembre. L'effendi de Cosseir fut très-obligent. Ce Musulman dit à M. Elphinstone qu'il était réellement dans un désert et qu'il n'avait que bien peu de ressource à mettre à sa disposition, mais que si M. Elphinstone avait besoin de quelque chose qu'on peut se procurer au ciel, il était prêt à l'y aller chercher pour lui complaire.

Les tentes de la caravane furent dressées tout auprès de la ville, au milieu d'une multitude de carcasses de chameaux, de chiens et d'ânes, sans compter beaucoup d'autres objets non moins incommodes que dégoutans.

Les préparatifs pour se mettre en marche ne purent être terminés avant le 28 décembre. La cavalcade consistait en quatre-vingt-seize chameaux, sans compter les ânes. Heureusement M. Lushington se procura deux chameaux dressés pour le *takhta-revann* ou ditière qu'il avait fait faire à Bombay, avec les harnois nécessaires. Au bout de deux jours, et au moyen des précautions qu'on prit, tout réussit et répondit au but qu'on s'était proposé.

Il ne paraît pas qu'il y ait la moindre difficulté à traverser le désert. On peut toujours se procurer à bon marché des chameaux, en grand nombre; ce qui permet aux voyageurs d'emporter tout ce qui peut contribuer à satisfaire à leurs besoins et à leur agrément; on rencontre dans ces lieux des puits à chaque station, ce qui fournit aisément de l'eau pour les ânes; les chameaux, comme on sait, n'ont pas besoin d'un rafraîchissement aussi fréquent. Parler de la fatigue du voyage serait traité d'enfantillage dans la bouche d'un homme; et une dame en bonne santé peut exécuter ce trajet avec facilité dans un *takhta-revann* ou sur un âne, le dernier expédient est le meilleur peut-être et cause très-peu de fatigue. Le climat du désert donne, dit-on, de la vigueur et porte à la gaieté, au-delà de ce qu'on peut dire. Le 2 janvier le thermomètre était à 35 degrés au lever du soleil, à 58 degrés, à 10 heures, et à 70 degrés durant la plus haute partie du jour (1).

(1) Les Anglais employent de préférence le thermomètre de Fahrenheit;

Les voyageurs traversèrent en général des plaines de sable et de petites pierres, où s'élevaient des rochers nus, quelquefois à la distance de 100 toises, mais plus souvent à environ 1 mille $\frac{1}{2}$, et cela avec peu de variation, excepté le second jour, où les passes étroites devinrent fréquentes. Ils déjeûnaient à six heures et demie : après quoi ils continuaient leur route, s'arrêtant quelques minutes sous un rocher pour manger un morceau, soit des œufs ou du biscuit, ils arrivaient ordinairement à leur poste entre trois et cinq heures.

Tous les cavaliers se mettaient en route, montés sur des chameaux ; mais ils ne tardaient pas de recourir à une monture plus modeste et plus humble, qui va assez vite sans toutefois causer de fatigue, par son allure. Ces petits animaux portaient, toute la journée d'un pas ferme, des hommes d'un poids considérable (140 à 150 livres), tout en faisant deux milles et demi par heure. Cette marche est aussi accélérée que le peut être celle des chameaux chargés du bagage. Deux tentes soutenues par des perches prennent, à ce qu'il paraît, beaucoup trop de temps pour les dresser, et il faudrait les recouvrir d'étoffe chaude, parce que les nuits sont extrêmement froides dans le désert ; on y est d'autant plus sensible que le soleil a beaucoup de force pendant le jour, sans pourtant causer d'accident pour la santé. Le 2 janvier, jour dont on a précédemment fait mention, fut cependant très-couvert de nuages et forme une exception ; mais, pour dissiper toute supposition que le soleil d'Égypte est semblable à un soleil du Bengal, on ajoute que la caravane pouvait rarement jouir d'une vue claire jusqu'à 10 ou 11 heures. Luxor qui est le terme du trajet du désert, est tout près des bords du Nil. Carnac est sur la route, à environ un mille et demi. Les lieux célèbres vis-à-vis Luxor sont le Memnonium, Medinet - Abou, les tombes des rois et Gouraou. On peut dire

dans ce cas 35 degrés équivalent à 2 degré $\frac{2}{3}$; 58 degrés à 16 deg $\frac{1}{3}$; enfin 70 degrés à 21 degrés du thermomètre centigrade.

que tout cela comprend Thèbes, qui est partagée par le Nil comme Londres est séparée de Southwark par la Tamise ; mais on ne sait pas quel était le côté principal. On dit vulgairement que Carnac vaut bien la peine qu'on vienne de Calcutta, et qu'on traverse le désert pour en voir le site. La nouveauté des sensations, l'exquise beauté du tableau et la perspective de parcourir en peu d'instans l'*Italia bella* ; voilà le sujet dont on s'entretient avec délices.

Les voyageurs furent très-alarmés à leur arrivée à Cosseir, par un bruit confus de l'affaire de Navarin ; ils continuèrent néanmoins leur route, incertains si les Turcs ne les arrêteraient pas ; mais ces craintes se dissipèrent par les nouvelles qu'ils apprirent en arrivant à Thèbes. Ils se proposèrent de quitter cette ville aussitôt qu'ils pourraient se procurer des bateaux, ceux qu'on leur avait préparés ayant été mis en réquisition pour le transport des troupes en Syrie.

Ils avaient fait une visite au signor Picconini, gentleman italien, qui a résidé en Égypte quelques années, et est employé par le consul suédois à recueillir des antiquités. Le signor Picconini a une habitation sur une des hauteurs de Gourrou ; la maison consiste en une chambre où l'on monte par quelques degrés. Cette pièce a environ vingt pieds de long sur douze de large, contenant le lit du signor, ses armes, quelques meubles, et sa collection de dessins et de curiosités. Point de chaise, mais un appui de fenêtre, couvert d'un tapis, qui servit de siège aux voyageurs. Les volets étaient composés de planches de cercueils ; de matières peintes de figures hiéroglyphiques, ayant peut-être quatre mille ans d'existence. Les tablettes en étaient également faites d'anciens cercueils. Les voyageurs virent une tombe où était couchée une momie magnifique, qu'on supposait être les restes de quelque grand-prêtre ; le sarcophage en avait été ouvert tout récemment par le signor Picconini. La momie était couchée dans la niche en pierre. La tête en avait été séparée, le corps était couvert d'une robe d'un travail curieux, avec des ornemens en or. La face avait

un masque du même métal, elle était, ainsi que toute la figure, aussi bien conservée que si elle eût été préparée depuis quelques mois seulement. Le signor antiquaire se flattait de vendre cette momie mille dollars à Alexandrie.

Rien ne semble avoir étonné les voyageurs autant que la parfaite sécurité avec laquelle ils avaient achevé leur route. Au milieu du désert, ils n'éprouvèrent aucun mauvais traitement; malgré les troupes nombreuses d'Arabes qu'ils rencontrèrent chaque jour à cheval. Les Arabes leur vendaient des œufs durs apportés du Nil, des dattes, des raisins et du grain. On n'a pas besoin, dit un des voyageurs, de se restreindre par rapport au bagage; car les chameaux sont en profusion et à bon marché; on recommande seulement d'emmener deux ou trois domestiques, au moins, pour dresser les tentes; ils peuvent ensuite être renvoyés de Luxor. Le tort des premiers voyageurs et le nôtre, ajoute celui dont nous venons de parler, a été de nous mettre en marche avec trop peu de domestiques, de bagages et d'autres objets utiles.

La correspondance d'où l'on a extrait les particularités précédentes, est datée du 7 et du 8 janvier; mais on ne voit pas exactement combien de temps le voyage a duré entre Cossair et le Nil. Le colonel Fitz Clarence traversa le désert en trois jours environ.

VOYAGE DE BOUCHIRE (Bender-Boucher) à l'embouchure de l'Euphrate dans le golfe Persique.

Durant mon séjour à Bouchire, je fus presque continuellement malade. Néanmoins le 25 août, le navire qui m'y avait conduit, étant prêt à partir, je me rendis à bord, et nous mîmes à la voile, au point du jour, avec un vent favorable. Nous prîmes notre route vers le N.-O., et à midi, nous arrivâmes à 4 ou 5 milles de l'île de Khareck, par lat. 29° 3' N. Nous entrâmes dans le canal profond qui la sépare de celle de Korgo, où nous attendîmes

qu'un pilote vint à bord pour nous conduire à Bassorah. Au bout d'une heure, un bateau nous fut expédié de la côte ; mais, comme le gouverneur de Bouchire et l'agent de la compagnie des Indes orientales nous avaient recommandé un certain pilote qui se charge ordinairement des plus gros navires, il nous fallut attendre qu'on l'envoyât chercher. Ces pilotes ont été tellement opprimés par le cheikh de Khareck, que les Anglais furent obligés de les prendre sous leur protection, pour s'assurer leurs services. Ils leur paient ordinairement, pour les conduire à Bassorah et les en ramener, la somme de 222 $\frac{1}{2}$ roupies persanes, et 20 roupies par mois, si le navire séjourne plus d'un mois dans le port.

On évalué la longueur de l'île de Khareck à 6 milles du N. au S., sa largeur à 3, et sa superficie à 12 ou 13 milles carrés. À son extrémité méridionale se trouve un îlot, à partir duquel le sol, qui est de 4 à 500 pieds d'élevation, s'affaisse graduellement. On remarque, sur sa côte orientale, un grand village dont les maisons, bâties en pierre, s'élèvent au milieu de jardins et de plantations de dattiers ; et, sur les terres hautes qui l'avoisinent, on distingue plusieurs sépulcres surmontés de petits dômes, de la même forme que les tombeaux de cheikhs, qu'on rencontre dans toute l'Arabie. L'un de ces momumens est fort remarquable, il a la forme d'un clocher, et la base en est carrée, comme celle du tombeau d'Absalon, dans la vallée de Josaphat, près de Jérusalem. Les ornemens du clocher ressemblent à ceux du tombeau de Zobeïde, femme de Haroun-er-Rachid, sur le bord occidental du Tigre, près de Bagdad. Ils ont aussi beaucoup d'analogie avec ceux d'un autre monument qu'on voit sur la rive étroite de l'Euphrate, à Rîch, et que M. Rich indique dans sa description des ruines de Babylone, comme un ouvrage qu'on ne saurait imiter de nos jours. Il est donc à présumer que le monument de Khareck remonte à une haute antiquité, et qu'il renferme les cendres de quelque saint célèbre, mort à une époque fort ancienne.

La place forte de Khareck est située à l'extrémité d'une pointe

sablonneuse, dans la partie N.-E. de l'île. Au premier coup-d'œil, la régularité des remparts lui donne un aspect imposant, mais l'illusion se dissipe à mesure qu'on en approche. Les murailles ont à peine un développement d'un demi-mille, les maisons en sont chétives et en petit nombre, et la population ne se compose guère que de cent cinquante familles, qui, comme, à Bouchire, sont un mélange d'Arabes et de Persans, la plupart pilotes, pêcheurs ou caboteurs. L'île leur fournit du blé, des dattes, du coton, et nourrit le bétail dont ils ont besoin pour leur subsistance; elle est aussi abondamment pourvue d'excellente eau que des aqueducs, dont il existe encore des ruines, distribuaient autrefois dans les différentes parties de l'île.

L'île de Korgo est plus basse que celle de Khareck, et ne s'aperçoit en mer qu'à la distance de deux lieues. Elle est située au N.-E. de la précédente, dont elle est séparée par un bras de mer navigable, d'un mille de largeur et de six à neuf brasses de profondeur vers le milieu. Elle a trois milles environ de longueur, du Nord au Sud, sur un de largeur, et deux milles carrés de superficie. Le sol en est léger et susceptible de culture, mais elle n'a jamais été peuplée.

L'établissement hollandais, formé à Khareck, par le baron Kniphanson, fut détruit peu après par un chef persan, qui en fit long-temps un repaire de pirates. Sir John Malcolm a proposé au gouvernement indien d'y fonder un comptoir anglais, qui deviendrait sous peu l'entrepôt le plus important de tout le golfe Persique. Les croisières anglaises dans ces parages viennent s'y approvisionner d'eau, à cause de sa qualité supérieure; on trouve un bon ancrage autour de l'île, qui offre un abri assuré contre tous les vents; l'on peut facilement s'y procurer toutes espèces de provisions fraîches, et sa proximité de l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, et sa position centrale entre les deux rives du golfe, la rendent on ne peut plus propre au commerce et à la repression des pirates qui infestent ces côtes.

M. Donald Kinneir appelle cette île l'Icarus d'Arrien, sans doute à cause de la ressemblance de nom. Le docteur Vincent, au contraire, pense que Khareck est la Sôphitha de Ptolémée, et vraisemblablement l'Aracca des anciens, entre lesquels il trouve au moins autant d'analogie qu'avec celui d'Icarus.

Le pilote étant enfin venu à bord, nous continuâmes notre route. Toutefois des vents contraires qui durèrent toute la nuit et la journée du lendemain 26, nous empêchèrent d'avancer. Le 27, au point du jour, nous aperçûmes l'île de Diry, à 6 ou 7 milles N.-E., et plus loin celles de Bounna et de Tunoab, dont le sol bas et sablonneux présente seulement çà et là quelques traces de verdure. La première, qui est la plus considérable, peut avoir 3 millés dans sa plus grande longueur. Chemin faisant, nous rencontrâmes deux bateaux chargés de grains, qui se rendaient de Bender-Delim à Graine. Delim est, dit-on, un des ports les plus spacieux et les plus fréquentés du golfe Persique, et il exporte une quantité considérable de grains qui se récoltent dans les plaines basses du voisinage. Graine possède un port plus commode que celui de Delim, mais la ville est moins grande. Après avoir dépassé les trois îles, nous arrivâmes à un bras de mer, appelé Karabat, où terre inégale, parce que sa profondeur varie de 20 brasses à quelques pieds. Une tradition des naturels y place une ville submergée, mais sans en indiquer le nom. Nous pénétrâmes ensuite au Khore-Wustah, ou canal du milieu, une des embouchures du Karoun, après lequel viennent Meidani-Ali, le Khore Mouça, puis à l'Ouest le Khore-Kufgah, ou Bermichère, le Muen Sünd, et enfin le Khore-el-Bassorah.

Les trois îles de Tunoab, de Diry et de Bounna sont situées dans la baie de Kataderbis d'Arrien, et l'une d'elles est probablement la Margastana, près laquelle la flotte de Néarque jeta l'ancre, après avoir fait de Peau dans la rivière d'Arosis.

Le Khore-Wustah, ou canal du milieu, est, dit-on, une des bouches du Karoun. Il porte de gros bateaux sur une étendue

considérable, mais n'est pas navigable pour des vaisseaux. On prétend que le Khore-Mouça conduit au grand affluent du Karoun, dont les tributaires versent leurs eaux dans les lits réunis du Tigre et de l'Euphrate, par le canal de Haffar, à mi-chemin entre Bassorah et l'Océan. Le Khore-Mouça étant le principal débouché du Karoun, correspond exactement, par le nom et par la position, avec la rivière Mosens de Ptolémée. Le quatrième canal, du côté de l'Est, est le Khore-Kufgah ou entrée du Bermichère, et peut être considéré comme une des bouches du Chat-el-Arab, nom que prennent le Tigre et l'Euphrate, à partir de leur jonction à Korna ou Khorah jusqu'à la mer. Le dernier de ces canaux, qui entrecoupe le Meïdani-Ali, est le Khore-el-Bassorah, sur la barre duquel il y a seulement trois brasses de profondeur, et où des bâtimens tirant plus de 18 pieds ne sauraient entrer.

Le Khore-Abdallah, le plus à l'Ouest de tous ces canaux, sert d'entrée à la Petite-Crique où Néarque s'arrêta avant de remonter le Pasitigris, et qu'il prit, ainsi qu'Arrien et la plupart des auteurs anciens, pour la bouche de l'Euphrate. Tout cependant porte à croire que c'est seulement le débouché du grand canal de Pallacopas, qui s'étend d'Alexandrie ou Hira, près de Babylone, à Teredon, sur le bord de la mer.

Vers midi nous étions par latitude $29^{\circ} 52' N.$, et long. $48^{\circ} 59' E.$ sur la limite méridionale de Meïdani-Ali. Après avoir navigué encore 15 milles, nous reconnûmes des terres basses vers le N.-O., à 8 ou 10 milles de distance, et un vent de terre s'étant élevé, nous ancrâmes dans cinq brasses d'eau. Le lendemain, à la pointe du jour, il fallut les efforts de tous les hommes à bord, au nombre de cent, pour retirer l'ancre, qui s'était enfoncée dans la vase; mais nous ne pûmes jamais parvenir à doubler un promontoire situé au-delà des sables de Mecoun, pour gagner le Khore-el-Bassorah. Ne trouvant plus que trois brasses, et notre navire tirant plus de 18 pieds, il s'engava, et nous eûmes toute la peine du monde à le remettre à flot. A midi nous étions en latitude $29^{\circ} 50' N.$, et

long. 48° 44' E., et un peu après nous entrâmes dans le Khore-el-Bastorah. Malheureusement sur les quatre heures, étant arrivé sur la barre, où il n'y a que quatre brasses et demie à marée haute et deux seulement à marée basse, nous touchâmes de nouveau terre ; mais comme le fond était mou et vaseux, notre navire s'y enfonça et n'éprouva aucun accident. A dix heures du soir, la marée l'ayant soulevé, nous crûmes devoir profiter d'un beau clair de lune pour continuer notre route. Néanmoins le 29, à midi, nous n'étions qu'au centre de la barre. Celle-ci doit avoir au moins 10 milles de longueur sur une largeur de un à trois milles, et elle est bordée, à l'Est, par des sables appelés Murughet-Abdallah, et à l'Ouest par ceux de Mecoun. A deux heures, un vent du Sud nous poussa vers la première terre basse, située à l'entrée occidentale de la rivière, que nous prîmes d'abord pour un banc de vase noire. Toutefois, après avoir remonté l'espace d'un mille, nous découvrîmes que c'était une plaine couverte de verdure ; il y avait çà et là des cahanes de bergers et des troupeaux de buffles, de chèvres et de moutons. Cette pointe basse se nomme Ras-el-Bichy. Nous la longeâmes plus d'un mille avant d'arriver à celle de Baghchet el-Musaat, à l'Est. Ce dernier nom signifie terres cultivées ou jardin de Musaat. Musaat est, suivant une tradition, la personne qui en fétilisa le sol. Cette pointe n'est ni aussi basse ni aussi amie que celle de Bichy, dont le centre est évidemment au-dessous du niveau du fleuve. La plaine de Musaat renferme plusieurs villages, des jardins, et des plantations de dattiers et d'autres arbres fruitiers. Notre voyageur n'a observé ni les joncs, ni les volées de pélicans, que des cartes nautiques modernes signalent comme l'indication de l'approche de ce fleuve. Il a été, au contraire, fort surpris du petit nombre d'oiseaux aquatiques qui fréquentent ces parages, et, quant aux joncs, il n'en a pas aperçu.

Après avoir franchi deux canaux dont l'un de quinze milles de longueur sur un de largeur, et un autre de trois milles de long, le navire arriva à la hauteur d'une encointe carrée ou fort, ap

pelée Kallat el Ghushah, qui était habitée par des paysans. Cet endroit fournissant un excellent abri contre les vents du Nord-Ouest, qui y soufflent avec violence durant une partie de l'année, on lui donnait autrefois le nom de Bender-el-Chemal, ou Port du vent du Nord-Ouest; c'est l'Eurostas de l'ancienne Alexandrie. L'origine de cette enceinte est récente; elle a été construite pour protéger les troupeaux, pendant la nuit, contre les déprédations des pirates Joasmée.

Le 30, nous reconnûmes à l'Est un point appelé Ras-el-Man-cewehh, où l'on voyait épars quelques dattiers. Nous n'aperçûmes toutefois aucun village: Le pilote nous dit qu'à cinq milles de là il y avait un hameau, nommé Khiusa par les Arabes et Dosa par les Persans, au milieu d'une plantation de ces arbres. Le sol, partout bas, était alternativement cultivé et stérile de chaque côté de la rivière. A notre arrivée à la pointe du Ras-el-Chellébi, nous vîmes plus de végétation que nous n'en avions encore aperçu. Ici le fleuve décrit un petit détour vers le Nord-Est, et à un mille plus loin nous rencontrâmes l'île de Geziret-Abdallah-Agha, qui est habitée, et où nous remarquâmes beaucoup de melons, mais peu de dattiers.

Le territoire de Chebdéh, qui vient ensuite, présente une suite continue de plantations de dattiers. Plusieurs bateaux, montés par des indigènes, vinrent nous visiter. Dans l'un se trouvait un homme qui avait été blessé par la chute d'un dattier, dont les feuilles aiguës lui avaient fait, en tombant, une blessure profonde à la main. Il nous apporta un présent de fruits, et nous demanda en retour de lui guérir son mal. La rive opposée offre une plaine basse et unie, couverte d'herbages, mais dépourvue d'arbres, où il existe un groupe de maisons appelé Kathera-Abadan, qui donne son nom à toute la contrée voisine. Le fleuve n'a pas plus d'un mille de large en cet endroit, et de quatre à cinq brasses de profondeur au milieu, à eau basse. A quatre milles plus loin, du côté du Nord-Ouest, nous vîmes encore un petit village parmi les arbres.

Le docteur Vincent, en cherchant à découvrir le lac près de l'embouchure du Tigre, non loin duquel Arrien fait passer la flotte de Néarque, dans son trajet de Diridotis à Susiane, a placé un Abadan sur le bras occidental du fleuve, sur l'emplacement de Ras-el-Bichy. Il ressemble bien, pour le nom, à un Apphadanas de Ptolémée; mais la position n'en est pas du tout la même. Ce savant pense que cette pointe de terre ou île s'est élevée de la mer du temps d'Alexandre à celui de Marius, et que sa jonction au continent a dû avoir lieu, *plus tard*, à une époque plus moderne, puisqu'elle en formait partie du temps d'Edrisi.

Les îles de Zeady, que nous reconnûmes ensuite, ont environ trois milles de longueur du S.-E. au N.-E. Elles sont basses, en partie cultivées, et séparées l'une de l'autre par un canal étroit, qui est à peine flottable. La plaine nue dont nous avons déjà parlé, se termine vis-à-vis l'angle Sud-Est de la première, et l'on y voit des plantations assez étendues de dattiers, au centre desquelles on trouve le petit village de Cheteit. A un mille et demi de ce dernier, il en existe un autre nommé Bewerdy, dans une position à peu près semblable, qui est actuellement désert et en ruines. Le bord du fleuve n'a en cet endroit que trois pieds d'élévation au-dessus de la surface de l'eau; mais il a une profondeur perpendiculaire de huit brasses. Le blé des environs nous parut d'une couleur bien plus claire que celui des rives du Nil. Les cartes de ces parages font monter à cinq le nombre des îles qui s'y trouvent, et Chèbdeh y est même indiquée comme la plus grande. Toutefois, les assurances du pilote, et mes propres observations, m'ont convaincu que Chèbdeh tient à la terre ferme, et qu'il n'y a, à proprement parler, que deux îles, celles de Zeady.

A deux milles de Bewerdy il y a parmi les arbres un autre village nommé Braim. L'île de Mehellah, qui vient ensuite, est presque de niveau avec le fleuve et couverte d'herbages. Elle a trois milles de longueur sur une largeur très-irrégulière. Le bord opposé du fleuve est bien boisé. C'est ici que se termine le canal de Chèbdeh,

yant pour limites, d'un côté, la pointe de Mehellah, et de l'autre elle de Ras-el-Khast, ou pointe de l'eau profonde. Nous arrivâmes ensuite à une partie du fleuve, qui n'a pas plus d'un quart de mille de large, et où nous naviguâmes dans six à sept brasses d'eau. Nous remarquâmes les ruines de deux forts turcs, construits à l'extrémité de ces deux pointes.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ I^{er}. *Procès-verbaux des Séances.*

Séance du 2 janvier 1829.

M. le comte de la Ferronnays, ministre des affaires étrangères, annonce à la Société qu'il souscrit, au nom de son ministère, à dix exemplaires de la Collection de son Bulletin et de son Recueil de Mémoires.

M. le baron Hyde de Neuville, admis récemment comme membre, adresse ses remerciemens à la Société. Son Excellence annonce qu'elle éprouvera une véritable satisfaction à lui donner des preuves de l'intérêt qu'elle porte aux succès et à la prospérité d'une si belle institution.

M. Félix Lajard adresse aussi des remerciemens à la Société, dont il vient d'être reçu membre.

M. le baron de Hammer fait don à la Société d'un Itinéraire manuscrit des anciens porte-lettres vénitiens, depuis Cattaro jusqu'à Constantinople, ainsi que d'un exemplaire de ses Extraits sur les Origines russes. Remerciemens et renvoi au Comité du Bulletin et à la Section de correspondance.

MM. Denaix et Vander Maelen font aussi hommage à la Société, le premier de sa *Mappemonde comparative, ou Nouveau Planisphère*, et le second, des deux premières livraisons de son *Atlas de l'Europe*.

M. le Président annonce qu'il a été déposé sur le bureau, pour le concours, un Mémoire sur la vallée de l'Aisne, accompagné du nivellement de la partie du cours de cette rivière, comprise entre Evergnicourt et son embouchure dans l'Oise.

MM. le chevalier Bonne, Corabœuf et le baron Haxo sont nommés commissaires.

M. Eyriès, chargé de faire un rapport, au nom de la Section de publication, sur un Mémoire manuscrit adressé à la Société par M. Boucher, d'Abbeville, et relatif à l'ancien port de Quentovic, détruit, en 842, par les Normands, annonce que ce travail lui a paru très-digne d'attention, surtout sous le rapport de l'intérêt local, mais dont l'objet n'entre point dans les attributions de la Section de publication : sur sa proposition, le Mémoire est renvoyé à la Section de correspondance.

M. Corabœuf, au nom de la Section de comptabilité, présente le budget des recettes et dépenses de la Société, pour l'exercice 1828 - 1829. Sur la proposition de M. de La Roquette, la Commission centrale décide que le budget sera déposé sur le bureau, et renvoie la discussion à la séance du 16 janvier.

L'ordre du jour appelle l'examen de la proposition relative à la rédaction du Bulletin.

Après une longue discussion, la Commission décide :

1° Que les pouvoirs du Comité dureront aussi long - temps que ceux de la Commission centrale, et que les membres seront renouvelés par cinquième tous les ans;

2° Que l'on procédera de suite à l'élection des Membres du Comité, afin que la publication du Recueil n'éprouve aucun retard.

La Commission nomme au scrutin et à la majorité absolue, pour composer le Comité, MM. Alex. Barbié du Bocage, Bianchi, Bonne, Sueur-Merlin et Warden.

La Commission renvoie au moment de la discussion du budget la proposition faite par le Comité de porter chaque Bulletin à cinq feuilles par mois, au lieu de trois.

Séance du 16 janvier 1829.

La Société admet deux Mémoires qui lui sont adressés pour concourir aux prix relatifs au nivellement des fleuves et des rivières de la France.

Renvoi aux commissaires déjà nommés pour juger ce concours.

M. l'amiral de Krusenstern adresse la seconde partie de son Atlas de la mer du Sud, publié en 1828.

La Commission centrale vote des remerciemens à l'auteur, et charge M. le capitaine Duperry de lui rendre compte de cet ouvrage.

M. Jomard communique une lettre que lui écrit M. Toulouzan, de Marseille, pour recommander M. Rifaud, qui a fait un séjour de dix-huit ans en Égypte et en Nubie, où il a recueilli une grande variété de dessins et des faits intéressans dans toutes les branches des connaissances.

M. Rifaud, présent à la séance, dépose sur le bureau ses collections, et remet une notice succincte de ses travaux.

La Commission centrale entend avec intérêt la lecture de cette notice et la renvoie au Comité du Bulletin.

Le président désigne une commission composée de MM. Barbié du Bocage aîné, Corabœuf, Girard et Jomard pour prendre connaissance des matériaux de M. Rifaud, et en rendre compte à la Société.

M. Jomard annonce que le capitaine Dillon, récemment arrivé à Londres, serait disposé à amener, dans son prochain voyage à Paris, des habitans de la Nouvelle-Zélande, si les frais de leur séjour étaient supportés ou partagés par quelque société savante.

La Commission centrale se forme en comité secret pour discuter le budget des recettes et des dépenses pour l'exercice 1828-1829; M. Corabœuf en donne une nouvelle lecture, et les différens articles en sont successivement adoptés. Ensuite M. de La Roquette soumet une proposition relative à la rédaction du Bulletin.

tin, mais la Commission confirme la décision prise à ce sujet dans sa séance précédente.

M. Alex. Barbé du Bocage propose que la Société fasse paraître en deux parties l'ouvrage de M. Bruguère sur l'orographie de l'Europe, et demande que la première partie soit publiée le plus tôt possible.

§ 2. Admissions, Ouvrages offerts, etc.

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 janvier 1829.

M. Achille-Remi PERCHERON, propriétaire.

Séance du 16 janvier.

M. R.-L. CHATONEY, ancien négociant.

M. d'ESPAIGNOL, géomètre en chef du cadastre du département de l'Ariège.

M. Xavier SAINTINE, homme de lettres.

M. THÉOLOGUE, membre des Sociétés Asiatiques de Paris et de Londres.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 janvier 1829.

Par M. Denaix : *Mappemonde comparative, ou Nouveau planisphère*, Paris, 1829, 2 feuilles.

Par M. Vander Maelen : *Atlas de l'Europe, à l'échelle de $\frac{1}{600,000}$ (projection modifiée de Flamsteed), dressé sur des matériaux rassemblés et des cartes construites par les plus célèbres géographes*, par Ph. Vander Maelen, gravé sur pierre, sous la direction de J. Collon, 1^{re} et 2^e livraisons, Bruxelles, 1829.

Par M. le baron de Derfelden de Hinderstein : *Revue abrégée*

de l'Atlas universel de toutes les parties du monde, sur l'échelle de 1/1,641,836, de Ph. Vander Maelen, contenant une courte notice de ce que cet ouvrage offre de remarquable, ainsi que la désignation des autorités qui y ont été employées, avec quelques notes géographiques, Utrecht, 1828, une brochure in-8°.

Par M. le baron de Hammer : *Sur des Origines russes (Extrait de manuscrits orientaux)*, Saint-Petersbourg, 1827, 1 vol. in-4°.

Par M. Jullien : *Essai sur l'emploi du temps, ou Méthode qui a pour objet de bien régler sa vie, etc.*, par M. A. Jullien, Paris, 1829, 1 vol. in-8°, 4^e édition.

Par M. Broeur : *Annales de la littérature et des arts*, 428 et 429 livraisons.

Par la Société d'Agriculture de Poitiers : *Numéro 24 de son Bulletin*.

Par les auteurs : *plusieurs Numéros du Globe*.

Séance du 16 janvier.

Par M. l'amiral de Krusenstern : *Atlas de l'Océan Pacifique, hémisphère boréal*, Saint-Petersbourg, 1827, 1 vol. in-fol.

Par M. Walckenaër : *Histoire générale des voyages*, tome xv^e, Paris, 1828.

Par S. Exc. le Ministre des affaires étrangères : *Collection des auteurs classiques latins*, par M. Lemaire, tomes 95 à 102.

Par M. Albert Montémont : *Voyage dans les cinq parties du monde*, tome 6^o Océanie, Paris, 1828.

Par M. Bailly : *Notices sur les bibliothèques anciennes et modernes*, Paris, 1827, 1 vol. in-8°.

Par M. d'Espagnol : *Projet d'une statistique du département de l'Ariège*, 1826, 1 broch. in-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de janvier.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de décembre.

Par M. Trouvé : *Annales de la littérature et des arts*, 43^e et 43^e livraisons.

Par la Société Asiatique : *Cahier de novembre de son Journal*.

Par la Société de la Morale Chrétienne : *Numéro 62 de son Journal*.

Par la Société de l'Aube : *Numéro 28 de ses Mémoires*.

Par les auteurs : *plusieurs Numéros du Globe*.

Les succès de notre compatriote, M. Caillé, paraissent avoir inspiré au gouvernement anglais le désir de faire encore quelques tentatives pour obtenir des renseignemens certains sur l'intérieur de l'Afrique. C'est le capitaine West, qui se dévoue à l'accomplissement de cette tâche périlleuse. On se propose de l'envoyer d'abord à Constantinople, afin qu'il puisse s'y procurer des firmans pour les différens princes et chefs musulmans de l'Afrique. On espère que ces recommandations pourront être de quelque utilité, et qu'elles aplaniront au voyageur les difficultés de sa marche jusqu'à Temboctou.

Dans la matinée du 18 septembre 1828, après 7 heures, on a ressenti à Calcutta deux secousses extrêmement fortes de tremblement de terre. Le mouvement, qui était vertical, fit sauter les maisons et leur ameublement avec violence; tandis que le craquement des murs faisait craindre aux habitans de se voir ensevelis sous leurs débris. L'air était entièrement tranquille, mais il était étouffant.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ I^{er}. LIVRES.

38. ANSICHTEN ÜBER DEN LANDESHANDEL NACH ASIEN DURCH RUSSLAND. Considérations sur le commerce de la Russie avec l'Asie, par terre, in-8°, Berlin, 1828.

Cet ouvrage fait connaître le projet de la Russie de rétablir entre l'Europe et l'Asie, l'ancienne route par terre, par Odessa, Tiflis, etc.

39. BIBLIOTHEK DER NEUESTEN WELTKUNDE. Bibliothèque pour les nouvelles découvertes en géographie, tableau historique des événements les plus remarquables, chez tous les peuples de la terre, leur état politique, littéraire et moral, par Malten, in-8°, Arau, tom. VII-X. Prix pour l'année, 12 cahiers, 12 flor.

Cet ouvrage périodique renferme de bons articles géographiques; on remarque dans les quatre tomes que nous annonçons, des notices sur un voyage dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande; — sur le canal de Suez et la navigation de la mer Rouge; — sur un voyage au sommet de l'Hecla; — sur le voyage en Orient, de M. Alex. de Laborde; — sur le pays situé entre le Danube et Constantinople, etc., etc.

40. MÉMOIRES GÉOGRAPHIQUES SUR L'EMPIRE DE PERSE, par Jos. Macdonald Kinneir, agent diplomatique employé près du brigadier-général, sir John Malcolm, pendant son ambassade à la cour de Perse; traduits de l'anglais par le colonel Gaspard Drouville, avec

cartes et notes du traducteur, 2 vol. in-8°, Saint-Pétersbourg, 1827, 30 fr.

Cette traduction, publiée à Saint-Pétersbourg, est importante par les notes que le colonel Drouville, savant distingué, y a jointes; il relève un grand nombre d'erreurs échappées à la plume de l'auteur.

41. LAND-EN ZEE TOGTEN IN NEDERLANDS INDIE (en hollandais). Voyages par terre et par mer aux colonies hollandaises dans l'Inde, etc., faits pendant les années 1817 à 1829, par J. Olivier Iz, ex-secrétaire de Palembang, in-8°, avec planches, Amsterdam, 1828.

L'ouvrage est divisé en 25 chapitres. Le chap. II est consacré à la description de Batavia, dont la rade peut contenir 1000 vaisseaux; cette ville, nommée autrefois l'Amsterdam des Indes orientales, est aujourd'hui en ruines; ce n'est que dans le faubourg *Kampong Tjing* que l'on trouve le mouvement d'une grande ville.

42. THE MODERN TRAVELLER, etc. Le Voyageur moderne, ou description géographique, historique et topographique de différens pays du globe, 4 vol. in-18, Londres, 1828. Ces quatre volumes contiennent la description des Indes.

43. A SKETCH OF MODERN AND ANCIENT GEOGRAPHY. Esquisse de la géographie ancienne et moderne, à l'usage des écoles, par Sam. Butler, nouvelle édit. augmentée, in-8°, Londres, 1828.

Le même auteur a publié plusieurs atlas de géographie ancienne et moderne.

244. SCANDINAVIEN UND DIE ALPEN. La Scandinavie et les Alpes, avec un appendice sur l'Islande, par Victor de Bönstetten, in-8°, Kiel, 1828.

Cet ouvrage offre la comparaison entre les Alpes suisses et celles du Nord, sous le rapport géologique, le long de la côte de Norwège. On remarque sur une étendue de 500 lieues, des roches de granit fendues jusqu'à leur base, en sorte que l'œil peut pénétrer dans leur précipice jusqu'à une profondeur de 400 toises.

245. VOYAGE EN TURQUIE ET A CONSTANTINOPLE, par R. W. Nash, attaché à l'ambassade de lord Strangford; traduit de l'anglais, par H. Vilmain et E. Rives, attachés au ministère des affaires étrangères, in-8°, avec planches et cartes, chez Moutardier.

246. KILIDOR, histoire africaine, recueillie et publiée par M. le baron Roger, ex-commandant et administrateur du Sénégal et dépendances, deuxième édition revue et corrigée, Paris, 1829, 2 vol. in-12, Moreau, rue Montmartre, n° 39.

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, PLANS, etc.

247. GRAND ET NOUVEL ATLAS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE, 30 feuilles en 10 livraisons; dessiné par Fremis et autres géographes attachés au dépôt de la guerre, présenté à l'Académie française par L. H. Berthe, graveur-éditeur; on souscrit chez l'éditeur, rue Saint-Jacques, n° 41. Le prix de chaque livraison pour les souscripteurs 10 fr., trois livraisons sont au jour.

Cet Atlas doit être remarqué parmi ceux qui s'exécutent en ce

moment. Les feuilles de grande dimension, tirées sur papier grand colombier, ont 31 pouces sur 22. Le savant M. Klaproth a donné ses soins à la rédaction des Cartes de l'Europe et de l'Asie.

248. CARTE SPÉCIALE DES POSTES DE FRANCE, indiquant les divers établissemens de cette administration, et les routes desservies par tous les courriers de la poste aux lettres. Présentée à M. le Directeur-général des postes, et publiée d'après son autorisation, par C. Viard, attaché à la direction générale des postes, une feuille grand-aigle.

Sur cette carte sont indiqués les directeurs et bureaux de poste aux lettres; les lieux de distribution et des entrepôts des dépêches; les relais de postes aux chevaux; les conférences servant de limites aux taxes des lettres; les routes parcourues par les mailles de première, de seconde sections, et celles desservies par des courriers d'entreprise, soit en voiture, soit à cheval.

249. NOUVELLE CARTE ROUTIÈRE ET ADMINISTRATIVE du royaume des Pays-Bas et du grand-duché de Luxembourg, gravée au burin, par Berthe, 30 pouces sur 20, à Paris, chez Berthe, rue St-Jacques, n° 41.

250. PLAN DE LA VILLE DE PEKIN, accompagné de la description exacte des lieux les plus remarquables de cette capitale. L'éditeur de ce plan, le père Hyacinthe, annonce qu'il a été levé en 1817, par un ingénieur chinois. La description publiée en russe et en français, comprendra environ 10 feuilles d'impression.

On souscrit à Saint-Petersbourg chez Sleunine et Smirdine; à Moscou, chez Polevoi et Chiraffi: prix 20 roubles assig., 25 roubles port franc, pour l'intérieur et l'étranger.

NOIROT, Agent de la Société de Géographie.

ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, N° 16, à Paris.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 71. — MARS 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

La Société de Géographie remit en 1821, à son correspondant, M. Fontanier, qui devait se rendre dans l'Orient, une série de questions géographiques sur l'Arménie, la Géorgie, la Perse, etc., que le savant voyageur se proposait de parcourir. Aussitôt son retour à Paris, M. Fontanier s'est empressé de faire connaître à la Commission centrale de la Société, ses réponses aux diverses questions qui lui furent soumises. Elles sont contenues dans le rapport dont l'auteur a donné lecture dans la séance du 20 février, rapport qui a été écouté avec toute l'attention que mérite le sujet, et dont nous reproduisons ci-dessous le contenu, d'après la décision de la Commission, qui en a ordonné l'impression au Bulletin. Pour en faciliter l'intelligence, il est nécessaire que le lecteur ait sous les yeux la première série des questions proposées par la Société, et qui ont été publiées avec l'un des Bulletins de l'année 1824.

*RAPPORT fait à la Commission centrale de la Société de Géographie,
le 20 février 1829.*

MESSIEURS,

Lorsque, sur la présentation de M. Jaubert, vous m'avez fait

l'honneur de me nommer votre correspondant, j'avais déjà été à Constantinople; et les affaires de la Grèce ne me permettant pas de parcourir la Turquie, je m'étais rendu à Odessa. De là j'étais parti pour la Crimée, où j'étais demeuré quelque temps. Je m'étais embarqué à Kertch pour Redout-Kalé; j'avais passé en Imiretie, et de là à Tiflis. J'avais après, visité les provinces russes au-delà du Caucase, en suivant de Guendjé à Chumaki, Kuba, Derbent, Bakou; puis retournant à Chumaki, Nuka, et la Kakette, de nouveau j'étais rentré à Tiflis. C'était après cette campagne que je me trouvais en Perse : j'y étais arrivé par Ériwan, Nakhchivan, Tauriz, Caswin. Vos lettres me parvinrent à Téhéran. Je ne pouvais aller sur tous les points auxquels vos instructions se rapportaient. Cependant, pour en embrasser le plus grand nombre, je pensai ne pouvoir mieux faire que de me rendre à Bagdad par Hamadan et Kermanchah. Là je me suis embarqué sur le Tigre, et je suis descendu jusqu'à Bassora, d'où je suis allé par mer à Bouchir. De Bouchir j'ai vu Chiraz, Ispahan; je suis retourné à Tauriz. J'en étais parti pour me rendre sur le lac d'Ourmia, et j'étais déjà parvenu à Selmas, à quatre journées de distance, lorsque je fus arrêté par la fièvre qui me tourmentait depuis Kermanchah; mes amis furent obligés de m'envoyer chercher pour me faire transporter à Tauriz. On me conseilla de retourner à Tiflis, dont le climat était plus salubre et moins contraire à l'hépatite, cause de ma maladie, et j'y revins par les provinces du Karadagh et du Carabagh, que je n'avais pas encore visitées. J'y passai l'hiver sans être entièrement rétabli; puis je m'embarquai, après avoir vu le Guriel et la Mingrélie, que d'abord je n'avais que traversés. Je suivis, dans un bateau, la côte des Lazes jusqu'à Trébizonde. De là j'ai gagné Erzeroum, qui me paraissait être, d'après vous, un lieu important d'observations. Je me dirigeai ensuite vers Constantinople, en cherchant la route la moins tracée; et pour cela j'allai à Sivas, de Sivas à Tocate et Boly, par la route ordinaire; de Boly à Constantinople, par celle de Guéivé, qui n'est pas décrite, à ce que je crois.

De Constantinople je me rendis à Smyrne, passant par Brousse; je reconnus les ruines d'Apothonie, sur le lac de ce nom. A Smyrne je m'embarquai pour visiter les Cyclades, les Sporades et les îles Ioniennes, seules parties de la Grèce que les circonstances me permirent de voir.

Je ne chercherai pas, Messieurs, à vous intéresser en parlant des dangers que j'ai pu courir pendant mes voyages. Il n'y a de vraiment périlleux que le passage de Kermanschah à Bagdad, de Bagdad à Bassora, ainsi que celui de Redout-Kalé à Trébizonde. Partout ailleurs, pour peu que l'on connaisse les langues et les mœurs des habitans, on peut marcher avec sécurité, quand on a pris les informations et les précautions nécessaires. Cependant il m'est impossible de ne pas vous faire observer qu'ordinairement j'ai voyagé seul, que souvent mes relations ont été interrompues, que j'ai souffert de graves et longues maladies. Vous ferez quelque état de la situation d'un homme isolé au milieu de populations pour lesquelles il est toujours un objet de défiance, quand il n'est pas celui de leur mépris. Vous sentirez combien les informations sont difficiles là où tant d'ignorance se mêle à tant de préjugés, et si la solution que je vais donner à la plupart de vos questions ne vous paraît pas complète, du moins serez-vous persuadés que ce n'est pas sans difficultés que j'ai pu l'obtenir.

1° Je ne puis présenter aujourd'hui qu'un résumé du travail que j'ai dû faire sur la question première. Les cartes sur lesquelles sont tracées mes annotations, ainsi que mes itinéraires, ont été envoyés à M. le général Guilleminot par M. Lapie auquel ils avaient été communiqués pour servir à son travail sur la Turquie. Voici les observations principales. La chaîne de l'Elvend près de Hamadan : la position de Kengawer n'est pas marquée exactement sur la plupart des cartes; j'ai rectifié la route jusqu'à Kermanschah, et j'ai tracé la direction des montagnes qui joignent cette chaîne à celle des Monts Zagros, limites de l'Arabie et de la Perse. On a peu insisté jusqu'à présent sur Kengawer où se trouvait un temple de Diane, dont les matériaux servent aujourd'hui à une mosquée.

Les Persans l'attribuent à Cosrov (l'un des cosroës) ; leur imagination a singulièrement embelli ces débris qui d'ailleurs ont plus d'étendue qu'on ne le suppose, car des fragmens de colonnes se trouvent encore à une distance d'un demi-mille.

De Bagdad à Bassora, j'ai cru reconnaître que le Tigre se portait beaucoup plus à l'Est que ne le montrent la plupart des cartes. Les montagnes du Lourestan sont aussi beaucoup plus rapprochées de son cours ; j'ai tracé ce cours avec la boussole ; j'ai également indiqué le lieu de pâturages des tribus les plus importantes du pachalik de Bagdad, les Chammars, les Benilam, les Abou-Mehemed, les Mountefiks. J'ai pris des informations sur l'origine de la Diala, du Karasou, du Caroun ou Eulée qui se jettent dans le Tigre ou dans le Chat-el-Arab. A une lieue et demie de Souguechoug ; j'ai appris que là se trouvaient les ruines de Tallem, à six lieues plus loin celles que l'on appelle Moughaira. Près de Zaïne ; dans un lieu nommé autrefois Obilla, sont de nombreuses ruines d'Apologus, aujourd'hui Aboul Felous. De Bassora à Bouchir, j'ai noté l'*Apamea Messeniensis* qu'Alexandre nomma Alexandra, où se trouvent des urnes sépulcrales des anciens Persans. On nomme ce lieu Kouër. L'*Affadana* de Néarque (d'après le docteur Vincent), est à deux tiers de la longueur d'Apamea ; on l'appelle Abadan ; il reste une coupole que je ne crois pas d'une haute antiquité : j'ai reconnu l'endroit où manqua périr la flotte de Trajan, qui se trouve à la jonction de l'Euleus et du Chat-el-Arab. Vers la pointe d'Alexandra est l'Affar grec qui joignait les deux fleuves ; j'ai marqué la hauteur du Tigre et de l'Euphrate à leur embouchure commune, lors de la marée basse. Les cartes de Bouchir jusqu'à Téhéran sont généralement exactes. Je me suis borné à prendre des notes géologiques sur les montagnes que nous avons traversées. En Géorgie, j'ai un tracé des montagnes de ce pays, et des cours d'eau principaux. Pour la Turquie, j'ai fait un plus grand nombre de corrections ; j'ai rectifié plusieurs erreurs dans la principale direction du Taurus, et dans la position des lieux indiqués sur les cartes ; j'ai signalé quelques erreurs dans le cours du Tigre, de

l'Éphrate, du Chourouq, du Kizil Irmaq, du Tocatu-Sou (1) ; la plupart des montagnes ne sont pas très-bien tracées. Cette partie de l'Asie est pour ainsi dire divisée en zones parallèles, courant du N.-O. au S.-E. Je ne connais pas en Perse, ni en Turquie, de volcans actuellement en ignition ; j'ai vu les feux de Bakou qui ne rentrent pas dans la classe des volcans, et qui ne projettent aucune substance. Dans le Lourestan est une montagne nommée *Aguer-baridje*, d'où l'on voit sortir une flamme vive et bleuâtre, semblable à de l'alcool en ignition ; il n'y a dans les environs ni bitume, ni matières sulfureuses. Mais des débris d'anciens volcans sont nombreux et couvrent de grands espaces. La province d'Érivan, le pied de l'Ararat, le Demawend, près de l'Elbourz les environs de Turcmetchaï, la province d'Erzèroum, Tourtèoum, Constantinople, Santorin, etc., tous ces lieux demandent des descriptions particulières qui ne sauraient entrer dans un simple résumé.

2° Les déserts de la Perse que j'ai vus ne sont pas d'un terrain que les vents puissent chasser dans certaines directions ; le sol est composé de débris schisteux d'une espèce d'argile recouverte de nitre, sur lequel croissent de la soude et des chardons qui servent à la nourriture des chameaux. Lorsque l'on y conduit de l'eau, et qu'on le travaille, il devient productif. Cependant, il est à remarquer que ces déserts s'arrêtent au pied des montagnes. Les vents dominans, m'a-t-on dit, sont ceux du N.-O., le *Chemal* des Arabes.

3° L'opinion des habitans de la côte de la mer Caspienne est que cette mer reprend son niveau tous les trente ans. Dans ce moment elle décroît. Bakou qui était situé sur ses bords, en est éloigné aujourd'hui de plus de trente pas. J'ai huit observations barométriques, faites sur son rivage. J'ai remarqué sur les montagnes de Derbend à Bakou une trace horizontale qui continue, quelle que soit la nature de roche. La mer aurait-elle eu là son niveau ? Dans ce cas un nivellement barométrique fait par le major Monteith, prouverait que le bassin du Kour aurait dû être inondé, ce qui se

(1) C'est le Tozan-Ju-Sou, (*N. du R.*)

rapporterait assez avec les cartes anciennes où l'Ibérie et l'Albanie qui n'ont de villes marquées que sur les montagnes. Je n'ai pas vu de coquilles dans la mer Caspienne, bien que Bakou soit sur un terrain coquiller, recouvert d'un calcaire secondaire formant les montagnes qui dominent la ville, et que la presqu'île où se trouvent les feux souterrains renferme un calcaire coquiller, absolument semblable à celui qui dans le midi de la France, se trouve près de la formation de houille. On y fait une pêche considérable de phoques, d'esturgeons et de harengs que l'on nomme chahmali;

4° Je ne connais de courant d'eau un peu considérable que le Passi-Tigris qui se jette dans le golfe Persique. Quant à des rivières souterraines, on rencontre bien quelques sources entre des couches de roche, mais rien qui puisse autoriser cette supposition que la mer Caspienne irait se jeter sous terre dans le golfe Persique. Les chaleurs étant très-fortes en Perse pendant l'été, sans que la rosée y tombe le soir, comme en Egypte; l'évaporation oblige les habitans de conduire l'eau par des canaux souterrains; les rivières d'ailleurs, excepté l'Araxe, ne sont guère que des torrens, qui, saignés partout où l'on a pu le faire, ne peuvent suivre leur cours jusqu'à de grandes distances.

5° Je connais en Perse des mines de cuivre dans le Karadagh; une mine d'or à Chiraz; du sel gemme près d'Erivan, de Koum, de Bouchir; les mines de sel sont les seules exploitées. Près de Soliman, dans l'Azerbaïdjan, on a trouvé il y a quelque temps une mine d'émeraudes. En Turquie, j'ai vu les mines de Gumuch-Khané, et je sais où sont les autres; je ne connais de mines de fer que chez les Ascétiens, dans le Caucase.

6° J'ai rapporté du coton et des graines du nord de la Perse. Je crois qu'il pourrait réussir dans les contrées méridionales de la France. Voici sa culture. Au mois de mars on inonde un terrain labouré en automne; en avril on sème et on arrose; quand la plante est sortie, on arrose de nouveau; on récolte en novembre. Terrain léger, maigre et rocailleux; la graine se met à deux pouces de profondeur. — Le sucre du Mazanderan vient de la canne des

lades. Je n'ai pu en avoir. En Perse on ne sait pas le purifier ; il est rouge et onctueux ; il sert dans la médecine : pour l'usage ordinaire on emploie des petits pains faits avec du sucre terré de l'Inde, que l'on raffine assez mal.

7° Les chèvres de Kerman ont été, dit-on, introduites par Chah-Abbas I^{er}, qui les fit venir de Cachemire. Elles ne peuvent que difficilement être transportées hors de leur pays. M. Bruce, résident anglais à Bouehir, voulut en envoyer six en Angleterre ; mais elles périrent (x). Une personne qui en a vu m'a assuré qu'elles étaient identiques avec celles d'Angora. J'ai vu moi-même ces dernières : une nuée de sauterelles qui avait inondé cette province avait obligé de les mener près de Marsivan, et les fabricans se plaignaient déjà de la différence qu'avait apportée dans leur toison le changement de pâturages. Cet animal est semblable à la chèvre commune, mais plus petit ; ses yeux sont rouges ; sa toison, plus abondante, a un reflet argentin très-remarquable. — Avant d'arriver à Smyrne, je ne savais pas ce que c'était que du chevron de Perse ; j'appris là que c'était le poil de devant des chèvres de la Caramanie et du Curdistan.

8° La Mummîè se trouve à trois milles de Babakhan : la montagne où elle se forme se nomme Tengui-Turcab. On la laisse amasser pendant six mois ; puis on l'enlève des parois de la caverne où elle suinte, en la faisant un peu chauffer. On la mêle ensuite avec de l'huile ou de la graisse de mouton, pour lui donner la consistance que l'on désire ; après, on l'enferme dans de petites boîtes de fer-blanc. La récolte appartient au roi, qui en donne le tiers pour payer les gardes de la caverne. D'après la description, on doit supposer que la montagne est calcaire : à peu de distance on trouve du gypse.

(x) M. Jouannin, l'un de nos confrères, qui a séjourné plusieurs années en Perse, pense que ce n'est pas dans la province de Cachemire qu'existent les chèvres dont le précieux duvet s'emploie à la confection des châles ; mais que c'est du Thibet que l'on retire tout le *tschik* qui sert à alimenter les manufactures cachemiriennes. (N. du R.)

10° Je n'ai pu me procurer que peu de renseignemens sur les Guèbres. Je sais qu'ils adorent le feu, qu'ils font deux prières par jour en se tournant vers le soleil; que leurs prêtres ont des costumes particuliers pour les cérémonies religieuses; qu'ils donnent à Zoroastre le nom de prophète; qu'ils ont des livres d'une écriture particulière. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en procurer, ce m'a été impossible; je ne dois même qu'au hasard ce peu d'informations. Ils habitent Yezd, ville ruinée en partie, mais fameuse par ses étoffes de soie et de coton (1). Le nombre est à peu près de six mille; ils ont des coréligionnaires à Hérat, à Caboul, au Candahar et dans l'Inde. La plupart sont agriculteurs. Leur amour du travail les fait payer plus que les autres jardiniers. Les mahométans et même les chrétiens de la Perse les accusent de se marier entre frère et sœur; ils ont une physionomie particulière qui les fait reconnaître aussi bien que l'on reconnaît les Arméniens et les Juifs.

11° Il est presque impossible de répondre à cette question. Seulement la population paraît s'accroître en Perse. La plupart des hommes n'ont qu'un femme.

12°, 13° rentrent dans la première.

14° J'ai répondu dans le temps en détail à M. Jaubert, sur les manuscrits persans et arabes. Voici la note des manuscrits arméniens que l'on dit exister dans quelques couvens. Mais je crois que l'on n'en trouverait guère que dans celui d'Echmiatzin. J'ai pris des informations sur ceux de Van et de la Géorgie; on m'a assuré qu'il n'y avait rien; c'est ce que je puis assurer pour ceux d'Ispahan et de Sivas que j'ai visités. Ces manuscrits seraient, dit-on; Koré Narsé, 500 ans après J.-C.; Mari Abbas, du monde 3857; Jeliké, années de J.-C. 500; Kazar 500; Oanès catholicos 900, Aketan-Kiagos (en grec); Zenop 400 avant J.-C.; Mizrop Eretz

(1) Suivant M. Jouannin, on trouve aussi des guèbres dans le Kerman. Ces faibles débris de l'ancien peuple de Zoroastre ont déjà été l'objet de recherches et d'observations savantes; et les travaux d'Anquetil, Du Perron de Hyde, etc., ont jeté quelques lumières sur la nature et l'importance de cet objet. (*N. du R.*)

1000 avant J.-C.; Aristochus Lazvertetzi 1100; Arakel Vertabet 1800; Kachadour (très-rare); Pouzend 400; Narchez Chenrali (poète) 1200; Vartab 1200; Koriozi 500; Thomas 500; Onès episcopos 800; Stephanos taronatzî 1000; Matheos Oetzî 1200; Grigor Eretz 1200, Samuël Eretz 1200; Guirakos Gansaketzi 1200; Nahakia 1300; Vahara (poète) 1300, Thomas Vartabet Mezopetzi 1500; Greor magistros (poète) 900; Onctanes episcopos; Erakel; Kosrow; Evaud; Sempate; Thomas; Chapon Pacatroni; Mosès Kakanetzi; Aman Vertabet; Moukitou Anetzi; Sartavak Vertabet; Zakaria Vertabet; Khorene Vertabet; Apoussal.

2° J'ai cherché des renseignemens sur les cavernes du Pachalik d'Erzeroum; il y a en effet une construction à quelque distance de Mouch; c'est un rocher détaché de la montagne qui a été précipité sur l'Araxe. On a creusé ce bloc, et l'on y entre par un escalier de trente marches environ; l'intérieur est divisé en compartimens, au fond est une espèce d'église, au milieu un puits qui va à l'Araxe. Une corniche l'entoure sur les quatre côtés. Il est dans un grand état de dégradation; une grande quantité de cavernes qui existe plus loin, le fait supposer de la nature calcaire des montagnes; mais dans des pays souvent révoltés, où ces cavernes servent d'asyle à la population, les habitans se font un devoir de ne pas les découvrir et de donner de fausses indications.

Les questions 4, 5 et 6 rentrent dans la question n° 1,

8° La manière de voyager ne peut être commode et économique tout à la fois. Voici comme j'entendrais un voyage utile, fait dans ce pays pour l'avancement de la géographie. Un homme partant seul ou mal escorté ne fera pas deux lieues sans être dévalisé; il faut donc qu'il se joigne à d'autres voyageurs, qu'il suive une caravane, mais alors il ne pourra s'écarter de la route; il sera forcé de partir quand il voudrait rester, de rester quand il voudrait partir. D'ailleurs, il faut qu'il se règle sur les lieux de haltes; ailleurs il ne trouvera ni habitations, ni provisions. Il ne s'agit donc que de savoir combien d'hommes il doit avoir avec lui pour être tout-

à-fait indépendant. Je pose en principe que six hommes bien armés, portant peu de bagages, munis de bons firmans, peuvent traverser l'Asie dans tous les sens sans aucun danger. Mais il faudra porter des provisions, et camper quand il n'y aura pas de gîte. L'attirail comportera au moins deux mulets, et un homme pour les conduire. De plus, on aura quelques présens à faire aux chefs des pays que l'on parcourra ; on devra éviter les motifs de discussion et de dispute, et quelque argent les termine toutes. C'est ainsi qu'ont été faits les voyages des Anglais qui ont si bien décrit la Perse ; les nôtres, entrepris avec plus d'économie, ne peuvent avoir les mêmes résultats : j'estime ces frais à 12,000 francs environ par année. Je ne crois pas que l'on puisse faire des excursions constamment utiles d'une autre manière. On sera toujours obligé de suivre les chemins connus, les routes ordinaires de commerce. Je ne pouvais pas cependant me régler d'après ce système ; mais je l'ai suivi en partie, en achetant des chevaux pour moi et deux hommes armés. J'avais donc la possibilité, tout en suivant la route générale, de m'arrêter et de pousser des reconnaissances à droite et à gauche des chemins, ce qui eût été impossible sans cette précaution. Les frais que j'ai faits ont été, terme moyen, de 5,000 francs par année. Si je n'en compte que 12 pour la méthode que j'indique, c'est parce qu'il y a de l'économie à nourrir soi-même ses chevaux et ses gens, au lieu de les laisser à la charge des chefs de caravane.

11° Il existe, en effet, près de Téhéran, des puits profondément creusés, servant à suivre des courans d'eau ; mais ces courans d'eau ne sont autre chose que des canaux souterrains, fabriqués ainsi pour empêcher l'évaporation et ne pas diminuer la quantité d'eau, si précieuse et si rare dans ces contrées. Ces puits existent dans toutes les grandes plaines un peu habitées, près de tous les villages ; il est probable que cet usage remonte à une haute antiquité.

12° Les informations que l'on a en Perse sont assez volontiers données par les habitans, qui spéculent sur la curiosité des Européens : ainsi je crois avoir vu toutes les ruines qui sont près d'Hamadân ; le tombeau d'Esther et de Mardochée ; Ali-Abou-Ben-

Senna (Avicenne); le lion d'Eole; enfin les inscriptions cuneïformes, qui se trouvent en effet au midi de la ville, près d'un ruisseau qui descend de la montagne. Un des fils d'Abbas-Mirza fit faire; sur ma prière, une chasse le long de la montagne, et on ne trouva aucune autre trace d'antiquité. Cependant, je n'ai rien vu qui ressemblât à un ancien aqueduc, si ce n'est sur un des côtés de la montagne une coupe transversale perpendiculaire aux couches schisteuses dont elle est formée; mais en examinant la roche, je reconnus que c'était une délitation de cette espèce de schiste qui passe au gneiss, et ensuite au granit. Je remarquai; en outre, que le courant était trop bien tracé et trop encaissé pour que jamais il eût été nécessaire de faire un aqueduc à une si grande élévation; je suivis le ruisseau jusqu'à la ville, et je ne vis rien de plus. D'un autre côté, je ne saurais concilier l'existence d'Ecbatane avec la fraîcheur des monumens qui subsistent encore à Hamadan, opposée à l'absence de toute autre ruine; et cependant les matériaux que l'on avait employés provenaient sans doute des montagnes voisines; ce devait être du grunstein, dont on se sert encore aujourd'hui pour couvrir les sépulcres; ce devait être du marbre de Kengawer, le même qui avait servi au temple de Diane, au tombeau d'Avicenne, matériaux qui résistent au temps. Les mœurs des Persans sont une image trop fidèle de celles de l'antiquité, pour ne pas faire supposer que les souverains de la Babylonie, obligés, pendant les chaleurs de l'été, de se réfugier dans les montagnes, se plaçaient cependant de manière à pouvoir défendre leurs Etats s'ils étaient envahis. Pourquoi donc auraient-ils établi leur séjour derrière un passage aussi difficile que celui de l'Elvend? Les ruines de Korumabad (1), des murs nombreux, des restes d'aqueducs, des bastions, me feraient bien plutôt supposer que là était l'ancienne Ecbatane, et les marchés d'Arrien viendraient à l'appui de ma supposition.

(1) Ne serait-ce pas Khourrem Abad خرم آباد (N. du R.)

Je ne terminerai pas, Messieurs, sans vous communiquer un itinéraire que j'ai fait sur la route de la Sibérie jusqu'à Téhéran. De malheureux Imiretiens que le gouvernement russe avait envoyés en Sibérie, pour avoir voulu s'opposer à l'enlèvement du roi d'Imirete, que l'on transporta à Pétersbourg, sont parvenus à s'échapper de la forteresse de Sinomoplatki. Ils ont d'abord traversé en quatre mois le pays des Kirguis, et de là sont entrés dans le territoire des peuples tartares appelés Tachkins. Ce peuple vit dans des maisons, il a une ville nommée Koussu, et un chef qui prend le titre de koukan. Ils ont mis trois jours de marche dans ce trajet. De là ils sont allés, en cinq jours, à Kodjend, ville, d'après leur rapport, de 25,000 habitans, sous la domination des Usbeks; en 2 jours, à Oratopa, ville considérable, habitée par des Tartares soumis et indépendans des Usbeks et des Tachkins; en 4 jours, à Zizak, ville dépendante du beig d'Oratopa; en 6 jours, à une autre ville dont ils n'ont pas pu dire le nom; de là à Samarcand, petite ville de Boukharie, où commande le fils du Khan en 6 jours; en 3 jours, à *Nourad*, ville gouvernée par un beig; à 4 jours encore, une ville dont les voyageurs ne savaient pas le nom; et où ils ne sont pas entrés; 4 jours, jusqu'à Bokhara, résidence du souverain de la Boukharie: cette ville est plus considérable que Téhéran; 12 jours jusqu'à Autkoï, petite ville fortifiée, gouvernée par un khan indépendant; 3 jours à Mééman, gouverneur indépendant; 2 jours, jusqu'à Bala-Mourghab, souverain indépendant; 6 jours, jusqu'à Hérat, où est un Chah-Zadeh, fils de Mahmoud-Chah, roi de Caboul. De là arrivée à Téhéran, par la route ordinaire. L'homme dont j'eus ces renseignemens se nomme Tcheroff; c'est un prêtre parlant le turc. Il avait trois autres compagnons de route et d'infortune. Leur voyage avait duré plus d'une année. Souvent ils étaient obligés d'éviter les villes et les chemins battus. Je les recommandai au chargé d'affaires de Russie, M. Mazarowitch, qui obtint la grâce de deux d'entre eux. Les deux autres allèrent rejoindre le descendant des Valy de Géorgie, Alexander Mirza, qui habitait Selmas.

EXPÉDITION DE LA PÉROUSE.

Maintenant que la fin malheureuse de l'expédition commandée par le comte de la Pérouse, est trop bien confirmée, nous croyons devoir réunir dans un seul cadre, comme monument historique, tout ce qui se rattache au voyage de découvertes de notre infortuné compatriote; nous exposerons d'abord les différentes circonstances de sa navigation, depuis son départ de Brest jusqu'à son apparition à Botany-Bay, lieu d'où l'on reçut les dernières nouvelles de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*. Ce sera retracer une série de malheurs inouis, qu'aucune autre expédition maritime n'a jamais éprouvés. À cette narration que nous empruntons à l'intéressant abrégé historique et chronologique des principaux voyages de découvertes par mer, que vient de faire paraître notre estimable collègue M. Bajot, nous ferons suivre un extrait traduit de l'*Oriental Herald*, du voyage du capitaine Dillon, envoyé à la recherche de la Pérouse, par la compagnie anglaise des Indes, qui s'est procuré des témoignages irrécusables du naufrage de l'illustre navigateur, et du lieu où s'est passé ce fatal événement. Nous présenterons ainsi le commencement, les diverses phases, et enfin le dénouement funeste de ce long drame.

Louis XVI, le restaurateur de la marine française, se plaisait à cultiver l'étude de la géographie, et prenait l'intérêt le plus vif aux progrès de cette science. Le capitaine Cook venait d'achever ses voyages; les travaux immortels de ce célèbre navigateur frappèrent l'admiration le Roi de France: mais cet auguste prince ne voulut pas que l'Angleterre seule eût l'honneur de perfectionner la géographie de notre globe; et à l'issue d'une guerre où la marine royale de France venait d'apprendre à une nation rivale que les Tourville et les Duguay-Trouin avaient de dignes successeurs, Louis XVI voulut prouver qu'en paix comme en guerre, la France savait cueillir les palmes de la gloire. et s'illustrer par les plus nobles entreprises.

Il conçut donc lui-même le projet d'une expédition scientifique, dont le but était d'achever la reconnaissance entière des parties du

monde encore inconnues, ou que Cook n'avait pu explorer qu'imparfaitement. Ce plan était très-vaste ; pour en tracer les détails le Roi daigna s'adjoindre le savant Fleurieu et s'éclairer de ses conseils. Les instructions données à M. de la Pérouse sont donc l'ouvrage de Sa Majesté et de l'illustre navigateur que la marine française s'honore d'avoir compté parmi ses officiers. Ces instructions sont regardées comme un chef-d'œuvre ; cependant, osons le répéter, puisque la Pérouse l'a dit lui-même, le plan de son voyage était trop étendu relativement au temps qui lui avait été limité pour le mettre à exécution. Il ne put souvent qu'esquisser ce qu'il aura voulu approfondir, et fut parfois contraint de parcourir rapidement des parages dont la reconnaissance eût exigé qu'il s'arrêtât un certain temps.

Deux flûtes du port de 500 tonneaux furent équipées à Brest pour ce nouveau voyage autour du monde. On les arma en frégates, et l'on substitua à leurs anciens noms ceux de *la Boussole* et *l'Astrolabe*. Le comte de la Pérouse, capitaine de vaisseau, déjà renommé par les connaissances et les talens dont il avait fait preuve dans la guerre d'Amérique, fut choisi par le Roi pour commander en chef l'expédition. Le vicomte de Langle, aussi capitaine de vaisseau, l'un des plus savans officiers de son corps, commanda sous ses ordres le second bâtiment ; les états-majors furent composés d'officiers distingués par leur mérite, choisis par M. de la Pérouse lui-même.

Depuis que les puissances de l'Europe, jalouses de contribuer à l'accroissement des connaissances humaines, envoient des bâtimens chargés d'explorer les contrées lointaines, il n'avait jamais été pris tant de soins, de précautions plus grandes, plus propres à assurer le succès d'un long voyage, qu'il n'en fut pris pour l'expédition de la Pérouse (1). La prévoyance la plus minutieuse, l

(1) L'Angleterre elle-même voulut y contribuer ; et elle prêta généralement à la France une partie des instrumens nautiques qui avaient servi au capitaine Cook, pour être confiés à M. de la Pérouse.

sollicitude la plus assidue, présidèrent à l'armement de ses deux navires. Aucune expédition du même genre n'avait été jusque là entreprise avec autant de motifs de sécurité. Par quelle inconcevable fatalité fut-elle la plus malheureuse de toutes !

La Boussole, que monta M. de la Pérouse, et *l'Astrolabe*, commandée par M. de Langle, furent prêtes à partir vers le milieu de l'été de 1785. Ces deux bâtimens appareillèrent de la rade de Brest le 1^{or} août de cette année ; le 13, ils mouillèrent à Madère, et le 19 à Ténériffe. M. de la Pérouse s'assura que les déterminations géographiques de ces îles, ainsi que des Salvages, faites par MM. de Borda, Verdun et Fleurieu, ne laissaient rien à désirer. Quoique pressé par le temps, il se rendit aux vœux des savans de l'expédition, qui désiraient monter au pic ; ils en mesurèrent la hauteur, et y firent plusieurs observations importantes ; malheureusement les papiers qui les contenaient ne sont pas parvenus.

Les deux navires reprirent la mer le 30 août, coupèrent l'équateur le 29 septembre, et, le 16 octobre, furent en vue des îles de Martin-Vaz. Deux jours après, ils atteignirent l'île de la Trinité, où l'on espérait pouvoir faire de l'eau ; mais la chose s'étant trouvée impossible, M. de la Pérouse se hâta de se rendre à l'île de Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil. Dans cette traversée, il chercha vainement l'île de l'Ascension, indiquée par d'Après à cent lieues dans l'O. de la Trinité, et il s'assura que cette île n'était autre chose que la Trinité elle-même, mal placée, sur l'autorité d'anciennes cartes.

Il mouilla à Sainte-Catherine le 6 novembre, s'y procura aisément les rafraîchissemens dont il avait besoin, et en partit le 19 du même mois pour aller doubler le cap Horn. Il chercha sur le 44^e parallèle l'île Grande-de-la-Roche, et s'assura qu'elle n'existait pas, ou que du moins il y avait de grandes erreurs dans la position qui lui avait été assignée. Le 21 janvier 1786, on eut connaissance de la côte des Patagons ; on entra dans le détroit de le Maire, et l'on doubla sans accident le cap Horn. Enfin,

le 22 février, l'expédition arriva à la Conception sur la côte du Chili.

Le journal de la Pérouse contient plusieurs observations intéressantes sur l'état où se trouvait alors cette colonie espagnole, et sur l'histoire naturelle de cette contrée, encore aujourd'hui peu connue, et qui ne l'était à cette époque que par le peu qu'en avait rapporté Frézier.

La Pérouse reprit la mer le 17 mars, se dirigeant sur l'île de Pâques, dont il eut connaissance le 8 avril : il y mouilla le lendemain dans la baie de Cook. Toutes les observations qu'y avait faites le célèbre navigateur dont elle porte le nom, furent trouvées d'une exactitude parfaite par le commandant français ; la partie de l'histoire naturelle seulement laissait beaucoup à désirer. Le séjour beaucoup trop court que l'expédition fit dans cette île ne permit pas à nos observateurs de s'en occuper comme ils l'eussent désiré : on leur doit du moins une description et des figures exactes de ces singuliers monumens, de ces statues colossales dont Cook avait déjà fait mention, dont l'origine inconnue aux insulaires actuels semble avoir appartenu à une peuplade qui n'existe plus aujourd'hui.

La Boussole et l'Astrolabe quittèrent l'île de Pâques le lendemain même de leur arrivée, et firent route directement pour les îles Sandwich. Leur traversée jusqu'à là ne présente rien de particulier. Le 28 mai, elles furent en vue d'Owyhee, et mouillèrent le lendemain dans une baie de l'île Mowee : elles s'y procurèrent une assez grande quantité de provisions fraîches, quoique leur séjour dans cette baie n'eût été que d'une seule journée.

Un des points sur lesquels insistaient le plus les instructions données à M. de la Pérouse, était la reconnaissance des parties de la côte N.-O. de l'Amérique d'où Cook avait toujours été repoussé par de gros temps, et où l'on supposait encore qu'il existait quelque entrée communiquant avec la baie d'Hudson. Il se hâta donc de se rendre sur cette côte : mais le vaste plan de sa campagne

lui donnait trop peu de temps à consacrer à une semblable investigation ; il aurait fallu qu'il pût faire en quelques semaines ce qui a coûté trois années de travaux assidus au capitaine Vancouver.

Le 23 juin, il eut connaissance de la côte d'Amérique et du mont Saint-Élie : c'est de ce point qu'il devait commencer son exploration, en revenant vers le S. Il découvrit d'abord une baie qu'il nomma *baie de Monti*, du nom d'un des officiers de l'expédition ; il connut ensuite la rivière de Behring, et entra enfin dans une baie vaste et profonde, inconnue jusqu'alors, et à laquelle il donna le nom de *baie du Port des Français*.

C'est là qu'un affreux événement devait commencer la chaîne des infortunes de cette malheureuse expédition. Jusque là tout l'avait favorisée ; les bâtimens n'avaient éprouvé aucun accident ; la santé des équipages était parfaite. Un si heureux début avait, s'il se peut, redoublé le zèle et l'ardeur dont chaque personne des deux navires était animée pour le succès d'un si intéressant voyage. Mais là la fortune les abandonna, ou plutôt le destin s'attacha dès-lors à les poursuivre jusqu'à ce qu'il eût enfin consommé leur perte totale.

La Boussole et *l'Astrolabe* étaient mouillées depuis dix jours dans le Port des Français ; le plan en avait été levé, et il ne restait plus que les sondes à rapporter. Le 13 juillet, la biscaïenne, le petit canot de *la Boussole*, et la biscaïenne de *l'Astrolabe*, montés par des officiers des deux bâtimens, furent expédiés pour effectuer ce travail. Ces trois embarcations étaient sous les ordres de M. d'Escures, lieutenant de vaisseau, auquel M. de la Pérouse avait fortement recommandé de ne pas s'approcher trop près de la passe de l'entrée avant l'heure de la mer étale, parce que, pendant l'action de la marée, il y régnait une barre fort dangereuse, occasionnée par la violence du courant qui portait sur des brisans. M. d'Escures, n'ayant pu bien juger jusqu'à quelle distance de la passe ce courant se faisait sentir, se trouva dans ses eaux lorsqu'il croyait encore n'en avoir rien à redouter. Vainement l'é-

quipage de la biscayenne fit force de rames pour rétrograder ; la chose fut impossible , et l'embarcation , entraînée dans la barre , fut renversée par la force des lames qui s'y déployaient avec fureur : tous ceux qui la montaient furent engloutis. La biscayenne de l'*Astrolabe* se trouvait encore à une assez grande distance de la passe pour n'avoir rien à craindre ; mais les deux fils de M. de la Borde , qui la montaient , à l'aspect du péril de leurs camarades , n'hésitèrent pas à voler à leur secours ; et à s'engager dans les brisans malgré l'imminence du danger ; ils ne purent que partager leur sort. Le petit canot de *la Boussole* , commandé par M. Boutin , entraîné pareillement sur la barre , fut le seul qui ne périt pas. Sa meilleure construction , sa légèreté , qui lui permit , quoique rempli d'eau , de continuer à gouverner , surtout la présence d'esprit et le sang-froid de M. Boutin , lui firent éviter le naufrage. Il fut entraîné hors de la passe , et , rentrant à l'étable marée , alla annoncer à son chef le cruel événement dont il avait été témoin , et sur le point d'être la victime.

Des vingt-une personnes qui montaient les deux biscayennes , pas une ne fut sauvée ; on ne trouva pas même leurs restes : dans ce nombre étaient six officiers. Sur une petite île de l'intérieur de la baie , un cénotaphe avec une inscription fut érigé à la mémoire de ces infortunés. Il est pénible d'être obligé de dire que , malgré les droits incontestables de première découverte , malgré ceux du malheur , plus sacrés encore , les navigateurs et les géographes anglais n'ont conservé , ni à cette île , ni même au Port des Français , les noms que M. de la Pérouse leur avait imposés.

Le 30 juillet , l'expédition quitta ces funestes bords pour continuer l'exploration des côtes de l'Amérique ; mais M. de la Pérouse ne put la faire que très-superficiellement , n'ayant que peu de temps à consacrer à un travail qui en exigeait beaucoup. La mauvaise marche , les mauvaises qualités de ses bâtimens , dont il ne cesse de

se plaindre (1), lui en faisaient perdre encore. Il n'ajouta donc que peu de chose aux connaissances que Cook avait données sur ces parages. Il y éprouva d'ailleurs une partie des inconvéniens qui avaient empêché le commandant anglais de perfectionner cette partie de ses travaux : des brumes continuelles lui dérobaient la vue des terres ; et des courans , portant constamment au large , l'en écartaient sans cesse. Ce furent ces courans qui firent soupçonner à la Pérouse une vérité constatée depuis par Dixon et Vancouver : c'est que ce que Cook et lui avaient généralement regardé comme la côte du continent même , n'était qu'une chaîne d'îles qui la prolongeait, et qui, coupée par des canaux entre lesquels les eaux s'échappaient avec violence vers l'O. , occasionnait la direction constante des courans vers ce point. Ainsi donc l'expédition française , après avoir seulement fixé les positions de quelques lieux isolés , atteignit les bords de la Californie , et y relâcha dans le port de Monterey , le 14 septembre.

M. de la Pérouse reprit la mer le 24 du même mois , et fit route au S.-O. Il chercha d'abord , mais vainement , à retrouver l'île de Nuestra Señora de la Gorta. Il est très-probable que cette île , de même que celles de la Mesa et des Jardins , que les géographes ont tous placées sur leurs mappemondes d'après une vieille carte espagnole prise par Anson à bord du galion qu'il avait capturé ; il est très-probable , dis-je , que ces îles ne sont autre chose que les îles Sandwich elles-mêmes , dont les positions ont été faussement déterminées par d'anciens navigateurs.

Le 14 novembre , étant par 24° de latitude et 165° de longitude , la Pérouse découvrit un îlot ou plutôt un gros rocher de cinq cents

(1) *La Boussole* et *l'Astrolabe*, malgré le titre de frégates qu'on leur avait donné , n'étaient , comme nous l'avons dit , que de grosses flûtes de 500 tonneaux. Au lieu de les doubler en cuivre , on les avait doublées en bois et mailletées ; ce qui ajoutait encore à leur pesanteur , à l'inégalité de la surface de leurs carènes , altérait leur marche , par conséquent les empêchait de bien gouverner et les faisait dériver considérablement.

toises d'étendue, qu'il appela *île Necker*. Trente-six heures après, *la Boussole* et *l'Astrolabe* faillirent se perdre au milieu de la nuit sur un écueil presque à fleur d'eau : on l'aperçut à la faveur d'un très-beau clair de lune ; le temps était si calme, que la mer n'y brisait presque pas ; et les deux navires s'en trouvaient à peine à deux encablures, lorsque, à l'aspect inopiné de ce danger, on changea promptement de route : pour peu que le temps eût été obscur, c'en était fait de l'expédition.

Dès qu'il fit jour, M. de la Pérouse revira de bord, et alla reconnaître en détail l'écueil qui avait failli lui être si funeste : il trouva qu'il avait quatre lieues d'étendue ; sa position fut exactement fixée, et il fut nommé *basse des Frégates françaises*.

Les deux navires se dirigèrent de ce point vers les îles Mariannes, dont on eut connaissance le 14 décembre. Le commandant eût bien désiré faire un examen détaillé de cet archipel, dont toutes les îles sont plus ou moins mal placées sur les cartes ; mais pressé par le temps, afin de se trouver dans les mers de Chine à l'époque de la mousson favorable, il fut obligé de renoncer à ce dessein, après avoir fixé seulement la position de l'île de l'Assomption, où il mouilla pendant quelques heures. Il passa outre, et, le 28 du même mois, aperçut les îles Bashées. Le 3 janvier suivant (1787) il entra dans la rade de Macao. Ses équipages, fatigués d'une traversée si longue et pendant laquelle les relâches avaient été de trop peu de durée, avaient grand besoin de se reposer dans un lieu abondant en rafraîchissemens. Ils eurent le plaisir de trouver, à Macao, des compatriotes, des amis, à bord de la flûte française *le Maréchal de Castries*, que commandait M. de Richery, enseigne de vaisseau (1). La Pérouse en reçut trois gardes de la marine et quelques matelots, pour remplacer ceux qu'il avait eu le malheur de perdre d'une manière si désastreuse. Toutefois, il ne put trouver dans ce

(1) Devenu depuis contre-amiral, il s'est distingué pendant la dernière guerre.

port les moyens de faire à ses bâtimens les réparations dont ils avaient besoin , ni de reconstruire deux canots pour remplacer ceux qui avaient naufragé au Port des Français. Il quitta donc ce lieu au bout d'un mois de séjour , et se rendit à Manille , où il devait trouver des ressources de tous les genres. Il découvrit l'île de Luçon le 15 février , et mouilla à Cavite le 28.

Accueilli de la manière la plus favorable par le gouverneur espagnol , tout ce que renfermait l'arsenal de Cavite fut mis à sa disposition pour les besoins de ses bâtimens ; ils y furent parfaitement radoubés , et un séjour de quarante jours permit aux équipages de jouir d'un repos indispensable pour se préparer à de nouvelles fatigues.

Les instructions de la Pérouse lui prescrivaient d'apporter une attention particulière à d'importantes reconnaissances dans les mers orientales , et à explorer avec soin la partie N.-E. des côtes de Tartarie et îles adjacentes , à peine connues jusqu'alors et seulement d'après les indications vagues des Russes et des Hollandais.

En partant de la baie de Manille , le 10 avril 1787 , M. de la Pérouse se dirigea vers le N. , entra dans le canal qui sépare les côtes de la Chine de l'île de Formose , et y découvrit un banc inconnu , lequel , avec les îles Pong-hou , amas confus de rochers , rend très-dangereuse la navigation de ce canal. Contrariées par les vents et le gros temps , *la Boussole* et *l'Astrolabe* ne purent le traverser en entier ; elles en ressortirent pour passer au large de l'île. Elles reconnurent celles de Botol , de Kumi et d'Hoapinsu , dont les positions furent rectifiées ; jusqu'alors elles n'étaient marquées sur les cartes que d'après celle du jésuite Gaubil , qui n'avait pu lui-même les y placer que d'une manière approximative. Continuant ensuite de s'avancer au N. , on alla chercher l'île Quelpaërt , qui avoisine la côte de Corée , île qui n'était encore connue que par le naufrage qu'y fit , en 1635 , le navire hollandais *le Sparrow-Hawk*. Les frégates françaises la retrouvèrent et y abordèrent le 21 mai. La latitude et la longitude en furent déterminées , et l'ingénieur

géographe Bernizet en dressa une carte exacte , assujettie aux observations de M. Dagelet , astronome de l'expédition.

M. de la Pérouse , traversant le détroit qui sépare la Corée des îles du Japon , entra dans la mer de Tartarie , et découvrit , le 27 mai , une île qu'il appela *île Dagelet* , du nom de cet astronome , qui l'aperçut le premier. Quoique petite , elle était habitée , mais n'offrait pas de mouillage. Il alla ensuite reconnaître le cap Noto , sur l'île de Nippon ; et de ce point il alla attaquer la côte orientale de Tartarie , jusqu'alors plongée dans les plus épaisses ténèbres. Il y atterrit par 42° de latitude , et en commença la géographie en remontant vers le N. Ses travaux dans ces parages sont les plus importants de la campagne : il y mouilla dans les baies de Ternay , de Suffren , de Langle et d'Estaing , découvertes par lui. Il communiqua avec les naturels , peuples inconnus jusqu'alors. Il parcourut ensuite le canal qui sépare la Tartarie orientale de la grande île de Ségalien , canal que personne n'avait exploré avant lui , mais qui , vers son extrémité N. , se trouva obstrué par des bancs de vase sur lesquels il y avait si peu d'eau que les canots mêmes n'auraient pu passer par dessus. M. de la Pérouse revint donc sur ses pas , faisant la reconnaissance la plus exacte des côtes de l'île de Ségalien et de celles du continent asiatique qui sont à l'opposite. Le 28 juillet , il mouilla dans une baie du continent qu'il nomma *baie de Castries* ; il y séjourna jusqu'au 2 août. Les détails que cette partie de son voyage ont procurés sur la géographie , les mœurs des habitans et l'état physique de ces contrées , sont absolument neufs.

N'ayant pu débouquer par le N. du canal qui sépare la grande terre de l'île de Ségalien , la Pérouse craignit d'être obligé de rétrograder fort avant dans le S. , pour trouver entre cette île et celles du Japon , un passage qui lui permît de gagner la haute mer. Si il eût été dans cette nécessité , il n'aurait pu , comme le comportait le plan ultérieur de sa navigation , se rendre au Kamtschatka dans ce même été , qui déjà était avancé. Mais il découvrit ,

entre l'île Ségalien et la terre de Jesso ; un détroit considérable et d'une navigation sûre. Cette importante découverte le mit à portée de suivre ses opérations : il franchit ce détroit , qui fut nommé à juste titre *détroit de la Pérouse*. Il alla ensuite reconnaître toutes les fles découvertes par les Hollandais , mais fort mal indiquées par eux , sous les noms d'*îles des États , de la Compagnie et des Quatre-Frères*. Il traversa un nouveau passage entre ces dernières et celle de Marikan , la plus méridionale des Kuriles : on le nomma *canal de la Boussole*. Enfin , le 7 septembre , il entra au Port Saint-Pierre et Saint-Paul , sur la côte du Kamtschatka. Il était attendu dans cet établissement russe ; l'impératrice de Russie avait d'avance donné les ordres nécessaires pour qu'il y reçût un accueil distingué et qu'on s'empressât de subvenir à tous ses besoins. Ce fut là que lui parvinrent les paquets de la cour de France , contenant sa nomination au grade de chef d'escadre , et ce fut aussi de cet endroit qu'il expédia par terre pour Paris M. Lesseps , embarqué sur l'*Astrolabe* , qu'il chargea de présenter au Roi les journaux , cartes , dessins , en un mot tous les résultats des travaux de l'expédition jusqu'au jour de son arrivée au Kamtschatka.

Nous ne devons pas omettre ici un fait remarquable. La Pérouse , pendant son séjour à Saint-Pierre et Saint-Paul , fit restaurer le tombeau du capitaine Clerke , qui y était mort en 1778. Il y fit attacher une inscription gravée sur cuivre , ainsi qu'au tombeau de l'académicien français de l'Isle de la Crayère , mort en ce lieu , en 1741 , pendant un voyage scientifique entrepris alors par ordre du czar. Et les mânes de cet infortuné la Pérouse , qui élevait si généreusement des monumens à ses prédécesseurs , n'avaient pas même été honorés d'un cénotaphe , jusqu'à ce qu'enfin , en 1825 , M. de Bougainville , capitaine de vaisseau commandant la frégate *la Thétis* , se trouvant au Port-Jackson (Nouvelle-Galles du Sud) , fit ériger , au nom du Roi , une colonne funèbre à la mémoire de la Pérouse. Elle s'élève dans l'emplacement même où il avait établi son observatoire , lors de sa relâche à Botany-Bay , lieu

d'où sont parvenues les dernières nouvelles qu'on ait reçues de lui (1).

Les frégates françaises repriront la mer le 29 septembre. L'hiver s'approchant à grands pas, il était temps de quitter ces climats rigoureux pour rentrer dans la zone torride; elles parvinrent à l'équateur sans avoir rencontré aucune terre, et coupèrent ce cercle le 21 novembre. Le 6 du mois suivant elles atteignirent les fles des Navigateurs, et mouillèrent le 9 à celle de Maouma. L'ancrage y était très-mauvais; mais le besoin urgent de faire de l'eau ne permettait pas de quitter cette île avant de s'être procuré un article si nécessaire. M. de la Pérouse expédia ses embarcations à terre, et y descendit lui-même avec M. de Langle, qu'un trépas prématuré attendait sur ces bords malheureux.

Cet officier alla seul visiter une autre baie, distante d'une lieue de celle de l'aiguade; elle lui sembla si commode et si sûre, qu'il regretta qu'on ne l'eût pas plus tôt reconnue et choisie pour cette opération. Il proposa au commandant en chef d'y envoyer les embarcations le lendemain, pour y prendre un supplément d'eau qui était nécessaire sans doute; mais la Pérouse, pendant la journée qu'il venait de passer à terre, s'était aperçu que les naturels de l'île étaient très-turbulens et difficiles à contenir; il éprouva de la répugnance à exposer ses canots à une attaque de leur part dans cette nouvelle baie, et d'autant plus qu'il avait remarqué que les frégates ne pourraient s'en approcher assez près pour les couvrir au besoin du feu de leurs batteries. M. de Langle, que la fatalité entraînait, pensa qu'un détachement de soldats et les canots bien armés de leurs pierriers suffiraient pour tenir les sauvages en respect. Il insista, la Pérouse céda; et le lendemain matin, les frégates ayant mis sous voile et se tenant bord sur bord devant la baie, y envoyèrent chacune deux embarcations. M. de Langle voulut diriger lui-

(1) Un autre monument s'élève aussi dans la ville d'Alby où naquit la Pérouse.

même cette expédition ; il descendit à terre avec le naturaliste Lamanon et quelques officiers. Les quatre embarcations contenaient en tout soixante-une personnes bien armées. On fut d'abord surpris, en arrivant, de voir que cette baie, qui la veille avait paru si belle et si commode, parce qu'on l'avait vue à la marée haute, se trouvait alors transformée, par l'effet du jusant, en une anse où il ne restait presque pas d'eau, et où l'on ne pouvait pénétrer que par une passe tortueuse entre des récifs de corail. Cependant le débarquement s'effectua sans obstacles ; les naturels, quoique accourus en grand nombre sur la grève, se montrèrent d'abord si pacifiques et même si affables envers les Français, que ceux-ci se persuadèrent qu'ils n'en avaient rien à craindre. Cependant, tandis qu'on remplissait les futailles, la marée continuait à baisser, et les deux grandes chaloupes se trouvèrent échouées : on tint les deux autres embarcations à flot, en les halant sur leurs grapins un peu plus au large. Le nombre des sauvages s'augmentait à chaque instant ; plusieurs d'entre eux même commençaient à prendre une attitude menaçante. Vers quatre heures du soir M. de Langle ordonna le rembarquement, quoique les chaloupes ne fussent pas encore remises à flot. Dès que les Indiens s'aperçurent que les Français se disposaient à partir, ils les attaquèrent avec fureur ; une grêle de pierres et de sagaies fondit sur ces malheureux. M. de Langle fut tué le premier : les sauvages, le voyant tomber, s'emparèrent de son corps, le mirent en pièces, fondirent sur les deux chaloupes, et les pillèrent en un instant. Ceux qui les montaient, accablés sous le nombre, n'eurent pas le temps de résister ; douze d'entre eux, desquels était M. Lamanon, furent victimes de la férocité de ces barbares : le reste eut le bonheur d'atteindre à la nage les deux canots demeurés à flot, lesquels, après les avoir recueillis, se hâtèrent de fuir à force de rames et de regagner les frégates, où l'on était loin de soupçonner leur désastre.

On peut aisément se figurer la consternation que ce malheur, qui rappelait si vivement celui du Port des Français, répandit parmi

les équipages. Au premier moment d'abattement succéda le désir d'une juste vengeance : les matelots sautèrent sur les canons, et demandèrent à grands cris qu'on usât de représailles, en tirant sur les pirogues qui entouraient encore les frégates en grand nombre, et dont les propriétaires, sans défense, ignoraient ce qui venait de se passer à terre. La Pérouse, pénétré de douleur, fut près de céder à ce mouvement ; mais réfléchissant que ces misérables insulaires, qui, depuis le matin, trafiquaient paisiblement autour des deux navires, n'avaient eu aucune part au massacre commis par leurs compatriotes ; que par conséquent ce serait punir des innocens pour des coupables, son humanité l'emporta : il contint son équipage, se contenta de faire éloigner sur-le-champ toutes les pirogues, et se hâta lui-même de quitter ces rivages.

Ce fut ainsi que la route de ce navigateur infortuné fut jalonnée en quelque sorte par de lugubres événemens, présages trop certains de la catastrophe qui a causé sa perte entière.

M. de la Pérouse, se dirigeant au S.-O., reconnut les îles des Traîtres et des Cocos, découvertes par Schouten, et revues par le capitaine Wallis, qui, selon l'invariable coutume des Anglais, en a changé les noms primitifs en ceux de *Keppel* et de *Boscawen*. De là le général français alla ranger la partie N. de l'archipel des Amis, et communiqua même avec les naturels de Tongatabou. Il eût bien désiré relâcher dans cette île ; mais l'événement qui venait d'avoir lieu à celle de Maouana l'avait rendu défiant envers les naturels ; et malgré les couleurs favorables sous lesquelles ses prédécesseurs avaient dépeint ceux des îles des Amis, il n'osa s'y fier. Il considérait avec juste raison que ses équipages étant diminués de beaucoup par les pertes qu'il avait essayées, s'il lui arrivait quelque nouveau malheur qui lui coûtât encore du monde, il n'aurait plus eu un nombre de marins suffisant pour manœuvrer ses deux navires, et il eût été obligé de brûler l'un pour compléter l'armement de l'autre. D'ailleurs il avait perdu ses grandes chaloupes, et il ne pouvait trouver aux îles des Amis les moyens de reconstruire des

embarcations d'une nécessité tellement indispensable, qu'elle a fini par être reconnue même par ceux que, de notre temps, la manie des innovations avait portés à les faire supprimer à bord des bâtimens du Roi.

Ces considérations déterminèrent M. de la Pérouse à se rendre au plus tôt à Botany-Bay, où il espérait trouver les moyens de réparer une partie de ses pertes. Il y mouilla le 26 janvier 1788, et, à sa grande surprise, y trouva une flotte anglaise. C'était celle qui, sous les ordres du commodore Philipp, était venue jeter les fondemens de ces colonies de la Nouvelle-Galles du Sud, dont l'accroissement rapide et l'état actuel si florissant sont bien dignes de l'admiration et des méditations du philosophe et de l'homme d'état.

C'est de là, c'est de ce lieu qu'on reçut les dernières nouvelles de l'expédition commandée par notre illustre compatriote; un voile funèbre semble nous avoir dérobé depuis la connaissance de sa lugubre destinée. Mille et mille conjectures ont été hasardées sur son sort: plusieurs fois de faux indices, des rapports spécieux, ont ranimé l'espoir de retrouver au moins quelques vestiges de son fatal naufrage; mais ces lueurs passagères d'espérance s'éteignaient presque aussi vite qu'elles avaient brillé.

(*La suite au Numéro prochain.*)

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ 1^{er}. *Procès-verbaux des Séances.*

Séance du 6 février 1829.

S. E. le Ministre de l'Intérieur informe la Société qu'elle vient de décider qu'un traitement de 3,000 francs serait alloué à M. Caillé sur les fonds de son département pendant les années 1829 et 1830.

M. Percheron, admis à la dernière séance, adresse ses remerciemens à la Société, et offre de contribuer à ses travaux.

M. Bruguière écrit que la Section de publication ayant jugé nécessaire de suspendre la gravure des planches qui devaient accompagner son mémoire sur l'orographie de l'Europe, il prie la Société de consentir à lui rendre les dessins des diverses coupes de montagnes.

La Section de publication est invitée à se réunir à la Section de comptabilité pour prendre une décision relativement à la demande de M. Bruguière.

M. le baron de Derfelden de Hinderstein transmet à la Société l'extrait d'une lettre adressée à M. le baron de Capellen par M. le docteur Siebold, chargé par le gouvernement Néerlandais d'une mission scientifique dans l'empire du Japon ; cette lettre contient des renseignemens curieux sur les résultats de cet intéressant voyage.

M. de Derfelden annonce qu'il existe à Paris une carte manuscrite du Japon par Titsingh ; il demande qu'elle en fasse l'acquisition et la publie dans ses Mémoires. Il informe aussi la Société qu'il s'occupe de la publication d'une grande carte des colonies orientales du royaume des Pays-Bas, d'après les matériaux manuscrits qui se trouvent dans les archives du département des Colonies, et d'après ceux qu'a recueillis M. le baron de Capellen.

Le même membre signale deux omissions qui ont eu lieu dans le n° 66 du Bulletin, et qui sont relatives aux divers navigateurs qui se sont le plus approchés des pôles.

Renvoi de ces documens au Comité du Bulletin. (Voy. page 154.)

M. Jomard communique une lettre que lui adresse M. Dinomé avec une dissertation sur le grand fleuve de l'intérieur de l'Afrique traduite du 15^e chapitre d'un voyage fait à Coumassie, en 1820 par M. W. Hutton. Ce chapitre lui a paru fournir des rapprochemens utiles sur le cours et l'embouchure du grand fleuve central. M. Dinomé y a joint plusieurs annotations relatives à la question

élevée sur l'identité du Nil et du Niger. Renvoi de la lettre et de la traduction au Comité du Bulletin.

M. Jomard communique des remarques sur l'état actuel des connaissances relativement au cours du Dhiolibâ, et donne des détails sur la seconde expédition de Clapperton et le voyage de Lander, dans l'intérieur de l'Afrique ; enfin, il met sous les yeux de la Société la carte du nouveau voyage. (Voy. Bul. 70, pag. 61.)

M. Eyriès ajoute quelques observations sur le même sujet.

M. Jomard annonce que M. Delaporte, vice-consul de France à Tanger, s'occupe de la recherche des papiers de l'infortuné M. Laing, et donne connaissance d'une lettre intéressante où l'on voit les mesures qu'il a prises pour dérober M. Caillé aux dangers qui le menaçaient sur la côte d'Afrique.

Le même membre communique une lettre du capitaine Dillon, qui annonce l'intention de se rendre à Paris avec plusieurs naturels de la Nouvelle-Zélande, dans l'espoir que le Gouvernement ou quelque société savante voudra bien contribuer aux frais du voyage.

M. Warden communique une note de M. le marquis de Fortia d'Urban, qui certifie la réalité de la découverte faite par M. de Sacqui, à 12 lieues de la Havane, et à 100 pieds de profondeur, d'un vase parfaitement conservé, couvert d'hiéroglyphes et portant quelques figures, dont une entr'autres ressemble au Sagittaire de notre zodiaque, tirant sa flèche sur deux individus qui paraissent être enchaînés ou se tenir par la main ; ce vase, dont la ville d'Orléans a fait l'acquisition, a disparu, et l'on ignore ce qu'il est devenu.

M. Fontanier, voyageur, qui vient de visiter la Perse, l'Arabie et le cours de l'Euphrate, est présent à la séance. M. le président l'invite à vouloir bien communiquer à la Société dans une de ses prochaines réunions la notice de ses voyages.

M. Jomard annonce à la Commission centrale la fin tragique de M. Pacho, l'un de ses membres. Après avoir payé un tribut de regrets à sa mémoire, il propose qu'il soit élevé un monument

modeste en l'honneur de cet intéressant voyageur que distinguaient d'éminentes qualités, et qu'une notice soit insérée au Bulletin.

M. Eyrès exprime les mêmes sentimens, ajoute des détails sur la personne de M. Pacho, et appuie les propositions.

Il a été ouvert, après la séance, une souscription particulière, et MM. les membres présens se sont empressés de s'y inscrire.

M. Lourmand, au nom de la Société des Méthodes, fait deux propositions : la première est relative à l'échange du bulletin périodique des deux sociétés, et la seconde a pour but le renvoi à la Société des Méthodes, des ouvrages élémentaires dont la Société de Géographie n'est point dans l'usage de se faire rendre compte. M. Lourmand est invité à déposer sur le bureau sa proposition pour être examinée par la Société.

La Société reçoit l'hommage de plusieurs ouvrages.

Séance du 20 février 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté après une légère rectification.

Madame la comtesse Andréosy fait don à la Société du portrait de feu le général Andréosy son mari; la Société agréee ce don avec reconnaissance.

M. le lieutenant-général Saint-Cyr-Nugues écrit à la Société pour lui offrir, au nom de madame la maréchale duchesse d'Albuféra, les Mémoires de feu le maréchal sur ses campagnes en Espagne, de 1808 à 1814, accompagnés d'un Atlas, composé de plans et de cartes topographiques. La Commission vote des remerciemens à madame la duchesse d'Albuféra, et charge la Section de correspondance de lui rendre compte de l'ouvrage.

M. le baron de Capellen écrit à la Société pour lui offrir, au nom de M. Kolff, officier de la marine royale des Pays-Bas, la relation d'un voyage que cet officier vient de faire dans la partie orientale de l'Archipel d'Asie et sur la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée. Cet ouvrage est accompagné d'une carte où se

trouve indiquée une rivière assez considérable découverte sur cette côte occidentale de la Nouvelle-Guinée.

La Commission vote des remerciemens à l'auteur et invite la Section de correspondance à lui rendre compte de son ouvrage ; on renvoie à la même section le deuxième volume des Mémoires de la Société royale Asiatique de Londres.

M. le baron de Férussac offre également au nom de M. Emile Trimmel, officier supérieur de la haute Chancellerie du Ministère des Affaires Étrangères d'Autriche, plusieurs ouvrages géographiques et littéraires dont il est auteur.

Remerciemens et renvoi des ouvrages à l'examen de la Section de correspondance.

M. de Vins de Peyssac adresse la suite des Annales des Sciences de la Havane.

M. Barbié du Bocage communique une lettre de M. David, vice-consul de France au Mexique, contenant des détails sur le naufrage qui l'a fait aborder à la Guadeloupe ; M. David annonce qu'il a profité de son séjour dans cette colonie pour faire connaître les statuts de la Société et ses programmes de prix ; il en a remis plusieurs exemplaires à M. le gouverneur-baron des Rotours et à M. l'Herminier, naturaliste distingué, qui, pendant un séjour de trente ans dans cette colonie, a recueilli des documens précieux sur l'Archipel des Antilles ; il signale ce savant comme un correspondant utile à la Société.

M. C. Moreau adresse le compte des dépenses pour l'envoi dans les différentes parties du globe, de trente-trois mille exemplaires des réglemens de la Société, en anglais, ainsi que des détails très-satisfaisans sur la distribution de ces programmes et l'accueil que les travaux de la Société ont obtenu dans la Grande-Bretagne.

Il signale le zèle désintéressé qu'ont montré dans cette occasion les directeurs de ces journaux, ainsi que les sociétés anglaises.

M. Fontanier lit une notice sur son voyage dans la Turquie ;

l'Arménie, la Perse et l'Arabie ; ce voyageur a procuré la solution de la plus grande partie des questions que la Société lui avait adressées sur ces diverses contrées.

La Commission centrale entend cette notice avec un vif intérêt et la renvoie au Comité du Bulletin. (Voy. page 113.)

M. Corabœuf, au nom d'une commission spéciale, composée de MM. le général Haxo, le colonel Bonne et lui, fait un rapport sur les mémoires envoyés pour concourir aux prix relatifs au nivellement des fleuves et des rivières de la France.

La Commission propose de décerner une médaille d'or à M. Lepédry, auteur du mémoire sur le nivellement du canal de l'Aisne et d'inviter, par la voie du Bulletin, l'auteur des deux mémoires sur le nivellement du canal de l'Essonne, à compléter son travail, s'il a l'intention de le produire dans le prochain concours.

Les conclusions sont adoptées.

La Commission soumet en outre plusieurs observations relatives au concours sur les nivellemens ; elles sont renvoyées à la Commission spéciale pour la carte hydrographique de la France.

Le même membre, au nom d'une seconde Commission, composée de MM. Girard, Jomard, Barbié du Bocage et lui, fait un rapport sur la grande collection de dessins recueillis par M. Rifaud dans son voyage en Egypte et en Nubie.

La Commission, bornant son examen aux seuls objets qui entrent dans les attributions de la Société, s'est occupée de ce qui est relatif à l'état ancien du pays, aux mœurs et aux usages actuels des habitans et aux observations météorologiques.

Pénétrée de l'importance de cette collection, la Commission propose qu'il soit adressé par la Société une lettre de félicitation à M. Rifaud pour le zèle dont il a fait preuve et que le rapport soit inséré au Bulletin. (Voy page 147.)

Ces conclusions sont adoptées.

La Commission centrale examine ensuite les deux propositions faites par M. Lourmand : la première est relative à l'échange des

Bulletins des deux Sociétés. La Commission centrale adopte cet échange et arrête que son Bulletin sera offert à cette Société; sur la seconde proposition tendant à renvoyer à la Société des Méthodes les ouvrages élémentaires de géographie dont la Société n'est pas dans l'usage de se faire rendre compte, la Commission considérant que, sans l'aveu des auteurs, elle ne peut disposer des ouvrages qui lui sont adressés, décide que la demande ne peut être accueillie.

§ 2. Admissions, Ouvrages offerts, etc.

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 février.

M. CALMET DE BEAUVOISIN, ancien lieutenant-colonel au corps royal du génie militaire, etc.

M. PANCKOUCKE, imprimeur-libraire.

Séance du 20 février.

M. le prince Nicolas SCHERBATOF, major-général au service de Russie.

M. J. F. E. TRIMMEL, officier supérieur de la haute chancellerie du ministère des affaires étrangères d'Autriche.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 février.

Par S. Ex. le ministre des affaires étrangères : *Collection des Auteurs classiques latins*, par M. Lemaire; 103 et 104^e vol. in-8^o.

Par M. Van der Chys : *Commentarius geographicus in Arrianum de expeditione Alexandri. Lugduni Batavorum*, 1828, 1 vol. in-4^o.

Par M. Schouwv : *Specimen Geographiæ physiciæ comparatiuæ Hauriæ*; 1828, 1 vol. in-4^o.

Par M. Arthus-Bertrand : *Tournée à la mode dans les États-Unis*. Traduit de l'anglais par M. Bourgeois. Paris, 1829, 1 vol. in-8°.

Par M. Baudouin : *Dictionnaire géographique universel de Vosgien, totalement refondu et mis au niveau de la science moderne, etc.* Par Victor Parisot, Paris, 1828, 1 vol. in-8°.

Par M. le baron Roger : *Kélédor, histoire africaine*, 2^e édition, Paris, 1829, 2 vol. in-12.

Par M. Arthus-Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*, tomes 1 et 2 (1827), et cahier de janvier 1829.

Par M. Leuven : *Journal des Voyages*, cahier de décembre.

Par M. le baron Trouvé : *Annales de la littérature et des arts*, 432^e, 433^e et 434^e livraison.

Par la Société de la Morale chrétienne : n° 63 de son *Journal*.

Par la Société de la Seine-Inférieure : *Séance publique de cette Société, tenue le 22 octobre 1828*.

Par les Auteurs : *Plusieurs n°s du Globe*.

Séance du 20 février 1829.

Par S. Ex le ministre des affaires étrangères : *Les Monumens de la France classés chronologiquement* par M. le comte de Laborde, 28^e livraison in-fol.

Par M^{me} la maréchale duchesse d'Albuféra : *Mémoires du maréchal Suchet duc d'Albuféra, sur ses campagnes en Espagne de 1808 à 1814, écrits par lui-même*, Paris, 1828, 3 vol. in-8°, avec Atlas in-fol.

Par la Société royale asiatique de Londres : *Transactions de cette Société*, vol. 11^e, 1^{re} partie, Londres, 1828, in-4°.

Par M. Kolff : *Voyage dans les parties peu connues de l'archipel Sud des Moluques et le long de la côte Sud-Ouest de la Nouvelle Guinée, entièrement inconnue jusqu'à ce jour; exécuté dans les années 1825 et 1826*, par D. H. Kolff. Amsterdam, 1828, 1 vol. in-8°.

Par M. Bajot : *Abrégé historique et chronologique des principaux voyages de découvertes par mer, depuis l'an 2000 avant J. C., jusqu'au commencement du XIX^e siècle*, 1 vol. in-8°.

Par M. Émile Trimmel : *Guide du Voyageur, ou Description naturelle, historique, archéologique et pittoresque du Wildbad Gastein*, Vienne 1827, 1 vol. in-12. — *Monogramme de Venise ou Description de quelques curiosités et usages établis dans cette ville*, 1826, une broch. in-18. — *Description de Bertholdsdorf et de l'église Notre-Dame, de son marché, etc.*, Vienne, 1826, une broch. in-12. — *Edlinde de Stochner*. Vienne, 1827, une broch. in-12. — *L'hommage de la Reine de Saba, esquisse mélodramatique mise en scène par Émile*, in-32.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de février.

Par MM. de Leuven et Ansart : *Journal des Voyages*, cahier de janvier.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*, cahier de janvier.

Par M. Arthus-Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*, cahier de février.

Par M. le baron Trouvé : *Annales de la littérature et des Arts*, 434^e à 436^e livraisons.

Par M. de Vins de Peyssac : *Annales des sciences de la Havane par M. D. Ramon de la Sagra*, cahiers de juillet, août et septembre de 1828.

Par les Auteurs : *Plusieurs nos du Globe*.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES, ETC.

RAPPORT de la Commission nommée pour l'examen de la collection des
dessins de M. Riffaud, sur l'Égypte et la Nubie. Commissaires :
MM. JOMARD, GIRARD, BARBIÉ DU BOCAGE aîné et CORABŒUF.

Messieurs,

Vous avez chargé une commission, composée de MM. Jomard,
Girard, Barbié du Bocage aîné et moi, de se transporter chez

M. Rifaud, pour examiner la collection de ses dessins. La notice que ce voyageur a présentée à la Société de Géographie, dans votre séance du 16 janvier dernier, offre l'ensemble des travaux divers qu'il a exécutés tant en Égypte que dans la Nubie, pendant un séjour de plus de dix-sept ans, et dont les résultats composent une collection très-nombreuse de dessins assez variés.

Votre Commission a dû borner son examen aux seuls objets qui peuvent entrer dans les attributions de la Société, et que nous avons compris dans les trois divisions suivantes :

- 1^o État ancien du pays indiqué par les vestiges des monumens ;
- 2^o Mœurs et usages actuels des habitans ;
- 3^o Observations météorologiques.

En exposant succinctement ce qui a dû fixer plus particulièrement notre attention, nous commencerons par l'Égypte, en allant du Nord au Sud, c'est-à-dire, en remontant le cours du Nil.

Dans la Basse-Égypte, à San (ancienne Tanis), plusieurs dessins représentant différentes antiquités. M. Rifaud a fait exécuter des fouilles dans des monticules formés par l'amas successif des décombres d'habitations particulières : ce voyageur a cru reconnaître, dans la partie la plus basse de ces monticules, les vestiges d'habitations des anciens Égyptiens : si ce fait pouvait être constaté par le témoignage d'objets antiques retrouvés parmi ces mêmes décombres, il servirait à faire un rapprochement intéressant entre l'état ancien et l'état moderne de l'Égypte.

A Tell-Bastah (ancienne Bubaste), outre quelques ruines de peu d'intérêt, on y retrouve, et le voyageur a dessiné des débris dignes d'être étudiés.

Fayoum.

A Koum-Margam : mosaïques à couleurs vives en briques et en pierres. Le voyageur en a trouvé de semblables à Elethya et aussi à Rosette : elles sont mêlées de croissans semblables au croissant turc. Pyramide d'Haouarah : M. Rifaud avait entrepris de démo-

lir en partie cette pyramide , qui est construite en briques ; cette tentative a été une découverte intéressante dont il n'y a point d'autre exemple en Égypte. On a bien trouvé dans ce pays des briques chargées d'hiéroglyphes , mais ici ce sont des caractères très-variés et bizarres , empreints sur les briques , et que ce voyageur a copiés minutieusement.

M. Rifaud donne aussi des détails topographiques sur le Fayoum ; mais on éprouverait de grandes difficultés si l'on voulait en faire usage et en tirer parti pour ajouter aux cartes existantes , notamment à l'atlas géographique d'Égypte.

Thèbes.

Gournah : M. Rifaud a trouvé dans cette partie de Thèbes un dessin très-curieux représentant un sujet persépolitain ; sous le rapport de l'histoire , il serait très-curieux de voir de pareils sujets se multiplier : la Commission des monumens d'Égypte en a publié un qui fut découvert dans l'isthme de Soueys.

Karnak : La nomenclature qui suit est un court abrégé des résultats des fouilles exécutées sur le sol de Thèbes , pendant dix années , par M. Rifaud : il en a dressé un plan général susceptible d'être réduit , où tous ces détails sont consignés.

1° Un petit temple à la partie Nord de la première cour du palais de Karnak , avec deux colosses de 16 pieds d'élévation , accompagnés , chacun , de deux petites statues d'environ 3 pieds de hauteur ;

2° Sur le devant du propylon du palais , vers la partie Ouest-Sud-Ouest , un petit temple composé de quatre colonnes coloriées en bleu , rouge et jaune : l'auteur y a trouvé des idoles et autres objets en bronze ;

3° En face du propylon , une pierre en granit rose , sur laquelle était une inscription très-longue en caractères grecs , et dans la partie supérieure , des sujets hiéroglyphiques , avec des caractères élémentaires ;

4° Au nord du palais , trois petits temples ou sanctuaires ;

5° Dans cette même direction, et à la distance de 446 pieds du mur du grand temple ou palais, un temple précédé de sept portiques, avec un péristyle de quatre colonnes à chapiteaux variés, dix-neuf statues en granit noir, et une en pierre calcaire;

6° Entre ce temple, et à la distance de 176 pieds du mur du palais, un autre temple moins grand avec un portique et un péristyle à quatre colonnes;

7° A l'Est de la porte orientale du grand temple ou palais, un petit temple avec des colonnes peintes en diverses couleurs;

8° Au Sud-Est de cette même porte, un temple d'une vaste dimension divisé en sept appartemens avec quatre escaliers, et précédé d'un péristyle de huit colonnes;

9° Trois sanctuaires, des piliers carrés, statues cariatides, quantité de statues en granit noir, un monolithe en marbre blanc, un autel de sacrifice en granit rose, quarante-deux colonnes dans une direction, et huit dans une autre partie : tels sont les résultats des fouilles entreprises depuis le mur d'enceinte jusqu'à la porte orientale du palais;

10° Entre l'allée des Béliers et le lac du Sud, trois petits temples, quantité de statues en granit noir, deux béliers en granit rose d'une dimension colossale, des sphinx à corps de lion et à tête humaine en pierre de grès, d'autres à tête de bélier, et tous d'une grandeur colossale;

11° Entre cette partie et le lac, un temple d'une dimension plus vaste, plusieurs statues en granit, et plus à l'Est de ce même temple, un autre petit temple avec les restes ou fragmens de trois colosses en granit noir et en brèche;

12° Enfin, plus à l'Est encore plusieurs petits temples et quantité de statues.

Il est à désirer que M. Rifaud publie ce plan de Karnak, ainsi enrichi de ses découvertes, en ayant l'attention d'indiquer celles-ci par une teinte particulière propre à les faire reconnaître dans l'ensemble général de ce plan.

Ile de Philæ.

Plan du temple de l'île de Philæ : ce même plan existe dans l'ouvrage de la Commission d'Égypte, sauf quelques détails que les fouilles faites postérieurement peuvent avoir fait découvrir.

Nubie.

Le nombre des dessins de M. Rifaud, qui sont relatifs aux monumens de la Nubie, s'élèvent à plus de 80, et concernent les lieux suivans :

Staboue, Cartas, Teif, Calapche, Berbi-Aigbel, Dandourra, Gaerche-Assan, Dequé, Saboua, Ameda, Deri, Ibrim, Ebsambol et Gelliba-Meda.

La description de ces monumens se compose généralement du plan, d'une élévation, d'une coupe et de divers détails, soit de chapiteaux, soit d'intérieurs, soit de sujets hiéroglyphiques, ou enfin de statues.

Nous devons faire observer que beaucoup de ces monumens sont décrits dans l'ouvrage de M. Gau sur la Nubie; par conséquent, si M. Rifaud se propose de livrer au public le résultat de ses travaux, il devra s'attacher à ne publier que les sujets inédits. Nous n'omettrons pas non plus de remarquer que le plan de chaque monument offre plusieurs cotes de mesure propres à en tracer le dessin, si ce n'est avec l'exactitude géométrique, du moins avec quelque précision; mais qu'il n'en est pas de même des détails d'architecture et des dessins hiéroglyphiques, qui laissent généralement à désirer sous le rapport de la correction et du style.

Mœurs.

La collection de M. Rifaud offre un grand nombre de dessins curieux et très-détaillés sur les mœurs, coutumes et costumes de l'Égypte et de la Nubie, exprimés à une grande échelle, avec une série d'instrumens, de vases, de meubles et autres objets. Nous citerons particulièrement les détails sur les santons. Malgré le nombre

de sujets déjà publiés sur les mœurs et les usages de l'Égypte dans les descriptions de cette contrée et dans d'autres ouvrages, on pourrait faire un choix très-intéressant.

Observations météorologiques.

M. Rifaud a tenu régulièrement, pendant près de quatre années, un registre d'observations faites à plusieurs époques du jour et de la nuit, tant sur la température que sur les divers phénomènes de l'atmosphère. Il est à regretter que cet observateur n'ait pas en sa disposition un baromètre, pour en suivre la marche comparative avec les variations atmosphériques.

La collection de M. Rifaud contient une grande quantité de dessins, d'inscriptions et de médailles; d'autres sont relatifs à l'histoire naturelle des plantes et poissons. Outre ces dessins, ce voyageur a rapporté quantité d'objets d'histoire naturelle très-précieux et en nature, qui attireront sans doute l'attention de l'administration du Jardin du Roi. Plusieurs fragmens relatifs aux mœurs et coutumes, les instrumens, armes et autres objets mériteront aussi d'être déposés à la bibliothèque du Roi.

La Commission, pénétrée de l'importance de cette collection, vous propose, Messieurs, qu'il soit adressé à M. Rifaud une lettre de félicitations, au nom de la Société, pour le zèle dont il a fait preuve, et pour le remercier de son intéressante communication, et que le présent rapport soit inséré au Bulletin.

Paris, le 20 février 1829.

CORABŒUF, rapporteur.

MAÏMADSCHAN, ville frontière de la Chine.

La ville chinoise de *Maïmadschan*, bâtie près de la frontière, à 230 pas seulement de la ville russe de *Kyachta*, compte environ 170 maisons, dont l'architecture n'a rien de remarquable. Le com-

merce est l'unique occupation des habitans ; aussi l'on ne voit partout que des magasins et des boutiques. Celles-ci sont très-spacieuses, tenues très-proprement et ornées de tableaux, qui pour la plupart représentent des paysages chinois. Les marchandises sont renfermées dans des armoires d'ébène : ce sont des étoffes de soie, qui ne le cèdent en rien aux étoffes de Lyon ; des vases de porcelaine, d'une grande beauté, des papiers peints et une foule d'autres objets qui donnent une haute idée des progrès de l'industrie parmi les Chinois. Dans chaque boutique on voit l'image de la principale divinité des Chinois (Foo-Khon), placée dans une niche et couverte d'un rideau de soie. Deux lampes brûlent continuellement devant cette image ; et à certains jours de fête, on allume devant elle des cierges composés d'herbes aromatiques.

Malgré le mouvement occasionné par les caravanes qui arrivent à tout moment à *Mäimadschan*, et par le transport des marchandises que l'on expédie à Kyachta, les rues sont d'une grande propreté. On peut en dire autant des maisons et des cours qui les séparent de la rue. Le soir, ces cours sont éclairées par des lanternes de papier de couleur, en sorte que de loin on croit voir une illumination.

L'hiver est très-rude à *Mäimadschan*, quoique la latitude de cette ville ne soit guère supérieure à celle de Paris. Il n'est pas rare de voir descendre le thermomètre de Réaumur jusqu'à 30 degrés au-dessous de zéro. Les maisons sont échauffées par d'immenses poêles qui, dans la saison rigoureuse, servent de lits ; mais le costume des Chinois ne paraît pas bien calculé pour le climat. Ils portent toute l'année une tunique d'étoffe de soie ou de nankin, boutonnée par devant ; l'hiver, ils mettent par dessus une espèce de spencer garni en fourrure. A la ceinture qui serre la tunique, est suspendue une bourse qui renferme un couteau, une pipe et une petite baguette qui leur sert de fourchette. Leurs bottes ont des talons très-hauts, et sont de satin noir. Leur coiffure consiste en un bonnet de fourrure, qu'ils n'ôtent jamais, mais qui ne leur couvre que le haut de

la tête, et laisse les oreilles découvertes. Ils portent constamment à la main une espèce de chapelet de petites boules d'os ou de noix, qu'ils roulent entre leurs doigts.

Dans toutes les maisons on trouve sur une petite table en laque, depuis le matin jusqu'au soir, une grande théyère de cuivre jaune, placée sur un réchaud rempli de charbons ardents, afin de pouvoir servir du thé à tout instant, soit aux étrangers qui arrivent, soit aux habitans de la maison, qui en font un usage continu. Ceux-ci sont dans l'habitude de fumer en même temps; les pipes dont ils se servent sont en métal, de la grandeur d'un dez à coudre.

Quoique les habitans de *Maimadschan* aient des rapports continuels avec les Européens, ils n'en conservent pas moins pour ceux-ci la défiance qui caractérise les Chinois en général. Ils sont polis, mais froids; et ils traitent les affaires les plus minutieuses avec un air d'importance qui est très-risible. Étrangers à toute intolérance, ils permettent aux Chrétiens d'assister à leurs cérémonies religieuses, et ne se font aucun scrupule de fréquenter les églises de *Kyachta*.

Extrait de la lettre écrite au Président de la Commission centrale, par M. le baron de Derfelden de Hinderstein, du château de Snelenburg, le 14 janvier 1829.

« Le baron de Capellen, ancien gouverneur général de l'Archipel indien, m'ayant fait part d'une lettre en langue allemande reçue du Japon, je le priai de me permettre d'en communiquer une traduction française à la Société de Géographie, la présumant intéressante pour le Bulletin; j'ai l'honneur de vous la faire parvenir comme traduction fidèle de l'original, ayant seulement omis, selon le désir de M. Capellen, tout ce qui étant étranger à la science, ne pouvait intéresser la Société (1). »

(1) La lettre dont parle M. de Hinderstein est de M. Siebold; on en trouvera aussi un extrait à la suite de celui-ci.

M. de Hinderstein témoigne ses regrets de ce que la carte du Japon, de Titsingh, tant louée par plusieurs géographes, n'est pas encore été publiée; il engage la Société à s'arranger avec le propriétaire, afin d'en enrichir ses Mémoires : il pense cependant que celle de M. Siebold pourrait tenir lieu de celle de Titsingh, si elle est aussi remarquable que l'annonce son auteur; mais il est à craindre que le public n'en puisse jouir de long-temps. M. de Hinderstein continue ainsi :

« Je saisis cette occasion pour informer la Société que je travaille à une grande carte des Colonies Orientales du royaume des Pays-Bas qui pourra être regardée comme officielle, puisque le Roi m'a permis de disposer des matériaux manuscrits et inédits qui se trouvent dans les Archives du département des Colonies à la Haye, et que le baron de Capellen, ancien gouverneur général de l'Inde, m'a communiqué très-obligeamment tout ce que sa riche collection offre de nouveau et de remarquable en cartes manuscrites levées sur les lieux, concernant les îles de Sumatra, Java, Borneo, Célèbes et les Moluques. Quand ma carte paraîtra, je ne manquerai pas d'en envoyer un exemplaire à la Société, avec l'indication des sources où j'aurai puisé. » Ici, M. de Hinderstein cite par avance quelques-unes de ces sources qui méritent sans doute toute confiance; il ne négligera pas non plus de consulter les meilleures cartes marines anglaises et françaises : il désirerait à cet égard que la Société s'intéressât pour lui faire obtenir un exemplaire détaché des cartes dont il a besoin, et faisant partie des atlas nautiques de Freycinet, de Duperrey et du baron de Bougainville, etc. (1).

M. de Hinderstein termine sa lettre par signaler une omission et une fausse assertion dans le N^o 66 de notre Bulletin; nous ad-

(1) Le Bureau de la Commission centrale s'est empressé de faire connaître aux parties intéressées le vœu de M. le baron de Derfelden et de le leur recommander.

mettons la correction indiquée par l'auteur, et nous le remercions de son obligeant avis. (*Voir l'errata à la fin du Cahier.*)

Extrait d'une lettre du docteur de Siebold au baron de Capellen, ancien gouverneur général des Indes-Orientales.

Dezima, le 9 décembre 1827.

« J'ai continué cette année mes recherches scientifiques, et je puis assurer V. Exc. que les nombreuses observations et découvertes dans tous les genres que j'ai faites, sans compter la précieuse collection de produits de l'histoire naturelle, compenseront largement tous les sacrifices du gouvernement à l'égard de ma mission en ce pays, et les frais qu'elle pourrait encore occasionner pour la publication de mon ouvrage sur l'empire Japonais..... A l'échantillon que je vous adresse de mes recherches botaniques, j'aurais bien désiré joindre quelque autre preuve de mes travaux; mais des occupations multipliées ne m'ont pas laissé le temps de transcrire d'autres manuscrits : les ouvrages concernant *Jetzo*, *Kraffa*, *Seghalien*, les îles de *Liu-Kiu*, *liqueos inseln*, *la Corée* et les pays situés à l'embouchure du *Kangoo*, Amur, qui durant mon séjour à Yedo, m'ont été communiqués à la bibliothèque impériale, sont du plus grand intérêt pour les sciences; à l'aide des plus savans Japonais je les ai tous traduits de leur langue dans la nôtre, de manière qu'ils pourront avec le temps être livrés à l'impression. Je ne puis aucunement me glorifier moi-même de ces travaux, car ce sont les fruits de recherches et d'observations, faites durant trente années par de savans Japonais par ordre de l'empereur; mais je puis assurer qu'il n'existe jusqu'à ce jour, aucun document plus certain, ni plus fidèle sur ces pays, que ceux que j'ai ainsi rassemblés et arrangés dans un ordre scientifique : ceci est particulièrement applicable à la partie géographique, puisque toutes les cartes qui en font partie et où se trouvent d'exactes positions géonomiques, ont été tracées

d'après des observations faites avec des instrumens européens et cela avec la patience et l'attention minutieuse qui caractérisent éminemment les Japonais, de manière à surpasser même en ce genre les travaux du célèbre voyageur Krusenstern.

» Je prends cette occasion pour avouer une liberté que j'ai prise lors de mon voyage à la cour d'*Yedo* en 1826, et dont je n'ai pas encore fait mention à V. Exc. J'avais eu occasion, durant mon séjour à *Simonoski* et avec l'aide et la comparaison des plans obtenus à la bibliothèque impériale, de faire un nouveau relevé du détroit qui sépare l'île de *Kiusiu* de celle de *Nippon*; c'est le troisième détroit qui coupe cette chaîne d'îles depuis *Seghalien* jusqu'à *Kiusiu* : *Seghalien* est séparé de *Yetzo* par le détroit de la *Pérouse*, *Yetzo* de *Nippon* par celui de *Sangaar*, qui s'appelle proprement *Taugar*; enfin *Nippon* sera désormais séparé de *Kiusiu* par le détroit que je prie V. Exc. de me permettre de nommer du nom de l'illustre protecteur des sciences, d'après les ordres duquel j'ai eu l'occasion de faire des recherches géographiques dans ces contrées lointaines.

» Proche du détroit se trouve un temple où l'on conserve le reste du célèbre *Kubo Soritomo*; près de là, j'ai fait ériger un monument avec l'inscription suivante :

Hier de Straat, van der Capellen (1).

» *Transitus illius nomen, mandata videndi*

» *Hoc regnum nobis, qui dedit, alma ferat.*

Amidasi, 24 février, 1826.»

Le docteur Siebold annonce qu'il est possesseur d'une copie parfaitement exacte de la grande carte de l'empire qui se trouve dans la bibliothèque impériale à *Yedo*; cet ouvrage, dit-il, a excité l'admiration de plusieurs habiles géographes, à cause de la patience infinie, de l'élégance et de la parfaite exactitude avec lesquelles il

(1) Ici se trouve le détroit de *Capellen*, ou bien d'ici l'on voit le détroit de *Capellen*.

a été dessiné, et serait reçu en Europe avec le plus haut degré d'assentiment.

M. Siebold termine par manifester le vif désir d'être bientôt rappelé dans sa patrie, pour s'occuper exclusivement de la publication des richesses scientifiques qu'il a recueillies au Japon.

Le gouvernement des États-Unis vient d'expédier, à ses frais, trois navires pour explorer l'Océan pacifique, rechercher, reconnaître et visiter les nombreuses îles et écueils de cette vaste mer, dont les positions ne sont pas bien déterminées, afin d'en fixer exactement l'emplacement sur la carte. Au nombre des personnes qui concourent à cette grande et utile entreprise scientifique, dont la durée sera de trois années, se trouvent quelques naturalistes embarqués comme volontaires; le commandement est confié à trois officiers les plus distingués de la marine américaine.

ERRATA.

Cahier d'octobre 1828, page 187 : au nombre des voyageurs qui se sont élevés à de hautes latitudes boréales, ajoutez le capitaine français M. de Pagès, qui en 1776, a atteint la latitude de $81^{\circ} 30'$ au nord du Spitzberg.

On a ajouté que Cook était jusqu'à ce jour celui qui s'était le plus approché du pôle sud, cela n'était vrai que jusqu'en 1823. époque à laquelle le capitaine anglais Weddel atteignit le 20 février, la latitude de $74^{\circ} 15'$ dans son voyage autour du pôle sud publié à Londres en 1825.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ 1^{er}. LIVRES.

251. VERGLEICHENDES WÖRTERBUCH, etc; dictionnaire comparatif, de la géographie ancienne du moyen âge et moderne : par MM. Bischoff, et J. H. Müller, Gotha. 1829, in-8^o.

Ce dictionnaire, contenant 28000 articles, commencé par M. Bischoff, mort en 1827, qui l'avait conduit à moitié, a été achevé par M. Müller. Il est suivi d'une table qui donne les synonymes géographiques de l'antiquité, du moyen âge et de nos jours. Cette table est de 6000 articles : ce qui donne un prix particulier à ce grand travail, c'est l'indication exacte des sources dans lesquelles les auteurs ont puisé.

252. ITINÉRAIRE DESCRIPTIF DE L'ESPAGNE; par le comte *Alex. de Laborde*. Troisième édition, considérablement augmentée; précédée d'une Notice sur la configuration de l'Espagne et son climat, par *de Humboldt*; d'un Aperçu sur la Géographie physique, par *Bory de Saint-Vincent*; et d'un Abrégé historique de la monarchie espagnole et des invasions de la Péninsule jusqu'à nos jours; enrichie de vignettes et d'un atlas in-4^o. Chez *F. Didot*. T. IV, part. 1.

Cette édition formera 5 à 6 vol.

253. MÉMOIRES RELATIFS A L'ASIE, contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient; par *J. Klaproth*. In-8^o, avec cartes et pl. *Dondey-Dupré*. T. III. 12 fr.

254. DESCRIPTION DE LA VILLE DE SCHUMLA, ses monumens, ses for-

tifications et ses environs. In-8^o. Imp. de *Coniam*.

§ 2. VOYAGES.

255. VOYAGE AUTOUR DU MONDE, exécuté par ordre du Roi, sur la corvette la *Coquille*, pendant les années 1822-23, 24 et 25; par *L. J. Duperrey*. Six vol. in-4^o, avec un atlas et 376 planches, dont 230 coloriées. Paris, chez *Arthus-Bertrand*. Partie botanique, par MM. *d'Orville*, *Bory de Saint-Vincent* et *A. Brongniart*. Quatrième livraison. Prix, 14 fr. pour les souscripteurs à la botanique séparément.

256. VOYAGE AUTOUR DU MONDE, fait en 1817-18-19 et 20, par *M. de Freycinet*, capitaine de vaisseau. In-folio. Chez *Pillet aîné*. XI^e et XII^e livraisons. Prix, 14 fr. chacune.

Contenu : Historique. — Iles des Papous. — Abas, frère de Kimahala, et Aas, chef du village de Kabarëi. — Idoles trouvées dans l'île Rawak. — Iles des Papous; maisons sur pilotis. — Plans et détails d'une pirogue des îles Carolines. — Ile Gaam: vue du jardin et d'une partie du palais du gouverneur. — Lèpre ichtyose. — Iles Rawak; tombeau des Papous. — Iles Mariannes; usages des anciens habitans. — Pêche.

La partie historique formera 24 livraisons, composées chacune de quatre ou cinq planches.

257. VOYAGE PITTORESQUE DANS LE BRÉSIL; par *Maurice Rugendas*. Mœurs et usages des Indiens et des Européens. In-fol. Chez *Engelmann*. VII^e livraison.

258. VOYAGE PITTORESQUE DANS LES PYRÉNÉES FRANÇAISES et les départemens adjacens ; par Melling. In-fol. Chez Treuttel et Würtz. Neuvième livraison.

§ 3. CARTES.

259. CARTE GÉNÉRALE DE L'AFRIQUE, par A. Brué, géographe du roi, d'après les découvertes les plus récentes. Paris, 1828.

260. CARTE GÉNÉRALE DES ÉTATS DU NORD DE L'AFRIQUE, DE LA MER MÉDITERRANÉE ET DE L'EUROPE, par Brué, géographe du roi. Paris, 1828.

261. MAPPEMONDE COMPARATIVE, ou Nouveau Planisphère, contenant la charpente des deux continens, leurs grandes divisions naturelles et les rapports homologues des principales contrées du monde avec les pays de l'Europe ; par Denaix, ancien élève de l'École polytechnique, chef de bataillon au corps royal d'état-major. Deux feuilles colombier vélin. Prix, 15 fr. A Paris, chez l'auteur, rue d'Assas, n° 5 ; et chez Picquet, géographe ordinaire du roi, quai de Conti, n° 17.

Cette Mappemonde a l'avantage de réunir dans un cadre facile à embrasser, plus de notions positives que l'on ne peut en acquérir par la lecture des meilleures méthodes. Les divisions mathématiques, naturelles, physiques et politiques du globe s'y trouvent dans des dépendances continues, et dans des rapports exacts. Le rabattement ingénieux de la géographie des pays les plus connus sur les moins connus,

et une échelle des climats y donnent lieu, pour la longueur des jours, la répartition de la chaleur et l'alternance des saisons, à des rapprochemens qui frappent les sens et exercent le jugement. Les noms des fleuves et des lacs, ceux des États et des villes principales sont accompagnés de chiffres qui indiquent le rang de ces élémens dans des séries déterminées, dont les lois sont faciles à retenir. Des lettres et des chiffres de renvoi, placés près des données rassemblées dans les marges pour établir l'importance relative de chaque État, permettent de trouver immédiatement sur la Carte les pays sur lesquels on veut porter son attention.

La Mappemonde de M. Denaix est, sous tous ces rapports, digne de servir de frontispice au beau monument qu'il élève avec zèle et dévouement à la science de la Géographie.

262. CARTE HYDROGRAPHIQUE DE LA FRANCE, divisée en vingt et un grands bassins, avec l'indication de la partie flottable et navigable de chaque rivière, ainsi que le tracé des canaux de navigation, tant exécutés qu'en construction, dressée au dépôt des ponts et chaussées par ordre de M. Becquey, conseiller d'État, directeur général des ponts et chaussées et des mines ; par V. Dubrena, chef du bureau du dépôt, ancien ingénieur-géographe du roi. 1828.

Cette Carte, composée de six feuilles grand aigle et de six demi-feuilles, a été dressée sur l'échelle de 2 millimètres pour 1000 mètres.

NOIROT, *Agent de la Société de Géographie.*

ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, N° 16, à Paris.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 72. — AVRIL 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Renseignemens sur le pays situé entre le Missouri et les provinces intérieures du Mexique, obtenus d'Augustus Storrs, de Franklin, état de Missouri, et communiqués par le sénateur Thomas-H. Benton, au sénat des États-Unis, le 3 janvier 1825.

L'expédition de commerce qui traversa ce pays, pendant l'été de 1824, et dont M. Storrs faisait partie, se composait de 81 hommes, 156 chevaux et mulets, avec 23 voitures à quatre roues et une pièce d'artillerie de campagne. Elle partit du port Osage, (lat. 39° 9') sur la limite occidentale de l'état du Missouri, et prit une direction O.-S.-O. jusqu'à l'Arkansas qu'elle remonta l'espace de 240 milles : de là elle marcha 40 milles au S. jusqu'au Semerone qu'elle suivit en se dirigeant vers l'O., sur une distance de 100 milles, et gagna ensuite Taos qui est le premier établissement du Mexique, de ce côté, après avoir cheminé vers le S.-O.

Le pays, dans toute cette étendue, était ouvert, plat, et d'un accès facile jusques au pied des montagnes Rocheuses. Entre le Missouri et l'Arkansas, le terroir est mou, d'une couleur foncée et extrêmement fertile, mais au S. de cette dernière, il est aride et sablonneux jusqu'aux montagnes. Vers le N. les bords des rivières sont escarpés, et leurs lits profonds, et pour la plupart fangeux. L'expédition avait, d'un côté les grandes et petites rivières Bleues et le Kansas, et de l'autre, l'Osage, le Néocès et le Verdegri dont les nombreux tributaires, en s'entrelaçant, opposaient de fréquens obstacles au passage des voitures. Il fallait plusieurs fois aplanir leurs bords, à l'aide de bèches et de houes, et en garnir le fond de gaules et de broussailles, pour l'affermir. Les arbres forestiers y sont les mêmes que ceux de l'état du Missouri, à une espèce de frêne près, qu'on y rencontre le long des cours d'eau. L'herbe, dans certaines vallées, était plus haute qu'un homme à cheval et les prairies émaillées d'une variété innombrable de fleurs, présentaient, au mois de mai, un coup d'œil délicieux.

Près de l'Arkansas, l'expédition eut à franchir des collines sablonneuses où sa marche fut lente et pénible à cause de la friabilité de leur surface. Formées par l'action des vents, leur aspect est fort varié, et la largeur moyenne en est d'environ 7 milles. De ce côté de la rivière, elles ne s'étendent guère qu'à 25 milles du point où on la traverse habituellement, de sorte qu'en prenant une route plus septentrionale, il serait aisé de les éviter.

Le long de l'Arkansas, le sol est sec, ferme et uni, et les voyageurs rencontrèrent seulement trois tributaires, dont les lits sablonneux ne les arrêterent point dans leur marche. Le cotonnier (*populus angulata*) qui forme çà et là des petits bouquets, est le seul arbre qu'ils y remarquèrent. Ayant quitté l'Arkansas, ils franchirent d'autres élévations de sable, sur une étendue de dix milles, et trouvèrent ensuite une plaine haute jusqu'au Séméroné qu'ils longèrent sans éprouver d'obstacle, jusqu'à un point où ils virent pour la première fois des rochers. Ils passèrent de là à la

Fourche Canadienne, dont les bords formés de roches noirâtres, ont 40 pieds de hauteur presque perpendiculaire. De cette rivière à la base de la grande chaîne des montagnes Rocky, on trouve épars dans la plainé des monticules semblables à ceux des bords de l'Arkansas, mais qu'on peut aisément tourner. Les montagnes ont ici une largeur de 40 milles, et sont traversées par un chemin battu, escarpé seulement en quelques endroits.

Tout le pays au S. de l'Arkansas, jusqu'au pied des montagnes, est aride et sablonneux. Les pluies périodiques y sont absorbées à mesure qu'elles tombent, de sorte qu'il ne s'y forme pas de ravins. L'Arkansas a une largeur moyenne de 150 toises; les eaux en sont peu profondes et limoneuses comme celles du Missouri, et le fond consiste en un sable fin et mouvant, tellement uni que les voitures y passèrent sans difficulté. Le Semerone qui n'a encore été indiqué sur aucune carte, prend sa source dans les montagnes, à l'Ouest de l'Arkansas : elle roule presque parallèlement avec cette rivière, l'espace de plus de 400 milles, et se perd, à ce qu'on croit, dans des sables. L'expédition, en le remontant, ne remarqua point d'eau courante, et très-peu d'eau stagnante; mais elle était toujours sûre de s'en procurer en creusant à la profondeur de 18 pouces. A son retour, elle trouva un fort courant dans la rivière, et ses bords étaient partout inondés. Les eaux du Semerone sont imprégnées de substances nitreuses ou salines.

L'espèce d'herbe élevée, qu'on rencontre dans les prairies du Missouri, domine aussi entre les établissemens des États-Unis et l'Arkansas, et plus loin elle fait place à celle dite de *bison*, qui fournit de gras et excellens pâturages. Dans cette dernière région, les pluies tombent en juillet et août, époque à laquelle commence la végétation; et au mois de septembre, les terres hautes se recouvrent de la plus riche verdure. Quant aux moyens de subsistance, aucun désert au monde de la même étendue, n'en possède, dit-on, de plus abondans. On y rencontre partout le bison, l'élan et l'antilope. La chair du premier est estimée supérieure à celle du bœuf,

et celle de l'antilope ne le cède en rien au mouton, auquel il ressemble par le goût et par l'apparence. L'expédition avait tous les jours, de la viande fraîche; le daim seul y est rare.

Les indigènes du pays que parcourt la ligne de communication entre le Missouri et les provinces intérieures, sont les Osages, les Kansas, les Pawnees, les Chicunes, les Arapahoes, les Serpens, les Kiaways, les Camanches et les Apaches. Les trois premières tribus sont fixes, et les autres nomades, celles-ci ne connaissent point l'agriculture, et vivent principalement de la chasse de bison. Un fait bien surprenant et prouvé néanmoins par l'expérience, c'est que ce quadrupède s'éloigne des contrées traversées par les blancs, et qu'il séjourne dans celles que fréquentent les Indiens.

Les naturels de cette région y ont pillé et tué plusieurs trafiquans américains. En 1818, 300 Pawnees attaquèrent la compagnie de commerce de M. Chouteaux, de St.-Louis, sur une île de l'Arkansas. Ils furent repoussés avec perte d'une trentaine d'hommes hors de combat. C'était le premier essai que ces nations faisaient des armes américaines, et ce fut, suivant eux, l'engagement le plus meurtrier où ils se fussent jamais trouvés. En 1822, les Camanches assassinèrent M. Maxwell et blessèrent un autre chasseur, près des montagnes. L'année suivante, ils tuèrent un Espagnol, au service de William Anderson, sur les bords de l'Arkansas, et lui enlevèrent 13 mulets. La même année, ils surprirent une autre compagnie de trafiquans, à une quinzaine de milles de cette rivière, lui tuèrent un homme et lui dérobèrent 40 chevaux et mulets. Un autre Américain nommé John-Mac Night, fut aussi massacré par les Indiens, au S. de l'Arkansas.

Les marchandises exportées aux provinces de l'intérieur, consistent en étoffes de coton et de laine, châles de soie, et en objets de coutellerie et de miroiterie, pour lesquels on prend en retour des piastres espagnoles, de l'argent et de l'or en lingots, des mules et des fourrures de castor.

La ville de Santa-Fé, est à 250 milles du point le plus proche de l'Arkansas, à 510 de l'affluent le plus voisin de la Kansas, et à 70 des tributaires de la rivière Rouge, laquelle prend sa source à un degré N. de Santa-Fé.

Il n'existe point de communication par eau, pour le transport des marchandises aux provinces intérieures; le Rio del Norte porte des bateaux de 20 tonneaux à quelque distance au-dessus de Santa-Fé; mais à la passe del Norte, la navigation est interrompue par des barres de sable. Le Rio Colorado de la Californie parcourt le pays l'espace de 800 milles, mais à travers un désert, et une chaîne de montagnes le sépare des établissemens. On croit que les bateaux pourraient remonter l'Arkansas durant plusieurs mois de l'année, mais la navigation en est regardée comme très-incertaine. Jusqu'ici on a expédié les marchandises destinées aux provinces intérieures, par la Vera Cruz et la ville de Mexico, d'où elles étaient transportées sur des mulets, conduits par des hommes armés. Ils passaient par San Luis, Potosi, Zacatecas et Durango.

Les provinces intérieures ont une superficie de 990,000 milles carrés et une population de 620,000 individus.

Les renseignemens suivans sur le pays de la côte N.-O. de l'Amérique, qui fait actuellement partie des États-Unis, ont été fournis par M. Ruddock, à un comité du congrès, auquel avait été renvoyé, en 1826, un message du président, relatif à l'établissement d'un port militaire à l'embouchure du fleuve de Columbia et à la reconnaissance de la côte du N.-O. qui est baignée par l'Océan Pacifique.

Une compagnie de trafiquans, dont M. Samuel Adam Ruddock faisait partie, quitta les Council Bluffs, le 12 mai 1821, et prit sa route le long du bord septentrional de la Platte. Le 18, toute l'expédition montée sur des chevaux indiens, arriva aux villages Pawnée, d'où elle chemina vers l'Ouest, l'espace de 200 milles et franchit la rivière un peu au-dessous de ses fourches, le 26 mai. De là, elle fit route vers le S.-O., sur une distance de 350 milles,

traversa les ravins des hautes montagnes du nouveau Mexique, le 6 juin, et, le 8, après avoir marché encore 60 milles, elle entra à Santa-Fé. Le lendemain, ces voyageurs ayant gagné l'autre rive du Rio del Norte, longèrent ensuite le bord septentrional de la rivière de Chamas, dans une direction N.-O., et après avoir passé les montagnes, ils arrivèrent au lac Trinidad. Continuant alors leur route dans la même direction, ils évitèrent les affluens supérieurs du Rio Colorado de Californie et pénétrèrent jusqu'au lac Timpanagos. Ce dernier, situé sous le 42° degré de latitude (ligne de démarcation entre les États-Unis et le Mexique) est la source principale de la rivière du même nom, qui est la Multnomah de Lewis et de Clarke. L'expédition suivit celle-ci jusqu'à son confluent avec la Colombia, qu'elle descendit ensuite jusqu'à l'Océan, après un trajet de soixante-dix-neuf jours. La route de Washington à St.-Louis, sur le Missouri, avait été de 853 milles : celle de St.-Louis, à Santa-Fé, de 850, et de là à l'embouchure de la Colombia, de 1,260; en tout 2,963 milles. La distance de St.-Louis à l'embouchure de la Colombia, en prenant par les villages Mandans, est de 2,196 milles, et de Washington, de 3,049. En jetant les yeux sur la carte, on verra qu'il y aurait moyen d'arriver à l'Océan Pacifique par une route plus directe et de plusieurs centaines de milles plus courte.

Plusieurs géographes ont placé le lac de Timpanagos, par le 40° de latitude, le confondant sans doute avec celui de Teguayo qui s'étend du 39°, 40' au 41° et dont il n'est séparé, en un endroit, que par un intervalle de 20 milles.

La rivière de Multnomah, qui est le grand affluent méridional de la Colombia, est, dit-on, navigable sur une étendue de 150 milles. A 70 milles de son confluent, elle reçoit les eaux du Clatus, grand tributaire qui s'y rend de l'Est, et à dix milles au-dessus celle de Callapoio qui a sa source près de l'Océan, au Sud du 42° de latitude. La distance de son premier *rapide* au lac de Timpanagos, est de 325 milles, ce qui lui donne un cours de 475 milles de

longueur. On la dit navigable dans toute cette étendue, à certaines époques de l'année, pour des bâtimens tirant huit pieds d'eau. Malheureusement son lit est obstrué çà et là par des *rapides*, dont le plus considérable est de la dimension de celui de l'Ohio à Louisville.

D'autres affluens de la Multnomah s'entrelacent avec celui du Louis.

Le cours de la Multnomah, suivant M. Ruddock, est presque semi-circulaire et ressemble assez à celui du Tennesseé. Elle arrose une vallée délicieuse dont le climat est fort doux, et le sol et les arbres forestiers les mêmes que ceux du Kentucky, du Tennesseé et de l'Ohio.

Les premiers renseignemens sur le lac Teguyo ont été fournis par le Père Antonia Velez y Escalante, en 1777, qui parcourut les plaines qu'arrose le Rio de San-Buenaventurâ, pour chercher une route qui mènerait par terre de Santa-Fé du Nouveau-Mexique, à Monterey.

Dans son Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne (Lib. III), en parlant de la Californie, M. de Humboldt dit, dans une note : Les auteurs du XVI^e siècle placèrent un second Dorado au N. de Cibora, sans le 41^e de latitude. C'est là que se trouvait, selon eux, le royaume de Tatarax, et une immense ville appelée Quivira, sur les bords du lac de Teguyo, assez près du Rio de Aguilar. Cette tradition, si elle se fonde sur l'assertion des Indiens d'Anahuac, est assez remarquable, car les bords du lac Teguyo qui est peut-être identique avec le lac de Timpanagos, sont indiqués par les historiens Astèques comme la patrie des Mexicains.

On lit sur sa belle carte du Mexique et des pays limitrophes, où le lac Timpanagos est marqué comme douteux, que ce lac dont les limites ne sont que très-imparfaitement connues par des reconnaissances de route du P. Escalante, serait-il identique avec le lac Teguyo des bords duquel, d'après quelques historiens, les Astèques passèrent au Rio Gila.

Les limites occidentales de l'autre lac d'eau salée (Teguayo) sont marquées comme inconnues dans la partie N. E. Le Rio de San-Buenaventura qui coule des montagnes y décharge ses eaux.

L'ouvrage d'Alcedo, Diccionario Geografico-Historico de las Indias occidentales o America, quoique publié, en 1789, douze ans après le voyage d'Escalante, ne contient pas même les noms de ces deux lacs. Depuis cette époque plusieurs expéditions sont passées non loin de cette partie de l'Amérique sans rien apprendre de leur existence, qui est aujourd'hui mise hors de toute contestation par les trafiquans de Saint-Louis.

Expédition du général Ashley dans le pays voisin des montagnes Rocheuses, en 1826.

Cet officier traversa ces montagnes à la source de l'affluent le plus septentrional de la Platte, avec les gens qu'il y avait laissés, l'année précédente, et descendit une rivière qu'il prit pour la Buenaventura, l'espace de 150 milles, jusqu'à un grand lac, dont il estima la longueur à 100 milles et la largeur de 60 à 80. L'expédition s'y embarqua dans des canots, et mit 24 jours à en faire le tour, sans lui trouver de débouché. L'eau en était plus salée que celle de la mer. Le général a rapporté plusieurs échantillons de sel qu'il a obtenu par l'ébullition : et il dit avoir rencontré sur ses bords, à la surface du sol, des couches de sel de roche que sillonnaient d'innombrables petits ruisseaux. C'est là que les habitans des montagnes viennent s'approvisionner du sel qui leur est nécessaire.

Le général Ashley quitta St.-Louis au mois de mars, et y retourna en septembre suivant, avec 50 hommes et 100 chevaux et mulets, après avoir marché pendant 70 jours. Chacun de ces derniers portait une charge de fourrures de castor de 200 livres pesant. Les hommes avaient subsisté principalement de la chasse des bisons qui abondent dans le pays : les bêtes de somme s'étaient nourries d'herbages, et jamais l'expédition n'éprouva le manque d'eau. La

route à travers les montagnes était si facile (l'élévation n'excédant pas trois degrés) que la caravane ne se vit nulle part dans la nécessité de ralentir sa marche. Le général ajoute qu'il ne mourut pas un seul de ses hommes pendant le voyage, bien que le plus grand nombre fût resté 4 ou 5 ans dans ce pays sauvage.

Les trafiquans des Etats-Unis, qui ne poussaient jamais leurs courses au-delà des montagnes neigeuses, et du Rio del Norte, visitent maintenant la Multnomah et les nombreux tributaires de l'Océan Pacifique. Ils partent de Taos, près de la source de ce fleuve, dans les premiers jours d'août, s'avancent, dans la direction de l'Ouest, durant un mois entier, l'espace de 700 milles, avant de commencer leurs opérations. Ils se partagent ensuite en petites bandes de trois ou quatre. Il arrive quelquefois qu'un seul individu se procure, en une saison, plus de 400 livres pesant de castor, et il est rare qu'il en prenne moins de 130 livres; le produit de la chasse, dans une saison, est évalué à 40,000 dollars (1).

WARDEN.

MANNÈRE de voyager des Caravanes du désert d'Arabie, avec un Précis sur la Mésopotamie; extrait des nombreux Voyages d'Honoré VIDAL, premier interprète de France à Bagdad, agent à Trébizonde, etc., membre de la Société de Géographie de Paris.

La plupart des voyageurs ont parlé de caravanes qui parcourent l'intérieur de l'Asie; mais personne, que je sache, n'a fait quelque récit circonstancié sur celles qui sont destinées à traverser l'Arabie déserte: ces caravanes transportent souvent la valeur de dix, quinze et même vingt millions de piastres en marchandises, et lorsqu'elles sont dépouillées, leur perte entraîne presque toujours celle de la fortune de quelques-uns des négocians européens en Levant.

(1) Le dollar vaut 5 fr. 42 c. de notre monnaie.

Chaque année il part ordinairement de Bagdad , par le Grand-Désert, une ou deux caravanes de chameaux, à la destination d'Alep et de Damas. Elles choisissent le printemps à raison des pâturages, et effectuent souvent leur retour en été, saison qui rend le voyage très-pénible.

À l'époque où le territoire de Bassora formait un pachalik séparé, et même long-temps après sa réunion au gouvernement de Bagdad par Hassan-Pacha, qui y fut nommé en 1702, tout le commerce de cette ville avec la Syrie se faisait directement et au moyen de ses propres caravanes; mais depuis une quarantaine d'années que Suleyman Pacha II conçut et exécuta le projet de priver Bassora de cet avantage, pour augmenter ses revenus, les productions de l'Inde, en passant par Bagdad, se trouvent assujéties à une seconde douane, et à des droits considérables prélevés par les tribus établies sur les bords du fleuve: ces obstacles réunis occasionnent aux négocians une perte de 100 pour 100, d'après le relevé que j'en ai fait dans un mémoire sur le commerce de cette contrée.

Pour qu'une caravane se forme, il y a diverses formalités à remplir, dont voici les principales:

L'élection du chef suprême de cette caravane, sanctionnée par le gouvernement local; la fixation du prix de transport par charge de marchandises dite *sâgh* صاغ, et *sakat* سكت, c'est-à-dire, celles qui se mesurent et celles qui se vendent au poids, et la détermination de la route à suivre; si c'est par le grand désert, en passant par *Hite* هيت, *Ana* عنا; ou par celui de la Mésopotamie, dit *Tchol eldjéziré* چول الجازيرة, laissant le (Djabal) mont Sindjar جبل سنجر, à droite, et ne traversant l'Euphrate qu'à Biré, ou enfin par le milieu de cette contrée, voie qui rapproche des bords du *Khabour* خابور ou de Mardin, et des tribus qui en occupent le territoire; mais cette route est dangereuse, et les droits qu'il faut se résoudre à payer en la suivant sont énormes.

La conduite d'une caravane ne peut être jamais confiée qu'à un

Arabe *Eguéli* (1), pris parmi les plus anciens et plus renommés des chameliers, qui sont tous de la même tribu, originaire de Nédjd نجد, mariés et domiciliés à Bagdad et à Zobeir ou Bassora. Ces Arabes, autrement connus sous le nom d'Ewlâd-âli أولاد علي les enfans d'Ali, sont braves, d'une force prodigieuse, et fidèles dans leur engagement, dont la validité ne repose que sur la parole donnée « en face de l'Éternel, qui est le meilleur des témoins. » Ce sont leurs propres expressions : *Amâm oullahi wa houë khair-uchchahidin* امام الله وهو خير الشاهدين.

Un nombre assez considérable d'entre eux, sont à la solde du pacha de Bagdad, qui les considère comme ses meilleures troupes; ils forment eux-mêmes l'escorte de la caravane, dont les chameaux sont leur propriété; de manière qu'ils ont à défendre à la fois leurs *personnes*, leurs *biens* et leur *réputation*. *Néf souhom wa mâlouhom wa 'itibrouhom* نفسهم ومالهم واعتبارهم Aussi doit-on être sûr que jamais la lâcheté n'entre pour rien dans leur conduite, et qu'ils ne cèdent qu'à l'impossibilité bien reconnue de résister. Ils sont sobres comme tous les Arabes, accoutumés à toutes les privations, d'une résignation exemplaire à la volonté de la Providence, et d'une moralité à toute épreuve. Leur arme principale est le fusil à mèche; ils voyagent à pieds presque nus, et sont habillés d'une simple tunique de toile grossière (2); ils portent une double ceinture, l'une qu'ils gardent à leur gré sur leur vêtement, et l'autre qu'ils ne quittent jamais; elle est en peau tressée, de deux à trois doigts de largeur, attachée avec une agrafe sur la chair, au-dessous du creux de l'estomac. Leur coiffure consiste en un grand carré d'étoffe de coton et de soie appelé *éguélié*. Ce mou-

(1) Son titre ordinaire est Cheikh-ul-Karwan شيخ الكروان chef de la caravane.

(2) Au-dessus de cette tunique ils mettent souvent un *aba* عبا ou manteau de bure. Les chefs portent ordinairement au-dessus de leur tunique une robe d'étoffe de Damas.

choir, plié et disposé d'une certaine manière dont la description serait superflue, est fixé sur la tête par un turban formé d'une seule pièce, ou même un morceau de corde en laine, noué négligemment. Ces Arabes ne se rasent jamais la barbe, et à l'opposé des Musulmans des villes, plusieurs laissent croître et tressent leurs cheveux.

Lorsqu'une caravane se met en route, elle est divisée en autant de bandes de chameaux qu'il y a de cheikhs, et ces bandes sont escortées par un nombre d'*égueli*, proportionné à celui des charges.

Presque tous les *Cheikhs* sont montés sur des chevaux ou des dromadaires; le pas du chameau étant très-lent, ces chefs, ainsi que les voyageurs qui ont leurs montures particulières, devancent la caravane, et vont à la découverte : ils forment ainsi une sorte d'avant-garde. Dès-qu'ils s'en trouvent éloignés d'environ trois-quarts d'heure, ils descendent de leurs chevaux qu'ils débrident pour les laisser paître; s'asseoient par terre, fument et boivent du café en attendant leurs compagnons; et cela se continue ainsi jusqu'au lieu fixé pour y passer la nuit. Les caravanes ne voyagent jamais que de jour dans le désert, où il n'existe ni chemins tracés, ni sentier connu, et où les Arabes franchissent les plus grands espaces sans boussole, guidés par la simple habitude qu'ils ont d'errer sans cesse dans cette immensité.

Outre l'escorte dont j'ai parlé ci-dessus, une caravane du désert a ses règles pour le campement, la disposition des tentes et pour la discipline militaire. Pendant la marche un des cavaliers qui prend le titre de Baïraktâr *بيراقدار* porte un drapeau qui ne se déploie qu'en cas d'alarme et lorsqu'on fait halte.

Pour bien juger de la bravoure des *Egueli*, il faudrait les avoir vus au milieu du combat, dépouillés de leur coiffure, la poitrine découverte, les cheveux épars, courant en avant, au son du tambour, précédés de leur drapeau, et chantant des poésies guerrières qui inspirent le mépris de la vie et le désir de la victoire.

Avant l'attaque qui est prévue de loin, à raison de l'uniformité des plaines du désert, les divers pelotons de la caravane qui se

trouvent assez éloignés les uns des autres, se resserrent d'abord, et si l'on juge par le nombre des ennemis, que le combat est inévitable et le danger imminent, l'on décharge les chameaux et l'on dispose les ballots comme un retranchement, au milieu duquel ces animaux sont agenouillés et les pieds attachés pour les empêcher de se relever; mais les Eguelis ne se réfugient derrière ce rempart que quand ils sont aux abois et qu'ils doivent se défendre en désespérés, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul.

Lorsqu'il s'agit de camper, le drapeau est déployé une demi-heure auparavant; et tandis qu'une partie des cavaliers cherche un endroit qui lui convienne, l'autre se disperse pour éclairer les environs aussi loin que possible.

C'est un spectacle curieux que de voir ces chameaux, accablés sous le poids de leurs charges, redoubler d'ardeur à la vue du signal du repos, et, lorsque ce drapeau est planté, accourir avec empressement, à la voix de leurs maîtres qui les appellent pour les débarrasser de leurs fardeaux; mais cette opération ne s'effectue qu'en leur donnant des petits coups de bâton sur le col et en prononçant avec force un son guttural très-dur, qui est celui de la lettre arabe *Khé*, et qui représente une sorte de râlement; le chameau tombe alors sur les genoux, ensuite sur les jarrets, et par deux autres mouvemens qui balancent le corps les jambes se trouvent pliées et le ventre à leur niveau.

A mesure qu'ils sont déchargés, les chameaux se relèvent d'eux-mêmes et se dispersent pour paître dans une demi-lieue de rayon: chaque bande est confiée à la garde d'un ou deux pasteurs; et ils rentrent au campement au coucher du soleil.

Il règne beaucoup d'ordre et de symétrie dans la disposition des tentes qu'on fait abattre le soir, parce que l'on couche à la belle étoile. Au centre est placée celle du Cheikh principal, qui règle la marche de la caravane, les rétributions ou droits à payer aux Arabes, et chez lequel chaque jour les Cheikhs tiennent conseil; viennent ensuite à droite et à gauche, circulairement, les autres

tentes suivant le rang ou l'âge de chaque propriétaire : nulle part la vieillesse n'est plus respectée qu'en Orient, et surtout en Arabie.

Au coucher du soleil, la prière prescrite à cette heure, se fait publiquement : elle est proclamée par un Arabe qui, sans donner à sa voix, le chant ordinaire des Mouauzénin مؤذنين, se fait entendre de tous. A l'entrée de la nuit, on place, à une petite distance des sentinelles relevées à minuit par d'autres gardiens : à l'aube du jour la caravane se dispose à continuer sa route.

Après leur souper, ces Arabes s'assemblent au centre de la caravane, accroupis par terre, sans distinction de rang. Là réunis en cercle, au milieu duquel on allume un grand feu de fiente de chameau, ils boivent, en causant, du café qu'on leur présente à la ronde : cette distribution souvent renouvelée, se fait gratis et aux frais du Cheikh. Ceux qui composent l'escorte étant considérés comme militaires, forment autour du feu, le fusil en main, des danses qu'ils accompagnent de chants héroïques. Ces danseurs ne ressemblent guères à ceux de l'Opéra ; mais leurs mouvemens ont quelque chose de bizarre dont il serait difficile de donner une juste idée. Ces réjouissances se renouvellent assez souvent, surtout lorsqu'on s'approche des bords de l'Euphrate ou du terme du voyage. C'est ainsi que l'on traverse le grand désert. Mes voyages dans cette contrée, en 1809, 1810, 1811 et 1812, dont j'ai envoyé l'itinéraire à la Société de Géographie, m'ont initié à tous ces détails. Mais, afin de compléter ce récit, je vais donner quelques renseignemens sur la route de la Mésopotamie dont la description générale est consignée dans mes journaux de 1815, 1822 et 1824.

A cette dernière époque, ayant acquis la certitude que la peste régnait à Jérusalem, et que des troubles survenus sur la côte de Syrie, en rendaient le chemin extrêmement dangereux, je profita de la réunion précipitée de quelques voyageurs qui se rendaient d'Alep à Diarbèkir, Suérik et Mardin, pour continuer mon voyage de Constantinople à Bagdad.

Notre petite caravane n'avait point de marche réglée à caus

des désordres qui troublaient tout le pays ; mais arrivé à Biré , mon conducteur se décida à suivre la voie de Suérik سوریک afin d'éviter la rencontre de Mahmoud fils aîné et successeur de Tamer-Pacha, si célèbre dans le pays par ses brigandages. Cette circonstance en nous éloignant d'Orfa , me mit à même de côtoyer pendant quelques lieues, la rive orientale de l'Euphrate, en le remouant, et de reconnaître Samosate, patrie de Lucien, située sur la rive opposée du fleuve. Durant ce trajet j'eus soin de noter exactement, comme à l'ordinaire, les noms et la distance des bourgs et villages que je rencontrai.

Nous suivions jusqu'à environ huit lieues de Suérik, la direction N. E. ; mais lorsqu'il fallut marcher vers Mardin, nous prîmes notre route tantôt au S.-S.-E. et tantôt à l'Est.

J'arrivai enfin à Mardin ماردين le 6 octobre. Cette ville est située sur le penchant d'une haute colline : ses maisons en amphithéâtre, présentent un aspect très-pittoresque et jouissent d'une belle vue sur une campagne aussi vaste que fertile.

De ce point, deux chemins également pénibles et périlleux conduisent de Mardin à Moussoul ; celui de *Djéziré*, plus long, est le moins fréquenté ; celui dit *Tchol* Sindjar چول سينجر, par Nissibin, plus direct, mais souvent plus impraticable pour les Tartares eux-mêmes.

Nissibin est dans une superbe plaine à 12 lieues de Mardin ; cette ancienne cité ne conserve plus rien de son antique splendeur ; on n'y voit que quelques misérables habitations kurdes et peu de débris qui annoncent ce qu'elle était jadis.

Muni de tous les papiers dont j'avais besoin, je quittai Mardin le 14 octobre, et me rendis auprès d'Al-Tâi آل طي, une des plus nobles et des plus anciennes tribus arabes. Elle était campée aux environs de *Tal-Ibraïsche* تل ابرائش, village distant d'une lieue E. S.-E. de Nissibin. Le Cheikh, était chargé de pourvoir à ma sûreté, aussi se hâta-t-il de mettre à ma disposition un cavalier

qui, seul, devait me servir à la fois de guide et d'escorte au nom de son maître.

La voie de Djéziré fut celle qu'on me conseilla de prendre; elle paraissait, dans les circonstances d'alors offrir plus de sûreté. J'étais bien aise de parcourir cette contrée, si peu connue, et où les voyageurs européens ne pénètrent presque jamais.

Pendant le trajet, je fus dans le cas de cheminer et de converser avec des *Yésidi*, peuple redoutable auquel est attribué le culte du démon, *Cheïthan* شیطان. Cette secte, dont le principal foyer est le mont Sindjar, me paraît être moins acharnée qu'on le croit contre les chrétiens. Elle ne parle de nos lieux saints qu'avec vénération; mais elle porte une haine implacable aux mahométans, qu'elle regarde comme ses ennemis les plus acharnés.

Le 17 octobre, j'arrivai à Djéziré جزیره dont l'aspect inspire à la fois la tristesse et la terreur. Cette ville est bâtie en pierres noires, dans un vallon sur la rive droite du Tigre; elle est entourée par un canal que le fleuve remplit lors de sa croissance et dans lequel il communique. L'air y est mal sain et fiévreux en été, et surtout en automne. Dans la citadelle demeure le gouverneur, qui prend le titre de Bey بك et qui se considère comme indépendant de la Porte même: c'est en effet un prince héréditaire dans son gouvernement, quoiqu'il soit censé relever du pachalik de Bagdad. Il se montre rarement en public.

Le commerce de cette ville, l'étendue de son territoire, ses productions et les mœurs de ses habitans kurdes, formeraient une description trop longue pour trouver place dans ce simple extrait de mes voyages.

Aucun étranger ne peut aborder Djéziré sans que le Bey en soit informé; et personne ne peut en sortir sans une permission et presse de sa part.

Notre guide, qui s'était chargé de faire annoncer notre arrivée à ce gouverneur et de lui remettre la lettre du cheikh d'*Al-Tâi* et ma faveur, vint dans la soirée du lendemain avec un officier d'ar

tez mauvaise mine, me prévenir que ma petite caravane pouvait continuer sa route, et que deux cavaliers étaient désignés pour m'accompagner jusqu'à *Zakho* زاخو. Ce message a dû être largement récompensé, dans la crainte que quelque mauvais rapport ne fit mettre obstacle à notre voyage que, par précaution, je voulus poursuivre avant minuit.

En effet, le même jour, 18 octobre, à 11 heures du soir, le signal du départ fut donné. Nous quittâmes notre logement dans un désordre extrême; et nous eûmes à passer, sous la citadelle, un mauvais pont de bois, fort étroit, établi sur des bateaux. Cette opération dura une demi-heure pour nos bagages.

On compte 12 lieues de Djéziré à *Zakho*. Nous côtoyâmes d'abord le Tigre; mais, après six heures, on nous fit changer de direction, ce qui rendit notre marche plus longue et plus pénible, la chaleur se faisait aussi vivement sentir sous cette atmosphère embrasée, et nous ne pûmes prendre quelque repos qu'à *Zakho* même. Cette petite ville dépend de *Immadiéh* عماديه, dont les princes héréditaires descendent des Abassides *Al-Abbas* آل عباس; race qui prétend seule avoir le droit de succéder à la dynastie régnante d'*Osmân* آل عثمان, dans le cas où elle viendrait à s'éteindre.

Le 19 octobre, je quittai *Zakho*, lieu qu'il ne faut pas confondre avec *Zehaw*, autre petite ville dans le Kurdistan-Turc, dépendante de Bagdad. L'espace de 22 lieues qu'il me restait à parcourir jusqu'à *Moussoul*, était habité par diverses peuplades, kurdes, jézidi et chrétiennes. Cette étendue de terrain offre beaucoup d'intérêt sous tous les rapports, et exigerait plutôt un série d'observations exactes qu'une description brillante. J'arrivai le 21 du même mois à *Moussoul*, ville célèbre par sa position sur le Tigre, par l'étendue de son commerce et par son voisinage de l'antique *Ninive*, dont l'emplacement est encore désigné aujourd'hui sous le nom de *Ninawa* ou *Nouniya* نونية.

La relation d'un voyage par terre de cette ville à Bagdad, en-

traînerait trop de détails. Je vais transcrire ici l'extrait du journal de ma traversée en 1815.

Le 25 mai, je m'embarquai sur le Tigre, que les Arabes appellent Didjilé دجلة. Ahmed-Pacha, voulut bien ordonner qu'on m'assignât une place convenable sur un beau kalak (espèce de radeau), et j'y fis dresser un grand bois de lit, couvert de tentes, appelé *arché* عرشه. La saison était bonne, et la crue des eaux facilitait notre traversée : nous avions pour compagnons de voyage cinq jeunes dames arabes et trois passagers respectables. Des vases de giroflées placés sur des pierres de marbre, qu'on transportait à Bagdad, ornaient notre kalak. Je jouissais en même-temps de tous côtés de la vue du fleuve, et, par un concours assez singulier, notre radeau réunissait à la fois, suivant l'expression arabe, la verdure, l'eau et la beauté الحضره والماء والوجه الحسن.

Pour construire le kalak كالك, qui forme ordinairement un carré long, on attache ensemble plusieurs outres, dont le nombre doit être proportionné à sa grandeur et à la cargaison. Sur ces outres, qu'on enfle auparavant, on jette un lit de rameaux bien liés, sur lequel on pose, à deux ou trois pieds de distance l'un de l'autre, quatre bancs de grosses perches, en sorte qu'il règne tout à l'entour une galerie commode. L'on y étend ensuite d'autres solives, dont chaque extrémité est appuyée sur un des bancs. Le kalak ainsi disposé, on embarque les hommes et les marchandises.

L'équipage d'un kalak consiste en 3 ou 4 rameurs qui manœuvrent ce radeau, à l'aide de deux rames disposées vers un des coins, de chaque côté. Ces rames ont à leur extrémité des ailerons de deux à trois pieds de long, faits de plusieurs morceaux de roseau, de quelques pouces de longueur. Ainsi cette embarcation particulière au fleuve, dépourvue de voile, de mâts et de gouvernail, et dont les parties ne sont pas fixées par des clous, est mise en mouvement dans toutes les directions. On enfle les outres de temps à autre, et l'on répare celles qui sont crevées.

La traversée du Tigre offre presque à chaque pas, un nouveau sujet

d'entretien avec les habitans des deux rives dont on voit les divers campemens, ainsi que plusieurs villages peu distans les uns des autres; j'ai cru devoir en classer les noms dans mon itinéraire, en deux colonnes, afin de donner plus de clarté à leur énumération.

Le 26 à l'aurore, nous nous éloignâmes de la digue appelée *sikr-Namroud* سکر نمزود. L'aube était fraîche et délicieuse; un léger zéphir se faisait agréablement sentir, et le clair de lune, réfléchissant sur l'eau, en rendait l'aspect plus riant encore.

Le 27, nous passâmes la nuit près de *Tikrit* تکریب, bourg situé à droite sur un haut rocher, pour changer nos râteaux qui ne connaissent pas bien la traversée de ce point à Bagdad; et le 28, nous continuâmes notre navigation de bon matin.

Un coup-d'œil vraiment singulier était celui que présentaient les femmes arabes, qui habitent les bords du Tigre; s'élançant dans le fleuve à notre approche, elles venaient sur des outres gonflées, aborder notre kalak, pour nous demander un peu de tabac à fumer, de pain de Moussoul, ainsi que d'autres bagatelles. Ce spectacle, dont je jouissais depuis mon départ de cette ville, augmentait à mesure que nous nous avançons vers Bagdad: ici ces nymphes du Tigre avaient l'attention de nous offrir du lait, du beurre frais; et c'était à moi qu'elles s'adressaient de préférence comme le seul qui eût un *arché*, luxe qui annonçait un passager à son aise. Pour tout vêtement, ces femmes portaient une tunique de toile blanche ou rouge, qui leur couvrait le corps; et plusieurs n'avaient pour coiffure que les tresses de leurs cheveux élégamment nouées autour de leur tête. En ville, elles portent au-dessus de cette tunique, un *aba* ou manteau de laine, dont elles s'enveloppent depuis le front jusqu'aux pieds, qu'elles ont pour la plupart toujours nus. Leur coiffure ordinaire consiste en un grand mouchoir de soie, noire carré, appelé *bochiyé* بوشیه, plié en deux diagonalement, et disposé de manière que le grand côté flotte sur le dos, tandis que les deux pointes du mouchoir, nouées sur le front, sont entrelacées dans les plis déjà formés tout

Séance du 20 mars 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. James Brown, ministre plénipotentiaire des États-Unis à Paris, transmet à la Société, au nom de l'assemblée générale de l'état de Virginie, la belle carte de cet état, qui vient d'être publiée en plusieurs feuilles. Cet envoi est accompagné des lettres-patentes contenant le décret de l'assemblée, et d'une lettre très-flatteuse de S. Exc. W^m. Giles, gouverneur de la Virginie.

La commission centrale vote des remerciemens à l'assemblée générale de l'État, et décide que le Recueil de ses Mémoires lui sera adressé pour sa bibliothèque, comme un témoignage de sa vive reconnaissance.

M. Becquey, directeur général des ponts-et-chaussées et des mines, adresse à la Société la nouvelle carte hydrographique de la France, qui vient de paraître sous ses auspices ; et il renouvelle l'offre de contribuer de tous ses efforts aux succès de la Société, dont il sait apprécier les utiles travaux.

M. le lieutenant-général Fririon offre à la Société un exemplaire de deux ouvrages qu'il vient de publier sous le titre de *Observations sur l'éducation militaire*, et *Essai sur les moyens de faciliter l'étude du grec et du latin d'après un procédé nouveau*.

M. Busset offre la première feuille et le titre de son Atlas du Puy-de-Dôme. Des remerciemens sont adressés aux auteurs de ces ouvrages.

M. Bruguière adresse la suite de son Mémoire sur l'orographie de l'Europe.

M. Ch. Ed. Guys, par ses lettres datées de Ben, de Cafarsgal et de Kanobin, les 15, 30 septembre, et 24 octobre 1828, donne la suite de son Itinéraire au mont Liban, avec la description des principaux lieux qu'il a visités. Renvoi de ces documens au comité du Bulletin.

M. Corabœuf communique l'extrait d'une lettre de M. Peytier,

capitaine au corps royal des ingénieurs-géographes, attaché à l'expédition de Morée. Cette lettre contient les premiers résultats des observations astronomiques et géodésiques que cet ingénieur a faites dans le Péloponèse. Renvoi au comité du Bulletin. (Voy. pag. 216).

M. Warden communique des renseignements sur les pays situés entre le Missouri et les provinces intérieures du Mexique; sur divers points de la côte nord-ouest de l'Amérique, principalement sur les lacs Timpanagos et Teguayo, et enfin sur l'expédition du général Ashley, dans les contrées voisines des montagnes Rocheuses.

La commission entend avec un vif intérêt la lecture de ces documens, qu'elle renvoie au comité du Bulletin. (Voy. p. 161.)

MM. Barbié du Bocage communiquent une notice manuscrite sur les Baloutches. Ce travail rédigé par M. Raymond, ancien consul de France au Levant, renferme des détails précieux sur ce pays encore peu connu.

M. Fontanier lit une notice sur les villes de Sivas et Amassia. Renvoi au comité du Bulletin.

M. Jomard soumet à la commission centrale la rédaction d'un nouveau sujet de prix proposé pour les découvertes dans l'Afrique méridionale, et annonce qu'un anonyme a offert une somme de 500 fr. pour former le noyau de ce prix d'encouragement.

La Société accepte cette offre, et arrête qu'une médaille de la valeur de deux mille francs sera offerte au voyageur qui sera parvenu le premier aux lieux connus sur les cartes d'Afrique sous le nom de *Maravé*, et aux rives du fleuve appelé *Loffin*, et qui aura procuré une description exacte des lieux. Une souscription sera ouverte pour ce sujet de prix.

Le même membre présente un résumé des divers voyages de découvertes, entrepris et exécutés dans l'intérêt des sciences, pendant le cours des années 1826, 1827 et 1828; il propose à la commission centrale de faire porter le choix sur l'année 1827, et

de décerner à M. le capitaine Franklin la médaille annuelle offerte pour la découverte la plus importante en géographie, à cause de son second voyage à la mer Polaire, que l'année 1827 a vu terminer.

M. de Larenaudière propose que la Société accorde une mention honorable au dévouement du docteur Richardson, qui a secondé avec tant de zèle le capitaine Franklin dans son entreprise.

Ces deux propositions sont appuyées et adoptées à l'unanimité par la commission centrale.

Procès-verbal de l'Assemblée générale du 27 mars 1829.

M. le baron Cuvier, président titulaire de la Société, ouvre la séance à 8 heures du soir, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville.

Le secrétaire-général donne lecture du procès-verbal de la dernière séance annuelle. La rédaction en est adoptée.

On passe à la lecture de la correspondance.

Lettre de S. Exc. M. W. B. Giles, gouverneur de la Virginie, qui annonce l'envoi d'une carte de cet Etat. L'assemblée vote des remerciemens.

Lettre de M. Legoarrant de Tromelin, avec des remarques pour servir à la rectification de la géographie de plusieurs lieux dans l'Océan Pacifique, et de nouveaux renseignemens sur l'île de Vanicolo, où ont été retrouvés les débris du naufrage de La Peyrouse.

Annonce d'une notice sur les peuplades indiennes, par M. Giraud, et d'une relation sur l'expédition envoyée par le gouvernement des Etats-Unis, pour l'exploration de la rivière Rouge de la Louisiane, par le même auteur.

L'assemblée écoute avec une attention soutenue la lecture faite par M. le capitaine de Freycinet, d'une lettre de MM. Quoy et Gaymard, relative à l'expédition de la corvette l'*Astrolabe* commandée par M. le capitaine de frégate d'Urville.

M. le président annonce qu'il vient d'apprendre que la corvette *Astrolabe* est arrivée à Toulon le 26 du présent mois.

La Société offre une somme de mille francs, et accepte celle de cinq cents francs faite par un anonyme, pour servir à fonder un prix d'encouragement, en faveur du premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu désigné dans les cartes d'Afrique, sous le nom de Marawi, que l'on croit être situé vers le 32° degré de longitude orientale et par 10° de latitude sud. Elle proroge à trois ans le prix d'encouragement pour un voyage de découvertes dans l'intérieur de la Guyane; à deux ans celui qui a été proposé pour un voyage dans la partie méridionale de la Caramanie.

Sur les conclusions d'un rapport fait par M. Jomard, au nom de la commission centrale, la médaille en or de la valeur de mille francs offerte aux découvertes ou aux travaux géographiques les plus importants, est décernée par la Société à M. le capitaine John Franklin, et mention honorable est accordée à M. le docteur Richardson.

M. Corabœuf fait, au nom d'une commission composée de MM. le général Haxo, le colonel Bonne et lui, un rapport relatif au nivellement des fleuves et des rivières de France. Trois Mémoires ont été présentés au concours. La Société décerne une médaille en or de la valeur de 100 francs à M. Lepeudry, auteur du Mémoire n° 1, ayant pour titre *Nivellement du cours de la rivière de l'Aisne, entre Evergnicourt et l'Oise*.

M. Fontanier lit une notice intéressante sur la ville de Bagdad, sur une réception du Pacha de cette ville, et M. Jouannin lit pour M. Vidal une notice non moins curieuse sur la manière de voyager des caravanes du désert d'Arabie, suivie d'un précis sur la Mésopotamie.

Après ces communications, la Société vote des remerciemens aux auteurs dont les ouvrages lui sont offerts, et elle admet plusieurs nouveaux membres.

La Société avait à nommer à deux places vacantes dans le sein de

la commission centrale, MM. César Moreau et Jouannin, ayant obtenu la majorité des suffrages, ont été proclamés membres de cette commission.

L'assemblée devant, aux termes de son règlement, renouveler son bureau, procède au dépouillement du scrutin, ouvert dès le commencement de la séance. Les résultats ont été proclamés ainsi qu'il suit :

Président. S. Exc. M. le baron HYDE DE NEUVILLE, ministre de la marine et des colonies.

Vice-présidents. { M. le baron BENJAMIN DELESSERT.
M. le baron COSTAZ.

Secrétaire-général. M. DELOZ DE LA ROQUETTE.

Scrutateurs. { M. le général FRIRION.
M. le général HAXO.

La séance est levée à 10 heures et demie.

§ 2. Admissions, Ouvrages offerts, etc.

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 mars.

M. MORET, ancien lieutenant-colonel au corps royal du génie.

Séance du 20 mars.

M. FONTANIER, voyageur-naturaliste du gouvernement.

M. Charles WHITE, aide-de-camp de S. A. R. le duc de Cambridge, etc.

Séance générale du 27 mars.

M. ALLOU, ingénieur au corps royal des mines.

M. BOURGEOIS, ancien secrétaire du conseil de ville de la Nouvelle-Orléans.

M. de CASSAIGNOLES, membre de la chambre des députés.

M. le comte DARU, pair de France.

M. MAUROY, avocat aux conseils et à la cour de cassation.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 mars.

Par MM. Dufour et Walckenaer ; *Carte de la Sénégambie et des côtes occidentales d'Afrique, depuis le cap Blanc jusqu'au cap Sainte-Anne, pour servir à l'Histoire générale des Voyages*; 1 feuille.

Par M. Spencer-Stanhope : *Plan de la navigation des rivières Aire et Calder*, accompagné d'un mémoire, 2 feuilles.

Par M. Hoff : *De la mesure de la hauteur des différentes montagnes comprises entre Gotha et Cobourg*, Gotha, 1828, 1 vol. in-folio.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de janvier.

Par M. le baron Trouvé : *Annales de la littérature et des arts*; 437^e et 438^e livraisons.

Par les auteurs : *plusieurs numéros du Globe*.

Par le directeur de l'Atlas : 1 numéro.

Séance du 20 mars.

Par M. le général Fririon : *Essai sur les moyens de faciliter l'étude du grec et du latin, d'après un nouveau procédé*; 1 brochure in-8°.
Observations sur l'éducation militaire; 1 brochure in-8°.

Par M. : *Précis statistique sur Nanteuil-le-Haudouin, arrondissement de Senlis (Oise)*; 1 brochure in-8°.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*; cahier de janvier.

Par MM. de Leuven et Ansart : *Journal des voyages*; cahier de février.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*; cahier de février.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*; cahier de février.

Par M. le baron Trouvé : *Annales de la littérature et des arts*; 439^e et 440^e livraisons.

Par M. Rifaud : *Notice analytique de ses voyages*, in-8°.

Par M. Magnier : *Réponse aux observations d'un officier d'état-major russe, sur la dernière campagne de Turquie.*

Par la société de la Charente : *Annales de cette société*; N° VI, novembre et décembre 1828.

Par la société de la Seine-Inférieure : *Extrait de ses travaux*; N° XXXI, trimestre d'octobre 1828.

Par les auteurs : *plusieurs N°s du Globe.*

Par le directeur : *N° 17 de l'Atlas.*

Séance générale du 27 mars.

Par l'Assemblée générale de l'État de Virginie : *Nouvelle carte de cet état.*

Par M. Becquey : *Carte hydrographique de la France*; Paris, 1829, en 12 feuilles.

Par M. Jomard : *Description de la ville et des environs du Kaire, avec planches*; 1 volume in-folio.

Par MM. Lapie père et fils : *3^e et 4^e livraisons de leur Atlas universel.*

Par M. Dufour : *1^{re} et 2^e livraisons de son Atlas classique et universel.*

Par M. Busset : *1^{re} livraison de son Atlas du Puy-de-Dôme.*

Par M. Rey : *Dissertation sur l'emploi du vinaigre à la guerre, comme agent de destruction et comme moyen de défense*; 1 br. in-8°.

PROGRAMME DES PRIX.

MÉDAILLE ANNUELLE

POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE.

Médaille d'or de la valeur de 1,000 francs.

La Société de Géographie offre une médaille d'or de la valeur de mille francs au voyageur qui aura fait en géographie, pendant le

cours de l'année 1828, une *découverte* marquante, et jugée la plus importante parmi celles dont elle aura eu connaissance; il recevra en outre le titre de correspondant perpétuel, s'il est étranger, ou celui de membre, s'il est Français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut d'une découverte de cette espèce, une médaille d'or du prix de cinq cents francs sera décernée au *voyageur* qui aura adressé pendant le même temps à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles aux progrès de la science. Il sera porté de droit, s'il est étranger, sur la liste des candidats pour la place de correspondant.

PRIX D'ENCOURAGEMENT

POUR LES DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

1^o VOYAGES DANS LE SOUDAN, à l'Ouest du Darfour.

Les pays situés entre le Darfour et le lac central de l'Afrique (ou le lac Tchâd), peuvent être considérés comme totalement inconnus des Européens. Cette contrée, qui renferme le nœud des principales difficultés que présente la Géographie de l'Afrique centrale, doit partager, avec la région de Temboctou, la curiosité et les recherches des voyageurs et des géographes.

Pour accélérer le moment où ces pays cesseront d'être étrangers à la science, un anonyme offre une somme de 500 fr. pour servir à fonder un PRIX D'ENCOURAGEMENT en faveur du voyageur qui, le premier, aura pénétré sur les rives du Misselad, en partant du Darfour, déterminé la source et l'embouchure de cette rivière, et décrit avec exactitude les montagnes situées dans cet intervalle.

Un PRIX ÉGAL sera offert à celui qui, en partant des rives du Misselad ou de la ville de Ouarò, résidence du sultan de Bargou, sera parvenu jusqu'au lac Tchâd, aura reconnu les principales rivières qui coulent dans cet espace et aura procuré des lumières sur l'origine, le cours, l'importance, enfin la direction générale de

ces rivières, telles que Bahr-Koulla (ou Goulla ?), Bahr-Dago, Bahr-el-Ghazal, les branches ou les affluens présumés du Schary.

On appelle particulièrement l'attention des observateurs : 1^o sur le lit et l'ancien cours d'une rivière qu'on dit être à sec, vers la côte orientale du lac Tchâd, entre Tangalia et Mabah; 2^o sur le lac appelé Fitré et les rivières qu'il reçoit ou qui en sortent. Ils chercheront quelles sont la direction et la pente des eaux dans tout cet espace, et ils donneront au moins des idées générales sur le relief du pays, sur la nature et l'élevation relative des montagnes (1).

2^o VOYAGE aux lieux connus sous le nom de MARAWI.

La Société offre une somme de deux mille francs, et un anonyme celle de cinq cents francs pour servir à fonder un PRIX D'ENCOURAGEMENT en faveur du premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu désigné sur les cartes d'Afrique sous le nom de *Marawi*, et qu'on croit situé vers le 3^o degré de longitude orientale; et vers le 10^e parallèle sud. Il s'efforcera de reconnaître quelque partie du cours du fleuve appelé *Loffih*, qui, dit-on, coule vers ce parallèle et descend, dans la direction S.-E., du revers de la grande chaîne transversale d'où sort le Nil Blanc. Il recherchera s'il existe

(1) Renseignemens sur les pays à l'ouest du Darfour, d'après des relations récentes fournies par des Indigènes à M. Kœnig, voyageur français (Voir le Bulletin de la Société, en Nubie, N^o 42, tome VI, pag. 169 et suivantes, octobre 1826.)

Le royaume de *Bargou*, dont l'étendue de l'est à l'ouest est d'environ 18 journées, est situé à l'ouest-nord-ouest du *Darfour*; il n'y a que neuf heures d'intervalle entre les limites des deux royaumes. La distance entre *Kobé* et *Nemrou*, capitale de *Bargou*, est d'environ 16 jours de marche, au pas de caravane. Le sultan actuel, nommé *Youssouf*, réside à *Ouârd*.

Boulala est une province large de 7 jours d'étendue; sa capitale est *Kouka*, peut-être le *Koukou* que l'on voit sur les cartes au N. E. de *Barnou*.

Le lac situé au N. E. du grand lac *Moukbi* (ou lac de *Barnou*), s'appelle *Atachin Koumri*.

quelque communication entre le Loffih et les eaux courantes ou stagnantes, désignées sur les cartes sous le nom de *Marawi* (1).

On désire que le voyageur fixe d'une manière certaine la position des lieux qu'il aura visités, et qu'il donne une relation de son voyage, avec les matériaux d'une carte exacte sur laquelle sera tracé son itinéraire; qu'il décrive autant que possible le climat, les montagnes, les accidens du sol, en un mot la géographie physique des contrées qu'il aura parcourues, et qu'il recueille des renseignemens sur les montagnes et les contrées environnantes.

Il observera la population, les mœurs et les usages des habitans, les principales espèces d'animaux et productions du pays, enfin il essayera de former les vocabulaires des différentes nations.

Une souscription est ouverte au Bureau de la Société, afin que

On prétend que la rivière *Goula* (peut-être *Koulla* des cartes), venant du sud, se divise en deux branches à la hauteur de *Gebel Koumri*; que l'une forme le *Bahr-Abyad* et que l'autre vient passer à *Baghermi*. Selon un autre rapport, la *Goula*, à 8 jours au sud de *Baghermi*, se sépare en deux branches, allant l'une au S.-E. et l'autre au N.-E.; celle-ci, à la hauteur de *Dâr-Rounga*, va passer à *Denka*, et de là à *Choulouk*, pour se jeter dans le *Nil*; elle prend le nom d'*Ambirkey*, depuis sa naissance jusqu'à la hauteur de *Denka*.

On trouvera dans le même Bulletin, des renseignemens fournis par des habitans de *Mandara*: 1° sur le cours du *Châry*; 2° sur la montagne *Koumri*, située à plus d'un mois au sud-est de *Mandara*; 3° sur une grande rivière inconnue, qui prend sa source dans la montagne nommée *Guidim*, à plus de deux mois, dit-on, au S.-S.-E. de *Mandara*; 4° sur le mont *Quintou*, situé dans le sud du mont *Koumri*; on prétend qu'à l'est de *Gebel Quintou*, il existe une rivière qui va se jeter dans le *Nil*; 5° sur le mont *Quartchia*, à 25 jours au sud de *Baghermi*, renfermant une source dont les eaux se dirigent vers l'est.

(1) Ce fleuve, si l'on en croit plusieurs rapports, aurait une communication avec la principale rivière du Soudan. Un habitant de *Baghermé* a rapporté aussi à M. Kœnig, qu'il existe, au Sud de son pays, une montagne d'où sort une grande rivière dirigée vers l'Est. (Bulletin, tome vi, pag. 171 et 175.) — (Voy. la Note qui précède.)

ce prix d'encouragement et les deux prix précédens puissent être portés à la valeur des récompenses qui sont réservées pour les découvertes importantes.

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DANS L'ANCIENNE BABYLONE
ET LA CHALDÉE.

Une médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

Visiter et décrire tout le pays qui s'étend depuis le fond du golfe Persique jusqu'à la hauteur de Hit et de Baghdad, le long du cours de l'Euphrate et du Tigre, entre les monts Zagros et les déserts de l'Arabie, et en dresser une carte où l'itinéraire du voyageur sera tracé avec l'indication des distances parcourues. L'auteur joindra à sa relation les plans particuliers qui doivent servir à son intelligence : entre autres, ceux du vieux et du nouveau Baghdad, des ruines de Babylone, en désignant et cotant les monumens principaux qui existent encore ; ceux des ruines de Séleucie et de Ctésiphon, du fameux Pallacopas et des travaux qui ont été faits partout aux alentours, et les dessins des inscriptions.

La position de Baghdad est déjà déterminée à $33^{\circ} 19' 40''$ lat. et $42^{\circ} 4' 30''$ longit. orientale de Paris (1). Niebuhr a fixé celle de Hillah ; il faudrait également donner astronomiquement celle de Bassora, que Beauchamp n'a relevée qu'à peu près, et, en général, celles du plus grand nombre de lieux que l'on pourra. On recherchera vers son embouchure l'ancien Eulceus ou Choaspes, et l'on remarquera si le lac Chaldaïque ne présente point encore quelques parties de sa surface qui ne soient pas comblées par les sables.

Il est à désirer que le voyageur puisse relever la chaîne qui court à l'orient du Tigre, la hauteur des montagnes qu'il rencontrera, les niveaux du cours de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que leur vitesse respective.

(1) Connaissance des temps.

Toutes les observations qu'il lui sera possible de recueillir sur le climat, le sol, sa constitution, la nature de ses productions, sur l'importance de chacun des lieux qu'il verra, sur le genre des constructions et sur les matériaux mis en œuvre, sur les endroits d'où ils auront été tirés, sur les ruines des villes ou des monumens encore subsistans, sur les canaux anciens servant à l'irrigation des terres ou à la navigation, sur les travaux de l'industrie moderne et les objets de commerce, enfin sur la force physique et morale du peuple, et son caractère, entrent dans le plan de cette description; mais la Société ne fait pas une condition indispensable d'un travail complet sur les questions accessoires. On doit s'attacher surtout à la Géographie positive, à la Géographie comparée et à la Géographie physique.

Les noms des lieux et des monumens, indépendamment de leur traduction, devront être écrits dans la langue et les caractères en usage dans le pays.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de l'année 1830.

La Société accordera à la relation qui approchera le plus des conditions du présent Programme, une portion du prix ci-dessus, portion dont elle se réserve de fixer le montant.

La relation et les pièces à l'appui devront être déposées au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

OCÉANIE.

Une médaille d'or de la valeur de 1,200 francs.

La Société rappelle qu'elle a remis au concours, en 1824, le sujet suivant :

« Rechercher l'origine des divers peuples repandus dans l'Océanie ou les fles du Grand-Océan, situées au sud-est du continent d'Asie, en examinant les différences et les ressemblances qui existent entre eux et avec les autres peuples sous le rapport de la configuration et de la constitution physique, des mœurs, des

» usages, des institutions civiles et religieuses, des traditions et des
 » monumens; en comparant les élémens des langues, relative-
 » ment à l'analogie des mots et aux formes grammaticales, et en
 » prenant en considération les moyens de la communication d'a-
 » près les positions géographiques, les vents régnans, les courans
 » et l'état de la navigation. »

Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale an-
 nuelle de l'an 1830.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission
 centrale, avant le 31 décembre 1829.

ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

Une médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

La Société offre une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr. à
 celui qui aura le mieux rempli les conditions suivantes :

On demande une description plus complète et plus exacte que
 celle qu'on possède des ruines de l'ancienne cité de Palenqué, si-
 tuées au N. O. du village de Santo-Domingo Palenqué, près la
 rivière de Micol, dans l'État de Chiapa de l'ancien royaume de
 Guatemala, et désignées sous le nom de *Casas de Piedras* dans le
 Rapport du capitaine Antonio del Rio, adressé au roi d'Espagne
 en 1787 (1). L'auteur donnera les vues pittoresques des monumens
 avec les plans, les coupes et les principaux détails des scrip-
 tures (2).

Les rapports qui paraissent exister entre ces monumens et plu-

(1) Voy. Description of the ruins of an ancient city discovered near Pa-
 lenqué, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from
 the original manuscript report of Captain don Antonio del Rio: London,
 1824, in-4.

(2) Il est à désirer qu'il soit fait des fouilles pour connaître la destination
 de galeries souterraines pratiquées sous les édifices, et pour constater l'exis-
 tence des aqueducs souterrains.

siieurs autres de Guatemala et du Yucatan, font désirer que l'auteur examine, s'il est possible, l'antique Utatlan, près de Santa-Cruz del Quichè, province de Sololà (1), l'ancienne forteresse de Mixco et plusieurs autres semblables, les ruines de Copan, dans l'État d'Honduras (2); celles de l'île Peten, dans la laguna de Itza, sur les limites de Chiapa, Yucatan et Verapaz; les anciens bâtimens placés dans le Yucatan et à vingt lieues au sud de Mérida, entre Mora-y-Ticul et la ville de Nocacab (3); enfin les édifices du voisinage de la ville de Mani, près de la rivière Lagartos (4).

On recherchera les bas-reliefs qui représentent l'adoration d'une croix, tel que celui qui est gravé dans l'ouvrage de del Rio.

Il importerait de reconnaître l'analogie qui règne entre ces divers édifices, regardés comme les ouvrages d'un même art et d'un même peuple.

Sous le rapport géographique, la Société demande : 1° des cartes particulières des cantons où ces ruines sont situées, accompagnées de plans topographiques : ces cartes doivent être construites d'après des méthodes exactes; 2° la hauteur absolue des principaux points au-dessus de la mer; 3° des remarques sur l'état physique et les productions du pays.

La Société demande aussi des recherches sur les traditions relatives à l'ancien peuple auquel est attribuée la construction de ces monumens, avec des observations sur les mœurs et les coutumes des indigènes, et des vocabulaires des anciens idiômes. On examinera spécialement ce que rapportent les traditions du pays sur l'âge

(1) La caverne de Tibulca, près de Copan, est soutenue par des colonnes.

(2) On compare les restes d'Utatlan, pour leur masse et leur grandeur, à tout ce que le plateau de Cousco et le Mexique offrent de plus grand. On donne au palais du roi 728 pas géométriques sur 376.

(3) L'un de ces bâtimens a, dit-on, 600 pieds de face.

(4) Ces derniers étaient encore habités par un prince indien à l'époque de la conquête.

de ces édifices, et l'on recherchera, s'il est bien prouvé que les figures dessinées avec une certaine correction sont antérieures à la conquête.

Enfin l'auteur recueillera tout ce qu'on sait sur le Votan ou Wodan des Chiapanais, personnage comparé à Odin et à Boudda (1). Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale de 1830.

Les mémoires, cartes et dessins, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DANS LA PARTIE MÉRIDIIONALE DE LA CARAMANIE, CONTRÉE DE L'ASIE MINEURE.

Une Médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

La Société entend par la partie méridionale de la Caramanie, les contrées qui, au midi de la chaîne du mont Taurus, portaient autrefois les noms de Lycie, Pamphylie et Cilicie. Le capitaine anglais Beaufort a levé les côtes de ce pays; on pourra s'appuyer sur ses reconnaissances pour visiter l'intérieur.

On décrira le pays en parcourant les villes, bourgs et villages qui peuvent se trouver dans les vallées formées par les contre-forts du Taurus. Plusieurs de ces contre-forts sont très-élevés: on mesurera leur hauteur barométriquement, et l'on pénétrera dans la chaîne du Taurus qui les domine, et dont il sera nécessaire de mesurer également les plus hauts sommets. On examinera la nature du terrain, et on vérifiera si cette chaîne ne consiste pas dans une suite de plateaux élevés, semblables à ceux de la Cordillère d'Amérique. On suivra le cours des rivières en observant qu'elles ont formé beaucoup d'atterrissemens à leurs embouchures.

« La Société demande une relation manuscrite et détaillée, » faite par l'auteur, d'après ses observations personnelles, et ac-

(1) *Voy. Vues des Cordillères et Monumens, etc.*, par M. le baron de Humboldt, tom. I, pag. 383, in-8°, tom. II, pag. 592 et pl. IX.

» accompagnée d'une carte géographique sur laquelle sa route sera
» tracée. »

L'auteur présentera le pays sous son aspect physique ; il en fera connaître le climat, le sol, les productions, la culture, l'industrie, le commerce et la population, dont il décrira les mœurs et les usages. Il donnera, autant qu'il lui sera possible, le plan des villes anciennes, dessinera les monuments, copiera les inscriptions grecques, romaines, arméniennes, et même musulmanes, qu'il rencontrera, et fera mention des monnaies anciennes qui lui seront offertes, en ayant soin d'indiquer les lieux où elles auront été trouvées. Il poussera ses reconnaissances au-delà du mont Taurus, afin de pouvoir rattacher ses itinéraires à des villes connues, telles que Erekli, Konieh, Ak-shéer, Kara-Hissar, etc., et il cherchera même à pénétrer jusqu'à l'Euphrate.

Il fera des observations de latitude en plusieurs endroits, et déterminera les longitudes soit astronomiquement, soit par le moyen de la montre marine. On recommande particulièrement à son attention la transcription des noms des lieux dans la langue et dans les caractères du pays, et on le prie de remarquer si ces lieux ne portent pas différents noms, suivant le langage des différens peuples qui les habitent.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de 1831.

La relation devra être remise au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1830.

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE.

Une Médaille d'or de la valeur de 7,000 francs.

Reconnaître les parties inconnues de la Guyane française, déterminer la position des sources du fleuve Maroni, et étendre ces recherches aussi loin qu'il sera possible, à l'ouest, dans la direction du deuxième parallèle de latitude nord, et en suivant la ligne du partage des eaux entre les Guyanes et le Brésil.

Le voyageur fixera les positions géographiques et le niveau des principaux points, d'après des méthodes savantes, et rapportera les élémens d'une carte neuve et exacte.

La Société désire qu'il puisse recueillir des vocabulaires chez les diverses peuplades.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de l'an 1832.

La relation devra être déposée au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1831.

GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE.

1° Une Médaille d'or de la valeur de 800 francs, et une autre de la valeur de 400 francs.

La Société a mis au concours, en 1824, le sujet de prix suivant :

« Description physique d'une partie quelconque du territoire français, formant une région naturelle. »

La Société indique, comme exemples, les régions suivantes : les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, les bassins de l'Adour, de la Charente, du Cher, du Tarn, le Delta du Rhône, la côte basse entre Sables-d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France, distinguée par un caractère physique particulier.

Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région.

Les mémoires doivent être accompagnés d'une carte qui indique les hauteurs trigonométriques et barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites des diverses végétations.

Ces deux prix seront décernés dans la première Assemblée générale annuelle de l'année 1830.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

2°. NIVELLEMENT DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES DE FRANCE.

La Société offre une médaille d'or d'encouragement à chaque ingénieur ou autre personne qui aura procuré le nivellement géométrique d'une partie notable du cours des fleuves et des principales rivières de la France.

La Société n'admettra pas au concours les copies des nivellemens déjà déposés dans les archives des Ponts-et-Chaussées et des autres administrations publiques.

Dix médailles seront consacrées chaque année pour le même objet. Le *minimum* de l'espace à niveler est fixé à dix lieues de 25 au degré.

Chaque médaille sera de la valeur de 100 francs.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

M. PERROT, *membre de la Société, a bien voulu faire en outre les fonds de trois prix, dont voici le sujet.*

Trois médailles d'or d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de 100 francs chacune, seront décernées dans la première Assemblée générale annuelle 1830.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

Total du nombre des Prix , vingt-quatre , de la valeur de 21,400 fr. , indépendamment des souscriptions qui sont ouvertes afin d'ajouter aux prix d'encouragement pour les voyages en Afrique.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

La Société désire que les mémoires soient écrits en français ou en latin ; cependant elle laisse aux concurrens la faculté d'écrire leurs ouvrages en anglais , en italien , en espagnol ou en portugais.

Tous les mémoires envoyés au concours , doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer , ni sur le titre ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires doivent être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra, dans l'intérieur, le nom de l'auteur et son adr. sse.

Les mémoires resteront déposés dans les archives de la Société; mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.

Chaque personne qui déposera un mémoire pour le concours est invitée à retirer un récépissé.

Tous les Membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui *sont membres de la Commission centrale.*

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé *franc de port* et sous le couvert de M. le Président, à Paris, *rue et passage Dauphine, n° 36.*

Paris, 30 mars 1829.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES, ETC.*Nouvelles colonies au Mexique et dans le district d'Arkansas.*

La colonie de M. Austin, entre les fleuves Brazos et Colorado, dans l'état de Cohahuila-Texas, compte actuellement de 12 à 15,000 habitans, la plupart émigrés des États-Unis. Chaque émigré avec sa famille reçoit gratuitement du gouvernement une lieue carrée mexicaine, de 4,446 acres, et le célibataire un quart de lieue; mais on exige des certificats de bonne conduite. La capitale se nomme *San Felipe de Austin*. Le climat est doux et salubre; les bestiaux n'y manquent point. On y plante avec succès la canne, le coton, l'indigo, le tabac, le froment et toutes sortes de légumes. Les pâturages sont toujours verts.

Dans le district d'Arkansas, il a été également fondé une nouvelle colonie par le colonel *Milam*. Elle porte le nom de son fondateur. Deux cents familles y sont déjà établies. On y cultive le meilleur coton, du tabac et du maïs. D'innombrables troupeaux paissent sur les hautes prairies; et les montagnes voisines fournissent des métaux précieux. Les colons ne paient point de taxe ni de droits d'entrée sur les marchandises importées. La loi qui défend l'esclavage est éludée par le réglemeut qui oblige les nègres à servir pendant 99 ans.

(Columbus, octobre 1828.)

Copie d'une lettre écrite par MM. QUOY et GAIMARD, médecins, embarqués sur la corvette l'*Astrolabe*, à M. Louis DE FRÉYCINET, en date du Port-Louis de l'*Ile-de-France*, le 18 octobre 1828.

Nous vous devons, cher commandant, la relation des travaux de l'*Astrolabe*, depuis son départ de l'île Van-Diëmen jusqu'à son

arrivée à l'Île-de-France. En quittant Hobart-Town le 5 janvier, M. d'Urville se porta de suite sur l'île Tikopia, d'après les renseignemens assez vagues du capitaine Dillon. Il s'attacha à bien déterminer la position de l'île Mathieu, qui gît par 22° 30' de latitude sud, et 169° 25' de longitude orientale. Ce n'est qu'un rocher volcanique fumant de toutes parts. Nous reconnûmes bientôt la petite île Mitre, puis Chery, enfin Tikopia, où nous espérions avoir des renseignemens sur l'île du Naufrage de La Pérouse. En effet, dès que nous fûmes assez près de Tikopia, une des premières personnes qui vint à bord fut le prussien Blucher, arrivé depuis dix jours seulement de la Nouvelle-Zélande, sur un navire que le capitaine Dillon avait frété en partie exprès pour le ramener. Il fut le premier à s'offrir de nous accompagner à l'île du Naufrage, que les habitans de Tikopia nomment Vanikolo; mais étant aussitôt retourné à terre pour y chercher sa femme et ses effets, il changea d'avis, et à peine même put-on le revoir de nouveau un seul instant. De sorte que le commandant n'obtint d'autres renseignemens de lui que la direction de l'île que nous cherchions, à la distance d'une journée de Tikopia, et que Dillon avait eu infiniment de peine à trouver un port à travers les rescifs; enfin, qu'il avait eu beaucoup de malades. Deux Anglais qui se trouvaient, on ne sait trop comment, à Tikopia, vinrent avec nous, de même que cinq naturels.

Cette île, assez élevée, n'a que 30 milles de circonférence et n'a aucun port. Elle est peuplée d'environ 500 hommes de la belle race polynésienne proprement dite, c'est-à-dire des mêmes individus qu'on trouve à la Nouvelle-Zélande, à Tonga, aux îles Sandwich, etc. Nous vîmes aussi le *lascar* dont parle Dillon. Rien ne put le déterminer à nous accompagner et à quitter une île dans laquelle il paraît avoir trouvé le repos. Les renseignemens qu'il donna sur les deux hommes qui pouvaient encore rester de l'expédition de La Pérouse furent très-vagues. Il remit au commandant une lettre du capitaine Dillon que ce dernier avait laissée,

lorsqu'en passant à Tikopia, il y prit Blucher pour l'aider à trouver l'île du Naufrage. Elle ne contenait que l'indication de la route qu'il allait faire. Il fallut donc, en quelque sorte, découvrir l'île et le port que nous désirions trouver. Nous portâmes sur l'île Pitt du capitaine Edwards, qui est la même que l'île de la Recherche de D'Entrecasteaux. Elle est enclavée au milieu de rescifs qui s'étendent au large. Deux peuples qui l'habitent appartiennent à la race nègre. Bien loin d'être communicatifs comme les Polynésiens, ils sont au contraire très-défians, et ne s'avancent point au-devant des navires qu'ils aperçoivent : il fallut donc que nos embarcations prissent terre. Nous apprîmes des naturels, que le lieu où l'on venait d'aborder était celui où avait mouillé le capitaine Dillon, et que cette même île de la Recherche était aussi celle du Naufrage.

L'*Astrolabe* entra dans une baie ouverte, peu sûre, et où elle eût pu se perdre par un mauvais temps. Il fallut la mettre en sûreté avant de commencer nos recherches, et la faire, pour cela, passer au travers des rescifs par des passes aussi tortueuses qu'étroites. Ces travaux pénibles, faits sous un soleil ardent, demandèrent plusieurs jours. L'endroit où avait eu lieu le naufrage des deux navires se trouvait à l'opposé de celui où nous étions et à six lieues environ, ce qui nécessita un service pénible d'embarcations.

Cette terre est l'assemblage de deux îles, dont l'une est plus petite, et qui se touchent presque ; leur ensemble a environ douze lieues de circonférence. Elles sont entourées, à 2 ou 3 milles de distance, de rescifs sur lesquels la mer roule toujours avec force. Les habitans sont noirs, à cheveux crépus. L'aplatissement de leurs tempes est remarquable. Ils peuvent être mille individus en tout, divisés en sept à huit peuplades, constamment en guerre entre elles. Ils sont misérables, et cultivent peu les productions que la nature leur présente. Ils n'ont point de nom particulier pour leur île ; leurs idées ne s'étendent pas jusqu'à un nom collectif ; ils ne connaissent pas de districts. Ainsi, *Vanikoto* est le nom d'un village

qui a suffi aux Tikopiens, leurs voisins, pour désigner toute l'île. Ce ne fut qu'à force de présens que nous obtînmes des renseignemens sur le lieu où s'étaient perdus les navires français, encore nous fallut-il le secours de nos interprètes.

Notre premier soin fut de demander s'il existait encore des naufragés. La réponse fut négative, et les espérances que nous avions conçues à cet égard entièrement déçues. Les plus vieux des naturels se ressouvenaient à peine d'avoir vu des hommes blancs, et cet événement du naufrage était déjà confus dans leur mémoire.

Un des navires s'est perdu devant le district de *Paiou*, en donnant dans une passe étroite, entre des rescifs qui sont à la distance de 3 milles de terre. On ne trouve aucune partie du bois du vaisseau; mais on voit, au fond de l'eau, tous les objets en métal qui entrent dans l'armement d'un navire, ce qui est indiqué par les masses qui servaient de lest, dont plusieurs sont des saumons de plomb. Les ancres, les canons en sont peu éloignés, ce qui semble indiquer que ce n'est pas pendant une tempête que le navire s'est perdu. Parmi ces objets nous pûmes reconnaître un canon, des pierriers, une grosse ancre qu'on eut beaucoup de peine à transporter à bord de la corvette, et nous obtînmes des naturels toutes les petites pièces qu'ils avaient recueillies, parmi lesquelles sont des portions d'instrumens de physique. Mais, après tout, nous n'avons point été assez heureux pour rencontrer un seul indice des armes de France, bien que nous soyons très-moralement convaincus que les canons, et surtout les pierriers, sont sortis de nos arsenaux. Nous eussions persévéré dans nos recherches dans l'espoir d'obtenir des résultats plus satisfaisans, si des pluies continues, et les maladies, ne nous eussent pas repoussés de cette île dangereuse.

Il résulte des renseignemens que nous avons pris, qu'un des navires de La Pérouse a fait naufrage sur les rescifs, et s'est perdu corps et biens; que le deuxième s'est perdu aussi à peu de distance; mais qu'une portion de son équipage aurait pu gagner la terre à la

nage. Ce sont ces mêmes hommes qui, par la suite, se sont répandus dans les îles environnantes. Il est probable aussi que plusieurs auront été massacrés en abordant au rivage, et que la misère et les maladies auront détruit ceux qui étaient demeurés à Vanikolo.

D'après l'inspection des localités, on peut faire sur l'événement du naufrage de La Pérouse les suppositions suivantes : 1^o par un mauvais temps, un des navires aura donné sur les rescifs en avertissant sa conserve ; le second trop avancé aussi, n'aura pu espérer de salut qu'en entrant dans la première passe venue et s'y sera perdu ; 2^o ou bien en conservant l'espérance d'être encore utile aux naufragés du premier, il aura pu volontairement entrer dans cette coupure des rescifs, et s'échouer. La première supposition nous paraît plus vraisemblable. Nous n'avons vu aucun débris de l'autre navire : peut-être n'en existe-t-il pas, s'il s'est réellement perdu en dehors des brisans.

Ainsi a fini la plus malheureuse de toutes les expéditions, qu'un destin funeste a semblé poursuivre dans toutes les mers, qu'elle a marquées par d'épouvantables catastrophes ; il semble qu'elle doive faire participer à sa destinée ceux qui s'occupent d'elle. Que de victimes dans l'expédition de d'Entrecasteaux ! Dillon a eu beaucoup de malades. Pour nous, capitaine, officiers, matelots, tous ont été pris de fièvres de mauvais caractère, dont plusieurs d'entre nous sont devenus plus tard les victimes.

Avant de quitter cette terre de tribulations, nous élevâmes, de nos débiles mains, un modeste monument à la mémoire de La Pérouse et de ses compagnons, vrais martyrs des sciences. Il fut consacré par des décharges de mousqueterie et vingt-un coups de canon. Malheur aux navires baleniers que l'appât du gain attirerait à Vanikolo pour y recueillir quelques débris du vaisseau de La Pérouse ! Ayant peu d'équipage, ces bâtimens courraient le risque de succomber par l'effet des maladies, ce qui les mettrait bientôt à la merci d'habitans peu sociables.

Pour sortir, il nous fallut trouver un passage plus facile que celui

par lequel nous étions entrés. Enfin, nous laissâmes Vanikolo, après y être demeurés vingt-huit jours. Nous y acquîmes la certitude que l'île Tomago existe. Plusieurs habitans de Vanikolo, qui y étaient allés, nous indiquaient son gisement, et sans nos malades et les mauvais temps, M. d'Urville eût restitué à la géographie une île qu'on a prise long-temps pour Rotouma.

L'intention de M. d'Urville était d'aller faire des vivres au Port-Jackson, et de revenir ensuite au détroit de Torrès; mais les vents contraires et l'équipage entièrement malade au point de n'avoir souvent que cinq hommes sur le pont, y compris l'officier de quart, le déterminèrent à gagner le lieu le plus convenable pour se rétablir. Il fit donc voile vers les Mariannes. En traversant les Carolines, le temps permit de faire compléter la géographie de l'île d'Hogoleu.

Le 2 mai 1828, nous arrivâmes à Guam, absolument dans le même état où l'*Uranie* y était venue, neuf ans auparavant. Nous y trouvâmes la même hospitalité, les mêmes attentions, la même générosité de la part du gouverneur Don José de Medinilla. Un mois de séjour à Guam ne rétablit pas entièrement nos malades. Nous partîmes cependant, traversâmes l'archipel des Carolines, reconnûmes les îles Palaos; et, après avoir relâché à Bourou, nous parûmes de nouveau à Amboine. En quittant cette colonie, nous accompagnâmes M. le gouverneur Merkus à l'île Célèbes. Là, une course dans les montagnes avec cet excellent homme, nous mit à portée d'observer les Alfours de cette contrée, qui sont aussi doux qu'ailleurs ils passent pour méchans. C'est une variété de l'espèce humaine remarquable par la rondeur de sa face et la blancheur de sa peau. Ils ne connaissent point l'islamisme, n'ont aucun culte extérieur, etc., etc.

L'*Astrolabe* a fait dans les Moluques un assez grand nombre de découvertes ou plutôt de reconnaissances géographiques jusqu'à son arrivée à Batavia où s'est terminée la campagne. Ce lieu vaut infiniment mieux que sa réputation; mais le petit comptoir d'An-

ger, dans le détroit de la Sonde, peut fournir aux navigateurs, et à très-bon compte, tous les vivres frais dont ils peuvent avoir besoin, sans presque avoir l'ennui des formes administratives.

Pour ne pas interrompre notre narration, nous avons remis à la fin de notre lettre à vous parler plus amplement de Guam et de son gouverneur. M. d'Urville, ne voulant rester qu'un mois dans cette relâche, et ayant presque tout son monde malade, ne pouvait, sans des embarras infinis, aller mouïler au port d'Apra et envoyer ses hommes à l'hôpital d'Agagna; il demeura donc à Umata, et le couvent servit d'hôpital. Le gouverneur était indisposé et ne put venir nous voir; mais il donna des ordres pour qu'on nous vendît tout ce dont nous pouvions avoir besoin, ainsi que l'avait demandé M. d'Urville. Comme l'indisposition de M. de Médinilla, d'après ce que nous dit Anderson, n'était point assez grande pour l'empêcher de venir nous visiter, lui, ou ses officiers, s'ils en avaient eu envie, nous crûmes remarquer une sorte d'indifférence de sa part, et nous ne manifestâmes point le désir d'aller à Agagna. D'ailleurs, nous n'avions point assez d'hommes pour armer une embarcation. Mais, dans cette circonstance, sa générosité parut augmenter avec les moyens qu'il avait de la satisfaire; et ce qu'il donna à l'*Uranie* n'est rien en comparaison de ce qu'il fournit à l'*Astrolabe*, en vins, sucrés, liqueurs et en vivres de toute espèce. Cependant, sur la fin de la relâche, il désira consulter un médecin. L'un de nous se transporta près de lui, quoiqu'ayant la fièvre. Ce bon gouverneur est toujours le même, rajeuni peut-être depuis que vous ne l'avez vu. Si le roi jugeait à propos de lui accorder la croix de la légion d'honneur ou celle de Saint-Louis, cet homme respectable se trouverait bien récompensé de tout ce qu'il a fait pour l'*Uranie* et pour l'*Astrolabe*.

Guam a changé en mieux depuis votre départ. Il y a maintenant presque toujours des baleiniers qui vont y faire des vivres. Le peuple est mieux vêtu, et dans un magasin on trouve toute sorte d'étoffes, de vins, et d'objets divers, depuis des peignes dorés jusqu'à de la

moutarde de Maille. Don Luis de Torrès est toujours le même. Sa fille est maintenant vêtue à l'européenne, avec des étoffes de nos fabriques. Le gouverneur Ganga, qui avait remplacé M. de Medinilla, ayant commis des exactions, et un capitaine baleinier anglais ayant été tué par son ordre, Don Justo de la Cruz, commandant la garde, et lui, ont été cassés. On a prié M. de Medinilla de venir rétablir l'ordre aux Mariannes, de sorte qu'il ne voudrait y rester encore qu'une année, si cela lui est possible.

Veillez, cher commandant, agréer, etc.

Nouvelle colonie sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande.

Depuis quelque temps le gouvernement anglais fait de grands préparatifs pour fonder un établissement près du Swan - River, dans la Nouvelle-Hollande; et déjà des ordres ont été donnés pour prendre formellement possession de ce pays, encore presque entièrement inconnu. La *Literary gazette* de Londres donne, à ce sujet, les détails suivans :

Au commencement de l'année dernière, le capitaine Stirling, commandant le *Success*, de la marine royale, reçut l'ordre d'explorer les côtes occidentales de la Nouvelle - Hollande, depuis le cap Leuwin, en remontant vers le Nord. Le cap Leuwin est l'extrémité sud-ouest de la Nouvelle - Hollande. Il a pris son nom du vaisseau hollandais qui le découvrit en 1660.

Le but de l'expédition du capitaine Stirling était de chercher un emplacement propre à une nouvelle colonie. D'après son rapport, fondé sur l'examen détaillé de cinq cents milles de côtes, on s'est arrêté définitivement au Swan - River (rivière des Cygnes), situé à 32° 4', et qui a tiré son nom des nombreux cygnes noirs qui la fréquentent. L'expédition française, sous le capitaine Freycinet, avait reconnu cette rivière jusqu'à 60 milles dans l'intérieur. Le capitaine Stirling a pénétré jusqu'à sa source, et même au-delà, au

travers d'un pays extrêmement pittoresque et fertile. Il est arrivé à une grande chaîne de montagnes, d'où l'œil n'apercevait plus qu'une plaine immense et sans bornes.

La première entrevue du capitaine Stirling avec les naturels, qu'il trouva en remontant la rivière, eut un caractère hostile; mais bientôt la meilleure intelligence s'établit, et ne fut point troublée. Ces naturels sont tout-à-fait sauvages; ils ne portent d'autres vêtements qu'une peau de kangarou ou d'opossum, et sont armés de lances avec des pointes d'os ou de caillou. Une hache de pierre, des hameçons d'écaillés et des lignes à pêcher, faites d'écorces d'arbres, sont leurs seuls ustensiles. Pendant l'été, ils viennent en grand nombre sur les côtes, et se nourrissent des poissons qu'ils tuent à coups de lance. Ils n'ont point de filets, et ne savent pas même construire un canot ou un radeau. L'hiver venu, ces naturels se retirent dans l'intérieur, où ils font la chasse à l'opossum, au kangarou, aux tortues de terre et aux oiseaux divers, dont le pays est abondamment pourvu. Ils se nourrissent aussi de plantes et de racines. Leur aspect est repoussant et sauvage; ils s'irritent à la plus légère provocation, et en viennent subitement à des actes d'hostilité. Ils sont capricieux et vindicatifs; ils ont la tête très-grosse et en disproportion avec le reste de leur corps. Cependant ils font preuve de beaucoup d'agilité; et ils ont la vue singulièrement perçante.

Le climat de Swan - River paraît très-salubre. La chaleur, qui est très-forte vers le milieu du jour, est tempérée par des pluies fréquentes et par les brises fraîches qui viennent des montagnes. Les matinées et les soirées offrent pour le travail un temps suffisant; et les nuits sont belles et sereines. Il est probable que les chaleurs sont plus intenses sur le rivage de la mer que dans l'intérieur, et cependant pas un seul homme de l'équipage du capitaine Stirling n'en a éprouvé le moindre inconvénient.

Le sol semble particulièrement propre à l'agriculture. Des sources jaillissent de toutes parts. La végétation est très-vigoureuse; et l'on

y voit les chardons et les fougères atteindre à la hauteur de douze pieds. Les arbres sont d'une belle croissance et couverts d'un épais feuillage. Le capitaine Stirling a rapporté plusieurs échantillons de minéraux, qui ont été déposés à la Société de géologie. Les principaux oiseaux du pays sont l'enue ou *cassowary*, le cygne, le canard de plusieurs espèces; la caille, le pigeon, les perroquets, le faucon et plusieurs oiseaux chantans. On voit fréquemment sur les côtes des veaux marins, des requins et des baleines. Le poisson y est fort abondant et de la meilleure qualité. Deux vaisseaux de guerre ont été équipés pour transporter des colons; et le capitaine Stirling a été nommé gouverneur du nouvel établissement. Le lieutenant Roe, qui a fait partie de l'expédition du capitaine King à la Nouvelle-Hollande, remplira l'office d'inspecteur-général de la colonie. Plusieurs autres officiers ont été attachés à l'établissement, en qualité de savans (*Literary gazette*).

* + *

De Bantam, du palais et de la cour du sultan de cette province de l'île de Java. (Suite, voy. Bulletin n° 69, page 57).

La ville de Bantam n'est pas un port de mer; la baie est entourée d'un nombre infini de petites îles, dont la principale est Poulo-Panjang, ce qui, dans l'idiome javan, signifie île longue. Au fond de ce golfe, qui est très-sûr, se trouve l'embouchure d'une rivière qu'on remonte avec la marée; car, dans le moment du reflux, elle pourrait à peine porter une chaloupe. Cette embouchure est commandée par la forteresse de Spilwyck. A environ un mille du littoral; on trouve la ville de Bantam.

En arrivant à Bantam, on n'aperçoit pas la ville; on ne l'aperçoit même que quand on y est entré. Si ce n'étaient les forteresses du Diamant et d'Anjer, on croirait se trouver dans un bois en entrant dans cette cité. Ce sont çà et là des cabanes construites de roseaux recrépis d'argile. On s'avance au milieu de ces

habitations, qui ne sont jamais adossées les unes contre les autres. Les rues sont des chemins; ces rues conduisent au pacheban; c'est une grande plaine découverte, qui est au sud, et qui se prolonge jusqu'au pied des hautes montagnes qui bordent l'horizon. Cette plaine est coupée par la rivière. Sur les deux rives, sont dispersées le restant des habitations qui complètent cette capitale.

Il y a quelques édifices plus importants, disséminés au milieu des huttes des Javans : ce sont le temple de la Circoncision et la mosquée. Le temple, où l'on a coutume de circoncire les enfans, est supporté par de nombreux piliers; il est ouvert de tous côtés; le dôme est parsemé d'étoiles grossièrement peintes. La demeure de l'ymen est souterraine; c'est une trappe qui conduit à une espèce de grotte placée sous le pavé du temple. Dans ce réduit sont conservés les ornemens, tentures, tapisseries dont on décore l'édifice dans les grandes cérémonies, comme la circoncision des enfans du sultan ou des notables de sa cour.

La mosquée tient du goût chinois; elle paraît avoir été bâtie par des architectes venus du *céleste empire*. Cependant les Chinois, dont on est assailli, et qui, pleins de prévenances et d'un zèle officieux, font ici l'office de *cicerone*, assurent aux étrangers que cet édifice, avant que la religion du prophète eût été introduite dans l'île, servait aux sacrifices humains que les Javans offraient à leurs idoles, et que ce n'est que depuis que l'islamisme a pénétré chez ces insulaires que, changé en mosquée, il a eu une autre destination. La rivière se divise ici en deux bras, qui courent, en sens opposé, vers la mer; et ne se rejoignent plus. Le long de leurs rivages sont les magasins royaux.

Le sultan de cette ville n'a qu'un pouvoir illusoire. Sous le prétexte de le garder, les Hollandais en ont fait comme leur prisonnier. Le gouverneur de Batavia, sous les apparences d'une chaude amitié, a voulu lui fournir une garde d'honneur composée d'un bataillon de Néerlandais. Les ministres du sultan, ses fils mêmes, ne peuvent approcher de Sa Majesté qu'au paravant ils ne se soient

adressés au chef de poste, qui délivre le permis, s'il juge qu'il n'y a rien à craindre pour les intérêts de la compagnie. Il est vrai que ces précautions sont supposées être prises pour la plus grande sûreté du prince. Le commandant, délégué par la chambre de commerce de Batavia, prend autant de part aux ventes du poivre, du coton et du girofle du prince que ses inghebis ou ministres.

Lorsqu'on veut faire des achats, on se présente au bureau commercial dirigé par les préposés de la compagnie, où l'on fait la déclaration de la quantité de denrées que l'on veut acheter dans les magasins du sultan. On y reçoit une permission avec laquelle on se présente aux magasins. Alors s'assemblent des inghebis et des douaniers néerlandais, pour procéder au poids et à la vente des marchandises. La mesure usitée est le pikle, qui équivaut à environ 125 livres. Le prix total des marchandises doit être compté sur-le-champ, en présence des préposés néerlandais et bantamiens. L'or et l'argent sont enfermés dans un coffre que scellent ceux qui ont présidé à la vente.

Dans l'enfoncement du fort du Diamant, se trouve le palais du sultan. On pénètre dans le fort par une porte tournée vers la ville et où se trouve un pont-levis. Cette citadelle est entourée d'un fossé qui est inondé dans la saison des pluies, et qui reste à sec pendant le reste de l'année. Elle est enfoncée, ainsi que la ville, au milieu de bosquets de cocotiers. Il faut y arriver pour la découvrir.

La musique du sultan se compose de prétendus musiciens, qui font résonner à leur manière d'aigres clarinettes, des tambours de différentes grosseurs, des tam-tam, des flageolets, des bassins de cuivre frappés avec rapidité et des triangles en fer, produisent un charivari à ne plus s'entendre. Lorsqu'il y a réception, les gardes du sultan sont rangés en haie dans la cour de la citadelle; il y a force étendards, flammes, banderoles de diverses couleurs, sur lesquels sont peints d'une manière tranchante des dragons, des tigres, des éléphants, des couleuvres, le soleil et la lune, et tout ce qui

formait la mythologie de l'ancienne religion du pays avant l'établissement de l'islamisme. Ces figures forment les armoiries du sultan. Il paraît qu'elles sont restées sur ses étendards sans conserver le caractère mystique qu'elles avaient du temps de l'idolâtrie primitive.

M. Descoudray, ancien officier de marine, qui fit le voyage à Bantam, en 1825, et qui s'introduisit près du roi, en se faisant donner pour un Esculape habile, a donné des détails sur la cour de ce souverain.

L'entrée ou dalm, dit-il, n'est guère imposante ; il faut s'incliner pour s'introduire dans cette espèce de trou ; elle se ferme par une herse qui tombe lorsque l'on est entré. Nous nous trouvâmes tout de suite dans une salle spacieuse, faiblement éclairée par quelques ouvertures. Les murs, grossièrement recrépis, sont couverts de bonnets de plumes, de cottes-de-mailles matelassées, d'armes indiennes. Je supposai que c'étaient là des trophées, et que ces dépouilles attestaient les victoires du sultan ou de ses aïeux. Des femmes esclaves jouaient de leur gongom ; mais leur musique n'était pas plus harmonieuse que la première dont nous avons été régales. Ceci n'était qu'un vestibule. Au fond de cette spacieuse salle, se trouvait la porte des appartemens royaux. La seconde pièce était propre et meublée d'ottomanes, qui formaient autour de la salle comme un divan turc. Tous les meubles étaient dans le goût chinois ; ce qui me fit conjecturer qu'à cette extrémité de l'Orient la Chine est à la tête de la civilisation et du luxe..... Au milieu de la salle était une table peinte en laque ; elle était chargée de vases de porcelaine, dans lesquels se trouvaient de l'arc et du betel, que les Indiens mâchent sans cesse. Il est dans l'étiquette de ne pas se présenter devant le roi qu'avec de pareils ingrédients à la bouche. Ces productions végétales sont supposées donner une agréable odeur à l'haleine. Enfin nous parvîmes à la troisième pièce, où était sa majesté. Elle était assise au bout d'une grande table, sur un fauteuil de fabrique chinoise. Autour de cette

table et à une certaine distance du roi, étaient assises les reines, au nombre de cinq. Quelques-unes avaient des enfans en bas âge. Nos introducteurs se prosternèrent, et s'avancèrent en rampant le plus bas possible. Ils me présentèrent, et allèrent s'accroupir sur leurs talons, au bas bout de la salle. La cour n'était composée que de femmes; mais les reines seules étaient assises à la table du roi. Tout ce qui était d'un rang inférieur se tenait debout, le long des murs de la salle..... Les femmes qui remplissaient les fonctions domestiques portaient des plats d'argent remplis d'arek et de betel. Elles venaient en présenter aux reines et au roi, quand on leur en demandait. D'autres tenaient des cassolettes, d'autres des miroirs, d'autres des boîtes à tabac en or, d'autres de longues pipes.

Mais derrière le roi, se tenaient celles dont les fonctions sont complètement militaires; ce sont de véritables gardes du corps, montant alternativement et par détachement la garde auprès du monarque. Elles étaient armées de cimenterres de moyenne longueur, mais sans baudrier, sans ceinturon. Aussi les femmes les portaient-elles à la main, sans les tirer du fourreau..... L'interprète, qui porte le titre de pangorangue ou chef des inghebis, reste assis sur ses genoux devant le roi, en signe de respect.

+

Société formée en Angleterre pour l'abolition des sacrifices humains de l'Inde.

L'épouvantable coutume chez les Indous, de brûler vivantes les veuves qui survivent à leurs maris, y subsiste toujours malgré tous les efforts des Européens, qui n'ont pu réussir à faire cesser ces suttées ou sacrifices volontaires que les Brahmes recommandent aux veuves, comme moyen efficace d'atteindre à un haut degré de félicité dans le ciel, de le faire partager à leurs maris et de recommencer dans un empyré dont les joies sont ineffables, une union qui doit avoir autant de mille ans de bonheur, qu'elles ont de cheveux

sur la tête. Le gouvernement anglais de l'Inde, regardant toute intervention de la part de ses sujets, comme dangereuse pour son autorité sur les bords du Gange, a donné l'exemple d'une coupable apathie : aussi loin de diminuer, le nombre des victimes s'est plutôt accru, et dans la présidence du Bengale seulement, pendant neuf années, de 1815 à 1824, cinq mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept veuves ont été brûlées ou enterrées vivantes.

Le révérend docteur Word, dans son tableau de *l'histoire de la littérature et de la mythologie des Indous*, estime que d'après des documens authentiques, au moins dix mille cinq cents personnes sont sacrifiées par an aux divinités de l'Inde :

Veuves brûlées dans tout l'Indoustan.	5,000.
Pélerines périssant sur les routes et aux lieux saints. . .	4,000.
Fanatiques qui se noient dans le Gange, ou qu'on enterré vivans, . . . ,	500.
Enfans immolés, y compris ceux des raipouts.	500.
Malades dont les ablutions dans le Gange hâtent la mort.	500.

Une société qui vient de se former à Coventry, a pour but d'appeler sur ces auto-da-fé l'intérêt et la sollicitude publique. Elle se propose de répandre des renseignemens de toute espèce sur leur nature et leur étendue, de publier des écrits propres à éclairer les esprits, à persuader et à anéantir enfin le préjugé qui porte à ces suicides affreux, inspirés par le fanatisme et souvent conseillés par la cupidité. Cette philanthropique société, qu'on ne saurait assez encourager, et dont on peut faire partie moyennant une souscription de six francs par an, adressera des pétitions aux chambres britanniques qui seront sans cesse renouvelées et qui partiront de tous les points de l'Angleterre et de l'Irlande, pour demander l'abolition de ces sacrifices humains.

S. M.

**EXTRAIT d'une lettre de M. PETTIER, capitaine au corps royal des
Ingénieurs Géographes, attaché à l'expédition de Morée.**

Corinthe, le 29 janvier 1829.

..... « Les inégalités du sol de Corinthe, et quelques restes antiques à conserver, gênent l'exécution des travaux dont je suis chargé par le président (1), pour faire de belles places et des rues droites. Il y a sept colonnes d'un ancien temple, que quelques voyageurs supposent être celui de Neptune, ce qui n'est pas du tout certain, et autour desquelles je construis une place de 90 mètres de côté. Les rues auront en général 10 mètres de largeur (2).

» Je vois d'ici le mont Parnasse et l'Hélicon, dont les sommets sont couverts de neiges, et de l'Acro-Corinthe, j'aperçois la citadelle d'Athènes; j'ai parfaitement distingué avec ma lunette, les colonnes du Parthénon.

» Les montagnes de la Morée sont beaucoup plus élevées que je ne l'avais cru, et qu'on ne le croit généralement. D'après le travail que j'ai commencé, la montagne la plus haute est le Taygète en Laconie, près de Mistra, lieu voisin de l'ancienne Sparte.

» Voici les hauteurs de quelques-unes des montagnes les plus élevées du Péloponèse, et de quelques points intéressans, que j'ai obtenues par des mesures géodésiques, et dont je garantis l'exactitude, à l'exception de la hauteur de Tripolitza, qui peut être affectée d'une erreur de 20 mètres environ.

(1) Ces travaux ont pour objet le déblaiement de la ville et la construction de nouvelles maisons.

(2) Dans une autre lettre, M. Peytier écrit : J'ai terminé le plan des ruines de Corinthe. Je vais m'occuper du tracé des rues, après quoi je ferai quelques reconnaissances et des observations géodésiques et astronomiques. Je menerai une base d'une lieue environ, que je lierai à celle que j'ai mesurée dans la plaine d'Argos, afin d'avoir une idée de l'exactitude de ces opérations.

<i>Le Taygète</i>	2417 mètres.
<i>Mont Zyria</i> , ancien <i>Cyllène</i> , près <i>Tricala</i> . .	2360
— <i>Zagoura</i> , <i>Anchise</i> , au N. de <i>Tripolitza</i> .	1980
— <i>Malevo de Laconie</i> , entre <i>Saint-Pierre</i> et <i>Prasto</i>	1940
— <i>Malevo</i> , ancien <i>Artemisius</i>	1775
<i>Ville de Tripolitza</i>	680
<i>Larisse</i> , citadelle d' <i>Argos</i>	290
<i>Palamide de Nauplie</i>	226
<i>Butte de Tyrinthe</i>	31

» Ces montagnes élevées ne forment point des pics isolés; elles appartiennent à des chaînes qui elles-mêmes sont très-élevées. L'une d'elles, par exemple, part de *Zyria*, qui me paraît être le nœud des chaînes de la *Morée*, passe pas les deux *Malevos*, et court jusqu'au cap *Saint-Ange*.

» Depuis que je suis ici, j'ai admiré dans mon logement l'habitude des couvreurs du pays; le toit des maisons n'est pas latté, et les tuiles ne sont soutenues que par quelques morceaux de bois arrondis, gros comme le bras, espacés de 5 à 6 pouces, et servant de chevrons. Les tuiles se maintiennent là-dessus en équilibre, les unes par les autres; en général les maisons n'ont point de cheminées, et la fumée s'échappe par les jours que laissent les tuiles.

» Dans l'intérieur d'une maison à la campagne, on trouve un petit four, dans lequel on fait cuire le pain nécessaire à la consommation de la famille; ce pain n'est qu'une espèce de galette faite avec de la farine de maïs. Ce four est souvent un meuble presque inutile, car on ne se donne pas toujours le temps de l'allumer, et alors on fait cuire cette galette sous la cendre. Dans ce cas, un feu ordinaire, placé en avant du four, et qui se trouve aussi au centre de la chambre, le plus souvent la seule que renferme la maison, fait l'affaire. J'ai goûté de ces galettes que je n'ai pas trouvées mauvaises, mais je les crois indigestes. C'est, au surplus, le défaut du pain de tout le pays, que l'on ne fait pas assez cuire.

» Deux énormes caisses en bois et en terre, assez semblables à de grands pots de terre et adossées à la muraille, servent à contenir la provision de grain. La porte d'entrée n'a que quatre pieds de haut, et le jour arrive par une ou deux petites fenêtres. On ne connaît point encore l'usage des ferrures. La place du lit de la famille, est l'endroit le plus propre de la maison, ordinairement près et de chaque côté du feu; on la couvre d'une étoffe de laine ou d'un tapis chez les gens aisés, ou bien d'une paille en joncs. C'est là ce que l'on offre au voyageur; la paille est même un luxe que l'on ne rencontre pas toujours. Les Grecs portent tous une grosse capotte à capuchon, sous laquelle ils s'abritent comme le soldat dans sa guérite, et ainsi enveloppés, ils s'étendent par terre tout habillés; Les femmes ne se déshabillent point davantage, et tout le monde est ensemble. Depuis que je suis en Grèce, je ne sais plus ce que c'est qu'un matelas; le meilleur lit que j'ai eu en voyage, est une couverture ployée en quatre, et que je place sur une table de six pouces de hauteur, lorsque j'en trouve.

» Comme en général on a peu d'effets, on n'a pas besoin d'armoires; et c'est tout au plus si, chez une famille nombreuse, on trouve une petite caisse, à peine aussi grosse qu'une de nos petites malles de voyage.

» Ce qui étonne tous les étrangers, c'est que dans un pays où règne tant de misère, il ne se forme pas de bandes de voleurs, et que l'on voyage avec tant de sécurité.

« Le peuple paraît très-facile à gouverner : le moindre soldat d'un commissaire de police frappe les paysans sans que ceux-ci disent un mot; il me semble même qu'on ne ménage point assez les pauvres *barbakis*, c'est ainsi que les *tacticos* et les *palicars*, soldats réguliers et irréguliers, appellent les paysans. Ils méritent cependant bien que l'on ait quelques égards pour eux; car l'opinion générale est que c'est ce qu'il y a de meilleur dans la nation grecque.

» Le peuple est tellement ignorant, et les grands le sont davantage en proportion, qu'aucun des paysans qui apportent des den-

rées au marché ne peut dire, lorsqu'il vend un œuf 5 paras, combien on doit lui donner pour quinze œufs. J'ai acheté plusieurs fois quelques douzaines d'œufs et des poules, et le pauvre paysan qui me disait combien il vendait chaque œuf et chaque poule, ne pouvait me dire combien je lui devais pour trois douzaines d'œufs et deux poules : il était obligé de s'en rapporter à ma bonne foi.

• Les Grecs se nomment *Adelphoi*, frères, à chaque instant de la conversation, comme nous autres nous disons *mon cher*. Un soldat appelle son chef *Adelphos*; un domestique son maître souvent de la même manière, et réciproquement. Cela serait fort beau s'ils se traitaient réellement en frères, mais ce n'est qu'en paroles.

• Les *palicars*, soldats irréguliers, portent ordinairement cinq armes : deux pistolets qu'ils ont à la ceinture, avec un yatagan, sabre assez semblable à un couteau de chasse, destiné à couper les têtes des prisonniers que l'on fait à la guerre; un petit poignard, et un fusil sans baïonnette; mais sans armes pour se défendre contre un cavalier, ils en ont une grande peur. On serait bien étonné en France, de voir des hommes ainsi couverts d'armes, se colleter et se battre à coups de poings; c'est pourtant ce que j'ai vu ici, où le duel n'est pas en usage. Ce n'est pas cependant que je n'en aie vu un entre un Grec qui avait insulté les philhellènes, et un philhellène français, tous deux officiers de cavalerie, le Grec succomba; on craignait un moment que cela ne causât quelques mouvemens parmi les Grecs; mais cela n'a pas eu de suite.

• Les *palicars* s'habillent et s'arment comme ils veulent; aussi, n'est-il pas rare de voir un soldat avoir un habit plus riche que celui de son capitaine. Ils sont contents d'avoir de belles armes, et les soldats eux-mêmes ont des pistolets dont le canon ne vaut rien, mais dont la monture est tout en argent, et qui valent 100, 200, 300 francs. Les chefs en ont dont la valeur est de plus de 1,000 fr. Ils portent ordinairement leur avoir dans leur ceinture, et n'ont d'autre bagage en route que leur capote. Je crois vous avoir parlé de la lessive du *palicar*, voici ce que c'est : tous les six mois,

ou peut-être un peu plus souvent, le palicar allume un grand feu, et fait tourner au-dessus de la flamme sa *fustanelle*, espèce de jaquette, tandis qu'un autre la frappe avec une baguette, pour en faire tomber les insectes, que l'on a aussi nommés *palicars*.

» J'ai découvert dans la ville de Corinthe une antiquité fort remarquable; c'est un cirque taillé dans le roc, et qui est, je crois, peu connu et dont Pouqueville ne parle pas.

» Le climat de la Morée passe pour être malsain; le pays est peu habité et inculte, ce que l'on donne pour les principales causes d'insalubrité; aussi presque tous les étrangers paient-ils leur tribut au climat. Il y a même dans la saison des pluies, beaucoup de fièvres parmi les gens du pays: c'est une espèce de typhus qui a fait de grands ravages cette année. Contre l'ordinaire, il y a eu beaucoup de maladies dans les pays élevés, qui passent cependant pour être très-sains.

» Le lièvre est regardé ici comme un animal qui porte malheur. Pouqueville vous apprend que lorsqu'un Grec voyage et qu'un lièvre vient à couper sa route, il rebrousse chemin, à moins que quelqu'un qui n'a pas vu l'animal ne passé devant lui: cela est très vrai. Les Grecs font aussi une douzaine de signes de croix quand ils passent devant une chapelle, ou bien quand ils vont manger, ou commencer quelque travail, afin que cela leur porte bonheur.

» On ne peut guère voyager sans faire de la dépense; il faut une suite de mulets pour porter effets, lits, vivres, pour les hommes et les chevaux; et comme il n'y a point d'auberges, il faut payer généreusement la portion de plancher que l'on veut bien vous offrir pour lit. »

(*Communiqué par M. le lieutenant-colonel Corabouf.*)

Détails circonstanciés sur le tremblement de terre arrivé dans le royaume de Murcie (Espagne).

Le 21 du mois de mars , à six heures et demie de l'après-midi , une terrible secousse ébranla tout à coup la ville de Murcie pendant une seconde. La secousse se manifesta par un bruit effrayant, semblable à celui d'un monceau de pierres qui s'écroute avec fracas. Les habitans fuyaient dans l'état où ils se trouvaient, en jetant des cris lamentables. Plusieurs édifices s'entr'ouvrirent ; la cathédrale et sa tour magnifique, les couvens *del Carmen, de la Merced, de Santo-Domingo et des Capucins*, le palais épiscopal, le pont de la Merie et plusieurs maisons particulières ont été renversés ou entr'ouverts. Mais combien est affreuse la désolation dans toute la province ! Tous ces endroits, si rians naguères, si agréablement situés, et que la nature semblait préférer au reste de la péninsule, n'ont présenté en un instant que des amas effroyables de décombres, ensevelissant sous leurs débris les infortunés que ces habitations renfermaient !

A Orihuela, presque tous les édifices ont été entr'ouverts ; la cour du couvent de la Sainte-Trinité a été détruite, un enfant y a été tué, et l'église est hors de service. La tour de St-Julien, sous laquelle des imprudens s'étaient réfugiés, s'étant écroulée, a enseveli un grand nombre de victimes.

A Torrevieja, il n'est pas même resté pierre sur pierre, et on ignore encore le nombre des habitans qui y ont péri. Les capitaines des navires étrangers qui se trouvaient sur cette plage pour y charger du sel, voyant de leur bord la désolation qui y régnait, envoyèrent leurs chaloupes chargées de vivres, et ramenèrent des habitans qui ne savaient où fuir.

A Almoradi, à peine reste-t-il un seul édifice, les environs sont inhabitables et ruinés à jamais ; on porte le nombre des personnes blessées à 200. A Rafat, l'église paroissiale s'est aussi écroulée. A

Benejuzar, l'enceinte des maisons est ruinée, et les habitans sont ensevelis sous les décombres ; on en avait déjà retiré 30, mais les secousses continuant, les travailleurs étaient atterrés. A Guardamar, tout était dans l'état le plus déplorable dans la ville et dans la campagne.

Près la petite ville de Dolores, la terre s'est entr'ouverte, et a formé deux cratères d'où s'élancent des torrens d'eau hydro-sulfurée et de bitume exhalant une odeur insupportable. Plusieurs autres crevasses se sont formées sur différens points, desquelles découle une eau pareille, mêlée de sables calcinés. Les bains des eaux thermales de Musa ont aussi lancé des torrens d'eau bouillante, et l'on présume qu'il en a été ainsi partout où il existe de pareils établissemens.

Depuis le 21 mars, les secousses ont continué mais avec moins de violence. Cependant le spectacle de ces affreux ravages, et le danger qui semble se prolonger, tiennent les malheureux habitans de ces horribles déserts plongés dans la consternation ; tous se sont réfugiés au milieu des places publiques, ou au loin dans la campagne. Le bruit sourd qui continue de se faire entendre sous terre, l'arrivée successive d'un grand nombre de familles ruinées, abandonnant leurs foyers détruits, pour chercher un abri dans la capitale, tout enfin contribue à porter l'épouvante parmi les habitans, qui, à leur tour, fuient vers les campagnes.

On porte à 3,600 le nombre des maisons englouties et écroulées. Toute la province, en un mot, n'offre que le tableau hideux et lugubre de la dévastation, du deuil et de la mort.

(*Album national.*)

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ 1^{er}. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

263. SPECIMEN *Geographiæ physiciæ comparatiuæ*; auctore *Showw.* in-4°: Hafnise, 1828.

264. LECTURE SUR LA GÉOGRAPHIE DES PLANTES; trad. de l'anglais de *J. Barthon*, avec des notes par *J. Marchal*, de Bruxelles; in-8°. Bruxelles, 1828. (1 flor. 89 cts.)

265. CARACTÈRES PHYSIOLOGIQUES DES RACES HUMAINES, considérés dans leurs rapports avec l'histoire, par *W. F. Edwards*, in-8°. Paris, 1829.

Cet ouvrage, rédigé sous la forme d'une lettre adressée à M. Améd. Thierry, auteur de l'Histoire des Gaulois, prouve les grands secours que l'histoire doit retirer de l'étude de la physiologie. Son auteur a beaucoup voyagé et beaucoup observé. C'est le type caractéristique de la physionomie des peuples qu'il a étudié en France, en Italie, en Angleterre et dans les Pays-Bas et qu'il a examiné; ses observations l'ont amené aux mêmes résultats que M. Thierry, relativement aux *Kymris* et aux *Galls*, anciens habitants de notre territoire. Cet ouvrage, rempli de vues neuves, est d'un très-grand intérêt. A.

266. COMMENTARIUS GEOGRAPHICUS IN ARIANUM DE EXPEDITIONE ALEXANDRI MAGNI; auctore *van der Chys*, cum tabulâ æri incisâ, in-4°. Lugduni-Batavorum, 1828.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

267. NATUR UND SITTENGEMALDE DER TROPENLANDER. — Esquisse d'un voyage dans l'Amérique méridionale et autour du monde; par

le docteur *Wollmer*; in-8°, avec une carte et 8 planches. Munich, 1828. (5 fl. 24 kr.)

OCÉANIE.

268. PRESENT STATE OF VAN DIEMEN'S LAND. — Etat actuel du pays de Van Diémen, contenant la description de son agriculture, etc.; par *H. Widowson*; in-8°, avec une carte du pays. Londres, 1829. Robinson. (8 sch. 6 d.)

EUROPE.

269. EUROPA IN JAHRE 1829. — L'Europe en 1829. Manuel généalogique, statistique et historique; par le baron de *Zedlitz*; in-4°. Berlin, 1829. Voss.

Empire ottoman.

270. DIE EUROPÄISCHE TURKEY. — Description, par ordre alphabétique, de toutes les provinces turques en Europe, leur position géographique, population, montagnes, rivières, routes, etc.; par *Fr. Thuler*; in-8°, avec carte. Vienne, 1828. Gerold. (1 flor. 45 kr.)

France.

271. EXPOSÉ des travaux relatifs à la reconnaissance hydrographique des côtes occidentales de France; par M. *Beautemps-Beaupré*, suivi d'un Précis des opérations géodésiques qui ont servi de base aux cartes et plans des trois premières parties du Pilote français; par M. *Daussy*, ingénieur hydrographe de la marine; in-4°. Paris, 1829. Impr. royale. (V. ci-après.)

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, PLANS, etc.

272. ATLAS UNIVERSEL de *Géographie physique, politique, ancienne* par

et moderne, rédigé conformément aux progrès de la science ; pour servir à l'intelligence de l'histoire de la Géographie et des voyages ; dédié à l'Académie royale des sciences par *A. Brué* ; 2^e édition, composée de 65 feuilles, Paris, 1828. Chez l'auteur (190 fr.). — L'extrait de cet Atlas, composé de 36 feuilles, se vend séparément (106 fr.).

Cet Atlas, que l'auteur a eu soin de distinguer de toutes les autres productions qui portent son nom, par un timbre particulier dans lequel on lit ces mots, *du fonds de l'auteur*, est remarquable non pas tant encore par son exécution que par les données vraies, exactes et neuves qu'il présente ; c'est, nous osons l'affirmer, sous tous les rapports, le meilleur corps d'ouvrage de ce genre que nous possédions. L'on sait que depuis 30 ans la Géographie semble renouvelée. Tout ce que les expéditions militaires et scientifiques, la politique, les révolutions, les voyages ont mis à découvert, se trouve relaté dans cet Atlas avec le soin minutieux et éclairé que l'on connaît à l'auteur. Il est, en un mot, autant au niveau de la science qu'il est possible qu'un semblable travail le soit. Nous citerons pour exemple les cartes d'Afrique et d'Océanie, mais plus particulièrement les premières. Aucun ouvrage ne permet de lire les Voya-

ges avec plus de fruit. Débarrassant la carte d'Afrique de toutes ces villes, de toutes ces contrées que l'on y voyait encore naguères, il n'y a placé que ce qui est connu, ou à peu près connu ; se servant, dans ce dernier cas, d'un signe conventionnel qui indique l'incertitude. Il a suivi, sous ce rapport, l'exemple de d'Anville. C'est ainsi que devraient agir tous ceux qui s'occupent de la construction des cartes géographiques ; on saurait un peu mieux à quoi s'en tenir sur l'état de nos connaissances. A.

173. PILOTE FRANÇAIS, 2^e partie, comprenant les côtes orientales de France, depuis la pointe de Penmarck jusqu'à l'île d'Yeu, levées de 1819-1822 par les ingénieurs hydrogr. de la marine et plusieurs officiers du C. R. de la marine, sous les ordres de *M. Beautemps-Beaupré*, ingénieur-hydrographe en chef, membre de l'Académie royale des sciences et du bureau des longitudes ; in-f^o, 82 planches. Paris, au dépôt général de la marine. 1829.

Cet Atlas, supérieurement exécuté, comme tout ce qui est entrepris par *M. Beautemps-Beaupré*, témoigne hautement des talents et de l'exactitude d'observation des officiers placés sous ses ordres, autant que des siens. Il fait le plus grand honneur à la marine française. A.

NOIROT, Agent de la Société de Géographie.

ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, N^o 16, à Paris.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 73. — MAI 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Notice sur les Baloutches, communiquée par MM. Barbié du Bocage.

Selon la tradition des Baloutches, leur pays, qui fut d'abord habité par des Arabes vivant entre eux comme en famille et s'occupant du soin de leurs troupeaux et de la culture de leurs terres, fut soumis par deux Indiens qui étaient frères et que l'on appelait Djadi et Galli, d'où leur vient le nom Djedgallis. Ceux qui ne voulurent pas reconnaître la loi du vainqueur, passèrent dans l'Oman. Les Djedgallis restèrent long-temps maîtres de ce pays; mais, asservis à leur tour par un nommé Abdellah de la tribu des Brahovis, ils furent contraints de lui payer un tribut qu'ils acquittent encore à présent. Dans la suite, obligés d'aller habiter les bords de la mer près Caratchy (Crotchey), ils y bâtirent une ville et un fort qu'ils occupent encore aujourd'hui. Depuis bien des années, ils dépendent du prince de Scindi; c'est Miah Hadji qui les gouverne actuellement.

Cet Abdellah dont les Brahavis se plaisent à chanter les victoires, était un homme d'un grand courage, fort aimé des siens; il mourut laissant ses enfans dans un âge où l'on est incapable de gouverner. Les fils de son frère Kerim-Dad profitèrent de leur jeunesse pour les éloigner de la succession de leur père; on dit même qu'ils les firent massacrer. Dès qu'ils eurent usurpé le pouvoir de leur oncle, ils se choisirent un chef parmi eux. Ils étaient cinq, les quatre premiers, préférant le soin de leurs troupeaux à celui des affaires, placèrent à la tête de leur tribu leur jeune frère Cambar, qui était le plus pauvre de tous. Celui-ci, en acceptant leur choix, leur fit observer qu'il n'aurait plus le temps de pourvoir à la subsistance de ses enfans; ils partagèrent alors le pays.

La contrée depuis Kalaat-Nassir-Khan jusqu'à Dader et à Sevi à l'Orient, le territoire du Keitchy au Sud-Est, Kosdar avec ses dépendances, Ubian et les terres de Sorghuez qui se trouvent aussi du même côté, furent cédés au jeune Cambar. Ses frères gardèrent pour eux les plaines et les montagnes qui sont à l'Occident de cette forteresse.

Aussitôt qu'il se vit établi dans Kalaat-Nassir-Khan, Cambar eut à cœur d'approvisionner cette ville; dans la vue d'agrandir son autorité et d'amasser des richesses, il envoya une grande quantité de bétail et de grains à Candahar d'où il recevait en retour de l'argent comptant. Ces relations commerciales lui attirèrent la protection et l'amitié du roi Kélédje, à qui il feignait d'obéir sans lui payer aucune redevance. Lorsqu'il se vit bien affermi dans son gouvernement, ce jeune prince exigea que ses frères lui payassent un tribut. Ceux-ci reconnurent leur faute; mais ne pouvant lui résister, ils lui accordèrent ce qu'il leur demandait. Il est à remarquer que Cambar et ses frères, Miro, Sasso, Gourkin et Bizen, ont donné leurs noms à autant de tribus qui se nomment encore les Cambralis, les Mironanis, les Sassolis, les Gorghuinialis et les Bizendjohs. Je parlerai plus bas de ces diverses tribus.

Après Cambar, ce pays fut gouverné par plusieurs princes dont

le plus remarquable fut Nassir-Khan. Ce prince soumit le Mokran, le força à lui payer un tribut, et lui fit abandonner la religion de Daï-Mezeb. Aussi magnanime que magnifique dans tout ce qu'il faisait, Nassir-Khan était aimé de tout le monde. Il mourut âgé de soixante-dix-neuf ans, vivement regretté de ses sujets qu'il avait gouvernés pendant cinquante-sept ans. Ce prince était entré à la fleur de l'âge au service de Nadir-Schah avec un fort détachement de Brahovis ; j'ai connu quelques personnes qui l'avaient accompagné dans cette campagne ; elles racontent avec plaisir les brillantes actions de leur chef dont elles pleurent encore la mémoire.

A sa mort, Nassir-Khan laissa trois enfans, Mahmoud-Khan, Moustapha-Khan et Mir-Mahammed-Rahim-Khan. Nés d'une mère esclave, les deux premiers vivent ensemble dans une parfaite union. Le dernier, fier d'être issu d'une femme de la tribu des Cambralis, méprise ses frères à cause de leur naissance. Soutenu par cette tribu, il voudrait se rendre indépendant, mais il est encore trop jeune pour être chef de parti. C'est Mahmoud-Khan qui gouverne aujourd'hui : ce prince ne ressemble pas à son père, il n'a hérité ni de ses vertus, ni de son courage. Aussi la puissance des Baloutches s'est-elle déjà affaiblie ; sa plus belle époque était du temps de Nassir-Khan, qui s'était fait respecter de ses voisins, et s'était même rendu redoutable aux Afghans.

La capitale du Baloutchistan est Kalaat-Nassir-Khan que j'ai citée plus haut. Située près des montagnes, cette ville est bien fortifiée ; elle est défendue par plus de cent pièces de canon. Mahmoud-Khan y fait sa résidence. Un canal souterrain creusé près du beau village de Skalka, bâti au pied de la fameuse montagne d'Harboi que l'on assure s'étendre depuis Lahore jusqu'à Bender-Abasti, fournit abondamment de l'eau à cette forteresse, à laquelle Nassir-Khan donna son nom à cause des réparations qu'il y fit faire.

Parmi les chefs-lieux qui forment le gouvernement de Kalaat-Nassir-Khan, on compte : à l'Est, Chal, Peching, Dadar et Sevi, et au Sud-Est, le Keitchy qui renferme les villes de Nassir-Abad,

de Soran, de Gadjan, de Cottoh, de Kalaot, de Djafar-Khan, de Phitipour, de Kämpour et de Sagar-Bakar, dont une partie dépend de Talipour. On voit même encore de ce côté Zahri, Ubian, Kosdar et Sorghuez. Au Midi, sont les villes de Nal, Or-natch, Beloh et Summiany (Somgmiany); au Sud-Ouest, celles de Parku, de Machkeï, de Pavar, de Gouardjak, de Sikek; la contrée de Kolva (Kelvè), Djahon et le Mokran. Enfin, à l'Occident de Kalaat-Nassir-Khan s'étend le pays de Caran, où l'on voit les villes de Pingegour, de Djalk, de Dizek, de Bompour, de Mascoton, de Kou-Potche, de Pannotche, de Guéh, de Nassir-Khan, et les ports de Tchabar (Jask), de Soro, d'Ormalu, de Pazui et de Guadar, d'où l'on va en côtoyant la mer à Summiany. Voilà à peu près tous les noms des principaux endroits du Baloutchistan, y compris les bourgs. Je vais en énumérer les tribus, en déterminant le lieu de leur demeure.

Les Brahovis que je regarde comme la mère-tribu des Baloutches, habitent Peching, Chal, Mastunk, qui est dans les environs, et le village de Skalka, et sont aussi répandus dans les cinq tribus qui leur doivent leur origine. Les chefs de cette tribu jouissent de beaucoup de considération auprès de Mahmoud-Khan qui les admet dans tous ses conseils.

Les Cambralis habitent Kalaat-Nassir-Khan, quelques villages près de cette forteresse, et les villes de Dadar et de Sevi. Ce pays est arrosé par plusieurs ruisseaux qui descendent des montagnes voisines. Les richesses des Cambralis consistent en troupeaux de chèvres et de moutons, et en chameaux. Leurs chefs sont M-Morad-Ali, Seyd-Khan et Tchapar-Khan.

Les Mironanis se sont établis dans le Machkeï où ils ont plusieurs forts dont les quatre premiers sont Parvar, Gouardjak, Kalaat-Machkeï et Kolva. Leur chef, Mir-Melig-Dinar, demeure à Parvar. Quoique courageux, il a été souvent battu par Kerim-Dad de Caran. Son pays s'étend jusqu'à la province de Mokran. L'air y est fort salubre; il y a beaucoup de terres propres à la culture,

mais dans la partie orientale on ne trouve d'autre eau que celle de la plaine. La vallée de Sikek est pleine de forêts ; tout près se voit celle de Djahou fertilisée par une rivière qui donne de bons poissons, et où se trouvent des crocodiles. Cette vallée produit une grande quantité de bled, et possède d'excellens pâturages ; mais c'est inutilement que l'eau coule dans la plaine déserte, les habitans ne savent pas en tirer parti. Les Mironanis sont riches, mais leurs tributaires sont si pauvres, qu'ils sont souvent obligés, afin de satisfaire au tribut annuel qu'ils leur paient, de leur donner leurs enfans qui sont ensuite vendus comme des esclaves.

Les habitans de Djahou habitent aussi la montagne de Dronne qui sert de retraite à ceux de la plaine, lorsqu'ils sont attaqués par un ennemi supérieur. Cette montagne est taillée à pic presque de toutes parts ; on la gravit par un sentier étroit, où l'on ne peut passer qu'une personne à la fois, et il faut au moins vingt heures pour parvenir à son sommet qui présente à la vue une belle plaine de six heures de largeur sur soixante de longueur. Cette plaine est dans toute son étendue traversée par une petite rivière que forme une source abondante qui jaillit de l'endroit le plus élevé, et la montagne est couverte d'une espèce d'arbres différens de ceux de Djahou. Il y fait très-froid, et il y a beaucoup de bêtes sauvages, surtout des ours. J'y ai vu quelques ruines de maisons et de tombeaux, et trouvé une grande quantité de pointes de fer, et de flèches rongées par la rouille.

Les Sassolis qui demeurent à Sorghnez et dans ses environs qui sont bien cultivés, se sont emparés d'une partie de la contrée de Caran, près d'Ubian. Ils ont un grand nombre de troupeaux, et font souvent des incursions dans le Mokran, où ils commettent toute sorte de brigandages. Leur chef s'appelle Mir-Haybet.

Les Gorghuinalis n'ont point de possessions, j'en ignore la raison ; ils vivent sous des tentes dans le pays des Siahpads, et s'adonnent à l'agriculture ; ils possèdent beaucoup de troupeaux. Ce sont de braves gens, courageux dans les combats ; mais ils ne sont pas aussi nombreux que les Mironanis.

Les Bizendjohs, pour la plupart adonnés au brigandage, mettent à contribution les caravanes qu'ils rencontrent ; ils habitent Nal et Ornatche, deux villes situées au milieu de riches vallées qui leur rapportent beaucoup de bled ; ils demeurent aussi près de Porali, petite rivière où ils gardent leurs troupeaux. Négligeant la culture, ils s'occupent du soin de conduire avec leurs chameaux des marchandises à Beloh, à Kalaat-Nassir-Khan, qui en est éloignée de vingt jours. Nal est considérée comme leur capitale : Mir-Khera, leur prince, en a fait sa résidence. On trouve près de cette ville des mines de fer et de plomb : tel est le pays habité par les Brahovis et les Cambralis ; je vais parler de leurs alliés tributaires.

Afin de mettre, autant que le sujet me le permet, quelque ordre dans l'énumération de ces alliés, je commencerai par la contrée de Keitchy. Le Keitchy est un vaste territoire, très-fertile, environné de montagnes et habité par les Rends, dont le prince appelé Serdar-Khan est issu, à ce que l'on m'a assuré, des descendants du fameux Tchaker d'Alep, qui avait conquis ce pays. Ce prince demeure à Soran, et peut avoir 40,000 hommes à ses ordres. Tous ses sujets lui paient une redevance annuelle, excepté ceux qui sont disséminés.

Les Magassis sont aussi dans le Keitchy. Du temps de Tchaker, c'étaient des esclaves qui avaient été achetés ; ils s'affranchirent dans la suite, et devinrent fort puissans, mais ils ne sont ni aussi nombreux, ni aussi riches que les Rends, avec qui ils sont continuellement en guerre ; s'ils n'habitaient pas des montagnes inaccessibleles, ils seraient bientôt anéantis. Leur chef se nomme Djafar-Khan, et leur principale ville est Kampour.

Comme le Keitchy abonde en toutes sortes de provisions, et que l'air y est très-sain, à l'approche de l'hiver, Mahmoud-Khan se rend avec les Cambralis, chaque année dans le mois de novembre, à Nassir-Abad, jolie ville bâtie par Nassir-Khan, et après y avoir passé six à sept mois, il retourne dans sa capitale

avec une grande quantité de bled. Enfin ce pays est renommé par sa fertilité ; on peut le regarder comme le grenier de la partie orientale du Baloutchistan.

Les *Siahpas* se sont établis dans les montagnes de Parku qu'habitent les Gorghuinalis, comme il a été annoncé plus haut. Leur chef s'appelle Mir-Gulam. Les Siahpas étaient autrefois des sujets de Tchaker ; mais ils sont actuellement comptés parmi les Brahovis. Ils sont propres à la guerre, et s'adonnent à toute sorte de brigandage.

Les *Mam-Hussamis* descendent de Mahomed-Hassan-Khan, des environs de Schiraz, lequel ayant vaincu les Brahovis est resté avec les siens dans le pays qu'il leur avait enlevé. Ces alliés sont de dangereux voisins, ils volent et massacrent les habitans du Mokran. Leur chef actuel est Rustam-Khan, homme d'un courage à toute épreuve, et qui ne marche jamais sans être accompagné d'une garde de 600 hommes ; Nassir-Khan ne put jamais les soumettre. Cette tribu est extrêmement riche ; habitant les environs de Machkeï, elle étend ses incursions jusqu'aux villes de Minal (Mina), de Bam, et même de Kerman.

A l'Occident de Kalaat-Nassir-Khan, il y a une autre tribu appelée *Rèche-Kany*, du nom du cheval de Nadir-Schah dont les palefreniers avec plusieurs de leurs compatriotes suivirent Nassir-Khan retournant dans sa patrie. Mir-Abas-Kérim est à leur tête. Les Rèches-Kanys habitent la contrée de Caran, qui est une vallée de trois jours de large sur dix de long, entourée de montagnes de sable l'espace de six heures. Il n'y a aucune eau courante, on y rencontre seulement des puits, et dans les endroits où il n'y en a pas, on a creusé des réservoirs pour y conserver l'eau de pluie que les habitans boivent pendant six mois de l'année. Cette tribu nourrit beaucoup de bœufs, de buffles, de chameaux, de moutons et de chèvres ; et dans les montagnes sont plusieurs forteresses environnées de plantations de dattiers, de jardins et d'arbres à fruit. Sous prétexte qu'ils descendent de Nadir-Schah, les Rèches-Kanys, ne

paient point de tribut au gouverneur de Kalaat-Nassir-Khan.

Enfin viennent les *Narohis* dont une partie habite le Sistan. Placés dans la dépendance des Afghans, les *Narohis* demeurèrent dans la ville de Bompour bâtie sur une montagne. Ce pays est beau; on y compte vingt-quatre canaux qui fournissent l'eau nécessaire à la culture des terres. C'est Mir-Mèrab-Khan qui le gouverne : il a également sous son obéissance les villes de Nassir-Khan, de Ghèh et de Tchabar, peuplées de Sunnis et de Zihkris. On y récolte beaucoup de riz, et l'on y voit d'immenses troupeaux. A cette tribu il faut joindre la grande tribu de *Ghetch-Kys*, qui se divise en deux autres tribus, les *Ghetch-Kys propres* et les *Zihkris* ou les *Dai-Mezabs*. Les premiers occupent Djalk, ville bâtie dans la plaine, et où il y a quelques canons, et Dizek située sur une montagne dans une belle position. Ces deux villes, assez bien fortifiées, confinent avec le Mokran, et sont gouvernées par Cheik-Mèrab qui a 1500 cavaliers Lores, habillés à la persanne, dévoués à ses ordres, et ne craignant ni le fer, ni le feu. Ce Cheik commande tout le pays jusqu'au territoire de Bompour. Il a trois forts construits au milieu des montagnes dans les défilés les plus étroits, et où il se retire pour se défendre lorsqu'il est attaqué.

Les autres, les Zihkris, sont nombreux et répandus dans toute l'étendue du Mokran. C'est un nommé Cheik-Mèrab qui est à leur tête; il fait sa résidence à Keitch-Mokran, ville ainsi appelée par les gens du pays pour ne pas la confondre avec le Keitchy dont il a été parlé plus haut. Le Mokran abonde en riz et dattiers qui donnent les dattes les plus délicieuses du Baloutchistan. Cheik-Mèrab-Zihkri possède aussi la ville de Tomb et les ports de Soro, d'Ormalan, de Pazny et de Guader.

Je ne puis terminer cet article sans y ajouter le fait suivant. Les habitans de Pengegour étaient de la religion de Daï. Nassir-Khan, les ayant vaincus, les força d'embrasser le mahométisme, et les transporta du Mokran dans le beau pays de Pengegour; leur chef s'appelle Mir-Hassan, qui habite la ville d'Issaï. Il y a cinq

forts dans les environs , beaucoup d'eau courante et de dattiers , dont le fruit est si excellent, qu'on en porte à vendre à Candahar.

Les Baloutches sont très-sobres. Au-delà du Kalaat-Nassir-Khan, ils se nourrissent de viande , de laitage et de légumes ; depuis cette capitale jusqu'à la contrée du Mokran, ils vivent de laitage , de riz et de dattes, et dans le Mokran, de riz, de poisson, de dattes et de toutes sortes de légumes. Il est digne de remarquer que dans tous les lieux où le dattier peut se cultiver, il y a une autre espèce de dattier *bâtard*, appelé le dattier de Pharaon. Cet arbre produit un fruit qui n'est pas du tout ressemblant à la datte ; on le fait sécher et réduire en une espèce de farine que l'on conserve pour l'hiver. Les gens aisés en engraisent leur troupeaux ; mais les pauvres en font leur nourriture ordinaire ; c'est un aliment qui est sain et qui a beaucoup de saveur. Les Baloutches font aussi des feuilles de cet arbre, qui est gros et peu élevé, des sacs, des souliers et des cordes qu'ils vont vendre à Mascate, à Surate, à Bombai et même à la Chine. Enfin le noyau de ce fruit est aussi un objet de commerce ; on en fait des chapelets que l'on porte dans l'Inde.

Il n'y a dans tout le Baloutchistan que deux sectes, les *Sunnis* et les *Zihkris*. Comme la première est particulièrement connue, je ne m'arrêterai qu'à donner une idée de la seconde. Les *Dai-Mézébs* ou sectateurs de la religion de *Dai*, rejetant Mahomet et sa doctrine, ne connaissent que Méhdi, et soutiennent qu'il a déjà paru dans le Mokran, et que, depuis son apparition, ils sont exemptés de prier, de jeûner et d'aller en pèlerinage. Ils prétendent que Dieu s'est servi d'un arbre pour leur communiquer sa loi écrite dans un livre, et que c'était à un nommé *Dai* à qui il avait révélé l'endroit où était caché ce livre. Ces sectaires révérent avec le plus grand respect cet arbre dont il ne resté plus que le tronc desséché, et autour duquel ils se rassemblent une fois chaque année dans une plaine appelée *Dachté-Káorer*, près de la ville de Keitch.

L'habillement des Baloutches consiste en une chemise et des

caleçons de toile blanche brodée en soie ; leur bonnet de forme cylindrique se nomme *kulah* ; leur ceinture est de toile de couleur , lorsqu'ils doivent voyager. L'habillement des femmes est aussi simple que celui des hommes ; c'est une chemise brodée avec goût en soie de diverses couleurs. Elles portent en forme de voile , sur la tête , une mousseline très-fine et très-large qui descend jusqu'au bas de leur chemise.

Les Baloutches se servent du sabre , du fusil à mèche , d'un grand coutelas , d'un bouclier et quelquefois d'une lance. Les chevaux étant rares dans leur pays , leur monture la plus ordinaire est le chameau. Aussi , lorsqu'ils vont à la guerre , la plus grande partie de leur armée est-elle composée de piétons ; il n'y a que les Marohis qui soient de bons cavaliers.

Je joins ici les routes que suivent les caravanes qui vont et viennent de Bender-Abassi à Kalaat-Nassir , et de celles qui de Caratchy vont à la même destination.

De Kalaat-Nassir-Khan à Zahri , 6 jours ; de Zahri à Caran , 6 jours ; de Caran à Djalk , 8 jours ; de Djalk à Dizék , 1 jour ; de Dizék à Bompour , 12 jours ; de Bompour à Rodbar , 5 jours ; de Rodbar à Minab , 2 jours , de Minab à Bender-Abassi , 2 jours. Les caravanes qui sont destinées pour Bender-Tchabar , vont de Bompour à Ghèh en 8 jours , et de Ghèh à Bender-Tchabar en 4 jours.

Les caravanes qui vont de Caratchy à Kalaat-Nassir-Khan , se rendent en 12 jours à Bèloh ; de Bèloh à la rivière Sorali , 2 jours ; de cette rivière à Arnatch , 4 jours ; d'Arnatch à Nal , 4 jours ; de Nal à Kosdar , 4 jours ; de Kosdar à Zahri , 6 jours ; de Zahri à Kalaat-Nassir-Khan , 6 jours , et de Kalaat-Nassir-Khan à Candahar , 12 jours.

Voici quelques autres distances pour fixer la position de Kalaat-Nassir-Khan. Il y a de cette capitale à Skalka , 6 heures ; à Dadar et à Sevi , 4 jours ; de Dadar à Keitchy , 16 heures ; de Keitchy à Ubian , 8 jours ; d'Ubian à Kosdar , 6 heures ; de Kosdar au Keit-

chy, 8 jours; d'Uhian à Sorghuez, une journée et demie; de Kosdar à Parka, 2 jours; de Parka à Machkeï, 6 jours; de Machkeï à Kolva, 8 jours, à Pengegour, 5 jours; de Pengegour à Kalat-Caran, 6 jours, etc.

Dans le courant de l'année 1808, j'ai vu arriver par mer à Tchabar un officier anglais, appelé M. Grant (1), que le résident de Mascate, M. Siston, envoyait à Candahar. Il avait avec lui une garde de Sépaïs, et logeait sous des tentes. Avant de pénétrer dans le pays, il prit la profondeur du bassin du port de Tchabar que les gens du pays appellent aussi Tasp (selon les Européens Jask), examina quelques ruines, et prit des notes de tout ce qu'il voyait. Il resta dix jours dans cette ville, et ayant fait quelques présens au cheik Yar-Mahammed-Khan, et loué une escorte de gens armés, il prit le chemin de Nassir-Khan, où il arriva le septième jour. Voyant que je savais la langue des Baloutches, et que j'étais considéré parmi eux qui me regardaient comme un Seyd, M. Grant m'invita à l'accompagner dans sa mission. Je lui promis de le suivre jusqu'à Ghèh. Là, il donna comme à Tchabar des présens au chef de cet endroit qui lui permit de poursuivre sa route, et arrivé à Ghèh, il ne négligea rien pour se concilier la bienveillance des principaux habitans de cette ville, où il fit un séjour de 20 jours, afin de lever le plan des montagnes qui étaient dans le voisinage. Cependant cet Anglais rencontra ici quelques difficultés, dont il ne se tira que par l'assurance que je donnai qu'il n'avait d'autre dessein que celui d'aller acheter des chevaux à Bompour. On lui permit de partir, je ne pus me résoudre à le laisser seul avec sa suite; c'était avec raison, car à peine eûmes-nous fait trois jours

(1) M. Grant est l'officier anglais, aide-de-camp du général Malcolm, dont il est parlé au Bulletin de la Société, tom. X, pag. 134. Nous avons alors rapporté le sommaire de la Relation donnée par lui à la Société Royale Asiatique de Londres au commencement de l'année 1808.

de chemin que des Baloutches l'attaquèrent , et prenant pour de l'or les boutons de son habit (il était malheureusement habillé à l'euro péenne), ils voulaient le massacrer. Par bonheur pour M. Grant , je fus reconnu par ces Baloutches, qui lui donnèrent deux ou trois hommes pour l'escorter jusqu'à Bompour , où il parvint cinq jours après. Pour moi , le voyant hors de danger, je retournai à Ghèh.

Cet Anglais fut bien accueilli de Mir-Mérab-Khan ; mais quoiqu'il tentât tous les moyens possibles pour avoir la permission de s'avancer jusqu'à Kalaat-Nassir-Khan , il ne put jamais l'obtenir. Au bout de vingt jours , je le vis revenir à Ghèh , bien mortifié d'être obligé de retourner à Mascate , sans avoir rempli sa mission. Le lendemain de son arrivée, nous reprîmes ensemble le chemin de Bender-Abassi , en côtoyant le revers des montagnes qui bordent la mer. Ce fut alors que M. Grant me découvrit le but de sa mission. Il me dit que le capitaine Siston devait aller à Candahar avec un corps de troupes , et que c'était pour s'assurer de la possibilité de traverser le Baloutchistan , qu'il l'avait chargé de faire la reconnaissance de ce pays. Il me demanda ensuite s'il y avait assez d'eau pour une armée de quatre à cinq mille hommes , à quoi je lui répondis négativement , ajoutant que d'un autre côté les Rèche-Kangs , toujours en guerre avec leurs voisins , s'opposeraient à l'exécution d'une semblable entreprise , etc. Cet Anglais se rembarqua pour Mascate.

Bagdad , le 20 novembre 1811.

Signé JEAN RAYMOND.

*Relation du Voyage du capitaine Dillon , à la recherche de La Pérouse.
(Suite. Voir le Bulletin de mars , n° 71 , pag. 125.)*

Après tant d'inutiles recherches , tant d'illusions détruites , le lieu du naufrage de notre infortuné navigateur semblait devoir rester

à jamais inconnu, lorsqu'un nouvel indice vint ranimer toutes les espérances. Le capitaine anglais Dillon, commandant le *Saint-Patrick*, ayant eu l'occasion de visiter, en 1826, l'île de *Tucopia*, en rapporta une garde d'épée en argent qui se trouvait entre les mains des insulaires, et qu'on jugea provenir d'une fabrique française. Un témoignage matériel si important, joint à quelques renseignemens obtenus par le capitaine Dillon et communiqués à la compagnie des Indes à Calcutta, engagea celle-ci, dans un but purement philanthropique, à envoyer sur les lieux le navire *la Research*, dont le commandement fut confié au même capitaine Dillon, avec la mission de faire les recherches les plus exactes pour découvrir enfin le lieu où l'expédition française avait pu périr, et de recueillir les naufragés qui existeraient encore. Il fut accompagné dans ce voyage par notre compatriote M. Chaigneau, alors en mission dans l'Inde. Notre collègue le capitaine de frégate Dumont-d'Urville, commandant la corvette l'*Astrolabe*, chargé d'un voyage de découverte dans ces parages lointains, et de rechercher encore les traces de l'expédition de La Pérouse, instruction d'ailleurs commune à tous nos bâtimens, eut connaissance à Amboine du voyage du capitaine Dillon, à bord du *Saint-Patrick*, et des objets rapportés par lui de *Tucopia* à Calcutta. Cette circonstance était de nature à rendre encore plus actives les recherches de M. Dumont-d'Urville, mais, malgré toute la diligence qu'il put faire, il devait être précédé à Mannicolo par le capitaine Dillon. Néanmoins les embarcations de l'*Astrolabe* se transportèrent, non sans dangers, sur le lieu même du naufrage, et tirèrent du fond de la mer une quantité considérable d'objets divers de ferremens, et notamment une ancre de 1800 livres pesant, qui avaient appartenu à l'expédition. Ainsi, un nouveau témoignage vint confirmer encore le triste événement déjà prouvé par le capitaine Dillon, que nous allons laisser parler lui-même.

Je mis à la voile du port Jackson le 4 juin 1827, et jetai l'ancre dans la baie des îles de la Nouvelle-Zélande le 1^{er} juillet.

Le 24, au matin, du même mois, je mis à la voile pour la rivière *Thames*, et, pendant la nuit, je me trouvai à la hauteur de son embouchure; le vent ne me permettant pas d'y entrer le matin, et désirant ne pas perdre de temps, je me dirigeai sur Tongatabou, des îles des Amis, pour y faire de l'eau et des vivres, etc. J'avais un autre motif pour aller à Tongatabou, c'était le désir de rencontrer le capitaine Dumont d'Urville, commandant l'*Astrolabe*, sloop de guerre de Sa Majesté très-Chrétienne, qui était parti de la Nouvelle-Zélande, environ deux mois avant que j'y fusse arrivé.

Le 15 août, je jetai l'ancre dans la rade de Tongatabou, et fus bientôt visité par un Français de l'*Astrolabe*, et un Anglais, qui avait fait partie de l'équipage du *Port-au-Prince*, corsaire anglais de 32 canons, qui se perdit sur l'une de ces îles, en décembre 1806 (1).

Cette personne m'apprit que l'*Astrolabe* était parti de Tonga pour visiter les îles Fidji, vers le milieu du mois de juin dernier, après avoir été maltraité pendant sa relâche ici.

L'*Astrolabe*, après être entré dans le havre de Tongatabou, fut jeté sur le rivage, et demeura dans cet état pendant huit jours, exposé au plus grand danger, ayant perdu sa fausse quille, deux ancres, et rompu ses câbles.

Il fut enfin tiré de cette périlleuse situation par un flux de haute marée qui le remit à flot : tel fut, pendant un moment, le danger de sa position, que le capitaine se préparait à abandonner le navire aux insulaires, et, dans cette intention, il avait envoyé sa vaiselle, ses coffres, son argent à l'établissement anglais des Missions, près du mouillage. Lorsque l'*Astrolabe* fut remis à flot, il entra dans le port, où il resta à l'ancre pendant un mois, pour réparer les avaries qu'il avait souffertes.

(1) Ce bâtiment fut enlevé par les naturels d'une des îles de *Hapai*, situées à peu de distance au nord de Tongatabou.

Quelques jours avant le départ de l'*Astrolabe*, un différend s'éleva entre les habitans et l'équipage, et, dans la rixe qui s'ensuivit, trois des premiers et un marin furent tués (1).

Le lendemain matin, je reçus la visite de plusieurs de mes vieilles connaissances, dont l'une m'offrit un canon double de fusil de fabrique française à double percussion, et une montre d'argent, qui avaient été pris à des officiers de l'*Astrolabe*. Le Français de mon bord et moi nous achetâmes, lui la montre, et moi le fusil, dans l'intention de les rendre à leurs propriétaires, que j'espérais rencontrer bientôt en parcourant ces îles.

Outre ces détails, j'appris le sort du vaisseau américain le *Duc de Portland*, qui fut détruit à Tonga, et qu'une partie des équipages de trois baleiniers avait été tuée en défendant les bâtimens contre les attaques des insulaires, dans l'espace des quatre années précédentes; tout cela, quoique je fusse une vieille connaissance très-bien accueillie parmi ces enfans de la nature, me détermina à ne point confier ma sûreté à leur amitié.

Pour prévenir toute surprise, je divisai mon équipage en trois *quarts* et mis un officier à la tête de chacun; je lui fis connaître le sort dont nos compatriotes avaient été victimes, et lui recommandai la plus stricte vigilance.

Je suis fâché d'être obligé de dire que, malgré ces injonctions, je trouvai, à ma grande surprise, l'officier du second quart ainsi que les hommes, endormis avant le jour, le matin du 20 août.

Ce jour-là, je fus réveillé par un bruit qui se faisait sous la poupe; je me mis à la fenêtre, et aperçus un grand canot monté par environ soixante hommes, et puis immédiatement dix-huit autres de la même grandeur.

Épouvanté de cette visite inattendue, je supposai que le vaisseau

(1) Voir sur ces malheureux événemens, dont quelques détails sont in-exacts, le rapport du capitaine Dumont d'Urville, en date d'Amboine, le 7 octobre 1827, inséré dans les Annales maritimes et coloniales.

était sur le point d'être escaladé ! J'avais dans ma chambre une paire de pistolets et un mousquet chargés ; mais, à cause de l'obscurité, je ne pus mettre la main que sur un seul pistolet, avec lequel je m'élançai sur le gaillard-d'arrière, où je trouvai le second officier entièrement endormi, et, courant à la poupe, je déchargeai mon pistolet sur les insulaires.

Je fus bientôt suivi par un naturel de l'île, vieux matelot de mon bord, qui avait embrassé le christianisme, et qui cria aux habitans de l'île de se retirer, et les avertit qu'autrement l'artillerie du vaisseau allait tirer sur-le-champ et les couler bas. Pendant ce temps, l'équipage avait pris l'alarme, et tous étaient à leur poste.

La Research dut son salut à cette manœuvre. Si j'avais tardé de quelques minutes, elle eût sans doute éprouvé le même sort que le *Port-au-Prince* et le *Duc de Portland*.

Les insulaires, interrogés le jour suivant sur le motif qui les avait amenés si près du vaisseau pendant la nuit, répondirent qu'ils étaient venus pour trafiquer. Quoi qu'il en soit, ils ont toujours le double dessein de trafiquer et de surprendre, puisqu'ils ne quittent point leurs armes.

Ayant complètement renouvelé mes vivres et fait de l'eau, je quittai Tongatabou le 26 août, et pris avec moi trois insulaires pour me servir d'interprètes.

Le 1^{er} septembre, je jetai l'ancre dans les eaux de l'île de *Rothuma*, et fus ensuite visité par quelques naturels et deux marins anglais qui demeuraient sur le rivage.

Ces derniers m'apprirent que *l'Astrolabe* n'avait point touché à cette île : je laissai entre leurs mains une lettre pour le capitaine Dumont-d'Urville, dans laquelle je l'informais du motif de mon voyage, en l'engageant à suivre *la Research* à *Tucopia*, où je pourrais lui donner des détails plus circonstanciés (1).

Le 5 septembre, j'aperçus *Tucopia*, et j'envoyai à terre *Martin*

(1) M. le capitaine Legoarrant de Tromelin, commandant la corvette *la Bayonnaise*, a trouvé cette lettre à *Rothuma*, et l'a conservée.

Busshart, pour se procurer des interprètes et ramener à bord le lascar qui avait visité Mannicolo. Vers le soir, l'embarcation revint avec le lascar et un petit chef nommé Rathea, ayant à peu près dans l'île le même rang qu'un écuyer en Angleterre : il nous offrit ses services comme pilote et interprète pour Mannicolo.

Je fis tous mes efforts pour engager le lascar à m'accompagner, mais en vain. Il persista, comme il avait fait au premier voyage, à ne vouloir point quitter sa femme, ses amis et sa patrie adoptive.

Cet homme est né à Surate. A notre première entrevue, nous ne pouvions nous entendre, son langage étant un mélange d'anglais, de bengalais, et des langues des îles Fidji et de Tucopia.

J'appris de lui qu'il y avait six ans qu'il avait visité l'île de Mannicolo dans un canot tucopien : à cette époque vivaient dans l'île deux hommes blancs âgés, qui faisaient partie des équipages des vaisseaux naufragés dans cette île : il avait aussi vu quelques débris du naufrage, tels que des pièces de fer, des canons de cuivre, etc.

La nuit approchant, je me contentai de courir des bordées jusqu'au lendemain matin 6, et j'envoyai à terre les dessinateurs avec Martin Busshart et une autre personne, pour recueillir parmi les insulaires tous les objets ayant appartenu aux vaisseaux naufragés à Mannicolo, et qu'ils pourraient avoir en leur possession.

Les embarcations revinrent dans l'après-midi avec tous les objets qu'elles purent se procurer. La poignée qui en fait partie appartient à l'épée dont je rapportai la garde à Calcutta sur *le Saint-Patrick*; elle porte les mêmes chiffres et les mêmes empreintes (1).

Je laissai en ces lieux une seconde lettre pour le capitaine Du-

(1) Ces différens objets consistent en canons, ustensiles, ferremens, etc., dont quelques-uns portent des indices des manufactures françaises. Ils ont tous été présentés au roi, par le capitaine Dillon, qui a reçu la récompense promise par le gouvernement français, à celui qui recueillerait des indices certains du sort éprouvé par nos malheureux compatriotes.

mont d'Urville, lui indiquant les moyens de me rencontrer (1).

Ayant terriné tout ce que j'avais à faire à Tucopia, je mis dès le soir même à la voile pour Mannicolo, et le pilote se dirigea sur une étoile brillant à l'ouest. A dix heures du lendemain matin, je me trouvais à moitié hauteur de l'île.

A midi, nous n'en étions éloignés que de trois ou quatre lieues : je pouvais apercevoir que l'abord de l'île était excessivement dangereux, à cause des bancs de sable et des nombreux rescifs, dont les uns étaient à fleur d'eau, et les autres couverts de deux ou trois brasses d'eau.

Le jour était trop avancé pour envoyer des canots chercher un mouillage ; je passai donc la nuit à faire des bordées en tous sens devant l'île.

Le lendemain matin, 8 septembre, dès la pointe du jour, j'envoyai à terre deux embarcations armées, dans lesquelles étaient M. Buss-hart et Rathea, pour reconnaître un port et ouvrir des communications amicales avec les insulaires : ils revinrent une heure après la nuit close. Ils nous annoncèrent qu'ils avaient découvert un port dont l'entrée n'était pas très-difficile.

L'officier que j'avais chargé de cette mission m'informa, de plus, qu'en doublant une pointe de l'île, les bateaux s'étaient trouvés en face d'un village dont les habitans, à leur vue, avaient aussitôt fait retentir leurs instrumens de guerre, et armés d'arcs et de flèches empoisonnées, étaient accourus sur le rivage, où ils avaient commencé leurs danses guerrières.

Rathea le Tucopien pendant les harangua dans le langage de Mannicolo, et leur dit de ne point s'alarmer, qu'il leur conduisait un vaisseau chargé de colliers et de coutellerie, et qu'ils n'avaient rien à craindre de la part des blancs, qui n'étaient point des esprits, mais des habitans d'autres terres, qui faisaient des présens à tous les chefs des peuplades qu'ils visitaient.

(1) Le capitaine Dumont d'Urville a effectivement trouvé cette lettre à Tucopia, mais elle lui indiquait seulement qu'il pourrait rencontrer le capitaine Dillon au mouillage de *Santa-Cruz*.

Ce discours les tranquillisa : ils furent chercher leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, qui s'étaient réfugiés dans les bois pour échapper à ceux qu'ils regardaient comme venus pour envahir leur pays. Ils invitèrent Rathea à venir à terre, le reçurent avec douceur et le prièrent de faire descendre un matelot sur le rivage, afin qu'ils pussent s'assurer qu'il était un homme comme eux.

Martin Busshart saisit l'occasion de les convaincre en s'élançant sans crainte sur le rivage : ils l'accueillirent avec des manières amicales, examinant avec un soin minutieux ses membres et sa peau, et restèrent tous persuadés qu'il n'était réellement qu'un homme.

Des présens, tels que des colliers, des boutons, furent distribués aux insulaires, qui promirent à leur tour de venir visiter le vaisseau le jour suivant. Jusqu'au 12 septembre, nous nous occupâmes à chercher un meilleur abri ; mais n'en trouvant pas, je jetai l'ancre, le 13, dans le port premièrement découvert.

La saison des pluies avait déjà commencé, et le climat était malsain. Plusieurs Européens de mon bord étaient atteints de la fièvre, qui ne les quitta qu'après notre départ de la Nouvelle-Galles du Sud.

Je fis plusieurs questions aux habitans, relativement aux deux hommes blancs laissés à Mannicolo, et les plus vieux d'entre eux me donnèrent les détails suivans sur les vaisseaux qui les avaient amenés.

Lorsque les vieillards n'étaient encore que des enfans, il s'éleva pendant une nuit un ouragan furieux qui renversa les toitures de leurs cabanes, brisa leurs arbres fruitiers, exerça dans l'île de grands ravages : deux grands vaisseaux se perdirent sur la côte sud-ouest de l'île, près des villages de Wannow et Priow. L'un d'eux s'engloutit, et l'autre se brisa contre les écueils. Les esprits qui montaient le dernier vaisseau rassemblèrent sur le rivage, à Priow, plusieurs objets qui leur servirent à construire un petit navire à deux mâts, sur lequel ils s'embarquèrent, laissant derrière eux deux de leurs compagnons. J'étais sur les lieux où ce petit navire fut construit.

Ces hommes étaient connus des insulaires sous le nom de Mara.

L'un d'eux mourut environ trois ans et demi avant mon arrivée ; l'autre demeurait avec un chef de la tribu des Pawcories ; il suivit son protecteur dans la guerre, où celui-ci, ayant été vaincu, fut contraint, pour son salut, de s'air dans une des îles voisines : l'homme blanc, son ami, l'accompagna dans ce voyage.

Cet événement arriva une saison et demie (ou un an et demi, car ils calculent leur année d'après le retour de deux saisons, froide et chaude), avant mon arrivée. Depuis ce temps on n'a plus entendu parler de la tribu des Pawcories.

Les naturels de Mannicolo rapportaient que de grandes guerres avaient eu lieu entre les blancs et les habitans de la côte ouest et sud-ouest de l'île, et que pendant ces guerres, cinq des chefs de Wannow et quarante de leurs hommes avaient été tués.

Nous jetâmes l'ancre à l'est de l'île dans la baie de W. B. Bayley, et nous apprîmes bientôt que les peuplades voisines étaient généralement en guerre avec celles qui habitaient la partie ouest et sud-ouest de l'île ; qu'ils ne se mêlaient pas des différends de leurs ennemis avec les blancs, et qu'ils n'avaient vu aucun des naufragés.

Les naturels de la côte en vue de notre mouillage, communiquaient volontiers tous les détails qu'ils connaissaient sur le malheureux événement, tandis qu'il en était tout autrement de ceux qui habitaient la partie voisine du lieu du naufrage. Ils étaient bien moins portés à répondre à nos questions, s'excusant sur ce que tous ceux qui pouvaient se rappeler cet événement étaient morts ; mais ce n'était qu'une réponse évasive, car la contenance débile, les cheveux blanchis et l'âge avancé de ceux qui se servaient d'un pareil subterfuge, me prouvaient assez qu'ils avaient bien pu être témoins oculaires.

Le fait est que les habitans de Wannow et Priow me regardaient avec jalousie et soupçons : ils craignaient que je ne vinsse pour leur demander satisfaction des cruautés qu'ils avaient exercées sur les malheureux naufragés.

Je partis de Mannicolo le 8 octobre, avec l'intention de visiter les îles sous le vent, pour chercher le Français qui avait pris la fuite avec la tribu des *Pawcories*.

La plus près de Mannicolo est l'île d'Ourry, ou la Nouvelle-Alderney du capitaine Carteret, en A. D. 1767. Il avait placé cinq îles dans ces parages ; maintenant il n'en existe plus qu'une, appelée *Otooboa* par les habitans.

J'avais pris à Mannicolo un naturel d'Otooboa ; je l'envoyai à terre le lendemain matin avec deux embarcations armées, qui revinrent le soir sans avoir pu recueillir aucuns renseignemens sur le Français. Ces embarcations ramenèrent deux Tucopiens.

Le 10 au matin, je mis le cap sur l'île la plus voisine, appelée par les Espagnols *Santa-Cruz*, par le capitaine anglais Carteret, *île de lord Egmont*, et par les naturels, *Indenny*.

Je passai la nuit entre cette île et Tinnacoraw, autrement appelée île du Volcan, par Carteret ; elle était en un complet état d'ignition, et de toutes parts jaillissait une lave enflammée qui coulait comme un torrent sur les côtes de l'île.

Le lendemain matin 11, j'entrai dans la baie *Graciosa*, de l'île d'*Indenny* ou *Santa-Cruz*, et fus aussitôt environné par 175 canots de trois ou cinq hommes chacn.

Avant que j'eusse atteint le mouillage, ils commencèrent l'attaque en lançant à bord des flèches empoisonnées, auxquelles je ripostai par une décharge de neuf mousquets pour leur démontrer à temps que, quoiqu'animés d'intentions pacifiques, nous n'étions pas disposés à nous laisser attaquer avec impunité. Le seul mal que leur fit cette décharge fut une blessure que reçut un insulaire dans la partie charnue du bras.

Je jetai l'ancre à l'entrée de la baie près des lieux où l'amiral espagnol Mendana établit et abandonna une colonie, 232 ans environ avant mon arrivée ; je ne pense pas que depuis ce temps, il soit entré d'autre vaisseau dans la baie *Graciosa*, si ce n'est la *Research*.

Mon interprète tucopien, *Rathea*, ne put rien comprendre au lan-

gage des insulaires ; les deux autres tucopiens le remplacèrent dans les fonctions d'interprète.

Je m'informai si le chef de la tribu des Pawcories, venu de Manicolo avec un homme blanc, était parvenu à *Indenny*. Les naturels répondirent qu'ils ne les avaient jamais vus.

Étant toujours mouillé dans la baie Graciosa, je formai un conseil composé de mes officiers, conformément aux ordres que j'avais reçus à cet égard, pour délibérer sur la question de savoir si nous pousserions plus avant nos recherches ou non, afin de découvrir le seul homme survivant des naufragés. L'opinion unanime fut que toutes recherches ultérieures seraient infructueuses ; le mauvais état de mon équipage me fit aussi donner mon avis en ce sens.

Rathea et Martin Busshart demandèrent alors à être reconduits à Tucopia, comme nous en étions convenus avant de quitter cette île ; dans les circonstances actuelles, il était difficile pour moi d'agir par moi-même ; je convoquai donc encore le conseil de mes officiers, qui décidèrent que nous devions débarquer ces hommes à Tucopia, et nous conformer à nos conventions d'après lesquelles ces hommes avaient quitté leurs maisons pour suivre une expédition qui ne leur présentait aucun intérêt personnel.

Je mis donc à la voile le 14 octobre pour *Indenny* ou *Santa-Cruz*, et le lendemain le Français, les dessinateurs et un officier tombèrent malades, et le 18, je fus moi-même atteint de la même maladie qui exerçait dans ce moment de grands ravages dans mon équipage.

Il ne restait plus qu'un seul homme pour commander les manœuvres, et peu de marins européens pour les exécuter. L'hôpital renfermait vingt-deux malades.

Le 30 du même mois, le médecin m'envoya une opinion écrite, par laquelle il me conseillait de chercher au plus tôt un port dans la Nouvelle-Galles du Sud ou dans la Nouvelle-Zélande ; parce qu'en restant sous les tropiques avec un aussi grand nombre de malades à bord, le mal prendrait de plus grands développemens, et que je

compromettrais le salut du vaisseau et la vie de tout l'équipage.

Considérant qu'il ne restait plus pour conduire ce navire qu'un seul officier, qui pouvait lui-même tomber malade, je crus qu'il était prudent d'adopter l'avis du médecin, et je fis gouverner sur la baie des îles de la Nouvelle-Zélande, où nous arrivâmes le lundi 5 novembre.

Le lendemain, le médecin me fit comprendre la nécessité de nous procurer une cabane sur le rivage, pour en faire un hôpital, et de débarquer aussitôt que possible les hommes qui se trouvaient sur la liste du docteur. Je me procurai une cabane sans perdre de temps, et mis aussitôt les malades à terre.

J'étais moi-même très-mal, et je savais que d'ici à long-temps il ne serait pas prudent de passer les tropiques avec un équipage qui était dans un état aussi déplorable. Je pensais à tous les dangers que pouvait courir notre navire sur une mer parsemée d'écueils, et considérant les précieux restes que nous avions à notre bord, voyant, surtout, que mes provisions étaient presque toutes épuisées, je me mis à réfléchir sérieusement à la marche que je devais suivre dans cette circonstance critique.

D'abord, j'étais convaincu que mon équipage ne serait pas en état de quitter la Nouvelle-Zélande au plus tôt dans un mois ou six semaines; ensuite il nous aurait fallu deux mois pour aller à Tucopia et de là au port Jackson, faire des vivres, puisque la saison était trop avancée pour nous rendre dans l'Inde en suivant la route ordinaire par le sud de la Nouvelle-Hollande, et trop peu pour naviguer dans le passage du Nord par le détroit de Torres ou le canal Saint-Georges; ce qui me plaçait dans l'impossibilité d'arriver à Calcutta avant le commencement de juillet prochain.

Je consultai donc mes officiers sur ce que nous avions à faire dans une pareille situation; on fut d'avis qu'il fallait se procurer un petit navire afin de débarquer les interprètes.

Peu de temps après cette délibération, le capitaine Kent, commandant le brick le *Governor Macquarie*, du port Jackson, m'offrit de reconduire sur son bord les interprètes à Tucopia. Je soumis cette proposition à un conseil composé de M. Chaigneau, de M. Russel et moi. Nous décidâmes unanimement qu'il fallait accepter la proposition du capitaine Kent. M. Russel s'embarqua sur le *Governor Macquarie* avec les interprètes, et peu de temps après mit à la voile pour Tongabatou et Tucopia.

Je partis de la baie des îles le 13 décembre, et j'arrivai au port Jackson, dans la Nouvelle-Galles du Sud, le 29 du même mois.

Le jour de mon arrivée au port Jackson, j'appris que le sloop de guerre français *l'Astrolabe* avait touché à la terre de Van-Diemen le 19 décembre, et que son commandant, M. Dumont d'Urville, avait recueilli quelques informations à Amboïne, sur les découvertes que j'avais faites à bord du *Saint-Patrick*.

J'appris aussi qu'il avait quitté la terre de Van-Diemen, pour se diriger vers la *Malicota* du capitaine Cook; mais j'espérais qu'ayant eu connaissance de mes succès sur la côte de la Nouvelle-Zélande, il arriverait au port Jackson vers le 27 du mois de janvier; en conséquence je l'attendis jusqu'au 31, lorsque ne voyant plus de probabilités qu'il touchât à ce port, je mis à la voile le 1^{er} février, et je me dirigeai directement sur Calcutta.

Ici se termine la relation du capitaine Dillon. Nous donnerons dans un prochain Bulletin, une note sur le résultat des recherches particulières du capitaine Dumont d'Urville, laquelle servira de complément à notre article.

(*La fin au prochain numéro.*)

Tournée à la mode dans les États-Unis, ou Voyage de Charleston à Québec, et d'Albany à Boston; avec une Carte topographique.
Traduit de l'anglais, avec notes et additions, par M. Bourgeois, ancien secrétaire du conseil de ville de la Nouvelle-Orléans. Paris, Arthus-Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23; 1 vol. in-8°.

Cet ouvrage est de nature à piquer la curiosité publique, puisqu'il s'agit d'un vaste pays peu connu en Europe, pays où la nature a déployé toute sa grandeur et toute sa majesté, où l'activité et l'industrie de ses habitans ont enfanté des prodiges dans l'espace d'un petit nombre d'années, et qui a été le théâtre de grands événemens.

Ceux de nos médecins qui désireraient recommander comme boisson l'usage des eaux minérales de Ballston et Saratoga, trouveront dans cet opuscule l'analyse chimique de ces eaux et l'énumération des maladies contre lesquelles leur efficacité est reconnue. Mises dans des bouteilles bien bouchées, ces eaux peuvent être transportées sur tous les points du globe, sans perdre leurs qualités essentielles; elles contiennent du muriate et du carbonate de soude, du carbonate de chaux, du carbonate de magnésie et du carbonate de fer; mais ce qui les distingue d'une manière toute particulière, c'est qu'elles contiennent une quantité de gaz acide carbonique excédant leur propre volume, quantité jusqu'ici sans exemple dans aucune des eaux minérales formées par la nature.

Les sources de ces eaux sont en très-grand nombre; mais l'une d'elles, connue sous le nom de *Grand-Rocher*, mérite une mention particulière. Ce rocher est d'une forme pyramidale; sa base a neuf pieds de diamètre et sa hauteur est de cinq pieds; il semble avoir été formé par une concrétion de particules pierreuses, amenées successivement par des eaux jaillissantes, qui coulaient ensuite sur son cratère en suivant les sinuosités du rocher. Depuis quelques années, l'eau reste à deux pieds au-dessous du cratère, et ce changement provient sans doute de ce que cette masse pierreuse, formée non dans la profondeur du sol, mais seulement à la surface, a

péché par la base, c'est-à-dire que celle-ci minée, et dégradée depuis long-temps par l'action continuelle des eaux, a fini par céder, et les a laissé filtrer entre elle et la terre humide qui l'environne. Cette idée acquiert de la consistance par la seule inspection du pied de ce rocher ; on est parvenu à y enfoncer des morceaux de fer et de bois jusqu'à la profondeur de plusieurs pouces.

Les sources brûlantes présentent un phénomène non moins curieux : l'eau pénètre par filtration dans une ravine très-profonde, et laisse voir à la surface une flamme d'un très-vif incarnat. Si l'on en approche des brins de bois, de paille, ou autres matières combustibles, le feu y prend à l'instant : elle est au degré de température ordinaire, et n'a ni odeur ni goût particulier. Dans le voisinage se trouvent plusieurs sources sulfureuses.

Non loin de Ballston et Saratoga se trouve le lac Georges ; c'est le rendez-vous à la mode de tous les environs. Il n'est peut-être aucun point du globe plus fait pour exciter la curiosité. C'est à l'extrémité sud de ce beau bassin que l'on jouit d'un coup-d'œil magnifique : on y découvre le charmant village de Caldwell, et un archipel d'îles innombrables s'élevant au milieu de cette nappe d'eau si belle et si calme, forme un contraste frappant avec les hautes montagnes nues et pelées, qui en occupent parallèlement les deux rives, sur plus de quatre milles d'étendue. Ce lac est très-profond, mais ses eaux sont tellement limpides, qu'on aperçoit presque partout et très-distinctement leur lit de gravier. Il abonde en poissons de toute espèce, et on y prend une quantité considérable de truites saumonées de dix à vingt livres pesant. Son étendue en longueur est de trente-six milles, et il communique au lac Champlain par un goulet ayant deux milles de long et une pente de cent pieds. Le lac Champlain a cent quarante milles de long sur quatorze dans sa plus grande largeur. Sur les rives de ces deux lacs se sont passés de grands événemens liés aux guerres entre les Français et les Anglais, pour la possession du Canada, et à la guerre de l'Indépendance américaine. On trouvera le récit des principaux faits de ce genre dans l'ouvrage que nous analysons.

Ces deux réservoirs, formés par la nature, ne sont plus que des miniatures à côté des cinq grands lacs, ou plutôt des cinq mers méditerranées de l'Amérique septentrionale : nous voulons parler des lacs Supérieur, Huron, Michigan, Érié et Ontario. On sait que *la chute du Niagara*, sur la rivière du même nom, réunit les eaux du lac Érié, et autres lacs supérieurs, avec celles du lac Ontario et du fleuve Saint-Laurent. L'auteur de ce Voyage donne la description physique de cette cataracte ; voici comment le traducteur a rendu ce morceau : « Il est au-dessus de nos forces de retracer les profondes émotions que fait éprouver au cœur de l'homme l'aspect de cette merveille de la nature ; laissons ce soin à de plus habiles peintres, et bornons-nous à donner une idée imparfaite de ces phénomènes. D'un seul coup-d'œil vous voyez les rives escarpées et les forêts immenses qui environnent cette scène majestueuse ; la force irrésistible de ces flots, de ces tourbillons, de ces nuages d'écume et la rapidité de leurs mouvemens, l'éclat et la variété magique des couleurs, le volume, la vélocité de ces vagues en furie, les masses de vapeur qui s'élèvent à perte de vue et se condensent dans les airs ; tel est l'ensemble de ce vaste tableau. Et le bruit, le mugissement de ces montagnes d'eau qui tombent et se brisent, vous agite, vous trouble, vous frappe de terreur, avant que l'âme puisse s'élever à la hauteur des idées qu'inspire ce grand, ce magnifique, ce sublime spectacle. »

Après avoir parlé de ces masses d'eau, de ces grands accidens de la nature, si nombreux dans cette partie de l'Amérique septentrionale, nous dirons quelques mots sur le parti que l'industrie humaine a su en tirer pour l'avantage du commerce et de la navigation.

Le commerce intérieur des États-Unis se fait avec la plus grande facilité, au moyen des rivières qui parcourent le pays dans toutes les directions..... Il est facile aussi d'établir, sur un développement de quinze cents lieues, un commerce intérieur, par le moyen des lacs ou mers d'eau douce ; et comme si tous ces avantages étaient insuffisans, la nature a placé les sources du Mississipi

si près des lacs Michigan, Érié et Supérieur, qu'il n'y a rien de chimérique dans l'espérance de les voir bientôt réunis par les travaux des hommes.

Dans le système de canalisation, on a conçu l'idée de ne se servir des rivières que comme de simples réservoirs pour alimenter les canaux. On commença par en creuser deux : l'un part du lac Champlain, l'autre du lac Érié, et tous deux se rencontrent au confluent du Mohawk avec l'Hudson ; de là ils se dirigent sur Albany et se jettent dans l'Hudson. Le premier, nommé canal de l'Ouest, parcourt un espace de 60 milles, le second un espace de 360 milles (120 lieues). Celui-ci, nommé le canal du Nord ou le grand canal, surpasse en étendue tout ce qui existe dans ce genre en Europe. Les travaux furent commencés en 1817, et sont entièrement achevés.

Les avantages immenses qui en résultent ont fait construire une multitude de canaux semblables : l'un réunit l'Ohio avec le lac Érié, et établira une communication entre New-York et la Nouvelle-Orléans, qui sont à 200 milles de distance : il est déjà très-avancé. Les droits de péage sur le canal du Nord montaient, en 1827, à 850,000 dollars ; et après avoir payé l'intérêt des fonds souscrits pour l'entreprise, il restait encore une somme considérable pour frais d'entretien et de réparation.

La Tournée dans les États-Unis contient en outre des morceaux historiques du plus grand intérêt, tels que les événements relatifs à l'établissement de ces contrées, notamment sur les guerres du Canada entre les Français et les Anglais, sur la guerre de l'Indépendance américaine, et sur celle de 1812 à 1815 ; le récit de la bataille de Saratoga, extrait des Mémoires du général Wilkinson, témoin oculaire ; l'épisode du major André, et des notes et additions du traducteur, qui, à elles seules, occupent près de la moitié du volume. Parmi ces notes, nous avons surtout remarqué le récit de la bataille de la Nouvelle-Orléans, rédigé par M. Bourgeois, qui se trouvait sur les lieux à l'époque de ce fait d'armes, si fécond en résultats pour les Américains et pour le général Jakson,

qui vient d'être appelé, par le suffrage de la nation, à la première magistrature des États-Unis.

On y trouve aussi une notice sur les institutions des États-Unis : le cadre en est très-resserré, et cependant cette notice nous a paru satisfaisante et plus complète que tout ce que nous avons vu jusqu'ici en ce genre, pour faire comprendre à l'étranger le mécanisme du gouvernement de cette république fédérative, et le degré d'accroissement et de prospérité où elle est parvenue. Pour en donner une idée, nous citerons le titre de chacun des articles qui la composent : Nature de la confédération. — Constitution fédérale. — Gouvernement d'état. — Gouvernement territorial. — Régime municipal. — Instruction publique. — Finances. — Armée. — Marine. — Commerce.

Ce livre, enfin, peut être considéré comme un manuel utile pour toutes les personnes qui entreprendront le voyage qui en fait le sujet. Nous le recommandons à nos lecteurs.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ I^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 3 avril 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

S. E. le Ministre des Affaires Ecclésiastiques répond au désir que lui a manifesté la Société, d'ouvrir une correspondance avec les Missions étrangères, qu'il s'empressera, dans l'intérêt de la science, de seconder tous ses efforts, et de concourir à l'accomplissement de ses vues.

Renvoi de cette lettre à la section de correspondance.

M. Jouannin communique deux fragmens de ses voyages, intitulés : *Souvenirs d'un séjour à Brousse en Bithynie*, dans l'année 1825, et *Thermes de Brousse*. La commission entend la lecture de ces frag-

mens avec un vif intérêt, et les renvoie au comité du Bulletin. Elle accueille également l'offre que lui fait M. Jouannin de lui soumettre de semblables communications dans les séances suivantes.

M. Warden communique une notice de M. le major Saint-John Blacher, contenant une relation succincte de son voyage dans l'Himalaia, et une description du bassin de Setledge.

M. Eyriès fait quelques observations sur cette lecture, et sur les lacunes de la géographie dans ces contrées, d'une exploration si difficile.

L'heure avancée ne permet pas à la commission d'entendre la lecture d'une notice sur les peuplades indiennes qui habitent les déserts à l'ouest du Mississipi jusqu'aux montagnes Rocheuses, et d'une relation de l'expédition envoyée par le gouvernement des États-Unis, pour l'exploration de la rivière Rouge de la Louisiane, extraites du Voyage de M. Long, par M. Giraud, ancien consul, membre de la Société.

La commission décide que MM. C. Moreau et Jouannin, nommés membres de la commission centrale à l'assemblée générale du 27 mars, seront attachés à la section de publication pour y remplir les deux places vacantes.

M. le colonel Bonne, au nom de la section de comptabilité, rappelle à la commission centrale que la souscription au jeton de présence recommence à compter du 1^{er} avril, et demande que tous les membres en soient prévenus.

Il sera écrit en conséquence par le bureau.

Séance du 10 avril 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard annonce que le bureau de la commission centrale s'est présenté à l'audience du Ministre de la Marine, récemment nommé président de la Société. S. Exc. a promis de secondé activement les efforts de la Société, en accordant à ses travaux toute la protection dont ils étaient dignes.

L'assemblée entend avec intérêt la lecture de la notice que lui a communiquée M. Giraud, sur l'expédition envoyée par le Gouvernement des États-Unis, pour l'exploration de la rivière Rouge de la Louisiane. Elle adresse des remerciemens à l'auteur, et renvoie ce document au comité du Bulletin; ainsi que la notice sur les peuplades indiennes qui habitent les déserts à l'ouest du Mississipi jusqu'aux montagnes Rocheuses, communiquée par le même membre.

M. Bottin rend compte des Mémoires du maréchal Suchet, duc d'Albuféra, sur ses campagnes en Espagne, de 1808 à 1814.

Renvoi au comité du Bulletin.

Le président invite les Souscripteurs au monument à élever à la mémoire de feu Pacho à se réunir pour prendre des mesures préparatoires.

§ 2. *Admissions, Ouvrages offerts, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 10 avril.

M. le lieutenant-colonel BRIGGS, membre de la Société asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

M. le chevalier de LOSTANGES, ancien officier de la marine royale.

M. Edouard THAYER, avocat.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 avril.

Par M. Jomard : *Mémoire sur la population comparée de l'Égypte ancienne et moderne*, 1 vol. in-f^o.

Par MM. A. Balbi et Guerry : *Statistique comparée de l'état de l'instruction et du nombre des crimes dans les divers arrondissemens des Académies et Cours royales de France*; Paris, 1829. 1 feuille.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de mars.

Par M. le baron Trouvé : *Annales de la littérature et des arts*,
44^e livraison.

Par les auteurs : *Plusieurs numéros du Globe*.

Par le directeur de l'*Atlas*, 1 n^o.

Séance du 10 avril.

Par M. Bottin : *Almanach du Commerce pour 1829*.

Par M. Julien : *Revue Encyclopédique*, cahier de mars.

Par M. de Férussac : *Bulletin des Sciences géographiques*, cahier
de février.

Par les auteurs : *Plusieurs numéros du Globe*.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Nouveau Voyage autour du monde.

Une nouvelle expédition scientifique se prépare en ce moment à Toulon. La corvette *la Caroline*, mise à la mer dans le courant du mois de mai, est destinée pour un voyage autour du monde. Elle sera commandée par M. Laplace, capitaine de frégate. Il paraît qu'après avoir touché à Ténériffe, aux îles du cap Vert, l'expédition se rendra à Rio-Janeiro, de là au Chili, doublera le cap Horn, et ira explorer les côtes de la Californie, non encore suffisamment connues. Les îles Mariannes, la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Guinée et quelques parties des côtes de la Chine seront tour à tour visitées. C'est par le détroit de la Sonde, l'île de France et le cap de Bonne-Espérance que le retour aura lieu.

Océanie — Colonies Néerlandaises.

Les ingénieurs géographes néerlandais continuent encore par ordre du roi leurs relevés des différentes parties des colonies néerlandaises ; le ministre de la marine vient d'ordonner l'envoi en Europe de cartes au fur et à mesure qu'elles seront dressées. Pendant le temps de son administration, le baron de Capellen avait déjà poursuivi ces travaux avec activité. Les lecteurs connaissent le sort qu'a subi l'infortuné M. Muller, occupé à des travaux de ce genre dans l'île de Borneo.

Île d'Ualan et nouveau groupe d'îles.

Le vaisseau de découvertes *le Seniawin* partit, le 19 octobre 1827, du port de Peter - Paul, et arriva le 22 novembre près d'une île qu'il reconnut pour être l'île d'Ualan (1) déjà découverte en 1824 par le capitaine de frégate Duperrey, commandant *la Coquille*. L'équipage russe fit connaissance avec un peuple inconnu jusqu'à ce jour, surtout des Européens, et vivant dans le plus pur état de nature, un peuple dont la langue même diffère de celle des autres habitans des Carolines. Il paraît qu'on n'aurait eu jusqu'à ce jour aucune relation avec ces insulaires, et qu'ils ont vécu dans un état de paix si patriarcal que l'on n'a pas même trouvé dans toute l'île une seule arme, ni rien qui pût y ressembler. Ce fait est d'autant plus surprenant que le gouvernement de ce peuple est aristocratique, et que plusieurs chefs se considèrent comme seigneurs de l'île ; cependant ils ont vécu constamment entr'eux dans la paix et dans la concorde. Leur couleur est d'un brun luisant ; leurs bras et leurs cuisses sont tatoués, et ils portent des cheveux tressés en nœud au-dessus de la tête, et

(1) Cette île, qui est située par les 5° 21' 30" de latitude nord et les 160° 40' 42" de longitude orientale, n'existe pas encore sur nos atlas modernes, quoiqu'elle ait été découverte en 1824.

ornés de fleurs : leur physionomie ressemble à celle des Malais. Tout prouve qu'ils ignoraient complètement ce que c'était que l'hostilité. Les Ualanais se distinguent surtout des habitans des autres îles Carolines, en ce que le désir de voler ou de prendre le bien d'autrui leur est tout-à-fait étranger ; ils traitent leurs femmes avec beaucoup de bonté, ne les gênent en rien, et aiment à badiner et plaisanter avec elles. On n'a pu se former aucune idée précise de la religion de ces insulaires. Leur nourriture consiste en fruits de l'arbre à pain, bananes, cannes à sucre, noix de coco ; poissons, bécasses, pigeons et quelques poules sauvages. D'après ce qu'on a pu comprendre, toute l'île est divisée en quarante cantons, dont chacun comprend plusieurs villages et obéit à un chef ; plusieurs de ces chefs vivent dans une petite île séparée, isolés des autres habitans. L'un d'eux recevait des marques de respects particuliers ; il était en quelque sorte considéré comme le roi de l'île : on ne put découvrir quels titres lui ont valu cette dignité. Ce n'était certainement pas la richesse ; car le roi ne possédait que deux villages, tandis qu'un autre chef en avait huit sous sa dépendance. Après un séjour de trois semaines parmi ce peuple si aimable dans son innocence naturelle, le *Seniawin* mit à la voile pour continuer son voyage. Le 2 janvier 1828, il découvrit un nouveau groupe d'îles, les plus élevées et les plus grandes de toutes les Carolines, après les îles Palaos ou Pelew. Le vaisseau croisa pendant huit jours entre ces îles, dont il fit le tour ; mais il n'entreprit aucun débarquement ; car leurs habitans se montrèrent d'un tout autre caractère que les Ualanais, c'est-à-dire très-hostiles. Le *Seniawin* mit une chaloupe à la mer pour chercher un endroit propre à jeter l'ancre ou à faire un débarquement ; mais cette chaloupe se trouva aussitôt suivie et observée par d'autres dont les équipages faisaient des gestes et des démonstrations menaçantes. Ils portaient des lances courtées, dont les pointes étaient garnies de mâchoires d'espadons, et avaient autour de la tête une fronde faite de tresses de roseaux ; des coups de pistolets chargés à poudre, que l'on tira contre eux, ne firent aucune im-

pression sur ces sauvages, ce qui prouva qu'ils n'avaient jamais vu d'Européens; ils avaient de beaux cheveux bouclés et taillés avec soin, et ils portaient autour des hanches une ceinture garnie de longues franges rouges, qui était attachée sur une épaule et leur couvrait une partie de la poitrine. Quelque attrayant que fût l'aspect de ces fles élevées qui se présentaient à nos regards, le philanthrope et pacifique capitaine *de Lucke* ne voulut entreprendre aucun débarquement, parce qu'il vit clairement qu'on ne pourrait y parvenir sans effusion de sang.

+

Voyages de M. Rifaud, en Égypte et en Nubie.

(Extrait du rapport de M. le baron CUVIER à l'Académie royale des Sciences.)

« L'Académie a chargé MM. Desfontaines, de la Billardière, Geoffroy-Saint-Hilaire, Duméril, de Blainville, H. Cassini et moi, de lui faire un rapport sur les collections et les dessins d'histoire naturelle rapportés d'Égypte et de Nubie par M. Rifaud, artiste exercé, associé de l'Académie de Marseille, qu'un goût pour les arts et pour les voyages a déterminé à parcourir les diverses parties du Levant. Il a mis 22 ans à parcourir l'Italie, l'Espagne, les fles de la Méditerranée, l'Asie mineure, et surtout l'Égypte où il s'est fixé et où il a fait un séjour de treize années, occupé principalement à la recherche des antiquités. Cependant cette occupation n'a pas été la seule à laquelle il se soit livré; il a employé une bonne partie de ses loisirs à recueillir et à représenter les productions de ce pays singulier, et nous pensons que les amis de l'histoire naturelle doivent lui savoir gré d'une résolution à laquelle les hommes occupés d'autres branches de connaissances humaines se déterminent si rarement, malgré tous les avantages qu'ils pourraient procurer à cette science et à la société, et dont M. Rifaud donne une preuve sensible. Livré sans relâche à son

eût aussi des espèces nouvelles, surtout dans les insectes qu'il a dessinés au nombre de plus de 800. Malheureusement les moyens de rectification qui, dans cette partie, auraient été plus nécessaires, à cause des détails si petits et si multipliés sur lesquels reposent les divisions entomologiques, ne se trouvent pas dans ses collections au même degré de conservation que pour les animaux vertébrés; la plupart de ces insectes sont mutilés ou réduits en fragmens: en un mot, pour les animaux terrestres, c'est surtout dans les notes et les figures que M. Rifaud a rassemblées, que la zoologie trouvera à s'enrichir.

» Notre confrère, M. de Cassini, est à peu près de la même opinion sur la partie végétale des récoltes de M. Rifaud. Son herbier, beaucoup mieux conservé que ses animaux, offre un grand nombre de plantes connues, et toutefois dans un examen rapide, notre confrère en a trouvé qui lui ont paru tout-à-fait nouvelles, et il ne doute pas qu'en étudiant à loisir cet herbier, un botaniste exercé ne puisse y découvrir la matière d'observations intéressantes. Les figures de plantes, au nombre de 500, dessinées et coloriées sur le vivant, sans être au niveau de l'état actuel de la science pour l'analyse des parties délicates de la fleur et du fruit, sont loin d'être dépourvues d'intérêt, et donnent une représentation satisfaisante du port de la plante, de ses parties extérieures et de leurs couleurs naturelles. Comme pour les animaux, M. Rifaud a pris note des noms arabes de ces plantes, de l'emploi que les habitans du pays en font, soit en médecine, soit dans l'économie domestique ou dans les arts industriels, et des croyances superstitieuses qui se rattachent à beaucoup d'espèces. Cette partie de son travail est manifestement celle dont on doit espérer plus d'accroissement pour la science, parce que trop souvent négligée par les voyageurs ordinaires dans leurs courses rapides, elle ne pouvait être exécutée avec succès que dans la position rare et difficile où l'auteur a eu le courage de se placer et de persister pendant une longue suite d'années; on voit par là ce que pourraient faire tant d'hommes

établis dans les colonies ou dans les pays étrangers, et à qui leurs occupations lucratives laissent des momens de loisir, s'ils se défiaient moins du service qu'ils pourraient rendre à l'histoire naturelle. Un sens droit, une position heureuse, du zèle, l'habitude de l'art du dessin, ont mis M. Rifaud à même de rendre à l'histoire naturelle des services qui n'auraient peut-être été au pouvoir d'aucun naturaliste ; on comprend cependant que, pour faire jouir utilement le public de toutes ces richesses, il sera nécessaire qu'il s'associe quelque homme instruit qui l'aide à faire un choix et à donner à ses observations la forme sans laquelle on les accueillerait peut-être difficilement. Nous n'en croyons pas moins devoir proposer à l'Académie de témoigner sa satisfaction à M. Rifaud pour l'exemple si rare qu'il a donné, d'allier à ses recherches d'antiquités, des recherches d'un ordre plus élevé, et dont tous les hommes éclairés pourront tirer parti. »

Côtes de Guinée. — Ville d'Ussu. — Civilisation.

Le roi de Danemarck a fait élever à Copenhague un jeune Africain, fils de l'un des chefs de la ville d'Ussu, ville située à peu de distance de la forteresse danoise de Christianbourg, sur la côte de Guinée. Ce jeune homme se nomme *Noi-Davunna* et est âgé de 16 ans. C'est son père lui-même qui l'a envoyé, en 1826, pour recevoir une éducation européenne. M. d'Abrahamson, aide-de-camp du roi, a été spécialement chargé de prendre soin de *Noi-Davunna*, qui a reçu une instruction aussi étendue qu'il a été possible de le faire dans un espace de temps aussi court. C'est avec de vives démonstrations de reconnaissance que ce jeune homme a consenti à recevoir le baptême. Le roi, représenté par M. d'Abrahamson fut son parrain. Retourné dans sa patrie en 1828, *Fred. Davunna* a emmené avec lui quatre jeunes ecclésiastiques qui doivent le seconder dans ses projets de répandre dans son pays les lumières de l'Évangile, et les connaissances primaires à l'aide de l'enseignement mutuel.

Il serait à désirer qu'un exemple semblable eût des imitateurs, cela aurait sur la civilisation de l'Afrique une influence, qu'il est du devoir des puissances de l'Europe de hâter par tous les moyens qu'elles ont en leur pouvoir. Les lecteurs du Bulletin connaissent à ces égards les vues philanthropiques de MM. Roger, Drovetti et Pacho.

Communication entre le lac des Bois et le lac Winnepeck, dans l'Amérique Septentrionale.

L'hydrographie de cette région est aujourd'hui très-imparfaite, et le sera probablement toujours, bien que l'on puisse la parcourir dans une infinité de directions, si l'on doit regarder, comme base essentielle de cette science, la connaissance complète de la forme, la grandeur et la position d'innombrables lacs renfermant des myriades d'îles, comme aussi celle du cours, des sinuosités et des inclinaisons de la quantité infinie de canaux qui leur servent de communications. Cette contrée est littéralement un monde de lacs, d'îles et de péninsules ; un désert effrayant, si inhospitalier, si repoussant, qu'il semble se jouer de l'art et des efforts humains, et défier toute industrie.

La route la plus fréquentée entre le lac des Bois et le lac Winnepeck, est une communication par eau, connue sous le nom de rivière de Winnepeck, qui se jette dans le dernier de ces lacs par 50° 36' 30" de lat. N. après un cours d'environ 70 milles. Elle se compose d'une suite de bassins larges et profonds, s'élevant les uns au-dessus des autres, et servant comme de canal à un immense volume d'eau, qui se précipite d'un bassin dans l'autre en cataractes tumultueuses de l'aspect le plus sauvage. On ne compte pas moins de trente-une de ces cataractes dans le cours de cette route, qui interrompent la navigation des canots, et à chacune desquelles existe un portage. La somme totale de la pente des eaux dans la rivière Winnepeck, peut être estimée à 410 pieds

que l'on peut considérer comme l'élévation véritable du lac des Bois au-dessus du lac Winnepeek. La route par les rivières *Covert* (couverte) et *sturgeon-dam* (barrage de l'esturgeon), dont la partie inférieure est la même que celle mentionnée ci-dessus, est probablement la plus directe; mais on assure que les difficultés de la navigation sont bien plus nombreuses et bien plus formidables, particulièrement au temps des basses eaux. Outre ces communications, il existe plusieurs autres déviations de la route principale, dont quelques-unes ont déjà été parcourues; mais le nombre de celles qui sont encore à explorer est bien plus grand.

A la distance d'environ 60 milles au-dessus du lac des Bois, la rivière Winnepeek reçoit, venant du Nord, un fort tributaire appelé *English river* (rivière anglaise), dont le caractère paraît être le même que le principal courant, et presque aussi large que ce dernier au-dessus de la jonction. Ses premières eaux semblent se confondre avec celles de la rivière Albany qui se décharge dans James'bay, et est le canal principal de communication entre le lac Winnepeek et les factoreries établies sur cette rivière (1).

Le lac des Bois a environ 75 milles de long sur une largeur irrégulière, qui varie depuis 10 jusqu'à 35 et 40 milles. Si on le compare aux autres lacs, il réclame à juste titre un rang élevé dans l'échelle de la beauté. Son aspect est sauvage et sublime au plus haut degré, ses rivages étant entourés de précipices et couronnés de montagnes et de collines plus ou moins élevées, revêtues d'un sombre feuillage de ronces et d'arbres verts. Sa surface est agréablement parsemée d'îles sans nombre, de diverses formes et grandeurs; découvrant entre elles la continuité de cette immense nappe d'eau dont l'étendue augmente à mesure que le voyageur s'avance sur le lac, jusqu'à ce qu'enfin la grande terre soit dérobée à sa vue par les îles qui se multiplient autour de lui.

(1) On peut suivre très-facilement cette communication, par le lac du Gouverneur Wegg, sur la belle carte de la Louisiane et du Mexique, dressée en 1820 par M. P. Tardieu fils aîné.

Le 49^e parallèle de latitude Nord traverse le lac à la distance d'environ 12 milles de son extrémité méridionale.

La région qui entoure les eaux dont on vient de parler est une des plus horribles que l'on puisse s'imaginer. Son climat est rigoureux, sa surface excessivement rude et rompue, et ses productions si limitées, si maigres, qu'il y a tout lieu de croire qu'elle n'a jamais pu être la résidence soit de l'homme, soit de la brute. A de longs intervalles, on rencontre par-ci par-là, quelque cerf ou élan égaré, ou bien un ours solitaire, parfois aussi une famille d'indigènes mourant de faim, fixe sa demeure temporaire sur quelques-uns de ces cours d'eau, et y subsiste misérablement du produit de la pêche; mais il y a toute apparence que les uns et les autres ne peuvent y trouver ni tranquillité, ni suffisance de nourriture.

Au-dessus du lac des Bois, la rivière des Pluies (*Rainy River*), devient le canal de communication, et se joint, après un cours de 100 milles, au lac de ce même nom. Sa largeur commune est de 300 verges; elle est profonde et tranquille, et jusqu'à 48 milles de son embouchure, on ne rencontre aucun obstacle à la navigation; c'est à cette distance que sont situés les rapides de la rivière des Pluies, d'environ un mille de long et d'une pente d'à peu près dix pieds. Dix milles plus loin, est un autre rapide presque insignifiant, dont la chute n'est que de trois pieds. A la sortie du lac des Pluies (*Rainy Lake*), est un rapide d'environ cinq pieds de pente, et deux milles et demi plus loin on rencontre la chute de la rivière de ce nom, dont le torrent se précipite, avec une majesté effrayante, d'une hauteur de 25 pieds dans le court espace de quelques verges. C'est ici que sont placées, sur la rive septentrionale, une factorerie de la compagnie de la baie d'Hudson, et sur le bord opposé, celle de la compagnie américaine des fourrures. A la distance de 20 milles au-dessous des chutes, cette rivière reçoit du S.-O. un affluent considérable, appelé le Grand Bras, qui offre un canal de communication entre la branche principale et le petit lac Winnepek du Mississippi, navigable dans la

saison pluvieuse. Elle reçoit aussi plusieurs autres ruisseaux moins remarquables. Entre le lac des Bois et le lac des Pluies existe une autre communication par eau, que quelques voyageurs suivent parfois; elle est indiquée sur la carte comme route des derrières (*Back-Route*).

— Une description particulière du spectacle qu'offrit aux explorateurs l'aspect du lac Winnepeck et de ses environs, bien qu'elle précède ce qu'on vient de lire du rapport du major Long, ne sera pas déplacée ici, et j'espère qu'elle sera reçue avec la même indulgence :

« Ce fut, dit M. Keating, au moment de notre halte du soir, que, pour la première fois, le magnifique spectacle du Winnepeck se déploya devant nos yeux, réalisant tout ce que l'imagination peut se figurer d'une beauté sauvage et sublime, et surpassant de beaucoup tout ce que nous avons jamais vu. Ce que nous admirons dans le superbe tableau du Winnepeck, c'est l'immense volume de ses eaux; l'extrême rapidité de leur cours; la grande variété de formes que présentent leurs chutes et leurs cascades, et l'aspect incomparable de la scène *sauvage* produite par ces chutes sur les rochers, dont la tristesse, les traits fixes et immuables, forment un si prodigieux contraste avec l'effet brillant, éblouissant, de la nappe argentée de l'eau passant tout à coup d'une surface unie et presque immobile, au bouleversement écumeux d'une cataracte. C'est par les effets que produit le lit rocheux du Winnepeck, que ses nombreuses chutes surpassent toutes celles que nous avons vues; le saut de Niagara, lui-même, bien qu'il les laisse, par son volume, loin derrière lui, est, en comparaison, uniforme et monotone. Les couches horizontales de rocs secondaires de ce dernier, sont tant au-dessous des effets pittoresques des sombres rochers granitiques et siénites, et rongés par l'eau du premier, que les hauteurs des falaises du Niagara surpassent les rivages rocheux du Winnepeck.

« Les chutes de cette rivière ont un autre avantage; elles donnent

à tout le pays une apparence pittoresque qui prépare l'esprit et le tient dans une disposition propre à apprécier la splendeur de ses cataractes, tandis que la contrée qui environne Niagara est plate, uniforme et dénuée d'intérêt.

» Le lieu où nous campâmes était caractérisé par un de ces effets particuliers de l'eau qui, une fois qu'on les a vus, laissent dans la mémoire une impression ineffaçable. Après avoir franchi de nombreux rochers, formant diverses cascades, dont la hauteur totale peut être de trente pieds, l'eau est tout à coup reçue dans un bassin renfermé entre des rochers élevées où elle est contrainte de s'arrêter pendant quelque temps, attendu le peu de largeur de l'ouverture qui lui sert d'issue; ici ces eaux présentent le caractère d'une mer agitée, dont les vagues s'élèvent à une grande hauteur et battent les rivages voisins et le petit nombre d'îles de roches que l'on aperçoit au milieu de ce bassin : c'est à ce caractère particulier, que ce lieu doit le nom que lui ont donné les indigènes, et qui signifie *la chute des eaux agitées*. On peut le nommer les basses chutes de la rivière Winnepeek. Nous les atteignîmes assez tôt pour jouir de l'effet qu'y produit le soleil couchant, dont les rayons, réfléchis par le courant, lui donnaient l'apparence d'une mer de feu. A cet admirable tableau, succéda celui de la lune qui répandant sur les vagues une lumière plus douce, augmenta le charme de ce spectacle par l'espèce de voile mélancolique dont elle l'enveloppa. Un des caractères les plus imposants de cette scène majestueuse, est le bruit épouvantable que produisent ces chutes, et qui, comparativement à leur volume, surpasse, dit-on celui de Niagara, de Montmorency, de Schaffouse, de Saint-Antoine, du Cohoës ou autres chutes visitées par aucun des membres de notre expédition. La rareté de la végétation sur les rochers contribue encore à l'effet pittoresque que produit la vue de ce lieu. Loïn de rencontrer ici les épaisses forêts qui ombrageaient autrefois Niagara, on n'y trouve que le tremble, le bouleau, le sapin et autres arbres verts, dont la dimension rabougrie ajout

encore à l'aspect sauvage et aride de ces rochers. La nuit que nous passâmes auprès de ces cataractes, est l'une des plus intéressantes de l'expédition; nos tentes étaient placées de telle sorte que nous jouissions de la vue complète de l'effet admirable des rayons de la lune sur la surface de cet océan en miniature, et nos yeux y demeurèrent constamment attachés jusqu'à ce qu'enfin le bruit de la cataracte nous eût bercés dans un doux sommeil. »
(Extrait du *Voyage de Steph. Long en 1823*, traduit par M. Fr. Giraud.)

—•—

Tremblement de terre de la province de Murcie.

Les nouvelles reçues de l'Espagne au moment de la catastrophe, ont dépeint sous les couleurs les plus sombres le phénomène qui a éclaté dans le royaume de Murcie. Depuis, une feuille quotidienne, en répétant que de nouveaux ébranlemens du sol avaient eu lieu, les a représentés d'une manière encore plus alarmante. Sans doute, et nous-mêmes, nous l'avions pensé d'après ce que nous avons rapporté dans le N^o 72, page 221 du *Bulletin*, les désastres ont été grands, mais non tels qu'on l'avait pensé au premier abord. Voici des détails qui sont plus circonstanciés, et qui mettront à même de se former une idée moins exagérée de ces malheureuses scènes. La lettre que nous rapportons a été écrite à la date du 8 mai, d'Alicante, à M. Bertrand Gerlin jeune naturaliste déjà connu par d'importans travaux.

« La secousse du 21 mars et toutes celles qui l'ont suivie pendant plus d'un mois, ne se sont fait sentir dans toute leur violence, que sur un espace de terrain d'environ quatre lieues carrées, situé entre Orihuela et la mer, et dont la rivière de Segura occupe le centre. Tous les villages situés dans cette partie de la Huerta d'Orihuela, ont été renversés de fond en comble, en quelques secondes, par le tremblement de terre du 21 mars, qui, d'après plusieurs observations, paraît avoir agi dans un sens vertical. Il

était accompagné, ainsi que les suivans ; de très-fortes détonations ; on a remarqué aussitôt après l'événement, sur toute l'étendue du terrain que j'ai indiquée, un nombre infini de crévasses de diverses longueurs, n'ayant pas plus de quatre à cinq pouces de largeur, et tout ce même terrain était et reste encore comme criblé de petites ouvertures circulaires très-rapprochées les unes des autres, et qui n'ont que deux ou trois pouces de diamètre. C'est là ce qu'on pourrait appeler les cratères, s'il en était sorti quelque matière d'apparence volcanique; mais je n'en ai nulle connaissance.

» Toutes ces petites ouvertures ont vomie une grande quantité les unes du sable gris jaunâtre fin, sans aucun mélange de parties métalliques; d'autres ont jeté également en grande abondance une fange noire et liquide; quelques-unes de l'eau de mer, des coquillages et des herbes marines. Il n'existe pas de sources minérales sur le terrain en question; les sources sulfureuses d'Archina et d'Alhama en sont éloignées de sept à huit lieues, et les tremblemens de terre n'ont produit aucun effet sur elles, non plus que sur le cours de la Segura.

» Le sol qui doit être considéré comme le foyer de ces tremblemens de terre, est de deux natures bien distinctes sur la rive gauche de la Segura : c'est un terrain d'alluvion qui se compose d'une couche de terre végétale, de quatre à cinq pieds d'épaisseur, au-dessous de laquelle on rencontre d'abord une couche d'argile molle et une couche de sable jaunâtre, dont les petites ouvertures que j'ai décrites, ont jeté une grande quantité; la rive droite de la Segura est un terrain secondaire, composé de petites collines gypseuses et calcaires. L'effet de ces tremblemens de terre a été terrible des deux côtés de la Segura; mais il est à remarquer que les secousses ont été plus multipliées et de plus de durée sur la rive droite. »

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ 1^{er}. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

174. TASCHENBUCH ZUR VERBREITUNG GEOGRAPHISCHER KENTNISSE. — *Almanach pour la propagation des connaissances géographiques*, par JOH. GOD. SOMMER. 7^e ann. ; in-8^o avec sept pl., Prague 1829. Calve.

Cet ouvrage a pour but d'offrir tous les ans, l'état des connaissances nouvellement acquises en géographie.

175. TABLEAU de l'industrie et du commerce, contenant l'origine, la découverte et les progrès successifs des arts agricoles, mécaniques, chimiques, ainsi que ceux du commerce et de la navigation, tant avant que depuis l'ère vulgaire, avec l'aspect commercial des principaux peuples, le tableau de l'industrie française jusqu'à celui de ses importations et exportations, en 1789 et 1827, par M. Odolant-Desnos, in-32 ; Paris, 1829. Bureau de l'Encyclopédie portative. 3 f. 50 c.

Ce petit volume rempli de faits appartient à la jolie Collection de l'Encyclopédie portative que M. Bailly de Merlieux dirige avec tant de succès, et dont il forme la 3^e livraison. Il renferme, malgré la petitesse de son format, une multitude de détails, qu'il est intéressant d'avoir pour ainsi dire sous la main. On remarquera surtout, ce qui tient aux relations commerciales des peuples les uns avec les autres, aux produits et aux ressources qu'ils possèdent. C'est sous ce rapport que ce tableau de l'industrie et du commerce, se rattache aux études du géographe

et qu'il se recommande particulièrement. A.

276. A SYSTEM OF ANCIENT AND INTERMEDIATE GEOGRAPHY. — Système de géographie ancienne et du moyen âge, en rapport avec la chronologie et l'histoire par Ch. Authon, professeur de langues au collège Colombien. In-8^o ; New-Yorck, 1829.

277. DISSERTATION sur l'emploi du vinaigre à la guerre, comme agent de destruction et comme moyen de défense, par M. REY. In-8^o ; Paris, 1829.

Sous un titre assurément bien étranger à la géographie, M. Rey, examine une question géographique, depuis long-temps controversée, le lieu du passage des Alpes par Annibal. Il a eu l'ingénieuse pensée de résumer, dans un tableau synoptique, toutes les opinions émises jusqu'à présent sur cet intéressant sujet ; et d'après lui, sauf erreur ou omission, sur 90 avis, 33 sont pour le *Petit St.-Bernard*, 24 pour le *Mont-Genève*, 19 pour le *Grand-St.-Bernard*, 10 pour le *Mont-Cenis*, 3 pour le *Mont-Viso*, et 1 pour la *Roche Melon*, et probablement la lice n'est point encore fermée. Il est bon toutefois d'observer que *Tite-Live* et *Polybe*, textes à expliquer, n'auraient peut-être point dû se trouver dans les colonnes de ce tableau. Dans tous les cas, cette brochure brille par l'esprit et le talent que l'auteur a mis à traiter son sujet. A.

AMÉRIQUE MÉRIDIIONALE.

278. GUATIMALA — Guatimala ou les

Provinces-Unies de l'Amérique centrale, en 1827 et 1828, résultats de recherches faites, et d'observations recueillies, pendant un séjour d'une année dans cette république, par *Henry Duun*. In-8°. New-Yorck, 1829.

279. A. GEOGRAPHY AND HISTORY OF THE WESTERN STATES OR MISSISSIPPI VALLEY. — Géographie et histoire des états occidentaux, ou de la vallée du Mississipi, par *Tim. Flint*, 2 vol. in-8°. Cincinnati, 1828.

ASIE.

280. TRANSACTIONS. — *Transactions de la Société royale Asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, vol. II^e, 1^e partie. In-4°. Londres, 1829.

Cette partie du volume deux des Transactions de la société, renferme entr'autres notices, 1^o une description des ruines de *Buddha Gaya*, par le docteur *Fr. Buchanan Hamilton*; — 2^o une description de l'état de l'agriculture et du revenu du village de *Pudu-Voyal* dans la Carnatic, par *J. Hodgson*; — 3^o une notice géographique sur les frontières des empires *Birmans* et *Chinois*, avec une traduction de la carte chinoise, par *J.-Fr. Davis*; — 4^o Notice sur la *Tartarie occidentale*, par le même. — 5^o *Ruines d'Ahvaz*, par le lieutenant *Robert Mignan* et le capitaine *Robert Taylor*; — 6^o divers tableaux d'observations thermométriques et barométriques.

EUROPE.

Allémagne.

281. GEOGRAPHISCH - STATISTISCHE DARSTELLUNG. — *Exposé géographique statist. des forces sociales des états qui composent la confédération germanique*, par *Aug.-Fred.-G. Crome*, professeur de droit public et d'économie politi-

que, à Giessen, 4^e et dernier vol. gr. in-8°. Leipsig, 1828. Fleische.

Italie.

282. UN VIAGGIO SUL LAGO MAGGIORE. *Voyage sur le lac Majeur* dans un bateau à vapeur, par *Fr. Mendoni*. In-16 avec carte; Milan, 1828. Visay. (1 lir.)

Grèce.

283. GEOGRAPHISCHE DARSTELLUNG DER HALBINSEE MOREA. — *Description géographique de la péninsule de Morée*, avec une carte et 14 vues lithog. de villes. In-8°, Vienne, 1828.

L'auteur de la carte qui représente toute la Morée, est le lieutenant-colonel *Wanick*.

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, PLANS, etc.

284. ATLAS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE, par *M. Lapie* père, premier géographe du roi et *M. Lapie* fils, 3^e, 4^e et 5^e livraisons. Paris, 1829. Eymery, par souscription, pap. ord., 75 fr.; vel. 150 fr.

Ces trois livraisons se composent

- 1^o de trois feuilles de texte comprenant la géographie physique; — 2^o de la carte de France par départemens et divisions militaires; — 3^o de la carte des îles Britanniques; — 4^o de la carte de la Barbarie, comprenant l'empire de Maroc, et les régences d'Alger, de Tunis et Tripoli; — 5^o de la carte générale de l'Amérique méridionale; — 6^o de la carte du Pérou; — 7^o carte ancienne de l'Afrique propre, de la Numidie et d'une partie de la Mauritanie. Le nom des auteurs est une forte garantie du soin apporté à la rédaction de ce travail remarquable, qui ne peut être que d'une grande utilité pour l'instruction et pour le cabinet. A.

NOIROT, Agent de la Société de Géographie.

ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, N^o 16, à Paris.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 74. — JUIN 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Note sur le Canal de jonction de la Baie de Chesapeake à la rivière d'Ohio, entre Washington et Pittsburg. (Voir la carte ci-jointe) (1).

Le général Alexandre Macomb, chef du corps du génie, a remis au président des États-Unis, par l'intermédiaire du secrétaire de la guerre, un mémoire relatif au projet du canal à ouvrir entre la baie de Chesapeake et la rivière d'Ohio, pour faire communiquer l'Atlantique avec le golfe du Mexique à la Nouvelle-Orléans. C'est l'ouvrage du général Bernard, membre du conseil de perfectionnement pour l'intérieur, autrefois général du génie en France, et aide-de-camp de Napoléon, en 1813, 14 et 15.

Ce mémoire comprend un rapport détaillé sur le tracé du canal; sur les moyens de l'exécuter, sur la dépense, etc., et il est accom-

(1) Nous devons cette note à M. le lieutenant-général baron Haxo.

(N. de R.)

pagné d'une carte dressée à l'échelle d'un pouce pour 8 milles ou $\frac{1}{506267}$, laquelle comprend tout l'espace que le canal doit traverser depuis Washington, où il entre dans le Potomac, jusqu'à Pittsburg sur l'Ohio.

Le général Bernard commence par rappeler que les premières opérations exécutées dans l'année 1824, avaient eu pour objet principal de s'assurer que le canal projeté était exécutable. Les travaux de 1825 étaient relatifs à la détermination des points principaux par lesquels il passerait, et à la recherche des élémens nécessaires pour établir un plan général de l'ouvrage et une estimation sommaire de la dépense. Il reste encore beaucoup d'opérations de détails à exécuter ; mais comme elles se rapportent à la construction même, plus qu'à l'ensemble du projet, on peut, dit-il, les différer jusqu'à ce que les travaux soient définitivement approuvés, et il ne s'occupe ici que du plan général et de la dépense en masse.

Il rappelle aussi que, dans un précédent rapport, en date du 2 février 1825, il a déjà discuté différens tracés qu'on pourrait adopter pour le canal, et qu'il en a indiqué quelques autres qui restaient encore à examiner. Il a donné alors des aperçus sur l'hydrographie des pays à traverser, et se borne en conséquence à discuter les tracés qu'on n'avait pu examiner en 1824, et à les comparer avec ceux qui avaient été reconnus précédemment.

Examen de divers points de partage entre les eaux du Potomac et celle de l'Youghagany.

1° A la source du *Deep-Creek*.

On a supposé jusqu'ici que le canal, à partir du passage souterrain, qu'il est indispensable d'ouyrir entre les deux versans, suivrait le ruisseau de *Deep-Creek* et la rive gauche de la rivière *Youghagany*. Mais il fallait comparer ce tracé avec un autre qui, quittant le *Deep-Creek*, irait directement joindre le *Bear-Creek* à 6 ou 7 kilomètres au-dessus de son embouchure. Or, l'inspection des lieux

ça fait voir qu'il faudrait augmenter de 4 mètres environ la hauteur des digues qui doivent barrer l'Youghagany pour forcer ses eaux à alimenter le point de partage, et de plus ouvrir encore une percée souterraine pour traverser la colline qui sépare les deux ruisseaux du Deep et du Bear-Creek.

Il fallait examiner aussi le tracé qui suivrait constamment la rive droite de l'Youghagany, et ce dernier se trouve être le plus avantageux des trois, quoique de 13 kilomètres et demi plus long que celui qui passerait par le Bear-Creek.

2° A la source du *Flaugherty-Creek*.

Pour passer par ce point, on quitterait la vallée du Potomac à Cumberland, et on remonterait le Vill's-Creek jusqu'à sa source, d'où, après avoir traversé souterrainement la montagne, on descendrait dans le Flaugherty-Creek, et de là dans la vallée de Casselmans, que l'on suivrait jusqu'à son embouchure dans le Youghagany.

Le résultat des recherches et calculs relatifs à ce tracé a été que la plus courte percée souterraine qu'on pût admettre, relativement à la quantité d'eau à y amener et aux autres conditions à remplir, s'étendrait sur une longueur d'un peu plus de 6 kilomètres, avec une tranchée profonde à chaque extrémité. La hauteur du sommet du terrain au-dessus du sol de la percée ne serait pas de moins de 261 mètres.

Le général Bernard entre ensuite dans des détails sur les moyens d'alimenter ce bassin de partage, et donne les calculs comparatifs des dépenses à faire, soit en adoptant le dernier tracé que nous venons d'indiquer, soit en passant par Deep-Creek. Nous ne le suivrons pas dans tous ces détails, et nous nous bornerons à énoncer le résultat de ses recherches, désignant, comme lui, par *route de Casselmans*, et *route de Deep-Creek*, les deux tracés en question.

Lorsqu'on part de Cumberland, point commun aux deux tracés, on a, par la route de Deep-Creek, 133 mètres à monter de plus que par celle de Casselmans.

Cette augmentation de hauteur apporterait, dans les frais de construction des écluses, une différence de 11,577,000 fr.

Mais, d'autre part, la percée souterraine de la route de Casselmans coûterait 18,272,000 f., tandis que celle de Deep-Creek n'en coûterait que 5,175,300; en sorte que la différence en faveur du Deep-Creek serait de 13,096,700 fr.

Les tranchées aboutissant à la percée de Casselmans coûteraient 2,433,239 fr. de moins que les tranchées analogues du Deep-Creek, ci. 2,433,239

De même, les digues et barrages donneraient une différence de 972,400 fr. en faveur de la route de Casselmans 972,400

Enfin, cette dernière route aurait 29 kilomètres de développement de moins, qu'il faut porter au compte de l'autre, et qui, dans la supposition la plus favorable, doivent être estimés à 525,414

13,096,700 fr.	15,508,053 f.
----------------	---------------

On voit donc que le tracé par Casselmans coûtera environ deux millions et demi de moins que l'autre, et comme d'ailleurs le chemin sera plus court, tout doit faire accorder la préférence à cette route.

L'auteur passe à l'exposé des différens projets de détail présentés pour l'exécution du canal dans la partie torrentueuse et es-

carpée du cours de l'Youghogany, c'est-à-dire, là où cette rivière semble avoir ouvert un passage entre les montagnes de Briery et de Laurel. Ces détails n'étant point de nature à intéresser d'une manière spéciale la Société de Géographie, nous ne nous y arrêterons pas, non plus qu'à rendre compte d'une analyse de prix complète et bien rédigée que l'auteur a jointe à son travail. Nous finirons par transcrire quelques-unes des considérations générales qui terminent son rapport.

Les travaux publics qui s'exécutent de nos jours, dit-il, diffèrent essentiellement, sous le point de vue des frais de construction, de ceux qui ont été exécutés par les anciens. Autrefois des populations nombreuses et désœuvrées, de grandes masses d'individus réduits à l'esclavage par la guerre et les conquêtes, fournissaient des ressources tellement puissantes pour les travaux publics, qu'il y avait peu à s'occuper d'économie : se bien battre et construire de grands ouvrages semblent, en effet, avoir été l'affaire principale des anciens peuples, ou du moins de ceux qui étaient parvenus à un haut degré de civilisation. Les choses sont fort différentes de nos jours : la répartition du travail entre les diverses classes de la société, l'abolition de l'esclavage ou l'amélioration apportée à l'état des esclaves dans les pays où il en existe encore, rétablissant l'homme dans toute sa dignité et le rendant maître de ses actions, ont attaché à son travail une valeur qu'il n'avait point autrefois.

L'économie est devenue dès-lors un objet à considérer dans l'entreprise des travaux d'utilité publique, et indépendamment des conditions de durée et de convenance, on veut que les sacrifices à faire soient en rapport avec les avantages qu'on cherche à se procurer. Aussi les monumens qui remplissent toutes ces conditions sont-ils, à juste titre, des objets d'orgueil national; ce sont eux qui, avec les institutions civiles et politiques, les palmes littéraires et les trophées de la victoire, forment un faisceau de gloire où viennent se rallier les sentimens de toute une nation, pour se

perpétuer d'âge en âge. Tous les gouvernemens éclairés favorisent maintenant les entreprises de cette espèce ; ils savent trop bien qu'à une époque comme celle où nous vivons , tout ce qui contribue à la splendeur nationale et promet des avantages certains , doit être promptement mis à exécution. Tel est, pour les Etats-Unis , le grand canal de Chesapeake et de l'Ohio.

Cette entreprise n'a son égale dans aucun pays , tant sous le rapport des travaux de toute espèce qu'elle obligera à exécuter, que relativement aux avantages politiques, commerciaux et militaires qui en résulteront. C'est un ouvrage vraiment national ; et si, d'un côté, sa mise à exécution dépasse les moyens toujours plus ou moins limités dont pourrait disposer une association particulière, de l'autre, il intéresse trop la prospérité de l'Union, pour que différer de l'entreprendre ne soit pas négliger des avantages bien supérieurs aux dépenses.

L'auteur entre ensuite dans le détail de ces avantages : il fait voir que le canal, indépendamment de l'utilité immédiate dont il sera pour les pays mêmes qu'il traverse, procurera un débouché dans l'Atlantique à plusieurs provinces de l'ouest, particulièrement aux États de Kentucky, Ohio et Indiana, dont les parties les moins riches produisent cependant des bois de construction d'excellente qualité, et recèlent des mines inépuisables de charbon et de fer. Aussitôt que le canal sera en activité, il ouvrira à ces provinces de l'ouest un nouveau débouché plus commode et plus économique dans l'Océan. Leurs produits seront plus faciles à exporter, et ils augmenteront de valeur par suite de la création d'une nouvelle place d'entrepôt, d'un nouveau marché, qui délivrera les vendeurs, forcés d'aller maintenant à la Nouvelle-Orléans, de la crainte où ils sont presque constamment de trouver les magasins de cette ville encombrés déjà des marchandises qu'ils y apportent, et d'être ainsi à la merci des acheteurs.

M. le général Bernard termine son intéressant rapport par les réflexions suivantes, qui ont pour objet de faire voir que, dans

l'énumération des avantages que doit procurer l'exécution du canal, il est resté bien au-dessous de la réalité, et que les résultats qu'il promet ne doivent être considérés que comme un *minimum*; ces réflexions sont les suivantes :

1° Tous les calculs de bénéfice sont basés sur la population de 1820, tandis qu'il aurait fallu supposer cette population telle qu'elle sera réellement après l'exécution du canal, c'est-à-dire en 1838 (si les travaux sont entrepris en 1827). Or, d'après la loi que suit son accroissement aux États-Unis, elle sera à cette époque de moitié en sus de ce qu'elle était en 1820.

2° On n'a point parlé du canal qui est projeté de Pittsburg au lac Érié, et qui sera la continuation de celui qui nous occupe. La baie de Chesapeake se trouvant alors jointe au lac Érié, par une communication d'eau de 740 kilomètres de développement, tout le territoire qui avoisine les grands lacs participera au commerce du Chesapeake et de l'Ohio; et ces nouveaux avantages seront achetés à peu de frais, parce qu'il y aura beaucoup moins de dépense à faire pour le canal de l'Ohio au lac Érié, que pour celui de l'Ohio au Chesapeake.

3° On n'a point parlé non plus de l'utilité dont sera pour ce dernier canal, celui qui est projeté de Washington à Baltimore, et dont on est en droit d'espérer les plus brillants résultats.

Enfin le canal de l'Ohio au Chesapeake, conjointement avec tous les autres qui pourront par la suite franchir la chaîne de l'Alleghany, procurera aux pays dont le commerce se fait par le Mississippi, une communication assurée avec la mer, dans le cas où la guerre interdirait tout-à-fait, ou rendrait dangereux de sortir par l'embouchure de ce grand fleuve, qu'on peut justement appeler l'artère principale de toutes les provinces de l'ouest. Pour apprécier cet avantage à sa véritable valeur, il faut remarquer que les côtes de la Louisiane ne présentent pas une seule position d'où les flottes des États-Unis puissent protéger utilement le débouché du Mississippi dans le golfe du Mexique. Les côtes seront, il est vrai,

dans peu de temps, mises à l'abri de toute attaque ; mais l'embouchure du fleuve restera toujours exposée à être bloquée. La destination de Cuba est encore incertaine, et malheureusement Pensacola ne peut pas recevoir des vaisseaux du premier rang. Ainsi ce n'est point assez d'avoir mis le littoral de la Louisiane en état de défense, et de s'être assuré la possession du Delta du Mississipi ; il faut encore procurer, aux pays qu'arrose ce noble fleuve, des débouchés latéraux dans l'Océan. Sans ces débouchés, le commerce pourrait, en temps de guerre, se trouver entièrement paralysé sur une étendue considérable de l'Union, ainsi que cela est déjà arrivé ; et les conséquences d'un tel état de choses sont incalculables.

Le canal de Chesapeake à l'Ohio, non-seulement mettra en communication cette rivière et l'Atlantique par le chemin le plus court, mais au moyen de l'autre canal qui doit s'exécuter entre Pittsburg et le lac Érié, il donnera un débouché direct des lacs supérieurs dans l'Océan, et formera en temps de guerre une ligne d'opérations qui ne pourra, dans aucun cas, être coupée ni interrompue. Cette ligne joindra le centre de la frontière du nord au centre de la côte de l'Atlantique, et à la ville capitale de l'Union : elle donnera les plus grandes facilités pour rassembler promptement et à peu de frais des troupes ou des approvisionnemens de toute espèce sur l'une ou l'autre de ces frontières, et procurera ainsi, particulièrement à la frontière du nord, une augmentation de force et de moyens de défense qu'on ne pourrait pas espérer des ouvrages de fortification les plus dispendieux.

Voyage de la Corvette l'ASTROLABE, commandée par M. le capitaine DOMONT D'URVILLE. — Nouveaux détails sur l'expédition de La Pérouse. (Suite et fin : voir le Bulletin de Mai, n° 73, p. 235.)

Les renseignemens consignés dans les Bulletins de mars et de mai de cette année sur l'expédition de La Pérouse et sur sa fin

déplorable, seraient incomplets, si nous n'y joignons ceux obtenus, en 1828, par M. Dumont d'Urville, capitaine de frégate, pendant sa navigation sur la corvette du Roi *l'Astrolabe*. Ces renseignements seront peut-être les derniers qu'il sera possible d'obtenir sur le sort de nos compatriotes. Un fait reste trop malheureusement certain, c'est la perte des deux navires de l'expédition, sur les récifs de l'île *Vanikoro*; mais ce qui nous manquera probablement toujours, ce sont les détails de ce fatal naufrage, auquel aucun des compagnons de La Pérouse paraît n'avoir survécu, et dont le souvenir est déjà presque entièrement effacé parmi le peu de naturels de Vanikoro qui existent encore, et qui furent témoins de la catastrophe.

Voici comment s'exprime M. Dumont d'Urville dans son rapport sur le voyage de *l'Astrolabe*, lu à l'Académie royale des sciences le 11 mai de cette année :

« Le 20 décembre 1827, *l'Astrolabe* fut mouillée sous les murs de la cité naissante de *Hobart-Town*, chef-lieu du gouvernement de la *Tasmanie*. Déjà les rives du beau fleuve *Derwent*, qui n'offraient aux compagnons de d'Entrecasteaux que de vastes solitudes, se couvrent de riantes habitations et de belles cultures.

» En arrivant en ce port, mon intention était de n'y faire qu'une très-courte relâche, pour reprendre ensuite l'exploration de la Nouvelle-Zélande. Mais ce fut là que j'eus, pour la première fois, connaissance des découvertes de Dillon (1); l'affaire désagréable qu'il avait eue avec le savant et estimable docteur Tytler l'avait forcé à faire un long séjour à *Hobart-Town*, et sa mission était devenue le sujet de toutes les conversations. Malgré le peu de confiance que les personnes les plus distinguées de la colonie témoignaient à l'égard de ses dépositions, je trouvai, après avoir mû-

(1) Dans le précédent article sur La Pérouse (*Bulletin de mai*), ce serait à Amboine que le capitaine Dumont d'Urville aurait eu connaissance, pour la première fois, des découvertes du capitaine Dillon.

rement examiné l'affaire sous tous les rapports, qu'elle présentait un grand degré de vraisemblance, et je restai convaincu qu'il importait à la gloire de notre expédition, à l'honneur de la marine et même de la nation française, soit de constater ce qu'il pouvait y avoir de réel dans ces rapports, soit d'en établir la fausseté.

» Déterminé à me diriger immédiatement sur les îles *Mallicolo*, je pris sur-le-champ les vivres et les objets qui m'étaient nécessaires, et sans accorder une minute de plus de repos à l'équipage, je remis à la voile dès le 5 janvier 1828.

» Avant de quitter *Hobart-Town*, j'avais eu la précaution de réunir les matériaux les plus intéressans de la mission, tels que cartes, dessins et collections zoologiques, pour les expédier en France, voulant ainsi assurer leur conservation, quelle que pût être l'issue de nos tentatives. Au moment de périr, nous eussions eu du moins la consolation de penser que les fruits de nos travaux n'eussent pas été entièrement perdus pour notre patrie.

» Nous essayâmes encore quelques coups de vent dans le canal de la Nouvelle-Zélande, mais nous atteignîmes bientôt des régions plus tempérées. Nous vîmes, le 20 janvier, les îles *Norfolk* et *Philipp*, et le 26, nous passâmes à deux milles du rocher *Matthews*, qu'à notre grande surprise nous reconnûmes pour un véritable volcan en activité, nonobstant son peu d'étendue. Le 28, devant *Erronan*, le temps nous permit de rattacher nos opérations à celles de l'année précédente; mais ensuite les vents mous et constants du nord à l'est rendirent notre navigation très-lente : ce ne fut que le 9 février que nous pûmes approcher et fixer la position des îles *Fataka* et *Anouda* (*Mitre* et *Cherry* de la *Pandora*).

» Enfin, le 10 février au soir, nous arrivâmes devant *Tikopia* (1), et les communications que nous eûmes sur-le-champ avec les naturels nous prouvèrent l'exactitude des récits de Dillon, quant au fait essentiel. Nous vîmes le Prussien Buchert, qui se trouvait de

(1) Le capitaine Dillon écrit *Tucopia*.

retour de *Tikopia* depuis trois semaines seulement ; il nous promit d'abord de nous accompagner à *Vanikoro* (1), mais il nous manqua la parole. Je ne pus non plus déterminer aucun naturel intelligent à me servir de guide ; ils disaient, pour réponses à mes instances, à mes promesses, que la fièvre les tuerait. Je dus ainsi me contenter de deux matelots anglais, déserteurs de leur navire, établis depuis neuf mois sur ce rocher, et qui me prièrent instamment de les recevoir à bord. Le lendemain, dans l'après-midi, je mis le cap sur *Vanikoro*, gouvernant à l'ouest-nord-ouest, d'après les indications des naturels.

Le 12, au coucher du soleil, nous aperçûmes à l'horizon les sommets de *Vanikoro*, et le 14, de bonne heure, nous commençâmes à prolonger les récifs qui ceignent la côte du sud, cherchant une issue pour pénétrer au dedans. Nos efforts furent inutiles, et nous étions déjà près de la pointe occidentale, quand un vent d'ouest inattendu me mit à même de revenir au vent de l'île. J'en profitai pour rechercher, durant trois jours, l'île *Taumako*, célèbre par le voyage de Quiros, et dont les habitans de *Tikopia*, ainsi que ceux de *Vanikoro*, venaient de me constater l'existence.

Le 19, je vins me présenter de nouveau devant cette dernière île : le 21, je conduisis la corvette dans un petit espace, entre les récifs situés sur sa partie orientale, que nous avons nommé havre d'*Ocili*. Dès le 23 février, j'expédiai M. Gressien, avec plusieurs autres officiers, dans le grand canot armé en guerre, vers les récifs de l'ouest. Il revint le lendemain, après avoir fait le tour entier de l'île ; il rapporta quelques débris qu'il s'était procurés par ses insulaires ; mais ceux-ci n'avaient pas voulu lui indiquer le lieu même du naufrage. M. Jacquinot et quatre autres personnes de l'état-major repartirent, le 26, dans le grand canot ; ils furent plus heureux, car, séduit par l'appât d'un morceau de drap rouge, un sauvage les conduisit à l'endroit même où avait échoué l'un des

(1) Le capitaine Dillon écrit *Vanicolo*.

malheureux bâtimens de La Pérouse. Là, nos gens virent, dissimulés au fond de la mer, à trois ou quatre brasses, des ancres, des canons, des boulets, des saumons en fer et en plomb, etc., principalement une immense quantité de plaques de ce dernier métal, seuls témoins durables de cette funeste catastrophe : tous le bois avait disparu, et les objets plus minces en cuivre ou en fer étaient corrodés par la rouille ou complètement défigurés. M. Jacquinot tenta de soulever une des ancres ; mais les coraux qui, depuis quarante ans, avaient bâti tout à l'entour, la retenaient avec trop de force au fond.

» Je me décidai alors à y envoyer la chaloupe même ; et, pour mettre la corvette en sûreté durant son absence, je la conduisis dans la baie intérieure, qui a reçu le nom de baie de *Manavaï*. Cette manœuvre pénible, au travers d'un canal étroit, obstrué de coraux et bordé de brisans redoutables, nous coûta deux journées entières de travaux opiniâtres, et nous força à mouiller et relever plus de quarante ancres tant grosses que petites, par des fonds de vingt-cinq à trente brasses, courant le danger de voir à chaque instant le navire se briser et s'engloutir le long de ces tristes récifs.

» *L'Astrolabe* fut enfin amarrée dans le paisible bassin de *Manavaï*, et à l'abri de toutes craintes par rapport aux vents et à la mer. Après cette opération, le 3 mars, à trois heures et demie du matin, la chaloupe, armée en guerre, et la baleinière, partirent sous les ordres de MM. Gressien et Guilbert. La mission du premier était de reconnaître, avec tout le soin possible, les récifs de *Fâlou* et *Vanou* ; et celle du second, de se procurer des débris remarquables du naufrage. Ils furent deux jours entiers absens du bord, et ils ne revinrent que le 5, à cinq heures et demie du matin. Quoique contrariés par le mauvais temps, M. Gressien excuta sa reconnaissance, et M. Guilbert, après de grandes difficultés et de violens efforts qui fatiguèrent et même endommagèrent la chaloupe, parvint à se procurer une ancre de 1800 livres environ.

un canon court en fonte du calibre de 8, tous deux corrodés par la rouille et couverts d'une croûte épaisse de coraux ; un saumon de plomb et deux pierriers en cuivre assez bien conservés.

» La vue de ces objets et les renseignemens obtenus par les naturels me donnèrent l'intime conviction que les frégates de La Pérouse avaient péri à Vanikoro, et je m'assurai facilement que tous les officiers de l'*Astrolabe*, sans exception, partageaient le même sentiment. Alors je leur communiquai le projet que j'avais depuis long-temps conçu, d'élever près de notre mouillage, à la mémoire de nos infortunés compatriotes, un monument modeste, mais suffisant pour attester notre passage à Vanikoro, et y laisser un témoignage de nos regrets. Cette proposition fut reçue avec empressement de tous mes compagnons de voyage : sans différer et accompagné de plusieurs d'entre eux, je descendis sur le récif qui s'avance en pointe basse et cerne en partie le havre de *Mangadei* ; nous choisîmes une petite touffe de mangliers verdoyans pour y placer ce cénotaphe. Leurs racines entrelacées devaient consolider sa base, tandis que son chapiteau serait assis sur quatre pieux solidement fixés au sol. Je désignai M. Lottin pour suivre le travail des charpentiers et l'érection de ce monument, qui fut commencé le 6 mars au matin.

» Malgré les chaleurs brûlantes d'un soleil vertical, malgré les travaux excessifs et les fatigues inouïes que chacun de nous avait essayés, tout l'équipage s'était maintenu en bonne santé. M. Sainson et le maître d'équipage, seuls malades en arrivant à Vanikoro, s'étaient même rétablis : nous commençons à rire des pueriles frayeurs du Prussien et du peuple de Tikopia ; mais au retour de la chaloupe, tout changea rapidement de face. Le temps, jusqu'alors constamment sec et serein, se gâta tout-à-fait. Le vent souffla du nord-ouest au sud-ouest, accompagné de raffales assez fortes et de grains pesans. Les torrens de pluie furent continuel pendant 8 à 10 jours, et ils nous plongèrent dans une atmosphère de chaleur et d'humidité, qui devint, vraisemblablement, la source des maux dont nous fûmes bientôt accablés.

» En effet, en débarquant de la chaloupe, M. Gaimard fut obligé de se mettre au lit, où la fièvre le retint long-temps; dès le 6, au matin, je me sentis moi-même atteint par cette triste maladie, dont les progrès furent désormais si rapides, qu'en moins de dix jours elle enleva successivement 40 hommes de l'équipage aux travaux du bord. Cependant la construction du cénotaphe avait été poursuivie; le 14, il fut entièrement terminé, et son inauguration fut consacrée par trois décharges de mousqueterie et une salve de 21 coups de canon.

» Dès-lors, j'eusse vivement souhaité pouvoir reprendre la mer; mais les passes du nord m'étaient inconnues: je dus attendre un temps un peu moins affreux pour expédier M. Gressien à la reconnaissance de ces dangereux labyrinthes. Il apporta à cette importante exploration tout le zèle et toute l'exactitude qui le caractérisent; mais ce ne fut qu'après trois tentatives inutiles, qu'il parvint à découvrir un canal par lequel l'*Astrolabe* pût se hasarder avec quelques chances de succès.

» Enfin, le 17 mars, nous profitâmes d'une faible brise du sud-est pour mettre à la voile. Cette opération ne put se faire qu'avec beaucoup de lenteur, car nous avions à peine une vingtaine d'hommes en état d'agir; en outre, nous étions obligés de surveiller avec soin les démarches des naturels, que notre extrême faiblesse avait rendus audacieux. Je donnai dans la passe: à peine la fièvre me laissait-elle la force de me soutenir pour commander la manœuvre; mais M. Gressien me servit de pilote, et il le fit avec tant de sang-froid et d'habileté, que la corvette franchit rapidement et sans accident le canal étroit et difficile par lequel nous fallait gagner le large. Ce mouvement décidait du sort de l'expédition, et la moindre fausse manœuvre la jetait sur des écueils d'où il eût été impossible de jamais la retirer. D'un autre côté nous ne pouvions plus différer notre départ; et si le mauvais temps nous eût retenus quelques jours de plus dans la rade de *Manevai*, la fièvre eût sans doute saisi la plupart des hommes qui restaient :

pie; dès-lors, notre perte devenait également inévitable. Aussi, malgré notre détresse, nous éprouvâmes tous, en nous voyant délivrés des récifs de cette île funeste, un sentiment de joie comparable à celui de prisonniers qui échappent aux tourmens de la plus dure captivité.

» D'après les renseignements que j'ai pu me procurer des naturels, par le secours d'Hambilton (l'un des Anglais recueillis à *Tikopia*), il paraîtrait que les frégates de M. de La Pérouse seraient tombées sur les brisans de Vanikoro, par une nuit obscure et pendant laquelle aurait régné un violent coup de vent de sud-est. L'un des bâtimens aurait touché dans la partie du sud; là, bientôt détruit par la force du vent et des flots, il aurait coulé en très-peu de temps, et une trentaine d'hommes, au plus, fussent parvenus à gagner la terre. L'autre vaisseau, échoué sous le vent de l'île et mieux abrité, serait resté long-temps en place. L'équipage entier aurait pu débarquer à la côte dans le district de *Paiou*, où il aurait sur-le-champ travaillé à construire un petit navire des débris du grand. Ce travail aurait exigé sept lunes de séjour dans l'île, après lesquelles, suivant l'opinion la plus répandue, tous les Français, sans exception, seraient partis de Vanikoro; quelques-uns cependant prétendent qu'il en resta deux qui moururent en moins de deux années. Du reste, il nous paraît presque impossible qu'il puisse maintenant exister aucun Français, soit à Vanikoro, soit même dans les îles voisines. Les dépositions unanimes des habitans, nos courses et nos observations sur Vanikoro, semblent ne laisser aucun doute à l'égard de cette île. En outre, nous avons trouvé et interrogé des naturels de *Nitendi* et *Toupoua* (Ste.-Croix et Ourry), qui nous ont affirmé qu'il n'y avait qu'un seul blanc à Ste.-Croix, provenant d'un navire baleinier qui y était passé il y a quelques années. Ceux de *Nitendi* conservent encore le souvenir de l'apparition des vaisseaux de M. d'Entrecasteaux sur leurs côtes.

» Le groupe de Vanikoro se compose de quatre îles, dont deux assez grandes et fort élevées, et deux très-petites, qui, toutes en-

semble, au premier abord, semblent n'en former qu'une seule, environnée d'un récif immense de 30 à 40 milles de circuit. Cette terre paraît avoir été vue pour la première fois, en 1791, par le capitaine Edwards de *la Pandora*, qui la nomma *Pitt*; et c'est certainement la même île que le général d'Entrecasteaux appela l'île de la Recherche, en 1793, et qu'il jugea beaucoup plus petite qu'elle n'est, à cause de la grande distance (12 à 15 lieues) à laquelle le vent l'obligea d'en passer. Enfin nous-mêmes, sur *la Coquille*, en 1823, nous n'en passâmes qu'à 5 ou 6 lieues. N'était-ce pas une sorte de fatalité attachée au nom de notre illustre La Pérouse, que deux expéditions françaises dussent passer si près du théâtre de son infortune, sans en avoir connaissance, et qu'une troisième ne pût y pénétrer qu'au risque de partager son sort?...

» J'ai conservé au groupe entier le nom de Vanikoro (1), depuis long-temps célèbre par la connaissance qu'en eut Quiros à *Tamako*, et qu'il écrivit *Mallicolo*; à l'île la plus grande et la plus élevée, celui d'île de la *Recherche*. J'ai donné à la seconde île le nom de *Tevai*, d'un de ses villages, quoique celui proprement appelé *Vanikoro* s'y trouve aussi situé; et j'ai laissé aux deux petites îles les noms des naturels, *Manovai* et *Nanounha*. *Péïou* et *Vanou* ne sont point des îles distinctes, mais des districts de la grande île.»

Souvenirs d'un séjour à Brousse en Bithynie, dans l'année 1825. (Extrait d'un voyage inédit, lu à la Société de Géographie, le 3 avril 1829.)

NOTE PRÉLIMINAIRE.

Si les deux fragmens que je vais lire présentaient un peu d'intérêt à la Société de Géographie, j'aurais l'honneur de lui en sou-

(1) Le capitaine Dillon a donné au groupe des quatre îles *Vanikoro* ou *Vanicolo* le nom d'*Iles de La Pérouse*, en l'honneur de notre célèbre compatriote. Nous devons désirer que ce nom soit consacré désormais par les Géographes, et que le lieu où le célèbre navigateur a trouvé la mort, et qui recèle son cénotaphe, soit pour la postérité inséparable de sa mémoire.

mettre successivement un certain nombre d'autres, parmi lesquels se trouveraient :

1° Une description assez étendue de la ville de *Brousse*, avec des détails sur son administration municipale, sa population, son industrie, etc.

2° Une excursion sur le *mont Olympe* de *Bithynie*, avec une série d'observations qui peuvent servir à apprécier la hauteur de cette montagne, et à donner un plan assez détaillé du bassin de *Brousse*, etc.

3° *Nicée*, son beau lac, et son bassin si fertile et si bien cultivé, avec des matériaux pour en faire la topographie.

4° *Leftè*, aliàs *Leuox*, sur la *Sakaria* (*Sangarius*) ; — *Gueiwè*, dans la vaste plaine d'*Ak-Seraï*, arrosée par le même fleuve, et si riche de ses produits agricoles, tels que le *coton*, l'*opium*, etc. — Les gorges du *Tchairli-Dagh*, que la *Sakaria* traverse pour pénétrer dans la Basse-Bithynie, en se rendant à la mer Noire, au travers des terrains d'alluvion qui entourent le lac de *Sabandja* (*Sophon Lacus*).

5° Le beau pont voisin du gros bourg d'*Ada-Bazari* (*Mukhannès-Kupriçi*), monument qu'un heureux hasard m'a fait, pour ainsi dire, découvrir en novembre 1825, dans ce canton peu fréquenté par les Français, et que l'année suivante a visité M. le comte de Laborde, l'un des membres les plus respectables de la Société, auquel j'en avais parlé comme d'un objet digne de son attention.

6° La reconnaissance des ports de *Calpé* et de *Kefken*, sur le rivage du Pont-Euxin, position intéressante dont parle Xénophon dans la retraite des Dix-mille, etc.

Je me permets de présenter cette nomenclature sommaire de mes notes principales, afin que la Société me désigne les points qui lui paraîtraient les plus dignes de son attention ; et c'est d'elle que j'attends un signal de bienveillance et d'encouragement dont je sens le besoin, pour m'engager à poursuivre, avec un peu de confiance, des travaux qu'elle ne jugerait point inutiles au but

qu'elle s'est proposé dans sa charte d'institution. — Je dois, à l'exemple de mes collègues, lui payer mon tribut, quelque faible qu'il soit ; car j'ai à cœur de lui prouver ma vive gratitude pour le choix dont elle vient de m'honorer, en m'appelant à faire partie de sa commission centrale.

J. M. JOUANNIN.

Ce 3 avril 1829.

PREMIER FRAGMENT :

LA TENTE.

.....
Après dix-huit années d'interruption, me voilà redevenu *nomade* : je viens de m'établir sous une tente.

J'avais déjà goûté ce genre de vie, il y a une vingtaine d'années, dans les plaines de la Perse, au milieu d'une cour qui a conservé les antiques usages de l'Orient, et qui aime à passer la belle saison loin des villes, dans les camps (1), comme les premiers dominateurs de ces régions. Maintes fois j'avais regretté cette existence aventureuse, fidèle image de la vie des patriarches. C'est donc avec un véritable sentiment de joie que je l'ai momentanément reprise. Il y a des charmes si puissans attachés à certains jours de bonheur et de paix ! et si ces jours sont rares pour tous les hommes, ils le sont encore plus pour ceux dont la destinée est de vivre loin de leur patrie !

..... Malgré l'aimable hospitalité qui essayait de nous retenir à la ville, je me sentais impatient d'abandonner le séjour de Brousse, et de m'éloigner des rives escarpées et trop bruyantes du torrent, *Gueuk-Dèrè*, qui en traverse le faubourg oriental, pour me rapprocher des thermes magnifiques auxquels je vais de-

(1) *Ordou*, mot turc, dont nous avons fait celui de *horde*, en le détournant de son sens primitif. *Ordouï-humaïoun*, camp impérial.

voir le retour de ma santé ; car tel est le but de mon excursion. Tout semble se réunir pour en assurer le succès : l'éloignement du bruit et des affaires ; un repos, une sécurité parfaite ; la plus belle saison de l'année, un temps superbe, une nature admirable ; enfin, un bien-être si doux, *il dolce far niente*, que ne trouble même pas sérieusement la curiosité, quelquefois importune, dont nous sommes l'objet, au milieu d'une population encore peu accoutumée à notre costume étranger, et surprise de voir des Européens préférer une *tente* aux habitations ordinaires des hommes.

Je voudrais réussir à vous faire partager les émotions de cette vie toute nouvelle pour mes jeunes compagnons de voyage, et surtout vous peindre fidèlement le tableau qui se déroule autour de nous, et dont nos yeux ne sauraient se rassasier : toutes les descriptions sont bien froides et bien pauvres auprès d'une vérité aussi riche et aussi animée ; elles ne présentent trop souvent, en effet, qu'un assemblage, qu'un amas de mots sans couleur et sans vie ; aussi pour qui n'a pas joui du plaisir que nous donne cette admirable nature, rien ne saurait la rendre d'une manière satisfaisante. Je tâcherai cependant de vous en tracer une esquisse légère, en n'employant que des expressions simples et naturelles, les seules que je crois propres à vous faire aussi goûter quelque peu de ce que j'éprouve.

Nous avons choisi, pour l'emplacement de notre *maison de toile*, l'angle oriental d'une plate-forme triangulaire de verdure, connue sous le nom de *Badamli-Baghtchè* بادملی باغچه, le jardin des Amandiers. Nous dominons la plaine inférieure, comme si nous étions campés au sommet d'un bastion. Sur ce boulingrin se rassemblent les groupes variés des baigneurs des deux sexes, attirés de toutes les contrées voisines par les eaux thermales de Brousse ; et du rocher même qui sert de fondement à notre jardin des Amandiers, on voit sortir les belles eaux dont sont alimentés les bains de notre voisinage. Deux de ces établissemens

sont toujours ouverts aux femmes ; les autres ne leur sont livrés qu'à certains jours fixes : jours de fêtes et de plaisirs pour toutes les dames de l'Orient ; car les réunions dans les bains, où elles peuvent étaler leurs bijoux et leurs toilettes à des yeux étrangers, et où elles se voient entourées de leurs enfans et de leurs femmes, leur tiennent lieu de nos bals et de nos assemblées les plus brillantes.

Devant nous, et à une demi-lieue de distance, s'élève en amphithéâtre et en demi-cercle, la ville de Prusias avec son antique citadelle aux murailles pittoresques, avec ses cent trente-deux mosquées et ses nombreux caravansérails. Comme dans les autres villes turques, toutes ces constructions sont entremêlées d'arbres à feuillages divers ; et ici, plus que nulle autre part peut-être, cette verdure est riche et brillante, tant elle est bien entretenue par les eaux qui surgissent de tous côtés. Au-dessus de la ville paraît le mont Olympe, couvert à sa base de superbes marronniers et d'autres beaux arbres, et chargé sur ses flancs escarpés et presque à pic, de forêts épaisses, et, pour ainsi dire, vierges. Voilà tout ce que nous avons vu jusqu'ici de cette montagne fameuse ; mais lorsque les tribus turcomanes auront transporté leurs tentes noires dans les plaines supérieures, et seront venues animer et peupler temporairement avec leurs nombreux bestiaux cette solitude alpine, nous irons en visiter les châteaux, et nous tâcherons d'atteindre le sommet le plus élevé de l'Olympe, qui doit son nom actuel de *Kéchich-Daghy* کیشیش طایغی, la Montagne du Prêtre, à l'ermitage ou chapelle aujourd'hui en ruines, construite par les premiers chrétiens.

Au-dessous de Brousse s'étend une vaste plaine, semée de villages et de riches cultures, et féconde en fruits excellens (1). Mille

(1) Les fruits de Brousse sont justement renommés, surtout ceux du village de *Démir-Tach*, situé à deux lieues N. de cette ville. Les raisins, les fruits à noyaux, les cerises, les figues, les mûres, les marrons, les pommes et les poires y sont d'une qualité remarquable. L'art de la greffe y est pratiqué de

ruisseaux qui se jettent dans le *Niloufer*, fertilisent cette belle plaine, et y nourrissent une végétation aussi puissante que celle des rivages de Trébisonde, et des campagnes si célèbres de Grenade et de l'Andalousie. Aussi, lors de l'expulsion des Maures de la contrée qu'ils nomment encore le *Paradis-Terrestre*, les tribus juives qui partagèrent leur sort et vinrent demander un asile aux sultans ottomans, crurent-elles avoir trouvé une nouvelle Grenade dans la ville hospitalière qui leur offrait les mêmes objets, le même aspect, les mêmes habitudes que cette terre chérie quittée avec tant de larmes. Mais c'est au mûrier surtout que Brousse doit sa prospérité; tout le monde y élève des vers à soie : le peuple y trouve des moyens assurés d'existence; le propriétaire et le négociant fondent sur l'exploitation de cette branche d'industrie la création ou l'augmentation de leur fortune. Le bassin que parcourt le *Niloufer* (1) est borné, au nord, par une chaîne de hautes et riches collines; elles le séparent du golfe de Moudania, et se rattachent au mont *Katryli*, au pied duquel on admire le beau lac de Nicée.

En portant nos regards vers la droite, nous les arrêtons sur le tapis de verdure de *Badamli-Baghtché*, que termine en l'ombrageant un bouquet de vieux noyers. Un ruisseau et une fontaine avivent ce *reposoir*; le voyageur s'y assied avec plaisir. Un pauvre derviche y a établi son modeste et champêtre café en plein air; nous le fréquentons nous-mêmes par un sentiment de bienveillance et de charité : son air souffrant, quelques prévenances de bon voisinage nous ont intéressés à son sort; et je me plais

puis un temps immémorial; et c'est de Brousse que l'on retire la meilleure partie des jeunes arbres à fruit qui décorent les jardins et les vergers de Constantinople.

(1) Cette rivière, dont le cours va de l'est à l'ouest, se nomme *Déli Tchai* (le *Fleuve Fou*), à sa sortie des gorges orientales du mont Olympe. Elle cause en effet de grands ravages dans la plaine de Brousse, et se répand à droite et à gauche, de manière à rendre marécageuses et inutiles les portions de cette plaine, qui seraient si fertiles, et où les chaleurs de l'été développent des miasmes funestes à la santé des habitans.

chaque matin à aller causer avec lui, et à le distraire un peu du sentiment de ses maux et de la perspective d'une fin prochaine (1). Mais lorsque le soleil est dans sa force, nous abandonnons notre tente, et nous parcourons le plus souvent le revers de la branche occidentale et inférieure de l'Olympe, qui se dirige vers le lac d'Apollonie. Rien de gracieux et de frais comme le penchant de cette montagne, où l'on rencontre à chaque pas des points de vue ravissants, et où la promenade est rendue facile par une multitude de sentiers pittoresques; des routes pavées et bordées de haies fleuries suivent en serpentant toutes les sinuosités de la montagne, à travers de beaux vergers et de riches vignobles, et semblent former les étages de cet édifice de verdure, couronné de grands marronniers. Ces chemins conduisent à *Tchèkirguè* چکرکه, village renommé par ses bains, ses cultures et la mosquée de *Molla-K'oulawendghiar*, surnom de Murad I^{er}, le conquérant d'Andrinople, de la Serbie et de l'Albanie, le 3^e et l'un des plus grands princes de la dynastie d'Osman. — Enfin, quelque part que nous allions, nuit et jour, l'air retentit des chants du rossignol, et sa mélodie non interrompue redouble encore le bien-être que nous devons à cette nature enchantée.

Je ne vous parlerai point de nos travaux pour rendre notre établissement *confortable*; il suffira de dire que rien ne nous manque. Une grotte creusée dans le rocher, au-dessous même de notre tente, sert de cuisine à ces nomades de nouvelle création; l'eau froide, l'eau chaude presque bouillante coulent auprès de nous pour satisfaire à tous nos besoins, et c'est au milieu de ce que je viens d'essayer de vous décrire, que se passent doucement nos journées : chacun à son gré boit et mange, dort ou rit, se baigne ou se promène en chassant, travaille ou *paresse*, sans nul souci et presque sans songer au lendemain.

(1) En effet, dans le mois d'octobre suivant, lorsque je revins à Brouse, le bon derviche n'existait plus; on le trouva mort un matin, et son tombeau est voisin de son café champêtre.

SECOND FRAGMENT.

Les Eaux thermales.

J'ai déjà dit quelques mots sur les thermes, près desquels nous sommes campés : mais ce n'est point assez, et je vais tâcher de laisser peu de chose à désirer au lecteur que ces détails pourraient intéresser.

A en juger par tout ce que j'ai pu voir et lire jusqu'à ce moment, aucun pays ne possède un si grand nombre de sources thermales dans un si petit rayon. Le seul village de *Tchêkirgûé* offre quatre bains publics, fréquentés par un concours continu d'étrangers et d'indigènes, de tout âge, de toute religion, musulmans, chrétiens, juifs, Européens et Asiatiques, sans désordre et sans confusion. Mais ces bains ne suffisent point encore ; chaque habitant du village en a aussi dans sa maison ; il les loue, avec quelques chambres attenantes, aux personnes qui répugnent à fréquenter les bâtimens publics, et à y paraître avec leurs infirmités. L'eau, qui circule toujours et en abondance dans tant de lieux divers, y arrive à une température moyenne de 33 à 34° R. Elle provient d'une seule source, coulant dans un grand réservoir, où elle se mêle à des eaux froides pour être maintenue à la température indiquée. Le plus beau des quatre bains publics porte le nom d'*Eski-Kaplidja* اسكى قپلوچه, l'ancien *therme*. L'étuve principale est un bâtiment de construction grecque, antérieure à la conquête des musulmans. Cette salle est ornée de huit colonnes de marbre blanc qui soutiennent la coupole, et environnent un bassin circulaire ou piscine de cinquante à soixante pieds de tour, également en marbre blanc. Les autres parties de l'édifice sont d'un style différent. Elles sont dues à Sultan Murad I^{er}, qui les fit construire au milieu du 14^e siècle, sur une grande échelle et avec une solidité parfaite : une inscription turque, placée au-dessus de l'entrée principale du *Vestiarium*, *Djamèghian*, جامگان, rappelle avec simplicité cette circonstance et l'époque de la reconstruction. J'en

ai levé le plan, afin de pouvoir donner une idée exacte de ce genre d'édifices publics et de leurs usages. Il existe encore, il est vrai, en Europe et en France même des ruines de thermes antiques, mais on ne s'en sert plus depuis long-temps; et les Orientaux, héritiers des anciens, en cela, comme en beaucoup d'autres choses, bien plus que ne le croient parmi nous la plupart des admirateurs de la vénérable antiquité, ont conservé par tradition tous ces usages, et le système de construction de ces établissemens publics, si nécessaires à leur existence hygiénique et religieuse.

Tchèkirkè, bâti sur le penchant de la montagne, domine la plaine et s'aperçoit de fort loin, tandis que les autres sources thermales, qui n'en sont éloignées que d'une petite demi-lieue à l'orient, coulent au bas de la même branche de l'Olympe inférieure, et le long de la grande route de Moudania مدانیة à Brousse. Là, dans un espace de moins de 200 toises carrées, surgissent ces belles eaux, de quatre endroits différens, pour alimenter *Yeni-Kaplidja*, *Käinardjè*, les deux *Kukurdlî*. et *Hadji-Moustapha*. Dans la plaine même, et à une cinquantaine de toises au nord de *Yeni-Kaplidja*, existe encore une source aussi abondante (1), au milieu d'un jardin potager: mais elle coule aujourd'hui, sans utilité vers les ruines d'un vieux bain اسکی احمام (Eski - Hammam), abandonné depuis long-temps par suite de l'exhaussement successif du terrain qui l'environne, et dont le niveau actuel s'élève de plusieurs pieds au-dessus de l'ancien pavé.

Yeni-Kaplidja یکنی قبلوجه, le nouveau therme, est le plus beau et le plus grand de ces édifices; il a été réparé depuis peu aux frais du trésor, car ces bains sont autant de propriétés du domaine impérial, qui les afferme d'ailleurs à des prix très-modérés. Trois grandes salles principales, indépendamment de plusieurs chambres ou petits réduits, composent ce beau monument d'utilité publique,

(1) J'ai observé sa température; elle s'élevait à 41° R., celle de l'air étant 13° 5.

couvert de dômes et de coupoles. Deux sources, sortant du rocher de *Badamli-Baghtchè*, à la température moyenne de 68 à 70° R., perdent cet excès de chaleur par le mélange d'eaux froides, de manière à n'entrer dans la grande étuve qu'à 33° environ : proportion que j'ai constamment trouvée à peu près la même dans tous les autres bains. Il est cependant aisé d'obtenir ces eaux à un degré supérieur ou inférieur; il suffit d'en témoigner le désir.

Yèni-Kaplidja possède une piscine en marbre blanc, de forme circulaire, ayant de 4 à 5 pieds de profondeur, avec trois gradins, dont le diamètre est double de celui du bassin d'*Eski-Kaplidja*. Une eau limpide et claire comme le cristal s'y renouvelle sans cesse, et nonobstant ce renouvellement, chaque soir la piscine est mise à sec et nettoyée avec soin. On prend les mêmes mesures dans les autres bains.

Tout auprès, *Kainardjè* (l'eau bouillonnante), qui reçoit ses eaux de la même source que *Yèni-Kaplidja*, est uniquement destiné aux femmes. Ce bâtiment n'est construit ni avec la même solidité, ni avec la même élégance : aussi les *Dames* n'y vont-elles jamais ; elles attendent le jour des grands bains, qui attirent un si nombreux concours à *Badamli-Baghtchè*.

Hadji-Moustapha, dans la plaine, au bord de la route de Moudania à Brousse, est un établissement particulier qui porte le nom de son fondateur. Quoiqu'il ne soit séparé de *Yèni-Kaplidja* que par la largeur du grand chemin, ses eaux sont d'une autre nature; elles passent pour être chargées d'une dissolution de plomb, tandis que celles de *Yèni-Kaplidja* et de *Kainardjè* sont sulfureuses, mais à un faible degré. Quant aux premières, elles surgissent dans un bassin couvert et fermé; elles ont une limpidité supérieure à celle des autres bains, et elles produisent sur la peau des baigneurs le même effet que l'extrait de saturne étendu d'eau, c'est-à-dire qu'elles la rendent douce et comme savonneuse. Je n'en ai fait usage qu'une seule fois; j'en fus incommodé. Cependant elles sont recherchées et préférées pour certaines maladies.

Il me reste donc à parler des *thermes sulfureux* proprement dits, qualité qui leur a fait aussi donner par les Turcs le nom de *Kukurdi* (1). Les Grecs les ont en une vénération particulière; c'est un lieu de pèlerinage pour les chrétiens de cette contrée; ils s'y réunissent en grand nombre dans le mois d'octobre, en commémoration du martyr de saint Patrice; la tradition dit que le proconsul de Brousse fit jeter le saint personnage dans le réservoir qui recevait les eaux de cette source presque bouillante, pour le punir de n'avoir point voulu sacrifier aux faux dieux.

La source qui chauffe et entretient ce double édifice, dont le plus petit est réservé aux femmes, fournit avec une abondance toujours égale des eaux un peu troubles et d'une couleur légèrement jaunâtre; elles répandent aussi une odeur plus hépatique que celles de *Yeni-Kaplidja*; mais elles n'ont pas une température moins élevée, car toutes les fois que j'y ai plongé le thermomètre, il ne m'a pas indiqué moins de 68 à 70° R. Les bords de la source se chargent d'une concrétion sulfuro-calcaire, dont j'ai pris un échantillon. L'eau thermale entre immédiatement, à sa sortie de la terre, dans un réduit voûté de 3 toises cubes environ, où l'on a pratiqué un banc pour la commodité des baigneurs. Lorsque l'on y pénètre, la chaleur est étouffante; mais peu à peu on s'accoutume à respirer cet air brûlant, et l'on finit par y rester 10 à 15 minutes, afin d'exciter une abondante sueur, propre à dissiper des douleurs rhumatismales. A un pied au-dessus du sol le thermomètre marque 31°, et progressivement jusqu'à 36° à la hauteur de 6 pieds. Ce *sudatorium*, à bon droit nommé par les Turcs *Echek-tèrlèdèn*, c'est-à-dire *faisant suer les ânes*, est précédé d'un autre réduit où pénètre l'air extérieur, de manière à en faire tomber la température à 31°. — Dans la salle de bain ou étuve principale, l'eau froide, qui y circule abondamment, en a déjà modéré l'atmosphère; le thermomètre n'indique plus que 30°, et l'eau de la grande baignoire dans laquelle on

(1) Kukurd, کورکرد signifie soufre en turc et en persan.

se plonge, va jusqu'à 33 ou 34°, comme dans les autres piscines déjà décrites ; mais on peut la faire refroidir à volonté. — C'est dans cette pièce que les garçons de bain vous massent, vous savonnent, vous inondent d'une eau toujours renouvelée. — Après vous avoir enveloppé de linges secs, ils vous conduisent dans une salle antérieure, consacrée au même usage que l'étuve principale, mais où l'atmosphère n'a déjà plus que 20, 21... 24 et 25° de chaleur. Vous vous y reposez quelques instans, et vous rentrez enfin dans le *vestiarium* où vous aviez déposé vos vêtemens en entrant au bain. Là, on essuie la sueur avec de nouveaux linges, on vous offre la pipe et le café, et on vous laisse ensuite étendu sur un petit matelas, jusqu'à ce que les pores se soient refermés, et que l'on puisse se rhabiller sans danger.

Les plans de *Yeni-Kaplidja* et de *Kulardli* rendront plus facile l'intelligence de ces détails : j'ai eu le bonheur de réussir à les lever avec la plus grande exactitude.

Un point que je ne dois pas négliger de noter ici, c'est l'étonnante modération du prix auquel l'administration locale a soin de maintenir l'usage de ces bains. Les pauvres ne paient guère plus de trois paras, environ trois à quatre centimes de notre monnaie ; encore leur fournit-on du linge pour entrer dans l'étuve et pour en sortir. L'étranger est sans doute moins favorisé ; mais un Européen en est quitte pour trente ou quarante sous au plus, tout compris, à moins qu'il ne soit un personnage, tel qu'un ambassadeur, qui paie par *convenance* encore plus que par un vain *décorum*. Si nous possédions de si riches trésors dans l'Europe chrétienne, quel parti n'en tireraient pas nos *spéculateurs*, et quelles fortunes à la *Vigier* n'en verrions-nous pas naître rapidement ! On veut généralement en Turquie que tout le monde puisse jouir, presque à vil prix, de ces bienfaits d'une Providence universelle ; et l'on y est encore loin de ce point de haute civilisation où tout est soumis à certains calculs lucratifs, qui s'étendent peut-être même quelquefois jusqu'au soulagement des pauvres et des infirmes.

Pour achever ce tableau, que j'ose dire vrai et fidèle, qu'il me soit permis d'ajouter encore quelques mots sur une autre espèce de fondations d'utilité publique, si communes dans l'empire ottoman. Je veux parler de cette multitude de fontaines que l'on rencontre de tous côtés, et où les voyageurs et les caravanes peuvent se désaltérer si facilement. Dans mes diverses excursions en Turquie, j'avais déjà bien souvent remarqué et apprécié cet usage, recommandé par la religion musulmane, comme une œuvre agréable à Dieu, de même que l'établissement des écoles, des collèges (*madrèts*), des ponts, des hospices et des mosquées, plus particulièrement imposé aux princes, aux grands et aux riches, tandis qu'une simple fontaine est souvent l'acte charitable du pauvre. Les chaleurs de l'été donnent un grand prix à ces dernières fondations, et j'ai souvent regretté que notre Europe ne jouît pas des mêmes avantages. Mais dans les environs de Brousse, ces fontaines m'ont paru exister en plus grand nombre que partout ailleurs, et elles sont presque toutes dues à des femmes. J'appellerai un instant encore vos regards sur un de ces monumens de la plus touchante piété. Comme les bains thermaux de Brousse y attirent un grand nombre de pauvres, une dame nommée *Fathmè-Khanum*, épouse d'un des magistrats municipaux de cette ville, a voulu leur procurer quelque soulagement : elle a donc fait construire au pied de la muraille orientale de *Künardjè*, six lavoirs en marbre blanc dans lesquels parvient un filet d'eau chaude, afin d'offrir aux pauvres et aux ouvriers étrangers un moyen de laver leur linge et leurs vêtements. Mais la philanthropie de la fondatrice est allée plus loin ; elle a eu l'attention de faire placer auprès de ces lavoirs une autre pierre creusée comme une margelle de puits, où vient aboutir un courant d'eau froide qui sert à tempérer la chaleur de cette eau presque bouillante à sa sortie du rocher. Ce petit bassin est si bien entendu, que l'eau froide s'y maintient toujours à la même hauteur, de manière à ce qu'on peut y puiser aisément avec la main. Cette bienfaitrice du pauvre y a fait graver son nom et celui de son mari, et

elle demande une simple prière pour son ame au voyageur et au passant, qui, si j'en juge par ce que j'ai ressenti moi-même, ne sauraient demeurer froids devant ces marbres consacrés à une œuvre si pieuse et si respectable.

J. M. J.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ I^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 1^{er} mai 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. Bourgeois, Reinganum et Vidal remercient la Société de les avoir admis au nombre de ses membres, et promettent de seconder ses efforts.

MM. de Rossel, au nom du ministre de la marine, de Vins de Peyssac, le comte de Sambucy, baron Roger, de Baulmont, Nadault, Morlent et Frédéric Gray, écrivent à la Société pour lui offrir divers ouvrages qu'ils viennent de publier. Remercîmens.

M. Huber envoie la continuation de quelques considérations géographiques et historiques sur l'île de Cuba.

M. Giraud adresse une note sur la communication entre le lac des Bois et le lac Winnepeek, dans l'Amérique septentrionale. Remercîmens et renvoi au comité du bulletin.

M. Warden communique de nouveaux renseignements sur le voyage du major Blacker, dans l'Himalaya.

M. Gauttier d'Arc annonce à la Société son départ pour la Grèce, en qualité de vice-consul, attaché à la mission scientifique, lui fait des offres de service et demande ses instructions.

M. Denaix met à la disposition de la Société le cuivre d'une carte

des montagnes de l'Europe, destinée à accompagner le Mémoire orographique de M. Bruguière. La commission centrale vote des remerciemens à M. Denaix, et décide qu'une épreuve sera adressée à M. Bruguière, avec l'invitation de la mettre en rapport avec le texte de son ouvrage.

M. Vivier, graveur en médailles, offre à la Société de graver, sans frais, et d'après les dessins qu'elle choisira, le coin des médailles qu'elle distribue chaque année.

La commission centrale accueille cette offre avec reconnaissance, et nomme une commission composée de MM. Eyriès, de Freycinet, Jomard, de Larenaudière et de la Roquette, pour se concerter sur l'exécution de cette médaille.

Elle adresse en même temps des remerciemens à M. de la Roquette, qui s'était chargé de faire choix de plusieurs types à l'administration de la monnaie des médailles.

M. Bottin rend compte des démarches qu'il a faites au sujet du monument à élever à feu J.-R. Pacho.

Sur la proposition de M. de la Roquette, la Société offrira à MM. les conservateurs des livres à la bibliothèque du Roi, un exemplaire de son bulletin.

Séance du 15 mai 1829.

Le procès-verbal de la séance du 1^{er} mai est lu et adopté.

M. le capitaine John Franklin écrit qu'il est très-flatté de l'honorable suffrage que la Société a accordé à sa dernière expédition vers la mer polaire, et il la remercie d'avoir bien voulu lui décerner la médaille d'or annuelle pour la découverte la plus importante en géographie. Renvoi de cette lettre au comité du Bulletin. (Voy. page 305.)

M. Thomas, ancien commissaire de marine, adresse à la Société des observations sur la position géographique de plusieurs îles situées au N.-O., au N. et au N.-E. de l'île Bourbon, suivant les indications données par Horsburgh et Lislet-Geoffroy.

Remercîmens et renvoi au comité du Bulletin , de la lettre et des réflexions présentées par M. Brué.

M. le baron de Derfelden communique de nouveaux détails sur la publication qu'il prépare d'une carte des colonies orientales de la Hollande.

M. le chevalier d'Abrahamson adresse la suite des cartes de son atlas du Danemark , par bailliages.

M. Jomard communique une lettre du même correspondant, qui annonce l'état actuel de cette intéressante publication.

L'académie des sciences de Turin adresse le 32^e volume de ses Mémoires ; des remercîmens lui sont votés.

M. Bruguière envoie la continuation du texte de son manuscrit sur l'orographie de l'Europe.

M. Jullien appelle l'attention de la Société sur le tremblement de terre dont l'Espagne vient d'être le théâtre ; il pense qu'il serait important, dans l'intérêt de la science et de l'humanité, de charger plusieurs observateurs d'aller sur les lieux mêmes, pour avoir des renseignemens sur les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi ce phénomène.

Après diverses observations de MM. Cadet de Metz, Warden et de la Roquette, la commission accueille l'offre que lui fait ce dernier de demander à ses correspondans en Espagne le résultat des recherches qui ont dû être faites sur ce sujet.

M. le Président annonce que M. le capitaine d'Urville, de retour de son voyage aux Terres-Australes, est présent à la séance; il l'invite, au nom de l'assemblée, à vouloir bien communiquer à l'une des réunions de la commission le résultat de ses observations et de ses découvertes.

§ 2. OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 1^{er} mai.

Par S. Ex. le ministre de la Marine : *le Pilote français*, 2^e part., 1 vol. in-fol. — *Exposé des travaux relatifs à la reconnaissance hydrographique des côtes occidentales de France*, par M. Beautemps-Beaupré, suivi d'un Précis des opérations géodésiques qui ont servi de base aux cartes et plans des trois premières parties du Pilote français, par M. Daussy. Paris, 1829, 1 vol. in-4^o.

Par M. le baron Roger : *Recherches philosophiques sur la langue ouolofe*. Paris, 1829, 1 vol. in-8^o.

Par M. Baulmont, *Annuaire statistique du département de la Haute-Saône pour 1829*. Vesoul, 1 vol. in-12.

Par M. Nadault : *Considérations sur les trois systèmes de communications intérieures, au moyen des routes, des chemins de fer et des canaux*. Paris, 1829, 1 br. in-4^o.

Par M. le comte de Sambucy : *Musée moral, ou Préceptes, conseils et exemples recueillis chez les anciens moralistes et divers autres personnages célèbres de l'antiquité*, 1 vol. in-8^o.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier d'avril.

Par MM. Leuven et Ansart : *Journal des Voyages*, cahier de mars.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahiers de mars et avril.

Par M. Arthus-Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*, cahier d'avril.

Par M. de Vins de Peyssac, *Annales des sciences de la Havane*, 3 numéros.

Par M. Soulange-Bodin, *Annales de l'institut horticole de Fromont*, 1^{re} livraison.

Par M. Rifaud : *Notice et rapport sur ses travaux et sa collection de dessins*.

Par M. Jodot : *Carte générale de Paris*, 1 feuille.

Par la Société asiatique : *Cahier de janvier de son journal*.

Par la Société de morale chrétienne : n^{os} 68 et 69 de son journal.

Par la Société de l'Aube : n^o 29 de ses *Mémoires*.

Par M. Morlent : *le Navigateur, journal des naufrages*, n^{os} 1 et 2.
Séance du 15 mai.

Par l'Académie royale des sciences de Turin : tome 33 de ses *Mémoires*. Turin, 1829, 1 vol. in-4^o.

Par M. Warden : *The Life of Ledyard the american traveller, comprising selections from his journals and correspondance*, by Jared Sparks. Cambridge, 1828, 1 vol. in-8^o.

Par M. Busset : 11^e feuille de son *Atlas du Puy-de-Dôme*.

Par M. le chevalier d'Abrahamson : 5 feuilles de son *Atlas du Danemarck*.

Par M. Laurent : *Plan du palais et du parc de Versailles*, 1 feuille.

Par M. C. Moreau : *Suggestions for converting Portland roads in to a Harbour*, in-fol.

Par M. Jared Sparks : *The North American Review*, 21 numéros.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier de mars.

Par MM. de Leuven et Ansart : *Journal des Voyages*, cahier d'avril.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*, cahier d'avril.

Par la Société asiatique : *Cahier de février de son Journal*.

Par les auteurs : *Plusieurs n^{os} du Globe*.

Lettre de M. le capitaine Franklin à la Société de Géographie, relativement au prix qui lui a été décerné. (Traduction.)

Londres, 25 avril 1829.

MESSIEURS,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre du 30 mars dernier, qui m'annonçait que la Société de Géographie de Paris avait

daigné me décerner son prix annuel d'une médaille d'or, pour les résultats que j'ai obtenus par mes humbles, mais ardens services, durant ma seconde expédition à la mer polaire.

Je ne saurais vous exprimer tous les sentimens que j'éprouve de l'honneur que m'a conféré une Société qui exerce d'une manière aussi libérale son important patronage sur la science géographique, et qui se compose de membres dont les travaux et les recherches sont, sous ce rapport, appréciés de l'Europe entière.

Ce sera toujours pour moi un juste sujet d'orgueil et de félicitation de me trouver aujourd'hui, par votre flatteuse élection, associé comme membre correspondant à la Société; j'acquies ainsi le privilège de prendre un intérêt encore plus spécial et personnel à ses progrès et à sa prospérité. Je vous prie, Messieurs, d'être bien convaincus que j'éprouverai un plaisir bien sincère, lorsque j'aurai le pouvoir, soit par mes recherches personnelles, soit de toute autre manière, de rendre quelque service réel à une institution aux intérêts de laquelle les sentimens de gratitude et de respect m'engagent pour toujours.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, avec
le plus grand respect,

Signé, JOHN FRANKLIN.

Offre faite par M. Vivier, de graver gratuitement pour la Société la médaille destinée à être donnée en prix.

Monsieur le Président,

La Société de Géographie compte à peine quelques années d'existence; mais célèbre par le savoir et par le désintéressement de ses membres, elle a déjà fait faire d'immenses progrès à la science qui est le but de ses constans efforts.

Si les récompenses qu'elle accorde ont tant de prix et répandent une telle gloire, que les hommes de tous les rangs et de tous les

pays concourent à l'envi pour les obtenir; ne serait-il pas de la dignité d'une Société aussi célèbre d'avoir, pour ses prix, une médaille portant une effigie et des emblèmes qui lui fussent particuliers ?

Me sera-t-il alors permis, monsieur le Président, d'offrir de graver, sous vos auspices, pour la Société royale de Géographie, et *gratis*, les coins nécessaires à l'exécution de ce projet ?

L'astronomie étant la base de toute géographie positive, ne pourrait-on pas personnifier ces deux sciences et en grouper les figures, comme idée principale, dans la médaille proposée ? Au surplus, pour le dessin, je me conformerai en tout aux désirs de la Société.

Veuillez, monsieur le Président, faire agréer ma proposition, si vous pensez qu'elle puisse être de quelque intérêt pour la Société que vous présidez.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, etc.

Signé, VIVIER.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Voyage au pôle, avec des navires à vapeur.

Les voyages du capitaine Parry dans les mers polaires de notre hémisphère n'ont point encore épuisé la curiosité des marins. M. Ross, neveu et compagnon de ce célèbre navigateur, entreprend aujourd'hui de dépasser ses traces.

Le 15 avril, cette expédition a dû partir de l'un des ports de l'Angleterre.

Ce qui distinguera le voyage que va entreprendre le capitaine

Ross au pôle arctique, c'est qu'il se fera ; pour la première fois , par le moyen de la vapeur. Le capitaine Ross a construit un vaisseau à vapeur du port de 200 tonneaux , qui sera accompagné d'un autre navire à voile de 320 tonneaux , chargé de chauffage , vivres , etc. Il a fait de grandes améliorations à la machine de son vaisseau à vapeur *la Victoire* ; les roues sont d'une nouvelle forme , et la construction de la carcasse du navire est telle , que la pression de la glace , au lieu de l'écraser , ne ferait que la soulever. Si le moyen de la vapeur venait à manquer , les roues pourraient être enlevées , et en peu de temps , *la Victoire* serait transformée en un vaisseau à voiles. En outre , il n'y aura pas de cheminée , et la machine est à haute pression , ce que le capitaine Ross juge préférable. Un autre avantage , c'est que toute sorte de chauffage peut être employée : le bois que fournissent les côtes septentrionales de l'Amérique , ou l'huile des veaux marins , baleines , ours , etc. , qu'on trouve partout sur la glace ou dans la mer.

Il est probable que M. Ross se rendra en premier lieu au fond de Lancastre , et qu'il examinera l'entrée du canal du prince Régent ; dans cette direction , il est probable qu'il fera des découvertes intéressantes à l'aide de la vapeur et des canots. Quand elle aura , par ce canal ou par toute autre voie , atteint la côte américaine , l'expédition s'occupera de l'examiner attentivement , surtout cette partie , que les capitaines Franklin et Beechy n'ont pas explorée.

Comme il n'est pas certain que les recherches ultérieures puissent être profitables aux sciences géographiques et à la navigation , le capitaine Ross n'a reçu pour cette entreprise aucun secours du gouvernement , à l'exception de quelques instrumens que l'Amirauté , la Société Royale des Sciences et d'autres sociétés savantes lui ont offerts libéralement.

La Victoire et le *John* auront pour cette expédition , le premier vingt , et le second quarante hommes d'équipage. Le capitaine est accompagné de son neveu , que l'on regarde comme l'un des offi-

ciers les plus habiles de la marine britannique. L'expédition a des vivres pour trois ans. (Le *Navigateur* n° 3) (1).

Iles nouvellement découvertes dans l'Océan Pacifique.

Le *Nantucket Inquirer*, publie les nouvelles découvertes qui viennent d'être faites dans l'Océan Pacifique, par le citoyen Plasket, du vaisseau *l'Indépendant*. — Il est de la plus haute importance pour les navigateurs de connaître ces nouvelles îles, ou la vraie position de celles déjà vues.

Smutface island (2), latitude 6. 16. S. longitude 177. 19 E.

Parker's id. — 1. 19. S. — 174. 80 E.

Brown id. — 18. 11. S. — 175. 48 E.

Ces îles sont au N.-N.-O. de Vavaoo, à 20 milles. En général, elles sont inhabitées.

Ce même navigateur a découvert un récif dangereux qui s'étend de l'est de Wiwoolla, le long des îles jusqu'au N.-E.

Le capitaine Chase, du vaisseau le *Japan*, a donné les nouvelles positions suivantes :

Chases island, — lat. 2. — 28. S. — long. — 176. E.

Lincoln's id. — lat. 1. — 50. S. — long. — 175. 30 E.

La longitude de l'île de Simpson est ordinairement fautive. Elle est par les 174 — 30. E.

Brind's island, — lat. 0. 20. N. — long. 174. E.

Dundas id. — lat. 0. 10. N. — long. 174. E.

(1) Ce journal qui s'imprime et se publie au Havre, est destiné à recueillir toutes les nouvelles de mer que rapportent les capitaines de navires. Il puise dans leurs journaux de navigation, et par ce fait seul, il peut rendre de très-grands services à la science. Nous le signalons comme une publication éminemment utile, et telle qu'il serait à désirer qu'il s'en fit dans nos principaux ports de l'Océan et de la Méditerranée. Nous prions son directeur d'accepter nos remerciemens pour l'échange qu'il a bien voulu, à l'exemple de plusieurs autres directeurs de feuilles mensuelles, hebdomadaires ou quotidiennes, en faire avec le Bulletin de la Société.

(2) Ce nom lui vient de ce que les habitans se couvrent la figure de noir de fumée.

Commerce et revenus d'Haïti.

M. Franklin, dans son état présent d'Haïti, publié à Londres en 1828, donne sur l'économie intérieure de cette île intéressante quelques détails. Voici le tableau des exportations à des époques successives, d'après les documens qu'il fournit. Les époques choisies sont les années 1791, 1802, 1804 et 1822, qui répondent précisément aux plus beaux momens de la colonie, sous Toussaint, Dessalines et Boyer. Il faut observer que les trois premières années donnent les retours de la partie française de l'île seulement; l'année 1822, qui comprend les résultats obtenus dans les deux parties française et espagnole, doit en conséquence présenter nécessairement un chiffre plus élevé. Nous ajoutons aussi à ce tableau le nombre des individus noirs ou de couleur employés à la culture.

ARTICLES:	FRANCE.	TOUSSAINT.	DESSALINES.
	1791	1802	1804
Sucre.	163,405,220 liv.	53,400,000 liv.	47,600,000 liv.
Café.	68,151,180	34,370,000	31,000,000
Coton.	6,686,126	4,050,000	3,000,000
Cacao.	non établi.	234,600	201,800
Indigo.	930,016	37,600	35,400
Mélasse.	29,502 bariq.	9,128 bariq.	10,655 bariq.
Rhum.	303 b. punch	non établi.	non établi.
Pop. employée à la culture. . . .	455,000	290,000	290,000

Dans l'année 1822, la première après la réunion des deux parties de l'île, sous Boyer, les exportations se montèrent à

Café. 35,117,835 livres.

Sucre. 652,541 »

Coton.	891,950 liv.
Cacao.	322,145 »
Bois de campêche	3,816,583 »
Bois d'acajou	20,100 pieds.
Valeur estimée.	9,030,397 dollars.
Droits de sortie.	1,365,402 »

Afin d'apprécier la grande différence qui existe dans le produit de l'île, depuis le temps de Toussaint, nous comparerons la population des deux époques, d'après les meilleures autorités :

	1802.	1822.
Partie française.	375,000	— 661,500
Partie espagnole.	95,000	— 54,000
TOTAL.	470,000	— 715,500

Il y a eu une diminution graduelle dans le montant des produits d'Haïti depuis 1822. On estimait qu'en 1825 la totalité des exportations s'élevait à environ 8,000,000 dollars; le revenu provenant des droits à payer à l'exportation et à l'importation à 2,200,000, et d'après d'autres sources, un peu plus; ce qui donne en tout environ 4,400,000 dollars, comme revenu estimatif de cette ancienne colonie. (Extrait du *North American Review*.) Cependant le commerce semble renaître; car en 1827, le nombre des bâtimens arrivés dans les ports fut de 94, jaugeant 11,988 tonneaux, tandis qu'en 1826, ces mêmes ports n'en avaient reçu que 71, jaugeant 8,697 tonneaux seulement. Sur les 94 navires, 16, le double de l'année 1826, étaient français, 17 anglais, 18 américains, 1 des Pays-Bas, 6 des villes anséatiques, et 4 d'Haïti même.

On sait qu'en 1789, le commerce était assez florissant à Saint-Dominique pour employer 515 gros bâtimens français, jaugeant 158,000 tonneaux, et employant près de 20,000 matelots; le commerce d'importation et d'exportation nationale s'éleva cette année à 620,000,000, ce qui fait plus de la moitié de l'importation et

de l'exportation générales de la France , dont le total fut de 1,111,000,000.

Rectification à l'article sur l'ÎLE OUALAN, inséré dans le N^o 73, mai 1829, du Bulletin.

Il s'est glissé dans le dernier Bulletin de la Société (n^o 73, mai 1829), une erreur assez grave, contre laquelle réclame M. Duperrey, dans l'intérêt de l'expédition qu'il dirigeait. Le rédacteur de l'article *Ile Oualan*, p. 257, dit, il est vrai, que cette île a été aperçue par l'expédition de la corvette *la Coquille*, en 1824; mais il ajoute : *L'équipage russe (1827) fit connaissance avec un peuple inconnu jusqu'à ce jour, surtout des Européens*, et plus bas il dit : *Il paraît qu'on n'aurait eu jusqu'à ce jour aucune relation avec ces insulaires*, etc. Cette assertion est tout - à - fait inexacte. Le séjour de *la Coquille*, commandée par M. le capitaine Duperrey, à l'île Oualan, en 1824, et les relations que l'expédition a eues avec les naturels de cette île ne sont point douteuses, ainsi que l'attestent les récits qui en ont été publiés. On ne saurait donc attribuer au bâtiment russe *le Seniavin*, l'honneur d'une découverte qui est due à l'expédition de M. le capitaine Duperrey.

Colonie américaine de Libéria. — Millsburg. — Caldwell. — Half-Way-Farms.

La colonie américaine de Libéria, sur la côte d'Afrique, continue de prospérer. Le nouvel établissement de *Millsburg* est dans un état satisfaisant. Chaque colon est possesseur d'une belle ferme en plein rapport, et bientôt la construction des maisons sera entièrement terminée. Il en est de même des deux établissemens de *Caldwell* et de *Half-Way-Farms*. On bâtit à *Millsburg* un nombre d'habitations assez considérable pour contenir cent cinquante à

deux cents émigrans , que l'on va y transporter afin d'augmenter la colonie. Les missionnaires , dont les travaux étaient suspendus par suite de leur maladie , sont tout-à-fait hors de danger : tout fait espérer qu'ils vont bientôt en reprendre le cours.

Voyage archéologique et géographique dans l'empire de Russie.

L'empereur de Russie a approuvé le plan de M. Strojeff , antiquaire à Moscou , pour une expédition archéologique et géographique. Le but de cette expédition est de visiter toutes les bibliothèques des couvens et autres établissemens religieux , et d'extraire les documens qui ont rapport à l'histoire de Russie. On a dû commencer au mois de mars dernier , par la ville de Moscou ; on consacra trois ans à l'arrangement et à la rédaction de cet immense catalogue.

Arrivée en France de plusieurs jeunes Éthiopiens.

Plusieurs jeunes Éthiopiens , rachetés par les soins généreux de M. Drovetti , consul-général en Égypte , sont dernièrement arrivés à Paris. M. Drovetti a prié M. Jomard de diriger leur instruction. Ces jeunes gens (le plus âgé compte à peine 12 ans) ont été placés dans deux pensions des environs de Paris. Voici leurs noms : *Mahhoud* , du pays de Jungian , âgé de 8 ans ; *Bilal* , du Bahr-el-Abyad , 9 ans ; *Mourgian* , de Habil , 10 ans ; *Mourchal* , du Kordofan , 11 ans ; *Mahboub* et *Mourgian* , Abyssins , 9 et 12 ans. En douze jours , la plupart ont très-bien su lire notre alphabet. Le projet est de leur apprendre la géographie et les élémens de l'histoire naturelle , et d'en faire un jour des voyageurs.

RÉPONSE à la *Lettre d'un savant Allemand, insérée dans le dernier numéro* (juin 1827), des *Nouvelles Annales des Voyages*.

Le comité du Bulletin de la Société de Géographie croit devoir à ses lecteurs de répondre à l'étrange lettre d'un savant Allemand, qui ne se nomme pas, datée, dit-on, de Leipsig, le 9 juin dernier, et insérée dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, publiées par MM. EYRIÈS, LARENAUDIÈRE et KLAPROTH, cahier de juin 1829, 35^e liv. de la 2^e série, pag. 369.

L'objet de cette lettre est si futile, et il est si facile d'y répondre, que l'on ne sait que penser de la virulence avec laquelle elle est rédigée, et de l'hostilité évidente, tout-à-fait inexplicable, d'un savant étranger, qui peut bien différer d'opinion avec la rédaction du Bulletin, mais qui devrait au moins présenter ses observations dans des termes honnêtes et modérés, tels que les emploie un homme dégagé de tout autre intérêt que celui de la science et de la vérité.

On doit supposer qu'elle a échappé à l'attention des rédacteurs du recueil mensuel dans lequel elle se trouve insérée (1).

On ne fera, au surplus, qu'une courte réponse à cette violente et maladroite sortie des *Nouvelles Annales*. L'attaque porte sur trois points: l'orthographe d'une douzaine de *noms orientaux*, donnés par M. Fontanier, dans le rapport qu'il a bien voulu communiquer sur son voyage en Arménie, en Géorgie et en Perse (*Bullet.* n^o 71, 1^{re} section, p. 113); l'article *Maïmadschan, ville frontière*

(1) On doit le supposer avec d'autant plus de raison, que parmi eux se trouvent deux membres de la commission centrale de la société, dont l'un a été appelé aux fonctions de *président* annuel, tandis que l'autre y remplit encore les fonctions de *secrétaire-général*. Déjà même M. de Larenaudière a déclaré de la manière la plus formelle dans la séance de la commission du 17 juillet, et nous nous empressons de le répéter ici, qu'il n'avait eu aucune connaissance de cette lettre.

de la Chine (*même Bullet.* 3^e section, p. 152), et la rédaction du Bulletin en général.

Relativement à l'orthographe des noms orientaux, une partie des observations du critique allemand sont fondées ; quelques erreurs proviennent effectivement de l'impression, et auraient dû être facilement remarquées, comme devant être attribuées à cette origine ; les autres observations ne le sont point, et M. Fontanier, qui s'est attaché à rendre l'orthographe des noms conformément à la prononciation qu'il avait saisie dans le pays, n'était nullement disposé à adopter la manière d'écrire plus usitée que lui avait proposée l'un des rédacteurs du Bulletin. Ainsi, M. Fontanier n'aurait jamais écrit comme le savant de Leipzig : *Noukhi, Kakhéthi, Bouchehr et Tchorskhi* : ceci est une affaire d'opinion, susceptible de discussion, mais le Bulletin devait respecter celle de M. Fontanier, dans un article qu'il communiquait.

Sur le second point, indépendamment de l'orthographe du mot *Maimadschan*, que l'on prétend devoir être écrit *Maimatchin*, on relève comme une sottise ces mots : *ville frontière de la Chine*, parce que, dit-on, *Maimadschan* est en *Mongolie* et non en *Chine* ; comme si la *Mongolie* n'était point une dépendance de la *Chine* ! On se récrie encore sur l'orthographe du mot *Kiachta*, que l'on a eu le tort *impardonnable* d'écrire par un *y* ; et là-dessus qualification injurieuse. Le reste de la critique est d'aussi bon aloi ; on n'abusera donc point de la patience des lecteurs du Bulletin, en cherchant à la réfuter. On fera seulement observer que l'on s'est rencontré, précisément pour l'insertion de cet article, avec la *Bibliothèque historique de Genève* (septembre 1828), recueil très-répandu, et dont certes la réputation vaut tout au moins autant que celle des *Nouvelles Annales des Voyages*. On ne doutera pas sans doute que les rédacteurs de cet excellent recueil ne connaissent le *Voyage de Pallas*, aussi bien que le critique soi-disant allemand.

Quant au reproche de *misères*, de *rapsodies*, etc., dont on se montre si libéral, et que l'on fait peser sur la nature des articles

admis par la rédaction du Bulletin, la réponse est simple. Le Bulletin ne peut différer sous ce rapport des journaux du même genre, que leur cadre force à donner des articles *Nouvelles*. Or, on sait très-bien que pour cette sorte d'articles qui forment sa troisième section, on ne peut guère demander autre chose que la vraisemblance et l'à-propos; pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir les cahiers des *Nouvelles Annales*. Peut-être même trouvera-t-on que les rédacteurs de ce journal, qui se croit et se dit si fidèle aux bonnes doctrines, dépassent à cet égard les bornes dans lesquelles ils doivent se maintenir. On ne citera comme preuve que l'exemple fourni dans le numéro même du mois de juin. A côté de ces misères de la nature de celles qu'ils reprochent au Bulletin de la Société, ils se croient permis probablement de placer des niaiseries, comme leurs articles intitulés : *Manufacture de souliers, et bœuf monstrueux des États-Unis*, qui l'un et l'autre pressent justement en tête et en queue la lettre de l'impitoyable aristarque. Il est, certes, difficile de leur reconnaître un but géographique!!!

Sans doute, le Bulletin de la Société de Géographie est encore susceptible de recevoir des améliorations; c'est ce que personne ne saurait nier, le comité du Bulletin les a lui-même provoquées; mais qu'on ne reproche point avec autant de mauvaise foi que d'impolitesse au comité des fautes que l'on sait très-bien ne pas provenir de lui. Tout aussi peu infallible que qui que ce soit, il peut commettre des erreurs; qu'on les lui signale, il s'empressera de satisfaire aux réclamations, pourvu qu'elles soient fondées, et qu'elles ne dégèrent point, comme celle-ci, en une véritable querelle d'Allemand.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ 1^{er}. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

84. LEHRGEBAUDE DER GEOGRAPHIE, etc. — Cours de géographie avec des notices historiques, statistiques et un Atlas in-folio; par A. de SCHLIEBEN, in-8°. Leipsig, 1828, *Goschen*. tom. II.

Ce volume contient la partie orientale de l'Europe avec 26 cartes. L'ouvrage aura 3 vol.

85. HANDELSGEOGRAPHIE. — *Géographie commerciale* relative aux productions naturelles, à l'industrie et au commerce, par A. RICHTER, in-8°, Magdebourg, 1828. *Creutz*. (21 gr.)

Géographie ancienne.

86. GÉOGRAPHIE DES TRANSALPINIEN GALLIENS, etc. — Description géographique de la Gaule transalpine, d'après les commentaires de Jules César *de Bello Gallico*, à l'usage des gymnases; par Fr. FIEDLER, in-8°, Essen, 1828. *Badeker*. (8 gr.)

AMÉRIQUE.

87. STATISTIK VON AMERICA, etc. — Statistique de l'Amérique, ou Essai d'un tableau politique et civil des États-Unis; par Alex. LIPS, in-8°, avec carte. Francfort. *Wilmans*.

88. NARRATIVE OF AN OFFICIAL VISIT TO GUATIMALA FROM MEXICO. — *Narration d'une visite officielle de Mexico à Guatimala*, par G. A. THOMPSON, secrétaire de la commission du Mexique et commissaire du gouvernement de S. M. B. près de la République du Centre. Londres, 1829. *Murray*.

AFRIQUE.

89. SECOND VOYAGE DANS L'INTÉ-

RIEUR DE L'AFRIQUE, depuis le golfe de Benin jusqu'à Sackatou; par le capitaine CLAPPERTON, pendant les années 1825, 1826 et 1827, suivi du voyage de *Richard Lander*, de Kano à la côte maritime, trad. de l'anglais, par MM EYRIÈS ET DE LARENAUDIÈRE, 2 vol. in-8°, ornés du portrait de Clapperton et enrichis de deux cartes géographiques. Paris, 1829. *Arthus Bertrand*. (14 et 17 fr.) — On trouve chez le même libraire le premier voyage du capitaine Clapperton, 3 vol. in-8° et atlas. (33 et 38 fr.)

290. MÉMOIRE SUR LA POPULATION COMPARÉE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE ET MODERNE, par M. JOMARD, in-f°. Paris, 1829. Imp. roy.

291. DESCRIPTION DE LA VILLE ET DES ENVIRONS DU KAIRE; par M. JOMARD. in-f° avec pl., 1829. Imp. roy.

Ces deux mémoires font partie du grand ouvrage sur l'Égypte.

ASIE.

292. TRAVELS IN ARABIA, COMPREHENDING AN ACCOUNT OF THOSE TERRITORIES IN THE HEDJAZ WHICH THE MAHOMETANS REGARD AS SACRED. — Voyages en Arabie ou description du pays que les Mahométans regardent comme sacré; par feu J. L. BURCKHARDT, in-4°. Londres, 1829. *Murray*. (3 l. 18 sh. 6 d.)

EUROPE.

293. REISEN NACH DEN VORZUGLICHSTEN HAUPTSTADTEN VON MITTEL EUROPA. — *Voyages aux principales villes de l'Europe centrale*; par G. D. STEIN, in-8° avec pl., Leipsic, 1828. T. III, IV et V.

- Rus. is.*
294. SUR LES ORIGINES RUSSES. — Extrait des manuscrits orientaux, adressés à Mgr. le comte de Romanzoff, dans une suite de lettres depuis l'année 1810 jusqu'à l'année 1825, par J. de HAMMER. In-4°, Saint-Petersbourg, 1827.
295. SAINT-PÉTERSBOURG. — Journal de voyages faits à Saint-Petersbourg, et retour en passant par la Flandre, la Prusse, la Russie, la Pologne, la Silésie, les états alliés d'Allemagne et la France; par A. B. GRANVILLE. 2 vol. in-8° avec cartes. Londres, 1828.
296. DENKSCHRIFT UBER DIE RUSSISCH KRIEGSMACHT, etc. — *Mémoire sur la force militaire de la Russie, relativement à la guerre contre les Turcs*; par E. de STORCK. In-8°. Leipzig, 1828. *Klein.* (10 gr.)
Scandinavien.
297. HERBSTREISE DURCH SCANDINAVIEN. — Voyage en Scandinavie, fait en automne; par W. ALEXIS, 2 vol. in-8°. Berlin, 1828, *Schlesinger.* (3 rixd. 18 gr.)
Allemagne.
298. HOHEN MESSUNG EINIGER ORTE. — *De la mesure de la hauteur de quelques lieux et des montagnes entre Gotha et Cobourg*, à l'aide du baromètre, recueillie par l'auteur lui-même, et réunie aux mesures contenues dans le septième recueil annuel des Recherches naturelles de Berlin; ouvrage orné d'une carte géognostique; par K. E. A. von HOFF. Gotha, 1828.
299. DIE HEILQUELLEN VON AACHEN, SPAA, etc. — *Description historique, géognostique, physique, chimique et médicale des eaux minérales d'Aix-la-Chapelle, Burscheid, Spa, Malmedy et Heilstein*; par P. J. MONTHEIM. In-8° avec carte et frontispice. Aix-la-Chapelle, 1829.
300. REISE-HANDBUCH NACH GASTEIN. — *Guide du voyageur ou description naturelle, historique, archéologique et pittoresque du Wildbad Gastein*; par EM. TRIMMEL. In-12. Vienne, 1827.
Italie.
301. ORIGINE E STATO COGROGRAFICO DI CASALMAGGIORE. — *Origine et état chorographique de Casal Maggiore*, par Pabbé GIO. ROMANI; in-8°. Casalmaggiore, 1828, *Bizzarri*, t. I.
302. NUOVA GUIDA VENIZIA. — *Nouvelle guide de l'étranger à Venise*, avec 45 planches représentant des objets d'art et un abrégé de l'histoire de Venise; par G. MOSCHINI. In-12. Venise, 1828. *Aloisopoli.*
France.
303. STATISTIQUE COMPARÉE DE L'état de l'instruction et du nombre des crimes dans les divers arrondissemens des académies et cours royales de France; par MM. A. BALBI et GUERRY. Paris, 1829, 1 feuille. *Reynard.*
- § 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, PLANS, ETC.
304. ATLANTE DELL GRAN DUCATO DI TOSCANA. — Atlas géographique, physique et historique du grand-duché de Toscane, en 24 cartes. Florence, 1828. *Imprim. ducale*, livr. I. II.
305. AN HISTORICAL MAP OF PALESTINE. — Carte historique de la Palestine ou Terre-Sainte; par J. T. ASHTON, revue, corrigée et augmentée par J. W. INGRAHAM. Boston, 1829.
306. CARTE DE LA SÉNÉGAMBIE ET DES CÔTES OCCIDENTALES DE L'AFRIQUE, depuis le cap Blanc jusqu'au cap Sainte-Anne, pour servir à l'histoire générale des voyages de M. WALKENAER; par Dufour, 2 feuille. Paris, 1829. *Lefebvre.*

NOIROT, Agent de la Société de Géographie.

TABLE DES MATIÈRES

CONTÉNUES DANS LE TOME ONZIÈME.

N^{os} 69 à 74.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

	pages
— <i>Viaggio in Savoia</i> .— Voyage en Savoie, de David Bertolotti (par M. E. Henry)	1
— <i>Remarks touching Geography</i> , etc.—Remarques sur la Géographie, et spécialement sur la Géographie des îles Britanniques, de <i>Mela Britannicus</i> (par M. Alex. B. du B.).	17
— Réflexions sur l'état des connaissances relatives au cours du Dhioliba. — Second voyage de Clapperton, en Afrique. — Remarques sur ce voyage, sur le lieu et l'époque de la mort de Mungo-Parke et sur celle du major Laing (par M. Jomard).	61
— Traduction d'une lettre écrite de St.-Louis par un Maure de Tombouctou.	83
— Rapport d'un Marabout au gouverneur du Sénégal à S.-Louis. <i>ibid.</i>	
— Notice sur les Voyages de M. Rifaud, en Italie, en Turquie, en Égypte, etc. (par M. G. Barbié du Bocage).	87
— Journey of Mr Elphinstone, etc. — Journal de M. Elphinstone, dernier gouverneur de Bombay.	93
— Voyage de Bouchire, à l'embouchure de l'Euphrate.	97
— Rapport fait à la Commission centrale par M. Fontanier, sur son voyage en Asie. — Réponse aux questions qui lui ont été adressées par la Commission.	113

- Expédition de La Pérouse. (1^{er} Article.) 125
- Renseignemens sur le pays situé entre le Missouri et les provinces intérieures du Mexique. — Sur la côte N.-O. de l'Amérique, qui fait actuellement partie des États-Unis.
- Expédition du général Ashley, dans le pays voisin des montagnes Rocheuses, en 1826; par M. Warden. 161
- Manière de voyager des Caravanes du désert d'Arabie, avec un Précis sur la Mésopotamie; par M. H. Vidal. 169
- Notice sur les Baloutches, par M. J. Raymond. 225
- Expédition de La Pérouse. (2^e Article.) 236
- Tournée à la mode dans les États-Unis, par M. Bourgeois. 249
- Note sur le canal de jonction de la baie de Chesapeake à la rivière d'Ohio en Washington Pittsburg, par M. le lieutenant-général Haxo. 273
- Expédition de La Pérouse (3^e article.), et Voyage de M. Dumont-d'Urville. 280
- Souvenirs d'un séjour à Brousse en Bithynie, par M. Jouannin. 288

II^e SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

- Procès-verbaux. 25, 50, 105, 139, 180, 253, 301
- Discours de M. le baron Cuvier, président. 29
- Notice annuelle des travaux de la Société; par M. de Larenaudière, secrétaire général. 32
- Compte rendu des recettes et dépenses de la Société, 1827-1828. 47
- Membres nouvellement admis dans la Société. 48, 108, 145, 186, 255.
- Ouvrages offerts. 49, 52, 108, 145, 186, 255, 304
- Programme des Prix. 188
- Lettre du capitaine Franklin à la Société. 305

- Offre faite par M. Vivier, de graver gratuitement la médaille destinée à être donnée en prix. 306

III^e SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

- Lettre de M. Barrow à M. Jomard, sur le voyage de M. Caillé. 53
- Lettre de S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, à la Commission centrale, sur le même sujet. 54
- Lettre de S. Exc. le Ministre de la Marine, *id.* *ibid.*
- Sur Thong-chou-fou et sur son commerce de frai de poisson. 55
- Réunion de l'Océan atlantique avec la Mer du Sud. 56
- Charbon de terre en Europe. *ibid.*
- Du Palais, du Sérail et de la Cour du Sultan de Bantam. 57
- Projet du capitaine West, dans l'intérieur de l'Afrique. 110
- Tremblement de terre à Calcutta. *ibid.*
- Rapport de M. Corabœuf, sur la collection de dessins de M. Rifaud. 147
- Maïmadschan, ville frontière de la Chine. 152
- Lettre de M. de Derfelden, sur la Carte du Japon de Titsingh, sur le levé fait par M. Siebold, et sur ses propres travaux. 155
- Lettre de M. Siebold, au baron de Capellen, sur ses travaux au Japon. 156
- Expédition de trois navires envoyés par le Gouvernement des États-Unis, pour explorer l'Océan Pacifique. 158
- Nouvelles Colonies au Mexique et dans le district d'Arkansas. 201
- Lettre de MM. Quoy et Gaimard, à M. L. de Freycinet, sur la route et les travaux de l'*Astrolabe*, depuis son dé-

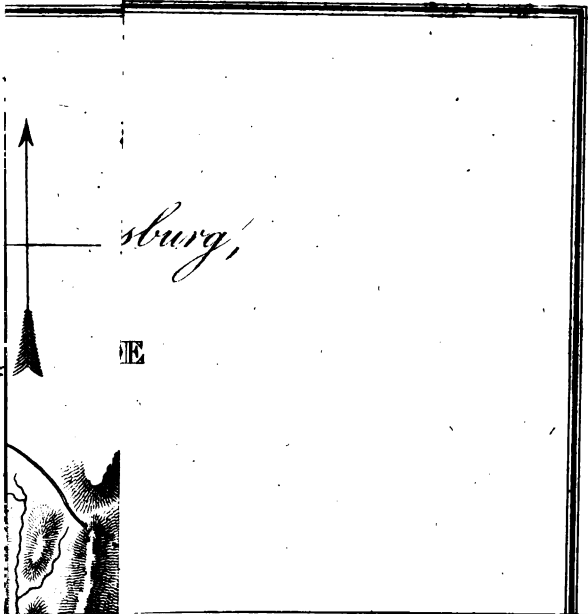
part de la terre de Van-Diémen, jusqu'à son arrivée à l'île de France.	201
— Nouvelle Colonie sur la côte occidentale de la Nouvelle Hollande.	208
— De Bantam, du Palais et de la Cour du Sultan de cette province de l'île de Java. (Suite.).	210
— Société formée en Angleterre, pour l'abolition des sacrifices humains dans l'Inde.	214
— Lettre de M. Peytier, sur les hauteurs de la Morée et sur l'état actuel de ses habitans.	217
— Détails circonstanciés sur le tremblement de terre arrivé en Espagne.	221
— Nouveau Voyage autour du monde. — <i>La Caroline</i> commandée par M. Laplace, capitaine de frégate.	256
— Océanie. — Colonies néerlandaises.	257
— Ile Oualan et nouveau groupe d'îles.	<i>ibid.</i>
— Rapport de M. Cuvier, sur la partie des voyages de M. Rifaud, relative à l'histoire naturelle.	259
— Côtes de Guinée. — Ville d'Ussu. — Civilisation.	263
— Communication entre le lac des Bois et le lac Wennipeek; par M. F. Giraud.	264
— Tremblement de terre de la province de Murcie. (Rectification.):	269
— Voyage au Pôle avec des navires à vapeur.	307
— Iles nouvellement découvertes dans l'Océan Pacifique.	309
— Commerce et revenus de l'île d'Haïti.	310
— Réclamation de M. le capitaine Duperrey au sujet de l'article sur l'île Oualan.	312
— Colonie américaine de Libéria.	<i>ibid.</i>
— Voyage archéologique et géographique dans l'empire de Russie.	313
— Arrivée en France de plusieurs jeunes Éthiopiens.	<i>ibid.</i>
— Réponse du Comité du Bulletin à une lettre insérée dans	

les Nouvelles Annales des Voyages. 314

Bibliographie Géographique.

- 1 § Livres : Ouvrages généraux. . . 58, 111, 159, 223, 271, 317.
 — Géographie ancienne et historique. 58, 111, 159, 223, 271, 317.
 — Amérique. 58, 159, 223, 271, 317.
 — Afrique. 112, 317.
 — Océanie. 111, 159, 223.
 — Asie. 59, 111, 159, 272, 317.
 — Europe. 222, 317.
 — Turquie et Grèce. 59, 112, 223, 272.
 — Italie. 59, 272, 318.
 — Allemagne. 272, 318.
 — Prusse. 59, 318.
 — Russie. 111, 318.
 — Suède, Norwège, Danemarck. 112, 318.
 — Iles Britanniques. 59.
 — France. 59, 160, 223, 318.
- § 2. Atlas, Cartes géographiques, Plans.
 — Atlas universels. 60, 112, 223, 272.
 — Atlas spéciaux. — Océan Pacifique. 60.
 — Europe. 60.
 — Pilote français. 223.
 — Grand duché de Toscane. 318.
 — Cartes générales et spéciales. 112, 160, 318.
 — Plan. 112.





sburg,

DE



1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

56

57

58

59

60

61

62

63

64

65

66

67

68

69

70

71

72

73

74

75

76

77

78

79

80

81

82

83

84

85

86

87

88

89

90

91

92

93

94

95

96

97

98

99

100

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Tomé Douzième.

*TABLEAU indicatif des jours de séance de la Commission centrale
pour l'année 1829.*

Janv.	Févr.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juill.	Août.	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.
2	6	6	3	1	5	3	7	4	2	6	4
16	20	20	10	15	19	17	21	18	16	20	18

Les séances s'ouvrent à 7 heures 1/2, rue et passage Dauphine, no 36.

Les vol. I et II du Recueil des Mémoires se distribuent aux Membres à moitié prix.

La Société admet des Membres donateurs, en vertu d'un nouvel article réglementaire.

Par ordonnance royale, du 14 décembre 1827, les statuts de la Société ont été approuvés.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RÉDIGÉ

Par MM. BARBIÉ DU BOCAGE, BIANCHI, BONNE, SUEUR-MERLIN,
WARDEN, et autres Membres de la Société, Géographes, Voyageurs
et Hommes de lettres français et étrangers.

.....

Comme Douzième.

.....



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, n° 23.

—
1829.



BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 75. — JUILLET 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

NOTICE sur la colonie américaine de Liberia, établie sur la côte d'Afrique.

Au mois de décembre 1821, les premiers colons commencèrent l'établissement de *Monrovia*, sur les bords de la rivière Montserado, et à la distance de deux milles du cap du même nom. Ce terrain était alors si couvert de bois, qu'il était difficile d'y pénétrer. Dans une île située près l'embouchure de la rivière, et qui contenait environ trois acres d'étendue, se trouvaient plusieurs centaines d'esclaves noirs, appartenant à un homme de la même couleur, auquel ils avaient été donnés par un facteur anglais à son départ pour l'Europe. On apprit que plusieurs individus de cette peuplade n'étaient pas naturels de cette côte, et que, par cette raison, leurs voisins, les *Deys*, les *Queahs* et les *Gurrahs*, les regardaient avec jalousie. Les premiers habitent la côte qui s'étend d'une pointe située à 25 milles au nord de Montserado, jusqu'à l'embouchure de

Junk, éloignée d'environ 36 milles. Les Queahs, leurs voisins, occupent le pays situé à l'est du cap. Ils sont peu nombreux et d'un caractère doux. Les Gurrahs, plus nombreux et plus actifs, occupent le pays situé au nord des affluens supérieurs de la rivière Saint-Paul. Plus avant, dans l'intérieur du pays, se trouvent les *Condoes*, race formidable et guerrière, qui est la terreur de ses voisins maritimes. Une autre peuplade, appelée *Kroomen*, est dispersée en petits hameaux, le long de la côte, à tous les endroits où les navires s'arrêtent, afin de leur fournir de l'eau et leur servir de pilotes-côtiers. C'est une race d'hommes plus robustes et infiniment plus intelligens, actifs et laborieux, que tous les autres habitans de cette côte. Environ 50 de ces hommes sont établis près l'embouchure du Montserado. Ce sont les descendans d'une nation maritime et nombreuse du district de *Setra-Kroo*, près le cap Palmes. D'après leur coutume, ils sont stationnés à tous les lieux de la côte où les navires touchent, et ils y restent plusieurs années, jusqu'à ce qu'ils aient acquis quelque propriété, à moins qu'ils ne soient rappelés pour assister à une assemblée nationale.

Le territoire de Montserado fut acheté par les colons vers la fin de l'année 1821 et au commencement de la suivante. Les émigrés américains qui se trouvaient à Sierra-Leone y furent transportés à bord de deux petites goëlettes appartenant à la colonie, et débarqués dans une autre petite île, nommée la *Persévérance*, située à l'embouchure de Montserado.

Les colons avaient acheté cette île de Jean S. - Mill, né en Afrique, et fils d'un négociant anglais. Mill était mal vu par les naturels, qui se décidèrent promptement à chasser les étrangers. Les chefs de cette peuplade, sous prétexte d'entrer en accommodement, invitèrent cet agent à se rendre à une assemblée qui devait avoir lieu à la ville du roi *Pierre*; il s'y rendit et se trouva prisonnier. Le docteur Ayres, agent des colons, fit un arrangement pour le mettre en liberté, d'après lequel il s'engageait à reprendre les marchandises que les chefs avaient reçues pour la cession de

leurs terres ; mais il trouva moyen d'éluder l'ordre de quitter le pays, sous prétexte qu'il n'avait pas de navire. Heureusement pour les colons, le roi *George*, qui résidait au Cap, et qui avait une sorte de juridiction sur la partie septentrionale de la péninsule de Montserado, donna en secret aux colons la permission de repasser la rivière et de faire un établissement dans la forêt. On lui accorda comme prix de ce privilège, six gallons de rum et une égale valeur en tabac et en drap, employés dans le commerce d'Afrique. Dans l'espace de quelques semaines, les colons, sous la direction de *Frédéric James*, avaient abattu les arbres et construit vingt-deux cabanes, qui formaient une espèce de rue.

Au milieu de ces travaux, une circonstance imprévue leur attira l'hostilité des naturels. Un navire croiseur anglais, qui en conduisait à Sierra-Leone un autre qu'il avait pris ayant à bord 30 esclaves, arriva dans la rade pour faire une provision d'eau, et son câble s'étant rompu, il fut jeté à la côte près de l'île de la Persévérance, et détruit par le ressac de la mer. Les naturels réclament, par un droit imprescriptible, la propriété des navires naufragés, et la goëlette se trouvant en dérive à environ un mille du Cap et à une petite distance de la ville de George, ce chef envoya de ses gens pour s'en emparer. Les officiers, aidés par les colons, forcèrent les assaillans de se retirer, avec perte de deux hommes tués et plusieurs blessés. L'officier anglais, son équipage et les Africains furent ainsi sauvés ; mais la goëlette fut perdue, avec la plus grande partie de ses provisions. Cette action généreuse des colons leur coûta cher. En déchargeant une pièce de campagne, le feu, par négligence, se communiqua au toit du magasin, et presque toutes les provisions, les armes, les munitions et les marchandises furent brûlées ; la poudre seule fut sauvée. La perte fut estimée à 3,000 dollars.

Les guerriers du roi George, voulant se venger, revinrent à la charge, au nombre d'une vingtaine ; mais n'étant pas aidés par les autres peuplades, la seule décharge d'une petite pièce d'artillerie les fit retirer dans leurs forêts ; mais les colons étant obligés de cher-

cher de l'eau de l'autre côté de la rivière, expédièrent un bateau bien équipé pour cet objet (le 26 mars). Une demi-heure après son départ, on apprit que les mêmes guerriers avaient côtoyé la rivière pour en attaquer l'équipage, et on expédia à son secours une seconde chaloupe, à bord de laquelle se trouvaient plusieurs marins anglais. Les bords escarpés du Montserado étaient alors couverts d'énormes arbres qui cachaient l'ennemi. Celui-ci fit feu sur les bateaux à leur retour; mais comme ils suivaient la rive opposée, un seul colon (1) et un marin anglais furent mortellement blessés, et deux autres légèrement atteints.

Par suite de cette affaire, les Deys, exaspérés contre l'admission dans leur pays des étrangers qui s'opposaient à la traite, formèrent une accusation contre le roi Pierre, auquel ils obéissaient depuis plus de trente ans. Jugé et condamné par une assemblée de ses sujets, comme ayant trahi leurs intérêts par la vente de leur pays, il fut déclaré coupable de haute trahison; mais sa vie fut sauvée par la médiation du roi *Boatswain*, chef puissant des *Condoes*, qui arriva à Montserado pour cet objet, accompagné de ses guerriers. Ce chef, natif de *Shebar*, avait servi, dans sa jeunesse, à bord d'un navire marchand anglais, où on lui avait donné le nom qu'il a conservé. Cet homme, de sept pieds de haut, bien proportionné, d'un air imposant et d'une grande activité de corps et d'esprit, devint la terreur des peuplades maritimes, qui toutes se soumirent à son autorité.

Les habitans de la plus grande île en question continuèrent à fournir secrètement aux colons de l'eau et du bois. Leur chef *Ba Caia* jouissait de la protection du roi *Boatswain*; mais craignant les Deys, il maintint des relations amicales avec eux, ce qui excita les soupçons des colons.

Les agens des colons, qui n'étaient pas au Cap pendant ces événemens, vinrent les rejoindre dans l'île. *Boatswain* ayant invité les

(1) Wiley Jones, de Petersburg en Virginie.

principaux colons et agens de venir expliquer leurs griefs et leurs droits sur le pays, ils lui représentèrent que les Deys leur avaient refusé la possession des terres légalement vendues, et que le roi George avait commis des actes d'hostilité, de concert avec ses supérieurs. Boatswain, après avoir écouté les plaintes des deux partis, fit dissoudre l'assemblée, en avertissant les Deys qu'ayant vendu leur pays et reçu une partie du prix, ils devaient exécuter le contrat. Laissez aux Américains leurs terres, dit-il; que celui qui voudra s'opposer à cette décision parle. Alors, s'adressant aux agens, il ajouta: « Je vous accorde ma protection; si vous vous trouvez molestés par ce peuple, avertissez-moi, et je jure de faire sauter leurs têtes, comme j'ai fait trancher celle du vieux roi George; lors de ma dernière visite à la côte, pour terminer les disputes de ses habitans. » Alors on fit un échange de présens, et les colons reprirent leurs travaux au Cap, où ils s'établirent de nouveau le 28 d'avril.

La construction des maisons n'était pas achevée; les provisions étaient presque épuisées; la saison pluvieuse avait commencé; et des maladies se déclarèrent. Les colons ainsi accablés de malheurs, quelques-uns retournèrent à Sierra-Leone; mais la plupart se décidèrent à rester à Montserado. Il n'y en avait que 21 capables de porter les armes, 4 natifs d'Afrique, et quelques femmes et enfans.

La seconde semaine du mois de juillet, l'île fut évacuée par les colons, qui s'établirent dans la péninsule. Ils y construisirent un magasin et une maison pour les deux agens. Ces derniers s'embarquèrent pour les Etats-Unis, à bord de la seule goëlette nécessaire au service de la colonie, laissant l'établissement sous la direction de l'un des émigrés, *Elija Johnson*, de New-York. Bientôt après leur départ, on reconnut que les provisions étaient épuisées au milieu de la saison pluvieuse, et qu'on ne pouvait en tirer du produit du sol, ni du pays voisin, à cause des hostilités des naturels, après le départ de Boatswain et celui de la goëlette; ce qui rendait leur

situation encore plus triste , c'est que les directeurs de la Société de colonisation avaient cru qu'il y avait des provisions pour une année. Heureusement le gouvernement des Etats-Unis , de concert avec la Société , avait frété à Baltimore la goëlette *Strong* , pour transporter à l'établissement 37 Africains , pris à bord d'un navire employé à la traite , et qui avaient été placés sous la direction du maréchal de Georgia.

M. G. *Ashmun* , nommé agent de cette expédition , partit le 26 mai , de la rade de Hampton , en Virginie , avec 51 émigrés , et arriva , après un long voyage , au cap Montserado le 8 août. Il n'y avait pas de cabanes pour les nouveaux colons , qui restèrent à bord de la goëlette. Le 10 , son câble se rompit et elle perdit sa seconde ancre ; mais le courant de la rivière étant favorable , elle fut sauvée et amarrée avec une petite ancre à la distance de 5 milles de l'établissement. On débarqua les passagers les 13 et 14 ; mais la meilleure chaloupe étant perdue , le temps mauvais , et les courans forts , il fallut travailler un mois entier pour débarquer la cargaison. On n'avait qu'une seule chaloupe , qui fut quelquefois entraînée par les courans à la distance de 20 milles en pleine mer , sans pouvoir atteindre la goëlette.

Le nouvel agent , ayant pris la direction de la colonie , s'attacha premièrement à établir des alliances avec les chefs voisins , en leur proposant d'enseigner à leurs fils et à leurs sujets la connaissance des arts utiles ; mais ils repoussèrent cette offre et montrèrent des intentions hostiles. Alors l'agent s'efforça d'organiser des moyens de défense. Il n'y avait que 27 Américains capables de porter les armes , dont ils ignoraient le maniement , et 40 fusils , dont la plupart avaient besoin d'être réparés. On possédait un seul canon de bronze et cinq de fer , dont quatre sans affût.

On enseigna l'usage des armes à 13 jeunes Africains ; on monta les canons et on les plaça sur les hauteurs de la péninsule. On commença à construire une tour , dite *Martello* , le 18 août. La petite ville fut entourée d'arbres , excepté du côté de la rivière. On fit des

abattis, pour que l'ennemi ne pût approcher sans être vu. Les colons, forcés d'exécuter des travaux par une forte pluie et de faire la garde pendant la nuit, furent atteints de la fièvre. Deux seulement restèrent en état de continuer le service ; l'agent lui-même tomba malade : sa femme expira le 15 septembre, et bientôt après deux des émigrés.

Vers le 1^{er} de ce mois, le roi George avait abandonné sa ville du Cap, et s'était transporté, avec ses sujets et ses effets, aux sources de la rivière Junk, à environ six lieues de distance. Les jeunes Africains s'enfuyaient de l'établissement. Dans cette situation périlleuse, on plaça cinq canons aux angles d'un triangle qui entourait l'établissement, afin d'en enfilcr les deux côtés à une distance considérable au-delà de ces lignes. On construisit des forts triangulaires pour protéger les canons. On plaça au centre la pièce de bronze et deux pierriers, pour soutenir le poste le plus exposé. Vers le commencement d'octobre, après le départ de la goëlette *Strong*, les chefs voisins tinrent une assemblée pour délibérer sur l'attaque de l'établissement. Les rois Pierre et *Bristol* soutinrent que les colons n'étaient pas étrangers et ennemis, mais compatriotes et amis, et qu'ils avaient le droit de rester dans le pays ; qu'ils travaillaient pour son avantage, et, en outre, qu'ils avaient une force suffisante pour se défendre.

Les rois George et *Gouverneur*, et tous les autres chefs de la peuplade soutenaient que les Américains étaient des étrangers, qui avaient oublié leur attachement au pays de leurs ancêtres ; qu'autrement ils auraient renoncé à leurs relations avec les blancs, pour se placer sous la protection des rois du pays. Ils observèrent que le roi George avait été forcé de quitter sa ville et de leur abandonner le Cap, et que, si on les laissait tranquilles, ils deviendraient bientôt maîtres de tout le pays. Pour donner plus de force à ses arguments, il ajouta que les goëlettes étaient parties avec les deux premiers agens ; que les nouveaux colons étaient affaiblis par les maladies, et qu'on trouverait un riche butin. Le roi Pierre resta

toujours opposant, mais par l'influence de George, il fut forcé au silence. Le roi Bristol retourna chez lui. On envoya des messagers pour solliciter le secours des peuplades voisines. Le roi de *Junk* se déclara neutre, mais il laissa à son peuple la faculté d'agir comme il le voudrait; et un certain nombre prit part à la guerre, ainsi que plusieurs des sujets de Bristol, et les guerriers du roi *Ben*, de *Half-cape Mount*. Le roi *Tom*, de petit Bassa, refusa de suivre leur étendard, ainsi que *Ba Caia* dont l'île est voisine de l'établissement.

Dans la dernière semaine d'octobre, tous les corps ennemis, composés de toute la force de *Bromley*, *Todo*, *Gouverneur*, *Konko*, *Jemmy*, *Gray*, *Long Peter*, *George*, *Willy*, et le roi *Pierre*, avec les auxiliaires, s'assemblèrent sous les armes dans l'île de *Bush-rod*, à environ 4 milles de l'établissement. Dans la nuit du 10 novembre, ils vinrent camper dans la péninsule, à environ un demi-mille, au nombre de 600 à 900 hommes. A l'aube du jour, ils commencèrent leur attaque, présentant un front de 30 pieds; ils s'avancèrent, et à 45 pas de distance, firent feu contre le poste à l'ouest de l'établissement; et ensuite, attaquant avec leurs dards, ils tuèrent plusieurs colons, s'emparèrent du canon, et la réserve fut mise en desordre; mais les colons se rallièrent à la distance de 90 pieds de l'ennemi, qui fut épouvanté par deux décharges de la pièce de campagne; et après 20 minutes, ils se retirèrent précipitamment avec leurs morts. Les colons, ayant regagné ce poste, déchargèrent un canon de 9 contre environ 800 hommes ramassés ensemble. Un grand nombre fut tué; les autres prirent la fuite. La force numérique des colons était de 35 personnes, dont la moitié seulement prit part à l'action, et 15 furent tués ou blessés. Les effets de cinq familles tombèrent entre les mains de l'ennemi. Une femme des colons, nommée *Anne Hawkins*, avait reçu treize blessures; une autre, *Minty Draper*, blessée à la tête par un coup de sabre, perdit ses deux enfans; une troisième, *Mary Tines*, mère de cinq enfans, avait barricadé la porte d'une maison, et, armée d'une hache, empêchait l'ennemi d'y pénétrer; mais elle dut céder,

après avoir vu percer le cœur du plus jeune de ses enfans , s'échappant par une petite fenêtre , gagna les lignes entre deux feux sans recevoir aucune blessure.

Pour mieux résister à une autre attaque , on rétrécit les lignes , et on les entourra d'une palissade. Par ce moyen , la moitié des hommes pouvaient faire le service du camp.

Dans ce moment critique , *Tom Bassa* , prince de quelque distinction , envoya un messenger pour assurer la colonie de son amitié , avec un petit présent des productions du pays. On termina la palissade le 17 , ce qui ranima le courage ; mais il n'y avait de provisions que pour 15 jours , on ne pouvait pas s'en procurer de la campagne , et les munitions ne suffisaient pas pour la défense de la place pendant une heure , si elle était vivement attaquée. Une autre cause de tristesse était la captivité de sept enfans.

Le 22 novembre , on envoya un messenger auprès du conseil des chefs , assemblé à la ville du roi Pierre , pour les assurer que les Américains étaient venus avec des intentions amicales , dont ils avaient fait preuve dans leurs rapports avec les gens du pays , qui avaient commencé les hostilités sans en faire connaître les motifs. Le messenger ajoutait que les Américains étaient préparés à une guerre sanglante , mais qu'ils désiraient la paix. Le lendemain matin , les chefs répondirent que les Américains , ayant acheté la partie basse de l'île de Bushrod , s'étaient emparés du Cap sans droit ; que leurs gens , en visitant l'établissement , avaient été maltraités par le gardien du magasin , et que les agens ne leur avaient pas donné d'instruction , comme ils la leur avaient promise. Néanmoins , si l'on voulait réparer ces injures , ils consentaient à la paix.

En même temps , ils demandèrent des présens , et cherchèrent à rassembler des guerriers de toutes les parties de la côte , ainsi que de l'intérieur. Le 25 , un navire marchand qui toucha au Cap fournit quelques provisions , et le 29 , le capitaine *H. Brassey* , de Liverpool , arriva et donna tout ce qu'il put pour subvenir aux besoins des blessés et des malades. Ayant connu depuis long-temps les

chefs ennemis, il essaya de faire la paix, mais sans succès. Les Gurrahs et les Condoes avaient fourni un renfort, et les guerriers de la côte, espérant s'emparer de la propriété des colons, avaient consenti à renouveler la guerre. Le 30 novembre, à quatre heures du matin, ils recommencèrent l'attaque, au même moment, de deux côtés opposés. Pénétrant le long des bords escarpés et fangeux de la rivière jusqu'à l'angle occidental de la palissade, ils firent feu, mais ils furent repoussés avec perte par une décharge de canons. Dix minutes après, ils retournèrent au combat un peu plus haut et avec plus de vigueur, et firent ensuite un troisième effort sans réussir.

Du côté opposé, un corps nombreux, caché par une chaîne de rochers à la distance de 120 pieds, s'approcha sans être vu jusqu'à 40 pieds du camp, qu'il attaqua avec furie. On dirigea sur lui une batterie de 2 canons, qui, après quelques coups, l'obligea à se retirer derrière les rochers; mais des tirailleurs, protégés par ces mêmes rochers, des arbres abattus et de grandes fourmilières, continuèrent le feu. Le corps principal se rallia et revint quatre fois à la charge; ensuite il prit position vers le poste méridional, où il fut exposé au feu du canon, et forcé encore de se retirer. Du côté de l'ouest, l'attaque dura 70 minutes; de celui de l'est, 90 minutes. Le nombre d'assaillans était plus grand que dans l'attaque du 11; mais leur perte fut moins considérable. Leurs fusils, des plus fortes dimensions, étaient chargés de morceaux de cuivre et de fer. Il paraît que tous les rois de la côte ont des canons; mais ils mettent une demi-heure à les charger, et ils croient que ce n'est que par sorcellerie que les Américains les tirent cinq ou six fois par minute. Trois des colons qui servaient les canons au poste oriental furent blessés, dont un mortellement. Trois balles percèrent les habits de l'agent sans le blesser. Un mauvais canif, un rasoir et une épinglette, servirent d'instrumens de chirurgie pour panser les blessures.

La nuit, après le combat, l'officier du poste occidental, ayant découvert quelque mouvement dans ce quartier, fit plusieurs dé-

charges de canon et de mousqueterie , ce qui attira l'attention du capitaine du navire anglais *le Prince-Régent* , qui tenait le large près du Cap , où il attendait l'aurore pour savoir ce qui se passait. Un *krooman* lui donna des renseignemens sur la situation de la colonie. Ce navire, chargé de munitions de guerre , avait à son bord le capitaine Laing , de l'infanterie légère royale d'Afrique , et l'équipage d'un navire capturé par le lieutenant Gordon. Les officiers se rendirent auprès de l'agent de la colonie, et, en qualité de neutres, ils essayèrent de pénétrer les intentions de l'ennemi. Les chefs, accablés de chagrin et de honte, leur accordèrent une entrevue, et signèrent un traité d'après lequel ils consentirent à une suspension d'armes pour un temps indéfini, et s'engagèrent à soumettre tous leurs différends au gouverneur de Sierra-Leone.

Par cette intervention, la colonie devint invincible contre toutes les forces combinées des naturels. Les colons exprimèrent leur reconnaissance à ces hommes généreux, qui devinrent les victimes de ce dévouement : Gordon et huit de onze marins qui s'étaient offerts comme garans de la trêve, étaient morts de maladies à bord de la goëlette, le 4 décembre, quatre mois après son départ de la côte (1).

Le 8 décembre, une forte goëlette armée en course, portant le pavillon de Colombia, jeta l'ancre dans la radé. Elle était commandée par le capitaine Welsey, citoyen des États-Unis ; plusieurs des officiers en étaient aussi citoyens. Pendant quatre semaines de séjour, ce capitaine prêta ses ouvriers pour mieux fortifier l'établissement, et un chirurgien pour soigner les blessés.

Le 12 mars, les enfans captifs furent rendus à la colonie, d'après une décision du conseil des chefs du pays. Confiés aux soins de femmes âgées, celles-ci avaient tellement gagné leur affection, pendant ces quatre mois de captivité, que les parens se trouvèrent

(1) Voy. le 7^e rapport annuel de la Société de Colonisation.

forcés de les arracher de leurs bras , au milieu des expressions les plus marquées de l'attachement mutuel.

Les provisions de la colonie se trouvaient de nouveau presque épuisées , lorsque le 31 , la *Cyane* , des États-Unis , commandée par le capitaine Spence , arriva à Montserado. Cet officier fit réparer la goëlette désemparée *l'Augusta* , et mettre à bord une quantité de provisions suffisante pour l'établissement , et un équipage sous les ordres du lieutenant Richard Dashkill. En même temps , on continua la construction de la tour dite *Martello* et de la maison de l'agent , qui furent presque achevées avant le 20 avril. Les gens de l'équipage de la *Cyane* furent aussi les victimes de leurs généreux services : les maladies qu'ils avaient gagnées au Cap en enlevèrent 40 , bientôt après leur arrivée aux États-Unis (1).

Une autre circonstance heureuse fut l'arrivée du navire *Oswego* , venant des États-Unis , ayant à bord 66 émigrés des États du centre , un médecin , et beaucoup de provisions pour la colonie (2).

Le 12 juin 1827 , la goëlette américaine *Shark* , sous le commandement du lieutenant Norris , arriva pour l'inspection de la colonie , d'après les instructions du secrétaire de la marine. Cet officier fit tous ses efforts pour réprimer la traite et fortifier les relations entre les naturels et les colons. Dans son rapport , il représente la colonie comme très-florissante , les colons en bonne santé , satisfaits , et vivant en harmonie avec les naturels du pays.

Le 11 avril , la goëlette *la Doris* arriva à Liberia , de la rade de Hampton , en Virginie , ayant à bord 93 émigrés , la plupart de la Caroline du nord. Ils furent établis à Caldwell , sur le Saint-Paul.

(1) Il est bon de remarquer que ce navire venait de faire antérieurement une longue campagne de croisière aux Indes occidentales.

(2) Histoire de la colonie de Liberia , depuis le mois de décembre 1821 jusqu'en 1823 , par J. Ashmun , rédigée d'après les archives de la colonie ; 42 p. in-8°. Washington , 1826.

D'après un décret de la cour suprême des États-Unis, 142 Africains, repris des navires négriers, furent renvoyés dans leur pays natal à bord du navire *Norfolk*. Ce navire partit de la Savannah, en Géorgie, le 10 juillet, et jeta l'ancre au Cap Montserado le 27 août. L'agent trouva moyen de les placer pour environ trois ans chez les colons, excepté une vingtaine qui restèrent à la charge des États-Unis.

La population de la colonie, y compris ces émigrés, était alors de plus de 1200 individus. De ce nombre, 533 furent introduits en 1827.

Le 15 janvier 1828, le brick *la Doris* arriva des États-Unis à Liberia avec 107 passagers, dont 62 esclaves affranchis. Dans la longue traversée de soixante-un jours, une seule personne âgée mourut, mais ensuite 24 périrent de maladie.

Le 17 du même mois, la goëlette *Randolph* arriva des États-Unis, après un voyage de vingt-six jours, avec 26 Africains qui avaient été affranchis par leurs maîtres, près Cheraw, dans la Caroline du Sud.

Le 19 février, le *Nautilus* arriva à Liberia, après un voyage de cinquante-quatre jours, de la rade de Hampton, en Virginie, avec 164 passagers de la Caroline du Sud.

Dans le dernier rapport annuel de la Société américaine, il est dit qu'environ 600 hommes de couleur libres cherchaient un passage à Liberia; que six propriétaires avaient offert 165 esclaves à la Société, et qu'on en avait demandé l'exportation de plus de 200; que le navire *Harriet* allait mettre à la voile de Norfolk, ayant à bord 160 émigrés, destinés pour l'établissement de Saint-Paul. De ce nombre, 18 étaient de Norfolk, 67 de Richmond, et 19 de Petersburg, en Virginie.

L'accroissement annuel des gens de couleur esclaves et libres des États-Unis est évalué à 52,000. Si on retranche ceux qui n'arrivent pas à l'âge de puberté, et ceux au-delà de 50 ans, qui n'ajoutent rien à l'accroissement, il faut en transporter annuellement

30,000, afin de diminuer la population de cette race. L'accroissement annuel des noirs libres n'étant que de 6,000, il sera facile de les envoyer en Afrique (1).

Acquisitions de terres. Les agens de la Liberia ont trouvé moyen d'augmenter le territoire par plusieurs acquisitions importantes de terres. 1° Toute la rive gauche de la crique de Stockton, depuis le Montserado jusqu'à la rivière Saint-Paul, fut achetée le 11 mai 1825. Il y a trois établissemens florissans dans ce district. 2° Toute la rive droite de l'île de Bushrod a été cédée à la Société, et plusieurs familles y sont établies. Le sol en est fertile; la situation en est agréable. L'acte de cession de ce territoire fut exécuté sur la rivière Saint-Paul, le 15 décembre 1827, entre l'agent de la Société, et *Mary-Mac Kenzie*, propriétaire de la partie septentrionale de ladite île, qui renferme, dit M. Ashmun, 20,000 acres de terres basses, destinées à devenir le verger du district de Montserado.

2° Les rois Pierre, Long Pierre, Gouverneur, Zoda et Jimmy, en personne et par leurs représentans, pour eux-mêmes et leur peuple, d'une part, et J. Ashmun et C. M. Waring, agent et vice-agent de la Société américaine, de l'autre, s'étant assemblés, le 11 mai 1825, à Goerah, dans l'île de Bushrod, ont signé une paix perpétuelle. La colonie américaine s'engage à ne jamais troubler lesdits rois ni le peuple dans la possession tranquille des terres qu'ils occupent ou pourront occuper à l'avenir. Avec leur consentement, la colonie doit prendre possession de terres non occupées, bornées vers l'ouest par la crique de Stockton, au nord par le Saint-Paul, avec la libre navigation de cette rivière. En considération de ce droit, la Société de colonisation paiera 500 bars de tabac, 3 barriques de rum, 5 de poudre, 5 pièces de long buff, 5 caisses de pipes, 10 fusils, 5 ombrelles, 10 pots de fer et 10

(1) *V. M. Clays' address at the 10th annual meeting of the Colonisation Society.*

paires de souliers. Lorsque la société jugera convenable de réclamer les terres incultes entre les rivières de Saint-Paul et de Montserado, elle invitera lesdits rois de s'assembler pour en arrêter les conditions (1).

3° Par un traité fait avec les chefs du cap Mount, le 12 août 1826, ils cédèrent à la colonie une portion de terre située près l'endroit du débarquement, au cap Mount, s'engageant à y établir une factorerie pour la colonie, à garantir la sûreté des personnes et de leurs propriétés, et à ne jamais vendre leur pays ou en accorder le droit d'occupation à aucun Européen ou autre étranger, et à ne jamais permettre à d'autres qu'aux colons de Liberia d'y établir une factorerie, soit pour la traite, soit pour les échanges, mais de les obliger de trafiquer directement avec leurs navires. La colonie cède de sa part au gouverneur du cap Mount le droit d'établir une maison de commerce au cap Montserado, et provisoirement dans l'île de la Persévérance, ainsi que le droit d'employer un agent commercial choisi parmi les colons. Les peuples des deux caps se considéreront comme amis et membres de la même famille.

4° Par un autre contrat, du 27 octobre 1825, le terrain situé des deux côtés de la rivière Young-Sester, depuis son embouchure jusqu'à sa source, à la distance d'une demi-lieue de chaque bord, fut cédé à la Société américaine par le roi Freeman, pour une barrique de tabac, un poinçon de rum et six caisses de pipes (2).

5° D'après une convention faite, le 11 octobre 1826, entre les chefs de Junk, les rois Prince Will, Tom et Pierre Harris, et G. Ashmun, les premiers cédèrent à la colonie tout le territoire situé vers les embouchures des rivières Red Junk, et Junk, borné au N.-O. et N. par l'Océan et l'embouchure de Red Junk, au N.-E. par ladite rivière, à l'E. par une ligne qui traverse la par-

(1) Voy. le 11^e rapport annuel, p. 63 et 64.

(2) See 11th annual Report, appendix, n^o 6.

tie la plus étroite de la péninsule, depuis le Red Junk jusqu'à la rivière Junk; au S.-E. par cette dernière rivière, et au S. et S.-O. par la même rivière et l'Océan. Lesdits rois s'engagent à y établir une factorerie de huit brasses de longueur et deux et demie de largeur, divisée en trois appartemens, dont l'un avec un bon grenier. Un agent doit y résider. Tous les trafiquans de la colonie doivent s'y rendre, et on réglera de temps en temps le prix des marchandises.

6° Le 17 novembre 1826, l'île de la Factorerie, située sur la rivière Saint-Jean, dans le pays du Grand-Bassa, fut cédée à la colonie de Liberia par Joe Harris, avec le consentement du roi et des chefs du pays. Cette île, située dans l'affluent septentrional de cette rivière, a une étendue de 4 milles en longueur sur un demi-mille environ de largeur, et contient 1000 acres. Le prix de cette île fut ainsi réglé : 1° un poinçon de rum, 3 caisses de pipes, 4 bars et une barrique de tabac, 10 fusils, 10 pièces de draps, 5 pots, 5 bars de chapelets, 1 *neptune*, 4 barres de fer, 3 barriques de poudre, 10 coutelas et 100 pierres à feu (1).

7° Le 20 novembre 1826, une assez grande étendue de pays, située sur le bord méridional de Grand-Bassa, fut cédée à la colonie par Bob Gray, Jack Gray et Centipede, chefs de ce pays, pour 300 bars de marchandises (2).

8° Le 14 mai 1828, la colonie acheta une grande étendue de pays entrecoupée de rivières, qui établissent une espèce de barrière entre les peuplades de la côte et celles de l'intérieur. On y a formé un établissement agricole et une factorerie à la distance de 20 milles de Monrovia et au commencement de la navigation de Saint-Paul. *Boatswain*, chef puissant, s'engagea à ouvrir un chemin de commerce depuis sa ville jusqu'à cet établissement, distant de 100 milles. Au-delà de sa résidence les chemins sont ou-

(1) See 11th annual Report, appendix, n° 5.

(2) F. 11th annual Report, appendix, n° 4.

verts, et on croit qu'ils peuvent conduire jusqu'aux grandes villes de l'Afrique centrale.

9° On a acquis aussi le territoire de Junk, situé sur la côte entre les deux rivières de ce nom et à la distance de 40 milles au S.-E. de Monrovia. On espère ouvrir une communication de Montserado à *Young-Sesters*, distant d'environ 90 milles. Le territoire de Junk s'étend le long de la côte, à la distance de 5 milles au vent de la rivière du même nom, jusqu'à 2 ou 3 milles au-dessus. Il est arrosé par deux rivières considérables qui descendent, l'une du N.-N.-O., l'autre d'un pays montagneux à l'E.-N.-E., et coulant dans une direction presque parallèle, déchargent leurs eaux dans l'Océan, à la distance de 2 milles l'une de l'autre. Elles y ont formé une langue de terre de plusieurs milles d'étendue. La rivière au S.-E. de cette péninsule est nommée *Junk*; celle du côté du N. *Red-Junk* ou le *Junk-Rouge*, d'après la couleur de l'argile dont ses bords sont composés. Elles sont navigables pour les bateaux, la dernière à la distance de 40 milles et à celle de 5 du Montserado, où celui-ci est navigable. L'ancrage, à l'embouchure de ces rivières, est assez bon. Les naturels de ce district sont nombreux, laborieux et entreprenans. Le principal commerce consiste en riz et *cam-wood*. Les rivières présentent une communication fort étendue, par eau, entre les Bassas et le cap Montserado, et peut-être vers les *Sesters*, qui sera fort utile pour les intérêts de la colonie, dans une étendue de plus de 100 milles de côte (1).

Sous la juridiction de la Société se trouvent huit *stations*, non compris Monrovia, qui s'étendent du cap Mount jusqu'à *Trade-Town*, distance de 140 milles; savoir: cap Mount, Saint-Paul, Bushrod-Island, Junk, Saint-John, Factory, Bob-Grays-Factory, Factory-Island, et Young-Sesters.

Climat. — « La nature du climat de cette partie de l'Afrique, disent les colons, n'est pas bien connue hors du pays; car les habitans en

(1) *See 11th annual Report, n° 3.*

sont aussi robustes, aussi sains et d'une vie aussi longue que partout ailleurs. Nous n'y avons éprouvé aucune maladie épidémique, et selon les rapports des naturels, on n'en a jamais connu dans cette partie du continent. Mais le climat des tropiques influe beaucoup sur la santé des émigrés venant des régions tempérées, et particulièrement sur celle des jeunes gens et des vieillards. Dans les premières années de la colonie, les fatigues, les dangers et les privations qu'éprouvaient les colons occasionnèrent la mort de plusieurs d'entre nous. Maintenant nous sommes acclimatés, et pendant les trois dernières années, pas un des 40 émigrés des États méridionaux et du centre des États-Unis n'a été victime du climat. On peut, à l'arrivée, éprouver quelques légères indispositions; mais ensuite on jouit d'une meilleure santé que dans le pays hors des tropiques.

Productions végétales. — **FRUITS.** *Plantains* (*musa paradisiaca*); limons, citrons (*citrea*); tamarins (*tamarindus indica*); oranges (*aurantia Mala*); acajou à pommes (*cashew-nuts*); raisins, pêche des tropiques, cerises.

Légumes. La patate douce, cassada (*cassava* ou *manioc*); yams (*ignames*); cocou-nut (*cocos, nucis indica*); terre-noix ou jannotes (*ground-nuts*); concombres (*cucumis*); pumpkins (*cucurbita*); fèves et petits pois d'une grande variété.

Graines. Maïs, riz, café, poivre (*capsicum*), dont trois variétés, et aussi bon que celui de Cayenne; millet (*milium* ou *panicum miliaceum*). On prétend qu'on peut cultiver avec succès le coton, l'indigo et la canne à sucre.

Agriculture. Les colons, dans leur adresse aux gens de couleur des États-Unis, du 27 août 1827, s'expriment ainsi : « Ne croyez pas les bruits que des gens ignorans et malintentionnés font courir concernant la pauvreté du sol de ce pays. Nous croyons qu'il n'en est pas de plus fertile sur la surface de la terre que celui que nous cultivons; les naturels mêmes, sans instrumens d'agriculture, sans connaissance de cet art, et avec peu de travail, font produire plus de grains et de légumes qu'ils n'en consomment, et récoltent

plus qu'ils ne peuvent en vendre. Les bestiaux, les porcs, les brebis, les chèvres, les canards et les poules se multiplient sans autre soin que celui de les empêcher de s'égarer. Le cotonnier, le caféyer, l'indigotier et la canne à sucre y croissent spontanément. Le riz, le millet et le maïs y réussissent bien, ainsi qu'un grand nombre de légumes et d'arbres fruitiers. »

Le commerce des esclaves sur cette côte a été la cause de la grande négligence de l'agriculture ; néanmoins le prix des provisions n'est pas la moitié de celui des États-Unis. Près de la colonie, on peut acheter d'excellens bestiaux, de 3 à 6 dollars par tête ; le riz se vend moins d'un demi-dollar le boisseau, et l'huile de palmier, pour la cuisine, à 20 cents le gallon, ce qui équivaut à 6 livres de beurre. On peut acheter du café des naturels à 5 cents la livre. Les colons en trouvent assez pour leur consommation sur leur propre territoire.

Le capitaine Nicholson s'était procuré à Tunis, dans l'Archipel, et dans l'Asie mineure, beaucoup de graines précieuses, dont il a fait présent à l'agent de la colonie.

Commerce du pays. Il consiste en riz, huile de palmier, ivoire, écaille de tortue, bois de teinture, cire, café et or. On reçoit en échange les produits des manufactures des quatre parties du monde. Il y a presque toujours des navires européens ou américains sur la rade, et le mouvement dans les rues ressemble à celui des petits ports des États-Unis.

Plusieurs des colons ont acquis, dans l'espace de trois ou quatre ans, des propriétés pour la valeur de plusieurs mille dollars, et dans tous les établissemens on trouve non-seulement les choses nécessaires à la vie, mais encore beaucoup d'objets de luxe. On évalue le commerce du cap Mount à 50,000 dollars par an.

Le profit annuel d'une petite goëlette employée pour transporter les productions du pays à plusieurs factoreries établies sous la protection de la colonie sous le vent de Monrovia, est évalué à 4,700 dollars. On assure que cette somme suffirait presque pour

couvrir les frais et de l'agence des États-Unis et du gouvernement colonial.

On fait le commerce direct avec les navires des États-Unis, et un commerce indirect avec les peuplades de l'intérieur du pays, par le moyen des factoreries établies le long de la côte au commencement de l'année 1818. Quatre petites goëlettes appartenant à la colonie furent expédiées pour le commerce de la côte; plusieurs autres, construites à Monrovia, se préparaient pour la même destination.

On espère ouvrir une communication avec les peuplades de l'intérieur, par la rivière Saint-Paul.

Les navires étrangers qui entrent dans les ports de Liberia paient un droit de 50 cents par tonneau; ceux des États-Unis 25 seulement.

Commerce d'esclaves. Ce commerce existe encore, disent les agens, et la manière de le faire est affligeante pour l'humanité. Malgré les lois des différens pays pour la suppression de ce honteux trafic, l'avarice trouve toujours des moyens pour les éluder. La colonie de Liberia s'efforce de détruire la source de ce mal, en inspirant au cœur des barbares des sentimens fraternels.

Le gouvernement anglais a presque détruit la traite entre la Gambia, le cap Mount, le cap Palmas et l'équateur. Les naturels sont maintenant forcés de transporter leurs esclaves à travers les déserts jusqu'à Tripoli ou même jusqu'à Congo. Ce commerce, devenu, par ces difficultés, peu lucratif, doit cesser nécessairement bientôt.

Navigation. Les colons ont formé une compagnie pour améliorer la navigation de la rivière Montserado. Les secrétaires ont souscrit 1000 dollars pour cet objet, et, en même temps, ils se sont obligés d'en fournir 4000 en cas de besoin. Les directeurs de la Société américaine ont autorisé l'agent colonial de prendre des actions pour la valeur de 1000 dollars. L'acte de cette association, intitulé : « *Act of incorporation of the Montserado channelling company*, » a été ap-

prouvé en conseil, et signé à Monrovia le 2 octobre 1826 (1).

Il a pour objet d'ouvrir une navigation directe et facile pour les bateaux entre la rade et la ville, par un canal qui raccourcira la distance de 4 à 5 milles, et de creuser le lit du Montserado, afin que les navires puissent y entrer et amarrer ensuite au port de Monrovia (2).

Constitution de la Société américaine de colonisation pour l'établissement des gens de couleur libres des États Unis. Afin d'exécuter ce projet, la société doit coopérer avec le gouvernement général et avec celui des États qui ont adopté des réglemens sur ce sujet. Les officiers sont : un président, un secrétaire, un trésorier, un greffier, et un bureau composé desdits officiers et de 12 autres membres de la société élus nouvellement. Le conseil doit s'assembler le premier lundi des mois de janvier, avril, juillet et octobre, et toutes les fois que le président l'ordonne.

Tout citoyen des États-Unis peut en devenir membre, en payant un dollar par an, ou 30 pour sa vie.

Toute société formée dans les États-Unis pour coopérer pécuniairement avec cette association, sera considérée comme auxiliaire, et ses officiers auront le droit d'assister et de voter dans toutes les séances de ladite société et dans celle de son conseil.

Il y a déjà 110 sociétés américaines établies dans les différens États.

Constitution. Le plan du gouvernement civil de la colonie de Liberia a été adopté, le 22 octobre 1828, par les directeurs de la Société de colonisation américaine. L'agent de cette Société, qui réside dans la colonie, est investi du pouvoir supérieur, mais soumis à la constitution, aux droits accordés par la charte et aux décisions du conseil. (Art. 1.)

Tout homme de couleur qui a prêté serment de maintenir la

(1) *F. 11th annual Report of the American Society*, p. 78 et 79.

(2) *V. Observations of J. M. Aslunun*, 11th of June, 1827.

constitution, et qui est propriétaire de terres dans la colonie, a le droit de voter dans les élections des officiers civils et de se présenter comme candidat. (Art. 2.)

Les officiers civils de la colonie seront nommés annuellement. Le shérif est chargé de l'élection, en nommant pour cet objet un président, deux juges et deux clercs dans chaque établissement. (Art. 3.)

Les officiers de la colonie sont : un vice-agent, deux conseillers, un shérif, un trésorier et un greffier, et pour chaque établissement de 60 familles, deux commissaires pour l'agriculture, deux officiers de santé et deux censeurs. L'agent a le droit d'intervenir dans le choix des officiers pour des motifs qu'il doit faire connaître à temps, afin de renouveler le choix dans la même élection. (Art. 4.)

Le vice-agent doit agir en conseil avec l'agent dans toutes les affaires importantes, l'aider dans l'exécution des lois, et le remplacer en cas d'absence ou de maladie. (Art. 5.)

Le vice-agent et deux conseillers formeront un conseil pour délibérer sur les intérêts de la colonie. (Art. 6.)

Le vice-agent doit s'entendre avec les autres membres du conseil, relativement aux sujets qui ont des rapports avec les intérêts de la colonie, et les conseillers doivent l'aider de leurs avis. (Art. 7.)

Le shérif lui-même, ou par des députés, doit opérer pour organiser les élections, agir comme maréchal pour le gouvernement de la colonie, et faire le service de cet officier, comme en Angleterre et aux États-Unis. (Art. 8.)

Le secrétaire de la colonie doit garder tous les papiers et archives, enregistrer les actes de l'agent en son conseil, et publier les ordonnances. (Art. 9.)

Le greffier doit enregistrer toutes les pièces relatives à la propriété publique ou particulière, aux concessions de terres, aux patentes, aux licences, aux contrats et commissions. (Art. 10.)

Le trésorier est chargé de recevoir et garder tout l'argent et les

contrats publics qu'exigent les lois, et de n'en remettre ni payer, si ce n'est sur un ordre signé par l'agent ou le vice-agent de la colonie, auquel il fournira un état des finances à l'époque de l'élection annuelle de la colonie. (Art. 11.)

Les commissaires de l'agriculture doivent faire et présenter un rapport au gouvernement sur tout ce qui concerne cette science. (Art. 12.)

Les deux censeurs, munis de pouvoirs semblables à ceux des grands-jurés des États-Unis, doivent agir comme conservateurs des mœurs publiques et promoteurs de l'industrie nationale. (Art. 13.)

La cour judiciaire de la colonie est composée d'un agent et d'un nombre suffisant de juges de paix nommés par lui. Les instituteurs des écoles publiques sont nommés par le comité pour la direction des écoles de la colonie. (Art. 14.)

Lois de Liberia. Les lois qui subsistent furent approuvées par la Société américaine de colonisation, le 19 août 1824.

La sédition, la mutinerie, l'insubordination ou la désobéissance aux autorités constituées, sont considérées comme crimes et justiciables de la cour ordinaire de justice, de celle des sessions, ou même de l'agent. (Art. 1.)

Les rixes, les émeutes, l'ivresse, la violation du sabbat, l'impudicité et le libertinage sont considérés comme des infractions à la paix publique, et soumis à la décision des juges ou à la cour des sessions, qui inflige une amende, l'emprisonnement, le carcan ou le fouet. (Art. 2.)

Le vol simple, si les objets volés n'excèdent pas la valeur de 5 shellings, est puni, d'après la sentence du juge, ou par la cour des sessions, par une amende de quatre fois la valeur des objets, et le coupable est obligé de fournir caution pour vingt fois leur valeur. (Art. 4.)

Le grand larcin et la félonie sont punis, d'après une sentence judiciaire, par le fouet, l'emprisonnement, les travaux forcés et la chaîne. (Art. 5.)

Tout individu mâle et robuste qui reçoit des rations doit travailler, sous la direction des commissaires des travaux publics, deux jours par semaine. (Art. 6.)

Les biens de ceux qui s'opposeront aux décisions du conseil des directeurs, seront confisqués, et ils seront chassés de la colonie. (Art. 9.)

Aucun individu ne peut s'établir sur le terrain de la colonie sans la permission de la société ou d'un agent. (Art. 11.)

On peut chasser de la colonie ceux dont les offenses en troublent la paix et le bon gouvernement. Leurs propriétés passeront à leurs plus proches parens résidant dans la colonie, et s'ils n'en ont pas, elles retourneront à l'État. (Art. 12.)

Le jugement par juré aura toujours lieu, et toutes les procédures judiciaires seront réglées par la loi commune et par les sentences des cours de la Grande-Bretagne et des États-Unis. (Art. 14.)

Tout individu sera libre de léguer ses biens par testament. (Art. 15.)

Le tiers de toutes les terres accordées aux propriétaires sera réservé pour les nécessités publiques. (Art. 16.)

Personne ne deviendra propriétaire des terres sans y demeurer, et il doit en cultiver au moins deux acres ou exercer quelque métier, avec le consentement de l'agent. Il doit aussi faire construire une maison solide sur son propre terrain. Elle sera bâtie en pierres, en briques, en pisé ou en charpente, couverte de tuiles et assez grande pour loger commodément toute sa famille. (Art. 17 et 18.)

Les terrains publics de la ville doivent être entourés d'une palissade. (Art. 20.)

Tout homme marié aura, outre son lot de ville, 5 acres de terre de plantation, 2 pour sa femme et 1 pour chaque enfant chez lui; mais une famille ne peut posséder plus de 10 acres. (Art. 22.)

Nul colon ne peut acheter des terres des naturels. (Art. 23.)

Il est permis aux missionnaires qui arrivent à la colonie avec l'autorisation de la Société, d'y résider aussi long-temps qu'ils exercent leurs fonctions pastorales.

Les colons, dans leur lettre du 4 septembre 1827, adressée aux gens de couleur libres aux États-Unis, disent que le premier objet de leur émigration en Afrique était celui d'une liberté bien entendue, non pas une liberté licencieuse et sans gouvernement, mais celle de la parole, des actions et de la conscience, qui distingue les citoyens libres d'un État libre : la liberté qu'il était impossible d'acquérir pour nous et nos enfans dans notre pays natal. Notre constitution nous accorde, autant qu'il est possible, dans notre situation, tous les droits et privilèges des citoyens des États-Unis. Nous sommes propriétaires du sol que nous cultivons; nous avons contribué à établir nos lois; notre opinion est respectée, et on ne peut être jugé que par un jury de ses concitoyens. Nous avons établi une association dans le pays de nos ancêtres où nous n'éprouvons rien de cette infériorité dégradante qui était attachée à notre couleur dans l'Amérique. Cette émancipation morale, cette liberté de l'esprit si long-temps enchaîné, nous récompense mille fois de toutes les peines que nous avons éprouvées pour y arriver, et nous sommes reconnaissans envers Dieu et nos protecteurs américains pour ces heureux avantages. Nous avons secoué le fardeau de nos épaules : nous respirons et nous marchons librement. Nous ne vous invitons pas à venir vous établir parmi nous; car nous ne connaissons pas ceux qui préféreraient une indépendance raisonnable et la considération de leurs concitoyens à cet engourdissement d'esprit et à cette pauvreté nonchalante, qui sont votre partage et celui de vos enfans dans l'Amérique. Mais si vous êtes capables d'aspirer à une meilleure condition, nous pouvons décider la question et vous affirmer que vous bénirez le jour où vous vous déciderez à devenir citoyens de Liberia.

La *milice* de Liberia consiste en corps de volontaires organisés par le gouvernement de la colonie. Les officiers sont commandés par l'agent; ils sont jugés par une cour martiale et générale.

Infirmerie des invalides. Cet établissement est placé sous la direction de l'agent de la colonie, d'un conseil et d'un médecin. Tout colon qui

a besoin des secours de la médecine, les veuves et femmes indigentes, les orphelins et orphelines qui ne sont pas malades et tous ceux qui ne sont pas en état de se soutenir peuvent être admis dans l'infirmerie, sur un billet d'un des directeurs. Le directeur y réside. Le médecin fait ses visites au moins trois fois par semaine. Il y a douze chambres, six pour les hommes et six pour les femmes ; un grand réfectoire et une salle pour le service divin. Tous mangent à la même table : chaque personne a un lit : les draps sont changés une fois par semaine ; chaque individu soigne sa chambre et change de chemise tous les quatre jours. Les provisions consistent en productions du pays, qui sont à bon compte. L'objet principal de l'établissement est de fournir des matériaux, des outils et un travail suivi à toutes les personnes qui y sont admises, conformément à leurs occupations antérieures, leur sexe, leur âge et leurs infirmités. Le cuisinier, l'intendant et la blanchisseuse ont une solde journalière : toutes les autres personnes sont employées selon leur travail, en prélevant les frais de leur logement, nourriture et habillement, savoir : deux dollars par semaine pour les hommes, un et demi pour les femmes, et un pour les enfans. Les femmes se blanchissent elles-mêmes : les hommes lavent et nettoient leurs chambres. Les travaux prescrits sont : 1° faire la cuisine ; 2° soigner les malades ; 3° blanchir, non-seulement pour l'infirmerie, mais aussi pour ceux qui veulent y envoyer leur linge ; 4° coudre ; 5° faire des seines ; 6° moudre le *cam-wood* (bois rouge d'Afrique) ; 7° pulvériser l'ocre, qui abonde dans le pays ; 8° préparer les étoupes ; 9° éplucher, carder, filer et tisser le coton ; 10° faire des bardeaux, des douves, des balais, des manches de cognées et de houes, des rames et des cordes.

La nourriture consiste en riz préparé de différentes manières pour chaque repas, en bananiers, ignames, pommes de terre, légumes, viande fraîche deux fois par semaine, et salée une fois, une chopine de soupe au dîner, du maïs pour en faire du *mush*, deux fois par semaine, et thés deux fois par semaine, du café adouci avec de la mélasse journellement. Ceux qui ne peuvent pas sortir de leur

chambre ont du poulet et de la fécule des racines du *galunga* (*marranta*) en anglais *indian arrow-root*.

M. Nicholson, capitaine du navire l'Ontario des États-Unis, après avoir visité la colonie, disait que les peuplades voisines commencent à sentir que c'est la civilisation et la religion qui donnent aux hommes ainsi réunis leur supériorité sur les autres. Ce qu'ils ont vu parmi les colons a excité leur curiosité, et le philanthrope peut prédire le jour où l'influence d'une colonisation plus étendue fera cesser la traite et propagera la langue et la religion de cette société parmi les barbares de cette région.

Il est question d'acheter un pays nommé *Tabocanté*, situé entre le grand Bassa et Young - Sesters. Il abonde en café ; mais le sol est pauvre vers la mer, et il n'y a pas de rades.

Les chefs qui occupent le pays vers la source de la rivière Junk ont manifesté le désir d'y avoir un établissement pour les intérêts de l'agriculture et du commerce.

La colonie se propose de former un établissement agricole vers les sources de la rivière Montserado, où le sol est fertile.

Au cap Palmas, la côte, après avoir suivi la direction de l'est à l'ouest, depuis l'entrée de Biafra, se dirige au nord-ouest, et passant par Liberia, s'étend presque sans interruption jusqu'au cap Roxo. L'île de Bulama, située à l'embouchure de Rio-Grande, près de l'autre extrémité de la côte sud-ouest, non loin du cap Vert, est le point le plus favorable à l'arrivée des vaisseaux américains. La possession du cap Palmas est la clé de toute la côte méridionale de l'Afrique et des pays environnans qui s'étendent à l'est jusqu'à l'entrée de Biafra. L'établissement d'une colonie y deviendrait, dans peu d'années, un dépôt important pour tous les produits naturels ou manufacturés des étrangers, par le commerce avec les nations qui l'habitent à l'est. Les vents alisés qui suivent la côte d'Afrique rendent le retour vers le nord très-difficile en toute saison et particulièrement en celle des pluies. La difficulté d'y faire alors des observations et la variation des courans empêchent les capitaines

de connaître leur véritable situation, et les exposent continuellement à se briser sur la côte. Du cap Palmas, ou au nord de ce lieu, il est beaucoup plus facile de retourner, en toute saison, au cap Vert, et de là aux États-Unis. Mais, au sud du cap Palmas, on est exposé continuellement à de grands dangers. Un établissement à ce cap deviendrait, comme à Monrovia, un marché pour les nations voisines, et les commerçans le préféreraient à toute position plus à l'est, même avec l'espoir de profits plus considérables. Outre les avantages commerciaux du cap Palmas, sa rade offre le meilleur ancrage entre Montserado et Voltu. Ses contrées environnantes sont montueuses, fertiles, entrecoupées de nombreux ruisseaux propres à établir des moulins. Le point à l'extrémité méridionale de la côte sud-ouest formera une barrière naturelle à l'empire que nous espérons qui s'organisera en Afrique.

Une seconde position avantageuse est celle de l'île de Bulama, qui a 17 milles de long et 9 de large. Elle s'élève graduellement de la côte jusqu'à une bonne hauteur au centre. Sa rade est une des meilleures des côtes d'Afrique, et la hauteur des marées offre toutes facilités pour l'établissement des moulins. Les brouillards y sont moins épais que sur la côte inférieure, et les pluies y durent un mois de moins qu'à Montserado.

En 1793, une compagnie de négocians anglais en prit possession; mais les maladies, qui furent le résultat de leur inconduite, leur firent abandonner cette île, qui n'a, depuis, été occupée par aucune puissance. Le Rio-Grande, à l'embouchure de laquelle elle est située, coule à travers la partie la plus riche et la plus fertile de l'Afrique. Il arrose le pays visité et décrit par le voyageur Park. Sa source n'est éloignée que de quelques journées de celle du Sénégal, de la Gambia, ainsi que de celle de la rivière St.-Paul, où nous avons un établissement. On sait maintenant que la rivière mystérieuse de l'Afrique a sa source à peu de distance de Rio-Grande. Les navires arrivant d'Amérique après avoir touché au cap Vert, puis au cap Roxo, se dirigent sur Liberia. Un établisse-

ment à Bulama rendrait plus court et moins difficile le voyage des États-Unis aux colonies d'Afrique ; et le climat analogue à celui des États-Unis serait plus favorable aux émigrés venant du pays au nord de Potomac.

Entre Bulama et Liberia se trouve la colonie de Sierra-Leone, que les Anglais ne pourraient conserver sans perdre beaucoup d'hommes, et qui se réunirait nécessairement un jour avec les établissemens, lorsqu'ils viendront à s'étendre. Une fois établis sur les bords du Rio-Grande, nous serons en possession de celle du Sénégal et de la Gambia, et les nations qui habitent vers les sources du Niger viendront commercer avec nous ; et si le cours de la rivière St-Paul est tel que nous le croyons, nous aurons une communication facile, par eau, entre l'intérieur et notre capitale. Alors notre littoral comprendra les embouchures de la Gambia, de Rio-Grande, Nunes, Pongos, Sierra-Leone, le Cap-Mount, Liberia et la nation Kroo (1).

Dans le douzième rapport annuel (pag. 16) de la Société américaine pour la colonisation des gens de couleur libres des États-Unis, de 1829, se trouvent de nouveaux renseignemens sur Abduhl Rahhahman, l'infortuné prince des Matres, qui s'était embarqué avec sa femme à bord du navire *Harriet* pour la Liberia. Ce Maure est né à la ville de Tombuctoo, dont son grand-père Abrahima était roi. Le père du jeune prince (qui portait le nom de grand-père) l'avait envoyé à Footah Jallo, pays très-étendu, fertile et bien peuplé, et situé à environ 1200 milles anglais de Tombuctoo, dont il dépendait alors ; mais ensuite il s'en sépara par l'influence d'Almam Ibrahim qui en devint chef. Après avoir passé une partie de sa jeunesse à Teembo, chef-lieu de Footah Jallo, Prince retourna à Tombuctoo, où il finit son éducation ; ensuite il entra dans l'armée de Footah Jallo, où il se distinguait à l'âge de 26 ans. Nommé au

(1) *Proceedings of the American colonisation Society at their 11th annual meeting*, p. 9 et 10.

commandement d'une force destinée à agir contre les Hebohs, nation qui occupait le pays situé au nord du premier ; il fut pris prisonnier avec presque tous ses hommes et mis à bord d'un bâtiment négrier destiné pour les Indes occidentales : il y fut vendu comme esclave, et ensuite envoyé à Natchez, aux États-Unis, où il resta dans cette condition pendant quarante ans.

Le docteur Cox, chirurgien à bord d'un navire américain, qui faisait le commerce sur la côte d'Afrique, y étant débarqué, s'égarait et fut abandonné par le navire. Dans cette triste situation, il résolut de pénétrer dans le pays, et après plusieurs jours de voyage il arriva à la ville capitale de Footah Jallo. Blessé à la jambe, malade, il fut accueilli par Prince et son frère, qui lui donnèrent l'hospitalité pendant six mois. Il s'embarqua ensuite à bord du même navire qui l'avait abandonné dans son voyage antérieur. Après 16 ans de séjour à Natchez, Prince y rencontra et reconnut le docteur Cox. Celui-ci, pénétré de sentimens de reconnaissance envers cet esclave, voulut obtenir sa liberté, et trouva moyen de recommander cet Africain à l'attention du gouvernement des États-Unis, qui lui accorda un passage pour son pays natal. L'histoire de ses malheurs a excité beaucoup de sympathie parmi les habitans desdits États, qui ont déjà souscrit la somme de 4000 dollars pour la rançon de ses enfans et leur passage à Liberia.

Les directeurs de la colonie espèrent tirer de grands avantages de l'influence de Prince, qui écrit l'arabe avec facilité et parle plusieurs langues d'Afrique.

Parmi ses parens, se trouvent plusieurs chefs redoutables des pays situés entre Teembo et Tombuctoo, et le trône de Footah Jallo, distant seulement de 200 milles de Liberia, a été occupé, en 1825, par son frère Abdule Kadre, qui est représenté comme doux et pacifique.

M. Harrison, de Virginie, dans son intéressant discours, dit : Il y a maintenant onze ans que la société a été fondée. Le rapport d'aujourd'hui ne permet pas de douter du succès complet qu'elle

obtiendra, si le peuple des États-Unis lui continue sa protection. Déjà nous pouvons considérer l'Afrique comme régénérée par ses fils revenus dans son sein, et l'association de Liberia comme une souche fertile qui reportera dans l'intérieur de l'Afrique les sentimens d'humanité et de civilisation (1).

W.

TABLES DES PRINCIPALES POSITIONS GÉONOMIQUES DU GLOBE, recueillies et mises en ordre d'après les autorités les plus modernes; en deux parties, renfermant les expressions de position de tous les points maritimes connus, classés par ordre alphabétique, avec les noms des observateurs et des auteurs auxquels les chiffres sont dus; plus un appendice contenant dans leur ordre géographique la dénomination des élémens des principaux points, à l'usage particulier des constructeurs de cartes, par Ph. J. Coulier, 494 p. in-8°. Paris, 1828. — Chez Hector Bossange, quai Voltaire, n° 11.

La représentation d'un pays sur le papier dépendant des élémens de position que l'on a relevés, les constructeurs de cartes éprouvent beaucoup de difficultés à coordonner les différentes parties qui doivent former les cartes géographiques:

La longitude et la latitude sont les deux élémens principaux de toute carte.

L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, jaloux de servir la science, a choisi, sur plus de 80,000 positions géonomiques prises avec une rigoureuse précision par des auteurs dont il cite les chiffres, 20 à 22,000 points, pour former un volume de 500 pages environ, divisé en cinq colonnes, donnant, 1° l'indication des lieux; 2° le nom des pays; 3° la latitude; 4° la longitude prise du méridien de l'Observatoire de Paris, auquel tous les autres méridiens ont été rapportés; et enfin les noms des auteurs et des ouvrages qui lui ont fourni les élémens de son travail.

Aucun des chiffres n'a été pris dans des ouvrages antérieurs aux

(1) *V. 11th annual report, 1828.*

voyages de d'Entrecasteaux ; et Cook et La Pérouse ne sont cités que parce que leurs chiffres ont été maintenus dans les éditions de 1826 et 1827 des *Requisite Tables*, des *Ephémérides de Milan*, etc.

L'attention apportée par l'auteur à la transcription de ses positions, doit rendre son livre très-utile, particulièrement à la navigation et à la construction des cartes. En indiquant dans une courte préface les motifs qui l'ont déterminé dans cette publication, il dit qu'il a été guidé par cette vérité importante émise par le célèbre La Place, que « c'est de l'astronomie que la géographie, livrée jusqu'ici au hasard des conjectures, attend des lumières pour fixer irrévocablement les positions géographiques. »

Parmi les ouvrages consultés, sont cités plusieurs manuscrits très-curieux dont M. C. a dû la connaissance à la protection éclairée de M. le contre-amiral chevalier de Rossel, directeur-général du dépôt des plans et cartes de la Marine, qui a bien voulu donner à l'auteur accès à la belle bibliothèque de ce dépôt, et auquel, par reconnaissance, M. C. a dédié son travail.

On doit savoir gré à l'auteur des immenses recherches auxquelles il s'est livré pour arriver au but qu'il s'était proposé. C'est dans son genre le travail le plus complet qui existe. La faveur avec laquelle le gouvernement l'a accueilli doit lui présager un brillant succès auprès du public et des marins surtout, auxquels il sera de la plus grande utilité. Espérons que l'approbation de tous les amis des sciences géographiques engagera l'auteur à publier un jour son grand travail, que celui-ci doit faire ardemment désirer. W.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ I^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 5 juin 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Son Exc. le ministre de l'intérieur annonce que la Commission des sciences et arts a donné un avis favorable sur les publications de la Société et qu'elle se fera un plaisir de répondre plus tard aux désirs qui lui ont été exprimés.

L'Académie royale des sciences de Berlin écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de ses Mémoires pour l'année 1825.

M. de Navarette écrit de Madrid pour annoncer l'envoi du tome III de la collection des anciens navigateurs espagnols, publiée sous sa direction.

D'autres ouvrages sont offerts à la Société par MM. Barbié du Bocage, Dufour, Arthus Bertrand, Bailly de Merlieux, Bitouzé-Dauxmenil, Lea, etc.

La Commission vote des remerciemens aux auteurs, et ordonne le dépôt des ouvrages à la Bibliothèque.

M. Warden communique une lettre de M. Baradère, qui vient d'arriver à Paris avec une collection précieuse de monumens relatifs aux ruines de Palenquè, de Mitla et autres antiquités du Mexique, qu'il a recueillie pendant un séjour de deux ans dans les divers États de la République mexicaine. Ce voyageur a l'intention de soumettre sa collection à la Société, dans sa prochaine séance.

M. John Jump, maître d'anglais, soumet à la Société le modèle et la description détaillée d'un procédé qu'il croit utile à l'enseignement de la sphère. M. le colonel Bonne est chargé d'en rendre compte.

M. Jomard annonce à l'Assemblée l'arrivée de six jeunes Éthiopiens, achetés par le chevalier Drovetti, et envoyés en France pour y recevoir de l'instruction; ils ont été placés dans deux pensions des environs de Paris. Depuis le 22 mai dernier, jour de leur arrivée, ils ont commencé à donner quelque preuve de leur aptitude.

M. de Freycinet, au nom d'une Commission spéciale, fait un rapport sur la proposition de M. Vivier, relative à la gravure des coins de la médaille de la Société: le dessin du sujet, composé par cet artiste, représente la figure de l'Astronomie, invitant la Géographie à suivre ses leçons, c'est-à-dire, à s'aider des observations célestes.

La Commission centrale accueille avec reconnaissance l'offre généreuse de M. Vivier, et accepte, sauf de légères modifications, le choix du sujet qui lui est soumis.

M. Alex. Barbié du Bocage lit une notice sur les Baloutches, rédigée en 1811 par M. Raymond, consul de France à Bagdad.

M. Eyriès présente à ce sujet diverses observations qui sont renvoyées par la Commission centrale au Comité du Bulletin.

M. Bottin, l'un des commissaires pour le monument à élever à la mémoire de feu J.-R. Pacho, rend compte des mesures qui ont été prises pour exécuter la décision de la Société, ainsi que des dépenses faites jusqu'à ce jour.

Séance du 19 juin 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Son Exc. le ministre de la marine, président de la Société, transmet, de la part du capitaine Franklin, un exemplaire de la relation de sa seconde expédition dans les mers polaires; Son Exc. transmet aussi un volume des Mémoires de la Société royale de Londres.

La Société formée à Londres pour l'encouragement des traductions d'ouvrages de littérature orientale, adresse à la Société

un exemplaire de ses premières publications, contenant les voyages d'Ybn Batouta.

M. Barbié du Bocage rappelle à ce sujet diverses observations relatives au manuscrit original de cet ouvrage, dont M. Rousseau s'est occupé à Tripoli.

M. Jomard observe que la traduction qui vient de paraître n'est que celle de l'extrait du grand ouvrage d'Ybn Batouta, lequel est extrêmement rare, et dont il n'existe, dit-on, qu'un seul exemplaire au Kaire.

M. Lourmand, secrétaire de la Société des méthodes d'enseignement, adresse à la Société de géographie, en échange de son bulletin, les premiers numéros du journal d'éducation et d'instruction : il joint à cet envoi plusieurs exemplaires du prospectus de la fondation d'une école spéciale d'externes, autorisée par Son Exc. le ministre de l'instruction publique.

M. de Larenaudière offre à la Société sa notice sur la vie et les ouvrages de M. Pacho.

M. Alex. Barbié du Bocage présente, au nom de M. Rey, une carte de l'Arabie ancienne et du golfe arabe, publiée, en 1829, par M. Frédéric Campe. M. Rey met aussi sous les yeux de l'assemblée la carte des Gaules, de Reichardt, où l'auteur a tracé les routes suivies par Annibal, et les routes romaines d'après l'itinéraire d'Antonin et la table de Peutinger.

Sur la proposition de M. Alex. Barbié du Bocage, M. Frédéric Campe est porté, d'après son désir, sur la liste des candidats pour une place de correspondant étranger.

M. Bruguière adresse la suite de son manuscrit ainsi qu'une épreuve de la carte qui doit être jointe à son ouvrage.

M. Cadet, de Metz, rend compte de la notice de M. Delcros sur le terrain secondaire qui constitue la chaîne de Sainte-Victoire et les environs d'Aix.

M. Brué lit une note sur les tableaux de positions géographiques adressés à la Société, dans une de ses dernières séances, par

M. Thomas, ancien commissaire de marine. Renvoi au Comité du Bulletin.

M. Baradère met sous les yeux de l'Assemblée la collection des dessins représentant les antiquités du vieux Palenqué et de Milla, au nombre de 145, et recueillis dans plusieurs expéditions faites en 1784 et en 1808, par ordre du roi d'Espagne. Ce voyageur annonce qu'il doit recevoir incessamment les explications de ces différents dessins. Cette riche collection excite l'intérêt de l'assemblée, qui charge une commission spéciale de lui en rendre compte.

M. Jomard communique une lettre particulière qui vient de lui être adressée, en date du 25 février 1829, par M. le docteur Fr. Corroy, Français, directeur de l'hôpital de Tabasco, établi dans le pays depuis 30 ans. Cette lettre a pour objet principal d'annoncer son prochain départ pour les ruines de Palenqué.

M. Alex. Barbié du Bocage lit une notice de M. Rifaud sur les fouilles et les découvertes faites en Égypte par ce voyageur, dans la partie est de la butte appelée Koum-Medinet-el-Farès, ancienne capitale du Fayoum. Cette description est accompagnée des coupes et des plans des fouilles. Renvoi au Comité du Bulletin.

§.2. *Admissions, Ouvrages offerts, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 juin 1829.

M. HENRI BARADÈRE, chanoine de Tarbes.

M. VALLÈS, élève ingénieur des ponts et chaussées.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 juin.

Par l'Académie royale des sciences de Berlin : *Mémoires de cette Académie pour 1825.* Berlin, 1828, 1 vol. in-4°.

Par M. de Navarette : *Coleccion de los viages y descubrimientos, que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo XV, etc., tomo III, viages menores, y los de Vespucio; poblaciones en el Darien, suplemento al tomo II.* Madrid, 1829, 1 vol. in-8°.

Par M. Arthus Bertrand : *Second Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, depuis le golfe de Benin jusqu'à Sackatou; par le capitaine Clapperton, pendant les années 1825, 1826 et 1827, suivi du voyage de Lander, de Kano à la côte maritime, traduit de l'anglais, par MM. Eyriès et de Larenaudière.* Paris, 1829, 2 vol. in-8°.

Par M. Dufour : *Troisième livraison de son Atlas de Géographie ancienne et moderne.*

Par M. Bitouzé-Dauxmenil : *Carte des cantons de la Haye-du-Puits, de Saint-Pierre et de Barenton,* 1828, 3 feuilles in-fol.

Par M. Barbié du Bocage : *Plan d'Orléans, lithographié par A. Macaire, suivant les opérations géométriques du Cadastre,* 1 feuille.

Par M. Bailly de Merlieux : *Encyclopédie portative, ou Résumé universel des sciences, des lettres et des arts. Histoire de l'industrie et du commerce.* Paris, 1829, 1 vol in-32.

Par M. Baudry : *Catalogue des livres anglais, italiens, allemands, espagnols, portugais, etc., qui se trouvent chez Baudry, libraire.* Paris, 1829, 1 vol. in-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles annales des Voyages,* cahier de mai.

Par MM. de Leuven et Ansart : *Journal des Voyages,* cahier de mai.

Par M. Arthus Bertrand : *Bibliothèque physico-économique,* cahier de mai.

Par M. Morlent : *Le Navigateur, Journal des Naufrages,* troisième cahier.

Par les auteurs : *Plusieurs numéros du Globe.*

Séance du 19 juin.

Par M. le capitaine John Franklin : *Narrative of a second expedition to the shores of the Polar Sea in the years 1825, 1826, and 1827,*

by John Franklin captain. R. N., F. R. S., etc., and commander of the expedition. London, 1828, 1 vol. in-4°.

Par la Société royale de Londres : *Philosophical transactions of the Royal Society of London for the year 1828*, part. II. London, 1828, 1 vol. in-4°.

Par la Société des traductions orientales de Londres : *The travels of Ibn Batuta, translated from the abridged Arabic manuscript copies, preserved in the public library of Cambridge. With notes illustrative of the history, geography, botany, antiquities, etc.*, by the rev. Samuel Lee, B. D. London, 1829, 1 vol. in-4°.

Par M. Beltrami : *A Pilgrimage in Europe and America, leading to the discovery of the sources of the Mississipi and Bloody River, with a description of the whole course of the former and of Ohio*. London, 1828, 2 vol. in-8°.

Par M. le baron Walckenaër : *Histoire générale des Voyages*, tome XVI. Paris, 1829, 1 vol. in-8°.

Par M. Frédéric Campe : *Carte de l'Arabie ancienne et du golfe arabique*, 1 feuille.

Par M. de Larenaudière : *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Pacho*, 1 brochure in-4°.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier d'avril.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*, cahier de mai.

Par M. Arthus Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*, cahier de juin.

Par M. Barbié du Bocage : *État des connaissances géographiques des Vénitiens*. In-8°.

Par la Société de la morale chrétienne : *Numéros 70, 71 et 72 de son Journal*.

Par la Société des méthodes d'enseignement : *Journal d'éducation et d'instruction pour les personnes des deux sexes*, numéros 1 à 15.

Par la Société de la Charente : *Cahiers de mars et avril de ses Annales*.

Par les auteurs : *Plusieurs numéros du Globe*.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

*Rapport de la commission de la Société royale des Antiquaires
de France (1).*

(Séance du 29 juin 1829.)

MESSIEURS,

La Société m'a chargé de rendre compte de la collection d'antiquités mexicaines de M. Baradère.

M. Dupaix, ex-colonel de dragons, à Mexico, fut chargé, par son roi d'Espagne, Charles IV, de parcourir le Mexique pour relever fidèlement les plans et les dessins de tous les anciens monumens qui pouvaient encore y subsister, et en donner la description. Il fit pour cet objet, dans un espace d'environ cinq années, trois expéditions successives, dans lesquelles il fut accompagné d'un dessinateur, nommé Castañeda, d'un secrétaire et d'un détachement de cavalerie. Les autorités locales des différentes villes par où il devait passer, avaient reçu ordre de lui fournir des renseignemens, des vivres, et une force auxiliaire en cas de besoin. Ces trois expéditions, qui coûtèrent au gouvernement une somme d'environ 100,000 dollars, firent connaître des monumens remarquables : la ville de Palenquè, dans la province de Chiapa, avec ses pyramides, ses aqueducs, ses temples et ses palais, et le palais de Mitla, dans la province d'Oaxaca, toutes deux situées dans la fédération mexicaine.

(1) La commission se composait de MM. Depping, président en l'absence de M. le baron de Montbret, Le Rouge, trésorier, et Warden, rapporteur.

Le grand temple de Palenquè, de forme carrée, est entouré d'un péristyle : il peut avoir environ cent mètres de longueur sur environ douze d'élévation; les murailles ont quatre pieds d'épaisseur; l'intérieur est divisé en plusieurs corps de logis, séparés par des cours. Du milieu de l'édifice s'élève une tour, qui probablement servait de belvédère. Il en reste encore quatre étages. Au-dessous du temple il y a de vastes souterrains, dans lesquels on descend par des escaliers. Les murailles sont ornées de bas-reliefs sculptés sur pierre, et revêtues d'un stuc très-fin. Les personnages sont de grandeur colossale.

Le palais de Mitla a la même longueur que celui de Palenquè; trois pierres plus ou moins longues, ayant chacune environ trois mètres de hauteur, sont posées les unes sur les autres par assises légèrement saillantes, et en forment l'élévation, qui a par conséquent neuf mètres. Tout l'intérieur de l'édifice est orné de grecques symétriquement sculptées sur le mur. Il n'y a de pratiqué sur cette immense façade que trois ouvertures : celle du centre forme un carré parfait; et peut avoir environ six mètres en tous sens; celles des côtés ont la même hauteur, mais elles sont beaucoup plus larges. On arrive à ce palais par des marches qui sont en partie détruites. L'édifice renferme aussi de vastes souterrains, où sont déposés les corps des monarques toltèques, car le nom de Mitla signifie sépulture des rois. Ces souterrains, comme ceux de Palenquè, sont encore à exploiter.

M. de Humboldt, lors de son voyage au Mexique, se procura des renseignemens sur les ruines de Palenquè, mais ne put les visiter; il a même fait graver un des monumens qui s'y trouvent, sous le titre de bas-relief, représentant le triomphe d'un guerrier. Il acquit aussi un autre dessin qui figurait l'adoration d'une croix (1). M. de Humboldt arriva à Mexico au moment où la collection de

(1) *Vues des Cordillères et Monumens*, etc., par M. de Humboldt, in-8°, tome II.

colonel Dupaix était en route pour Madrid. Oubliée à la Vera-Cruz, elle ne parvint point à sa destination, et M. Esteva, ministre des finances, l'a depuis envoyée à Mexico. Le voyageur anglais Bullock a aussi rapporté du Mexique une belle collection d'antiquités.

Après le retour du colonel Dupaix à Mexico, on se hâta d'envoyer en Espagne des copies d'une partie de sa collection de dessins : ce n'était qu'un échantillon. Plus tard elles furent gravées à Londres, sans aucune explication des figures.

Dans mon mémoire sur les antiquités de l'Amérique septentrionale, je donne la description d'une douzaine des figures les plus remarquables, qui ont été reproduites par la lithographie. On y trouve aussi quelques détails sur la découverte de ces monumens, avec une analyse des conjectures du docteur Cabrera, touchant leur origine.

J'y ai également joint une notice sur la collection des antiquités américaines de M. Latour-Allard, qui se composait, 1^o de cent quatre-vingts objets curieux, parmi lesquels plusieurs idoles des anciens Mexicains; 2^o de cent vingt dessins représentant divers monumens, et particulièrement les ruines de Palenquè; 3^o de quatorze feuilles d'anciennes peintures mexicaines sur papier d'agave. Cette collection a été en partie achetée par un Anglais.

La collection de M. Baradère se compose, 1^o de cent quarante-cinq planches représentant les monumens de Palenquè, tels que temples, maisons, fortifications, tombeaux, pyramides, ponts, aqueducs, vases, divinités, médailles, instrumens de musique, quantité de bas-reliefs ornés de caractères hiéroglyphiques, etc.; une partie des planches représente les monumens de Mitla, qui n'approchent pas de la perfection de ceux de Palenquè, mais dont le palais est néanmoins orné de grecques admirables;

2^o D'une scène de sacrifices humains, dessinée par les Astèques, sur papier d'agave. Au bas du tableau on aperçoit les peuples vaincus et le chemin par lequel les prisonniers se rendaient à l'autel du

sacrifice, où le prêtre est représenté tenant de la main gauche la victime par les cheveux, et levant de la droite une énorme massue. On voit encore sur les bords d'une rivière la pierre du sacrifice et plusieurs victimes enchaînées. Sur d'autres points, on y distingue des temples, des combattans et des prêtres armés de haches. Cette pièce est originale et d'une belle conservation; elle est mexicaine et n'a rien de commun avec les monumens de Palenquè et de Mitla;

3° D'un plan du lac Tezcuco et de Mexico, sur papier de palmier. Cette peinture est originale et remonte à l'établissement des Mexicains dans la plaine de Mexico. Cette pièce et la précédente ont fait partie de la collection de Boturini, qui les a enrichies de notes;

4° D'un tableau des impôts payés à Montezuma, également sur papier de palmier, et ayant appartenu à Boturini;

5° D'une généalogie des premiers rois mexicains, comprenant une période de cent quarante-cinq ans. Cette pièce n'est qu'une copie de l'original, qui fut détruit lors de l'incendie des archives;

6° D'un manuscrit d'environ huit cents pages, daté de 1559, qu'on suppose être l'organisation fiscale du Mexique, dressée par les premiers conquérans espagnols. Le sceau du vice-roi est en tête du manuscrit qui est écrit moitié en caractères hiéroglyphiques et moitié en langue espagnole. Ce monument peut devenir fort important sous le rapport historique;

7° D'une noix de coco, trouvée dans un sépulcre, aux environs de Mitla et ornée de grecques, à l'instar de celles qui décorent le palais: il renfermait des médailles qui malheureusement ont passé en d'autres mains;

8° D'un crâne en marbre sculpté en profil: il a été apporté de Palenquè, et est par conséquent d'une haute antiquité;

9° D'une cinquantaine d'idoles en terre cuite, de formes plus ou moins bizarres; de flageolets aussi en terre cuite, un lapin sculpté en pierre, un miroir en lave, des grelots en cuivre, des sceaux de

divers peuples en terre cuite, des caractères d'impression sur papier d'agave, et trois vases, dont un fort remarquable ;

10° D'un exposé de la doctrine catholique envoyé à Montezuma par les espions qu'il avait auprès de Fernand Cortès. Ce petit ouvrage, écrit en hiéroglyphes, est une copie exacte de l'original, sur papier d'agave, qui est conservé au cabinet d'histoire naturelle de Mexico.

M. Baradère a eu le bonheur de se procurer les dessins originaux, exécutés par M. Castañeda, qui accompagna l'expédition du colonel Dupaix en qualité de dessinateur. La signature de celui-ci, et l'extrait du contrat d'acquisition que nous donnons plus bas, ne laissent aucun doute à cet égard. Le gouvernement mexicain y prend l'engagement de remettre dans trois mois une copie de l'itinéraire de l'expédition et de l'explication des monumens. Une échelle très-exacte est placée au bas de chaque planche, qui toutes sont dessinées avec un soin extrême. Cette collection, à part quelques copies de planches plus ou moins remarquables, était ensevelie dans le cabinet d'histoire naturelle de Mexico. En l'exhumant, M. Baradère a rendu un véritable service à la science et aux arts. Il est à désirer que cette collection ne passe pas en des mains étrangères, et que la France, patrie des arts, ne soit pas privée du fruit de la découverte la plus importante qui ait été faite en Amérique, et qui donne à son auteur le droit de prétendre au prix proposé par la Société de géographie.

M. Baradère espère, à l'aide de ses relations avec le pays, se procurer des crânes analogues à ceux qui sont représentés dans les bas-reliefs de Palenquè, et beaucoup d'autres monumens encore enfouis dans le palais de Mitla, qui est la seule mine qu'un particulier puisse exploiter avec succès. Les sépultures royales qui s'y trouvent sont entièrement inconnues. Quant à l'édifice, M. le baron de Humboldt en a donné le plan et une description complète.

Il est bon d'observer que M. Baradère est le seul Européen à

qui le gouvernement ait donné la permission de recueillir les antiquités du pays, et d'exécuter des fouilles, depuis qu'il a été rendu une loi pour les défendre aux étrangers.

Voici l'extrait du contrat passé entre lui et le gouvernement mexicain :

Entre les soussignés, Isidore Icasse, conservateur du musée de la Fédération, et Henri Baradère, tous deux autorisés par le gouvernement, en vertu d'une dépêche du 4 septembre 1828, a été convenu et arrêté ce qui suit :

Art. 1^{er}. M. Baradère est autorisé à faire dans l'intérieur de la république toutes les recherches ayant pour but la découverte de monumens qu'il jugera dignes de figurer dans un musée.

Art. 2. M. Baradère déposera entre les mains des autorités des différens lieux tout ce qu'il pourra découvrir, et en donnera avis à M. Icasse, qui est tenu de la transporter à Mexico, aux frais du musée.

Art. 3. Lorsque M. Baradère croira devoir discontinuer ses recherches, il se rendra à Mexico, où il lui sera délivré la moitié de la collection envoyée par lui, et le gouvernement l'autorisera à transporter en Europe tous les objets qui lui seront cédés en vertu de ce contrat.

Art. 4. M. Icasse reconnaît avoir reçu de M. Baradère...., en échange d'une collection de cent quarante-cinq dessins.

Art. 5. M. Icasse s'oblige à fournir à M. Baradère, dans l'espace de trois mois, à partir d'aujourd'hui, une copie de l'itinéraire et des explications desdits dessins.

Art. 6. M. Icasse déclare aussi qu'il reste convenu de ne donner, sous aucun prétexte, copie de ces explications à qui que ce soit ; il ne permettra pas, non plus, de prendre des dessins des monumens de Palenquè transportés à Mexico.

Mexico, le 7 novembre 1828.

Note de M. Blacker sur l'Himalaie.

J'ai différé de vous envoyer ma carte de l'Inde, dans l'espoir qu'elle me servirait à tracer l'itinéraire de mon voyage dans l'Himalaie; mais comme elle ne va pas jusqu'à ces montagnes, et que je n'ai pas mes notes, j'éprouve la plus grande difficulté à vous satisfaire.

J'y ai pénétré par la route la plus nord-ouest du pays soumis à la domination anglaise, et qui est marqué de rouge sur la carte. J'ai longé, pendant 80 milles, des chaînes de montagnes, avant d'arriver à la vallée, arrosée par le Sutledge. Rampoor est le chef-lieu d'un des nombreux petits Etats dans lesquels le pays est divisé. Le Rajah y résida jusqu'à l'invasion des Nepauleses, qui l'en expulsèrent, et soumièrent la partie de ses États qui est actuellement possédée par les Anglais. La vallée est si étroite en cet endroit, qu'il y a à peine place pour une petite ville, les montagnes étant taillées à pic des deux côtés. Celle-ci n'est remarquable que par une foire, à laquelle se rendent tous les Bhotias ou Thibétains. C'est l'entrepôt du commerce qui se fait entre les habitans des montagnes et ceux des plaines. Les principaux articles de ce trafic sont le fer, des châles de laine, des queues de vaches, du miel, de la cire, des fruits secs, un peu de porcelaine, et des étoffes de Damas, de Chine, etc. J'y ai rencontré plusieurs négocians qui avaient visité Pékin, et des indigènes de la Tartarie chinoise. Je suivis ensuite la rivière jusqu'à Ruari, où il doit y avoir maintenant un pont en bois qui n'était pas achevé lorsque j'y passai, celui qui s'y trouvait auparavant ayant été détruit pour empêcher les Nepauleses de pousser plus loin leurs conquêtes. J'y traversai la rivière d'une manière fort singulière, quoique ce soit celle en usage dans ces pays. Dix petites cordes, faites d'herbes, qui ne sont pas toutes également tendues, traversent un espace de 240 pieds. Un morceau de bois de pin creux les réunit, et sert à soutenir un cerceau en cordes de la

même espèce, dans lequel on s'assied. Deux chevilles enfoncées dans ce morceau de bois, pour empêcher le nœud de couler, servent au passager pour se tenir. Dans cette position, on le laisse aller, et il glisse avec une certaine vitesse jusqu'au centre de l'espace, où il reste suspendu en l'air, à une hauteur de 60 pieds au-dessus de la rivière, qui, resserrée en cet endroit par des rochers, s'y précipite avec un grand fracas, jusqu'à ce qu'on l'attire doucement de l'autre côté au moyen d'une corde; à l'aide d'une autre corde, on ramène le siège au point du départ pour prendre successivement les autres passagers. Il arrive assez souvent que cette dernière casse, et l'on est obligé d'attendre qu'un homme passe de l'autre côté pour la rattacher. Il n'est pas rare non plus que toutes les cordes se rompent, et alors le malheureux passager est jeté dans le gouffre, et va se briser contre les rochers.

Les montagnes sont très-escarpées du côté du nord, la montée en est presque perpendiculaire. La chaîne a plusieurs milliers de pieds de hauteur de plus que celle du sud, qu'elle domine complètement. Après l'avoir escaladée pendant deux jours, j'arrivai au dernier village du revers méridional, et deux jours de plus me conduisirent à l'entrée du passage. Pendant le premier jour, j'aperçus encore quelque signe de végétation, et çà et là des bouleaux. Mais je cheminai le second à travers des neiges éternelles. Depuis peu, on prend de préférence une route qui serpente dans de petites vallées, et dont la pente est assez insensible jusqu'à la chaîne de séparation, laquelle est on ne peut pas plus escarpée, et d'un accès difficile. Sa descente, du côté du nord, est plus graduelle et plus directe. Après une longue marche, je me trouvai sur le bord de la première eau courante, qui sort de dessous la neige, et je ne fus pas peu étonné de voir que j'avais fait route sur le lit d'une rivière considérable et très-rapide. Ici, l'on ne voyait que neige, et si nous ne nous étions approvisionnés de bois de chauffage, nous aurions été obligés de nous passer entièrement de feu. A la fin du cinquième jour, j'arrivai à une maison isolée, construite au milieu des neiges qui recouvrent encore le sol, quoique

nous fussions alors à la mi-juin. Les montagnes avaient changé d'aspect ; elles étaient devenues plus rocailleuses , et présentaient des formes plus irrégulières. La rivière avait pris un grand développement ; mais on ne voyait aucun indice de végétation , et des broussailles, recueillies l'année passée, étaient tout ce que nous avions pour nous chauffer. Le berger qui demeurait en cet endroit avait des *yaks* de Tartarie, des vaches de Thibet à grandes queues, des martons et des chèvres à châles. Ces animaux paraissaient trouver de quoi brouter parmi les rochers ; mais je serais bien embarrassé de dire ce dont ils se nourrissent. Le lendemain, je visitai un village bâti à 13,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le passage voisin en est à près de 19,000 pieds de hauteur. La neige commençait à y fondre dans les endroits les plus exposés au soleil. La rivière était grande et rapide , et l'on apercevait sur ses bords des champs remués et prêts à recevoir de la semence , et des bouleaux rabougris. Les montagnes devenaient plus rocheuses , et prenaient une variété de formes différentes , qui , la nuit , offraient l'aspect de clochers , de tourelles et de divers autres édifices. Ce village dépendait de la Chine. Le chef, fidèle à la politique jalouse de son gouvernement à l'égard des étrangers , me signifia l'ordre de rebrousser chemin. J'eus beau le prier de me permettre de continuer ma route , il ne voulut pas y consentir , bien qu'un jour de marche m'eût conduit hors des limites du district qu'il commandait. Il réunit tous ses subordonnés des villages voisins , qui accoururent à sa voix, montés sur de petits chevaux , et couverts de peaux de moutons, comme les Tartares que j'avais rencontrés en Perse. Ils différaient seulement par la chevelure , qu'ils portaient longue et tressée par derrière , à la manière des Chinois , et surmontée de larges chapeaux de couleur jaune. Je crus remarquer parmi eux des moines , dont le nombre , comme on sait , est fort considérable au Thibet. Les habitans furent on ne peut pas plus polis : j'étais le premier Européen qu'ils eussent vu , et je devais naturellement exciter leur curiosité ; mais ils ne furent point incommodés , ils venaient par petits détachemens , s'asseyaient à la porte de ma tente,

et quand je leur avais montré tout ce que j'avais, ils se retiraient pour faire place à d'autres. Leur ayant demandé de me donner du grain, ils me dirent de porter mes regards sur le pays, pour me convaincre qu'il n'en produisait pas. On l'y apporte de quelques villages moins élevés, et par le passage que j'avais pris. Le tabac forme l'objet principal de leur commerce, et la communication que cette denrée entretient, avait familiarisé mes porteurs avec la langue de ces indigènes, de sorte que je n'eus pas de peine à m'en faire comprendre. Toutes les monnaies de l'Inde ont cours dans ce pays. Le passage n'est ouvert que pendant un ou deux mois, et je fus le premier voyageur qui le franchit cette année. On m'offrit à boire de mauvais thé, mêlé avec de la farine, du sel et du beurre; ce breuvage, sans être bon, était néanmoins potable.

Force me fut de retourner par le même chemin. Je marchai plus de trente milles dans la région des neiges perpétuelles. On pouvait quelquefois calculer l'épaisseur de celles-ci sur le penchant d'une montagne assez roide, où il s'en était arrêté une quantité considérable; elle présentait un mur perpendiculaire de 50 à 60 pieds de hauteur. Je remarquai peu d'oiseaux, à l'exception du faisaneau et d'une petite espèce de corbeaux qui fréquentent la contrée la plus élevée.

L'ardeur du soleil dans les parties les plus hautes de ces montagnes contraste étrangement avec le vent qui y est toujours glacial, en sorte qu'on est obligé de se servir à la fois d'un parasol et d'un manteau. Mais ce qui incommode le plus dans cette région, c'est la réfraction du soleil sur la neige. La sensation qu'elle cause est des plus pénibles; elle produit une enflure et une inflammation cuisante aux yeux, et plusieurs de mes porteurs qui avaient négligé de prendre leurs précautions, en perdirent la vue pendant quelques jours, et faillirent se perdre dans les neiges. Les pluies périodiques de l'Inde sont inconnues dans les montagnes que j'ai parcourues, et en général, il pleut rarement ou jamais dans ces régions élevées. Aussi la laine à châles qui en provient est-elle la plus estimée, la qualité en étant plus fine à proportion du degré du froid et de sé-

chèresse de l'atmosphère des pays qui la produisent. Au-dessus du point où je franchis la vallée de Sutledge, les montagnes ont une pente moins roide, et il y a entre la chaîne que je traversai et la rivière un territoire assez étendu où l'on récolte en abondance du froment, une espèce de grain qui tient le milieu entre cette céréale et l'orge, des raisins délicieux de dix-huit espèces différentes, des pommes, des poires et des prunes. Les abricots y viennent dans l'état sauvage, et en si grande quantité, que presque toute l'huile qui se consomme dans le pays est extraite des noyaux de ce fruit. On les fait aussi sécher, ainsi que les pommes, les poires, etc., après quoi on les concasse, et, mélangés avec de la farine de froment, on en prépare des gâteaux assez bons. La bière est la boisson ordinaire des habitans de cette contrée. On y fait même fort peu de vin. Plus on avance dans les montagnes, et plus la laine des brebis est fine. Ces animaux n'ayant de valeur que celle que leur donnent leurs toisons, on en prend un soin tout particulier. On ne les laisse jamais sortir de leurs parcs, et on leur sert leur nourriture dans des granges, de peur qu'ils ne perdent un brin de leur laine en passant près des buissons.

On essaierait en vain de peindre la magnificence du spectacle que présente le pays arrosé par le Sutledge, et où l'on embrasse du même coup-d'œil toutes les opérations de l'agriculture. Tandis que le moissonneur récolte dans la vallée, le laboureur sème sur la montagne; plus loin, c'est le berger qui fait paître ses troupeaux, et au-delà, on ne distingue que des pics couverts de neige. En entrant dans le bassin du Sutledge, on aperçoit dans le lointain quelques-unes des montagnes les plus élevées du globe, et çà et là, dans la plaine, de belles collines plantées jusqu'à leur sommet de pins, de cèdres, d'ifs, de dimensions gigantesques, ou de rhododendrons fleuris. On ne saurait se faire une idée de la grandeur qu'y déploie la nature, de l'escarpement des montagnes, des difficultés qu'on éprouve à gravir les sentiers qui mènent à ses plates-bandes cultivées, pratiquées en gradins sur leurs revers, et qui ont rarement plus de deux pieds de largeur; de l'élasticité de

l'air, des sensations agréables que le voyageur ressent en passant d'une pleine aride et brûlante dans une contrée délicieuse, et enfin des dangers qu'il court en suivant des sentiers où le moindre faux pas doit avoir pour lui des suites funestes. La difficulté des communications fait qu'on est obligé d'attendre que les rivières soient à sec pour se procurer de l'intérieur des bêtes à laine, qu'on amène alors par leurs lits.

En conséquence des observations faites par deux membres de la Société, au sujet d'un voyage dans l'Himalaie, que je lui avais communiqué, j'ai cru devoir demander quelques explications à cet égard, à son auteur, M. le major Blacker. Il m'a assuré qu'il était le premier Européen qui fût entré dans ces montagnes par le chemin qu'il décrit. D'autres ont pénétré plus avant dans d'autres directions : il y en a même qui se sont avancés jusqu'à Lada et Casgard ; mais il n'ont donné aucun renseignement satisfaisant sur leur route. La vallée de Sutledge, que M. Blacker a visitée, est assez bien connue ; mais il n'en est pas de même des chaînes de l'Himalaie, qui sont couvertes de neiges éternelles, et dont l'étendue n'a pas encore été déterminée. Un des pics de cette chaîne a une élévation de 25,749 pieds, suivant le calcul des deux ingénieurs anglais Hodgson et Herbert.

M. Blacker a entrepris ce voyage, en 1824, par des motifs de santé et de curiosité. Il l'a exécuté entièrement à ses frais, avec une escorte de 70 personnes. Les villages qu'il trouva sur sa route, à cause des faibles moyens de subsistance, se composaient seulement de 20 à 30 pauvres cabanes. Il n'eut qu'à se louer des indigènes, qui sont d'un naturel très-doux, et nullement adonnés au vol ni au larcin.

M. Blacker est Irlandais et frère de feu l'ingénieur en chef de l'Inde, auteur de la belle carte de ce pays, où le major a servi lui-même pendant plus de 20 ans.

W.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ Ier. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

07. *Narrative of a second expedition to the shores of the Polar Sea.* Relation d'une deuxième expédition aux côtes de la mer polaire, en 1825, 1826 et 1827, par John Franklin, capitaine de la marine anglaise, et membre de la société royale de Londres. On y a joint l'itinéraire d'un détachement dans la direction de l'Est, par John Richardson, chirurgien et naturaliste de l'expédition, avec plusieurs planches et cartes; publié par ordre du secrétaire d'Etat des affaires coloniales. Londres, 1828.

08. *A pilgrimage in Europe and America.* Pèlerinage en Europe et en Amérique, conduisant à la découverte des sources du Mississipi et de la rivière de Sang; avec une description du cours entier du premier et de celui de l'Ohio, par J. C. Beltrami, autrefois juge d'une cour royale de l'ancien royaume d'Italie; Londres, 1828.

AMÉRIQUE.

09. *The Americans as they are, etc.* Les Américains tels qu'on les a vus dans un voyage à la vallée de Mississipi, dans l'Ohio, le Kentucky, l'Indiana, l'Illinois, le Missouri, le Tennessee, l'Arkansas, la Louisiane, etc.; par l'auteur de l'Autriche telle qu'elle est. In-8° (8 shel. 6 pence.) Londres, 1829.

10. *Travels in North America, in 1827 and 1828.* Voyage dans l'Amérique septentrionale, par le capitaine Basil Hall; 3 vol. in-8°, carte (4 liv. st. 11 sh. 6 p.) Edimbourg. Sous presse.

11. *Letters from the western States of America.* Lettres écrites des Etats de l'ouest de l'Amérique, contenant des détails sur le pays, les mœurs et les coutumes des habitans, et des anecdotes sur les premiers établisse-

mens de l'ouest des Etats-Unis; par le juge Hall. In-8°, 12 shel. Londres, 1829.

312. *Notions of the Americans.* Notions sur les Américains, recueillies par un voyageur célibataire (M. Cooper); 2 vol. in-8°, 28 shel. Londres, 1829.

313. *Three years in Canada.* Trois années dans le Canada, ou Etat actuel de ce pays en 1826, 1827 et 1828; par John Mactaggart, ingénieur civil au service du gouvernement anglais; 2 volumes in-8° (18 shel.) Londres, 1829.

314. *Mexico.* Le Mexique, par H.-G. Ward, ancien chargé d'affaires d'Angleterre dans ce pays; 2° édit. avec des détails sur les compagnies formées pour l'exploitation des mines, et un récit des événemens politiques arrivés dans cette république, jusqu'à aujourd'hui; 2 vol. in-8°, pl. Londres, 1829.

315. *Travels in Mexico.* Voyage au Mexique en 1826, 1827 et 1828; par le lieutenant de la marine anglaise R. W. H. Hardy. In-8°, avec pl. Londres, 1829.

316. *Sketches of Buenos-Ayres and Chili.* Vue du Buénos-Ayres et du Chili, par Samuel Haigh. In-8°, 12 shel. Londres, 1829.

317. *Journal of a passage from the Pacific to the Atlantic.* Journal d'un voyage des côtes de l'Océan pacifique à celles de la mer Atlantique, à travers les Andes et le long du cours de l'Amazone; par le lieutenant de la marine anglaise Henry Lister Mav. In-8°, 12 shel. London, 1829.

AFRIQUE.

318. *A Dissertation on the course and probable termination of the Niger.* Dissertation sur le cours et l'issue présumée du Niger, par le lieutenant-général sir Rufane Donkin. In-8° (9 shel. 6 pence.) Londres, 1829.

319. *Second expedition into the interior of Africa*, etc. Seconde expédition de feu le capitaine Clapperton dans l'intérieur de l'Afrique, avec le Journal de Lauder; son domestique. In-4°. Londres, 1829. (2 liv. st. 2 shel.)

320. *Travels in Barbary and Spain*. Voyage dans les Etats barbaresques et en Espagne, par le capitaine Brooke. (Sous presse.)

321. *Narrative of a journey from Calcutta to England*, etc. Relation d'un voyage de Calcutta en Angleterre, par la route d'Égypte en 1827 et 1828; par M^{me} Charles Lushington. 2^e édit., in-8°. (8 shel. 6 pears.) Londres, 1829.

ASIE.

322. *The ancient History of Asia*. Histoire ancienne de la contrée d'Asie située à l'Ouest de la mer Caspienne, où l'on trouve l'itinéraire de la route des dix mille et de l'expédition d'Alexandre; par le révérend John Williams, vicaire de Lampeter; in-8°. Londres. (Sous presse.)

323. *The journals and correspondence of Reginald Heber*. Journal et correspondance de Reginald Heber, évêque de Calcutta, avec une notice sur sa vie, et son portrait; par sa veuve. 2 vol. in-4°. Londres. (Sous presse.)

Océanie.

324. *Polynesian researches*. Recherches polynésiennes durant six années de résidence dans les îles de la mer du Sud, avec la description géographique et l'histoire naturelle de ces îles; des remarques sur l'histoire, la mythologie, les traditions, le gouvernement, les arts, les mœurs et coutumes de leurs habitants; par W. Ellis, missionnaire aux îles de la Société et de Sandwich. 2 vol. in-8°, avec 8 planches et 2 cartes. 28 shel. Londres, 1829.

325. *Narrative of a tour through Hawaii or Owhyhee*. Relation d'un

voyage à Hawaii ou Owhyhée; même. In-8° avec 9 planches cartes. Londres, 1829, 44 shel

326. *Journal of a residence à Sandwich Islands*. Journal tenu pendant un séjour aux îles Sandwich 1823, 1824 et 1825; par C. S. Ste

EUROPE.

Empire ottoman.

327. *Constantinople in 1828*. Constantinople en 1828, par Charles Maillane, 1 vol. avec planches. Londres, 1829.

328. *Travels to Constantinople, à years 1827 and 1828*. Voyage à Constantinople en 1827 et 1828; par le capitaine de la marine anglaise Charles Colville Frankland. 2 vol. in-8° planches. Londres, 1829.

329. *Travels in Turkey, Egypt, Asia, Palestine, etc., in 1824, 1826 and 1827*. Voyages en Turquie, en Égypte, en Palestine, etc., dans les années 1824, 1825, 1826 et 1827; par R. R. Madden. 2 vol. in-8°. (24 shel.) Londres, 1829.

Empire russe.

330. *Travels to Saint-Petersburgh*. Voyage à Saint-Petersbourg, par le docteur Granville. 2^e édition. 2 vol. in-8°, avec une carte et 70 planches. Londres, 1829. (2 liv. st. 2 shel.)

Prusse.

331. *Berliner astronomische jahrbuch für 1830*. Annuaire astronomique. Berlin, pour l'année 1830; par J. Encke, in-8°, avec planches. Berlin, 1828.

Grande-Bretagne.

332. *A new and easy method of draining and reclaiming the bogs and marshes in Ireland*. Méthode nouvelle et facile de dessécher et de livrer à la culture les marais et tourbières d'Irlande, etc.; par Robert Montagu. In-8°, 3 planches (10 shel. 6 pears) Edimbourg, 1829.

NOIROT, Agent de la Société de Géographie.

B



C. Mont

B

de

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 76. — AOUT 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

JOURNAL of a passage from the Pacific to the Atlantic, crossing the Andes in the Northern provinces of Peru, and descending the river Marañon or Amazon; by Lister Maw, lieut. R. N. London, in-8°, 1829.

JOURNAL d'un voyage de la mer Pacifique à l'Océan Atlantique, en traversant les Andes, dans les provinces septentrionales du Pérou, et en suivant le fleuve Marañon, ou Amazone; par Lister Maw.

L'auteur, lieutenant de la marine anglaise, se disposant à partir de Lima pour l'Angleterre, au mois de novembre 1827, voulut rendre son voyage utile à ceux de ses compatriotes qui trafiquent sur les côtes du Pérou, et n'ont aucune connaissance de l'intérieur du pays. Ayant appris que M. Ricketts, ancien consul-général de la M. britannique, avait pris, avec le gouvernement de la république, l'engagement d'explorer la partie du Marañon qui coule dans les limites de son territoire, et que l'expédition, aux ordres du capitaine de la marine péruvienne, Carter, qui était chargé de le rejoindre, avait été abandonnée, M. Maw jugea une pareille entre-

prise d'un grand avantage « à une époque, dit-il, où l'occasion de se distinguer ou d'obtenir de l'avancement se rencontre si rarement, » et résolut de l'exécuter. Il reçut, à cet effet, l'autorisation de sir John Sinclair, commandant de la station anglaise dans l'Océan Pacifique, et celle des consuls-généraux, MM. Kelly et Willimot, et de don Mariategui, ministre de l'intérieur.

M. Maw, ayant acheté un chronomètre d'Arnold au maître d'un bâtiment marchand à l'ancre à Callao, et un thermomètre qui avait servi au capitaine Parry, lors de son voyage au pôle septentrional, s'embarqua, le 30 novembre, à Callao, et arriva à Truxillo le 4 décembre suivant. De là il se rendit, sur des mules, à Caxamarca, accompagné d'un négociant anglais, nommé *Hinde*, et, quittant cette ville le 17 décembre, franchit la seconde Cordillère par la route du *pueblo de Selendin*, et, parvenu au faite de cette chaîne escarpée, un peu avant le coucher du soleil, il aperçut le Marañon. « La pluie, dit M. Maw, commençait à se dissiper, un arc-en-ciel parfait et brillant s'étendait d'une rive à l'autre du fleuve, qui, en cet endroit, n'a guère que 180 pieds anglais de largeur, et s'y précipite entre des montagnes dont les sommets se perdent dans les nues. Je ne puis rien concevoir, ajoute l'auteur, de si imposant, sur terre ou sur mer, que le spectacle qui s'offrit alors à ma vue. »

Étant descendu sur le bord occidental du fleuve, il le traversa sur une *balse* ou radeau. Continuant sa route, il suivit l'espace d'une demi-lieue le lit d'une rivière qui se trouvait alors presque entièrement à sec, mais dont les bords, unis et perpendiculaires sur une hauteur de 8 à 9 pieds, indiquaient assez la profondeur qu'elle devait avoir durant la saison des pluies. Il prit de là un sentier de 3 ou 4 pieds de large qui mène au sommet de montagnes fort élevées, et d'où il ne put, à cause de l'obscurité du temps, distinguer les vallées voisines. Au-delà de celles-ci, existe un autre sentier étroit et fort escarpé, pratiqué à travers un chaînon rocailleux et inégal, sur une distance d'environ un mille, et, plus loin, la

montée est bordée d'arbres et d'arbrisseaux sur une étendue considérable.

Après avoir dépassé plusieurs *tambos* ou auberges, M. Maw atteignit le *Jalca*, ou sommet de la troisième chaîne des Cordillères, d'où découlent d'innombrables ruisseaux d'eau cristalline, sur un terroir noirâtre couvert d'herbages et de buissons. Notre voyageur s'arrêta en cet endroit, but à la santé et à la prospérité de Georges IV, et nomma le passage *Jalca de Saint-Georges*. Le thermomètre de Fahrenheit y marquait 50° (10° centigrade). Il descendit ensuite le *Jalca*, parcourut une riche vallée arrosée par un petit ruisseau, et où les arbres étaient déjà assez grands pour donner de l'ombrage. On voyait çà et là quelques bestiaux, et les ruines de villages indiens témoignaient de son ancienne population. Il n'y avait alors qu'une seule *chacra*, ou établissement où l'on élève des bestiaux, sur une distance de 5 à 6 lieues. Au sortir de cette vallée, on trouve de la pierre calcaire blanchâtre, qui domine surtout à *Leimabamba*. M. Maw arriva à ce *pueblo* ou village, le 20 décembre; les rues en étaient encombrées d'une vase profonde, amoncelée par les pluies, dont la saison venait de commencer.

Les productions principales de cette contrée sont : le froment, le maïs et la pomme de terre. Le 21, les deux voyageurs quittèrent *Leimabamba*, et passèrent la *Rumichaca* sur un pont en pierre. Cette rivière, alimentée de plusieurs ruisseaux qui descendent des montagnes, avait en cet endroit environ 90 pieds de large, et coulait à raison de quatre ou cinq milles à l'heure. Continuant leur route le long de ses bords, dans une direction N. N. O., ils arrivèrent, après une journée de marche, au *pueblo de Sootah*. Ils avaient rencontré en chemin un pont en bois, couvert d'un toit, et ayant une porte à chaque bout, qui avait été ainsi construit par ordre du gouvernement espagnol, pour empêcher la contrebande du tabac. *Sootah* est agréablement situé, et les jardins qui dépendent des *ranchos* lui donnent un joli aspect. M. Maw suivit la ri-

vière jusqu'au *pueblo de Magdalena*, qu'il visita le 22, et prenant ensuite une route pratiquée à travers un chaînon argileux assez roide, il arriva à un autre pont de la même construction que celui de Sootah, qui le conduisit au village de *Levanto*. Ce dernier est situé sur une éminence; des aulnes d'une dimension considérable y étaient en fleurs. Les femmes, assises aux portes de leurs *ranchos*, filaient du coton. S'avançant de là le long d'une chaîne plus élevée et boisée, il aperçut, non loin de *Chachapoyas*, les restes de deux bâtimens en pierre, de forme ronde, qui ressemblaient à des tours, dites *martella*, et avaient été, dit-on, des habitations indiennes à une époque très-reculée. Les bois de cette chaîne sont infestés d'ours noirs, qui attaquent et détruisent le jeune bétail.

Chachapoyas s'élève dans une plaine, par lat. 6° 7' 41" S. Les maisons en sont à un seul étage, et les rues très-longues. Suivant le recensement et les registres des contributions, dressés par l'intendant, la province renferme 5,093 mâles et 5,083 femelles; le tribut payé par les *blancos*, ou individus d'origine européenne, est de 4,426 dollars par an, et celui des Indiens de 8,708. L'intendant apprit à M. Maw que la population montait, avant la révolution, à 20,000 ames; que ce décroissement était dû à la perte du monopole du tabac, qu'on recueillait à l'est de la ville, et au grand nombre de recrues (1800 hommes) que la province avait fournies pendant la guerre. Néanmoins il n'y a qu'une différence de dix entre le nombre des mâles et celui des femelles. Le thermomètre de Fahrenheit y marquait 65° (18° 33 centig).

M. Maw se procura les renseignemens suivans sur la *Hacienda de Quemia*, qui est arrosée par le *Marañon*. Elle a environ 50 lieues de circonférence, et est située à égale distance (28 lieues) de la ville de Caxamarca et du *Cerro de Gualgayoc*. Il y a de Chachapoyas à la Jalca, 20 lieues, et de là au *Marañon* 5 lieues. Les bords de ce fleuve produisent du cacao et du *coca*, et quatre espèces différentes de raisins, savoir : l'*italia*, la *samba*, le *muscatel* et la *negra*. On y comptait déjà 14,000 plants de vignes. La canne à

sucré se cultive dans les situations exposées à une chaleur modérée, et le froment, le maïs et l'orge dans le district plus élevé et plus tempéré de *Quinchia*. On récolte des pommes de terre dans le Jalca.

Voici quelles sont les productions de Chachapoyas : 1° tabac, ou *moros manogas* (640,000 rouleaux); 2° coton, en petite quantité le long du *Marañon*; 3° écorce péruvienne; 4° sucre, dans toute la province, le meilleur dans le *Guayabamba*; 5° l'indigo y croît dans l'état sauvage, mais n'y est pas manufacturé; 6° cochenille sur les bords du *Marañon*; 7° coca; 8° riz; 9° encens; 10° cire d'abeilles noires; 11° cire noire du laurier; 12° huile de ricin; 13° froment; 14° maïs d'une excellente qualité; 15° orge; 16° pois; 17° fèves; 18° *quincia*; 19° sang-dragon, storax, alun, *alcaparrosa*, bois de Brésil, *chilca* pour teinture verte, et *chincharigo* pour jaune.

Les fruits sont : l'ananas, l'orange, la grenade, la pêche, le melon d'eau, le coing, le melon, la pomme de différentes espèces, l'olive, la fraise, la mure sauvage, et d'autres particuliers au pays.

Les vers à soie y réussissent bien, et les bestiaux y multiplient considérablement.

En quittant Chachapoyas, M. Maw parcourut le district de *Toulea*, sur le revers oriental des Andes. Les habitans y élèvent, dans des pâturages qu'ils possèdent en commun, des bestiaux qui se vendent de 3 à 5 dollars pièce. Il continua ensuite sa marche à travers la *montana*, ou district boisé, où la route longe des chaînes escarpées, entre lesquelles se trouvaient des marais où les mules s'enfoncèrent jusqu'au ventre. On y rencontre, de distance en distance, des ponts formés d'un gros arbre et d'un petit de chaque côté. M. Maw en passa un de cette construction, jeté sur le *Rio Negro*, rivière large et rapide, ainsi nommée de la couleur que donne à ses eaux le sol noir qu'elles arrosent. Les mousquites étaient fort incommodés sur ses bords, et le thermomètre y marquait 65° sous la tente (18° 33 centigrades).

Passé cette rivière, le pays devient plus ouvert, et la terre, sablonneuse et blanche, est couverte d'herbages. Le 29, les voyageurs franchirent le *Tranchi Yaco*, sur un pont d'un seul arbre, et les mules à la nage. Au-delà de Rioca, ils rencontrèrent une autre rivière, le *Rio Grande*, qu'ils traversèrent dans un canot, et, en ayant passé une troisième à gué, ils entrèrent à *Moyobamba*. Aucune de ces rivières n'est navigable. M. Maw fit connaissance, dans cette ville, avec M. du Bayle, officier français, et avec un marin anglais, nommé Michel Ramsay. L'intendant lui dit que la population de *Moyobamba*, jadis de 5,000 âmes, avait beaucoup diminué; toutefois on y comptait encore 1200 miliciens, et 100 hommes de troupes réglées y tenaient garnison.

Les rues de cette ville, toutes à angles droits, ne sont pas pavées; mais il y a peu de maisons qui se touchent, étant séparées par des corals ou jardins; elles sont couvertes avec des feuilles de palmier. *Moyobamba* est connue pour ses manufactures d'une étoffe de coton grossière, appelée *tucaya*, laquelle, attendu la rareté du numéraire, sert souvent de monnaie. M. Maw la place par lat. 5° 30', c'est-à-dire à $1^{\circ} \frac{1}{2}$ au N. de la position qu'on lui donne ordinairement sur les cartes: il la met aussi au nord de *Chachapoyas*, quoiqu'elle soit plus communément indiquée au S. de cette ville; mais il fait observer que cette position peut ne pas être exacte.

Le curé de *Moyobamba*, qui avait beaucoup voyagé dans l'intérieur, assura M. Maw que les renseignements fournis par les missionnaires *Sobreviella* et *Girval*, sur l'*Huallaga*, étaient incorrects. Voici ce qu'il lui apprit à cet égard. « Cette grande rivière, dit-il, est formée de ruisseaux qui descendent des Cordillères de *Pasco*, de *Yauri-Cocha*, d'*Huamalies*, le *Patas*, et de *Chachapoyas*, avant d'arriver à celles de *Goran* et de *Quinjalca*. Ses tributaires les plus considérables sont à l'ouest, le *Yauri-Cocha*, qui lui donne naissance; l'*Huaniaca*, qui passe à *Huanuco*; le *Pantagas*, qui se réunit à ce dernier; le *Muña-Chacla*, le *Pueblo Nuevo*,

le *Monzon*, le *Pampacintico*, l'*Huanuco*, le *Fryol*, le *Villa-Huacaymo*, le *Tanta-Mayo*, l'*Uchiza*, l'*Espina*, autrement dit le *Grand Tocachi*, le *Michoyo Chepte*, le *Chamicha*, le *Pan de Arucar*, le *Sion*, la *Valle*, l'*Huambo de Guayaçamba*, le *Saposoá*, le *Moyo*, le *Caynarachi*, le *Sanuri*, le *Cachi-Yaco* et l'*Haypena* qui y entre près de son confluent. Les tributaires de l'est sont le *Laguicha*, le *Balsa-Yaco*, la *Salinas*, l'*Huanuro*, et le *Sara-Yaco*. Tous ces affluens sont guéables pendant la saison sèche, à l'exception de l'*Huariaca*, du *Monzon*, de l'*Uchiza*, du *Tocachi*, du *Michoyo*, de l'*Huayabamba*, du *Moyo*, de l'*Haypena*, du *Cachi-Yaco* et du *Sara-Yaco*. Les six derniers sont navigables ; les autres ne le sont pas, à cause de la rapidité de leurs courans et des bois qu'ils charient sans cesse.

Les bords de toutes ces rivières sont habités par des sauvages et des chrétiens, déserteurs des *pueblos* de l'*Huallaga*. Ces *pueblos* sont *Chacla*, *Chico Blaya*, *Pueblo Nuevo*, *Uchiza*, *Tocachi*, *Sion*, *Valle*, *Pachiza*, *Tanpa*, *Chasuta*, *Yurimaguas*, *Balsa Puerto* et *Xeveros*, qui est à 18 lieues de la rivière. Du côté opposé, à l'est, il y a *Laguna*, *Santa-Cruz* et *Chamicurus*. *Laguna* et *Xeveros* sont les seuls qui renferment plus de quatre-vingts familles, vivant, comme leurs ancêtres, dans l'état de barbarie.

L'intendant de *Moyobamba*, *don Damien Nagar*, fournit aux voyageurs les détails suivans sur les productions de la province de *Maynas* : 1° *sucre*. — La canne y mûrit onze mois après sa plantation, mais les habitans ignorent le moyen de la préparer, et n'en tirent qu'une petite quantité de sucre ; l'*arroba*, de 25 livres, se paie 2 dollars. 2° *Cacao*. — Il vient, dans l'état sauvage, dans presque toute la province, mais principalement sur les bords de l'*Ucayali*, où il est aussi de meilleure qualité. 3° *Café*. — On le récolte en abondance dans toute la province ; il y vaut un *medio* ou demi-réal la livre. 4° *Coton*. — Il y est si commun, qu'on en fabrique de la toile à sacs. Celui de l'*Ucayali* est aussi doux que la soie. On vend la meilleure espèce, avec sa graine, 6 réaux l'*arroba*, et la

qualité inférieure, 4 réaux (1). 5° Il y a de l'indigo de deux espèces. 6° *Ecorce péruvienne* ou quinquina. — Elle se recueille dans les bois; on tire la meilleure des environs de Moyobamba, où elle coûte 12 réaux l'arroba. 7° *Balsam capivi*. — Il abonde dans les missions voisines de l'Ucayali; quelques arbres en produisent 60 livres. 8° *Gomme de Copal*. — On en trouve dans toutes les parties de la Montaña, mais d'une qualité inférieure à celle de l'Inde; elle y vaut un dollar l'arroba. 9° On a découvert depuis peu une nouvelle espèce de *baume*, qu'on extrait d'un gros arbre. 10° *Carana*. — L'arbre dont on le tire croît dans tout le pays; on s'en sert extérieurement pour calmer les douleurs rhumatismales; il se vend 1 réal ou *medio* la livre. 11° *Tapy*. — On appelle ainsi l'écorce d'un arbre qui abonde aux environs de Moyobamba; elle a 1 pouce d'épaisseur, et s'emploie comme émétique. 12° *Huile jaune (azeite amarilla)*. — On l'extrait d'un arbre qui croît dans la Montaña, et elle sert pour panser les blessures. 13° *Cire de laurier*. — On en fait des bougies à Caxamarca et à Chachapoyas. 14° *Cire d'abeilles*. — Il y en a de la blanche et de la noire; la première provient des abeilles qui construisent leur ruche sur des arbres, et l'autre de celles qui terrent. On fabrique de la bougie avec la blanche. 15° *Lin*. — Il réussit bien, mais est peu cultivé à cause de l'abondance du coton. 16° *Riz*. — On en récolte fort peu; néanmoins celui de l'Ucayali ne le cède pas en qualité au riz de Guayaquil. Il se vend 1 réal la livre.

Parmi les productions minérales, on distingue le *bitume*, qui abonde à Pébas, et dont les Portugais, se servent, dit-on, pour enduire leurs vaisseaux, et des *mines de soufre* non exploitées.

Le 7 janvier, M. Maw partit à pied de Moyobamba pour Balsa Puerto. Ayant passé la *Rumi-Agua*, et plusieurs autres torrens, il continua sa route à travers un pays boisé et rocailleux, et arriva, le 12, au *Cachi-Yaco*, qu'il franchit, ayant de l'eau jusqu'à la

(1) 1/3 de piastre.

ceinture, dans un endroit où il avait 300 pieds de large; le courant toutefois n'en était pas rapide. Il traversa ensuite plusieurs chaînes escarpées pour gagner *Balsa Puerto*, village composé de *ranchos* isolés d'une construction singulière, et dont il donne la description. Les Indiens de ce district ont le teint foncé, et les cheveux noirs et longs; les deux sexes se peignent le visage et plusieurs autres parties du corps de couleur rouge et pourprée, et portent des plumes jaunes et rouges suspendues au cou.

M. Maw donne une foule de détails curieux, qu'il obtint du gouverneur de Balsa Puerto, sur les productions végétales de ce pays (voyez le chap. V). Nous regrettons que les bornes de cet article ne nous permettent pas de les faire connaître, non plus que le tableau de la province de Maynas.

Le 15 janvier, nos voyageurs s'embarquèrent sur le Cachi-Yaco, dans deux canots, ayant chacun 20 pieds de long sur 2 et demi de large, et surmontés d'une *apalmayca*, ou toiture en feuilles de palmier, et suivirent le cours de cette rivière jusqu'au confluent de la Guallaga, l'espace d'environ 100 milles. On était alors dans la saison des pluies, et le courant avait une rapidité de près de 4 milles à l'heure; la profondeur de la rivière n'excédait nulle part une brasse. L'éboulement continuel de ses bords et la quantité de bois que ses eaux charient, ne permettent pas d'y employer de gros bateaux. M. Maw descendit la Guallaga, et reconnut qu'à sa jonction avec le Cachi-Yaco, elle a $\frac{3}{4}$ de mille de largeur et trois brasses et demie de profondeur. Le cours en est N. N. E. Le lit en devient plus profond à mesure qu'on avance, et au confluent d'une rivière, qui s'y jette de l'ouest, à environ une lieue au-dessus de la crique qui mène au *pueblo de Santa-Cruz*, il a quatre brasses et demie. Plus loin, aux endroits où le cours de la rivière est libre, on comptait jusqu'à cinq brasses, et trois et demie où elle est semée d'îles. La largeur varie d'un tiers à un demi-mille, et elle coule à raison de 4 milles à l'heure. Les arbres sur ses bords sont peu élevés. Le *pueblo* de Santa-Cruz renferme vingt *ranchos*, construits depuis qua-

torze ans. Le gouverneur en était un homme fort hospitalier et communicatif. M. Maw eut également à se louer de celui de *Laguna*, village situé sur une autre petite crique, et qui contenait plusieurs centaines d'habitans. Un nombre considérable d'Indiens du voisinage y étaient réunis pour célébrer une fête; ils étaient grands et robustes; ils avaient les cheveux noirs et longs, et le visage et le corps teints en rouge et en pourpre. Ces indigènes vivent principalement de poisson, de bananes et d'ignames, et boivent copieusement de la *chicha* ou liqueur fermentée. Les mousquites y étaient fort incommodes durant la nuit, et un insecte, nommé *piun*, pendant le jour.

A son arrivée au confluent de la Guallaga et du Marañon, M. Maw, s'imaginant être le premier officier anglais qui fût entré par cette route dans ce fleuve, le plus grand de l'univers, porta un toast à la santé du lord haut-amiral, qui fut reçu par les acclamations trois fois répétées des Indiens. Le bassin du Marañon y a environ 1 mille de large; au milieu, s'élève un banc de sable, et, à l'embouchure de la Guallaga, il existe une barre sur laquelle l'eau n'a qu'une brasse et demie de profondeur. « Peut-être, dit M. Maw, n'étions-nous pas dans le canal le plus profond. Des bâtimens tirant 5 ou 6 pieds peuvent naviguer sur la Guallaga. »

Le septième chapitre de l'ouvrage renferme un journal complet du cours, de la largeur et de la profondeur du Marañon, depuis son confluent avec la Guallaga jusqu'à la frontière brésilienne. On y trouve aussi une description de tous les endroits et objets remarquables qu'on rencontre sur ses bords.

Le pueblo d'*Ourarinas*, situé sur une éminence de la rive gauche du Marañon, à 24 milles de la Guallaga, se compose d'une vingtaine de petits *ranchos*. Les habitans se nourrissent principalement de poisson, de yucas et de bananes. A 136 milles $\frac{3}{4}$ de là, s'élève, du même côté, le *pueblo de San Regis*, et à 47 milles $\frac{3}{4}$ de ce dernier, celui de *San Joaquin de Omaguas*. Nos voyageurs arrivèrent à ce dernier le 25. Il est bâti sur une hauteur de la rive gau-

che, et consiste en une cinquantaine de familles, vivant dans vingt-cinq ou trente *ranchos*. Les habitans s'occupent uniquement de la pêche et de la salaison du poisson, qu'ils expédient au haut Marañon et dans l'intérieur. Les indigènes des bords de l'Ucayali y viennent, aux mois de juin et d'août, pour échanger des arcs, des flèches et des oiseaux contre de petites haches.

A Omaguas, où la direction du fleuve, qui y a environ 1 mille de large, devient tout à coup N. E. par N. de N. N. O. qu'elle était, le courant, dont la vélocité est encore augmentée par l'accession de l'Ucayali, se précipite avec force le long de la rive droite; détourné peu après par une pointe de terre, il passe à la rive opposée, où, arrêté de nouveau, il s'établit un contre-courant très-fort, qui remonte, en formant, au centre, un bassin d'eau dormante de neuf à treize brasses de profondeur.

De Omaguas à Iquitos, il y a 25 milles et $\frac{2}{3}$. Ce village est situé sur un emplacement élevé et escarpé de la rive gauche, baigné par une petite rivière, et à $\frac{1}{5}$ de mille de son confluent. Le canal principal du fleuve y est navigable pour de gros bâtimens, et le courant a une marche de 4 milles à l'heure. Iquitos renferme une église, et est connu par ses fabriques de hamacs d'herbes. Les habitans étaient alors occupés à recueillir, dans les bois, de la sal-separeille pour l'intendant de Moyobamba.

Le 26, M. Maw arriva au *pueblo de Oran*, à 36 milles $\frac{1}{2}$ d'Iquitos, après avoir passé devant la bouche du *Napo*, dont il estime la largeur $\frac{1}{4}$ de mille. On n'y voit que quelques misérables *ranchos*, habités par cinq familles chrétiennes, y compris celle du gouverneur, et par douze Indiens de la tribu Origone, qui se disposaient à embrasser le christianisme. Ces derniers ne portaient qu'une coquille pour cacher leur nudité.

Le 28, M. Maw passa jusqu'au *pueblo de Pebas*, à 37 milles plus loin. Ce village est aussi grand que celui d'Omaguas. Les indigènes de la tribu *Yagua* ont la taille élevée et bien prise, le teint d'un jaune sombre, les cheveux d'une couleur moins foncée que

ceux des autres Indiens, et coupés courts. Ils avaient la tête ornée de plumes du *macaw* écarlate, ou *papagayo*, et portaient des ceintures faites avec une écorce blanche et mince. M. Maw les croit descendants des Incas, qui se réfugièrent dans la Montana, avant la conquête du Pérou par les Espagnols. Quelques-uns des Origones qu'il y rencontra étaient moins grands, plus trapus, et d'une complexion plus brune que les Yaguas. Douze individus de cette tribu, qui occupaient une seule habitation sur le bord d'une petite rivière, étaient chargés d'apprêter le poison dans lequel ils trempent les arcs et les lances dont ils se servent à la chasse et à la guerre. Avant la dernière révolution, il existait une communication entre ces indigènes et les *Putumayos*, peuplade nombreuse des environs de Pasto, et plusieurs autres nations vivant à quinze journées dans l'intérieur.

M. Maw descendit, l'espace de 18 milles, jusqu'au *pueblo de Cochichenas*, qui est situé sur un emplacement élevé de la rive droite, et ne se compose que de douze ou quatorze familles chrétiennes. Une des femmes avait les cheveux blonds et fins comme le lin. Presque tous les hommes étaient allés recueillir de la salsepareille sur les bords de la Napa. Le 29, il quitta ce village, et se rendit, à 29 milles de là, à un autre, situé sur la même rive, et dont il ne put se procurer le nom (c'est peut-être *Camucheros*). Chemin faisant, il découvrit, le long de la rive droite, un lit de charbon de terre, à 2 pieds au-dessus du niveau du fleuve, et à 20 ou 30 au-dessous du rivage.

Après avoir navigué encore 57 milles et $\frac{1}{2}$, M. Maw arriva à *Loretto*, dont l'établissement ne datait que d'une année. L'habitation du gouverneur, grand bâtiment couvert en chaume, était la seule achevée. Il n'y avait que lui et sa famille de chrétiens. Quelques-uns des habitans étaient de la tribu de *Tecuna*. L'un d'eux, qui apprêtait son souper auprès du feu, portait seulement une ceinture d'écorce; il avait aussi un collier de dents autour du cou et des plumes aux bras. Loretto est le dernier des pueblos péruviens. Les

voyageurs avaient été accueillis dans tous avec une généreuse hospitalité.

Le 31 janvier, après avoir descendu environ 39 milles, M. Maw arriva à *Tabitinga*, situé sur une élévation de la rive gauche du Marañon, où ce fleuve a $\frac{5}{4}$ de mille de large. Il y avait un petit fort, défendu par quatre pièces de six et de neuf en cuivre, mais dont les remparts étaient dans un état complet de délabrement. M. Maw y assista à un bal masqué indien. Les personnages étaient vêtus de chemises faites d'écorce et ornées de figures rouges et jaunes. Ils portaient aussi des colliers de coquillages. Chacun avait son rôle; hommes et femmes étaient plongés dans l'ivresse lorsque la fête se termina.

Un grand canot, chargé de salsepareille, venait d'arriver de l'Ucayali. Les Indiens, qui le montaient, portaient un simple vêtement en étoffe de coton brune grossière. Ils étaient armés d'arcs en bois de palmier, d'environ 6 pieds de longueur, et de flèches en roseaux avec des pointes les unes en os, et les autres en morceaux de cannes fendus et pointus. Le maître du canot était Péruvien, et parlait espagnol. Il dit à M. Maw que l'Ucayali est large et profond jusqu'à Saragacu, l'établissement le plus reculé des missionnaires, et qu'il l'avait remontée jusqu'à leur collège d'Ocopa, qui n'est éloigné que de quelques journées de marche de Lima. M. Maw se procura à Tubtinga une jatte de poison. On en empêche l'effet, qui est plutôt étourdissant que convulsif, avec certaines herbes dont les femmes font l'application.

Le gouverneur ayant fourni à M. Maw une *galatea*, de la grandeur d'une chaloupe de frégate, il mit à la voile le 8 février, et arriva, après une navigation de 69 milles, au *pueblo de San Pablo* ou d'*Olivensa*, qui est bâti sur une éminence de la rive droite du fleuve. Il renferme une église; les maisons y sont à un étage. A 52 milles et $\frac{1}{2}$ plus loin, se trouve, sur la même rive, le *pueblo de Matural*, et, à 24 milles de ce dernier, celui d'*Iça*, qui se compose d'un petit nombre de *ranchos*. Dans ces deux endroits, le

fleuve a 1 mille $\frac{1}{2}$ et 1 mille $\frac{1}{2}$ de large. Les Indiens qui conduisaient le bateau ayant trouvé moyen de se sauver, M. Maw et M. Hinde, obligés de le diriger eux-mêmes, suspendirent leurs observations. Ils remarquèrent cependant, en le traversant, qu'il y avait trois courans distincts, l'un de chaque côté, et le troisième au milieu, et dont la marche était d'environ 4 milles à l'heure.

Après avoir visité *Casara* ou *Albarens*, qui consiste en une seule rangée de maisons et de *ranchos*, ils arrivèrent à *Egas*, village situé à 1 lieue $\frac{1}{2}$ de l'embouchure du *Teffe*, qui verse ses eaux dans le *Marañon* vis-à-vis le confluent de la *Japura*. Plusieurs de ses maisons sont construites à l'européenne, à un étage, et badigeonnées en blanc. La population est de 400 habitans, au nombre desquels se trouvent des *brancos*. M. Maw y apprit que deux de ces derniers étaient alors à la poursuite des Indiens dans le voisinage, et que, nonobstant la révocation de la loi qui en permettait la capture, et le décret de l'empereur, qui déclarait libres tous les Indiens du Brésil, ils en faisaient des esclaves. Les environs produisent du coton, du cacao, du café, du sucre et de la *mandioca*.

Sur la rive opposée à la distance d'une lieue et demie, se trouve un autre *pueblo* de la même grandeur, nommé *Nogueyra*. Le commerce entre ces deux établissemens et celui de Para se fait au moyen de bâtimens du port de 20 à 40 tonneaux.

Le commandant d'*Egas* ayant donné à M. Maw cinq Indiens pour conduire le bateau, il se rembarqua, passa devant l'embouchure de la *Cupuya*, qui se jette dans le *Marañon* du côté du nord, et devant celle du *Coary*, qui s'y rend du sud, et arriva à la *Barra* du *Rio-Negro*. Les eaux de cette rivière sont si noires, qu'elles ont l'apparence de marbre de cette couleur; cette teinte leur est, dit-on, communiquée par le minerai de fer qui abonde sur ses bords. Le colonel commandant, pour qui les voyageurs avaient une lettre de recommandation, les reçut avec politesse. Cét officier, nommé *Zani*, était Italien, et avait accompagné le docteur *Martius*, naturaliste allemand, qui s'occupait alors à recueillir des objets d'his-

toire naturelle pour le musée de Rio-Janeiro, sur les bords de la Japura. La ville de Barra, fondée en 1807, renfermait une population de 3,000 ames. Les principaux habitans avaient des *haciendas* ou fermes. Elle possédait un hospice, une poterie et une manufacture impériale de cordages d'herbes. Les femmes des riches y sont tenues renfermées comme en Turquie. Barcellos, qui est situé à 10 journées de là sur le Rio-Negro, avait été jusqu'en 1807, la capitale de la *Camarca*. Les autorités de cette ville furent alors transférées à Barra, et il ne resta à Barcellos que le sénat, qui conserva le droit d'accorder des licences aux bâtimens naviguant sur le Marañon, et qui sont ainsi forcés de les y attendre une vingtaine de jours.

La garnison de Barra se compose de 180 soldats de troupes régulières. Il existe plusieurs autres *pueblos* sur le Rio - Negro et son affluent le *Rio-Branco*, qui descend du N. E. La population de ces districts est de 2 à 300 individus, la plupart Indiens. Environ 40,000 bestiaux paissent dans les plaines élevées, situées près des sources du Rio-Branco, et limitrophes d'une des provinces de Guayna. On les expédie à mesure à la Barra pour la consommation des habitans. On met un mois à remonter le Rio-Negro, dont le courant est plus faible durant la saison des pluies, quand le Marañon est plein.

Le 19 mars, M. Maw s'embarqua sur un bâtiment de 25 tonneaux, conduit par six naturels. Un noir et un jeune Indien étaient chargés de la cuisine. Le trajet de Barra à Para dure de 30 à 60 jours, suivant la direction du vent ou la rapidité du courant. Le plus court passage, en remontant le fleuve, est de 25 à 27 jours dans la saison sèche.

Villa-Nova, le dernier *pueblo* de la *Camarca* de Rio-Negro, fut fondée il y a une trentaine d'années; c'est un poste impérial. La ville se compose d'une rangée fort irrégulière de maisons et de *ranchos*, d'un demi-mille de longueur, et dont la façade est tournée du côté du fleuve; on y voit aussi une église; 20 ou 30 soldats,

qui y tiennent garnison , ont deux canons en fonte pour toute défense.

La ville d'*Obidos*, située sur une élévation de la rive gauche, paraît assez bien bâtie ; elle possède une grande église. Le fleuve, dont le cours a été jusqu'alors N. E. par E., prend une direction S. E. par S., et a environ une demi-lieue de large. Un négociant anglais et un autre des États-Unis y ont leur résidence.

Le 27 mars, M. Maw jeta l'ancre à la hauteur de la *Villa de Santarem*, qui est située sur la rive droite du *Tapajos*. Cette ville est aussi grande que Barrá, mais plus régulièrement construite ; les plaines voisines nourrissent des chevaux et du bétail, et elle fait quelque commerce avec Para au moyen de petites goëlettes et de bateaux, dont plusieurs appartiennent à des négocians anglais. M. Maw y rencontra deux de ces derniers qui y étaient pour le compte d'une maison de commerce du Pérou. Nos voyageurs, quoique munis de passeports, furent arrêtés par ordre du commandant militaire, sous prétexte que la paix et la sûreté du district nécessitaient cette mesure. L'autorité de cet officier s'étend jusqu'à Para, à 600 milles de là. Toutefois, le 31, il leur permit de continuer leur route, après s'être assuré que leur commission et leurs passeports, dont il avait d'abord révoqué l'authenticité en doute, étaient parfaitement en règle.

Après avoir passé devant la rivière de *Xingu*, ils arrivèrent à *Gurupa*, village composé d'une seule rangée de maisons, parallèle à la rivière, et entouré de plantations d'orangers. Le 13 avril, ils entrèrent dans la baie de *Limoeiro*, formée par les eaux de la rivière des Tocantins, qui descend du S., et le 19, ils gagnèrent *Para*. Cette ville, bâtie dans une situation basse, sur le bras oriental du Marañon, est défendue par deux forts ; les maisons en sont bien construites, les rues larges, et elle renferme une cathédrale, huit ou neuf églises et quatre ou cinq couvens. M. Welch, capitaine du vaisseau de S. M. I., la *Théïs*, fit aux deux voyageurs l'accueil le plus aimable. Ils furent également bien reçus du prési-

lent, qui leur témoigna beaucoup de regrets de ce qui leur était arrivé à Santarem.

M. Maw termine son livre par des considérations utiles sur la navigation de ces rivières. Il assure que deux hommes, dans un bateau à vapeur, feraient autant que douze dans un navire ordinaire, et en un tiers du temps que ceux-ci mettraient à exécuter le même trajet. Il résulterait un immense avantage de l'emploi de la navigation à la vapeur pour la colonisation du pays.

Durant toute la route, le thermomètre de Fahrenheit se tint presque invariablement à 80° (26° 66 centig.).

L'auteur annonce que M. Southey, connu comme poète et comme historien, a revu son journal, et que, quant à la carte de Para et du Maranon qui l'accompagne, il garantit seulement l'exactitude des lieux par où il a passé, sans toutefois prétendre s'être assuré de leur position par des observations scientifiques bien correctes. Il dit aussi qu'avant son voyage, il n'avait aucune connaissance des ouvrages d'Acuna, des deux frères Ulloa, ni de La Condamine.

L'appendix de l'ouvrage de M. Maw renferme, entre autres pièces intéressantes, la description des missions de l'Ucayali, extraite du *Mercurio Peruano*, que nous avons insérée dans le Bulletin de la Société des mois d'août et septembre 1828.

DESCRIPTION des fouilles et des découvertes faites par M. RIFAUD, dans la partie est de la butte Koum-Medinet-el-Farès, accompagnée du dessin, des coupes et du plan des constructions inférieures; lue à la Société de Géographie le vendredi 19 juin 1829. (Voir le plan ci-contre.)

La Société de Géographie, dans son rapport sur l'examen de ma collection de dessins relatifs à l'Égypte et à la Nubie, a dit, en parlant des fouilles que j'ai faites dans la Basse-Égypte à San (l'ancienne Tanis), « que j'avais rapporté plusieurs dessins représentant différentes antiquités, et que j'avais fait faire des

fouilles dans des monticules formés par l'amas successif des décombres d'habitations particulières. » La Commission ajoute à cela « que le voyageur a cru reconnaître, dans la partie la plus » basse de ces monticules, les vestiges d'habitations des anciens » Égyptiens ; » et M. le rapporteur a fait cette remarque que, « si » ce fait pouvait être constaté par le témoignage d'objets antiques » retrouvés parmi ces mêmes décombres, il servirait à faire un » rapprochement intéressant entre l'état ancien et l'état moderne » de l'Égypte. »

Telles sont les paroles de la Commission. Elles éveillèrent mon attention, et je crois devoir, aujourd'hui que j'ai eu le temps de mettre quelque ordre dans les matériaux que j'ai rapportés, je crois devoir, dis-je, pour mon honneur et à cause de l'intérêt que la Société a bien voulu me témoigner, présenter aux yeux de tous ses membres une partie du résultat de mes découvertes en ce genre, et prouver par des plans, coupes et descriptions détaillées, la vérité de tout ce que j'ai avancé.

Je commençai à faire des fouilles dans l'ancienne Thèbes en 1817, et je continuai d'explorer ce sol antique jusqu'en 1823. Je vins aussi, cette même année, dans la province de Fayoum, où je creusai également le sol ; je m'en occupais encore en 1824. Ces fouilles ont, je crois, un grand intérêt, et c'est le compte rendu de l'une d'elles que j'ai choisi pour donner une idée de mes travaux et de mes découvertes, et montrer avec quel soin j'ai réuni les matériaux du grand ouvrage dont je prépare la publication. En 1825, je passai au Koum-Mongedam, où je creusai encore de vastes puits, si je puis me servir de ce terme pour exprimer les grandes cavités et les déblaiemens considérables que j'ai dû faire sur plusieurs points. Le travail dura un mois environ, du 26 février au 21 mars. Depuis, je me transportai à San, dans la Basse-Égypte, et dans d'autres endroits où je fis des découvertes non moins curieuses ; telles sont Koum-Talle-Trip dans la Basse-Égypte, et Koum-el-Ahmar.

Ce fut, comme je l'ai dit plus haut, en 1823, que je commençai mes recherches dans le Fayoumi. Je me rendis par eau dans cette province, en passant par le Bahr-el-Afrif et le Bahr-Yousouf, canaux alimentés par le Darout-el-Cherif, et qui débouchent, le premier, dans le Nil, et le second dans le lac Carout, et le 20 septembre 1823, j'arrivai à *Medinet*, principale ville de Fayoumi. Mon premier soin fut de chercher un gîte commode pour y déposer mes bagages ; je fus assez heureux, je trouvai une maison convenablement disposée pour en faire, en quelque sorte, mon *quartier-général*, et le point central de toutes mes opérations. De là, je parcourus la province dans tous les sens, pour rechercher les endroits qui pouvaient offrir quelques traces de l'antiquité, et me promettre une abondante moisson de ruines, de débris et de monumens, objet principal de mes investigations. Plusieurs points avaient également fixé mon attention ; mais aucun ne me parut plus propre à commencer mes travaux que la vaste et immense *butte* appelée Koum-Medinet-el-Farès (l'ancienne Arsinoé, *Crocodilopolis*). Je me décidai donc à faire quelques tentatives sur son emplacement.

Cette butte ou monticule aride présente à sa base un circuit d'environ une demi-lieue. De distance en distance, il offrait à l'œil des débris de poterie et des fragmens de granit, de porphyre, de marbre, de brèche, de basalte, de calcaire de grès, de pierre sanguine, de jaspé, de vert antique, de mosaïques, etc., qui nous donnèrent l'espoir de quelques succès dans nos recherches ; je fis établir des tranchées sur les deux points les plus apparens, l'un à l'est et l'autre à l'ouest. La description que je donne ici est le résultat des fouilles faites à l'est. On y voit le plan des constructions inférieures, c'est-à-dire de celles qui, d'après mes calculs, doivent reposer sur le sol ancien. J'ai joint à ce plan la coupe verticale et horizontale des diverses lignes de constructions élevées à des époques différentes les unes au-dessus des autres, après que la terre et les sables eurent recouvert les lignes inférieures.

Ce monticule immense avait une élévation de 169 pieds. Je fis

pratiquer sur le sommet, du côté de l'est, une ouverture de 421 pieds de longueur sur 181 de largeur. Un mois entier s'écoula dans les travaux de déblaiemens, sans que rien ne parût devoir nous dédommager de nos fatigues et de nos peines. Ce ne fut qu'au bout de ce temps que quelque lueur d'espérance vint briller à nos yeux. Déjà nous avions creusé le sol jusqu'à la profondeur de 84 pieds, lorsque nous commençâmes à reconnaître une ligne de constructions qui nous indiqua un plan de bâtisses. Arrivé à ce niveau, j'examinai avec soin et dirigeai moi-même toutes les opérations, qui me menèrent à découvrir sur cette ligne horizontale quelques restes de murs en briques crues, qui ont dû appartenir à des constructions de forme carrée et voûtées. Ces débris faisaient corps avec la masse des terres, et ne se reconnaissaient que par les lignes qu'ils figuraient sur la coupe, et par les matériaux employés qui s'y dessinaient aussi. C'est l'image et la copie fidèle de la coupe prise sur ce plan supérieur, que l'on voit dans le dessin ci-joint, indiqué par la lettre A. Ces constructions, évidemment plus récentes que celles des couches inférieures, me paraissent être les restes des demeures abandonnées par les habitans, que l'agglomération continuelle des terres avait chassés de chez eux, et qui ont été recouvertes d'une masse compacte de 84 pieds de terre à peu près.

Parmi ces bâtisses on en distingue plusieurs dont l'à-plomb ne paraît pas bien conservé. On ne doit point, je pense, accuser de ce défaut ceux qui les ont élevés ; mais on peut croire que, depuis que la terre et les sables sont venus remplir tous les vides, quelque mouvement de terrain a eu lieu dans plusieurs parties, et a dérangé du même coup certains bâtimens dont l'axe a changé en même temps sur toutes les lignes verticales, et en effet, on aperçoit dans la masse des crevasses qui semblent justifier cette assertion.

Cette première découverte encouragea mon zèle ; l'espoir d'arriver à des résultats encore plus précieux me fit continuer. Je fis donc creuser plus avant, et descendis ainsi jusqu'à une nou-

velle profondeur de 51 pieds ou 135 à partir du sommet. Ici je découvris une nouvelle ligne ou un nouveau plan de constructions (*Voy. coupe B*); mais, parmi ces constructions, quelques-unes me parurent être au-dessus du niveau, et ne pas se rattacher entièrement à la même époque. Je pense que l'on a construit ces habitations au-dessus de quelques autres, lorsque la pente ou le talus du monticule, à moitié couvert par des terres nouvelles, se trouva former à son tour une partie plus élevée, et cacher les habitations dans les lieux bas ou à mi-côte. Je n'ai pas cru devoir les regarder comme formant un plan parfaitement à part, puisqu'elles se rattachent à quelques-unes de celles qui existaient encore sur des parties d'abord plus élevées. Je trouvai au milieu de cette ligne de constructions des restes de murs, des arceaux, quelques fragmens de granit, de la basalte, du marbre, et une grande quantité de poteries.

Je ne m'arrêtai point là, impatient comme je l'étais d'atteindre le niveau du sol primitif. Mais il me fallut pour cela recourir à de nouveaux moyens et établir mes fouilles sur une base plus étendue; j'élargis donc l'ouverture que j'avais faite, et dirigeai les travaux de manière que les parois fussent taillées en talus, afin de donner de la consistance aux terres et empêcher par là les éboulemens, qui eussent pu non-seulement arrêter les travailleurs, mais encore nous enterrer tout vivans sous les décombres. Je fis en outre ouvrir des tranchées latérales qui, servant d'issues, laissaient un libre passage pour transporter les terres au dehors. Après avoir ainsi creusé jusqu'à la profondeur de 34 pieds, c'est-à-dire 169 pieds à partir du sommet, je me trouvai sur un sol nouveau, qui m'offrait un troisième plan de constructions. C'est le plus intéressant, et celui dont j'ai cru devoir dessiner le plan (*Voy. la coupe notée C, et le plan qui y correspond*).

D'après mes calculs, je devais avoir atteint le sol primitif, celui sur lequel reposaient sans doute les premiers monumens qui pouvaient se rapporter à l'histoire de l'ancienne Égypte. En conséquence, je redoublai de soins pour reconnaître le mieux possible tout ce qui

s'offrirait à ma vue. Quand je fus parvenu à débarrasser un assez grand nombre d'objets de la terre qui les cachait, je remarquai que, parmi les constructions que présentait le sol, les unes étaient de matière solide et dure, telle que le porphyre, le grès, le granit, le marbre, etc., tandis que d'autres, beaucoup plus légères, n'offraient que des murs et bâtisses en briques crues, de la même nature à peu près que celles que l'on avait employées depuis dans les lignes de constructions supérieures. Ces constructions légères m'ont semblé appartenir à des habitations particulières; aussi ne me suis-je point attaché à les examiner dans tous leurs détails. Plusieurs des murs qu'elles formaient, devenant compactes avec la masse des terres qu'il m'a fallu déblayer, ont dû souffrir, et ont été détruits par la main même des ouvriers. Quelques-uns cependant ont pu résister; ce sont ceux que l'on voit tracés sur mon plan, en gris. Parmi ces constructions *terreuses*, j'ai pu arriver à mesurer quelques chambres et à les représenter ici. La plus petite avait 10 pieds de large sur 13 de long, et la plus grande m'a donné 19 pieds de long sur 13 de large. Les autres varient toutes dans leur étendue, comme on peut le voir sur le plan; mais entre le *minimum* et le *maximum* donnés, ces constructions ne m'ayant rien offert de particulier, je n'en dirai pas davantage; le plan suffira pour tout expliquer.

Cependant, avant de cesser entièrement de parler des constructions en briques, je dois ici faire mention des conduits marqués sur mon plan n° I, espèce de souterrains qui n'existent plus, et qui, faits de briques cuites, offraient l'aspect d'une longue voûte, dont on doit rattacher l'usage et la construction aux époques des premières habitations. Les parois de ces conduits étaient élevées en talus, mais elles avaient une pente peu sensible, et la hauteur de la voûte au-dessus du sol était de 5 pieds 4 pouces. Ces conduits, qui furent détruits dans quelques parties par les travailleurs, m'offrirent sur plusieurs points des interruptions; je ne pus même arriver à retrouver plusieurs de leurs aboutissans. J'avais beau chercher à retrouver le

marteau de mes Arabes, leur espoir de découvrir sous ces voûtes des trésors leur donnait plus de vigueur et d'activité que je n'eusse pu le désirer. Cependant j'obtins qu'un des trois resterait intact, au moins quelque temps. J'en fis déblayer une partie pour m'y introduire avec mes gens, qui s'écrièrent qu'on avait enfin découvert le trésor. Ce fut alors un combat entre eux à qui y entrerait le premier pour se saisir de la nouvelle toison d'or. Je parvins enfin à remettre l'ordre. Un fellah s'y élança d'abord muni d'une lampe; il marcha dans ce couloir l'espace de 20 à 26 pas. A cette distance, sa lumière s'éteignit; cependant il avança encore quelques pas, en tâtonnant; le malheur lui fit mettre le pied dans l'eau: aussitôt épouvanté, à moitié mort de frayeur, et tout hors de lui, il pousse des cris d'effroi qui retentissent sous la voûte et arrivent bientôt jusqu'à moi. Ses camarades, au lieu de lui porter du secours, restent immobiles de stupeur, et loin de chercher à le tirer d'embarras, se contentent de l'appeler par son nom, en lui recommandant de revenir sur ses pas; enfin, pendant que je cherchais les moyens d'aller moi-même à son secours, je vis revenir cet Arabe pâle et défiguré. Je le questionnai aussitôt, et j'appris de lui qu'il avait rencontré une mare d'eau dans laquelle il était tombé. Voyant qu'il n'avait d'autre mal que la peur, je le laissai revenir à lui, et fis moi-même des préparatifs pour descendre dans ce conduit et aller à la découverte. Je fis allumer une lampe, et lorsque je demandai qui voulait me suivre, je ne trouvai personne qui fût disposé à le faire. Chacun s'éloignait, comme s'il eût craint de rencontrer quelque mauvais génie. J'engageai celui qui y était déjà descendu, et qui était alors revenu à lui, à m'accompagner; mais cela fut impossible. Enfin, à force d'instances et de promesses, je parvins à me faire suivre d'un autre, qui s'arma, comme moi, d'un bâton. Nous avions les jambes nues. Nous marchâmes en tâtonnant et en sondant de tous côtés, et particulièrement devant nous. J'arrivai ainsi jusqu'à l'endroit où était l'eau. J'examinai avec attention et sondai d'abord avec mon bâton. Ne trouvant aucun danger, j'entrai moi-

même dans cette mare, qui probablement ne s'était formée que par suite des infiltrations. Il n'y avait pas plus de 18 pouces dans la partie la plus profonde, et l'eau était extrêmement claire. Je voulus la goûter; elle me parut fade et saumâtre et même un peu salée. J'aurais désiré pousser beaucoup plus loin mes recherches; mais après m'être avancé encore un peu, je ne vis rien qu'une continuation de ce couloir, qui se perd sous la montagne. Mon Arabe faisait des difficultés pour aller plus loin, en sorte que je me vis contraint de retourner sur mes pas sans être plus avancé. Je me proposai plus tard de faire quelques autres ouvertures dans ce monticule pour tâcher de reconnaître si ces conduits n'auraient point de communication sur d'autres points, je n'ai cependant rien trouvé qui pût satisfaire ma curiosité. Bien mieux, ces conduits, dont la construction était en briques cuites, devinrent dans la suite un objet de spéculation pour Osman Cachef, gouverneur de la province de Fayoum, qui, au moment où je quittai cette partie de l'Égypte en 1825, faisait alors construire une fabrique d'*indigo*. Il trouva plus court d'enlever toutes les briques cuites qu'il rencontra dans mes fouilles, ainsi que plusieurs blocs de granit, de marbre, etc., qui lui servirent pour élever son établissement; en sorte qu'aujourd'hui on ne retrouve plus que les objets qui, par leur poids, offraient trop de difficultés dans le transport: toutes les constructions de briques ont ainsi disparu entièrement. Néanmoins, à l'aide du plan que je donne, il sera facile de reconnaître leur situation, et peut-être, en continuant les fouilles sous la montagne, arriverait-on à résoudre le problème que je m'étais proposé.

A force de déblayer, je finis par reconnaître un grand nombre d'objets qui m'ont fait souvent regretter de n'avoir pas entrepris mes fouilles sur des espaces plus vastes. Renfermé dans un puits conique de forme oblongue à la profondeur de 169 pieds, circonscrit dans une espace de 75,000 pieds carrés environ, je ne pouvais m'étendre ni d'un côté ni de l'autre sans prendre auparavant des précautions qui me demandaient beaucoup de temps et d'immenses

travaux. Il fallut donc me contenter de bien reconnaître les objets qui pouvaient se présenter à mes yeux.

Lorsque les constructions les moins solides eurent été visitées et que je les eus tracées sur mon plan, je m'occupai de figurer celles qui, par la nature même des matériaux, ne pouvaient subir promptement une grande altération ; telles sont les constructions de marbre, de granit, de porphyre, etc.

Au milieu de mes recherches, je découvris trois puits ou citernes que l'on reconnaît dans la coupe et sur le plan, sous le n° II. Ces puits étaient creusés à peu près sur une même ligne du sud-ouest au nord-est, et placés à peu près à la même distance, l'une au milieu et les deux autres aux extrémités de la ligne. Tous trois étaient alors encombrés, excepté celui du nord-est, qui se trouva vide jusqu'à la profondeur de 17 pieds. Leur ouverture offrait un diamètre de 2 pieds entourés de parois en briques cuites. Le mortier ou ciment qui liait toutes ces briques était fort dur et difficile à casser.

A côté du même puits dont nous venons de parler, se trouvait une espèce de réservoir en briques cuites, n° III, de forme carrée, dont chaque côté avait 5 pieds, et les murs ou parois un et demi d'épaisseur. La profondeur était de 5 pieds. Il était alors encombré, et paraissait avoir servi à contenir l'eau que l'on tirait du puits qui en était voisin. De ce bassin partait une rigole ou conduit, n° IV, fait en briques cuites, voûté, ayant 2 pieds de large sur 3 et demi de haut, fuyant dans une direction presque nord et sud, et de la longueur de 82 pieds. Ce conduit se rendait à un vaste édifice, n° V, qui doit avoir eu pour objet un établissement des bains, ou dont la partie la plus reculée, car je n'ai point trouvé l'entrée qui était cachée sous la montagne, a certainement eu cette destination. Je fis déblayer avec le plus grand soin cette bâtisse construite en briques cuites et en grès, et dont une partie a été depuis enlevée par ordre d'Osman Cachef pour servir à la construction de sa fabrique. Cet édifice, d'une forme très-régulière, forme un carré que j'ai mesuré.

La salle du milieu, espèce de parallélogramme, avait 35 pieds de large sur 40 de long. Dans l'intérieur était un mur de 2 pieds d'épaisseur presque rond, qui entourait un espace dont le diamètre était de 16 pieds. Au milieu de ce rond était une espèce de fût de colonne brisée, en calcaire, de 2 pieds de diamètre et de 5 pieds de hauteur. Quatre issues, de 2 pieds de largeur, donnaient dans la grande salle carrée, et s'annonçaient chacune de ce côté par deux colonnes détachées, dont le diamètre était de 14 pouces, elles étaient en pierres calcaires et dans leur entier, excepté deux, dont il ne manquait que le haut. A droite et à gauche de cette vaste salle étaient des chambres dont l'entrée donnait également sur la grande salle. Je parvins à en déblayer trois de chaque côté au nord-est et au sud-ouest. Toutes me parurent parfaitement semblables : elles présentaient 11 pieds sur chaque face, et communiquaient entre elles, comme on peut le voir, par des portes de 2 pieds de large. En se dirigeant vers la partie nord-ouest de l'édifice, on voyait, avant d'arriver dans la galerie, pièce la plus reculée, deux réservoirs en briques cuites, soutenus aux angles par des pierres de grès. Ils avaient 7 pieds de longueur sur 5 de largeur et 5 de profondeur. Un troisième s'offrit encore dans l'angle le plus septentrional de cette vaste salle; plus petit que les autres, sa dimension était de 2 pieds de largeur sur 3 de longueur et 5 de profondeur. La matière dont se composaient ces bassins était de briques cuites soutenues aux angles par des pierres de grès. Enfin je pénétrai dans la partie la plus reculée, évidemment destinée au bain. Cette galerie de 35 pieds de long sur 10 de large était en pierre et en briques cuites; la porte qui y donnait entrée se trouvait dans l'alignement des deux issues par lesquelles on pénétrait sous la coupole, et de là probablement on eût vu, sans la colonne du milieu, la porte extérieure de l'édifice, cachée aujourd'hui sous les terres. Dans cette galerie se trouvaient, à droite et à gauche de la porte, deux petits réservoirs d'un pied carré, adossés à ceux dont nous avons déjà fait mention dans la pièce antérieure, et sur le mur de face étaient quatre baignoires de forme demi-cir-

calaire, de 7 pieds de long sur 2 de large ; elles étaient enduites d'une couche de ciment stucqué très-dur et poli comme le verre.

A la partie sud-ouest de cet édifice adhérait un corps de bâtiment de 30 pieds de long sur 15 de large, et tout-à-fait à l'angle droit, venait aboutir à un pan de mur de la longueur de 13 pieds : dans cette partie de l'édifice, je trouvai beaucoup de décombres.

Parmi les choses les plus curieuses que j'ai rencontrées dans ce vaste édifice, que je regarde comme d'anciens bains, je ne puis passer sous silence les restes de mosaïques qui formaient le pavé, que j'ai dessinées avec toutes leurs dimensions, et dont j'ai rapporté plusieurs fragmens arrachés de leur place. Ces mosaïques étaient composées de morceaux de terre cuite en forme de petites briques cuites très-minces, de l'épaisseur tout au plus de 3 lignes, et de plaques de pierres calcaires, le tout lié par un mortier extrêmement dur et solide. (J'ai eu l'honneur d'en montrer les fragmens et les dessins aux commissaires de la Société de Géographie.)

J'ai appris, depuis mon départ de cette contrée, qu'une partie de ces bains avait été démolie par ordre du même Osman Cachef pour en employer les matériaux à faire de la chaux, et que les salpêtriers venaient continuellement puiser, dans les excavations que j'ai faites, les terres propres à la lessivation.

Au nord de ces bains et au-delà des constructions en briques crues que l'on voit sur mon plan, j'ai découvert une suite de colonnes, dont 7 ont pu être en partie déblayées et tracées sur le plan, n° VI. Ces colonnes en grès et toutes brisées ont 2 pieds de diamètre, leur hauteur variait depuis 4 jusqu'à 7 pieds, et l'espace qui les séparait l'une de l'autre était de 10 pieds. Celles du milieu plus rapprochées n'avaient entre elles que 6 pieds d'intervalle. Ces colonnes semblent avoir appartenu au portique d'un édifice dont on retrouve une partie des fragmens, par derrière, à la distance de 4 pieds. Le mur tracé parallèlement à la colonnade est en pierres de grès. Il a une épaisseur de 3 pieds, et paraît avoir toujours

eu vers le centre, une ouverture qui semble correspondre assez exactement à l'entre-deux des colonnes du milieu. C'était une entrée; elle avait 4 pieds de large, et chaque portion de ce mur avait, celle du nord-est, dont nous n'avons pu connaître l'extrémité enfoncée sous la montagne, 36 pieds de long, et celle du sud-ouest, qui se trouvait interrompue, 37 pieds, ce qui avec l'entrée donne en tout une longueur de 83 pieds. De l'autre côté de la colonnade étaient d'autres fragmens d'un mur également en grès. J'aurais désiré étendre mes recherches sous la montagne; mais cela me fut impossible. Les constructions que l'on voit à côté et qui entourent ce monument étaient en briques cuites, je n'ai pu trouver à les rattacher à rien.

Dans une position plus rapprochée du conduit des bains, j'ai tracé sous le n° VII, deux fragmens de bâtisse en grès, dont l'un forme encore l'équerre, et l'autre laisse voir encore un bout de mur qui s'enfonçait parallèlement à un des côtés de cette équerre, sous la montagne. Je ne pus trouver que quelques débris insignifians qui ne sauraient servir à éclaircir leur antique destination.

Sous le n° VIII, j'ai tracé quelques constructions en grès et en briques cuites. Recouvertes presque en entier par la montagne, elles ne m'ont offert qu'un angle à déblayer. Cet angle présentait du côté du nord-est un mur, de 35 pieds de longueur sur une épaisseur de 2 pieds, auquel venait s'appuyer un autre mur de séparation de la longueur de 15 pieds qui formait deux chambres, l'une au nord-est encore en partie encombrée avait 13 pieds de largeur, l'autre au sud-ouest était une espèce de péristyle du nord au sud au milieu duquel se trouvait probablement l'entrée principale. Il m'a été impossible d'en reconnaître davantage.

En allant vers le sud-ouest, au-delà des bains dont nous avons parlé, sont des constructions encore en matières solides; je ne saurais dire si toute la masse renfermée entre le n° IX et n° X, faisait partie du même édifice; mais la nature des constructions n'est pas partout la même. Le souterrain n° I, qui est au nord semblerait, par sa disposi-

tion, avoir eu quelques rapports avec elles ; mais on ne saurait le certifier. Je laisse donc au lecteur à décider toutes ces questions.

Les deux pans de mur qui, sous le n° IX, forment un angle droit, dont chaque côté a une longueur, le premier au nord-est de 18 pieds, et le second au nord-ouest de 25 pieds, semblent se rattacher, malgré le vide qui les sépare, aux deux autres murs qui se trouvent dans l'alignement du nord-est au sud-ouest, et dont l'un a 19 pieds et l'autre 20 pieds sur une même épaisseur de 2 pieds. La nature de la pierre est la même, c'est-à-dire de grès. Des deux ouvertures situées au nord-ouest, l'une (la plus petite) paraît avoir été une entrée de 2 pieds de large ; l'autre, beaucoup plus grande et de 10 pieds de large est peut-être la suite d'éboulemens : un reste du mur qui vient aboutir perpendiculairement sur cette ligne semble l'indiquer, et être le point de rattachement de ces constructions. Il forme au nord-est une salle particulière ou *nef*, au milieu de laquelle est un bloc de granit rose de 2 pieds sur chaque face, qui paraît avoir été destinée à supporter quelque statue ou ornement. Quatre colonnes de granit rose de 3 pieds de diamètre l'accompagnent. Ces colonnes ont encore une hauteur de 16 pieds. Elles sont disposées carrément et offrent entr'elles, du sud-ouest au nord-est, une distance de 10 pieds sur une autre de 6 pieds du sud-est au nord-ouest ; l'intervalle qui les sépare des murs est, au sud-ouest et au nord-est, de 5 pieds, et seulement de 2 pieds au nord-ouest. Du côté du midi, elles se trouvent dans l'alignement d'une espèce de galerie qui semblerait avoir conduit ainsi qu'à plusieurs autres pièces à droite et à gauche de ce corridor, et dont la longueur est presque égale à celle de tout l'édifice du nord-est au sud-ouest ; elle paraissait aboutir à une pièce dont l'entrée est immédiatement en face. Ce corridor pouvait avoir 85 pieds de long sur 4 pieds de large. En sortant de la nef dont nous venons de parler et où se trouvent les 4 colonnes de granit rose, on suit, vers le sud-ouest, le corridor. A gauche, au sud-est de la nef, est un mur en pierre de grès qui forme, dans cette partie, un des côtés du corridor. La portion qui est encore debout a une longueur de 25 pieds, et revient carrément

se perdre sous la montagne. Ce mur anguleux paraît avoir renfermé plusieurs pièces, dont une a encore une largeur de 15 pieds. Celle qui est à côté est entièrement détruite, et le mur lui-même est arraché. On ne saurait dire si cette partie du monument a pu se rattacher par quelque point aux bains ; il est difficile de le croire, mais cela pourrait être cependant à cause du peu d'intervalle qui les sépare. En continuant de marcher au sud-ouest dans le corridor, on trouve à droite deux entrées : la première laisse une ouverture de 9 pieds, qui pourrait avoir été remplie autrefois en partie par un mur ; la seconde est de 5 pieds. Le mur qui les sépare a 10 pieds de long sur 2 pieds de large, il est en grès. La pièce dans laquelle ces issues donnent entrée forme une espèce de galerie de 32 pieds de long sur 12 pieds de large. Outre les deux ouvertures dont nous venons de parler, il y en a encore trois autres dans la même pièce : l'une donnait communication dans la pièce placée au sud-ouest, elle a 2 pieds ; une autre également de 2 pieds conduisait à l'extérieur du côté du puits, ou peut-être du souterrain en briques cuites, indiqué sous le n° I, à moins que celui-ci ne vint aboutir à la troisième ouverture située un peu plus à l'est, et qui laisse apercevoir du dehors et cette salle et celle des colonnes. De l'autre côté du corridor, en face de cette salle, est une autre pièce qui semble bien plus vaste que toutes les autres, et qui peut-être était la salle principale ; malheureusement la plus grande portion est restée ensevelie sous la montagne, en sorte que je n'ai pu mesurer qu'un de ses côtés qui était de 30 pieds. Un pan de mur formant un angle droit donne à penser qu'il devait en exister un semblable de l'autre côté ; mais je n'ai rien reconnu qu'une grande ouverture de 20 pieds. Le reste du mur coupé carrément semble indiquer une entrée ou porte, entre le corridor et cette pièce, en face de celle qui donne du même corridor dans la galerie dont nous avons parlé tout à l'heure. Je fus assez heureux pour trouver dans cette salle une espèce de piédestal renversé, ainsi qu'une statue égyptienne de granit rose, dont j'ai pris les dessins. En rappor-

chant les fragmens, j'ai pu conclure que cette statue devait avoir 13 pieds de haut. Elle était rongée et mutilée par le nitre et le salpêtre. On distinguait encore autour d'elle des caractères hiéroglyphiques. Cette statue représentait une femme coiffée comme les Memnonioum de Thèbes : la draperie était plissée à petits plis ; sur le devant de sa ceinture était un cartouche hiéroglyphique, et au-dessous une tête de tigre avec d'autres petits emblèmes à moitié détruits.

Enfin, arrivé à l'extrémité du corridor, je trouvai les deux murs finissant au même point, et laissant entre eux et le mur placé immédiatement en face une distance de 9 pieds. A droite et à gauche, semblent encore avoir existé deux chambres à peu près semblables ; l'une est à moitié sous la montagne, elle avait une largeur de 12 pieds ; l'autre était détruite en presque totalité, il serait impossible d'en retrouver les traces. Au fond du corridor était, ainsi que nous l'avons dit, une issue qui donne entrée dans une pièce : je n'ai pu retrouver tous les murs d'enceinte. L'entrée était de 3 pieds de largeur, et les deux pans de mur qui restaient, étaient celui du nord-ouest, de 13 pieds, plus un rentrant de 4 pieds, et celui du sud-est de 4 pieds passés ; mais il s'enfonçait sous la montagne.

Voilà tout ce que j'ai pu retrouver de cet édifice ; ou de ces édifices, si l'on croit que ces constructions en formaient plusieurs. Cependant je ne dois pas oublier de parler encore ici de 4 colonnes et d'un bloc marqué sous le n° X, que l'on pourrait bien aussi rattacher au monument dont je viens de parler. Chacune de ces colonnes a 3 pieds de diamètre ; l'intervalle qui les sépare n'est pas toutefois égal : au nord-ouest et au sud-est, il est de 2 pieds, tandis qu'au nord-est et au sud-ouest, il est de 3 pieds. Au milieu est un bloc de granit rose de 2 pieds de large sur chaque face, et de 8 pouces d'élevation. Était-ce un autel ? était-ce un piédestal ? c'est encore ce que je laisse à juger aux savans.

Si nous nous reportons plus au sud-ouest, au n° XI, on verra, sur mon plan, une construction assez vaste et qui me paraît ne se

rattacher en rien aux précédentes. Ces constructions sont en pierre de grès ; un seul mur tracé du sud-ouest au nord-est, sur une longueur de 46 pieds, et retournant par un angle droit du nord-ouest au sud-est, où il se perd sous la montagne, après avoir laissé à découvert une longueur de 25 pieds, doit être la partie extérieure de l'édifice. Dans l'intérieur est une colonnade qui laisse entr'elle et le mur une galerie de 5 pieds de largeur autour de ce temple ou monument. Après bien des fatigues, je parvins à déblayer sept de ces colonnes ou plutôt de ces piliers carrés de 2 pieds d'épaisseur ; l'espace entre chacun d'eux était de 2 pieds, et la plus grande hauteur de ceux qui subsistaient encore était de 4 pieds. Dans l'intérieur de cet édifice, je trouvai renversés çà et là des débris et des tronçons de colonnes, etc., que j'ai dessinés et que l'on trouvera dans mon grand ouvrage. C'est près de ces restes de monumens, que j'ai découvert une partie de ces souterrains en briques cuites, dont j'ai déjà fait mention sous le n° I. Celui-ci serpentait sur une longueur de 50 pieds : je n'en ai reconnu ni les tenans ni les aboutissans

Au nord-ouest, sous le n° XII, on aperçoit l'emplacement d'un vaste amas de décombres, au milieu desquels je n'ai reconnu qu'un seul pan de mur qui fût debout. Ce pan de mur formait un angle obtus, dont un des côtés avait 25 pieds, et l'autre 20. Les pierres de grès qui dépendaient de cet édifice gisaient en plusieurs tas. J'y rencontrai quelques colonnes de granit rose, dont le diamètre était de 3 pieds. C'est tout ce que j'ai pu retrouver de ce monument, dont il reste peu de traces.

A peu de distance, au nord, sont plusieurs constructions encore sur pied. Elles sont indiquées sur le plan, sous le n° XIII. Dans ces constructions on reconnaît encore les restes d'un mur de 36 pieds de longueur sur une épaisseur de 2 pieds, et une hauteur variable, mais de 15 pieds dans la partie la plus élevée. Ce mur forme un angle droit, dont le plus petit côté a 15 pieds. Au dedans sont quatre colonnes de granit rose de 3 pieds de diamètre. L'espace qui les sé-

pare est du sud-ouest au nord-est de 5 pieds, et du nord-ouest au sud-est de 4 pieds seulement. Peut-être au milieu y a-t-il eu un autel ou un piédestal ; mais je n'en ai point trouvé les fondemens. Cependant, parmi les débris gisans çà et là, j'ai vu des fragmens d'un obélisque dont le plus grand morceau peut avoir une longueur de 10 pieds. Etait-il destiné à orner le milieu de la colonnade ? C'est une question que je ne saurais résoudre. Quoique les murs de l'enceinte où sont les quatre colonnes soient presque entièrement détruits, on peut croire qu'elles en occupaient le centre. C'est là que j'ai trouvé des nombreux fragmens, des *idoles* en terre cuite et en bronze, des médailles, des scarabées, des amulettes, etc. Derrière, et au nord-ouest du grand mur qui subsiste encore en partie, est une construction qui fait masse avec l'édifice et vient s'y rattacher perpendiculairement ; il est divisé en plusieurs chambres, dont la première est de 15 pieds de longueur sur 11 de largeur ; la seconde, de même longueur, se trouve enfouie sous la même montagne. Doit-on croire que le troisième souterrain dont j'ai parlé, et qui semble venir de dessous la montagne vers ce point, s'y rattachât autrefois ? C'est encore une question à décider.

Voilà, Messieurs, le résultat de mes découvertes dans l'excavation que je formai dans la butte de Koum-Medinet-el-Farès, dans sa partie orientale. J'attaquai cette même butte sur d'autres points, particulièrement dans l'ouest, où j'ai fait également des découvertes précieuses, dont j'ai tracé les coupes et les plans, mais je n'ai pas cru devoir vous en soumettre ici les détails ; j'en présente seulement à la Société les dessins, en communication, ainsi que ceux de Koum-el-Ahmar, de Mougédam et de San, qui tous feront partie de mon ouvrage. Cette butte de Medinet-el-Farès aurait offert beaucoup d'autres objets à ma curiosité, si je n'eusse dû la quitter pour me transporter sur d'autres points où ma présence était nécessaire. Il faudrait d'ailleurs bien des années et un grand nombre de bras pour arriver à déblayer une masse compacte aussi énorme. Sans

doute qu'en la fouillant dans son entier, on y trouverait de quoi former une des plus belles et plus riches collections d'antiquités égyptiennes qui existent. Les tronçons et les marbres détachés que j'ai rencontrés dans ces fouilles annoncent que l'on découvrirait un grand nombre de débris qui tiennent à l'emplacement d'une ville ancienne, et que l'on pourrait parvenir à une restauration presque complète. L'on y verrait des monumens égyptiens ignorés jusqu'ici, et qui le seront peut-être toujours, à moins qu'une industrie peu éclairée ne porte les musulmans de ces contrées à reprendre eux-mêmes ces fouilles pour en tirer des matériaux dont, à l'exemple du Cachet Osman, ils feront usage, pour leur bien-être particulier ou pour enrichir leur province, mais qui seront autant de pertes pour la science et les arts. Les fragmens que l'on y rencontre continuellement indiquent assez que ceux qui entreprendraient un pareil travail en seraient amplement dédommagés par un plein succès.

Signé, J. RIFAUD.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ I^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 3 juillet 1829.

Après la lecture du procès-verbal, qui est adopté, M. le président annonce qu'il a été rendu compte, dans un journal littéraire, de la présentation faite à la dernière séance des dessins de Milla et de Palenquè, et que l'on a ajouté qu'il avait été lu une lettre de M. Corroy, de Tabasco, où il serait fait une mention de la collection de M. Baradère. M. le président fait observer que le nom de ce voyageur n'est pas prononcé une seule fois dans la lettre particulière de M. Corroy, et que ce ne peut être que par erreur que le

journal dont il s'agit en a fait mention ; il demande que cette rectification soit faite au prochain bulletin.

M. de Hammer adresse à la Société plusieurs exemplaires des essais de cartes qui accompagnent le 4^e volume de son *Histoire de l'Empire ottoman*. D'après son désir, la commission centrale les renvoie aux commissaires chargés de rendre compte des envois précédens.

M. Dannery, consul de France à New-Yorck, offre à la Société le rapport annuel des régents de l'université de l'État de New-Yorck à la législature, où se trouve une série d'observations météorologiques.

M. Ch.-Ed. Guys fait connaître la suite de son itinéraire au mont Liban. Il a visité les nations Bichedebin, Eden, et il se propose de se rendre au temple de Dennié, qui paraît être d'une architecture remarquable, et enfin de terminer son voyage par le sud du Liban.

M. le capitaine Duperrey écrit à la Société pour demander la rectification d'une inexactitude qui s'est glissée dans l'article sur *l'île Oualan*, inséré dans le n^o 73 du Bulletin. La commission renvoie la lettre au comité du Bulletin, et l'invite à l'insérer dans le 1^{er} cahier de ce recueil. (Voyez numéro 74 page 312.)

M. le colonel Bonne rend compte du perfectionnement imaginé par M. John Jump, pour étendre et faciliter l'usage des globes ; il propose à la commission centrale de lui donner son approbation. Adopté. (Voyez documens, page 95.)

Au nom de la commission chargée de prendre connaissance de la collection de M. Baradère, le président rend compte de l'examen auquel cette commission s'est livrée ; il en résulte, 1^o que les dessins et les divers objets recueillis par M. Baradère présentent un haut intérêt, et qu'ils mériteraient d'être publiés ; 2^o que ce voyageur attend sous peu de temps la description des monumens de Mitla et Palenqué, ainsi que les explications des dessins qu'on a promis de lui envoyer de Mexico. Les commissaires pensent que le

rapport à faire sera plus complet et plus instructif quand on pourra prendre connaissance de la relation dont il s'agit ; en conséquence, elle propose d'ajourner le rapport définitif jusqu'au moment où le texte sera parvenu à Paris ; elle se borne aujourd'hui à exprimer l'intérêt avec lequel elle a examiné la collection.

M. Rifaud met sous les yeux de l'assemblée un plan de la ville et des ruines de Thèbes, où il a indiqué les monumens découverts depuis l'expédition française en Égypte, principalement d'après les fouilles qu'il a faites pendant son voyage.

Séance du 17 juillet 1829.

S. E. lord Stuart, ambassadeur d'Angleterre, écrit à la Société pour lui transmettre un ouvrage de M. Maw, officier de la marine royale anglaise.

M. Caussade, par sa lettre datée de la Vera-Cruz, le 10 janvier 1829, annonce à la Société que M. le docteur Corroy s'est procuré de nouveaux renseignemens relatifs aux ruines de l'ancien Palenquè, et qu'il se propose de les communiquer à la Société aussitôt qu'il aura reçu sa réponse. Après la lecture de cette lettre, on observe qu'elle est parvenue avant la séance précédente, et qu'on a oublié d'en donner communication.

M. l'abbé Manet, présent à la séance, offre à la Société un exemplaire de sa *Biographie des Malouins célèbres depuis le quinzième siècle*. Il met également sous les yeux de l'assemblée une carte manuscrite des environs de Saint-Malo, accompagnée de notes et d'observations nautiques. La commission centrale prie MM. le baron Coquebert-Montbret et Girard de rendre compte de cette carte.

M. le chevalier Duvallier écrit à la Société pour lui soumettre la solution d'une série de questions qu'il croit utiles à la science. Renvoi de cette lettre à MM. Brué, de la Roquette et Jouannin.

M. Jomard communique plusieurs échantillons d'écriture des jeunes Éthiopiens placés dans une institution à Bourg-la-Reine. Il

résulte de cette communication que ces élèves, et particulièrement les nommés *Mahboub* et *Mourgian*, écrivent déjà correctement les lettres de l'alphabet français.

M. Bottin donne lecture d'une réclamation relative à un article publié dans les *Nouvelles Annales des voyages*, au sujet du Bulletin de la Société. Après avoir entendu plusieurs de ses membres, la commission centrale décide que cette réclamation sera communiquée aux membres du comité du Bulletin.

§ 2. *Admissions, Ouvrages offerts, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 juillet.

M. le docteur William GILBERT, à Londres.

Séance du 17 juillet.

M. Paul AUTRAN, président de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 juillet.

Par M. Ansart : *Précis de géographie ancienne et moderne comparés*, 1 vol. in-8°, accompagné d'un *Atlas* in-fol. Paris, 1829.

Par M. le baron de Hammer : *Carte itinéraire de Konia à Erserum, et d'Erserum à Tiflis*; 1 feuille.

Par M. Dannery : *Annual Report of the regents of the university to the legislature of the state of New-York*; 1 broch. in-8°.

Par M. Graberg de Hemso : *Dubitazioni e conghieture intorno Tombuctu*; une broch. in-8°. — *Bibliografia e qualificazioni accademiche* di J. Gråberg di Hemso. Pisa, 1829.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de juin.

Par la Société de la morale chrétienne : n° 73 de son journal.

Par les auteurs : *Plusieurs n°s du Globe*.

Séance du 17 juillet.

Par M. Manet : *Biographie des Malouins célèbres, nés depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours; précédée d'une Notice historique sur la ville de St.-Malo depuis son origine.* St.-Malo, 1824, 1 vol. in-8°.

Par MM. de Leuven et Ansart : *Journal des Voyages, cahier de juin.*

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques, cahiers de décembre 1828 et mai 1829.*

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique, cahier de juin.*

Par M. Arthus Bertrand : *Bibliothèque physico-économique, cahier de juillet.*

Par la Société asiatique : *Nouveau Journal asiatique, cahier de mars.*

Par la Société d'agriculture de Poitiers : *Bulletin de cette Société, 2 cahiers.*

Par M. Antran : *Discours sur le retour de l'Astrolabe en France, prononcé dans la séance publique de l'Académie de Marseille, le 10 mai 1829; une broch. in-8°.*

Par M. Warden : *Rapport fait à la Société royale des antiquaires de France, sur la collection d'antiquités mexicaines de M. Burardère; in-8°.*

Par M. *** : *Prospectus de la colonie du Guazacoalco dans l'État de Vera-Cruz, au Mexique.* Paris, 1829.

Par les auteurs : *Plusieurs n°s du Globe.*

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

RAPPORT fait à la commission centrale de la Société de géographie dans la séance du 5 juin dernier, sur le perfectionnement imaginé par M. John Jump pour étendre et faciliter l'usage des globes.

Messieurs,

Vous savez qu'avec le secours d'un globe ordinaire, muni d'un horizon, d'un méridien et d'un cercle horaire avec une aiguille mobile, on peut résoudre quelques problèmes intéressans de la sphère. Afin d'étendre le nombre de ces solutions, on a ajouté à cet appareil un quart de cercle vertical, au moyen duquel on peut alors résoudre la plupart des problèmes élémentaires d'astronomie sphérique. Tous les globes anglais, ainsi que l'assure M. Jump, sont munis de ce quart de cercle vertical, tandis que ce perfectionnement n'a été adapté qu'à quelques globes français; mais ce vertical a été jusqu'à présent fixé sur le méridien, et c'est une disposition qui en restreint l'usage, par ce que, dans ce cas, certaines questions restent insolubles, celles où il est nécessaire de faire varier la hauteur du pôle, car le vertical étant entraîné lui-même dans ce mouvement n'est plus un vertical et ne sert plus à rien. M. Jump donne une autre disposition à ce quart de cercle; au lieu de le faire descendre du zénith, il l'établit sur l'horizon même: cette idée simple fournit aussitôt les moyens de résoudre tous les problèmes ordinaires de la sphère; ainsi, trois de ces cinq choses étant données, savoir, la latitude, le jour, l'heure, l'altitude ou élévation de l'astre au-dessus de l'horizon et l'azimuth, on peut toujours, au moyen du perfectionnement proposé par M. Jump, trouver les deux autres; ce quart de cercle peut être simple ou double; s'il est double et que l'écart des deux branches puisse varier, on peut atteindre à a solution des problèmes d'astronomie sphérique d'un ordre plus

élevé, par exemple, celui-ci : connaissant deux hauteurs du soleil et le temps écoulé entre les deux observations, trouver la latitude du lieu.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les solutions qu'il indique pour les différens cas qui peuvent se présenter, tous ceux à qui la connaissance de la sphère est familière les trouveront facilement mais nous croyons l'invention de M. Jump digne d'être répandue : elle pourra rendre des services réels à ceux qui étudient les élémens de l'astronomie ; elle leur fournira les moyens de chercher à résoudre, du moins approximativement, avec le globe, un plus grand nombre de problèmes intéressans qu'on ne le pouvait faire auparavant, et cet exercice ne pourra manquer de leur rendre plus tôt familière la connaissance des différens cercles de la sphère ainsi que leur usage. J'ai l'honneur de proposer, en conséquence à la commission centrale de donner son approbation au perfectionnement apporté par M. Jump dans l'usage des globes.

Chev. BONNE.

MISSIONS DES ÉTATS-UNIS.

(Extrait du *Missionary Herald* du mois de janvier 1828.)

Établissement américain des Missions étrangères.

Cet Établissement compte 200 personnes, tant Missionnaires qu'agens

SAVOIR :

Missionnaires prêchant l'évangile	41	Agriculteurs	1
Médecins	4	Imprimeurs	1
(Il y en a un qui est aussi missionnaire.)		Mécaniciens	1
Instituteurs	27	Femmes mariées ou non mariées	10

Les Missionnaires sont répartis sur divers points du globe de la manière suivante :

Inde (Bombay et Ceylan)	9	Cherokees d'Arkansas	1
Asie Occidentale	6	Osages	1
Iles Sandwich	7	Indiens Maumee	1
Cherokees	5	— Mackinaw	1
Choctaws	3	— Seucca	1

Le nombre des néophytes admis dans les écoles dirigées par les Missionnaires s'élève au moins à 30,000, et environ 500 naturels y sont employés comme instructeurs (principalement dans l'Inde et aux îles Sandwich) ; on évalue à 426,360 le nombre des livres publiés en langues étrangères, par cette mission.

Établissement des Américains Baptistes.

Les Missionnaires de cet établissement sont répandus ainsi qu'il suit :

A Burmah, dans l'Inde	5	du Nord	1
A Liberia, colonie africaine	1	Chez les Cherokees	1
Chez les Indiens Creeks de l'Amérique		Et au collège de Choctaw (Kentucky)	1

Société des Episcopaux Méthodiques.

Les Méthodistes envoient des prédicateurs parmi plusieurs tribus d'Indiens de l'Amérique septentrionale, les Creeks, Cherokees, Putawatomics, Wyandots, Mohawks et Mississaugas. Leur nombre s'élève à douze.

Missions des Frères unis.

Cette mission dépend de la société du même nom, dont le siège principal est en Europe. Ceux de ses agens qui sont chargés de prêcher l'Evangile aux États-Unis résident principalement chez les Cherokees et les Indiens Delawares.

Synode de la Caroline du Sud et de la Géorgie.

Ce synode s'occupait autrefois de la conversion des Indiens Chickasaw, où il y avait quatre stations et trois missionnaires. La direction en a été transférée récemment à l'établissement américain.

Presbytériens de Cumberland.

Ils ont une station et une mission chez les Indiens Chickasaw.

Récapitulation sommaire.

Le nombre total des établissemens dépendant des sociétés américaines pour les missions étrangères s'élève à	62
Missionnaires ayant les ordres	71
Missionnaires de toutes classes et des deux sexes	260
Individus suivant les écoles	31,000

Dépenses annuelles.

Établissement américain	104,430 dollars.
Id. des Baptistes	15,408
Id. des Méthodistes	6,000
Id. des frères unis (en 1825.)	860
Autres non connus	"

TOTAL APPROXIMATIF . . . 130,000 dollars.

Nouvelle Carte de l'Indostan, dressée d'après les documens originaux, établissant ses divisions politiques et faisant connaître l'aspect général du pays, publiée sous les auspices du lieutenant-colonel Blacker, ingénieur en chef des établissemens anglais dans l'Inde, qui a fourni pour sa confection les principaux matériaux et les renseignemens les plus importans; par Q. et J. CARR. Londres, 1824.

Voici, d'après cette Carte, le tableau des possessions des Anglais dans l'Inde et des États de leurs alliés, avec l'indication de leur étendue et de leur population. W.

POSSESSIONS ANGLAISES.	ÉTENDUE en milles carrés anglais.	POPULATION.
Bengale, Bahar et Benarès	162,000	39,000,000
Accroissement depuis 1765.	148,000	18,000,000
Gurwal, Kumaon et détroit entre les rivières Sutledge et Jumnah	18,000	500,000
Gouvernement du Bengale	328,000	57,500,000
Id. de Madras	154,000	15,000,000
Id. de Bombay	11,000	2,500,000
Territoires dans le Decan, etc., acquis depuis 1815, et ne faisant partie d'aucun gouver- nement	60,000	8,000,000
Etablissements anglais	553,000	83,000,000

ALLIÉS OU TRIBUTAIRES.	ÉTENDUE.	POPULATION.
Le Nawaub de Oude	20,000	3,000,000
Le Rajah de Mysore	27,000	3,000,000
Travancore et Cochin	8,000	1,000,000
Le Nizam	96,000	10,000,000
Le Rajah de Nagpoor	70,000	3,000,000
Le Guicowar	18,000	2,000,000
Khotah, Boondée et Bhopaul	14,000	1,500,000
Le Rajah de Sattarah	14,000	1,500,000
Sous les Rajahs de Joadpoor, Iyepoor, Odeypoor, Beekaner, Jesutmeer et autres chefs Rajpoot, Holkar, Ameer Khan, le Roh de Cutch, et une foule de petits chefs indigènes; les Siks, Gonds, Bheels, Coolies et Catties, tous réunies sous le pro- tectorat de la Grande-Bretagne.	283,000	15,000,000
Alliés et tributaires	550,000	40,000,000
Possessions anglaises	553,000	83,000,000
États alliés ou tributaires	550,000	40,000,000
TOTAL GÉNÉRAL.	1,103,000	123,000,000

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ 1^{er}. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

333. *Mémorial du dépôt général de la guerre*, imprimé par ordre du ministre; tome 1, 1802-1803; tome 5, 1827-1828. Paris, 1829. Chez Picquet, géographe du Roi, quai Conti, n° 17. Prix : 20 fr. chaque vol.

Nota. Les tomes 3 et 4 se trouvent à la même adresse.

AMÉRIQUE.

334. *Vue des Etats-Unis*, historique, géographique et statistique, par William Darby. 4 vol. in-48, 600 pages, avec 14 cartes. Prix : 2 doll.

ASIE.

335. *The travels of Macarius*.—Voyages de Macarius, patriarche d'Antioche, écrits en arabe par son archidiacre Paul d'Alep. Première partie, comprenant l'Anatolie, la Romélie et la Moldavie; traduits par F. C. Belfour, A. M. Oxon. Londres, 1829.

336. *The Travels of Ybn Batuta*.—Voyages de Ybn Batuta, traduits de l'arabe, sur les copies manuscrites abrégées, déposées dans la bibliothèque de Cambridge, avec des notes explicatives de l'histoire, de la géographie, de la botanique et des antiquités des pays qu'il a parcourus; par le révérend Samuel Lee B. D. Londres, 1829.

EUROPE.

France.

337. *De l'Etat ancien et de l'Etat actuel de la baie du mont Saint-Michel et de Cancale, des marais de Dol et de Châteauneuf, et en général de tous les environs de Saint-Malo et de Saint-Servan, depuis le cap Fréhel jusqu'à Granville*, avec deux notices supplémentaires, la 1^{re} sur Jersey et les autres îles anglaises adjacentes; la 2^e sur toute la côte

de Normandie qui aspecte ce petit archipel; par M. F. G. P. B. Manet. Paris, 1829. 4 vol. in-8°, avec 3 planches. Ouvrage dédié à la Société de Géographie. Chez Brunot-Labbe et Arthus Bertrand. Prix : 7 fr.

338. *Topographie historique, physique, statistique et médicale de la ville et des environs de Cassel* (département du Nord), avec cartes géographiques en taille-douce et vues lithographiées; par P. J. E. de Smytère. Paris, 1828. 4 vol. in-8°. Chez l'auteur, rue Saint-André-des-Arcs, n° 26.

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

339. *Atlas universel de Géographie ancienne et moderne*, précédé d'un abrégé de géographie physique et historique; par MM. Lapie père et fils; dédié au Roi. Paris, 1829. Chez Eymerly, Fruger et C^o, rue Mazarine, n° 50. 5^e et 6^e livraisons.

340. *Atlas de l'Europe*, à l'échelle de $\frac{1}{1000000}$ (projection modifiée de Flamsteed), dressé sur les matériaux rassemblés, et des cartes construites par les plus célèbres géographes; par Ph. Vander-Maelen; gravé sur pierre sous la direction de J. Collon. 3^e, 4^e et 5^e liv. Chez l'auteur, rue des Boulets, n° 1343, à Bruxelles.

Nota. J. G. Jundt, rue de Savoie, n° 9, est chargé de recevoir les souscriptions, pour la France, aux deux atlas de M. Vander-Maelen : le prix de l'atlas de l'Europe est fixé à 18 fr. la livraison.

341. *Atlas hydrographique des côtes des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale*, publié d'après les observations les plus récentes et les meilleures autorités; par E. et G. W. Blunt. New-York. 1827-28.

Cet Atlas contient :

1° Une carte générale de la côte des Etats-Unis, depuis New-York jusqu'à Saint-Augustin ; par Edmund Blunt ;

2° Celle de la côte nord-est, depuis New-York jusqu'au cap Sanson et l'île de Sable, en deux feuilles, par le même. Sur la deuxième feuille, se trouve le plan du havre d'Halifax et de la côte adjacente, par J. E. W. Desbarres ;

3° La côte des Etats de Connecticut, Rhode-Island, Massachusetts, avec le plan détaillé de la baie d'Huzzard et celui du havre de Boston ; ces deux derniers d'après les renseignements fournis par J. E. W. Desbarres et W. C. Taber ;

4° La côte d'une partie de la Floride, des Etats de Géorgie et de la Caroline du Sud ;

5° Celle de la Floride occidentale, des Etats d'Alabama, du Mississipi et de la Louisiane, d'après les découvertes et renseignements de Gauld, appuyés d'autres autorités, par Edm. Blunt ;

6° Les bancs de Bahama et le golfe des Florides, par Ed. Blunt ;

La côte Floridienne, depuis *Middle-River* jusqu'à l'extrémité septentrionale, est tracée d'après la reconnaissance qui en a été faite par James Ramage, en vertu d'un acte du congrès passé en 1822 ; les récifs, bancs et la côte occidentale, d'après les explorations de Gauld, Romans et Manderson. Le *petit banc de Bahama* est levé sur la carte de l'amirauté, par A. de Maine. Le *grand Bahama* est décrit en partie d'après les observations faites par E. C. Ward, commandant le sloop l'*Orbit*, en 1820. Elles diffèrent quelquefois de celles de Maine ; mais on a suivi la version

de ce dernier, partout où elle a été reconnue exacte ;

7° Une carte du havre de New-York, levée par Edm. Blunt, avec un plan de la baie de Chesapeake, d'après D. P. Adams et autres, et des vues de terre prises entre le cap Henlopen et le cap Charles ;

8° Un autre plan du havre de New-York et des côtes de Long-Island et de New-Jersey, depuis l'île-de-Feu jusqu'à la petite île Barnigat, par le même. New-York, 1823 ;

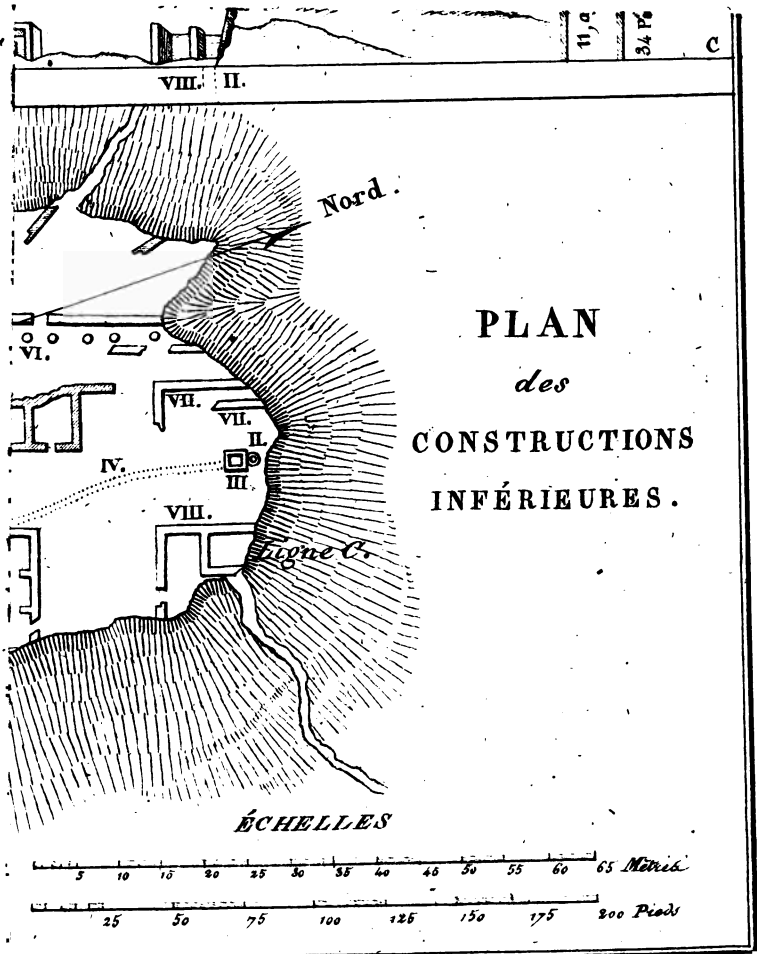
9° Enfin, le plan du cap Hatteras, cape Lookout, cap Fear, de la rivière du cap Fear, depuis son embouchure jusqu'à Smithville, etc., etc.

342. *Nouvelle carte de la Colombie*. M. H. S. Tanner, de Philadelphie, vient de publier une nouvelle carte de la Colombie, avec sa division en départemens et provinces, d'après les plans manuscrits dressés à Bogota, par l'ordre du gouvernement colombien, sur laquelle sont tracés les principales routes, avec l'état de la population des chefs-lieux et de la surface en milles carrés des départemens, les population, grandeur, longitude et latitude des principales villes de chaque province ; le tout présentant un tableau complet de la géographie de la Colombie jusqu'à ce jour. Prix : 5 dollars.

343. *Carte des îles Loyalty*, reconstruites par le capitaine de frégate Dumont-d'Urville, levée et dressée par M. Guilbert, enseigne de vaisseau. Expédition de la corvette de S. M. l'*Astrolabe*. Juin 1827. 1 feuille.

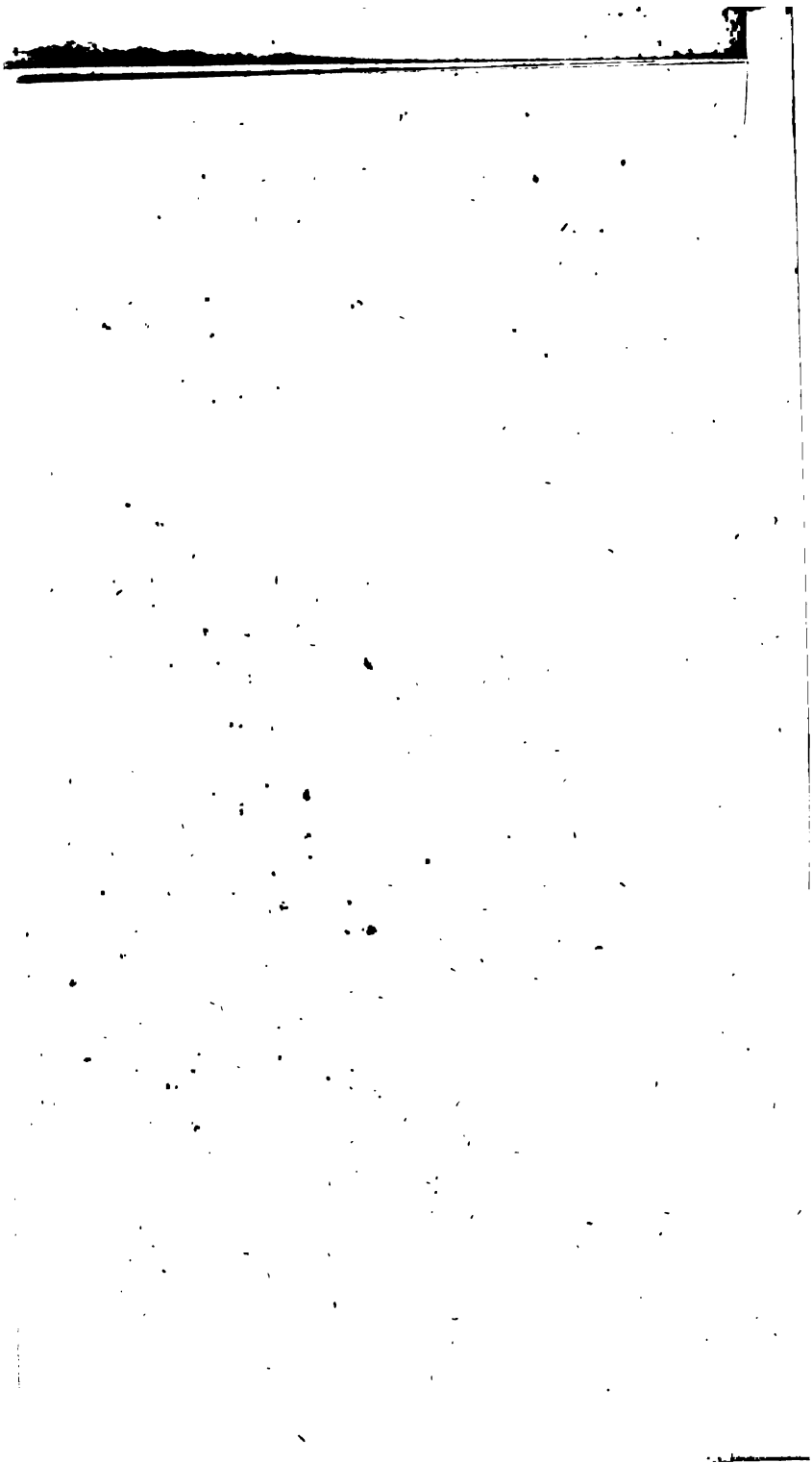
344. *Carte générale de l'Italie* pour servir à l'histoire des légions polonaises en Italie sous le commandement du général Dombrowski, par Léonard Chodzko, dressée par l'auteur. Paris, 1829. 1 feuille. W.

NOIROT, Agent de la Société de Géographie.



PLAN
des
 CONSTRUCTIONS
 INFÉRIEURES.

Autographie.



BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 77. — SEPTEMBRE 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

NOTICE sur la province de Texas.

Les rapports politiques et commerciaux qui ont existé depuis quelques années entre les États-Unis et la province du Texas ont contribué à faire connaître ce beau pays, sur lequel on n'avait que des données fort incertaines. Situé entre la Louisiane, le golfe du Mexique, le Rio del Norte et la rivière Rouge, il a, selon les géographes espagnols, plus de 220 lieues de longueur, et plus de 60 en largeur. Cette province a été réunie par le congrès mexicain à celle de Coahuila, sous le nom d'*État de Coahuila y Texas*, dont le siège du gouvernement est à Saltillo. Avant la cession de la Louisiane aux Américains par le premier consul de la république

française, la limite ouest de la province du Texas n'était point la rivière Sabine. Elle se trouvait à 3 lieues et $\frac{1}{2}$ ouest de Natchitoches, sur la rivière Rouge, auprès d'une *crique* appelée le *Rio Hondo*. Sur ses bords se trouvait une pierre portant, d'un côté, les armes de France, et de l'autre, celles d'Espagne; et les registres de la *capilla de los Adayes* (située à 30 milles ouest du *Rio Hondo*) font encore foi que, lorsque la Louisiane appartenait aux Français, long-temps avant le traité de famille de 1763, l'évêque de Mont-Rey étendait sa juridiction jusqu'à cette limite. Le procès-verbal de la visite de ce prélat aux Adayes a été dernièrement découvert par M. *Anduze* (1), curé de Natchitoches. Quand les Américains prirent possession de la Louisiane, les troupes des États-Unis s'établirent à Natchitoches, et les Espagnols entretenirent toujours une garnison aux Adayes. Le voisinage était au désavantage des Espagnols, qui recevaient toutes leurs provisions de Natchitoches. La rencontre des soldats donnant quelquefois lieu à des querelles fâcheuses, le général des États-Unis, Wilkinson, donna ordre aux Espagnols de se retirer au-delà de la Sabine, c'est-à-dire à 50 milles ouest de la ligne des limites qu'ils réclamaient. Ceux-ci refusant d'obéir, les Américains les y contraignirent par la force. Le colonel Herrera, qui commandait aux Nacogdoches, province du Texas, à 70 milles ouest de la rivière Sabine, apprenant ce qui venait de se passer, se porta en avant avec 200 hommes de troupes, pour faire respecter les droits du roi d'Espagne. Le général Wilkinson marcha à sa rencontre avec à peu près 800 soldats et 300 miliciens. Mais, un rapprochement ayant eu lieu entre ces deux chefs, il fut convenu que les Espagnols repasseraient la Sabine, que les Américains n'iraient point au-delà des Adayes, et que le pays compris entre le *Rio Hondo* et la Sabine, c'est-à-dire une lisière d'environ 50 milles de large, serait déclaré neutre. Quelque temps

(1) C'est lui qui a fourni la plus grande partie des renseignemens contenus dans cet article.

après, les Américains bâtirent un fort sur une éminence entre la rivière Sabine et la rivière Rouge, à 25 milles de l'une et de l'autre, et la Sabine fut déclarée limite.

Le pays compris entre la rivière Rouge et la Sabine est montagneux, presque aride, ne produisant que quelques mauvais chênes rabougris (*black jack*) et quelques pins parsemés çà et là. Il y a cependant de bonnes terres du côté du *Bayou-Pierre*, et c'est là que se récolte le meilleur tabac des Natchitoches. Après avoir passé la Sabine, on entre dans la province du Texas. Le pays est plein, sans être bas, et la terre, à une distance de 12 milles ouest, est couverte de pins magnifiques. Au-delà de cette lisière de pins, on arrive dans la contrée la plus belle et la plus fertile du monde; elle est entrecoupée de côteaux magnifiques et divisée en bosquets et prairies naturelles dans un ordre si admirable, que l'on serait tenté d'y reconnaître l'ouvrage de l'art. Le sol est rouge, grenu, contenant une immense quantité de granules de fer, et aussi fertile sur le haut des collines que dans le fond des plaines. Le climat y est délicieux; on n'y éprouve ni fortes chaleurs ni froids rigoureux. Les eaux y sont abondantes et aussi bonnes que celles du Mississippi. Le pays est occupé jusqu'aux Brassos par à peu près 2,500 familles qui ont émigré des États-Unis, et qui cultivent le coton, le maïs, le tabac, le riz et la canne à sucre. Outre ces familles américaines, il y a à peu près 5 à 600 familles espagnoles concentrées autour des Nacogdoches et habitant les *Ranchos*, où ils élèvent des bestiaux. Les principaux établissemens sont, après la lisière de pins, dont il est question ci-dessus, l'*Aix Bayou*, entièrement habité par des Américains. Il y a déjà dans ce quartier 7 à 8 moulins à coton, et les produits sont transportés à Natchitoches sans droit d'entrée, parce que la consommation vient tout entière de cet endroit. Le second établissement considérable est sur la rivière des Brassos à Dios, à peu près à 150 milles des Nacogdoches. Le bord de cette rivière est quelquefois malsain, à cause des inondations. Il y a là une ville bâtie par les Américains,

appelée *San Philippe de Austin*, parce que la concession de ce terrain a été faite à un Américain, Philippe Austin, qui a promis d'y établir 5 à 600 familles. Aux Nacogdoches, une autre concession fut faite à un nommé *Edwards*, autre Américain qui tenait un pharaon à Mexico. Cette concession est limitrophe de celle de Austin, et contient plus de 2,500 lieues carrées. Au nord de cette concession est une autre, faite à M. *Froth Thorn*, gendre d'Edwards; à côté de celle-ci une troisième faite au général *Weavill*.

La colonie connue sous le nom de *Fredonia*, dans la province du Texas, fut établie en 1824 par M. Austin. On offrait à chaque colon un lot de 640 acres et un lieu d'habitation sur les bords du golfe du Mexique. Le gouvernement était une république fédérative, et la constitution copiée littéralement sur celle des États-Unis, à l'exception de l'article concernant la religion. Celle catholique était la seule reconnue, et devait être pratiquée exclusivement. Tous les enfans devaient être baptisés et tous les mariages célébrés suivant les rites de l'Église romaine.

En 1825, le capitaine *Lestwich* de Russelville, dans le Kentucky, obtint du gouvernement mexicain une portion de territoire de 6 à 8 millions d'acres dans la même province du Texas, le long de la frontière de la Louisiane. L'une des principales conditions de cette cession était qu'un certain nombre de colons serait exempt de toute taxe pendant cinq ans.

Cet établissement aurait présenté de grands avantages pour la culture du sucre et du coton, si l'introduction des esclaves nécessaires à cette exploitation eût été permise par le gouvernement mexicain. Mais, la constitution de cet état interdisant formellement l'esclavage dans le territoire de la république, la colonie fut dispersée en 1827 par des troupes envoyées de San Antonio. Malgré cette dispersion, la moitié de la population de Texas est américaine.

La province du Texas est parfaitement arrosée. Après la Sabine, qui est navigable, on trouve plusieurs autres rivières pouvant

porter des bateaux moyens ; ensuite les *Brassos*, où l'on fait déjà le commerce par eau avec la Nouvelle-Orléans, au moyen de bateaux qui sortent dans le golfe du Mexique ; le rio *Trinité colorado* et enfin le rio *del Norte*. On peut envoyer, par le canal de ces rivières, un produit immense et très-varié à un entrepôt commun, tel que l'île de Galveston, ou s'arrêtent les bâtimens à trois mâts qui ne peuvent remonter les rivières à cause du banc de sable sur lequel il n'y a que 10 à 12 pieds d'eau.

La ville la plus importante de la province du Texas est San Antonio de Bejar, sur un affluent du rio du même nom. Cette partie est entièrement habitée par les Espagnols. Le terrain y est magnifique, et toutes les habitations arrosées à volonté par des conduits artificiels, qui font circuler dans tous les champs et jardins les eaux du rio et de plusieurs fontaines. Le principal commerce de ces provinces est celui des mules, que l'on fait passer aux États-Unis, et qui se vendent principalement dans la Louisiane, la Georgie et la Virginie. Ces pays, n'ayant jamais été parcourus par un voyageur savant, sont encore presque inconnus.

M. *Robert Owen*, dans son Mémoire adressé à la république mexicaine et au gouvernement de l'État de Coahuila et Texas, cherche à démontrer que, par sa position comme par la nature du climat, du sol et de la population, ce pays est le plus favorable à l'établissement d'une espèce de gouvernement modèle, spécialement pour les peuples des deux Amériques. L'indépendance du Texas doit être garantie par le Mexique, les États-Unis et la Grande-Bretagne, afin d'y former une société dont le grand objet sera l'amélioration de la condition humaine. Ce projet s'appuie sur les considérations suivantes : que ce pays, formant les limites du Mexique et des États-Unis servira de barrière, et empêchera les différends entre les deux nations ; qu'une nouvelle société y fera fleurir les arts et la paix, et sera préférable, dans l'intérêt de la république mexicaine, à une population sans connaissances ni moralité, etc., etc.

D'après les journaux de New York, du 1^{er} septembre, le capitaine Austin a obtenu le privilège de la navigation du Rio-Grande del Norte, et il a commencé son premier voyage sur un bateau à vapeur jusqu'à Chihuahua, capitale de l'État de ce nom, distance d'environ 600 milles. On peut aller de la Nouvelle-Orléans à Matamoras ou Refugio, sur le Rio del Norte, en trois ou quatre jours, et de là à Chihuahua, par la vapeur, dans le même espace de temps. *L'Ariel*, qui a quitté New-York à cet effet, est muni d'une machine de la force de trente-six chevaux, porte environ 100 tonneaux, fait 11 milles $\frac{1}{2}$ par heure, et ne tire que 3 à 4 pouces d'eau. Quand les eaux sont hautes, un pareil bâtiment peut s'avancer sans obstacle jusqu'à 15 lieues de Santa-Fé. Ainsi, un voyage, qui jusqu'à présent a toujours demandé deux mois, pourra être achevé en quinze jours.

W.

OBSERVATIONS sur diverses parties de la côte et de l'intérieur du Pérou, extraites des *Mémoires du général Miher*, au service de la république péruvienne. 2 vol. in-8°. Londres 1828.

La côte du Pérou est une langue de terre déserte et sablonneuse d'environ 500 lieues, sur une largeur qui varie de 7 à 50 lieues, suivant que les chaînes des Andes qui l'entourent s'approchent ou s'éloignent de l'Océan pacifique. Le sol en est très-inégal, et semblerait avoir été couvert autrefois par les eaux qui l'arrosent; dans certaines parties, le sable s'est amoncelé en masses qu'on pourrait appeler des montagnes, si le voisinage des Cordilières permettait cette comparaison. Ce désert est coupé par des rivières et des ruisseaux qui sont distans l'un de l'autre de 20 à 90 milles, et dont les bords sont peuplés en proportion de la facilité qu'on y trouve pour faire de l'eau. Dans la saison des pluies, les grosses rivières débordent considérablement, et sont traversées sur des radeaux connus

sous la dénomination de *balsa*. Quelques-unes ont leur embouchure dans la mer ; mais la plupart des petits affluens servent à arroser quelques parties cultivées , ou vont se perdre dans l'immensité de ces solitudes , que les pluies ne rafraîchissent jamais. Là , aucune trace d'animal vivant ne se laisse apercevoir ; à peine rencontre-t-on quelques vestiges d'une pauvre végétation ; et un ruisseau , apparaissant à de longs intervalles , est bientôt épuisé , après un cours d'une centaine de pas. Les bords rudes et escarpés des rivières ne permettant pas d'en détourner les eaux pour arroser les terres , toute cette contrée reste inculte. Aussi , nul voyageur ne s'aventure sans guide au milieu de ces steppes abandonnées , où les seules indications sont quelques ossemens épars çà et là , appartenant à des bêtes de somme qui ont péri dans le trajet. Enfin d'énormes colonnes de sable , soulevées par le vent , causent une telle incommodité , qu'on ne peut avancer avec le visage découvert.

Les *vaquianos* ou guides se perdent souvent eux-mêmes , et à moins qu'un hasard ne les ramène dans la bonne route , ou ne leur fasse apercevoir quelque autre voyageur , ils périssent infailliblement , et leur sort est aussi ignoré que celui d'un navire englouti au milieu de l'Océan. Ces *vaquianos* sont cependant très-habiles , et se règlent sur des signes qu'eux seuls peuvent connaître , tels que le cours des astres ou le souffle des vents. Malgré toutes les précautions , des détachemens et même des corps entiers se sont perdus pendant un temps considérable.

En 1823, les débris de l'armée du général Alvarado se rendant par mer des *Puertos intermedios* à Lima , l'un des bâtimens de transport , monté par trois cents hommes de cavalerie , fit naufrage à douze lieues au sud de Pisco et quatorze lieues ouest de l'Océan. Tous parvinrent à s'échapper , mais ils s'égarèrent en cherchant à gagner la ville , et restèrent perdus pendant trente-six heures. Dès que cet accident fut connu à Pisco , on envoya un régiment de cavalerie au secours des naufragés. Ces malheureux , commandés

par le colonel Lavalle, qui survécut à ce désastre et en a raconté les détails, errèrent pendant plus de deux jours en proie à toutes les horreurs de la faim et de la soif; plusieurs d'entre eux périrent avant d'avoir pu atteindre quelques datiers qui annonçaient le voisinage d'une source; les autres, auxquels il restait à peine assez de force pour étancher la soif qui les dévorait, tombèrent au pied de ces arbres hospitaliers, où ils demeuraient étendus dans un morne et affreux désespoir. Les cavaliers de Pisco les aperçurent dans cet état, et parvinrent difficilement à leur administrer des secours efficaces. Plus d'un tiers avait déjà succombé.

On a vu des soldats tomber morts, en rendant le sang par le nez et les oreilles. Dans une marche de Arica à la vallée de Luta (distance de quatre lieues seulement), un détachement de six cents hommes en perdit six de cette manière, et une quarantaine d'autres aurait eu le même sort, si l'on ne s'était hâté de le prévenir par d'abondantes saignées (1).

Sur la Puna (2).

Dans les régions montagneuses de l'intérieur, la nature offre des difficultés, qui, quoique d'un genre différent de celles éprouvées sur la côte, n'en sont pas moins dangereuses, surtout pour les mouvemens des troupes. Les huttes élevées pour servir de haltes dans ces districts immenses et inhabités, ne pouvant contenir qu'un petit nombre de soldats, les corps plus nombreux étaient obligés de bivouaquer dans des endroits où le thermomètre descend chaque nuit, pendant toute l'année, bien au-dessous de zéro, et monte souvent à midi jusqu'au 90° (Fahrenheit), (32°, 22 centig.). On peut se faire une idée de ce que doivent souffrir des gens accoutumés à la chaleur brûlante de Truxillo, Guayaquil, etc.

La difficulté de respiration, appelée en certains lieux *la puna* et

(1) Chap. XIX, vol. 2.

(2) Espèce de suffocation.

dans d'autres *el siroche*, était quelquefois si forte, que, dans une marche, des bataillons entiers tombaient comme par enchantement, et que, chez plusieurs individus, la vie n'était conservée que par la saignée de l'artère temporelle. Cette perte subite d'haleine est attribuée aux exhalaisons chargées de parcelles métalliques, qui, en entrant dans les poumons, causent une forte suffocation.

Dans certains momens de l'année, des orages accompagnés de grêle éclatent avec une violence sans égale, et le fluide électrique qui sillonne les pointes sourcilleuses des Cordillères offre un spectacle inconnu dans les autres parties du globe.

Une des marches les plus difficiles fut celle des patriotes en 1824. La division du général Cordova, se rendant de Cuzco à Puno, fut atteinte du mal connu des Péruviens sous le nom de *surumpi*; il est causé par l'action de la neige réfléchiée par les rayons du soleil sur la vue, qu'elle obscurcit totalement; une tumeur se forme dans la prunelle de l'œil, occasionne des démangeaisons insupportables, et amène une cécité complète. Le seul remède est un emplâtre de neige; mais comme elle fond de suite, les tortures se renouvellent à chaque instant. A l'exception d'une vingtaine d'hommes et du guide, qui connaissaient des préservatifs, toute la division se trouvait aveugle, à une distance de trois lieues de toute habitation, et elle ne fut tirée de cette position qu'à l'aide d'une centaine d'Indiens qui servirent de chefs de file. Les traînards qui s'étaient écartés de la colonne périrent dans des précipices, ou furent dévorés par les bêtes féroces qui infestent ces montagnes (1).

Le climat du Potosi est désagréable. Le soleil est d'une force insupportable à midi, tandis qu'à l'ombre et pendant la nuit le froid y est très-vif. On fait quelquefois plus de trois lieues sans rencontrer aucune végétation, à l'exception d'une plante appelée *qui-mali*, et qu'on dit être un remède contre la *puna* (2).

(1) Chap. xxvii.

(2) Chap. xxix.

La province de Choco est extrêmement fertile, mais sujette à des pluies continuelles, et tellement boisée, qu'on n'y trouve aucun pâturage pour les chevaux ou les mulets. Le transport des voyageurs et des marchandises se fait sur les épaules des Indiens, et le prix est réglé suivant le poids de la charge (1).

NOTE sur la ville et la rivière de Valdivia (Chili).

La ville de Valdivia, située sur la rive gauche de la rivière de ce nom, contenait environ 1500 habitans. Comme la plupart des affluens de l'Océan pacifique, cette rivière se comble de sable en beaucoup d'endroits, et devient plus dangereuse à mesure qu'elle approche de son embouchure. Elle n'est plus navigable que pour les bateaux, quoiqu'on prétende que des vaisseaux de ligne hollandais y ont jeté l'ancre en 1598 et 1603. Les bords en sont escarpés et couverts de cèdres majestueux et d'autres arbres des forêts. Le pays qu'elle arrose est agréable et couvert d'une verdure perpétuelle; on y récolte des patates d'une qualité supérieure et une grande quantité de pommes qui servent à faire du cidre. Les Chiliens ne peuvent souffrir le climat de Valdivia, qu'ils trouvent trop humide: cette ville était un lieu de déportation pour certains individus, qui perdaient dans leurs droits de citoyens après un temps proportionné à la nature de leur délit (2).

(1) Chap. 31.

Cet ouvrage intéressant contient plusieurs plans et cartes :

- 1° La carte de la côte du Pérou de Arica à Chincha ;
- 2° Le plan des environs de Junin ;
- 3° *id.* du combat de Junin (6 août 1824) ;
- 4° *id.* du pays entre Guanta et Cuzco ;
- 5° *id.* du plan de la bataille d'Ayacucho (9 déc. 1824) ;
- 6° Carte des environs d'Ayacucho ;

(2) Mémoires du général Miller, vol. 1, chap. xi. W.

NOTES sur les îles Miquelon et Saint-Pierre.

Les deux Miquelon, réunies depuis 1783 par une chaussée de sable amoncelé par la mer, formaient alors deux îles séparées, dont la plus grande peut avoir quinze lieues de tour, et la plus petite de neuf à dix. Elles sont éloignées de Saint-Pierre d'environ trois milles, à partir de la côte de la petite Miquelon, qui en est le plus rapprochée, et il peut y avoir à peu près vingt-quatre milles d'une rade à l'autre.

On y trouve quelques terres propres à la culture, quelques prairies et de belles plaines. On pourrait y élever assez de bestiaux pour fournir non-seulement à la consommation de la colonie, mais encore à celle des divisions qui viendraient à Saint-Pierre.

Au nord de la grande Miquelon est une vaste baie dont l'ouverture regarde l'est, et au fond de laquelle est un port ou barchoix assez considérable, qui communiquait jadis avec elle par un canal. L'on pourrait en faire un excellent port; il faudrait l'ouvrir à l'est, à l'endroit où jadis il communiquait avec la mer. La chose serait d'autant plus facile, qu'il ne faudrait creuser que dans le sable. On pourrait craindre, avec juste raison, que la marée ne vînt combler l'ouverture faite, et pour parer à cet inconvénient, il conviendrait de faire, en bois, deux quais qu'on remplirait de pierre, et qui se prolongeraient à deux toises du rivage, qui est très-acore. Il y a 14 et 15 pieds d'eau, fond de vase molle, dans la partie nord-ouest du Barchoix. Il est élevé de 4 pieds et demi au-dessus du niveau de mer basse. Ce travail offrirait d'immenses résultats, tels que ceux de mettre à l'abri un grand nombre de navires et d'utiliser les belles grèves dont est entouré le Barchoix. La morue s'y ferait beaucoup mieux qu'à Saint-Pierre, parce que les brumes y sont moins constantes.

Il existe à l'île Saint-Pierre une belle rade propre à recevoir les plus gros vaisseaux. Elle est formée par l'île aux Chiens et la partie est de Saint-Pierre. On y mouille à 100 toises de terre, par

7 et 8 brasses d'eau , fond de sable. On y entre par deux passes , celle du nord-est et une autre dite du sud-est. Cette dernière a moins d'eau.

Au fond de cette baie se trouve le Barachoix , qui est fermé par une barre de sable sur laquelle il ne reste que 6 et 7 pieds d'eau à mer basse. Après avoir franchi cette barre , on trouve 16 et 17 pieds d'eau. On pourrait facilement creuser cette barre , de manière à faire entrer de grands navires. Il y avait quelques grosses pierres qui ont été enlevées. En joignant par une chaussée l'île aux Chiens à Saint-Pierre , et employant des cures molles , on aurait bientôt , avec l'aide de la marée , un port excellent pour les plus grands navires. La mer marné de 7 à 8 pieds d'eau aux grandes marées.

Voir le plan de M. Thuriot , publié en 1824.

La carte réduite des bancs et de l'île de Terre-Neuve , publiée en 1784 , est très-fautive , et pourrait faire commettre des erreurs aux bâtimens qui viennent de France aux îles Saint-Pierre et Miquelon , où pendant l'été les brumes sont permanentes et empêchent les navigateurs de connaître leur position. Parmi ceux qui viennent annuellement faire la pêche , les capitaines basques sont ceux qui terrissent le mieux , par la connaissance qu'ils ont des fonds et des bancs. Ils viennent ordinairement attaquer le grand banc de Terre-Neuve , par 44° de latitude ; gouvernant ensuite au nord-ouest du compas pour attaquer la queue du banc à Vert , par 45° au moins de latitude , et par 44 brasses d'eau , et lorsqu'ils sont par la longitude de Saint-Pierre , ils viennent chercher la terre avec la sonde , par les brumes les plus épaisses.

Le banc de Saint-Pierre est mal porté sur la carte précitée ; son extrémité sud est 44° 50' de latitude , et son gisement vrai , du nord au sud. L'extrémité ouest du grand banc est 56° 10'.

Au moyen de ces données positives , les Basques rectifient leurs routes par les bancs et les sondes , et naviguent avec moins de dangers que ceux qui vont chercher Terre-Neuve , dont toutes les baies,

plus ou moins aspirantes, peuvent compromettre les navires par une brume continuelle.

Près l'île Saint-Pierre il existe un rocher sous l'eau, sur lequel la gabarre *la Marne* s'est échouée le 13 juin 1827; cet écueil n'est porté sur aucune carte; il n'y a que 11 pieds d'eau à mer basse. Voici son relèvement: la tête du petit havre, à l'est, 5° nord, la pointe sèche au nord du compas, la variation observée par une suite d'asimuth et d'amplitudes, est de 27° ouest.

BRUE.

EXTRAIT d'une lettre adressée à M. Dubra, membre de la Société de Géographie, par M. Brüe, gouverneur pour le roi aux îles Saint-Pierre et Miquelon.

Saint-Pierre, le 23 juillet 1829.

Je m'empresse de vous donner connaissance d'une nouvelle intéressante pour la géographie. M. Rose, lieutenant de vaisseau, appartenant à la frégate anglaise *le Tyne*, a été envoyé sur un cutter pour s'assurer de la position des rochers désignés sur notre carte de 1784, sous le nom de *rochers du cap de Raze*, et éloignés du cap de Raze (pointe est de Terre-Neuve) de vingt lieues. Cet officier a déterminé par deux bons chronomètres la position de ces rochers, et il résulte de ses observations qu'ils sont plus à l'est d'un degré.

Voici leurs points :

Longitude ouest de Paris.	53° 16' 15"
Latitude.	46° 26' 50"

Le fond de quatre et demie à huit brasses anglaises, de roches, le gisement est sud-ouest quart ouest et nord-est quart est, l'étendue de 400 toises environ a trois quarts de mille à l'entour de cet écueil, le fond est de 30 brasses de sable, mêlé de cailloux.

M. Rose a relâché ici hier, et a bien voulu me communiquer ses observations; elles sont assez importantes pour que je m'empresse de vous en faire part.

Je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, d'une carte manuscrite

tion. Ces cartes diffèrent de ce que l'on connaît sous le nom de plans reliefs. Le gouvernement prussien encourage cette publication, qui paraît mériter d'être propagée en France.

Plusieurs membres font observer que, depuis long-temps, on a exécuté en France, en relief, des cartes maritimes et d'autres espèces de cartes. On cite, entre autres, M. Lartigue qui, à l'exposition de 1806, a obtenu une médaille d'argent, pour la confection de plusieurs cartes de cette espèce.

M. Alex. Barbié du Bocage lit pour M. Warden une analyse de l'ouvrage de M. le lieutenant Maw, intitulé : *Passage from the Pacific to the Atlantic*, etc. Renvoi de cette analyse au comité du Bulletin. (Voir n° 76, page 57.)

Sur la proposition de M. Bottin, la commission centrale décide qu'elle adressera son Bulletin à la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Lozère.

Séance du 21 août 1829.

M. Alex. Barbié du Bocage fait quelques observations sur l'article du dernier procès-verbal qui rappelle les explications données par M. Eyriès, à l'occasion d'une lettre insérée dans les nouvelles Annales des voyages, contre la rédaction du Bulletin. M. Eyriès, en confirmant les explications qu'il a données précédemment, déclare qu'elles sont complètes, et qu'il n'a entendu faire aucune réserve. Le procès-verbal est en conséquence corrigé en ce sens.

M. de la Roquette fait une observation au sujet de la mention insérée au procès-verbal, sur M. Diard, voyageur français : il pense que la Société pourrait, sans déroger à ses réglemens, lui accorder le titre de *correspondant étranger*, attendu que ce savant habite en ce moment l'Asie, et qu'il est employé au service d'une puissance étrangère.

M. l'abbé Manet écrit à la Société pour lui faire hommage d'un exemplaire de son Mémoire sur *l'état ancien et l'état actuel de la baie du mont Saint-Michel*; ouvrage dont elle a couronné le sujet

et agréé la dédicace : il sollicite en même temps le titre de membre correspondant. La Société reçoit avec intérêt l'offre de M. Manet, mais elle regrette que ses réglemens ne lui permettent pas d'acquiescer à sa demande.

M. Autran, président de l'Académie de Marseille, adresse ses remerciemens à la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres.

M. Cadet, de Metz, donne lecture de ses entretiens sur les événemens notables de l'entreprise du capitaine Parry, en 1827, dont le but était de se rendre au pôle nord.

M. de la Roquette communique une lettre adressée à M. de Larenaudière par M. Gauttier d'Arc, contenant des détails curieux sur de nouvelles fouilles faites à Pompeï.

M. Chodzko offre une carte d'Italie, gravée sur pierre, qu'il a dressée pour servir à l'histoire des légions polonaises en Italie, et le dessin d'un étendard de Mahomet, conquis sous Vienne, par le roi Sobieski, déposé, en 1683, à Notre-Dame-de-Lorette, et restitué, en 1798, aux légions polonaises commandées par le général Dombrowski.

M. C. Moreau dépose sur le bureau, 1° un Mémoire du bureau des longitudes de la Grande-Bretagne, sur quelques rectifications à faire au catalogue des Étoiles; 2° un rapport avec une carte sur les routes et les canaux de l'Irlande; 3° un état de la population esclave dans les diverses colonies anglaises, pour 1829; 4° une carte d'Ecosse au 17^e siècle, offerte à la Société par M. Ellis; 5° une carte générale de la Turquie d'Europe et d'Asie, gravée sur pierre, par M. Scharrer.

Le même membre renouvelle la proposition qu'il a déjà faite, d'inviter la section de correspondance à rédiger plusieurs séries de questions sur les divers points du globe, et annonce que les Sociétés royales asiatique et médico-botanique de Londres l'ont autorisé à offrir, en leur nom, d'adresser ces diverses questions à leurs nombreux correspondans établis sur tous les points du globe.

M. de la Roquette propose d'accueillir la proposition de M. César Moreau, et de transmettre aux diverses sociétés savantes désignées par ce membre, des exemplaires des séries de questions déjà imprimées, et des copies de celles qui sont restées encore manuscrites. Il fait observer que les séries de questions dont il parle, ont déjà été adressées à différens voyageurs et savans étrangers, et que cependant on a encore obtenu que très-peu de réponses satisfaisantes.

Cette proposition est adoptée.

§ 2. Admissions, Ouvrages offerts, etc.

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 août.

M. le colonel DOYLE, à Londres.

M. le colonel FITZCLARENCE, à Londres.

M. le chevalier de MONTEZUMA, grand officier de l'ordre de la Grande-Croix du sud du Brésil.

M. NOEL-CHAMPOISEAU, négociant à Tours.

Séance du 21 août.

M. L. CHIARINI, professeur à l'Université royale de Varsovie.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 août.

Par la Société royale de Londres : *Philosophical Transactions of the royal Society of London, for the year 1829, part. I. 1 vol. in-4°.*

Par la Société des Traductions orientales de Londres : *The travels of Macarius, patriarch of Antioch : written by his attendant archdeacon, Paul of Aleppo, in Arabic. Part the first. Anatolia, Romelia and Moldavia; London, 1829. 1 vol. in-4°.*

Par M. H. L. Maw : *Journal of a passage from the pacific to the atlantic, crossing the Andes in the northern provinces of Peru and descending the river Maranon, or Amazon. London, 1829. 1 vol. in-8°.*

Par M. Gide : *Nouvelles annales des voyages*, cahier de juillet.

Par MM. de Leuven et Ansart : *Journal des voyages*, cahier de juillet.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de juillet.

Par la Société de la morale chrétienne : N° 75 de son *Journal*.

Par la Société d'agriculture de Mende : *Mémoires de cette Société*, pour 1828. 1 vol. in-8°.

Par la Société de l'Eure : *Cahier de juillet de son Journal*.

Par la Société de la Charente : *Annales de cette Société*, n° 3 de 1829.

Par M. Noël Champoiseau : *Notice sur les ouvrages de M. Diard*; brochure in-8°.

Par les auteurs : *Plusieurs numéros du Globe*.

Séance du 21 août.

Par M. Manet : *De l'état ancien et de l'état actuel de la baie du Mont Saint-Michel et de Cancale, des marais de Dol et de Château-neuf, et, en général, de tous les environs de Saint-Malo et de Saint-Servan, depuis le cap Fréhel jusqu'à Grandville, etc.* Paris, 1829. 1 v. in-8°.

Par M. C. Moreau : *The fourth report of commissioners on Roads and Bridges Ireland*. In-folio.

Par M. Gide : *Nouvelles annales des voyages*; cahier d'août.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*; cahier de juin.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*; cahier de juillet.

Par M. Chodzko : *Carte d'Italie, pour servir à l'histoire des légions Polonaises, commandées par le général Dombrowski*. Une feuille, Paris, 1829.

Par M. A. Barbié du Bocage : *Rapport sur la statistique du département des Bouches-du-Rhône*; par M. le comte de Villeneuve. Une brochure in-8°.

Par la Société de la Morale chrétienne : N° 76 de son *Journal*.

Par la Société des Méthodes d'enseignement : *Journal d'éducation et d'instruction* n° 16 et 17.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES.

EXTRAIT d'une Lettre de M. le colonel Bory-Saint-Vincent, directeur de la commission scientifique en Morée, à M. le marquis Delachâsse de Vézigny, directeur par intérim du dépôt de la guerre.

Napoli de Romani, 4 août 1829.

Après avoir dit quelques mots de l'organisation des travaux topographiques en Morée, et parlé des deux capitaines ingénieurs-géographes Peytier et Boblaye, chargés des opérations géodésiques, M. Bory-Saint-Vincent s'exprime ainsi : « M. Boblaye cependant m'a été prêté durant le mois de juin, pour venir visiter dans ma caravane le *Magne*, le *bassin de l'Eurotas* et le reste de la *Laconie*, où de tout temps il est établi qu'on ne voyage pas seul sans danger. M. Boblaye devait, d'ailleurs, profiter de notre société pour faire ses signaux sur des sommets où il eût été trop dur et cruel de monter seul. Nous avons bien vu un pays très-singulier et certainement le moins connu de l'Europe. Je ne connais aucun récit de voyageur qui dise l'avoir visité, et je crois que nous sommes les premiers qui, l'ayant parcouru en tous sens, ayons gravi deux fois sur le mont *Taygète* par le côté de l'occident et puis par ses pentes orientales. Je désirerais à cet égard que ma lettre fût communiquée à M. Lapie, dans l'intérêt de sa belle carte. D'abord, j'avais été surpris qu'en plusieurs endroits il eût deviné avec tant de sagacité les formes générales d'un pays dont il ne pouvait juger que d'après des itinéraires assez mal faits, et j'avais reconnu son talent pour bien digérer les matériaux les plus incohérens ; mais quant à la *Laconie*, il faudra qu'il corrige nécessairement sa carte. M. Boblaye et moi, qui en avons fait de beaux croquis soignés, savons seuls ce qu'il en est ; mais bientôt les deux topographes d'artillerie, que

nous avons rencontrés travaillant soigneusement l'*Eurotas*, rendraient les fautes trop choquantes.... Le défaut capital où le géographe (1) a été entraîné par je ne sais quelle observation, c'est que tout le *Magne* a au moins une lieue et demie de longitude en plus, de sorte que toute sa pente est deux fois trop étroite depuis *Marathonisi* au cap *Ténare* ou *Matapan*. Cette largeur doit être prise principalement sur le golfe de Laconie, de sorte qu'il faut en revenir au figuré de la vieille carte de Danville : alors tout s'arrange. Mais un non moins grand défaut, c'est que ces deux rivières, que l'auteur fait descendre à peu près du nord au sud aux deux côtés et presque parallèlement à l'*Eurotas*, et qu'il fait venir l'une de *Milias*, et l'autre sous le nom de *Mario Revma* de sa *cosmopolis*, n'existent en aucune manière. Tout cela est si différent, qu'il n'y a pas moyen de trouver un raccord. L'*Eurotas* d'ailleurs doit se porter bien plus à l'est, il n'est nulle part nommé *Vasilico Potamos*.... L'*Eurotas* se nomme *Iri* jusqu'à sa cataracte, où il coupe à pic une chaîne de plus de quatre à six cents mètres qui est la prolongation du *Lycoovouna* ; de là il prend, en passant sous *Scala*, le nom de rivière d'*Helos*, en traversant un vaste espace marécageux, appelé dans le pays canton d'*Helos*. Ce canton contient six beaux villages (ruinés aujourd'hui), mais bien différens de ceux qu'y place M. Lapie, et dont le nom n'est pas connu. Ainsi *Kolokyna* (2) qu'il donne comme une cité en gros caractère n'a jamais été ; mais il y a là de grands champs de concombres

(1) Les observations de M. Bory-Saint-Vincent, que nous publions sur une partie de la belle et bonne carte de la Grèce de M. le colonel Lapie, ne peuvent avoir rien de désobligeant pour ce géographe, dont le but est la recherche de la vérité, et qui, malgré toute sa sagacité, ne saurait toujours éviter d'être induit en erreur par des relevés, des itinéraires et des relations infidèles ; c'est ainsi que les relevés nautiques du capitaine anglais Smith, auxquels il devait accorder une grande confiance, l'ont égaré dans la forme de la presqu'île du Migne. *Note du Rédacteur.*

(2) Cette erreur et quelques autres signalées par M. Bory-Saint-Vincent, sont communes à beaucoup d'autres cartes. *Note du Rédacteur.*

dont on fait un immense commerce, lesquels concombres sont des *kolokynes*. Il n'y a pas de village de *Tsyli*, pas plus que d'*Aganico*, de *Vuoaglia* ou de *Zacchari-Calamo*; nous avons perdu notre latin, sur les lieux mêmes, à les chercher. Ces noms-là veulent dire des chiens, des buffles, des cannes à sucre, et un mot que je n'ose pas dire, parce que peut-être quelque voyageur a trouvé de tout cela dans ces endroits, et en a tenu compte sur son carnet. L'embouchure de cette rivière imaginaire, venant de *Milias*, existe seule jusqu'à deux lieues de la mer, d'où, plus large que la rivière d'*Helos* ou *Eurotas*, elle sort tout à coup d'un monticule au *Cephalo Vriz* de *Scala*. C'est cette rivière de deux lieues qui s'appelle *Vasilico* ou *Vasilicc Potamos*; à cent toises de ses sources admirables, elle se partage et fournit encore entre le *Vasilico Potamos* et l'*Eurotas* une seconde rivière marquée dans la carte de M. Lapie, sans nom et appelée *Huhios Theodoros*. Quant à *Scala*, il est nord et sud à près de trois fortes lieues de l'embouchure, de l'*Eurotas* où la carte marque *Petrini*; et le plus singulier, c'est que ce *Scala*, *Bourdonnia* et *Mistra*, lieux que nous avons bien vus, forment un triangle à peu près équilatéral de six à sept lieues de côté; il est aisé de juger ce qui doit résulter de ces changemens dans toute l'économie de la carte. Je crois qu'on aura écrit *Bourdonnia* pour *Scala*, il faut porter le nom de *Bourdonnia* vers le lieu où M. Lapie place les ruines d'*Eleusine*, et tout s'améliore; mais il faut observer qu'alors *Potamia* doit sauter en haut de la ligne de *Scala* à *Bourdonnia*, à une lieue ouest de *Daphné* où j'ai passé; mais alors tout le pays change entre ces lieux et *Marathon*: en voilà bien long sur une chose que je ferais bien mieux comprendre en deux minutes, de vive voix, que je ne pourrais le faire en dix pages dans une lettre; passons à autre chose.

La chaleur horrible qui nous a assaillis en juillet, a mis, au reste, toute la brigade topographique en désarroi. Ces messieurs ayant travaillé au soleil, sont presque tous tombés malades, et nous avons eu la douleur de voir mourir, il y a une huitaine de

jours, M. Dechievre (1) à *Napoli*. Je n'ai guère été plus heureux dans ma section ; tout le monde, sans exception, y est tombé malade sérieusement, ainsi que les domestiques et sapeurs qui nous accompagnaient ; de sorte que moi seul, qui ai résisté, je me suis trouvé tout à coup à la tête d'un hôpital. Enfin voilà tout mon monde en pleine convalescence, et je compte, sous deux ou trois jours, l'embarquer pour le mener prendre le bon air de l'Archipel dans l'île de *Tino*, qu'on dit être fraîche et fort agréable. Durant qu'ils s'y reposeront, je continuerai, moi, l'exploration, et tâcherai de réparer près d'un mois que nous venons de perdre. Je n'ai à regretter que mon domestique auquel j'étais fort attaché, et qui a payé pour tous. Du reste, il ne faut pas crier, pour cela, contre le climat, mais contre l'ardeur immodérée, mais fort honorable, que montraient tous les malades. Je serais certainement tombé aussi, si j'eusse continué à faire l'infirmier et à veiller ces messieurs ; il m'a fallu prendre le parti de les conduire ici et de leur trouver des veilleurs de nuit, que, grâce à Dieu, je renvoie aujourd'hui, tout allant bien. »

EXTRAIT d'une lettre écrite de *Modon*, le 23 août 1829, à M. le général Brossier, Chef du Bureau de la Carte de France au Dépôt général de la guerre, par M. Puillon-Boblaye, capitaine au corps royal des ingénieurs-géographes, en mission en *Morée*.

» Permettez-moi de vous faire connaître ma position et l'état de mes travaux. Dans les premiers jours de juillet, j'avais terminé la triangulation de la partie de l'*Argolide* comprise entre les monts *Arachnées* et la mer. J'y avais rattaché la côte de l'*Attique* par les îles de *Penténisi*, de *Salamine* et d'*Égine* et la côte de *Monembasie* par les îles de *Spetzia* et *Ipsily*. Nous jugeâmes alors convenable, mon camarade Peytier et moi, de porter notre quartier-général

(1) Un second officier a également succombé.

à *Tripolitza*, et, pour accélérer nos travaux, de nous partager la *Morée*, suivant la perpendiculaire de cette ville. Je terminais mes calculs quand M. le colonel Bory m'invita à le suivre dans le *Magne*, voyage qui ne devait être pour moi que de quelques jours. Je l'y suivis; mais, à mon grand regret, mon absence dura vingt jours. J'utilisai, autant que possible, ce temps enlevé à mes véritables attributions, en construisant des signaux et faisant des itinéraires qui pourraient être utiles par la suite : je vis successivement tomber malades tous mes camarades de la commission, et j'arrivai à *Tripolitza* pour donner mes soins à Peytier. Je finis moi-même, heureusement après mes calculs terminés, par payer le tribut à ce maudit climat. A peine convalescens, nous avons voulu, Peytier et moi, rentrer en campagne, espérant trouver la santé dans l'air des hautes montagnes. Dès le premier jour, une rechute de Peytier le fit m'abandonner et aller chercher des soins à *Napoli*; depuis, il en est parti avec M. Bory pour aller visiter l'*Archipel*. Pour moi, j'arrivai en bonne santé à *Modon*, après avoir signalé plusieurs montagnes de la *Messénie*; mais je fus repris des fièvres, le jour même de mon arrivée; j'en suis débarrassé et mes forces reviennent promptement. Sur douze officiers employés aux travaux géodésiques et topographiques, deux sont morts, et tous ont été malades; nous avons perdu en outre deux sapeurs et un domestique. Au reste, ce que je vous dis là, mon général, n'est pas pour vous apitoyer sur notre sort, mais seulement pour vous faire connaître notre position; vous me connaissez assez pour penser que je ne songerai à mon retour en France qu'après m'être acquitté complètement de la mission qui m'a été confiée. La commission scientifique est dans une déroute complète; presque tous retournent ou sont retournés en France après des maladies plus ou moins graves.

Le voyage que j'ai fait avec le colonel Bory m'a été utile en ce qu'il m'a mis en relation avec les capitaines du *Magne*, sans la protection desquels il m'eût été difficile de trianguler. Un petit

exposé de la situation morale et politique de ce pays , vous paraîtra peut-être de quelque intérêt.

Le *Magne*, hérissé de petits châteaux-forts , peuplé de nobles capitaines , tyrans des villages voisins , sans cesse en guerre les uns contre les autres , ne se réunissant que lorsqu'il s'agissait d'aller enlever la moisson des paisibles habitans des bords du *Pamisus* et de l'*Eurotas*, offrait, il y a peu d'années , une image parfaite des beaux temps de la féodalité dans la France du onzième siècle.

La révolution a un peu changé cet état de choses ; l'ordre règne dans la partie comprise entre *Mistra*, *Chimova* et *Sentary*, tandis que la pointe désignée sous le nom de *Caco-Vounio* reste livrée à l'anarchie.

Nous avons trouvé l'autorité entre les mains de quatre principaux chefs ; mais avant de vous les faire connaître, je ne saurais trop insister sur l'accueil que nous avons reçu : nulle part , nous n'avons trouvé, de la part des chefs comme des habitans, autant de témoignages d'affection et une hospitalité plus franche et plus généreuse.

Jatrako règne à *Mistra*, qu'il a défendu pendant la dernière guerre. C'est un ancien chirurgien , comme son nom l'indique , qui manie encore mieux le sabre que la lancette. Délivré des mains d'Ibrahim par les Français , il est plein de reconnaissance , et sa réception fut de nature à nous en convaincre. Il donna au colonel Bory et aux membres de la commission un dîner à la spartiate , qu'ils achetèrent un peu cher ; il fallut l'aller chercher dans son nid d'aigle , élevé de 400 mètres au-dessus de la vallée : je n'y assistai pas ; j'étais allé construire un signal au *Taygète*.

De l'autre côté de la chaîne , Murgino , homme plein de sens , de patriotisme , d'amour pour l'ordre et la justice , commande à *Scardamoula* ; c'est l'idole et l'oracle des Maniotes.

Zanetaki , de l'ancienne famille des beys de ce nom , nous reçut en roi dans sa ville de *Marathonisi* ; le pavillon français fut arboré sur ses bricks de guerre ; le canon tira , etc., etc.. Son autorité s'étend

presque jusqu'au cap *Matapan*. C'est un homme dans la force de l'âge, ayant de grands moyens naturels, un courage à toute épreuve et un dévouement à la France, qui date de l'expédition d'Égypte.

Tels sont les trois chefs que les Spartiates désignent comme les colonnes du *Magne*. Les deux derniers tiennent en respect la puissante et intrigante famille des Mavro-Michaëlis, ou Petro Bey, qui passe pour vendue à l'Angleterre; famille jadis la plus puissante du *Magne*, mais qui perd chaque jour de son influence. Pendant notre séjour à *Marathonisi*, un des membres de cette famille, profitant d'un parti qu'il a dans la ville, vint de *Napoli* pour se faire élire député; nous nous aperçûmes qu'on s'apprêtait à le recevoir à coups de canon, et Zanetaki nous fit prévenir qu'il y aurait le lendemain une scène à la Spartiate, nous assurant que nous pouvions d'ailleurs être sans la moindre inquiétude: heureusement il arriva dans la nuit un ordre du président, qui défendait à l'audacieux Mavro-Michaëlis de descendre à terre: voilà un échantillon des élections grecques. Achéons de vous faire voir le revers de la médaille: le colonel, passant près de *Zarnate*, veut en voir le capitaine; des échelles, des trappes, des ponts-levis, plus que de coutume, le conduisent près d'un homme aux manières les plus nobles et les plus douces; il en est enchanté: mais surpris des précautions extraordinaires prises pour la garde du capitaine, et de cet aveu qu'il n'avait pas quitté son donjon depuis plusieurs années, le colonel et ces messieurs interrogent; ils apprennent qu'Athanase Souli, ancien otage, et digne élève d'Ali-Pacha, est un monstre couvert de crimes, et ils sont assez heureux pour lui enlever, en partant, un jeune Grec dont il venait d'assassiner la mère, et qui était destiné au même sort; il suit le colonel comme domestique.

Le capitaine Zanetaki, pour mettre le comble à la bonne réception qu'il nous avait faite, nous donna un brick de guerre pour visiter le *Caco-Vounio* et le cap *Tenare*. Nous arrivâmes à *Porto-*

Cago, au moment même d'un combat entre deux partis. L'oncle du capitaine, qui nous accompagnait, consentit avec peine à nous descendre à terre; nous le suivîmes au Pirgo d'une des puissances belligérantes : rien de hideux comme les brigands armés qui s'offrirent à nous, particulièrement les moines. Tout ce que son autorité put obtenir, fut une trêve pour *les femmes, les arbres et les mulets*. Ce dernier trait, dont je vous garantis la parfaite vérité, vous peindra mieux le *Caco-Vounio*; que tout ce que je pourrais ajouter. »

EXTRAIT de deux lettres de M. MARRES, officier de santé de la marine, attaché au poste de Bakel, adressées à M. le Gouverneur du Sénégal, et communiquées à la Société de Géographie, par S. Exc. le Ministre de la marine.

Peté, le 12 février 1829.

J'ai l'honneur de vous informer que j'ai quitté le côtre *l'Actif*, le 29 janvier, au banc de Scarpooly, et me suis embarqué sur *la Peniche* le même jour pour continuer ma route. Le 31 du même mois la peniche fut arrêtée par des Diadubées (nation de Poules nomades), entre Waladé et Kalka, ils s'emparèrent de la cor-delle, et une quinzaine de ces gens vinrent à bord, où ils prirent presque toute la poudre, mon sucre et du papier, trois manes de verroterie, et une infinité d'autres petits objets, et m'empêchèrent de continuer mon chemin. Ne sachant quel parti prendre, je me décidai enfin à rétrograder jusqu'à Walada, d'où j'expédiai un laptot du bord avec un homme du village, pour faire connaître à l'almamy ce qui venait de m'arriver. Huit jours après, un envoyé de l'almamy vint me chercher pour me servir de guide et me conduire chez lui. Le 10 de ce mois, je suis parti de Dounguel par terre; je suis arrivé à Peté le 11, à sept heures du soir, où j'ai trouvé l'almamy avec son armée, qui se rend dans le Fouta Toro : je lui ai fait remettre le cadeau.

Bakel, le 24 février 1829.

J'ai l'honneur de vous annoncer mon arrivée à Bakel le 18 de ce mois, à trois heures de relevée, après 31 jours de marche : n'ayant pas eu assez d'eau pour remonter le fleuve jusqu'à Saldé, je me suis trouvé forcé de parcourir une partie du Fouta Toro à cheval, accompagné de l'homme de l'almamy, lequel se trouvait au village de Peté, éloigné de deux journées de marche de celui dont je fis mon point de départ.

Le soir, je fus présenté à l'almamy, qui me reçut assez froidement, mais cependant m'accorda tout ce que je lui demandai. N'ayant eu aucune nouvelle du marabout du poste qui devait se trouver à Saldé, je lui demandai deux ou trois personnes qui eussent assez d'influence pour me protéger pendant mon voyage jusqu'à Bakel. J'eus le bonheur d'arriver sans avoir trop éprouvé de désagréments de la part des indigènes, si ce n'est celui qui est inévitable aux gens qui n'ont jamais vu d'Européens.

Vous ne pouvez croire, monsieur le Gouverneur, jusqu'à quel point ils ont porté la curiosité et l'indiscrétion ; j'ai été obligé de me donner en spectacle dans plusieurs villages, et de monter sur les tréteaux afin d'apaiser cette foule turbulente, qui ne cessait pas un instant de me regarder, palper, et importuner de questions auxquelles je ne comprenais rien ; j'ai cru un instant qu'il me serait impossible de continuer ma route, si ces gens persistaient à me priver ainsi du sommeil, qui est si nécessaire pour conserver la santé de l'homme.

Le 12, je trouvai le marabout du poste, avec sa suite, entre M'boloo et Saldé. Arrivé à ce premier village, je dis à l'alkaty de l'almamy, que lui et son marabout me suffisaient pour me rendre à Bakel ; qu'il n'avait qu'à se tenir prêt, que demain je partirais pour continuer ma route.

Le Fouta est un pays très-grand et très-peuplé, les villages y sont nombreux et grands ; des deux côtés de la route, l'on trouve des plaines immenses, couvertes de buissons épineux de la hauteur de sept à huit pieds, que les Walos appellent *kein* ; la route est

unie et très-belle, jusqu'au moment où l'on s'approche du fleuve. Il existe beaucoup de boabab entre Dounga et Horkoguyany.

J'ai été bien douloureusement surpris en traversant le Fouta ; ces nègres, dont on prône tant l'hospitalité, n'ont pas eu honte de me refuser une goutte d'eau pour me désaltérer ; j'ai été obligé de l'acheter au prix de l'or, pour calmer momentanément ce besoin impérieux.

J'avais avec moi vingt-cinq hommes, parmi lesquels il y avait sept cavaliers ; j'ai été obligé de les nourrir tous.

Je joins, sous ce même pli, la liste de tous les villages qui se trouvent sur la route, depuis Fondeganday jusqu'à Bekel.

M. Marres s'est embarqué sur le côtre *l'Actif*, le 15 janvier 1829, à 10 heures du soir, pour se rendre à Bakel. Il a quitté sa peniche le 8 février, au village de Dounguel, situé sur la rive gauche du fleuve, dans l'île à Morphil, moitié chemin environ de Podor à Saldé.

Le 9, il coucha à Peté, où il eut une entrevue avec l'almamy ; il quitta Peté le 10, à trois heures après midi, et fut à M'boloo, où il passa la nuit ; le 11, il coucha à Kilbou : il fut joint, dans la journée, par le marabout du poste de Bakel, qui avait reçu l'ordre de venir à sa rencontre ; le 13, il continua sa route jusqu'à Douloumagies ; le 14, il coucha à Hogoo ; le 15, à Banaguy ; le 16, à Gniella ; le 17, à Gallard ; le 18, il arrive à Bakel, à trois heures du soir.

Itinéraire de Dounguel à Bakel, à travers le Fouta.

Distance estimée d'un village à un autre.

De Dounguel à Fonteguandé . . .	2	De N'gouy à Peté	» 1/4
De Fonteguandé à Mery . . .	» 1/2	De Peté à Longué	» 1/4
De Mery à Ourrassidy . . .	» 1/2	De Longué à Galoa	» 1/2
De Ourrassidy à Boumba . . .	8	De Galoa à Kilamot	» 1/4
De Boumba à Thiquitté . . .	» 1/2	De Kilamot à M'boloo	8
De Thiquitté à N'gouy . . .	» 1/4	De M'boloo à Guiaba	4
De Guiaba à Horefonday . . .	» 1/2	De Soringoo à Toupttousse . . .	» 1/4
De Horefonday à Hugnam . . .	» 1/2	De Toupttousse à Foara	» 1/2
D'Hugnam à Killou	6	De Foara à Bagnaguy	» 1/4
De Killou à Kobello	» 1/2	De Bagnaguy à Sintiougarbat . .	» 1/4

De Kobello à Hodedy.	5	De Sintiougarbat à Amady	
De Hodedy à Boukédiavé . . . »	1/4	Hounaré	4
De Boukédiavé à M'bolus . . . »	1/2	D'Amady Hounaré à Coloha. 10	
De M'bolus à Dounga »	1/4	De Coloha à Horkoguiery. . .	4
De Dounga à Douloumaguy. . .	5	De Horkoguiery à Gueldé. . .	9
De Douloumaguy à Saraguy . . »	1/2	De Gueldé à Bittel. »	1/2
De Saraguy à Habaguy	6	De Bittel à Lobary. »	
De Habaguy à Nabaguy.	1	De Lobary à Dembakanné. . . »	1/4
De Nabaguy à Bougnaguy. . . »	1/4	De Dembakanné à Gandé . . . »	1/4
De Bougnaguy à Thiembé. . . »	1/2	De Gandé à Gallard. »	1/4
De Thiembé à Hourrossigny. . »	1/2	De Gallard à Moundery. . . . »	1/2
De Hourrossigny à Nogo. . . . »	1/4	De Moundery à Dyowart. . . . »	1/4
De Nogo à Sinthiogarba.	4	De Dyowart à Aingara. »	1/2
De Sinthiogarba à Sinkidalekouby	1/2	D'Aingara à Guildé	1
De Sinkidalekouby à Canel. . .	4	De Guildé à Tuabo »	1/2
De Canel à Gyaugoli. »	1/4	De Tuabo à Bakel.	2
De Gyaugoli à Soringoo . . . »	1/2		<u>96 1/4</u>

Ces renseignemens ont été donnés par le courrier de Bakel, en ce moment à Saint-Louis.

Il n'existe pas de village de Dounguel à Fondeganday.

Idee de l'île Maurice.

Cette île, de 11 lieues marines et $\frac{3}{4}$ de longueur du nord au sud, sur 9 lieues $\frac{1}{2}$ de largeur de l'est à l'ouest, située entre $19^{\circ} 58' 45''$ et $20^{\circ} 32' 24''$ de latitude sud, et entre $57^{\circ} 17' 56''$ et $57^{\circ} 46' 30''$ de longitude à l'est du méridien de Greenwich, ayant 432,680 arpens de superficie, fut découverte en 1577 par les Portugais, sous la conduite de D. Pédro de Mascarenhas, qui la nomma *de Cerno*.

Les Hollandais, sous les ordres de l'amiral Wibrand van Warwich, la virent pour la première fois le 17 septembre 1598; ils en prirent possession le 20 du même mois, et la nommèrent *Mauritius*, en l'honneur de leur stadhouder.

Ils s'établirent au Grand-Port en 1644, et abandonnèrent cette possession en 1712.

M. Dufresne l'occupa au nom du roi de France, le 20 septembre 1715, et lui donna le nom d'*Ile-de-France*.

Le premier établissement des Français y fut fait, en 1721, par la compagnie des Indes à qui le roi l'avait donnée, et qui la rétrocéda au roi en 1764.

Passée, par capitulation du 3 décembre 1810, sous la domination britannique, elle a, de ce moment, repris son nom de *Maurice*, sous lequel elle est désignée dans tous les actes publics.

Hauteurs des principaux points d'élévation de l'île Maurice.

Le Pain de sucre.	173	pieds.
Montagne du Diable.	339	$\frac{6}{10}$
L'île Plate.	346	
Le Coin de Mire.	519	
L'île aux Serpens.	531	$\frac{9}{10}$
Montagne Longue.	570	$\frac{1}{3}$
Montagne du Piton.	858	$\frac{3}{4}$
La plus orientale des Faïences.	1050	$\frac{9}{10}$
Montagne de la Découverte du Port-Louis.	1063	$\frac{3}{4}$
Montagnes des Créoles.	1204	$\frac{7}{10}$
Piton des Faïences.	1429	
Piton du Grand Port.	1595	$\frac{6}{10}$
Piton du Canot.	1755	$\frac{4}{5}$
Piton de Fouge.	1768	$\frac{6}{10}$
Morne Brabant.	1813	$\frac{1}{2}$
Piton du Milieu de l'île.	1935	$\frac{1}{5}$
Montagne de la Porte.	1980	
Montagnes des Bambous.	2063	$\frac{1}{3}$
La plus haute des trois Mamelles.	2191	$\frac{1}{2}$
Montagne de la Savanne.	2274	$\frac{4}{5}$
Montagne du Corps de Garde.	2364	$\frac{1}{2}$
Montagne de la Rivière du Rempart.	2537	$\frac{1}{2}$
Montagne du Ponce.	2665	$\frac{7}{9}$
Montagne de Pitrebooth.	2691	$\frac{1}{3}$
Montagne de la Rivière Noire.	2717	

Extrait de l'almanach de l'île Maurice, rédigé par M. Lislet-Boeffroy, correspondant de l'Institut. W.

DU COMMERCE DE LA FRANCE avec ses colonies et les puissances étrangères pendant l'année 1828, de la situation de ses entrepôts à la même époque, des mouvemens de sa navigation, etc.

Il serait difficile d'apprécier l'étendue du travail publié sur ces matières par l'administration des douanes royales de France, si l'on n'en avait d'autre indice que le tableau récapitulatif en soixante feuilles in-folio, qui a été dernièrement présenté aux deux chambres, « et si l'on ignorait que chaque ligne de ce tableau est le résultat d'un compte ouvert, séparément tenu pour 1,700 articles de marchandises, et que ces comptes sont eux-mêmes le résultat des feuilles de dépouillement en nombre bien plus considérable, par lesquelles on commence à extraire des relevés fournis par les douanes frontières, les diverses indications d'espèce, de quantité, de droit perçu, de provenance, de destination et de mode du transport. » Voici les résultats généraux de cet utile et grand travail :

		ENTRÉE.	
Mouvement général du commerce avec le dehors.	Valeurs entrées par	3,465 navires français jaugeant ensemble.	346,591 tonneaux. 242,935,455
		4,122 navires étrangers du pays d'où les marchandises viennent.	445,708. 125,952,155
		606 navires de tiers pavillons	81,931. 33,019,551
		Terre.	205,769,858
		TOTAL.	607,677,311
		SORTIE.	
	Valeurs sorties par	3,341 navires français jaugeant ensemble.	326,835 tonneaux. 218,963,080
		4,164 navires étrangers du pays où ils vont.	344,547. 183,127,600
		899 navires de tiers pavillons.	115,972. 41,916,448
		Terre.	165,915,504
		609,922,631	
		Différence en faveur des exportations.	2,245,311

		ENTRÉE.		
Commer- ce spécial de ce que la France a reçu pour consom- mation, et de ce qui a été extrait de l'inté- rieur pour l'étranger ou les co- lonies.	Valeurs en mar- chandises mises en consommation avec paiement de droits.	Matières nécessaires à l'indus- trie.	278,590,868	
		Objets de con- sommation. {	Naturels.	136,845,918
			Fabriqués.	38,323,551
				453,760,337
		SORTIE.		
	Valeurs en mar- chandises fran- çaises exportées.	Produits natu- rels.	167,377,012	
				Objets manu- facturés.
Différence en faveur des exportations.		57,455,585		

Le mouvement en numéraire n'est pas compris dans ce résultat, les entrées et sorties de l'espèce qui ont pu être constatées, sont :

Pour l'entrée de.	208,101,075 fr.
Pour la sortie de.	28,571,564

Le résumé du commerce de la France avec ses colo- nies et ses comptoirs dans l'Inde, pendant l'an- née 1828, donne pour valeurs.	{	Importées. 67,267,242
		Exportées. 53,866,997

Différence des importations aux exportations. . . 11,400,245

Les marchandises reçues de la Martinique, de la Guadeloupe, de Bourbon, de Cayenné, du Sénégal et des comptoirs français dans l'Inde, soit pour la consommation, soit pour l'entrepôt, soit pour le transit, consistaient en bois de teinture et d'ébénisterie, en cacao, café, girofle, coton, rhum et tafia, sucre brut et terré, gommés exotiques, indigo, guinées et autres toiles des Indes, rocou et autres articles; celles extraites de France et envoyées aux colonies se composaient de vins, d'aux-de-vie, liqueurs et autres boissons, de grains et farines, fer et ouvrages de feutre, d'huiles, de bijouterie et d'orfèvrerie, de papier, de peaux préparées et ouvrées, de tissus de lin et de chanvre, de laine, de soie, de coton, de verres et cristaux, etc.

Les importations de café avec paiement de droits se sont élevées à 9,328,129 kilogrammes, qui représentaient une valeur de 10,574,562 fr.

D'après le tableau des marchandises exportées avec jouissance de la prime pendant l'année 1828, les sommes payées pour prime, pendant cet exercice, se sont élevées à 10,311,199 fr.

La valeur des marchandises en entrepôt { 1^{er} janvier 1828, de 90,274,443 f.
a été au. { 31 décembre, de . . 94,649,801

L'état des mouvemens de la navigation du royaume, constatés en chaque localité pendant 1828, a donné :

A l'entrée des bâtimens ; navigation	Faits concurr- amment avec l'étranger.	{	Navires français.	3,028 nav.	237,841 tonn.	21,952 hom.	d'équipag
			Navires étrangers.	4,728 nav.	527,639 tonn.		
	Réservée aux seuls navires français.	{	Colonies françaises.	437 nav.	108,750 tonn.	6,130 hom.	d'équipag
			Pêche.....	6,180 nav.	107,755 tonn.	43,757 Id.	Id.
			Cabotage.....	68,827 nav.	2,267,931 tonn.	280,159 Id.	Id.
			TOTAL.....	83,200 nav.	3,249,916 tonn.		

A la sortie des bâtimens ; na- vigation	Fait concurr- amment avec l'étranger.	{	Navires français.	2,823 nav.	199,678 tonn.	20,007 hom.	d'équipag
			Navires étrangers.	5,063 nav.	460,519 tonn.		
	Réservée aux seuls navires français.	{	Colonies françaises.	518 nav.	127,157 tonn.	7,446 hom.	d'équipag
			Pêche.....	6,945 nav.	117,530 tonn.	50,086 Id.	Id.
			Cabotage.....	66,591 nav.	2,160,270 tonn.	262,446 Id.	Id.
			TOTAL.....	81,940 nav.	3,074,154 tonn.		

Ces documens sont présentés différemment dans un état spécial, par puissances des bâtimens français et étrangers entrés et sortis avec chargement entier ou partiel, pendant l'année 1828. On y trouve les noms des états d'où viennent et où vont les navires classés suivant les cinq divisions : *Europe*, *Afrique*, *Amérique* et *Asie*, *colonies françaises*, ainsi que les résultats de la *pêche* de la morue, de la baleine, de la petite pêche du *cabotage* dans la même mer, d'une mer dans l'autre et de la navigation intérieure.

Sous le titre : *Pêche de la morue*, un état en présente les importations et exportations; les premières ont donné pour résultat : 4,525,231 morues vertes, pesant 12,838,291 kilogrammes; 35,818,651 morues sèches, pesant 17,256,155 kilog., et 1,395,897 kilog. d'huiles; 287,362 de draches, et 8,436 de rogues : les secondes, 6,591,482 kilog. de morues, ayant droit au bénéfice des primes à destination de la Martinique, de la Guadeloupe, de Cayenne, du Sénégal, de Bourbon, de l'Italie, du Levant et de la Barbarie, sortis par nos ports d'expédition, et par terre, pour l'Espagne, etc., etc.

S. M.

Lettre de M. le colonel GIRALDÈS à M. DE LA ROQUETTE.

J'ai lu dans le numéro 62, tome 9^e, page 252, du Bulletin de la Société de géographie, l'analyse de la *Balance politique du globe*, par M. Adrien Balbi.,

Les grands éloges donnés au tableau de M. Balbi lui sont certainement dus, et ce savant géographe n'a qu'à s'en féliciter. Mais permettez-moi, Monsieur, de vous dire qu'un tableau pareil et bien plus détaillé avait déjà été dressé par moi, et livré à l'impression à la fin de l'année 1826. Vous le trouverez à l'article *Europe*, page 23 du tome 3^e, dans les tableaux statistiques des principales villes, même tome, et dans le 4^e tome de mon *Traité complet de géographie historique ancienne et moderne*.

Le tableau dont je vous parle, outre tout ce que M. Balbi a mis dans le sien, offre de plus : 1^o la catégorie des états; 2^o comment ils se sont formés; 3^o l'année de leur fondation; 4^o la longueur et la largeur en milles géographiques; 5^o la surface en lieues carrées; 6^o la latitude et la longitude; 7^o la division des états, leurs capitales, population, latitude et longitude; 8^o la surface et population des colonies, en colonnes séparées; 9^o le gouvernement; 10^o la dynastie du souverain, l'année de sa naissance et celle de son avènement au trône, et finalement le nombre des évêchés et des archevêchés.

Ainsi, Monsieur, il me paraît que mon tableau, auquel j'ai donné le nom de *Tableau statistique*, et non pas celui de *Balance politique* du monde, mérite autant de considération que celui de M. Balbi, sans parler de près de deux ans de priorité de publication. Si on avait donné l'analyse du tome 3 de mon *Traité complet de géographie*, que j'ai eu l'honneur d'offrir à la Société, je pense qu'on m'aurait rendu la même justice qu'à M. Balbi.

Nos tableaux *se ressemblent parfaitement*, excepté que nous ne sommes pas d'accord sur la population de l'empire de Russie, par les raisons que j'ai données dans les notes jointes à la statistique du

même empire, tomé 3, page 269; et nous ne le serons pas davantage sur la population de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie. Mes raisons seront exposées, quand je traiterai de ces régions, dans le 5^e tome; et j'en ai déjà parlé dans le tome 1^{er}, pages 69 à 76.

M. Balbi doit s'être trompé sur ces points; car dans la deuxième colonne de son Tableau, il donne à l'Afrique 60,000,000 d'habitans; et dans la quatrième colonne de la population, en additionnant celle des 20 états, on ne trouve que 31,453,000!!

J'ai donc à vous prier, Monsieur, de vouloir donner connaissance de cette lettre à la Société de Géographie, afin qu'elle en ordonne l'insertion dans un des prochains numéros de son Bulletin. Sous peu, j'aurai l'honneur de présenter à la Société une Statistique très-détaillée des îles de Madère, des Açores et des îles du cap Verd. Le tome IV de mon Traité de géographie a été remis à M. le baron de Férussac, pour la même présentation, et afin que la Société daigne déterminer qu'on en fasse l'analyse.

Observations de M. de La Roquette.

D'après le désir de M. le colonel de Giraldès, je me suis empressé de donner communication à la Société de Géographie de la lettre que ce savant Portugais m'a fait l'honneur de m'écrire; et j'ai demandé en même temps l'insertion de cette lettre au Bulletin, après avoir annoncé toutefois que je l'accompagnerais de quelques observations que je jugeais indispensables.

En effet, quelque mérite qu'on doive reconnaître au *Tratado completo de cosmographia historica-physica*, etc., dont M. de Giraldès a déjà publié quatre volumes, et, quoique les tableaux contenus dans les tomes 3 et 4, renferment des renseignemens utiles et bien présentés, il est constant qu'ils n'ont été imprimés, ou du moins publiés qu'en 1827 et 1828: or M. Ad. Balbi avait, dès 1818, fait paraître, en italien, à Venise, sous le titre de: *Prospetto fisico-politico dello stato attuale del globo*, et en 1820, à Lisbonne, sous le titre de *Tableau politico-statistique de l'Europe*, deux tableaux que j'ai sous les

yeux, et dans lesquels on trouve une grande partie des éléments qui ont servi, en les modifiant, en les complétant, et en les coordonnant d'une manière différente, à former la *Balance politique du globe*, imprimée à Paris, en 1828, et dont j'ai rendu compte dans le N° 62 du Bulletin de la Société.

Les publications de M. A. Balbi ont donc précédé de plusieurs années les tableaux que M. Giraldès a fait paraître sur le même sujet, d'où il résulte que les reproches de ce dernier ne sont point fondés, quant à l'antériorité de publication qu'il réclame en sa faveur.

Pour mettre les lecteurs du Bulletin en état de prendre une opinion sur les points de ressemblance qui peuvent exister entre la *Balance politique du globe* du savant Italien et les tableaux du savant Portugais, je crois devoir donner à la suite de cette note les titres et les divisions des trois tableaux que le dernier a donnés dans le tome 3 de son *Tratado completo de cosmographia*, etc.

M. Giraldès relève une énorme différence entre la population attribuée à l'Afrique, par M. Balbi, dans le résumé de la deuxième colonne de sa balance, où elle est portée à 60,000,000

Et celle que l'on trouve, en additionnant les populations partielles de la quatrième colonne, dont la somme n'est que de 31,453,000

Différence. 28,547,000

La cause de cette différence, que M. de Giraldès a raison d'appeler énorme, me paraît s'expliquer facilement par le titre même de la balance, où l'on voit que ce tableau offre bien la superficie et la population de *Tous les états de l'Europe et de l'Amérique*; mais qu'il ne contient les mêmes indications que pour les **PRINCIPAUX ÉTATS seulement des autres parties du monde**. Il n'est point surprenant que la somme de quelques parties d'un tout ne soit point égale à ce tout lui-même.

C'est par ce motif, 1° que la superficie totale de l'*Afrique* est portée dans la 2° colonne de la *Balance politique* à 8,516,000 m. carrés,

et que la superficie des principaux états de la même partie du monde n'est dans la quatrième colonne que de. 2,136,450 m. c.

Différence. 6,379,550 m. c.

2° Que la population totale de l'Asie est indiquée dans la deuxième colonne comme s'élevant à. 390,000,000

Et que celle de ses principaux états détaillés dans la quatrième colonne ne présente qu'une somme de. 386,954,000

Différence. 3,046,000

Et que la superficie totale de l'Asie qui est dans la deuxième colonne de. 12,118,000 m. c.
se trouve réduite pour les principaux états à. 11,554,510

Différence. 563,490 m. c.

3° Que la population totale de l'Océanie, portée dans la deuxième colonne à. 20,300,000
n'est plus, pour ses principaux états, que de. 14,347,000

Différence. 5,953,000

Et que la superficie totale de cette grande division du globe est dans la deuxième colonne de. 3,100,000 m. c.

Lorsque l'on évalue la superficie de ses principaux états, dans la quatrième colonne seulement à. 1,832,700

Différence. 1,267,300 m. c.

Voyons maintenant s'il existe des différences assez considérables pour être signalées, entre la population et la superficie totales de l'Europe et de l'Amérique, portées dans la deuxième colonne de la *Balance politique du globe*, et les indications semblables de la quatrième colonne de la même balance.

S'il en existe d'importantes, on aura alors de justes reproches à faire à M. Balbi.

1° La population totale de l' <i>Europe</i> (deuxième colonne) est de	227,700,000
Celle de ses différens états réunis (quatrième colonne) de	227,736,000
	<hr/>
Différence insignifiante.	36,000
	<hr/>

La superficie totale de l' <i>Europe</i> (deuxième colonne) est de	2,793,000
Celle de ses différens états réunis (quatrième colonne) de	2,772,784
	<hr/>
Différence insignifiante.	20,216
	<hr/>

2° La population totale de l' <i>Amérique</i> est de	39,000,000
Celle de ses différens états (quatrième colonne) de	38,934,000
	<hr/>
Différence insignifiante.	66,000
	<hr/>

La superficie totale de la même division du globe est, dans la deuxième colonne, de	11,146,000 m. c.
et celle de ses différens états (quatrième colonne) de	10,395,500
	<hr/>
Différence négligée.	750,000 m. c.
	<hr/>

On voit, par les lignes qui précèdent que, s'il existe entre la superficie et la population totales de l'*Asie*, de l'*Afrique* et de l'*Océanie*, telles qu'elles sont indiquées dans la deuxième colonne de la *Balance politique*, des différences considérables avec les indications semblables de la quatrième colonne, ces différences ne doivent point être attribuées à des erreurs ou à des omissions qui auraient échappé à M. A. Balbi; elles devaient naturellement exister d'après le plan adopté par lui, puisqu'il avait annoncé d'avance, dans le titre de son tableau, qu'il comprenait seulement dans la quatrième

colonne *les principaux états* de ces trois grandes divisions du globe, et non pas *tous les états* dont elles se composent. Il avait annoncé en même temps qu'il donnait individuellement tous les états de l'*Europe* et de l'*Amérique*, aussi ne remarque-t-on, lorsqu'il s'agit de ces deux parties du monde que des différences peu importantes entre les évaluations de la deuxième et celles de la quatrième colonne, dont il a eu raison, ce me semble, de ne pas tenir compte.

Sans doute, il eût été préférable et surtout plus utile pour les nombreux lecteurs de la *Balance politique du globe*, que M. Balbi eût donné pour l'*Asie*, l'*Afrique* et l'*Océanie*, les noms, la superficie et la population de tous les états ou contrées de ces parties du monde, en indiquant ses sources, puisqu'il a pu indiquer leur population totale, et j'aurais peut-être dû chercher dans mon rapport à suppléer à cette omission volontaire et calculée. Mais, outre que ce travail eût été long et difficile pour tout le monde, d'un côté par la pénurie de documens authentiques et positifs, et de l'autre, par la surabondance de documens incertains, contradictoires, et auxquels il faut une foi robuste pour ajouter confiance, il l'eût été encore plus pour moi qui pense qu'en statistique on commet souvent de graves erreurs en jugeant par analogie, et qui doute, avec quelques personnes, de la possibilité de réunir des renseignemens statistiques même approximatifs sur des pays à peine traversés par de rares voyageurs, et dont le scepticisme augmente, lorsqu'il s'agit de contrées que n'ont pas encore foulées les pas d'un seul observateur. On peut prendre une idée des obstacles qui m'auraient arrêté, si l'on fait attention à ceux qui se rencontrent pour fixer avec exactitude la population des capitales mêmes des pays les plus civilisés de notre Europe. La population de Paris, par exemple, où l'on ne disconvient pas que les savans et les bons calculateurs abondent, et où l'administration se livre aux recherches les plus scrupuleuses sur toutes les branches de la statistique de cette capitale, a été long-temps évaluée à plus de 200,000 âmes au-dessous de la réalité;

En 1813, elle était portée à	547,756
En 1817, par suite du recensement général fait à cette époque, on reconnaît qu'elle s'élevait à . . .	713,966
Et en 1826, l'évaluation faite dans les bureaux de la Préfecture de la Seine, d'après le nombre des naissances, la fit porter à	890,431

Cependant, que de causes qu'il serait trop long d'énumérer, s'opposent à ce que les recensemens généraux soient exacts ! et l'on en fait même très-rarement, parce qu'ils entraînent à de grandes dépenses.

Si quelqu'un pouvait dissiper mes doutes et changer mon scepticisme en croyance aveugle dans la certitude des données statistiques, ce serait certainement M. Balbi, dont les dissertations sur la population des cinq parties du monde, l'un des chapitres les plus remarquables de son *Compendio di geografia universale* et autres travaux importans dans le même genre, ont obtenu l'approbation de feu Malte-Brun, du célèbre baron de Humboldt et des savans de la France et de l'Allemagne. Outre les motifs que j'ai déjà fait connaître et la crainte d'être arrêté par l'insuffisance de mes moyens, il est encore une autre cause qui m'a déterminé à suspendre mes recherches : je sais que M. Balbi prépare en ce moment un travail important sur le nombre approximatif des différentes nations du Globe, dans lequel il remplira, je l'espère, par des renseignemens, sinon tout-à-fait exacts, ce que je crois impossible, malgré l'étendue et la profondeur de ses connaissances en statistique, du moins très-approximatifs, les lacunes qui existent dans la balance politique.

Dans l'un des prochains numéros du Bulletin, je rendrai compte des tomes III et IV du *Tratado completo de Cosmographia*, etc., que M. Giraldès a offerts à la Société ; je dois dire d'avance qu'ils sont aussi riches en faits et en documens curieux que les deux précédens dont j'ai déjà entretenu deux fois la commission centrale, et qu'ils font désirer de voir bientôt terminé le beau travail de notre collègue.

EUROPE.

France.

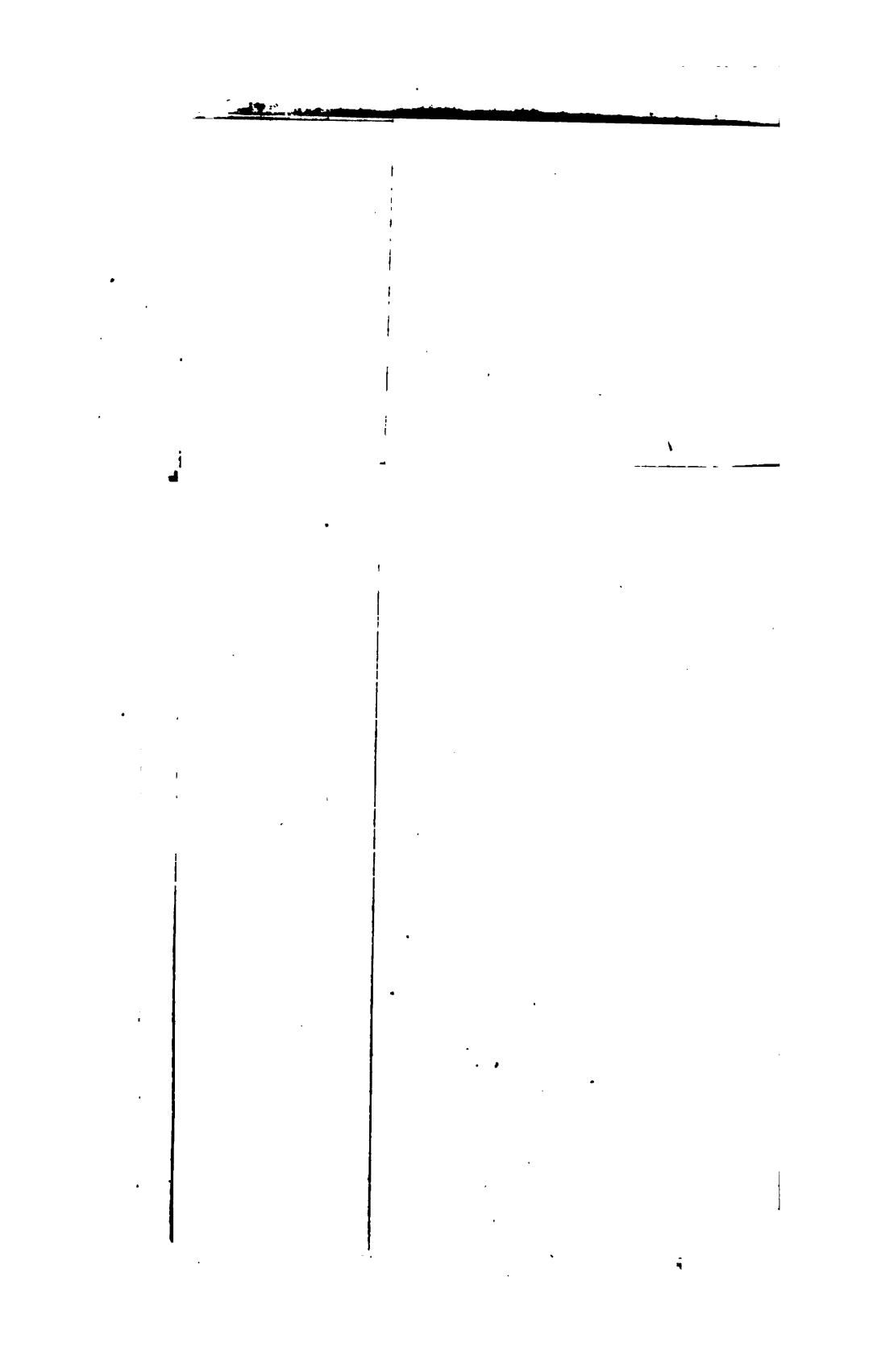
361. *Voyage en Norwège, Laponie et partie de la Suède*, par le révérend Robert Everett; in-8°. Prix : 14 schellings.
362. *Voyage à Constantinople*, dans les années 1807 et 1808, par le capitaine Charles-Colville Frankland, de la marine royale; 2 vol. in-8°, avec planches. Prix : 31 schel. 6 pences.
363. *Malerische Reise in einigen Provinzen des Osmanischen Reiches*, etc. — Voyage pittoresque dans quelques provinces de l'empire ottoman, trad. du polonais du comte Edouard Raczyński, publié par F. - H. Von der Hagen; in-8° avec planches, Breslau, 1828; Grass, Barth et compagnie.
364. *Refutation of the numerous mis-statements and fallacies contained in a paper presented to the admiralty, by docteur Thomas Young*, etc. — Réfutation des nombreuses erreurs et faussetés contenues dans un document présenté à l'amirauté, par le docteur Thomas Young, surintendant du Nautical Almanac, et imprimé par par ordre de la chambre des Communes, le 17 mars 1829, par James South, F. R. S. Londres, 1829, 1 vol. in-8°.

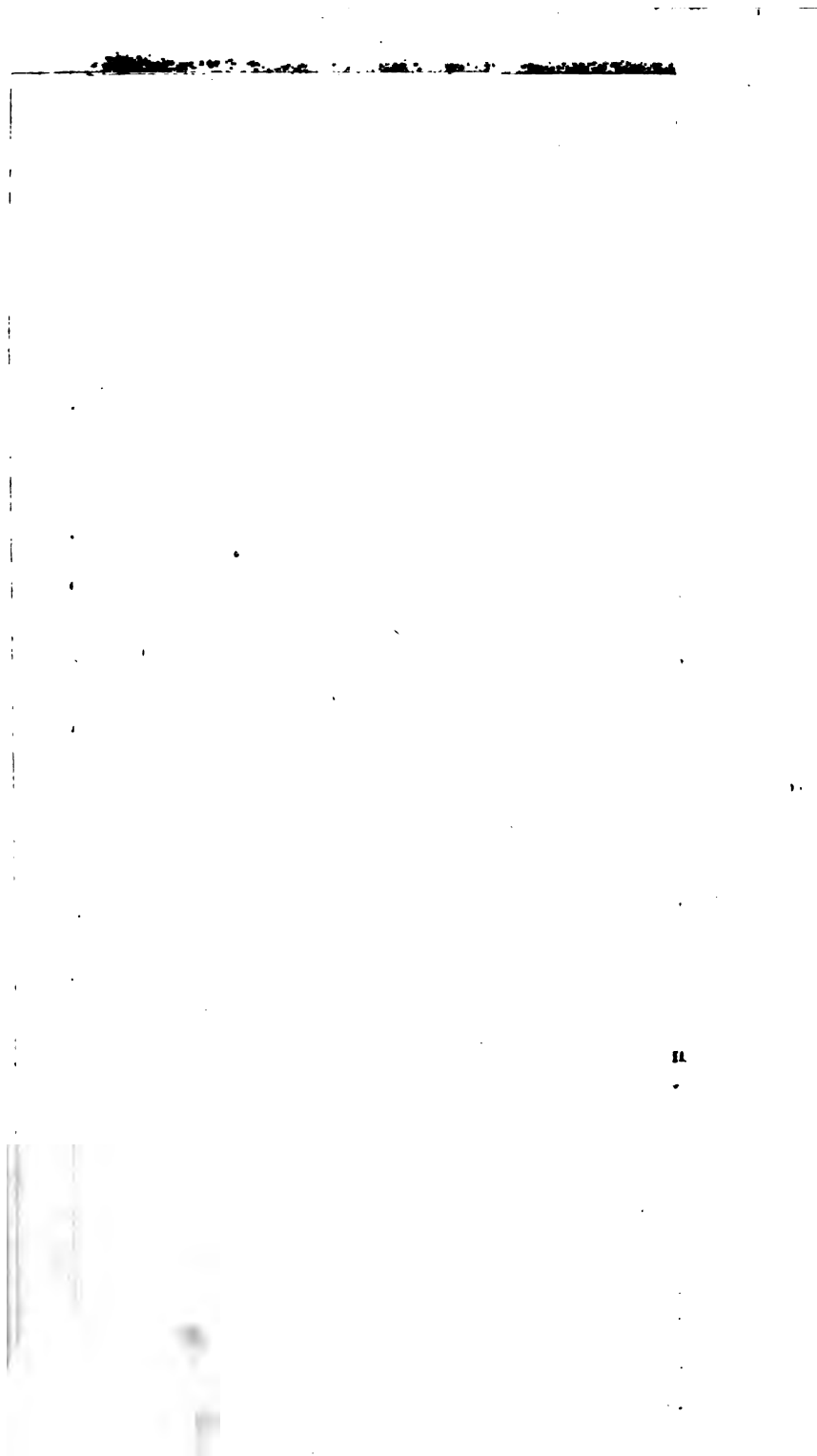
§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

365. *Die Europaeische Turkey*, etc. — La Turquie d'Europe. Dictionnaire portatif contenant la description de toutes les provinces de la Turquie d'Europe, de leurs habitans, des montagnes et des passages les plus remarquables, des rivières et des principaux lieux habités, etc., par Max. Fred. Thielen, 4 vol. in-8°, avec carte. Vienne, 1828.
366. *Atlas physique, politique de l'Europe*, formé de 30 cartes composant les 3°, 4°, 5°, 6° et 7° livraisons des Essais de géographie méthodique et comparative, ou du nouveau cours de géographie générale, par Denaix, publié sous les auspices de son excellence le vicomte de Caux, ministre de la guerre, gravé par Richard Wahl, Paris, 1829, chez l'auteur, rue d'Assas, n° 5. Prix : 75 fr.
367. *Carte hydrographique du bassin de la Seine*, avec l'indication des rivières navigables et flottables qui servent à l'approvisionnement de Paris, dressée au dépôt des ponts et chaussées, par ordre de M. Becquey, directeur général des ponts et chaussées et des mines, par M. Dubréna. Paris, 1828, Picquet. Prix : 5 fr.

 NOIROT, Agent de la Société de Géographie.

 Paris.—ÉVERAT, Imprimeur de la Société de Géographie, rue du Cadran, n. 16.





BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 78. — OCTOBRE 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Carte de la Morée.

Les connaissances géographiques s'acquièrent en général très-lentement ; les expéditions militaires et le commerce sont les causes qui contribuent le plus ordinairement à leurs progrès ; mais malgré ces causes plus ou moins agissantes, il a fallu des siècles pour parvenir à des données géographiques certaines sur quelques grandes contrées de l'Europe, depuis même que les peuples qui les habitent sont parvenus à une civilisation avancée. Les documents topographiques toujours utiles à l'administration d'un pays, le sont surtout à la guerre ; c'est un élément de succès que les grands capitaines n'ont jamais négligé, et si l'on avait pris soin de recueillir les plans spéciaux que des circonstances particulières ont souvent obligé de créer, ou si les moyens de multiplier les copies en eussent été connus

anciennement, comme ils existent de nos jours, les cartes géographiques auraient été plus promptement perfectionnées.

Les premières cartes, comme on le sait, se composent au moyen d'observations grossières, de récits de voyageurs et de leurs itinéraires; le plus habile géographe critique est celui qui réunit un plus grand nombre de ces documens, et sait en tirer le meilleur parti; qui réunit le mieux enfin à accorder entr'eux des matériaux, souvent contradictoires, ou du moins incohérens; mais combien les cartes ainsi composées, ou même celles qui, moins défectueuses, sont le résultat de reconnaissances faites *ad hoc*, sont loin de celles levées par des opérations géométriques: c'est par là pourtant qu'on finit toujours; tandis qu'à vrai dire, il en coûterait beaucoup moins de commencer par elles; on jouirait plus tôt des services nombreux qui peuvent rendre, dans une foule de circonstances, des cartes exactes, et on éviterait ces oscillations continuelles qui changent l'aspect géographique d'une contrée, sans que, dans leurs suppositions, les géographes aient jamais la certitude d'avoir rencontré juste.

C'est ainsi que la topographie de la Morée, cette ancienne patrie de la civilisation et des beaux-arts, est encore si mal connue de nos jours et si inexacte; les travaux des anciens géographes, ceux des d'Anville, des Barbé-du-Bocage, des Lapie, même avec le secours de relevés nautiques; souvent erronés, n'ont pu parvenir à fixer d'une manière certaine le tracé géographique de cette contrée célèbre dont nous entendons parler dès notre berceau.

Les besoins multipliés des sociétés modernes, la nécessité pour elles de tirer le plus grand parti de l'exploitation du sol, afin d'obtenir une balance avantageuse dans les produits de l'industrie et du commerce universel, auxquels tient une grande partie de leur existence; ces divers motifs et d'autres qui se rapportent directement à différentes branches de l'administration, ont porté les gouvernemens éclairés à encourager les opérations qui ont pour objet de parvenir à une connaissance exacte de la topographie de

sol; c'est ainsi que, depuis long-temps, les différens états de l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse, la Bavière, l'Angleterre, la France ont apporté un soin particulier à se procurer une topographie complète de leurs pays respectifs. C'est dans ce même but que le gouvernement français fait encore exécuter en ce moment une nouvelle carte de la France, pour remplacer celle de Cassini trop peu exacte, trop peu en harmonie avec l'état actuel des sciences et des arts, et insuffisante pour répondre à de nombreux et nouveaux besoins auxquels les cartes modernes doivent satisfaire.

Le gouvernement français qui, dans le dernier siècle, a donné les premiers exemples des grandes opérations géodésiques, n'a jamais vu ralentir son zèle, ni perdu sa prééminence pour le perfectionnement des sciences géographiques; aussi l'a-t-on toujours vu donner, dans ses différentes expéditions, une attention toute particulière à cette partie si utile des connaissances humaines. Un grand nombre de cartes nouvelles sur différentes parties du continent européen sont le fruit de nos conquêtes ou de nos occupations passagères; on leur doit les belles cartes des départemens réunis, du Mont-Blanc, du Hanovre, de la Souabe, de la Bavière, de la Lombardie et des États-Vénitiens. En Afrique, on leur doit aussi la carte topographique de l'Égypte; et par suite de notre dernière expédition en Espagne, des officiers d'état-major s'occupent encore, avec un zèle des plus louables, de relevés géométriques et de reconnaissances, pour perfectionner la géographie de cette vaste contrée, une des moins connues de l'Europe.

L'expédition française en Morée ne pouvait manquer d'avoir pour l'avancement de la géographie de cette terre classique, les mêmes conséquences: aussi fut-il immédiatement adjoint à cette expédition une brigade topographique, composée, pour la plus grande partie, d'officiers d'état-major avec deux officiers ingénieurs-géographes, dont l'un était déjà depuis quelque temps attaché au président du gouvernement grec; ces deux derniers, munis d'instrumens convenables, sont chargés de déterminer les principales

bases géométriques de l'opération, en donnant aux officiers d'état-major de nombreuses positions exactes, destinées à assujétir leurs levées et leurs reconnaissances, et déjà des nouvelles intéressantes concernant l'état des travaux de la carte de la Morée sont parvenues au dépôt de la guerre, avec les premiers résultats de l'opération.

L'expérience et le talent des deux officiers ingénieurs-géographes auxquels sont confiées les opérations géodésiques, ne laissent aucun doute sur l'exactitude des déterminations qu'ils ont obtenues et qu'ils obtiendront, et qu'ils ne fondent enfin pour toujours et à l'abri de toute discussion ultérieure, l'emplacement d'un très-grand nombre de points remarquables de la Morée.

Déjà leurs reconnaissances pour le choix de ces points et l'érection de la plus grande partie des signaux s'étendent sur la moitié de la Péninsule limitée au nord par le golfe de Lépante, mais non compris les îles Cyclades : ces reconnaissances couvrent en ce moment toute l'Argolide, une partie de l'Arcadie et de la Laconie, et les observations déjà faites, et réduites, ont donné la position d'un grand nombre de points pour servir de base à la topographie de trois feuilles de la carte à l'échelle de $\frac{1}{50000}$: de celle qui contient Napoli et Argos ; 2^o celle qui lui fait suite au nord, et qui s'étend jusqu'à Corinthe, et 3^o enfin, celle plus au nord encore, contigue à cette dernière, et qui contient une partie du golfe de Lépante. Ces trois feuilles pour lesquelles il a été fourni le nombre considérable de 220 à 230 points trigonométriques, sont entre les mains des officiers d'état-major, pour y dessiner les détails topographiques ; ils sont munis, à cet effet, de boussoles auxquelles est adapté un appareil propre à mesurer commodément les différences de niveau des lieux dont ils jugeront convenable de faire connaître l'élevation au-dessus de la mer (1).

(1) Les opérations de nivellement sont spécialement recommandées aux officiers chargés de la topographie de la Morée, pour servir de bases au figure du terrain ; et déjà les principales sommités du pays ont été mesurées

La carte de la Morée pourra comprendre sans les Cyclades, 28 ou 30 feuilles à l'échelle de $\frac{1}{50000}$, la plupart non pleines; et les opérations géodésiques pourront toujours avoir assez d'avance pour entretenir les levées et reconnaissances topographiques.

Tous les points sont rapportés à la méridienne et à la perpendiculaire du moulin d'Ichklé, à Napoli de Romanie, où le capitaine ingénieur-géographe Peytier, a mesuré un azimuth d'orientation, et dans les environs, une base provisoire, qui malheureusement n'a que 3502 mètres, mais qui sera remplacée, à la fin de cette campagne, par une plus longue et plus en harmonie avec la longueur des côtés des triangles, qui presque tous dépassent 20000 mètres. Le même M. Peytier, avant qu'il eût commission de s'occuper de la triangulation complète de la Morée, avait levé, sur l'ordre du président, un plan de Corinthe, à l'échelle de $\frac{1}{2000}$, dessiné un projet d'un nouveau tracé de cette ville, et fait déblayer, pour son exécution, deux places et quelques rues.

Les opérations de la carte de Morée ne doivent comprendre, pour le moment, que la Grèce dans ses limites actuelles, ce qui n'empêche pas de terminer trigonométriquement par occasion, les points remarquables hors de ces limites, lorsqu'ils sont visibles des stations environnantes choisies sur le territoire grec : c'est ainsi que le Parthénon d'Athènes, Mégare, se trouvent déjà connus de position, et que le seront plus tard le mont Parnasse, et probablement différents points de la Béotie, au nord du golfe.

Les courses nombreuses que nécessitent les opérations géodésiques sont mises à profit par les ingénieurs-géographes, en leur procurant l'occasion de dessiner des itinéraires des chemins qu'ils parcourent, lesquels, ajoutés à ceux qu'auront faits aussi les officiers d'état-major, deviendraient un jour des matériaux

géométriquement par les ingénieurs-géographes. Nous espérons pouvoir en faire connaître plus tard l'élevation.

bien précieux pour l'amélioration de la géographie de la Morée, si quelques circonstances venaient arrêter l'exécution de la carte entreprise.

La brigade d'officiers d'état-major se compose de douze officiers chargés des opérations topographiques, sous le commandement du chef de bataillon Barthélemy. Deux d'entr'eux ont déjà succombé aux fièvres qui n'ont épargné ni les membres de la commission scientifique, ni les officiers d'état-major, ni les ingénieurs-géographes, qui tous ont éprouvé plusieurs rechutes. Ces circonstances malheureuses, dues à l'insalubrité du pays dans certaines saisons, qui ne permettent pas à ces officiers de déployer tout le zèle dont ils sont capables, dont ils sont si empressés de donner des preuves, font aussi perdre beaucoup de temps, et ralentissent les opérations qui pourraient être terminées en deux années, si elles n'éprouvent pas de contrariétés.

Espérons que, pour le bien-être de ces officiers, réellement pleins d'ardeur, et dans l'intérêt de la belle opération dont ils sont chargés, ces contrariétés ne se présenteront plus, après qu'ils seront acclimatés, et que la France pourra jouir promptement et sans de nouveaux regrets du fruit de leurs travaux; qu'elle pourra réunir bientôt, avec quelque fierté, ces nouveaux trophées scientifiques à ceux qu'elle a déjà recueillis pour l'exécution de la belle carte de l'Égypte; comme si elle avait été appelée, seule, à faire connaître au monde la géographie exacte de deux contrées anciennes les plus célèbres de la terre.

RAPPORT sur le voyage de M. Charles Belanger, lu dans la séance de l'Académie royale des Sciences, du 28 septembre.

Le ministre de l'intérieur a demandé à l'Académie de lui faire un rapport sur les résultats du voyage que M. le docteur Charles Belanger a fait par la route de terre aux Indes Orientales, en accompagnant M. le vicomte Desbassyns, gouverneur de Pondichéri.

» L'Académie a chargé M. Geoffroy-Saint-Hilaire, Latreille, Duméril, Desfontaines, Mirbel, H. de Cassini et moi, de prendre connaissance des manuscrits et des collections de ce voyageur, et de lui en rendre compte.

» Parti de Paris le 9 janvier 1825, M. Belanger traversa l'Allemagne, la Pologne, la Russie méridionale, la Géorgie et les provinces persanes sous la domination russe. Pénétrant ensuite dans la Perse proprement dite, il en explora, du nord au sud, la partie occidentale, s'embarqua à Bouchir, fit une très-courte relâche à Mascate, débarqua à Bombay, visita l'île d'Elephanta, fit pendant trois mois, sur la côte de Malabar, des recherches très-fructueuses, franchit les Gates occidentales, traversa la péninsule en deçà du Gange par le Maïssour, et arriva à Pondichéri à la fin de mars 1826, après un voyage de quatorze mois.

» L'hiver ne lui permit pas de mettre à profit, pour les sciences naturelles, la traversée de l'Europe, encore moins celle du Caucase, dont les neiges firent même courir de grands dangers aux voyageurs, et ce fut la Géorgie qui offrit les premières récoltes végétales; environ cinquante espèces de plantes purent y être recueillies. Des privations d'un autre genre attendaient leur caravane en Perse. Mais les souffrances qui en résultèrent; et qui mirent presque M. Desbassyns à deux doigts de la mort, en même temps qu'elles accablaient M. Belanger de fièvres intermittentes très-graves, n'empêchèrent pas ce dernier d'étudier la zoologie de ce vaste pays, et d'y recueillir beaucoup de végétaux. Il y rassembla plus de 600 espèces, dont les plus importantes sont celles qui donnent l'assa-fœtida et la gomme ammoniacque. Il y rassembla les graines de différentes variétés de melon, dont la culture a été poussée fort loin par les Persans. Le tabac et les vignes de Chiraz furent aussi pour lui un objet important d'étude. Près des bords de la mer, la végétation prit le caractère de celle de l'Inde. M. Belanger y rassembla plus de 100 espèces en herbier, et plus de 200 graines. Les souffrances le retinrent deux mois à Bombay, presque mourant. Il trouva cependant encore moyen d'y recueillir environ 300 plantes

et quelques coquilles marines. Une nouvelle maladie de M. Desbassyns-retint nos voyageurs trois mois à Mahé, ce qui donna à M. Belanger la facilité d'examiner à loisir cette partie de la côte de Malabar. 350 espèces de plantes, plus de 100 poissons, des oiseaux, des reptiles, des crustacés, furent les produits de ce séjour. Plus de 100 autres plantes enrichirent l'herbier pendant la traversée de la presqu'île, et surtout dans la belle forêt de Maïssour.

» Une fois établi à Pondichéri, M. Belanger fit trois grandes excursions, l'une dans le Carnat et sur la côte du Coromandel, l'autre au Bengale et dans le pays des Birmans, la troisième à Java. Indépendamment des avantages que l'établissement qu'il dirigeait à Pondichéri a retiré de ses voyages, ils lui ont permis de former pour le Muséum de Paris de belles collections zoologiques et botaniques. C'est par milliers qu'il faut compter les diverses productions naturelles qu'il s'y est procurées.

» Le Pégou surtout, qui n'avait encore été visité que par le docteur Wallich, lui promettait le plus de choses nouvelles; aussi y a-t-il employé les jours et les nuits, soit à enrichir ses collections, soit à mettre par écrit ce qu'il apprenait d'intéressant sur les objets qu'il y plaçait. Partout, en effet, M. Belanger, loin de s'en tenir à la pure histoire naturelle, réunissait non-seulement ce qui avait trait à l'agriculture, à la médecine et aux arts, mais il ne négligeait rien de ce qui pouvait éclairer la géographie et la statistique des pays qu'il parcourait. Les diverses races d'hommes, leurs mœurs, leurs langages, leurs caractères, ont attiré son attention. Une collection d'armes, de machines, un grand nombre de dessins représentant les instrumens employés dans les arts, des portraits, des costumes, des momens, des cartes détaillées, serviront de matériaux à la relation historique de son voyage. Des médailles et monnaies babyloniennes, persanes, indiennes et birmanes; des inscriptions fort anciennes des monts Vindhya, des mines de Mahabalipuram et de Vijay à Magor, avec des dessins représentant les lieux où elles ont

été prises, et les monumens les plus remarquables que l'on y trouve ; des vocabulaires en bengali, en bruj, en pouthu, en cingalais; des notes détaillées de médecine dans diverses langues de l'Inde, vingt-trois manuscrits en langue birmane et pali, un en haut pali; un dictionnaire anglais et birman, forment les résultats de ses recherches en archéologie et en ethnologie.

» Une fièvre intermittente, et une hépatite chronique dont il était affecté, ne lui ayant pas permis de prolonger son séjour dans l'Inde, après avoir passé quelques mois à l'île Bourbon et à l'île de France, et fait de courtes relâches au Cap et à Sainte-Hélène, il est débarqué à Nantes à la fin de juin de cette année.

» Il appartenait à une autre académie d'apprécier les collections relatives aux sciences historiques, apportées par M. Belanger: c'est uniquement de celles qui se rapportent aux sciences naturelles que nous avons à rendre compte, et nous allons nous acquitter de ce devoir, soit d'après l'examen détaillé que nous en avons fait, soit d'après les catalogues authentiques rédigés au Muséum.

» Notre confrère M. de Mirbel, qui a été spécialement chargé d'examiner la partie botanique des collections, s'exprime à ce sujet dans les termes suivans: « Les herbiers de M. Belanger renferment 5,400 espèces de phanérogames ou cryptogames, et plus de 17,000 échantillons bien conservés. »

» Quoique Tournefort, Olivier et Michaud eussent visité plusieurs parties de la Perse, cette contrée offrait encore un vaste champ à exploiter. M. Belanger l'ayant parcouru dans une étendue de plus de 700 lieues, la collection de plantes qu'il en a rapportée l'emporte de beaucoup sur celles de ces prédécesseurs: elle renferme 726 espèces, parmi lesquelles dominent les familles de Filicées, des ombellifères, des crucifères et des légumineuses. Au nombre des plantes les plus remarquables, on doit citer les astragales gummifères; une rose, dont le péricarpe, ou plutôt le collier charnu, est d'un goût agréable et fort recherché; les deux ombellifères qui donnent

la gomme ammoniacque et l'assa-fœtida, une campanulacée; dont la tige piquée par un insecte exsude un suc gomme-résineux très-délé-tère; enfin, une bougainée à racine épaisse et farineuse qui sert d'aliment aux Arméniens.

» M. Belanger n'a pas recueilli moins de 3,000 espèces sur les côtes de Canara, Coromandel et Malabar, dans l'intérieur de la péninsule, dans les Gates et au Bengale. Ce riche herbier, abondant surtout en graminées, orchidées, acanthacées, apocinées, malvacées, rubiacées et légumineuses, offre un grand nombre de plantes usuelles à la recherche desquelles notre savant voyageur s'est particulièrement livré.

» La végétation du Pégou a le double caractère de celle des Indes et de celle du grand archipel de l'Asie, peuplé par la race malaise. Sous ce rapport, l'herbier de 350 espèces que M. Belanger y a recueillies est d'un très-grand intérêt pour les botanistes. Il contient des plantes employées dans les arts, l'industrie et l'économie domestique. Nous indiquerons entre autres deux térébinthacées qui donnent les beaux vernis des Chinois et des Birmans. Il y a aussi plusieurs plantes peu connues, d'un usage fréquent dans la teinture.

» Les îles de France et de Bourbon, le cap de Bonne-Espérance et Sainte-Hélène, souvent visités par les botanistes, semblaient ne devoir pas offrir des résultats très-importans. Cependant les récoltes de M. Belanger composent encore une collection précieuse dans laquelle on trouve des plantes rares ou peu connues qui appartiennent aux familles des fougères, des orchidées, des protéacées, des sous-anthérées, des rubiacées et des légumineuses. Le nombre des espèces de cet herbier, y compris celles qui ont été recueillies à Java, s'élève à 1410.

» En résumé, ces différens herbiers présentent plus de 1200 espèces nouvelles. A chaque plante sont joints les noms qu'elle a reçus dans les langues des différens pays où elle croît, et des notes sur sa hauteur, son aspect, la couleur de ses fleurs, et quelquefois

même sur la structure de son fruit, et sur d'autres caractères qui disparaissent par la dessiccation.

» Enfin, tous les renseignemens qui peuvent faire connaître les propriétés utiles ou nuisibles de certains végétaux, et les idées superstitieuses qui s'y rattachent, ont été recueillis soigneusement.

» M. Belanger a rapporté aussi 25 espèces de bois des arbres qui servent dans la charpente ou la menuiserie, et dont les échantillons existent dans les herbiers. Il a été déposé au Muséum 60 espèces de plantes vivantes de l'île de Bourbon et de Madagascar : la plupart sont nouvelles pour le Jardin du Roi ; entre autres trois euphorbes, une apocynée, quelques hibiscus, et l'*oreca madagascariensis*. Il a envoyé à diverses époques plus de 800 espèces de graines, accompagnées de catalogues raisonnés indiquant l'utilité de chacune et le terrain qui lui convient. Parmi ces graines, on distingue celle des melons et pastèques de la Perse, du tabac de Chiraz, des végétaux qui donnent les gommés ammoniacs et adragantes, d'un grand nombre de légumineuses alimentaires, de malvacées officinales, d'arbres fruitiers de l'Inde et du Pégou, etc.

» Comme les voyages de M. Belanger avaient pour objet principal des recherches d'une utilité immédiate, il a examiné avec soin la culture du tabac, des cucurbitacées et des vignes en Perse, celles des menus grains, du café et du poivrier dans l'Inde, celle du thé à Java; et l'on doit présumer que les documens qu'il donnera sur ces diverses cultures, ainsi que sur les propriétés et les usages des végétaux ne seront pas la partie la moins intéressante de la relation qu'il se propose de publier. Elle contiendra aussi des vues générales sur la géographie botanique de la Perse, de l'Inde et du Pégou; les collections zoologiques de M. Belanger ne sont guère moins riches à proportion (4,000 individus et 1,400 espèces); et si l'on a égard à la difficulté de les faire dans des pays où l'on trouve si peu de ressources, et où les préjugés du peuple l'empêchent si souvent de vouloir toucher les corps des animaux, elles méritent peut-être plus de reconnaissance de la part des naturalistes.

» On lui avait particulièrement recommandé la partie des poissons, comme celle qui se trouvait la plus incomplète au Cabinet du Roi. Dès le printemps de 1826, il envoya de Mahé un nombre considérable de poissons de la côte de Malabar, avec leurs noms dans la langue du pays, et il y avait joint des reptiles et des crustacés. L'année suivante, il fit un second envoi de Pondichéri. Tous deux étaient assez conservés. Mais son troisième envoi, arrivé en très-bon état en 1828, contient plus de cent vingt espèces, en grands échantillons, prises surtout dans les rivières du Bengale et dans l'Irrawadi, ou le grand fleuve des Birmans. Enfin, il en a rapporté lui-même une quatrième série, également très-bien conservée. Ce sont des matériaux très-précieux pour l'ichtiologie, pour laquelle nous ne possédions jusqu'alors de ces contrées, que les récoltes faites par MM. Lechenault, Davaucel et Diard. Par les travaux de ces voyageurs, réunis à ceux de M. Belanger, le Cabinet du Roi se trouve posséder les espèces les plus intéressantes du continent de l'Inde, notamment les grands ophicéphales, beaucoup de chirocentres, une nouvelle espèce de notoptères, genre où l'on n'en comptait qu'une seule; de nombreux siruroides, tous les beaux cyprinoides, si remarquables par leur conformation; etc.; et l'on pourra y puiser de riches supplémens pour les ouvrages de Patrice, Russel et de Hamilton Buchanan.

» L'erpétologie s'est également enrichie par tous ces envois, car dans chacun il y avait un certain nombre de reptiles, parmi lesquels nous avons remarqué principalement de grands pythons, un nouveau genre de tortue à quatre doigts, et beaucoup de ces petites espèces de sauriens et de batraciens, que les voyageurs négligent trop souvent.

» Il restait moins à faire sur les mammifères et les oiseaux; et néanmoins, indépendamment de certains individus d'espèces communes qui composent ses envois, et qui forment une richesse positive, ne fût-ce que pour des échanges, ou des distributions aux cabinets des départemens, il s'en trouve plusieurs que le Cabinet du

Roi ne possède pas , et même quelques-uns d'entièrement nouveaux pour la science. C'est ce qui résulte du catalogue raisonné qui en a été dressé par M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire.

» M. Latreille, qui a examiné les insectes, en parle en ces termes dans son rapport à l'administration du Muséum :

« La collection d'insectes de M. Belanger se compose d'environ
 » 700 individus, pris dans tous les ordres, et recueillis, à l'exception
 » d'un petit nombre de l'île de France et du cap de Bonne-Espérance,
 » dans l'île de Java. On peut évaluer le nombre des espèces à 2,000
 » et quelques, parmi lesquels 150 environ manquaient à la collec-
 » tion du Muséum, et dont quelques-unes sont très-remarquables.
 » Celles même qui seraient communes aux deux collections seraient
 » dans tous les cas très-avantageuses, pour les envois que l'on a à
 » faire aux divers musées des départemens. »

Un jugement à peu près semblable a été porté par M. Audouin sur les mollusques et les coquillages, les annélides et autres animaux non vertébrés, rapportés et envoyés par M. Belanger.

« Ce qui ajoute au mérite de ces collections, c'est que l'auteur a
 » eu soin de recueillir exactement les nomenclatures locales, et
 » beaucoup de notes sur les habitudes des animaux, sur les lieux
 » qu'ils fréquentent, sur les substances dont ils se nourrissent, et sur
 » les usages qu'en font les indigènes, soit dans les arts, soit pour
 » leur nourriture.

» Il n'a pas même négligé de rapporter les ouvrages d'art aux-
 » quels les naturels emploient les substances que leur contrée pro-
 » duit; et indépendamment de tout ce que lui doivent le Jardin et le
 » Cabinet du Roi, il a procuré à la manufacture royale de Sèvres
 » un bel assortiment de poteries indiennes. »

» Pour bien apprécier ce que M. Belanger a mis de persévérance dans ses recherches et de générosité dans ses dons, il faut se rappeler qu'il n'avait d'autre mission que celle de diriger le Jardin royal de Pondichéry; que dans tout ce qu'il a fait d'ailleurs pour l'histoire naturelle, il n'a été inspiré et soutenu que par son propre zèle, qu'au-

cune rétribution ne lui a été allouée par le Muséum, ni par l'administration; et l'on trouvera sans doute que ces circonstances doivent puissamment accroître la reconnaissance des amis des sciences.

» Nous avons l'honneur de proposer à l'Académie d'adresser le présent rapport à S. Exc. le ministre de l'intérieur, en exprimant le vœu que M. Belanger soit mis à même de faire bientôt jouir le public des observations qu'il a faites et de celles auxquelles les nombreuses collections qu'il a formées peuvent donner lieu.

« *Signés*, GEOFFROY-SAINTE-HILAIRE, LATREILLE,
DUMÉRIL, DESFONTAINES, MIRBEL, H. CASSINI,
le baron CUVIER, *rapporteur.* »

L'Académie adopte les conclusions de ce rapport.

Certifié conforme.

*Le secrétaire perpétuel, conseiller d'état, grand-officier de
l'ordre royal de la légion d'honneur.*

Signé, baron CUVIER.

RAPPORT Sur l'établissement d'une nouvelle colonie sur les bords de la rivière des Cygnes (Swan River), dans l'Australie occidentale. (Voyez la carte placée à la fin de ce bulletin.)

M. le président de la Société de Géographie a bien voulu charger M. César Moreau et moi de faire un rapport sur la correspondance relative à la colonie de la rivière de Swan, imprimée par ordre de la chambre des communes d'Angleterre, le 13 mai 1829, et communiquée à la société par M. Moreau. Voici les renseignements résultant de cet examen.

Suivant la carte de la rivière de Swan, levée en 1827, par le capitaine *James Stirling*, de la marine anglaise, cette partie de l'Australie est située par le 34° de lat. sud et le 11° de long.

est (1); toute la ligne de côte, jusqu'à la baie du Géographe, est une chaîne de roches calcaires, variant en hauteur de 20 à 600 pieds, et s'avancant dans l'intérieur de 1 mille à 5 milles. Le terrain, depuis la mer jusqu'au pied des montagnes, est inégal, onduleux, peu boisé et couvert d'une verdure agréable. La chaîne de montagnes qui le borde, nommée sur la carte « *general Darlings' range* », s'élève ordinairement de 1200 à 1500 pieds, et les pics appelés *Sainte-Anne* et *Mont William*, ont jusqu'à 3,000 pieds de hauteur. Il y a plusieurs sources d'eau vive sur les deux rives de la Swan. Le sol est présenté comme plus favorable à la culture du tabac et du coton, qu'aucune autre partie de l'Australie. Les ports de ce territoire, se trouvant au centre de la route de commerce, avec les Indes orientales pourront servir de lieux de dépôt pour les navires naviguant dans ces parages.

Dans un mémoire adressé à sir Georges Murray, secrétaire d'état, le 14 novembre 1828, une société, composée de Thomas Peel, sir Francis Vincent, etc., etc., proposa de transporter dix mille sujets des trois royaumes, hommes, femmes et enfans, dans la colonie de *Swan River*, avec les objets et ustensiles dont les émigrans sont ordinairement pourvus; d'y introduire mille têtes de bétail, tels que taureaux, bœufs, vaches et veaux, et d'employer trois bâtimens pour communiquer de Sidney avec l'établissement. Les pétitionnaires faisaient observer que les frais de transport d'Angleterre à la rivière de Swan seraient plus dispendieux que ceux pour Hobart-Town, ou Sidney; que chaque passager coûterait 30 livres sterling, et qu'on ne pourrait se munir d'aucune cargaison pour le retour. Tous les émigrans seraient transportés à la colonie dans l'espace de quatre ans. La compagnie acceptait, en remboursement de ses avances, des concessions

(1) C'est évidemment, quant à la longitude, une erreur typographique. Les déterminations du capitaine Baudin donnent à l'embouchure de la rivière des Cygnes $32^{\circ} 3' 31''$ de latitude, et $113^{\circ} 26' 28''$ de longitude est. (*Voyage aux terres australes*, Paris, 1815). S. M.

libres de terre, sur le pied d'un *schelling* et six *pences* l'acre. Elle proposait de cultiver sur un plan vaste, le coton, le tabac, le sucre et le lin, d'élever des chevaux pour le commerce avec les Indes orientales, et de nombreux troupeaux de bétail et de porcs, pour approvisionner de viandes salées les bâtimens de S. M. ou des autres puissances.

Le gouvernement anglais adopta cette proposition, en limitant toutefois la concession à un million d'acres, dont la moitié doit être couverte par les investissemens avant la fin de 1840, et sous la condition que le premier convoi serait débarqué au 1^{er} novembre 1829.

En vertu de cette autorisation le navire *Lady Nugent*, de 800 tonneaux, mit à la voile de Spithead, le 1^{er} février dernier, ayant à bord 400 colons des deux sexes, approvisionnés pour un an; des chevaux et du bétail, des instrumens aratoires, et une machine à vapeur pour moudre le grain, scier le bois, etc.

Une concession de 90,000 acres de terre a été faite au capitaine Stirling; près le cap Naturaliste et la baie du Géographe.

WARDEN.

CÉSAR MOREAU.

Note additionnelle sur la colonie de la rivière des Cygnes.

Aux détails que contiennent l'article sur cette nouvelle colonie, inséré dans le tome onzième du Bulletin, page 208, et le rapport qu'on vient de lire, nous ajouterons les renseignemens suivans, extraits du premier numéro d'un écrit périodique intitulé: *The Edinburgh Journal of natural et geographical science*, » publié à Edimbourg, octobre 1829.

On a lu avec un grand intérêt, à l'assemblée de la Société Linnéenne (du 5 mai 1829), des passages d'une brochure intitulée: « *Remarques sur la botanique et la géologie des bords de la rivière des Cygnes, de l'île de Buache, de la baie du Géographe et du cap Natu-*

raliste ; par M. FRAZER, botaniste, colon de Sidney, dans la Nouvelle-Hollande. » Ce savant, qui accompagna le capitaine Stirling dans son expédition, s'exprime en ces termes :

« En donnant mon avis sur la qualité des terres qu'arrose la rivière des Cygnes, je n'hésite pas à leur donner la préférence sur toutes celles que j'ai vues dans la Nouvelle-Galles méridionale, à l'est des montagnes Bleues. Les principaux avantages que j'y ai remarqués sont :

- 1° La supériorité évidente du sol ;
- 2° La facilité pour le colon de mettre immédiatement son terrain en état de culture, attendu que le pays est si découvert, qu'on compte au plus dix arbres par acre ;
- 3° La grande abondance de sources d'eau de la meilleure qualité, et conséquemment l'humidité permanente du sol, deux avantages qui n'existent pas à l'est de la côte ;
- 4° La proximité de la mer, et la facilité des transports par terre. »

Le capitaine King, dans ses observations sur la Nouvelle-Galles méridionale, fait mention de divers minéraux que M. Frazer a rapportés des environs de la rivière des Cygnes, tels que du granit, du quartz, du roc *hornblende*, de la pierre calcaire, et une nouvelle espèce de pierre de sable rouge.

S. M.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ I^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 4 septembre 1829.

M. Noel Champoiseau remercie la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres, et lui adresse une dissertation sur une tête de vermeil, trouvée dans le département d'Indre-et-Loire: il remercie aussi la Société de la protection et de l'intérêt qu'elle promet d'accorder aux travaux scientifiques de son ami, M. Diard.

M. Hapdé écrit à la Société pour lui faire hommage de plusieurs exemplaires d'un recueil historique ayant pour titre : *Expédition et naufrage de La Peyrouse*. L'auteur offre une partie du produit de ce recueil à la ville d'Alby, comme souscription aux frais du monument qui s'élève dans ses murs, à la mémoire de La Peyrouse, et il en versera une autre partie dans la caisse de la Société de Géographie, pour contribuer aux prix qu'elle décerne chaque année.

La commission vote des remerciemens à M. Hapdé, pour son offre généreuse.

Plusieurs ouvrages, cartes et atlas, sont offerts à la Société, par MM. d'Urville, Lapie, comte de Sambucy, de Smyttère et Vander Maelen.

La commission vote des remerciemens aux auteurs, et invite MM. Bottin et Alexandre Barbié du Bocage à lui rendre compte, le premier, de *la topographie de la ville et des environs de Cassel*, par M. de Smyttère; le second, de *la Dissertation sur une tête de vermeil*, par M. Champoiseau.

M. C. Moreau offre à la Société trois documens présentés à la chambre des communes d'Angleterre, les 26 février, 5 avril

et 29 juin 1829, et relatifs à l'émigration des colons, qui se rendent de la Grande-Bretagne dans les possessions anglaises en Amérique.

La commission centrale remercie M. C. Moreau de cette communication, et l'invite à lui rendre compte de ces documens, principalement sous le rapport géographique.

M. Eyriès fait un rapport sur un *Résumé des opérations barométriques relatives à la haute plaine Thuringienne et à ses bornes, montagnes, le Harz et le Thuringer Wald*, adressé à la Société par M. le professeur Berghaus; il conclut à ce que cet intéressant travail soit inséré dans le recueil des mémoires de la Société en accueillant toutefois l'offre de M. Berghaus de le faire précéder d'une introduction descriptive.

La commission adopte ces conclusions.

M. Sueur-Merlin communique des documens statistiques sur Saint-Pierre et Miquelon, et une carte manuscrite, qui ont été adressés à M. Dubra par M. Brue des Garantières, gouverneur de ces îles. Renvoi au comité du Bulletin. (*Voyez le numéro 77, pages 111 à 114.*)

M. Jomard met sous les yeux de l'assemblée de nouveaux échantillons des travaux des jeunes Ethiopiens, envoyés en France par M. le chevalier Droyetti, et dont il dirige lui-même l'éducation. Il appelle l'attention de la Société sur les heureuses dispositions de ces jeunes Africains et sur les services que, de retour dans leur pays, ils rendront peut-être un jour aux sciences.

Le même membre entretient l'assemblée des progrès que font dans les diverses branches des sciences et des arts, les jeunes Egyptiens, envoyés en France par le vice-roi d'Egypte; il annonce que l'un des cheykh, membre de la mission, a déjà traduit plusieurs ouvrages de géographie, et que plusieurs élèves viennent d'entreprendre la traduction, en langue turque, de la *Géographie universelle* de Malte-Brun; ils seront aussi chargés de graver ou lithographier les cartes nécessaires pour l'intelligence du texte.

Séance du 18 septembre 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le capitaine Dillon est présenté à l'assemblée par M. C. Moreau. M. le président lui adresse les félicitations de la Société pour la découverte mémorable des vestiges de La Pérouse.

S. Exc. le ministre de la marine communique une lettre de M. le gouverneur du Sénégal, accompagnée d'une relation du voyage qu'a fait, de St-Louis à Bakel, tant par eau que par terre, M. Marres, officier de santé, attaché au poste français établi sur ce point. A cette relation est joint un itinéraire avec l'indication approximative des distances depuis Dounguel jusqu'à Bakel. (*Voyez le n° 77, page 120 à 127.*)

La commission vote des remerciemens à son Exc. le ministre de la marine pour cette intéressante communication, et renvoie les documens au comité du Bulletin.

M. le chevalier Bonne communique deux lettres, dont l'une est adressée à M. le marquis Delachasse de Vérigny, directeur général du Dépôt de la guerre par M. Bory de St.-Vincent, et l'autre à M. le général Brossier, par M. le capitaine Puillon Boblaye, attaché aussi à la commission scientifique en Morée. Ces lettres, qui contiennent des détails topographiques propres à rectifier les cartes de la Grèce, sont renvoyées au comité du Bulletin. (*Voyez le n° 77, pages 127 à 130.*)

M. Bruguière envoie la fin de son manuscrit sur l'orographie de l'Europe.

M. Brué met sous les yeux de l'assemblée la carte d'Europe qui doit accompagner cet ouvrage : il est prié de se concerter avec l'auteur du mémoire sur les changemens et additions à faire à cette carte pour la mettre en harmonie avec le texte.

M. Tanner, de Philadelphie, remercie la Société du diplôme de correspondant qu'elle a bien voulu lui adresser, et lui annonce l'en-

voï prochain d'une nouvelle carte des États-Unis, accompagnée d'un mémoire relatif à sa construction.

M. Woodbrige, correspondant de la Société, adresse deux communications relatives, l'une à sa carte isothermale, l'autre au mode qu'il a imaginé pour exprimer sur les cartes les noms divers imposés aux mêmes lieux, aux différentes époques de l'histoire.

M. le marquis Delachasse de Vérigny adresse à la Société deux volumes du *Mémorial du Dépt de la guerre* qui viennent de paraître; la commission centrale lui vote des remerciemens.

M. Denaix dépose sur le bureau six nouvelles cartes de ses *Essais de géographie méthodique et comparative*. M. le président prie M. Denaix d'agréer les remerciemens de la Société, et saisit cette occasion pour appeler de nouveau l'intérêt de la Société sur cette importante publication; il invite le comité du Bulletin à examiner cette nouvelle livraison, et à la mentionner honorablement dans le recueil périodique de la Société.

La Société Médico-Botanique de Londres adresse le volume de ses *Transactions pour l'année 1829*: la commission lui vote des remerciemens.

M. Jullien annonce que M. Everett, ministre plénipotentiaire des États-Unis, lui a exprimé le désir de coopérer utilement aux travaux de la Société, et de répondre aux diverses questions qu'elle serait disposée à lui adresser sur les parties encore peu connues de l'Amérique du Nord; l'offre de M. Everett est renvoyée à la section de correspondance.

M. le chevalier Bonne annonce que le comité du Bulletin, d'après l'invitation que lui a faite la commission centrale de continuer ses fonctions, révoque la démission qu'il a donnée à la séance du 4 septembre.

§ 2. *Admissions, Ouvrages offerts, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 4 septembre.

- M. EVERETT, ancien ministre plénipotentiaire des États-Unis.
 M. GODING, capitaine au service d'Angleterre.
 M. William Edmund IMAGE, à Londres.
 M. MOLL, professeur de physique à l'université d'Utrecht.
 M. Augustus de MORYAN, professeur de mathématiques à l'université de Londres.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 4 septembre.

- Par MM. Lapie, père et fils : *Atlas universel de géographie ancienne et moderne*; 5^e et 6^e livraisons, in-f^o.
 Par M. Vander-Maelen : *Atlas de l'Europe à l'échelle de $\frac{1}{600000}$* (projection modifiée de Flamleed); 3^e, 4^e et 5^e livraisons, in-f^o.
 Par M. d'Urville : *Carte des îles Loyalty reconnues par le capitaine de frégate Dumont d'Urville, levée et dressée par M. Guilbert, enseigne de vaisseau. Expédition de la corvette de S. M., l'Astrolabe. Juin, 1827, feuille. — Rapport fait à l'Académie royale des Sciences, sur la marche et les opérations du voyage de découvertes de la corvette l'Astrolabe; en 1826, 1827, 1828 et 1829, par M. Dumont d'Urville, commandant de l'expédition. Une broch. in-8^o; 1829.*
 Par M. le comte de Sainbucy : *Plan de la colline de Tusculum, représentant les antiquités découvertes et les fouilles exécutées jusque en 1820, une feuille.*
 Par M. de Smyttère : *Topographie de la ville et des environs de Cassel, 1 vol. in-8^o, Paris, 1829.*
 Par M. C. Moreau : *Report from select committee of emigration;*

1827, une feuille in-4°. — *Second report, emigration from the united kingdom* : 1827, 1 vol. in-4°. — *Third report, emigration from the united kingdom*, 1827, 1 vol. in-4°.

Par M. Hapdé : *Expédition et naufrage de La Peyrouse, recueil historique de faits, événemens, découvertes, etc., appuyés de documens officiels, avec un état général nominatif des officiers, savans, artistes, marins, embarqués sur la Boussole et l'Astrolabe, et l'énumération authentique de tous les débris du naufrage*; une broch. in-8°; Paris, 1829.

Par M. Julien : *Des causes de la décadence de la Pologne*; par M. A. d'Herbelot. (Extrait de la *Revue Encyclopédique*.)

Par M. Noël-Champoiseau : *Dissertation sur une tête de vermeil, renfermant un crâne humain, trouvée près de Tours, en 1827*; une broch. in-8°.

Par les auteurs : Plusieurs numéros du *Globe*.

Séance du 18 septembre.

Par M. le marquis Delachasse de Vérigny : *Mémorial du Dépôt général de la guerre*; tome 1^{er}, 1802-1803; tome v, 1827 et 1828.

Par M. Denaix : *Atlas physique, politique et historique de l'Europe*; 1^{re} livraison formant les 3^e, 4^e, 5^e et 6^e livraisons des *Essais de géographie méthodique et comparative*. Paris, 1829.

Par la Société Médico-Botanique : *Transactions of the Medico-Botanical Society of London*. July, 1829, 1 vol. in-8°.

Par M. Woodbrige : *Essay on temperature and climates to illustrate the Isothermal chart*; une brochure in-12. *Isothermal chart, or View of climates and production drawn from the accounts of Humboldt and others*, by W. C. Woodbrige, une feuille. — *Chart of the inhabited world, exhibiting the prevailing religion, form of government, degree of civilisation and population of each country*; une feuille.

Par M. Martin Maillefer : *Les fiancés de Caracas*, poème éclectique en deux chants, suivi de notes ou considérations morales sur plusieurs états du Nouveau-Monde. Paris, 1829, 1 vol. in-8°.

Par MM. de Leuven et Ansart : *Journal des Voyages*; cahier d'août.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier de juillet.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier d'août.

Par M. Julien : *Revue Encyclopédique*, cahier d'août.

Par M. Arthus-Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*, cahier de septembre.

Par M. Jared Sparks : *The north American Review*, n° 63.

Par M. de Vins de Peissac : *Annales des sciences, d'agriculture, commerce et arts de la Havane*, par M. R. de la Sagra ; 1^{er} semestre 1829.

Par M. Rifaud : *Rapports faits par les diverses académies et sociétés savantes de France, sur les ouvrages et collections rapportées de l'Égypte et de la Nubie*, par M. Rifaud. Paris, 1829, 1 broch. in-8°.

Par la Société Asiatique : N° 17 et 17 bis de son journal.

Par la société de la Morale Chrétienne : N° 77 et 78 de son journal.

Par la société des Méthodes d'Enseignement : N° 18 de son journal.

Par les auteurs : Plusieurs numéros du *Globe*.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Prise de possession d'une partie de la Nouvelle-Guinée, depuis le 14,1^e degré de longitude de Greenwich, sur la côte du sud, jusqu'au cap de Bonne-Espérance, sur la côte du nord.

Les habitans de Tidor, de Ceram, et d'autres parties de l'Archipel des Moluques, avaient visité depuis long-temps les côtes de la vaste île de la Nouvelle-Guinée ; mais leur commerce était resté très-borné à cause du défaut de civilisation et d'institutions protectrices pour les personnes et pour les biens.

Afin de parer peu à peu à ces inconvéniens, il plut au roi des Pays-Bas d'ordonner que la partie occidentale de la Nouvelle-Guinée serait examinée, qu'un établissement y serait formé, et prénsuite on prendrait possession de la côte entière au nom de Sa Majesté.

En exécution de cet ordre, l'administration coloniale expédia vers la Nouvelle-Guinée, le *Triton*, navire de la marine royale, commandé par feu le capitaine de frégate Steenboom, accompagné du brick *Iris*.

A bord de ces bâtimens se trouvaient M. Van-Delden, nommé commissaire pour la formation de l'établissement projeté; M. Macklot et quelques autres membres de la commission d'histoire naturelle aux Indes orientales; M. Boer, lieutenant de la marine, chargé des observattons nautiques, et enfin M. Sehreyber, lieutenant d'infanterie, destiné à commander la garnison.

Après avoir examiné la rivière Dourga, découverte par le lieutenant de marine Kolff, et après y avoir vainement cherché les facilités requises pour l'établissement projeté, l'expédition longea la côte vers le nord, et découvrit par les 3 degrés 42 minutes de latitude australe, et 133 degrés 57 minutes de longitude est de Greenwich, une baie qui reçut le nom de la *Baie du Triton*, et qu'on jugea propre au but proposé.

Avec le secours des indigènes qu'on trouva doux et plus ou moins civilisés, on y construisit un fort auquel on donna le nom de *Fort du Bus*, et où l'on arbora le pavillon des Pays-Bas le 24 août 1828, anniversaire de la naissance du Roi, en publiant solennellement l'acte dont une traduction est ci-dessous :

Proclamation.

Vu que S. M. le Roi des Pays-Bas, prince d'Orange-Nassau, grand-duc de Luxembourg, etc., etc., a fait ordonner par écrit ministériel que possession serait prise de la Nouvelle-Guinée à compter du 141^e degré de longitude de Greenwich, sur la côte du

sud , dans la direction du nord-ouest jusqu'au cap de Bonne-Espérance, sur la côte du nord ;

Je, soussigné, Arnoldus Johannes Van-Delden, dûment autorisé à cet effet par le gouvernement des Moluques, en vertu de l'arrêté de S. E. le lieutenant gouverneur-général des Indes, en son conseil, du 31 décembre 1827, déclare publiquement et en présence des commandans et des états-majors des navires de S. M., *le Triton, le Seva et l'Iris*, du commandant et des officiers du détachement militaire, de MM. les employés formant la commission d'histoire naturelle, ainsi que des équipages et du détachement susdits, prendre solennellement possession au nom de S. M. le roi des Pays-Bas, prince d'Orange-Nassau, grand-duc de Luxembourg, etc., etc. de la partie de la Nouvelle-Guinée qui est située entre le 141^e degré de longitude de Greenwich, sur la côte méridionale, et de là vers l'ouest, le nord-ouest et le nord jusqu'au cap de Bonne-Espérance, situé sur la côte septentrionale, sauf les droits que le sultan de Tidor pourrait avoir sur les districts de Mansari, Karondefer, Ambarssura, et Amperpon.

Et afin qu'il puisse conster en tout temps de ladite prise en possession, il sera dressé par moi procès-verbal de la présente solennité, afin de servir là où il appartiendra.

Fait le vingt-quatre août mil huit cent vingt-huit,

Le commissaire pour la prise en possession de la partie occidentale de la Nouvelle-Guinée,

Signé VAN-DELLEN.

L'expédition, dans son voyage, a déjà recueilli plusieurs faits intéressans pour la géographie, l'histoire naturelle et les sciences nautiques. Le séjour permanent d'un établissement européen à la Nouvelle-Guinée donnera sans doute lieu à de plus importantes découvertes, et entre autres à un examen ultérieur de la rivière Dounga, qui, peut-être, sera trouvée être un détroit formant une île de la partie méridionale de la Nouvelle-Guinée.

SERVATIONS *physiques faites sur le mont Elbrouz, par M. Kupfer, et première ascension de la sommité de cette chaîne du Caucase, par un Tcherkesse.*

M. Gay-Lussac a communiqué dernièrement à l'Académie des sciences une lettre de M. Kupfer, professeur à Casan, et datée des sources thermales du mont Bechtan, du 29 juillet dernier, contenant différentes observations physiques faites sur l'Elbrouz, qui forme le cime la plus élevée du Caucase. M. Kupfer avait, avec lui une escorte de 600 Russes et de 550 Cosaques, qu'on avait jugée indispensable à sa sûreté dans ces pays sauvages. Le savant professeur parvenu, après de longues fatigues, à gravir l'un des pics les plus élevés du Caucase. Il estime l'élévation à laquelle il est parvenu à 15,400 pieds environ.

Il résulte des observations faites en 1813 par l'astronome Vichneski, membre de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg, que les deux cimes distinctes de l'Elbrouz, la hauteur moyenne de l'orientale est de 2,878 toises au-dessus du niveau de la mer, et celle de l'occidentale de 2,898 toises (1).

1) M. Vichneski, n'ayant osé se fier aux habitans de ces contrées, avec ses esclaves, sans s'exposer à de grands risques, fut contraint de faire son observation près des forteresses de Konstantinogorkaïa et de Kislovodskaïa. Ici comment cet académicien rend compte, dans le VII^e volume des *Mémoires de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg*, des moyens employés par lui pour parvenir aux résultats que nous venons de citer : « J'ai mesuré les distances apparentes au zénith, et les azimuths de ladite montagne et les hauteurs du baromètre et du thermomètre. Il fallait encore déterminer trigonométriquement les distances de ces stations au mont Elbrouz; mais les circonstances ne m'ayant pas permis d'y mesurer pour avoir une base assez grande, j'aimai mieux calculer ces distances de la position géographique de Stavropol et des stations de Konstantinogorkaïa, déterminée récemment par moi, et combinée avec les azimuths du mont Elbrouz que j'y avais observés. L'élévation des trois stations ci-dessus mentionnées au-dessus du niveau de la mer a été déterminée par la comparaison de mes

Depuis la communication faite par M. Gay-Lussac, la *Gazette de Tiflis* a donné les détails suivans sur l'expédition scientifique au mont Elbrouz :

« Notre expédition partit le 26 juin des eaux chaudes minérales pour l'Elbrouz, sous le commandement du général de cavalerie Emmanuel... elle était accompagnée de MM. Kupfer, minéralogiste; Ménéthrié, zoologiste, conservateur du Musée de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg; Lentz, professeur adjoint de physique; Meyer, botaniste de Dorpat, et Vansovitch, employé des Mines attaché à l'usine de Lougansk.

» Après avoir surmonté toutes les difficultés que nous présentait la route, nous arrivâmes le 8 juillet au pied de l'Elbrouz, et campâmes sur la rivière de Malka. Les bagages avaient été laissés quinze verstes (1) de l'Elbrouz; une pièce de canon fut amenée jusqu'à huit verstes du camp. L'escarpement des montées et des descentes et le peu de largeur des sentiers tracés le long des flancs rapides des montagnes ne permettaient pas d'avancer plus loin autrement qu'à pied ou à cheval à la légère; mais, sur toute la route, nous n'avons rencontré nulle part ni les marais impraticables, ni en général les obstacles naturels qui, au dire de Klaproth et d'autres voyageurs, défendent les approches de l'Elbrouz.

» Le temps ne nous était pas favorable; des brouillards et des pluies continuelles rendaient notre marche très-pénible. Arrivés

observations du baromètre et du thermomètre avec celles qui ont été faites à Astrakan par M. Lokhtin.

Ayant aussi rassemblé les données nécessaires, j'en ai déduit la hauteur du mont Elbrouz plus exactement, en la fixant par deux déterminations différentes à 2,898 toises, etc.... »

Ce mont, que les Circassiens nomment *la Montagne Sacrée*, a été également mesuré par le colonel Boutsovski; il a trouvé que sa plus haute pointe arrive à la hauteur de 2,783 toises au-dessus de la mer. S. M.

(1) La verste commune de Russie est égale à 663 toises de France, et celle de 500 saènes ou toises russes en vaut 547. S. M.

de l'Elbrouz, nous nous proposons d'attendre le beau s, mais, à notre grande satisfaction, le ciel s'éclaircit le lendemain matin, et les deux cimes de l'Elbrouz nous apparurent toute leur majesté.

Messieurs les académiciens résolurent de profiter de ce temps favorable à leur entreprise. Nous nous empressâmes de les munir de tout ce qui était nécessaire pour cette marche difficile, c'est-à-dire de pieux, de cordes, etc. Ils eurent une escorte de quelques kesses et de volontaires pris parmi les Cosaques. Ils partirent à neuf heures du matin ; et ce n'est que vers le soir qu'ils atteignirent les premières neiges, où ils se disposèrent à passer la nuit, après avoir monté environ 8 verstes. Le lendemain 10, ils se mirent en marche à trois heures du matin. La gelée les favorisait beaucoup, et ils avançaient avec assez de succès ; mais leur marche devenait de plus en plus pénible ; car la neige, commençant à fondre, s'enfonçait sous leurs pieds. Ils furent obligés de faire de fréquentes haltes, et se partagèrent en petites divisions. Restés dans le camp, nous observions avec la plus grande curiosité la marche lente des voyageurs. Vers neuf heures du matin, ils avaient gravi à plus de la moitié de la montagne, et s'arrêtèrent pour se reposer derrière des rochers, qui les dérobaient entièrement à notre vue. Une heure après, un seul homme s'éleva au-delà des rochers, s'avançant d'un pas assez ferme et marchant vers la cime de l'Elbrouz. C'est en vain que nous nous attendions à le voir suivi par les autres voyageurs ; personne ne le suivit, et, au contraire, plusieurs d'entr'eux commencèrent à redescendre. Tous les regards se fixèrent sur celui qui accomplissait l'entreprise aussi hardie. Se reposant à tous les cinq ou six pas, il avançait audacieusement ; tout près du sommet, il disparut entre les rochers. Les spectateurs attendirent long-temps son apparition avec intérêt et impatience ; vers onze heures, on le vit tout à coup sur la cime elle-même de l'Elbrouz. Une salve de mousqueterie, suivie de musique, les chants et les acclamations de joie firent retentir les

airs à cette vue. Nous restâmes jusqu'au soir dans l'incertitude de savoir quel était celui qui le premier d'entre les mortels eût escaladé la plus haute des montagnes du Caucase, considérée jusqu'à ce jour comme inaccessible. Au retour des voyageurs, nous apprîmes que l'audacieux, qui avait seul osé tenter l'ascension de l'Elbrouz, et qui en avait prouvé la possibilité, était un Kabardien ancien pâtre, nommé Kiliar, homme contrefait et boiteux. Il a reçu en récompense le prix de 400 roubles en papier (1), et 5 arshins de drap, qui avait été proposé par le général Emmanuel.

» L'un des académiciens, M. Lentz, est parvenu à une hauteur de 15,200 pieds. L'élévation totale de l'Elbrouz au-dessus du niveau de l'Océan Atlantique est évaluée à 16,800 pieds (2), c'est-à-dire à près de 5 verstes (3) en ligne verticale.

» Nous avons vu dans les environs de notre camp, au pied de l'Elbrouz, de belles chutes d'eau de plusieurs rivières; la plus belle est, sans contredit, celle formée par la rivière de Malka; elle tombe, avec un bruit incroyable, d'une hauteur perpendiculaire de près de 20 sajènes; on n'aperçoit pas le courant de l'eau, mais les vagues se précipitent en masses isolées et l'une après l'autre. À environ cinq sajènes au-dessus de cette cataracte se trouve un pont naturel en pierre, couvert d'herbe, et c'est par là que passe la route qui conduit dans le Karatchaï et les montagnes. En général, les sites de cette contrée sont fort beaux.

» On a trouvé dans les montagnes, pendant notre marche, du plomb, beaucoup de houille et du gypse, du porphyre, du jaspe, des conglomérations, etc.; tout le noyau de la chaîne du Caucase est granitique. »

Les observations de M. Kupfer, qui semblent présenter le plus haut degré d'intérêt sont celles qu'il a faites sur le décroissement

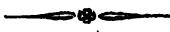
(1) 450 francs.

(2) L'élévation du plateau ou chaîne centrale est de 8 à 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

(3) Ce chiffre n'est point exact.

l'intensité magnétique en proportion de la hauteur, et qui s'accordent avec les expériences que firent dans leur voyage aérien, MM. Biot et Gay-Lussac, et notamment M. Gay-Lussac dans la mémorable ascension aérostatique, faite par lui seul en 1804, où l s'éleva à 21,474 pieds au-dessus de Paris, et à 21,600 au-dessus du niveau de la mer.

S. M.



Expédition scientifique aux Indes occidentales.

Le vaisseau *le Blossom* est parti le 28 août dernier de Woolwich, sous le commandement du capitaine Richard Owen, pour Spithead, où cet habile marin doit recevoir ses dernières instructions. L'amirauté l'a chargé de compléter la description des diverses parties des Indes occidentales, que les Espagnols ont laissée incomplète, et que le dernier inspecteur-général de l'amirauté dans ces parages, M. de Mayne, n'a pas non plus achevée. Le capitaine Owen s'occupera particulièrement des îles de Bahama, et de la côte qui s'étend entre Carthagène et le Yucatan. La côte dangereuse du Yucatan doit surtout attirer son attention. Il doit déterminer, à l'aide du chronomètre, les différences de méridiens, entre les points principaux des Indes occidentales. On lui a fourni de très-beaux instrumens, et l'on n'a rien épargné pour rendre ce voyage aussi fructueux que possible. Le capitaine, d'après ce que nous savons, doit faire usage du *Star-quadrant*, auquel on a fait des améliorations nouvelles. On a élargi les verres, de manière à obtenir le plus de jour possible dans les observations de la hauteur des étoiles, relativement au niveau de la mer.

On croit que *le Blossom* se rendra d'abord à la Barbade, afin de fixer la différence de méridien entre cette île et celle de Madère.

Lettre de M. de Humboldt à M. Arrago.

Oust-Camnenogorsk , sur le haut Irtych , en Sibérie , le 1/13 août 1829.

« Me voilà depuis plus de deux mois hors des frontières de l'Europe, à l'est de l'Oural, et dans la vie agitée que nous menons, j'ai perdu bien des occasions de te donner un signe de vie et d'amitié. Il est impossible, dans cette lettre écrite à la hâte (nous sommes arrivés dans ce fortin, sur la frontière de la steppe de Kirghiz, vers les quatre heures du matin, et nous partons vraisemblablement cette nuit même pour remonter à l'est vers Bouktor-ma, Naryn, et le premier poste de la Mongolie chinoise), il est impossible, dis-je, de te communiquer le précis des observations que nous avons faites depuis notre départ de Saint-Pétersbourg le 8/20 mai; tu ne trouveras d'autre intérêt à la lecture de ces lignes que celui de savoir que le but scientifique de mon voyage a été atteint au-delà de mes espérances; que, malgré les fatigues et les espaces que l'on parcourt (nous avons déjà fait depuis Saint-Pétersbourg plus de 5600 verstes dont 320 dans cette partie de l'Asie), ma santé est bonne; que je souffre avec patience et avec courage; que j'ai beaucoup à me louer de mes compagnons (M. Rose et M. Ehremberg), et que, chargés de collections géologiques, botaniques et zoologiques de l'Oural, de l'Altaï, de l'Obi, de l'Irtych et d'Orenbourg, nous espérons retourner à Berlin vers la fin de novembre. Je ne saurais décrire tous les soins aimables que le gouvernement russe a pris pour faciliter le but de cette excursion. Nous voyageons avec trois voitures, conduits par un officier supérieur des mines, précédés par un courrier de la couronne. Il nous faut quelquefois 30 à 40 chevaux par station, et la nuit comme le jour, les relais sont placés avec le plus grand ordre. Je ne puis regarder tout cela comme des marques de bienveillance et de considération personnelle: c'est un hommage public rendu aux sciences, une noble munificence déployée en faveur des progrès de la civilisation moderne. Notre route a été par Mos-

cou, Nijnei-Novgorod, et de là sur le Volga, à Kazan et aux ruines de la ville tatar de Boulgari.

Cette partie de la Russie, habitée par des Tatares musulmans, couverte à la fois d'églises et de mosquées, est très-intéressante, et donne, comme l'Oural, la Bachkirie et l'Altai, un vif intérêt aux belles recherches de l'*Asia polyglotta* de M. Klaproth. De Kazan nous avons remonté l'Oural par les vallées pittoresques de Koun-gour et Perm. Dans tout ce voyage de Nijnei-Novgorod à Cathérinenbourg et aux lavages de platine de Nijnei-Tagilsk, nous avons été accompagnés par le comte Polier, que tu te souviens d'avoir vu à Paris chez madame la duchesse de Duras. Il a exercé, dans ces régions sauvages, son beau talent de peintre paysagiste. Fixé par son mariage en Russie, il s'occupe avec chaleur d'améliorer l'exploitation des mines et des usines. J'ai retrouvé dans la suite, circonstance bizarre, sur la pente asiatique de l'Oural, la même calèche qui m'avait conduit de Paris à Vérone, à Naples et à Berlin. Elle était dans le meilleur état, et fait honneur à la construction parisienne. Nous avons employé un mois à visiter les mines d'or de Borrissovsk, les mines de malachite de Goumachovski, de Tagilsk; les usines de fer et de cuivre, les exploitations de béril, et de topazes, les lavages d'or et de platine. On est étonné de ces pépites d'or de 2 à 3, même de 18 à 20 livres, trouvées à quelques pouces au-dessous du gazon, et restées inconnues depuis des siècles. C'est la position et l'origine probable de ces alluvions mêlées le plus souvent avec des fragmens de granstein et de schiste chloriteux et de serpentine, qui a été un des buts principaux de ce voyage. L'or de lavage, exploité annuellement, s'élève à six mille kil. Les nouvelles découvertes au-delà du 59° et du 60° degré de latitude deviennent très-importantes. Nous possédons des dents d'éléphans fossiles, enveloppées dans ces alluvions de sables aurifères. Leur formation, suite de destructions locales et d'affleuremens, est peut-être même postérieure à la destruction des grands animaux. Le succin et les lignites que l'on découvre à la pente orientale de l'Oural sont décidément plus anciens. Avec le sable

aurifère se trouvent des grains de cinabre, de cuivre natif, des ceylanites, des grenats, de petits zircons blancs, doués du plus bel éclat de diamant, de l'anatase, de l'albite, etc. Il est bien remarquable que, dans la partie moyenne et boréale de l'Oural, le platine ne se trouve en abondance que sur la côte occidentale et européenne. Les riches lavages d'or de la famille Dimidov, à Nijnei-Tagilsk, sont sur la pente asiatique, des deux côtés de la Bartiraya, où l'alluvion de Vilkni seule a déjà donné plus de 2800 livres d'or. Le platine se trouve à une lieue à l'est de la ligne de partage d'eau (qu'il ne faut pas confondre avec l'axe des plus grandes hauteurs) sur la pente européenne près des affluens de l'Oulka, à Soukhoi Visnin et à Martian. M. Svetsov qui a eu le bonheur d'étudier sous M. Berthier, et dont les connaissances et l'activité nous ont été très-utiles dans nos courses de l'Oural, a découvert du fer chromaté renfermant des grains de platine qu'un chimiste habile à Catherinenbourg, M. Helm, a analysé. Les lavages de platine de Nijnei-Tagilsk sont si riches, que 100 pouds (à 40 livres russes) des sables donnent 30 (quelquefois 50) solotnik de platine, quand les alluvions très-riches d'or de Vilkni et autres lavages d'or sur la pente asiatique ne rendent que 1 1/2 à 2 solotnik pour 100 pouds de sables. Dans l'Amérique méridionale, une chaîne des Cordillères assez basse, celle de Cali, sépare aussi les sables aurifères, et non platinifères, de la pente orientale (de Popayan), des sables aurifères et très-riches en platine de l'isthme de la Raspadura du Choco. M. Bousingault aura peut-être jeté en ce moment de nouvelles lumières sur ce gisement américain, et ces observations recevront quelque intérêt de plus par celles que nous avons pu faire ici. Nous possédons des pépites de platine de plusieurs pouces de long dans lesquelles M. Rose a découvert un beau groupe de platine cristallisé. Quant au grunstein porphyre de Laya, dans lequel M. Engalhardt a reconnu des petits grains de platine, nous l'avons examiné sur les lieux avec beaucoup de soin; mais jusqu'ici, les seuls grains métalliques que nous ayons vus dans les rochers

de Laya et dans les grunstein de la montagne Bèlaya-Gora, ont paru, à M. Rose, du fer sulfuré; ce phénomène sera l'objet de nouvelles recherches. L'ouvrage de M. Engelhardt sur l'Oural nous a paru digne de beaucoup d'éloges. L'osmium, l'iridium ont aussi un gisement particulier, non parmi les riches alluvions platinifères de Nijnei - Tagilsk, mais près de Bilimbaievski et de Kichtem. J'insiste sur ces caractères géognostiques tirés des métaux qui accompagnent les grains de platine à Choco, au Brésil et à l'Oural.

Le 8/20 août.

Ces dernières lignes sont tracées le 20 août. J'avais quitté la plume, il y a huit jours, pour prendre des distances lunaires, car cette extrémité méridionale de la Sibérie où se trouvent les sources de l'Obi et les confins de la Mongolie chinoise exige beaucoup d'attention dans la détermination géographique, la marche seule des chronomètres pouvant être altérée par la rapidité du voyage. J'ai été depuis, le 13, visiter le piquet (avant-poste) chinois dans la Dzon-garie. Nous avons été forcés de laisser nos voitures à Oust-Kame-nogorsk; de nous servir, par des chemins affreux, des longues voitures de Sibérie dans lesquelles on se tient couché. Mais avant que de parler de la journée que nous avons passée dans le céleste empire du milieu, je dois reprendre le fil de notre voyage. Après avoir visité le nord de l'Oural par Verchoturie et Bogeziavsk, pris des azimuths pour déterminer les positions des pics septentrionaux, visité les mines de beryl et de topaze de Moursinsk, nous partîmes de Catherinenbourg le 6/18 juillet à Tobolsk, par Thiumen où résidaient jadis des descendants de Batu-Khan. Nous voulûmes, d'abord nous diriger directement par Omsk sur Slatoust, mais la beauté de la saison nous engagea d'ajouter l'Altai et le haut Irtych (détour de 3000 verstes) au plan primitif de notre excursion. Le gouverneur général de la Sibérie occidentale, général Villiaminov, nous fit accompagner par un de ses aides-de-camp, M. de Yermolov. Le général Litvinov, qui commande sur toute la ligne des Kirghiz, se déplaça lui-même en venant de Tomsk aux mon-

tagnes du Kolyvan, pour nous rejoindre, et nous conduire au poste chinois. Nous arrivâmes ici par Kainks et la steppe de Baraba, où les mosquitos rivalisent avec ceux de l'Orénoque, et où l'on étouffe sous un masque de crins de cheval; ces belles usines de Barnaul, le lac romantique de Kolivan, les mines fameuses du Schlangenberg (gisement dans le porphyre), de Reiders et de Ziraiinovski, qui donnent par an 40,000 livres d'argent aurifère. A Oust on a la première vue de la chaîne des Kirghiz.

« On avait envoyé d'avance à un des postes chinois de la Mongolie (Dzongarie) pour savoir si on voudrait nous recevoir avec le général Litvinov. La permission fut accordée avec l'information d'étiquette toute chinoise, que le commandant chinois de Baty s'attendait que, malgré la différence des rangs, on lui ferait la première visite dans sa tente, vu qu'il se comporterait de même si jamais il touchait le territoire russe. Nous prîmes la route de Baty par le fortin de Boukhtorma et de Krasnoyar, où, passant toute la nuit du 16 au 17 août (nouveau style) à observer, je vis de singuliers phénomènes de bandes polaires (je te prie d'examiner à cette occasion tes registres magnétiques). A Baty, il y a deux campemens chinois des deux côtés de l'Irtych; ce sont de misérables *yourtes* habitées par des soldats mongols ou cambazes. Un petit temple chinois se trouve sur une colline aride. Des chameaux bactriens à deux bosses paissent dans la vallée. Les deux commandans, dont l'un n'arrivait de Peking que depuis une semaine, sont de race pure chinoise. On les change tous les trois ans. Habillés en soie, une belle plume de paon au bonnet, ils nous reçurent avec une gravité très-plaisante. En échange de quelques aunes de drap et de velours rouge, on me donna un livre chinois en cinq volumes, ouvrage d'histoire qui, quelque commun qu'il puisse être, me sera précieux comme souvenir de cette petite excursion. Heureusement aussi cette frontière de la Mongolie a été pour M. Ebreberg, une mine féconde de plantes et d'insectes nouveaux. Mais ce qui nous rend le voyage de l'Altaï très-important, c'est

que nulle part ailleurs dans les deux mondes , le granit à gros feldspath commun dépourvu d'albite , dépourvu de gneiss et de mica , schistes agroupés , n'offre des preuves d'éruption et d'épanchement comme dans l'Altaï. On ne voit pas seulement le granit pénétrer en filons qui se perdent *vers le haut* dans le thonschiefer, se faire jour à travers cette roche , mais aussi s'épancher sur elle visiblement et d'une manière continue sur plus de 2000 toises de longueur , puis des collines en cône et petites cloches de granit , à côté de quelques dômes de porphyre trachytique , des dolomites dans le granit, des filons de porphyre , etc. , etc.

» M. Rose , dans le nord de l'Oural , a découvert un point où le porphyre fendillé et en partie en boules convertit par le contact le calcaire en jaspe divisé par bandes parallèles. J'ai aussi vu ces stries et silicifications à Pedrazio. L'Oural est aussi remarquable par la liaison intime de l'euphotide (serpentine chloriteux) avec des grunsteins à pyroxène , renfermant plus d'amphibole que de pyroxène. J'ai tâché d'observer la température de la terre (elle est souvent plus de 2°), l'inclination et l'intensité magnétique dans les lieux que MM. Hansteen et Ermann n'ont pas visités. Les mêmes points prouvent le mouvement des nœuds de l'est à l'ouest , que tu as fait ressortir dans ton rapport sur le voyage de M. Freycinet. La poste part ; je ne puis ni relire , ni retoucher , ni corriger cette lettre si confuse. J'espère t'embrasser l'été prochain. Mille amitiés à Gay-Lussac. »

Excursion du docteur Parrot au mont Ararat.

Une expédition scientifique est partie de Dorpat avec l'intention d'examiner tous le pays aux environs du mont Ararat. Elle est dirigée par le docteur Parrot , et escortée pour sa sûreté par un détachement de troupes. MM. Fedorow , Hehn , Schiemann et Behagel accompagnent l'expédition et doivent s'occuper de l'astronomie , de la botanique , de la zoologie , et de la minéralogie. Le professeur Kruse , de la même université , a remis aux voyageurs une

carte manuscrite pour leur servir de guide dans leurs recherches sur la géographie, l'histoire et les antiquités de l'Ibérie, de l'Arménie et de l'ancienne Colchide, avec une instruction étendue sur les points à éclaircir. La dernière impératrice Maria Fédorovna, peu de temps avant sa mort, avait donné, pour les instrumens et leur transport, 1000 roubles, et en outre, 600 pour l'astronome de l'expédition.

Insalubrité de la côte occidentale d'Afrique.

On a reçu du capitaine Botler, commandant de l'*Hecla*, des rapports qui sont d'une nature extrêmement défavorable, et qui offrent de nouvelles preuves de l'insalubrité du climat africain. Cet officier était arrivé à Sierra-Leone, de retour de son voyage le long de la côte. Deux jeunes officiers de beaucoup d'espérance, MM. Chapronière et Bradley, tous les deux de l'*Hecla*, et le docteur Burn, chirurgien de l'*Eden*, avaient succombé, victimes de la fièvre. Le lieutenant de l'*Eden* se trouvait dans un état déplorable et à peu près désespéré, en sorte que le lieutenant Tambs, de l'*Hecla*, est monté sur l'*Eden* à sa place. Il a été obligé de s'éloigner de Sierra-Leone et de remettre en mer pour soustraire son équipage au danger. Un bâtiment anglais, le *Lochiel*, a été trouvé avec tout son équipage mort à bord; il a été mené à la remorque, près des fles Bijoooga hors du Rio-Nunez, par les bateaux des gardes préposés à la surveillance des vaisseaux négriers.

Note sur les productions, le climat de Neilgherries ou montagnes Bleues de Coimbetour (Inde méridionale), sur les mœurs, les préjugés et de ses habitans.

Ces montagnes, qui sont situées entre les côtes de Coromandel et de Malabar, ont environ dix lieues (1) de long sur cinq de large.

(1) Lieue de France de 500 toises, dite d'une heure de chemin.

Tous les végétaux, fruits et fleurs de l'Europe ou du Cap de Bonne-Espérance y viennent très-bien. Parmi les minéraux qui s'y trouvent, on compte le fer et l'or. Les tigres, les ours et les chiens sauvages, sont les seules bêtes féroces que l'on rencontre dans cette contrée où l'on jouit d'une température très-égale, et d'une atmosphère pure et salubre, qui convient merveilleusement pour le rétablissement de la santé des Européens, qui habitent les Indes orientales, et auxquels le climat est funeste. Les habitans se divisent en trois classes, les *Thodavers*, les *Boddaghers* et les *Kothers*. Les premiers sont remarquables : leurs traits ressemblent à ceux des anciens Romains ; leurs formes sont athlétiques, et beaucoup d'entr'eux ont six pieds (1) de haut ; ils sont doués d'une force prodigieuse, et éprouvent souvent leur vigueur avec d'énormes buffles ; un des passe-temps de leurs jeunes gens est de se réunir trois ou quatre, de choisir l'animal le plus gros du troupeau, de le forcer à la course, de le saisir par les jambes de derrière, et de le renverser à terre ; ce qu'ils font avec une dextérité admirable. Les *Thodavers* ne portent point de turbans ; leur chevelure épaisse, houlcée, forme un abri contre les rayons du soleil et contre la tempête ; ils sont fort agiles, et se distinguent à la course. Si quelque chose qu'ils ont vue ou entendue leur fait plaisir, ils se pâment de rire jusqu'à se jeter par terre et éprouver des convulsions ; les femmes ont de jolis traits, excepté la bouche, qui est un peu grande ; leur couleur est plus claire que celle des hommes ; leurs dents, ce qui est fort rare dans l'Inde, sont belles, et leurs yeux, étincelans. Les *Thodavers* dansent par bonds et en levant les mains au-dessus de la tête ; leurs chants ne se composent que de cinq à six tons fort durs, ils parcourent cette gamme d'une haleine en commençant par le plus bas de ces tons, et montant jusqu'au plus élevé, qu'ils répètent sans cesse sans la moindre variation. L'habillement de ce peuple ressemble à la

(1) C'est sans doute du pied anglais qu'il s'agit ici.

toge des *anciens romains*. Lors des *cérémonies du mariage*, qui sont fort simples, le futur donne en présent aux parens de la fiancée un ou plusieurs buffles, et ceux-ci, après lui avoir touché la tête, lui livrent leur fille ; cela complète le contrat, et il emmène sa bien-aimée chez lui. La polygamie est permise chez eux, et la femme est tenue de regarder comme ses maris tous les frères de son mari ; elle peut aussi choisir, dans une autre famille, un amant auquel son mari est obligé de céder le pas dans toutes les occasions. Ce peuple est superstitieux, il croit qu'il y a des jours heureux et malheureux, le jeudi, le samedi et le dimanche sont regardés comme heureux, les autres sont malheureux, et lorsqu'une personne meurt un jour malheureux, son enterrement est différé à un jour plus propice ; les parens alors s'assemblent ; on fait des lamentations bruyantes, le corps est brûlé, et avec lui les objets précieux du décédé ; le lendemain, on enterre les cendres avec quelques pièces d'or ou d'argent, suivant les moyens des survivans, et sur la tombe, on pose une grosse pierre ; le crâne et les rotules sont conservés pendant deux à trois mois, quelquefois même un an, jusqu'à ce que la famille ait eu le temps de rassembler un certain nombre de buffles et d'autres choses nécessaires pour la célébration de la cérémonie en l'honneur du défunt. Quand tout est prêt, une nombreuse société s'assemble, on apporte les restes du décédé, que l'on place au milieu du cercle où sont assis les parens, auxquels on sert du riz : les gens riches distribuent des vêtemens aux assistans. Pendant que l'on est ainsi occupé, deux ou trois d'entr'eux se lèvent de temps en temps, et amènent un buffle par les cornes autour des ossemens, qu'ils frappent avec des massues jusqu'à ce qu'il tombe. Cette cérémonie finie, on brûle le crâne et les rotules, et on en dépose les cendres dans le même tombeau. Les Thodavers ni les autres tribus ne paraissent pas avoir un grand sentiment de religion. Quelques cérémonies et une assemblée annuelle pour pratiquer des rites imparfaits sont les seules preuves de leur croyances à un être suprême ou à une vie future. S. M.

Rochers vierges.

Les mesures prises par les commandans Bishop, du brick royal *Manly*, et Rose, du cutter *Inspector*, pour reconnaître la situation exacte de ces rochers dangereux, ont été couronnées d'un plein succès. Ils se sont assurés que le banc sur lequel cet écueil est situé s'étend E. par N. et O. par S. l'espace de 4 milles un quart, et qu'il a environ 2 milles trois quarts dans sa plus grande largeur. La profondeur de l'eau y varie de 21 à 30 brasses, mais sur le bord extérieur elle devient tout à coup de 39 à 43.

Les rochers sont par lat. $46^{\circ} 26' 33''$ N., et par long. $50^{\circ} 56' 35''$ O. de Greenwich, et forment une chaîne irrégulière de 4,000 toises de longueur du S.-O. par O. au N.-E. par E., et de 100 à 150 de largeur. Dans l'endroit où l'eau est la moins profonde, on aperçoit distinctement un roc blanc, à 4 brasses et demie, et tout autour il y a une profondeur de 5 à 6 brasses et demie. Aux extrémités du récif il existe plusieurs rochers détachés, à 6 ou 7 brasses, entre lesquels l'eau est assez profonde, et il passe par-dessus, dans la direction de l'O.-S.-O., un courant qui a une vélocité d'un mille à l'heure, et y produit un fort ressac. Les vaisseaux restèrent deux jours à l'ancre sur ces rochers, et le temps et l'état de la mer ayant permis aux équipages de se livrer à leurs travaux, on peut compter sur l'exactitude de leurs observations. (*Extrait d'un journal de Saint-John, île de Terre-Neuve, du 10 juillet 1829.*)

(Communiqué à M. Warden par le capitaine Skiddy.)

Le Rocher du Diable.

Le *Salem Register* du mois de juillet dernier dit que le Rocher du Diable a été vu dernièrement par le maître d'un navire anglais; puis il remarque qu'il est indiqué sur la carte de Faden, comme ayant été reconnu en 1764. Cet écueil se trouve aussi sur celle de Heather à la même latitude; et en passant auprès, les marins l'évitent aussi soigneusement que les brisans de Hervigault, qui s'étendent S.-S.-E. à partir de l'extrémité méridionale du grand

banc, et qu'on rencontre sur la même carte. Ces derniers ont été vus en 1819 par le capitaine Groves, de Marblehead, et par le commandant du navire *Virginia*, de Philadelphie. (*Communiqué à M. Warden par le capitaine Skiddy.*)

Nouvelles découvertes en Afrique.

M. Aeschmun, agent de la compagnie de Washington pour les colonisations en Afrique, écrit ce qui suit : « L'excursion d'un de nos gens à une distance de cent quarante milles dans l'intérieur, nous a fait découvrir une nation nombreuse et policée au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer. Le même individu vient de s'y diriger de nouveau, et à son retour je ferai part au comité des détails que ces deux voyages m'auront mis à même de recueillir. Nous sommes à cinquante lieues d'un pays parfaitement bien cultivé, où le cheval sert, comme chez nous, aux emplois domestiques, où une étendue considérable de terres est défrichée et enclose, où tout ce qui est réellement nécessaire aux besoins comme aux douceurs de la vie est produit par le sol ou manufacturé par l'industrie; où l'arabe écrit sert à entretenir les communications journalières, où d'abondans marchés et des foires régulières sont établis, et où enfin les habitans possèdent un degré d'intelligence et de civilisation peu compatibles avec les qualités ordinaires et les notions que nous avons jusqu'ici entretenues des peuples de Guinée. »

Communication avec l'Inde à travers l'Égypte.

Cette communication va être établie au moyen de bateaux à vapeur (1). Le voyage de l'Inde, qui dure ordinairement quatre mois,

(1) Il y a 43 bateaux à vapeur partant de New-York, et environ 30 dans les limites de Cincinnati, en y comprenant ceux que l'on répare. Il y a en outre 11 nouveaux bateaux sur les chantiers, et des marchés sont passés pour en construire d'autres. S. M.

pourrait être achevé en 30 jours avec le bateau à vapeur, en supposant que la vitesse soit de dix milles par heure (1), ce qui a lieu dans le trajet de Dublin à Bordeaux (2).

Voici le calcul que fait un journal d'Edimbourg à ce sujet : jusqu'à Lisbonne, quatre jours ; à Malte, cinq ; à Alexandrie, cinq ; dans le continent, à travers le désert, jusqu'à Suez, deux ; le Suez à Bombay, quatorze.

Phénomènes des glaciers de Grindelwald (3).

(Extrait d'une lettre de M. Huber-Burnand.)

« Il faut que je vous fasse part de quelques accidens curieux dont j'ai été témoin dans une excursion que j'ai faite dernièrement au Grindelwald.

« J'appris déjà à l'auberge que le glacier inférieur présentait quelques phénomènes assez dignes d'attention ; j'allai donc le visiter ; je fus d'abord frappé de la magnificence de la voûte d'où sort

(1) Ce qui équivaut à environ 3 lieues marines par heure, ou 72 lieues par jour. S. M.

(2) Le paquebot américain *Edward-Bonnafé* a fait le trajet de New-York au Havre en seize jours ; c'est jusqu'ici la plus rapide traversée qu'aient pu atteindre les paquebots qui, depuis sept ans, composent les lignes régulières entre le Havre et les États-Unis. La distance de New-York au Havre, en ligne directe, est de 1075 lieues, et pour la parcourir en 16 jours, un navire doit faire un sillage moyen de 67 lieues par vingt-quatre heures dans la même direction ; ce qui suppose, avec l'irrégularité des brises, une vitesse de près de 100 lieues par jour dans certaines circonstances, pour compenser les heures où le vent, devenant faible ou variable, ralentit la marche du navire. (*Ann. Marit. et Col.*)

(3) Village de Suisse dans l'Oberland, situé dans la vallée de Grindelwald, à 12 l. 3 quarts S. E. de Berne, au pied des glaciers les plus célèbres de l'Helvétie. S. M.

la Lutschine noire, et qui surpassait infiniment celle d'où sort l'Avyron. L'embrasure immense du glacier, ses parois verticales qui s'étendent à droite et à gauche de la voûte, et embrassent toute la largeur du torrent, offrent un spectacle qui eût été imposant lors même que les masses dont ces parois sont composées, n'eussent été que de la pierre, et elles en avaient un peu l'apparence à cause du sable dont ce glacier est recouvert; mais quand on s'assurait que ces rochers étaient de glace, et que ces glaces résistaient au soleil brûlant qu'on éprouvait ce jour-là, l'on était vraiment saisi d'étonnement et d'admiration.

» En m'approchant de la voûte, autant que le torrent le permettait, j'aperçus du jour venant d'en haut, et je vis un énorme tube de glace presque suspendu sous la voûte et prêt à s'en détacher: vous verrez bientôt d'où venait ce tube.

» Je n'ai pas mesuré la voûte ni l'embrasure du glacier; mais en donnant à la première cinquante pieds, et aux masses qui forment les embrasures trois cents pieds, je crois être au-dessous de la juste estimation; car le torrent est très-large; mais une très-grande partie en était à sec lors de ma visite.

» Mon guide me conduisit par une échelle de vingt à vingt-cinq pieds au moins, appliquée contre la base de l'une des parois qui forment l'embrasure, puis par une suite de rampes construites dans la glace même, à l'aide de haches et de pioches, jusqu'à une place située immédiatement au-dessus de la voûte; de là je vis toute l'étendue de l'enceinte formée par le glacier, et j'estimai, avec quelques amis, la hauteur où nous étions au-dessus du torrent à cent cinquante pieds, quoique les guides l'évaluassent à deux cents. Mais en nous tournant à l'opposite du torrent qui courait vers le sud-ouest, nous vîmes une cavité ou cratère formé dans la glace même par un petit filet d'eau venant de la partie supérieure du glacier; ce courant continu d'une eau réchauffée par le soleil avait réalisé ici le beau projet de M. Venetz dans la vallée de Bagnes il a rongé, et si bien rongé la glace, qu'il s'écoule au travers de

glacier, et tombe dans le torrent par l'ouverture que j'avais aperçue l'en bas en regardant le haut de la voûte. La cavité qu'il avait formée, et qui peut avoir été augmentée par le courant d'air, est un peu conique à son orifice, ensuite elle m'a paru, ainsi qu'à mes amis, être cylindrique et verticale jusque près du puits, et comme il aurait fallu s'avancer beaucoup pour examiner le fond, nous craignîmes d'abandonner notre point d'appui sur le glacier pour en aller chercher un plus assuré au sein même des glaces éternelles. Le tube que j'avais vu d'en bas était probablement un anneau de glace détaché du fond du puits; je présume que bientôt le cratère s'étant encore augmenté, on verra la voûte qui s'élève au-dessus du torrent, isolée et distincte du glacier, et semblable à l'arche d'un énorme pont; le filet d'eau courante était à peine aussi considérable que celui de la moindre de nos fontaines: je ne détermine point le diamètre du puits; je l'aurais jugé de douze à quinze pieds: son orifice en avait plus du double.

» Après avoir examiné ce phénomène, nous en allâmes visiter un autre non moins curieux et infiniment plus agréable; on nous conduisit, et toujours par des escaliers taillés dans la glace, à une galerie naturelle qu'on avait découverte dans le glacier; nous y arrivâmes avec la plus grande facilité, et nous entrâmes sous une voûte de cristal de cinquante pieds de long sur sept à huit de hauteur et quatre de largeur, plus ou moins. La glace formait au-dessus de nos têtes des arcades naturelles ou ogives tantôt un peu anguleuses, tantôt arrondies, mais toujours avec cette grâce parfaite que la nature donne à ses œuvres, et avec cette variété qui ne s'écarte pas trop de l'unité à laquelle l'esprit aime à se rattacher. On marchait à l'aise dans cette galerie, où le jour arrivait des parois mêmes les plus épaisses; l'on croyait être dans un palais de fées: la couleur de la glace était verdâtre, elle était très-propre. L'on ressortait à l'autre bout de la galerie par une ouverture semblable à celle par laquelle on était entré, et qui dominait sur le glacier et sur toute la vallée.

» L'impression qu'éprouvaient tous les assistans était enchantresse, et leur nombre était grand, car à chaque pas on rencontrait quelques compagnies composées de personnes des deux sexes qui se rendaient à *la Glacière*, c'est le nom qu'on lui donne; et tous ceux qui en sortaient paraissaient saisis d'enthousiasme; mais cet heureux accident, produit éventuel du rapprochement ou de l'écartement des parois d'une crevasse, ne dure, dit-on, qu'un petit nombre de semaines: la partie la plus exposée aux rayons du soleil n'avait que quelques pieds d'épaisseur. Ainsi s'évanouissent les rêves les plus enchanteurs! » (*Biblioth. Univ. de Genève.*)

Expédition scientifique des deux corvettes le Moller et le Sèniawin.

Ces deux corvettes commandées par les capitaines *Stanikowitch* et *Leitke*, de retour d'un voyage autour du monde, viennent d'arriver à Cronstad après une absence de trois ans. Les résultats de cette expédition ne sont pas sans importance sous le rapport scientifique. L'exploration des côtes de la péninsule d'Aliaska a été faite par le capitaine *Stanikowitch*, tandis que le capitaine *Leitke* a relevé avec une scrupuleuse exactitude l'espace entre le détroit de *Bering* et le *Kamtschatka*; le capitaine *Leitke* a exploré en outre le grand archipel des îles *Carolines*, et y a, dit-on, découvert plusieurs groupes d'îles échappées aux recherches des navigateurs qui l'avaient précédé. Les naturalistes embarqués sur ces deux bâtimens, *MM. Mertens* et *Kastalsky* ont rapporté de riches collections d'objets tirés des trois règnes de la nature, et les deux peintres *MM. Postels* et *Mikhailoff*, des porte-feuilles remplis de dessins intéressans. Les équipages de ces deux bâtimens ont joui de la meilleure santé pendant la durée du voyage. * — *

Jardins de Fati en Chine.

Les jardins de Fati, situés dans une position délicieuse, sont me des curiosités de la Chine. Ils se trouvent à vingt minutes le Canton, et sont au nombre de six, placés les uns à côté des autres; une pièce d'eau en occupe le milieu, et ils sont comme parsemés de pavillons et de petits temples bâtis en bois. Les allées sont garnies des deux côtés, de vases d'orangers et de camélias placés sur des gradins. On y voit aussi plusieurs arbres nains; les Chinois possèdent l'art de les rendre tout-à-fait semblables à ceux qui sont dans leur état naturel. Souvent ces petits arbres croissent sur le dos d'un buffle en porcelaine, sur la tête d'un oiseau, sur la queue d'un chien, etc. Plus l'idée est de mauvais goût, plus elle passe pour belle; ce qui est laid et ridicule a un charme tout particulier pour les Chinois. Aussi leur goût semble entièrement opposé à celui de tous les autres peuples; car ce n'est pas la symétrie, mais bien la difformité, qui est le but de leur art et l'objet de leur admiration. Leur écriture, leur langue, leurs coutumes sont la caricature de celles des autres nations, et leur figure n'est que la copie burlesque des formes humaines. Non-seulement ils rient très-volontiers, mais prêtent beaucoup à rire; et tout ce que j'ai vu, pendant les deux mois que j'ai passés avec eux, a été pour moi comme le spectacle d'une farce. Que celui qui croit, avec Démocrite, que la vraie philosophie consiste à se moquer des travers des hommes vienne en Chine pour rire à son aise.

(*Morgenblatt.*)

ESSAIS de Géographie méthodique et comparative, par M. DENAIX,
chef de bataillon au corps royal d'état-major.

On a déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler, dans ce bulletin, des essais de géographie méthodique et comparative de M. De-

naix. Ce grand travail, neuf sous bien des rapports, mérite de plus en plus de fixer l'attention de toutes les personnes qui s'occupent d'études géographiques et historiques. Aucun ouvrage n'offre, en effet, un ensemble plus méthodique et plus complet des faits du domaine particulier de l'enseignement; aucun autre ne fait aussi bien connaître les formes générales du globe; les grands accidens du terrain. Pour valider cette assertion, il suffit d'exposer succinctement ce que renferment les trois livraisons publiées jusqu'à ce jour.

En première ligne se fait remarquer, comme frontispice de l'ouvrage, une mappemonde en deux feuilles, dressée à l'échelle de $\frac{1}{50000000}$. Cette mappemonde, d'un aspect original, présente la particularité de donner la répétition du tracé géographique des pays les plus connus sur celui des pays les moins connus: ainsi, par exemple, que cela pourrait avoir lieu ou à l'aide de l'image d'une contrée réfléchie sur d'autres images terrestres vues directement, ou bien en supposant l'œil placé à peu de distance de la surface d'une sphère diaphane. Les superpositions figurées sont effectuées d'une manière uniforme à l'égard de l'équateur et de deux méridiens perpendiculaires entre eux, l'un étant celui de l'Île-de-Fer. Elles procurent l'avantage d'établir des comparaisons immédiates d'étendues et de situations homologues. On est conduit de celles-ci à des parités ou à des oppositions de jour, de climat, de saisons, que l'on ne saurait apercevoir sur un globe, puisque l'œil ne peut guère en embrasser que la moitié.

Dans les marges de cette mappemonde se trouvent des données numériques sur les principales dimensions de la terre, sur sa population totale, sur celle de chacune de ses parties. A ces données suit l'énumération des états du globe, accompagnés de renvois à la carte et classés par séries établissant, sous divers rapports, les importances relatives. Des notes fort étendues font connaître tout le parti que l'on peut tirer de ces diverses considérations. Mais comme la connaissance de la concatenation des montagnes et celle

de la coïncidence climatique des lieux forment l'assiette des notions primordiales, l'auteur a jugé convenable, sous ce double rapport, d'aider à l'intelligence de sa carte par deux tableaux complémentaires. Dans le premier, les eaux, les chaînes de montagnes et la *dos* de pays qui établissent les principales divisions naturelles du globe forment des réseaux continus. On y aperçoit les rapports de chaque partie relativement à l'entier, et les divisions et subdivisions de ces parties. Il est impossible que, par le seul examen de ce véritable squelette de la terre, on ne saisisse pas très-promptement l'ordonnance réciproque des reliefs, regardés précédemment comme des accidens incohérens. De même, la simple inspection du deuxième tableau complémentaire fait reconnaître, par les rapprochemens qui s'y trouvent établis, que la Nouvelle-Zélande est en correspondance orthogonale avec des parties de l'Espagne et du Portugal; que la Terre de Feu correspond d'une semblable manière à la partie centrale des contrées du sud de la Russie d'Europe; et les annotations qui appartiennent à chacun des octans où ces rapprochemens ont lieu, indiquent, pour le premier et le septième, que l'été de ceux-ci est l'hiver de ceux-là; que les uns ont le jour quand les autres ont la nuit. Dans le huitième, on voit que les lieux sur la même ligne ont même température, même climat, jours et saisons contraires. A l'aide des accolades sous lesquelles sont comprises les divisions et sous-divisions des états, on aperçoit aussi quelles sont toutes celles qu'elles couvrent dans le premier octan. On acquiert donc en outre une idée de l'étendue respective des états les moins connus par les plus connus.

Un tableau synoptique et comparatif de la répartition des peuples et des religions du monde permet de saisir rapidement les divisions et sous-divisions des races primitives, celles des cultes; les dénombremens par famille, par croyance, par état, et les rapports de chacune de ces classes, tant entre elles qu'avec la population totale terre.

Un tableau chronologique et synchronistique de l'histoire du

monde, complète les études générales sur le globe. Au-dessous d'une échelle séculaire occupant tout le haut du tableau, sont rangées dans l'ordre chronologique les dates de formation des États. Les noms de ces États se trouvent enregistrés par rang d'ancienneté dans la principale colonne de gauche ; des accolades renfermées les unes dans les autres, indiquent les incorporations successives par lesquelles se sont formés les grands empires de l'antiquité et les états modernes. Les durées comparatives d'existence sont marquées par des lignes *horizontales* parcourant l'intervalle des temps déterminés par les dates au-dessous de l'échelle séculaire. Sur le prolongement de ces *horizontales*, prolongement indiqué par la répétition des numéros d'ordre de l'enregistrement chronologique, se trouvent les dates d'extinction ; les intersections des lignes *horizontales* par une même *verticale*, signalent toutes les existences contemporaines. Les annotations et les renvois qui accompagnent chaque horizontale établissent la liaison des causes et des effets de tous les événemens rapportés. Un sommaire général donne les moyens de fixer la mémoire sur les grandes périodes auxquelles se réduisent les considérations d'ensemble. Une table alphabétique répète à la droite du tableau les noms des états dont il est fait mention : on peut donc trouver sans peine tout ce qui est relatif à chacun d'eux.

Les études générales sur l'Europe formant la 2^e livraison de l'ouvrage se composent d'une grande carte en 4 feuilles, d'un tableau orographique en 2 feuilles, d'un tableau géographique et historique en deux feuilles, et d'un autre tableau également en 2 feuilles, montrant les établissemens faits par les Européens dans toutes les parties du monde.

Nous nous bornerons à dire, au sujet de ces productions, qu'elles offrent plus d'intérêt encore que les précédentes. Les fleuves, les rivières, les lacs et les villes y sont divisés en classes, qui servent à des évaluations approximatives. L'expression géographique des formes du terrain y est partout en harmonie avec les lois

de l'analyse naturelle. Des profils, des rapports numériques et linéaires y rendent sensibles à la vue et à l'entendement les comparaisons qui sont la base de tout jugement; partout, en un mot, sont donnés les moyens d'assurer à l'enseignement une marche philosophique propre à faire acquérir une instruction solide et durable.

La troisième livraison des études de M. Denaix se compose de six cartes, formant la première partie d'un atlas physique, politique et historique de l'Europe, par lequel se trouveront remplies des lacunes que depuis long-temps on désirait ne plus voir exister. Cet atlas ne peut en effet être remplacé par aucun de ceux qui l'ont précédé; il réunit une série d'études complémentaires que l'on n'avait pas pris encore la peine de coordonner, soit que l'on ait reculé devant de longues et pénibles recherches, soit que l'on ait été effrayé des dépenses à faire pour s'adresser particulièrement aux yeux.

La première carte donne la division de l'Europe en régions hydrographiques; ses dimensions principales sous divers rapports d'étendue et de superficie; les hauteurs de différens lieux au-dessus du niveau de l'Océan.

Dans la deuxième, on trouve les noms et les titres des différens États, les principales divisions administratives, les rapports généraux propres à établir les importances relatives.

La troisième présente les régions physiques, les lignes climatiques, les températures moyennes et celles extrêmes.

La quatrième fait connaître la distribution des arbres et arbustes croissant sans culture.

La cinquième remplit le même but pour les plantes cultivées.

La sixième indique la répartition des mammifères terrestres, tant dans l'état de nature que dans l'état domestique.

Ces cartes ont toutes un texte marginal fort étendu, dans lequel se trouvent développées les considérations dont elles sont l'objet; aussi, par leur seul examen, peut-on s'inculquer promptement

dans l'esprit plus de connaissances positives que par la lecture des méthodes auxquelles on a dû jusqu'à présent avoir recours.

La magnificence de l'exécution répond en tout à la grandeur du monument qu'éleve M. Denaix, pour triompher des méthodes surannées par lesquelles on se borne à faire des connaissances géographiques une simple étude de mémoire.

Accroissement du territoire de l'empire de Russie.

En vertu du traité d'Andrinople du 2 septembre dernier, le passage des Dardanelles et du Bosphore est désormais libre et ouvert au commerce de toutes les nations du monde. La sûreté des frontières de l'empire de Russie du côté de l'Asie est garantie par les forteresses d'Anapa et de Poti, situées sur la côte de la mer Noire, que la Porte cède à la Russie, ainsi que la province du Ghouriel, partie du Pachalik d'Akhaltzik, et les forteresses d'Akhaltzik, d'Atzkour et d'Akhalkalaki. Cette acquisition territoriale de la Russie en Asie, est évaluée à 340 lieues carrées.

Le fléau de la peste, qui a si souvent menacé les contrées méridionales de la Russie, sera contenu à l'avenir par une double barrière, moyennant l'établissement d'une ligne de quarantaine sur les bords du Danube.

* + *

ERRATA DU N^o 77.

Page 109, ligne 4, au lieu de *temporelle*, lisez *temporale*.

113, à la fin de l'alinéa qui termine la ligne huitième, ajoutez; (*Voyez la carte jointe à ce cahier.*)

114, lig. 23, au lieu de BRUÉ; lisez BRUE.

121, lig. 8 de la note, au lieu de *Migne*, lisez *Magne*.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ Ier. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

368. *Précis de la Géographie Universelle*, ou Description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe, etc., par Malte-Brun. tome 8°. Paris, 1829. Aimé-André.

Ce dernier volume, qui vient de paraître, termine cet ouvrage commencé depuis 1810 ; il complète la description de l'Europe, et renferme en outre une table générale des matières.

369. *Histoire Générale des Voyages*, ou Nouvelle collection des relations de Voyages par mer et par terre, mise en ordre et complétée jusqu'à nos jours ; par C. A. Walckenaër, membre de l'Institut ; tome XVI°. Paris, 1829. Lefèvre.

Ce volume contient les Voyages au cap de Bonne-Espérance, et dans l'intérieur de l'Afrique de Sparmann, de Thunberg, de William Paterson, de Levallant, de B. Siout et de L. de Grandpré. Le XVII° volume de cette collection va paraître incessamment.

370. *Kritischer Wegweiser im Gebiete der Landkarten-Kunde*.—Guide critique dans la connaissance des cartes géographiques, avec d'autres notices sur la géographie, mathématique, physique et sur l'hydrographie. Berlin, 1829. Schropp. Douze cahiers formant un vol. in-8°. Prix des vol. 3 rxd.

371. *Taschenbuch zur verbreitung geographischer Kenntnisse*.—Manuel pour la propagation des connaissances géographiques ; par J. G. Sommer. In-8° avec 7 planches. Prague, 1829. Calve. 2 rxd.

Ce volume qui fait suite à six autres qui paraissent annuellement, contient un coup-d'œil général sur les nouvelles

découvertes géographiques, des notices sur les voyageurs modernes : il donne aussi une idée des résultats des recherches de ces voyageurs et des extraits d'ouvrages de géographie et de voyages.

AMÉRIQUE.

372. *Three years in Canada*.—Trois années au Canada, ou Description de l'état de ce pays en 1826, 1827 et 1828, par J. MacTaggart ; 2 vol. in-8°. Londres, 1829. Colburn, 18 schel.

Cet ouvrage donne une description complète et détaillée des colonies britanniques au Canada.

373. *Sketches of Buenos-Ayres*, etc.—Esquisses de Buéno-Aires et du Chili, avec un plan de la route entre Buéno-Aires et Mendoza et les passages des Cordillères, par Sam. Haigh, in-8° Londres, 1829. Carpenter.

AFRIQUE.

374. *Journal d'un voyage à Temboctou et Jenné*, dans l'Afrique centrale, précédé d'observations faites chez les Maures Braknas, les Nalous et d'autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828, par René Caillé ; ouvrage orné du portrait de l'auteur, d'une vue de Temboctou et de plusieurs autres planches représentant les constructions de cette ville, et accompagné d'une carte itinéraire avec des remarques géographiques, par M. Jomard, membre de l'Institut ; 3 forts volumes in-8°, de l'Imprimerie Royale ; prix : 30 fr., et 35 fr. franc de port.

375. *Dissertation on the course and probable termination of the Niger*.—Dissertation sur le cours et le terme probable du Niger ; par sir Rufane Donkin. In-8°. Londres, 1829. Murray.

ASIE.

376. *Voyages en Orient*, entrepris par ordre du gouvernement français, dès

l'année 1824 à 1829, ornés de figures et d'une carte, par V. Fontanier, ancien élève de l'École Normale, membre de la Société de Géographie. Paris, 1829; Mongie aîné. — Ce volume renferme les voyages de l'auteur dans l'Asie mineure.

377. *Geschichte der Ost-Mongolen.* — Histoire des Mongols de l'Est, et de leur dynastie, traduite de la langue mongole, de Sanang Sotzen, par Schmidt, avec le texte original et des remarques. In 4°. Saint-Petersbourg, 1829.

378. *Personal narrative of a mission to the south of India.* Récit d'une mission dans l'Inde méridionale, pendant les années 1820 à 1828, par Elizabeth Hoole. In 8° avec planches. Londres, 1829, Longmann.

379. *Life in India, or the English at Calcutta.* — La Vie dans l'Inde, ou les Anglais à Calcutta. 3 vol. in-8°. Londres 1820. Colburn, 1 liv. 8 sh. 6 d.

EUROPE.

Empire Ottoman.

380. *Die Europäische Turkey.* — La Turquie d'Europe, dictionnaire portatif à l'usage de ceux qui lisent les gazettes; contenant la description de toutes les provinces de la Turquie d'Europe, de leurs habitans, des montagnes et des passages les plus remarquables, des rivières et des principaux lieux habités, etc.; par Max.-Fred. Thielen. Gr. in-8°, avec une carte; Vienne, 1828. Gérold. Prix 4 thlr.

381. *Voyage Militaire dans l'Empire ottoman*, ou Description de ses frontières et de ses principales défenses, soit naturelles, soit artificielles, avec cinq cartes géographiques; par le baron Félix de Beaujour. T. 1^{er}, in-8°. Paris, 1829. Firmin Didot.

Cet ouvrage important, surtout dans les circonstances actuelles, se recommande par le nom seul de son auteur, qui a résidé pendant long-temps dans le Levant. La publication de ce premier volume fait ardemment désirer celle du second, qui ne tardera pas à avoir lieu. Il en sera rendu compte dans le Bulletin.

Empire Russe.

382. *Russische Miscellen zur Kenntniss*

Russlands etc. — Mélanges Russes pour la connaissance de la Russie et de ses habitans; par G. de Engelhart, in-8°. Saint-Petersbourg, 1829.

Le premier volume de ces mélanges a paru; il contient, entre autres articles, un tableau de tous les navigateurs russes qui ont fait le voyage autour du monde, et de leurs découvertes, pendant les 25 dernières années, dans la mer du Sud et aux côtes de la mer Glaciale.

Norwège, Suède et Danemarck.

383. *Personal narrative of a Journey throug Norway, part of Sweden and the islands and stats of Denmark.* — Voyage en Norwège, dans une partie de la Suède et dans quelques îles du Danemarck, par Derwent Conway, in-8°. Edimbourg, 1829.

384. *Geographische Beschreibung von Mecklenburg-Schwerin, etc.* Description géographique des grands duchés de Mecklenbourg-Strelitz, par Gustave Lempel, in-8°. Neu-Strelitz, 1829.

Allemagne.

385. *Deutsches Land und Deutsches Volk.* — L'Allemagne et les Allemands; par F. Gatmuth et A. Jacobi, in-8° avec fig. Leipsig, 1828. Leich.

Suisse.

386. *La Svizzera considerata nelle sue vaghezza pittoresche, etc.* — La Suisse considérée dans ses sites pittoresques, son histoire, ses lois et ses coutumes; par Tullio Dandolo. In-8°. Milan, 1829. Stella.

387. *Statistica della Svizzera.* — Statistique de la Suisse, par E. Francini, avec une carte géographique, 1 vol. in-8°. Lugano, 1827.

388. *Der Reise-Gefährte durch die österreichische Schweiz, etc.* — Guide du voyage dans la Suisse autrichienne, ou des salines de l'Éns, sous les rapports géographiques, historiques, statistiques et pittoresques, par J. Steiner, 2^e édition augmentée, in-12, avec planches. Linz, 1829. Fink, 4 rxd. 16 gr.

389. *Saggio dello stato Pontificio.* Essai statistique, géographique et historique, des Etats de l'Église, par Gabriel Co-

lindre, de Perouse. In-4°. *Perouse*, 1829, Garbinesi. Cet ouvrage se composera de sept livraisons.

Espagne.

390. *A year in Spain.* — Une année en Espagne, par un jeune Américain. Boston, 1829, in-8° de 395 pages.

Le voyageur entre en Espagne par les Pyrénées-Orientales; il décrit sommairement les provinces françaises qui bordent la Méditerranée, et donne une foule de détails sur cette mer, sur les Pyrénées, le mont Perdu. Barcelone, Valence, Madrid, Séville, Cordoue et Cadix, qui étaient alors occupées par les troupes françaises, sont les lieux décrits avec le plus d'étendue. On regrette que le nord de l'Espagne ne fasse point partie de ce tableau.

France.

91. *Dictionnaire général des communes de France et des principaux hameaux qui en dépendent*, indiquant les départemens; les arrondissemens, la distance des communes aux chefs-lieux d'arrondissemens et de ceux-ci à Paris, les relais de poste aux chevaux, les communes qui ont des bureaux de poste aux lettres, les bureaux par lesquels sont desservies les communes qui n'en ont pas. Troisième édition. Paris, 1829, au bureau de l'Almanach du commerce, rue J.-J.-Rousseau, n. 20.

La première édition de cet ouvrage qui date de l'année 1818, ne contenait que trois colonnes. A la seconde, publiée en 1826, on en a ajouté une quatrième pour indiquer les relais de la poste aux chevaux et les bureaux de la poste aux lettres. Cette troisième édition, supérieure aux précédentes sous tous les rapports, a été mise en harmonie avec les changemens opérés depuis trois ans dans les services des postes.

2. *Recherches statistiques sur la ville de Paris et le département de la Seine.* — Recueil de tableaux dressés et réunis d'après les ordres de M. le comte de Chabrol, conseiller d'État, préfet du département. In-4°. Paris, 1829. Imprimerie Royale.

Ce volume fait suite aux trois autres

qui ont été publiés. Il forme le 4^e volume de cette précieuse collection due au zèle éclairé du premier magistrat du département.

393. *Histoire de la navigation intérieure de la France, avec une exposition des canaux à entreprendre pour en compléter le système*; etc. accompagnée d'une carte des canaux exécutés et de ceux à entreprendre; par J. Dutens, inspecteur général au corps des Ponts-et-Chaussées. 2 vol. in-8°. Paris, 1829. Santelet, prix 40 f.

Cette histoire est précédée de *Considérations générales sur la position géographique du royaume, sur la direction de ses fleuves et rivières et sur son commerce intérieur et extérieur*, suivie d'un *Essai sur les causes qui ont retardé jusqu'à nos jours l'établissement des canaux dans ce pays*.

394. *Dictionnaire topographique, historique et statistique du département de la Sarthe*, suivi d'une biographie et d'une bibliographie du Maine, du département de la Sarthe et de ses différentes localités; par J. R. Pesche, par livraison de 6 feuilles in-8°. Paris, 1829. Bachelier.

395. *Tableau moral, industriel et statistique du département du Puy-de-Dôme*, par M. Frédéric Duché, professeur de rhétorique. Clermont-Ferrand, 1829, Landriot, in-8°.

Ce morceau a été inséré dans les *Annales scientifiques, industrielles et statistiques de l'Auvergne*. L'auteur doit traiter complètement ce sujet en donnant, dans les prochains numéros de ce recueil, une suite à ce travail.

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

396. *Atlas classique et universel de géographie ancienne et moderne*, composé de 60 cartes, format grand in-4°, papier nom de Jésus, ayant chacune un texte explicatif en regard, pour en faciliter l'étude. Par A. H. Dufour et comp. Par souscription 90 francs, (voyez, n^{os} 196 et 336). Quatre li-

vraisans de cet atlas sont publiées ; les trois dernières se composent des cartes de l'Italie ancienne, de la Grèce méridionale, de la Perse, de la Germanie et de la Gedrosie, de l'Espagne et du Portugal, des îles Britanniques ; de la Palestine, de l'Espagne ancienne, des îles Britanniques anciennes, de l'Amérique du Sud ; de la Colombie et des Guyanes ; de la Phénicie et Syrie, de l'Afrique propre, de la Numidie et Mauritanie ; de la presqu'île Scandinave et du Danemarck, de la Turquie d'Asie, de l'Océanie.

Ces cartes sont gravées avec soin. Le texte qui les accompagne traite de ces différentes contrées.

397. *Atlas élémentaire, géographique, historique, chronologique et généalogiques*, ou choix des dix cartes les plus classiques du grand atlas de A. Lodsage (comte de Las Cases) à l'usage des collèges et maisons d'éducation, pour l'instruction de la jeunesse, 4 v. in-4°. Paris, 1829, chez Leclère. Prix en feuilles 15 f., cartonné 16 f. 50 c.

398. *Atlas géographique, ecclésiastique et départemental de la France*, par diocèses, à l'échelle de $\frac{1}{350000}$ ou environ une ligne pour 400 toises, dressé par Charle, géographe, attaché au Dépôt général de la guerre, membre de la Société de Géographie ; et gravé par Dumortier, attaché à la même administration.

399. *Plans publiés par le Dépôt général de la Marine* en septembre : — l'île de Corse. — Plans du danger de l'Algajola, du port de Malfolco et du port de la côte de Centuri.

Côtes du Brésil. — Plan de la baie de Rio-Janeiro ; plan de l'entrée de la rade de Rio-Janeiro. M. Dezauche, géographe, rue des Noyers, n° 40, à Paris.

400. *Topographische Karte des Rhein-Stroms*. — Carte topographique du cours du Rhin et de ses deux rives, depuis

Huningue jusqu'à Lauterbourg de 18 feuilles lithographiées. 1828. Herder.

Cette carte, dressée sur l' $\frac{1}{200000}$ est annoncée comme conduction du travail de la carte des limites, qui a opéré les changemens amenés dans nos frontières par suite des traités de 1814 et de 1815. Les plans de Bâle, d'Huningue, de Neuf-Brisac, de Strasbourg et de Lauterbourg, se trouvent sur cette carte qui s'étend à une lieue en deçà et au-delà du Rhin de chaque rive de ce fleuve.

401. *Carta topographica*, est topographique des duchés de Plaisance et Guastalla, en Italie, dressée d'après des mesures métriques exécutés en 1822 dessinée et gravée à Milan par le géographe militaire de l'empire général autrichien ; 1828.

Cette carte est dressée sur l'échelle de $\frac{1}{864000}$, qui est celle de Cassini. La grandeur de l'échelle a permis de représenter qu'aux genres de cultures et de l'état de la surface du pays ; sur la topographie, la géologie, l'histoire, etc. Les duchés placés dans les angles sont éclairés verticalement.

402. *Carte des environs de Gênes*, publiée au Dépôt général de la guerre, d'après des relevés des reconnaissances militaires récentes. Feuille grand-aigle. 1829, chez Picquet.

Cette carte de circonstance dressée à l'échelle de 2 millimètres pour un décimètre, par M. Lapie ; elle est riche de détails géographiques d'un grand intérêt pour les personnes qui s'occupent de stratégie ; c'est une lithographie exécution brillante. S. M.

NOIROT, Agent de la Société de Géographie

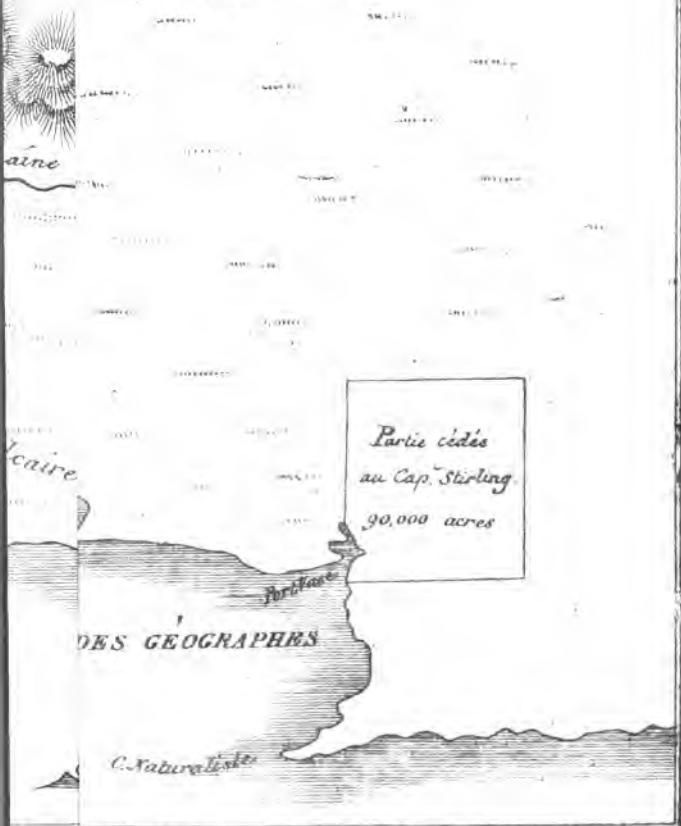
ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran

500 pieds Ang. de hauteur

RTE de la COLONIE
de

SWAN-RIVER

reconnue par le
ne James Stirling R.N.
1827



Impr.^{ie} de H. Selves, lithographe de l'Université.



BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 79. — NOVEMBRE 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

DESCRIPTION de l'éruption du mont Galoungoun, dans l'île de Java, en 1822.

Plusieurs descriptions partielles ont été faites d'une catastrophe affreuse qui a répandu la désolation et la ruine sur une des plus belles contrées de l'île de Java, savoir de l'éruption épouvantable du mont Galoungoun, dans la résidence dite des *Preanger-Regenschappen*, les 8 et 12 octobre 1822. Ces descriptions étaient rédigées sur de premiers renseignements, qui, dans une calamité si effroyable et dans l'abattement universel qu'elle devait produire, ne pouvaient être ni complets ni même très-exacts. Aussitôt que la terreur générale s'était un peu calmée, M. le résident (1) de la

(1) M. le baron R. VANDER CAPELLEN.

belle province où le désastre avait eu lieu s'occupa d'en recueillir toutes les circonstances, pour en rédiger un rapport détaillé, afin de perpétuer le souvenir d'une révolution physique dont l'horreur est au-dessus de toute description.

Ce rapport était adressé à son excellence le gouverneur général, et conçu en ces termes :

Tjandjor, ce 6 février 1823.

J'ai eu l'honneur de transmettre à Votre Excellence plusieurs rapports sur les suites funestes des éruptions du mont Galoungoun, qui ont eu lieu dans le district de Soumadang, les 8 et 12 octobre de l'année dernière. Ces rapports étaient provisoirement destinés à faire part à Votre Excellence des mesures que j'avais prises, afin de lui donner la conviction que je n'avais négligé aucun moyen pour sauver les jours et alléger la misère des infortunés habitans de la contrée dévastée, dont le sort déplorable inspire un si vif intérêt à Votre Excellence.

Des informations prises avec soin me fournissent les moyens de présenter à Votre Excellence un rapport plus complet, relativement à cette grande calamité.

Le nombre des personnes qui ont péri se trouve être moins considérable, d'après les états qui me sont parvenus ultérieurement, que d'après les renseignemens précédens, lesquels avaient été recueillis durant le premier choc d'une consternation générale, qui ne permettait aucune recherche exacte.

Le mont Galoungoun est situé dans la partie méridionale de cette résidence. Il se compose d'une partie de la chaîne des montagnes qui s'élèvent au pied du Tjikoraï, s'étend ensuite de l'ouest au nord, et décrit une partie du cercle qui forme la limite naturelle entre les districts de Soumadang et de Limbangan.

Le mont Galoungoun se trouve à 30 lieues (1) de Tjikoraï, se

(1) Lieues hollandaises (*uren gaans*). Le mot javanais *tji* signifie eau ou rivière.

répandant à l'est, un peu au-delà d'une suite de montagnes dont les différens sommets forment une ligne de demi-cercle, ayant au sud le Dingding-Hari, à l'ouest le Galoungoun proprement dit, et au nord le Tjamar et le Scupat.

Une profonde vallée se forme graduellement au pied du Galoungoun, de l'ouest à l'est; elle est presque entourée par deux hautes collines (*passirs*), savoir le passir Gourou au nord, et le passir Pogor au sud. Cette vallée s'élargit et va se perdre avec un talus presque imperceptible, vers les plaines qu'arrosent les rivières Tji-Tandoï à l'est, et Tji-Woulan au sud. Plusieurs petites rivières prennent leurs sources dans le Galoungoun, et s'élancent en forme de cascades jusque dans ces plaines, où elles vont se réunir avec la Tji-Tandoï ou la Tji-Woulan. Tout le pays, entre ces deux rivières et le Galoungoun, est une des parties les plus fertiles et les plus populeuses de toute la résidence.

Les traditions des indigènes ne font aucune mention d'éruptions précédentes du mont Galoungoun. La montagne particulière qui porte ce nom, les divers sommets dont elle est couronnée, de même qu'une grande partie de la vallée, se dérobaient à la vue derrière une épaisse forêt qui ne laissait entrevoir aucune trace de la présence d'un volcan. Habités depuis long-temps aux murmures souterrains qui se faisaient entendre, les habitans n'y firent plus la moindre attention.

Toutefois, si l'on réfléchit sur la forme et la situation de cette montagne, ses divers sommets disposés en cercles, ses talus extrêmement escarpés du côté de la vallée, le grondement souterrain qui s'est fait entendre presque sans intervalle, et surtout lors de l'éruption du mont Gountour, situé en ligne directe à 25 ou 30 lieues du Galoungoun, il semble très-probable que ce dernier volcan a produit des éruptions dans les temps passés. D'ailleurs, toute la plaine au pied des montagnes est parsemée de collines formées de pièces de basalte, et renfermant la même espèce de terre que l'on remarque au pied du Gountour, du Papendayang, et en plu-

sieurs endroits du Guédé, et qui a sans doute fait partie de ces montagnes. Peut-être le Galoungoun s'est trouvé jadis en communication avec le volcan Telaga-Bodas, qui appartient à la même chaîne de montagnes, et dont le cratère n'est éloigné que de quatre lieues de celui qui vient de se former dans le Galoungoun. On y voit des précipices remplis de soufre, et un lac fort remarquable.

La Tji-Kounir est une des petites rivières qui parcourent la vallée. Elle prend sa source au sommet du Galoungoun, et se jette, par trois cascades, dans un petit bassin qui se trouve à deux tiers de la hauteur de la montagne, un peu au-dessus de la plaine ou du plateau.

Les Javanais qui habitent les bords de cette rivière ont remarqué, dès le mois de juillet, que l'eau s'était troublée au point que ceux qui traversaient la rivière à gué retenaient une espèce d'écume blanchâtre autour des jambes. L'eau avait contracté une odeur de soufre et un goût amer ou bitumineux.

Le chef du district de Singaparna fit faire des recherches pour découvrir la cause de ce phénomène. Son agent, ayant remonté la rivière jusqu'au bassin de la cascade Bamboulau, n'y remarqua rien de fort extraordinaire; seulement il lui sembla que l'eau du bassin s'était beaucoup troublée et qu'elle avait acquis un degré de chaleur qui ne lui était nullement propre. Peu de temps après, la Tji-Kounir reprit sa limpidité ordinaire; l'odeur bitumineuse lui restait encore; mais le Javanais, naturellement insouciant, oublia bientôt cette circonstance, seul présage peut-être de l'effroyable révolution que la montagne allait éprouver trois mois après (1). Sans aucun changement dans l'atmosphère, il y eut une des plus terribles éruptions qui aient jamais, de mémoire d'homme, affligé l'île de Java. Entre une et deux heures après-midi, une très-forte détonation se fit entendre du côté de la vallée. Depuis le pied du Galoungoun, à l'endroit où se trouve le bassin de la Tji-Kounir,

(1) Le 8 octobre suivant.

une épaisse colonne de fumée noire s'éleva rapidement dans les airs, soulevée et poussée avec une force terrible. Bientôt la montagne fut entièrement enveloppée dans ce sombre nuage qui répandit une profonde obscurité sur toute la contrée. Dès-lors les détonations redoublèrent de force et firent trembler la terre. La montagne lança, jusqu'à une hauteur prodigieuse, d'énormes flaques d'une boue brûlante mêlée de soufre enflammé. Ces monceaux ardents furent jetés jusqu'au-delà de la rivière Tji-Tandoï, qui se trouve à plus de dix lieues de la montagne. Les rivières, encombrées par ces énormes masses de boue ignée, furent transformées en fleuves bouillans, dont les débordemens arrêtaient à chaque pas les malheureux fugitifs, et leur fit trouver une mort douloureuse et cruelle au milieu des fleuves de ce feu liquide.

Les rivières Tji-Losse, Tji-Woulan et Tji-Kounir, entraînèrent, dans leur courant bourbeux, les cadavres d'hommes et d'animaux, et allèrent porter à la mer les restes lugubres de cette horrible destruction. Les habitans de Tji-Doyang et Tassik-Malaya virent flotter des maisons entières, avec leurs habitans encore en vie, auxquels il leur était impossible de porter le moindre secours. Les sombres nuages qui entouraient la montagne furent éclairés de temps en temps par des éclats de la foudre la plus violente, qui blessa et tua un grand nombre d'habitans des forêts hors de l'enceinte de l'éruption. A trois heures, lorsque cette éruption et le débordement du volcan avaient atteint leur plus haut degré de violence, il tomba au sud et à l'ouest de la montagne une pluie, ou plutôt une grêle de boue refroidie mêlée de cendres, qui détruisit toutes les plantations dans une enceinte de plus de 25 lieues. Plus près du cratère un sable rougeâtre obscurcissait l'air et couvrait la campagne : vers les quatre heures les détonations devinrent moins fortes, et à cinq heures il régnait un silence mortel. L'air s'éclaircissait graduellement, et la montagne redevenait visible.

Dans les forêts de la vallée et sur les diverses collines l'œil n'a-

percevait plus que des troncs d'arbres à moitié brûlés. La plaine entre la montagne et la Tji-Tandoï, qui était entièrement submergée par le débordement volcanique, présenta une scène vraiment tragique. A six lieues du cratère la contrée n'offrait plus aucun champ ni une seule habitation. La masse bouillante qui avait submergé toute cette étendue de pays avait une couleur bleuâtre. Plus loin quelques troncs d'arbres, dépouillés de leurs branches, étaient les seuls restes des nombreux et jolis villages qui avaient naguère fait l'ornement de cette contrée.

Les limites des débordemens volcaniques offraient une scène s'il se peut encore plus lugubre. C'est là que se trouvait naturellement le plus grand nombre de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfans, décharnés et à moitié consumés par le torrent du feu liquide. Ceux qui étaient parvenus à se sauver avaient abandonné cette scène de désolation, tandis que d'autres, blessés et brûlés, se traînaient encore en gémissant, pour chercher vainement un asile dans cette destruction générale.

L'on pourra se former une idée de l'horrible profondeur de la boue qui avait submergé cette contrée, en se rappelant que, comme il a été dit ci-dessus, dans un espace de plus de six lieues l'œil n'apercevait plus la moindre trace des forêts, des plantations ni des nombreux villages dont cette contrée avait été couverte.

Les matières enflammées du cratère lancées dans le haut des airs ont atteint et détruit des villages éloignées, tandis que des habitations situées près du volcan n'ont éprouvé aucun dommage. C'est ce que l'on remarque particulièrement en approchant des limites du débordement volcanique, dans les districts d'Indihyang et de Radjapolla, où ce débordement est parcoupé de champs, qui n'ont souffert aucun dégât, et sur lesquels il n'est tombé qu'une légère pluie de cendre.

Le 9, dans la matinée, il pleuvait sans interruption : ce jour-là, ainsi que le 10 et le 11, les habitans abandonnèrent les villages qui se trouvaient près du débordement, et allèrent se construire

des cabanes sur les collines désertes qui sillonnent la plaine du Galoungoun. Dans le canton de Singaparna plusieurs de ces collines contiennent des sépultures, surtout celles de Madjapada et de Gounong-Gong. Les infortunés Javanais, loin de fuir ces endroits dangereux, crurent y trouver un asile auprès des tombes de leurs pères. Cette funeste sécurité leur prépara une mort certaine. D'après le témoignage du chef du district, plus de deux cents personnes s'étaient réfugiées sur les collines de Madjapada, et un nombre plus considérable encore s'était réuni sur le Gounong-Gong. Le 12, sur le soir, les pluies devenaient plus fortes, les rivières étaient extrêmement hautes, et tous les ponts sur la grande route avaient été emportés par les torrens. Cette malheureuse circonstance porta la confusion à son comble, en ôtant à ces infortunés cantons toute communication avec leurs voisins.

Le même soir, à sept heures, l'on fut alarmé par une nouvelle éruption très-violente, accompagnée d'un épouvantable choc de tremblement de terre, qui répandit derechef la crainte et l'effroi parmi les habitans. Deux chocs également terribles se succédèrent encore. Nul feu, nul éclair ne dissipa les profondes ténèbres qui enveloppaient la campagne, et le silence de cette nuit horrible n'était interrompu que par le mugissement des torrens qui menaçaient d'engloutir tout ce qui avait échappé aux débordemens volcaniques.

Le 13, au matin, l'on aperçut de nouvelles scènes de détresse et de calamité. C'étaient d'abord les changemens qu'avaient éprouvés les sommets du mont Galoungoun. Écroulés et brisés dans toute leur hauteur, les flancs de ces montagnes présentaient actuellement du côté de la vallée un cratère immense, ouvert à l'est en forme de demi-cercle, qui formait un gouffre affreux. Jusqu'au tiers de la hauteur du sommet, ce cratère est maintenant entouré par un entassement de rochers escarpés, lesquels ont été lancés par la violence des trois dernières éruptions, qui ont produit le cratère, en vomissant une masse prodigieuse de boue et d'autres fluides bouillans. Ces terribles masses de rochers se réunirent avec

Une partie du premier débordement du volcan, se roulèrent l'une sur l'autre, entraînant tout ce qu'ils rencontraient dans leur passage, et détruisirent totalement une partie de la colline Passir-Pogor, pour aller ensuite engloutir toute la multitude d'habitans qui s'étaient réfugiés à Madiapada, Tji-Kadong et Tji-Pagnès. Ces flots de boue, de terre, de rocs et d'arbres, se chariant contre les flancs des collines, en dépassèrent bientôt les sommets, et répandirent au loin les cadavres mutilés des malheureuses victimes qui avaient espéré d'y trouver un asile inaccessible à tout danger. Il n'échappa de cet engloutissement général que le petit nombre de blessés qui avaient été jetés sur le bord du fleuve, et que l'on arracha avec grand'peine d'entre les arbres et les pierres. Un petit nombre d'individus qui s'étaient retirés sur des collines plus élevées, dont les sommets avaient seulement été entourés par la masse bouillante, furent également sauvés. On parvint à les délivrer quelques jours après, lorsqu'on les avait trouvés exténués de faim, de fatigues et d'angoisses.

Ce nouveau désastre changea complètement le cours des rivières Tji-Banyarang et Tji-Woulan, qui, au lieu de se réunir avec le Tji-Losse comme naguère, allaient maintenant se jeter dans le Tji-Kounir. En même temps il s'était formé de nouvelles collines et vallées de manière que les habitans eux-mêmes ne reconnaissaient plus les endroits où s'étaient trouvés leurs villages. D'énormes pièces de basalte avaient été entraînées jusqu'à une distance de six à huit lieues du cratère, et dans toute cette étendue, à peine restait-il un seul arbre des immenses forêts qui avaient revêtu cette partie de la montagne.

Dans la soirée du 16, le volcan se fit entendre de nouveau depuis neuf heures du soir jusqu'à onze. Le 18, les rivières qui entourent le district de Singaparna recommencèrent à devenir praticables. Le 3 novembre des Européens se sont approchés jusqu'à deux lieues du cratère; le terrain s'était éboulé au point de rendre absolument impossible d'en approcher davantage. Ils n'aperçurent

plus la moindre exhalaison du cratère , mais ils entendirent trois fortes détonations. Le 12 l'on remarqua une fumée blanchâtre qui s'est élevée depuis ce jour-là sans interruption du fond du cratère. Le 1^{er} janvier il n'était pas encore possible de parcourir à cheval le pays où les débordemens volcaniques s'étaient répandus.

L'on a remarqué que la masse boueuse lancée par la première éruption renfermait les mêmes élémens que celle que l'on trouve dans les cratères des divers autres volcans dans cette résidence , tels que le Telaga-Bodas , le Papendayang , le Kawa-Manok et autres ; que le deuxième débordement était rempli de fragmens des mêmes pyrites qui se trouvent parmi les restes du cratère du Papendayang ; que les bords des rivières voisines du cratère étincelaient par l'effet des mêmes pyrites réduites en petites parties , et que la matière du débordement renfermait , outre la boue , la terre et les pierres vomis par le cratère , une grande quantité de basalte calciné. Durant les deux éruptions l'on n'a remarqué ni feu , ni flamme , ni lave proprement dite ; de sorte que l'on peut considérer ces débordemens comme très-extraordinaires et comme uniques dans l'histoire des phénomènes volcaniques.

Il m'est difficile de présenter à Votre Excellence une esquisse de la scène déplorable qui s'offrit à ma vue lorsque j'approchai de cette horrible dévastation.

Aussitôt après avoir reçu les premières nouvelles de cette catastrophe , savoir , le 10 octobre à onze heures du soir , je me mis en chemin. La nécessité d'envoyer en avant une quantité de chevaux retardait un peu ma course , de sorte que je n'arrivai que le 12 octobre à Tji-Awie , où je fis prendre des mesures convenables pour donner des soins à ceux qui avaient échappé à la destruction générale. Me trouvant encore à Tji-Kadou , j'avais déjà avant mon arrivée à Tji-Awie expédié des ordres au médecin *Bruininga* , pour qu'il se rendît sans délai chez les malheureux qui avaient besoin des secours de son art. Le district Tji-Awie est le plus éloigné du volcan , et ses villages n'ont éprouvé aucun dégât. Les plan-

tations de café de ce district , de même que celles de Tji-Awie, ont éprouvé un grand dommage.

J'y fis approprier un bâtiment pour y recevoir les malades et les blessés , et je donnai des ordres pour leur prodiguer tous les secours dont ils pourraient avoir besoin , après quoi je partis le 14 pour Indihyang. C'est le district où la dévastation et la ruine avaient été les plus considérables. Les débordemens du volcan y ont enseveli 45 villages avec 1804 personnes dans la boue brûlante ; les plantations de café y ont été entièrement détruites , à l'exception seulement d'un petit nombre de caféiers le long de Kadjapolla et Tji-Awie, où cependant les plantations ont été loin de demeurer exemptes de dégât.

Après avoir fait tous les arrangemens possibles pour secourir les infortunés habitans blessés et mutilés qui avaient survécu à cette horrible calamité, je partis le même jour pour Tassik-Malaya, où 851 personnes avaient péri et 14 villages avaient été engloutis. Le 17, j'atteignis les limites de Singaparna, où 1528 habitans avaient perdu la vie dans la destruction totale de 35 villages. La masse boueuse m'empêchait alors de pénétrer plus avant dans cette malheureuse contrée. Du côté de la rivière Tji-Kounir cette masse avait une profondeur de 60 à 70 pieds. Je retournai donc à Tassik-Malaya. De toutes parts se présentait le spectacle le plus affligeant : je montai sur le sommet d'une des collines les plus élevées, et je parcourus d'un regard douloureux cette contrée naguère si fertile et si populeuse , qui ne formait plus à cette heure qu'un immense cimetière jonché de restes lugubres d'hommes , de chevaux et de bétail. Sur plusieurs collines, notamment sur la petite montagne Lincong, je découvris quelques vestiges d'habitans réfugiés. Je mis tout en œuvre pour rassembler le plus de gens que possible afin de tenter la délivrance de ces infortunés. Mon fidèle caporal *Aroun*, et le militaire Ambonais *Manouhoutou*, déployèrent en cette occasion un zèle qui mérite les plus grands éloges.

Le lendemain matin je retournai à la rivière Tji-Kounir, et

je réussis enfin à me rendre sur la rive opposée, d'où j'atteignis par un grand détour le chef-lieu du district Singaparna. Ici je reçus les premières nouvelles d'une seconde éruption, qui avait eu lieu le 12. J'arrivai en même temps avec l'inspecteur *Ermatinger* et son adjoint *Kaussen*. Outre le chef du district, les prêtres, le djaksa (1) et quelques Javanais, employés de la police locale, tout était abandonné et désert. La présence du tommonggoug (2) de Soumadang, qui est le chef du district du Galoungoun, inspira bientôt à plusieurs habitans le courage de revenir dans leurs demeures à Singaparna. Je fis de suite approprier un bâtiment pour le soignement des malades et des blessés, et dans quelques heures le zèle du caporal de mes oppas (3), SINGAN, avait rassemblé plus de cinquante Javanais, blessés par le feu et les fragmens de rochers, et qui se trouvaient dans l'état le plus pitoyable. Le moyen employé pour sauver ces infortunés consistait à établir des radeaux de bambou sur la masse boueuse. Comme il était impossible de s'approcher de la montagne à moins de deux ou trois lieues de distance, j'expédiai durant la nuit des Javanais fidèles vers les plus hautes collines, pour aller à la recherche de feux ou autres signaux de détresse. Lorsqu'on n'aperçut plus rien, je me persuadai qu'il ne restait plus d'infortunés à sauver dans ces environs.

Aucune description ne peut suffire pour donner une idée des horreurs qui m'environnaient en ces lieux, et qui étaient encore aggravées par des détonations continuelles. Les habitans épouvantés, reprirent à chaque instant la fuite sur les hauteurs voisines.

A mon retour à Tassik-Malaya, je trouvai les habitans rassemblés sur les sommets des collines. J'invitai le prêtre du district à

(1) Le juge.

(2) Autre fonctionnaire ou chef de district.

(3) Les oppas forment en quelque manière la maréchaussée du pays.

leur conseiller de revenir sur leurs pas, ce qu'ils firent assez promptement, lorsqu'ils virent que leurs chefs ne quittaient plus ces lieux. J'avais eu soin d'empêcher ces derniers de s'éloigner.

Jamais la scène affreuse qui s'offrit à mes yeux le 15 ne s'effacera de mon souvenir. Sur mon retour à Tji-Awie, je visitai ce jour-là les villages Tji-Bourouï et Lebi-Wangon, situés sur la grand'route. La plupart des cadavres y étaient répandus à quinze ou vingt pas des villages, ce qui prouvait que les malheureux habitans avaient voulu fuir, mais qu'ils avaient été atteints par les flots brûlans, où ils avaient dû trouver la mort la plus douloureuse. Ici l'on voyait encore, près d'un arbre renversé, une mère avec son nourrisson, tous deux suffoqués et à demi consumés; là, le cadavre d'une femme tenant encore ses deux enfans par les mains, dans l'action de fuir cette scène d'épouvante et de deuil. Dans l'un des villages d'Indiyang, qui avait été en proie à la plus grande dévastation, l'on vit le cadavre d'une mère portant au sein son nourrisson, encore vivant, lequel avait ainsi été sauvé comme par miracle. Cet enfant a été sur-le-champ remis aux soins d'une honnête femme javanaise, et il se trouve maintenant en fort bonne santé. Dans le même hameau, un homme a été sauvé d'une manière également surprenante. Il voulut s'enfuir; un cocotier renversé tout près de lui tombe sur son corps, et le couvre ou l'enveloppe dans son feuillage, de manière que la masse bouillante ne l'a point atteint, et qu'il est redevable de son salut à cet accident extraordinaire. Cet homme me fit une description frappante de l'horrible situation où ces infortunés villageois s'étaient trouvés.

D'après les états que j'ai l'honneur de joindre à ce rapport, Votre Excellence remarquera que le nombre des personnes qui ont perdu la vie dans les cinq districts, ainsi que celui des bestiaux et des villages détruits, se monte, suivant les renseignemens que m'a donnés le panghéran de Soumadang, à 4,011 personnes, 114 villages et 853 bestiaux.

Après m'être transporté sur les principaux lieux de détresse, après avoir établi partout des hôpitaux pour les malades et les blessés, et fait des arrangemens pour distribuer des vivres et autres secours aux malheureux habitans, je n'ai rien omis pour tranquilliser leurs esprits alarmés et pour dissiper leurs craintes, afin de les rappeler chez eux. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je suis parvenu à réussir dans cette dernière démarche. Les habitans sont en effet assez disposés à revenir dans les lieux qu'ils ont abandonnés, mais comme ils n'y trouvent plus rien, et que de temps en temps le volcan se fait encore entendre d'une manière effrayante, ils cherchent ailleurs, pour la plupart, un asile que chacun s'empresse de leur accorder. Parmi ce nombre, il faut compter tous ceux qui se trouvaient absens, et ceux qui avaient habité les villages qui ont été absolument anéantis.

Le bruit s'était répandu, dans la province des Bandong, que l'on avait aperçu un pavillon blanc sur plusieurs sommets inaccessibles des montagnes de Tji-Talinka et Limbangan (1). Les villageois crurent voir, dans ce phénomène, un présage de nouveaux désastres, et l'on avait à craindre une désertion générale, d'autant plus que quelques individus prétendirent avoir également vu des pavillons blancs sur le sommet de la montagne Dingdinghari, avant l'éruption du Galoungoun. Je me rendis donc en personne dans ces districts pour y rechercher et menacer ceux qui débitaient ces bruits, et rassurer les habitans alarmés.

Plus de six cents villageois de la contrée détruite s'étaient réfugiés au-delà des frontières de Chéribon. J'ai mis tout en œuvre pour les engager à retourner dans leur pays, et j'ai eu le bonheur d'y réussir parfaitement. J'ai ensuite donné des ordres pour débayer les canaux, ou siloukams (2), encombrés par les débordemens volcaniques, afin de mettre les habitans en état de cultiver

(1) Deux districts de la province du Bandong.

(2) Canaux creusés pour l'irrigation des champs de riz.

de nouveau les champs qui leur sont restés. Cependant les rivières sont tellement comblées par la masse boueuse, que le rétablissement des siloukams est très-difficile, tandis que les ouvriers voient à chaque instant leur travail s'écrouler sous leurs mains.

J'ai fourni des vêtemens aux villageois qui se trouvent dénués de tout. J'ai fait usage, pour cet effet, d'une partie des objets qui m'ont été envoyés par le gouvernement.

Je ne saurais omettre de signaler à Votre Excellence les Européens et les natifs qui ont déployé un zèle infatigable pour faire tout ce qui dépendait de leurs moyens, afin de sauver la vie à leurs semblables, en affrontant eux-mêmes les plus grands dangers, et en exposant plusieurs fois leurs propres jours.

Les secours apportés par le résident de Chéribon, les ordres qu'il a donnés, de même que le zèle de l'intendant WOUTERS, ont été d'une très-grande utilité.

M. le médecin BRUINGA s'est distingué par ses louables efforts et ses soins pour le rétablissement des malades et des blessés. Il leur a prodigué ses secours avec une activité digne de louanges.

M. le peintre PAYEN s'est acquis un égal droit aux suffrages de Votre Excellence, par le zèle qu'il a volontairement déployé dans ses efforts pour sauver des infortunés menacés d'une mort cruelle.

Le sieur DON SCAUCKMAN, commis au bureau de la résidence, a mérité de grands éloges, en secondant, autant qu'il dépendait de lui, les nobles efforts de M. le médecin Bruininga.

M. l'inspecteur ERMATINGER et son adjoint HANSSSEN ont pareillement rendu de grands services.

Le capitaine PERIÉ, aide-de-camp de Votre Excellence, m'a été d'une grande utilité.

Le caporal des oppas SELAN mérite une mention honorable. Il a déployé une activité exemplaire pour donner des secours et des soins aux malades et aux blessés, de même que le jeune domestique javanais TOM, dont les services étaient d'autant plus

précieux, que M. Bruininga lui enseigne avec fruit la science médicale.

Les caporaux AROUN et SINGAH ont spécialement excellé dans la recherche des fuyards et des blessés, de même que l'Ambonais MANOUHOUTON. Ils ont, au péril de leurs propres jours, tiré un grand nombre d'individus hors de la masse boueuse; et leur courage animant leurs compatriotes, ces derniers ont suivi un si bel exemple; ce qui a sauvé la vie à une quantité d'infortunés qui étaient au moment de périr misérablement.

Le pantghéran, et surtout le tommonggong de Soumadang se sont distingués d'une manière louable, en maintenant partout un ordre parfait, et en déployant un sang-froid qui a produit un excellent effet sur les esprits agités des villageois.

Le chef du district de Singaparna mérite également des éloges sous ce rapport.

J'apprends avec une vive satisfaction que des souscriptions viennent de s'ouvrir, à Batavia et Samârang, en faveur des malheureux habitans de cette contrée. Cette démarche contribuera beaucoup à alléger leur misère; et j'ose me flatter que dès que cette terrible catastrophe sera connue dans la patrie, nos compatriotes s'empresseront de joindre leurs dons à ceux qui se recueillent ici. Ce sera une marque touchante de l'intérêt qu'inspirent à nos compatriotes les habitans de ces contrées, qui ont doublement droit à leur bienveillance, parce qu'ils font partie de cette classe des Javanais qui se sont toujours distingués par leur loyauté et par leurs bonnes mœurs.

Le Président des *Preanger-Regentschappen*,

Signé R. VANDER-CAPELLEN.

ÉTAT des hommes et bestiaux qui ont péri, des plantations détruites ou endommagées par les éruptions du Galoungoun, 8 et 12 octobre 1822.

NOMS des DISTRICTS.	Villages détruits.	Personnes qui ont péri.	BESTIAUX MORTS			CHAMPS DE RIZ.				PLANTATIONS DE CAFÉ.		OBSERVATIONS.
			Chevaux.	Vaches.	Bœufs.	DÉTRUITS. Nombre des canaux.	Revenu en tjans de 500 lb canaux.	ENDOMMAGÉS. Nombre des canaux.	Revenu en tjans de 500 lb canaux.	DÉTRUITS. Nombre de caféiers.	ENDOMMAGÉS. Nombre de caféiers.	
Singaparna.	35	1528	48	122	321	26	1779	28	2254	463,400	825,550	
Tassik-Malaya.	14	851	21	12	126	9	950	4	506	153,795	763,555	
Tji-Doyang.	11	535	18	»	150	5	174	3	640	128,100	93,100	
Indihyang.	45	1084	18	6	82	1	80	11	1981	»	497,700	
Radjapolla.	9	9	»	»	34	»	»	»	»	»	751,600	
Tji-Awie.	»	4	»	»	»	»	»	»	»	»	277,650	
Province de { Baloubour. Limbangani. } Wyanaradja.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	132,536	
	»	»	»	»	»	»	»	»	»	30,000	510,051	
TOTAL.	114	4011	105	140	713	41	2983	46	5361	775,795	3,851,742	

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ I^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 2 octobre 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. W^m Darby, de Philadelphie, adresse à la Société plusieurs ouvrages dont il est auteur, et annonce que, préparant une troisième édition de son *Dictionnaire géographique*, il lui serait agréable que la Société voulût bien lui faciliter les moyens de publier cette édition à Paris.

La Société vote des remerciemens à M. W^m Darby, pour l'envoi de ses ouvrages, et regrette que ses réglemens ne lui permettent pas d'accueillir sa demande.

M. F. O..... écrit à la Société pour lui soumettre le plan d'un ouvrage didactique sur la science du voyageur. Plusieurs membres font observer que le plan et la nature de cet ouvrage ne présentent rien de neuf, et qu'il existe des ouvrages déjà publiés sur ce sujet.

M. Jomard communique une lettre particulière de M. Muller, interprète au Sénégal. Il annonce qu'il s'est occupé d'un Vocabulaire maure hassanian, et il donne des détails sur une négociation conclue entre la colonie française et le nouveau roi des Trarzas. Enfin il rend compte de l'attaque faite par l'almamy de Fouta-Toro contre le roi des Maures braknas, qui l'a repoussée avec perte. Il ajoute que M. Durantou est parti du Kasso pour le Bambouk, où il s'occupera de l'exploitation des mines d'or.

M. C. Moreau offre à la Société une carte de l'établissement anglais de *Swan River*, dans l'Australie occidentale, dressée par M. le capitaine John Stirling, et accompagnée de la correspon-

dance du département des colonies, avec les personnes qui ont proposé de former cet établissement.

MM. C. Moreau et Warden sont chargés d'en rendre compte.

M. Cadet de Metz, lit la suite de ses entretiens relatifs à l'expédition du capitaine Parry vers le pôle Nord.

M. Marcus lit la première partie de l'extrait d'un ouvrage inédit dont il est auteur, et ayant pour titre : *Histoire des Colonies étrangères qui se sont fixées dans l'Abyssinie et le Sennaar depuis le 7^e siècle avant J.-C. jusqu'au 4^e siècle de l'ère chrétienne.*

Séance du 16 octobre 1829.

Le procès-verbal de la séance du 2 octobre est lu et adopté.

M. Yosy, secrétaire de la Société médico-botanique de Londres, annonce à la Société qu'il est sur le point de mettre à exécution son projet de voyage en Amérique, où il explorera les rives du Mississipi et du Missouri, les Rocky Mountains, la Californie, le Mexique, la Colombie et le Brésil; il serait flatté de recevoir les instructions et les encouragemens de la Société. La commission centrale accueille avec intérêt le projet de M. Yosy, et renvoie sa lettre à la section de correspondance.

MM. Ainsworth et Cheek, directeurs de l'*Edinburgh Journal*, nouveau journal géographique, adressent à la Société le premier numéro de ce recueil, et expriment le désir d'entrer en correspondance avec elle. La Société, désirant étendre de plus en plus ses relations, décide qu'elle adressera son Bulletin à MM. Ainsworth et Cheek en échange de leur intéressant journal. Quant au titre de correspondant étranger que sollicite M. Ainsworth, le bureau lui fera connaître les conditions requises par le règlement pour obtenir ce titre.

La Société reçoit de M. Jouannin un exemplaire de la *Revue des deux Mondes*. Remercîmens, et dépôt à la bibliothèque.

M. Rifaud adresse à la Société le prospectus de son voyage en Égypte et en Nubie, depuis 1805 jusqu'en 1827. Il désire pouvoir

compter sur ses encouragemens et sa bienveillance dans une publication aussi importante.

M. Jomard dépose sur le bureau le prospectus du voyage de M. Caillié à Temboctou, accompagné d'une carte itinéraire, avec une notice géographique.

M. Denaix offre à la Société la carte d'introduction qui complète la première livraison de son atlas de l'Europe : cette carte présente la division hydrographique et l'expression de toutes les chaînes de montagnes de l'Europe. L'auteur pense qu'elle pourra être consultée avec fruit pour l'intelligence du mémoire orographique de M. Bruguère.

M. Warden fait un rapport sur les documens relatifs à l'établissement anglais de *Swan River*, et sur la carte du capitaine Stirling. Voyez le Bulletin, n° 78, page 158.

Le même membre fait, au nom de M. Skiddy, une communication relative à la reconnaissance des *Rochers vierges* et du *Diable*, par les capitaines américains Bishop et Rose.

Renvoi de ces deux pièces au comité du Bulletin.

M. Jouannin lit un rapport sur une carte d'une partie de la Bithynie, adressée à la Société par M. de Hammer, dans lequel il adopte les observations de M. Lapie, ainsi que les changemens et additions que ce géographe a cru indispensables d'indiquer sur cette carte.

La commission décide qu'une copie de ce rapport sera transmise à M. de Hammer.

Le même membre demande à la Société l'autorisation de lui soumettre, à sa prochaine séance, le premier fragment de son excursion dans la Bithynie durant l'automne de 1825.

M. de la Pylaie fait une communication sur les résultats des recherches de M. Miorcec de Kardannec, dans l'ancienne Armorique. Les recherches de ce savant ont fixé la position des villes d'Ocismor, de Manathias de Tolente, l'étendue du pays des Agnotes, comprenant six petites peuplades ou cités.

Le rapporteur ajoute à cet exposé les découvertes qu'il a faites lui-même de plusieurs murailles romaines au château de Brest, qui ont échappé à M. de Kardannec ; elles se trouvent dans la partie inférieure des deux courtines qui confinent à la porte d'entrée du côté de la ville, et dans la partie inférieure de la tour carrée ou donjon, du château de Vitré ; il conteste l'origine romaine attribuée aux tours oblongues des fortifications de la ville ; de semblables tours se retrouvent au château de Fougères.

La commission centrale remercie M. de la Pylaie de cette intéressante communication, et l'invite à vouloir bien rédiger une note pour le comité du Bulletin.

M. Marcus, savant allemand, lit la seconde partie de son rapport sur l'histoire qu'il va publier, des colonies étrangères qui se sont fixées dans l'Abyssinie et le Sennaar depuis le 7^e siècle avant J.-C. jusqu'au 4^e siècle de l'ère chrétienne.

§ 2. *Admissions, Ouvrages offerts, etc.*

MEMBRE NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 octobre.

M. DESAGES, premier secrétaire de l'ambassade de France près la porte Ottomane.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 octobre.

Par M. Darby : *Darby's universal gazetteer, or a new geographical dictionary.* Philadelphia, 1827, 1 vol. in-8°. — *View of the United States, historical, geographical, and statistical; exhibiting, in a concis*

nient form the natural and artificial features of the several states, etc. by W^m Darby. Philadelphia, 1828, 1 vol. in-18. — *A geographical description of the state of Louisiana, the southern part of the state of Mississippi and territory of Alabama, etc. second edition*, by W^m Darby, New-York, 1827, 1 vol. in-8°.

Par M. Gide: *Nouvelles Annales des voyages*; cahier de septembre.

Par la Société de Seine-et-Oise: *Mémoires de cette société pour* 1829; 1 cahier in-8°.

Par la Société de l'Indre: XVIII^e cahier de ses *Éphémérides*, in-8°.

Séance du 16 octobre.

Par M. le lieutenant Alex. Burnes: *A Memoir and supplementary memoir of a map of the eastern branch of the Indus*, etc. Bombay, 1827, 1828, un cahier lithographié, in-f°.

Par MM. de Leuven et Ansart: *Journal des voyages*, cahier de septembre.

Par M. de Férusac: *Bulletin des Sciences géographiques*, cahier d'août.

Par M. Jullien: *Revue encyclopédique*, cahier de septembre.

Par M. Jouannin: *Revue des deux mondes*; cahiers d'août, septembre et octobre.

Par M. Rifaud: *Description des fouilles faites dans la butte Koum-Medinet-el-Farès*, 1 brochure in-8°.

Par les auteurs: Plusieurs numéros du *Globe*.

Par M. Blacque: Plusieurs numéros du *Courrier de Smyrne*.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Mappe de Saint-Michel-de-Murano, à Venise.

Bureau des Colonies, 13 novembre 1829.

Extrait d'une lettre de M. R. VV. Hay à M. Jomard, membre de l'Institut, conservateur du dépôt de Géographie à la bibliothèque du Roi, au sujet de la carte de Fra. Moro, de 1459, tirée de Saint-Michel-de-Murano à Venise.

..... Je vous transmets copie de la lettre que j'ai reçue de M. Barrow, qui répond aux divers points de la lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous le 28 octobre dernier. Je m'empresse de vous transmettre toutes les informations que je pourrai me procurer sur ce sujet.

Extrait d'une lettre de M. John Barrow à M. R. VV. Hay.

De l'Amirauté, 12 novembre 1829.

..... A l'égard de la grande mappe dont parle M. Jomard, elle est déposée au Muséum britannique; elle a été copiée avec le plus grand soin d'après l'original qui est peint sur la muraille de Saint-Michel-de-Murano, à Venise. La dépense a été supportée par les souscriptions de plusieurs voyageurs anglais distingués qui ensuite en ont fait hommage au Musée.

Je crois que le travail de la copie a coûté au moins 500 liv. sterling; ce travail était immense, toute la surface étant couverte et les villes très-correctement représentées. La date de cet ouvrage et le travail qu'il a exigé constituent, comme objet de curiosité, sa principale valeur.

Lettre de M. César Moreau à M. Jomard, membre de l'Institut.

Vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à recueillir des renseignements sur le planisphère qui se trouve à Londres, dans le Musée britannique (British Museum), et qui est une copie de la mappe dressée en 1459, et qui existe encore aujourd'hui dans le monastère de Saint-Michel-de-Murano, à Venise.

J'ai, dès mon arrivée à Londres, examiné avec le plus d'attention possible ce planisphère du monde connu avant 1459; il est circulaire, présente un diamètre de 6 pieds 7 pouces (mesure anglaise); l'Océan le circonscrit entièrement, Bagdad est au centre, les longitudes et les latitudes ne sont pas exprimées; plusieurs pays d'Europe sont projetés dans des proportions convenables; mais les parties orientales de l'Asie sont étrangement défigurées: au-delà d'Aire dans le Turkestan se trouve une ville nommée Tharsus, que l'auteur désigne comme résidence des Mages. La direction qu'il donne à l'Indus, au Gange et aux autres rivières d'Asie, décèle une complète ignorance; le cours des rivières semble avoir subi des altérations et subséquemment des corrections d'une main également inhabile. Les régions nord de l'Afrique sont couvertes de villes, dont plusieurs se trouvent comprises dans l'espace désigné aujourd'hui par *désert de Sahara*. Adjacente à la côte sud du continent d'Asie, mais séparée d'elle par un bras de mer, se trouve une grande île de forme triangulaire, nommée Diab, représentant-elle le Zanguébar de Marco-Polo ou Madagascar? c'est encore une question à résoudre. Différentes observations sont en marge; au cap Diab se trouve celle-ci: que personne ne l'avait encore doublé; mais dans un autre passage il est dit qu'en 1420, dans l'espace de quarante jours, un navire indien parcourut une distance de deux mille milles à l'ouest, et retourna en soixante-dix jours au cap. Ailleurs on ajoute que le navire fut entraîné deux mille milles par delà le cap de Sofala, vers l'est et le sud-ouest. On observe que les Portugais en 1459 naviguèrent au-delà du détroit de Gibraltar, une distance de deux mille milles; assertion d'après laquelle l'auteur

de l'observation infère que la mer qui entoure les parties sud et sud-ouest du monde est navigable, et que la mer indienne est un océan, et non un lac; plusieurs autres remarques curieuses sont insérées dans cette carte, mais on croit que quelques-unes datent d'une époque plus récente. Les coins de la carte sont occupés par quatre petits cercles qui représentent 1° le système de Ptolémée et les sphères; 2° l'influence lunaire sur les marées; 3° les cercles tracés sur le globe terrestre; et 4° l'image de nos premiers pères chassés du paradis terrestre, dans lequel on n'a point omis les quatre fleuves dont parle l'Écriture.

La mappemonde originale qui se trouve à Venise est dans un état de conservation si parfait, que les caractères en sont encore presque partout lisibles, et le témoignage de tous les Vénitiens sur la fidélité de la copie actuellement à Londres sont également de nature à satisfaire. Le texte était écrit en caractères gothiques, et abondait en abréviations; c'est M. Frazer qui l'a éclairci et l'a transcrit en caractères d'une forme moderne, ce qui en rend l'examen beaucoup plus agréable à la vue, et en facilite singulièrement l'intelligence. Son travail lui fait beaucoup d'honneur.

Lorsque la mappemonde en question fut signalée par des voyageurs anglais, d'après ce qu'ils écrivirent de Venise à Londres, une souscription fut ouverte pour en faire lever une copie; les souscripteurs désirant vivement de l'obtenir, d'abord à cause de l'occasion qu'elle offrait d'examiner si cette carte était bien la même que celle que Ramusio avait décrite dans la préface qu'il annexa à la collection des voyages de Marco-Polo; 2° pour établir l'authenticité de la carte elle-même, et son existence antérieure aux voyages de Diaz et de Gama; 3° pour déterminer l'étendue des connaissances qu'elle exprime sur la géographie de l'Afrique méridionale. C'est en 1807, Monsieur, que les souscripteurs ont reçu cette carte à Londres, et d'un consentement unanime, ils en ont fait hommage au British Museum.

L'auteur de cette célèbre production se nommait Fra. Moro,

elle a paru en 1459, mais on ignore le nombre d'années qu'a exigé sa confection.

Signé C. MOREAU.

SUISSE. — *Affaissemens de terrains dans le canton de Vaud.*

Plusieurs journaux ont parlé d'un phénomène fort extraordinaire qui a eu lieu, jeudi 15 octobre, sur le versant occidental du mont de Blonay; un pâturage banal, dit aux Allemands, appartenant à la commune de Saint-Légier, s'est tout à coup affaissé à une profondeur de 8 à 15 pieds dans une étendue d'environ 300 pieds jusqu'aux bords de la Veveysse. Un chalet neuf de 80 vaches, bâti sur ce sol, s'est enfoncé avec lui sans être endommagé. Des racines de sapin ont été déchirées, et néanmoins les arbres sont restés debout. Le terrain n'a point glissé, il s'est abaissé sur place.

Le même jour, sur le versant oriental, le chemin des bains de Lalliaz au-dessus du Signal, a été bouleversé sur une étendue de dix minutes. Des crevasses et des sillons de 15, 20 jusqu'à 30 pieds se sont formés; trois chalets ont été partagés; dans l'écurie de l'un d'eux il y a un enfoncement de cinq pieds. Les sillons s'étendent jusqu'à la baie de Clarens, sans que le terrain ait glissé. Un agriculteur, conduisant ses vaches à l'abreuvoir, sortait de l'un de ces chalets; il n'a eu que le temps de fuir, en voyant cet effroyable bouleversement.

Voici quelques passages d'un rapport fait à ce sujet à la société cantonale des sciences naturelles de Lausanne, par M. le professeur Mercanton, qui s'est rendu sur le lieu de l'un de ces bouleversemens.

» A peu de distance du lieu désigné sous le nom de *Signal*, se trouve un beau pâturage. Cet espace est borné au nord par la forêt de Franey, à l'est et au sud par le ruisseau du mont Croset, à l'ouest par le ruisseau du Champ Lovet.

» Sa forme est sensiblement parabolique ; les deux ruisseaux dont nous venons d'indiquer les noms seraient la courbe. Le terrain, qui est incliné de 20 à 25 degrés, présente quelques accidens. Cinq chalets se trouvent sur différens points de cet espace. Les travaux de la campagne ayant été interrompus par les pluies continuelles, les propriétaires de ces chalets s'étaient retirés dans le village voisin (Tercier), à l'exception de deux seulement.

» Ce fut le 15 octobre, à cinq heures du soir, le plus jeune d'entre eux vit le terrain situé à une petite distance de son habitation s'entr'ouvrir, et peu après s'affaisser. Effrayé, il appela son compagnon, qui partagea ses craintes, et ils abandonnèrent aussitôt des lieux qu'ils devaient regarder comme dangereux.

» Arrivés à Tercier, ils racontèrent ce qu'ils avaient vu. Le lendemain, dès l'aube du jour, les personnes intéressées s'acheminèrent avec inquiétude vers leurs propriétés, dont l'état déplorable excita vivement leur étonnement; là, des crevasses de 2 à 15 pouces de largeur, 4 à 7 pieds de profondeur, sur une longueur de 30 à 40 pieds; ici, des *éboulemens* qui laissaient tout le terrain à découvert sur une hauteur de plus de 15 pieds, et partout des *affaissemens* plus ou moins considérables. On se représente facilement quelle dut être, au premier instant, la surprise de ces personnes, en voyant la terre, imbibée d'eau et fraîchement remuée, céder sous leurs pas; elles durent croire que la cause à laquelle devaient être attribués ces bouleversemens agissait encore. Cependant le terrain non déplacé, sans être ferme, présentait assez de solidité pour que ces personnes pussent arriver à leurs chalets, qui se trouvèrent tous plus ou moins endommagés. Le chalet neuf était enfoncé de 3 pieds. Le terrain, ainsi bouleversé, peut avoir de 3 à 400 pieds de longueur sur une largeur moyenne de 3 à 400 pieds.

» Les premières crevasses se trouvent en dessous de la forêt de Franey; elles sont à des distances inégales; nous en avons compté plus de trente: leur direction est généralement de l'est à l'ouest;

l'autres, en moins grand nombre, sont parallèles aux ruisseaux. Ces dernières ne sont pas toutes renfermées dans l'espace compris entre ces deux limites, elles s'étendent au-delà.

« Après avoir examiné l'ensemble des mouvemens que présentait le terrain, nous croyons pouvoir attribuer à l'action des eaux *seulement* la cause de ces changemens remarquables.

» D'abord en considérant l'augmentation de poids qui doit résulter de la pénétration des eaux dans le sol, on explique facilement les *éboulemens* qui, du reste, n'auraient pas fixé l'attention publique sans les autres circonstances qui les ont accompagnés; mais l'action seule de la pesanteur ne suffit pas pour expliquer la formation de toutes les *crevasses*, surtout de celles qui se trouvent dans les parties les moins inclinées du sol, et qui, par cette raison, sont à distance des *éboulemens*: elle ne suffit pas non plus pour expliquer les affaissemens qui ont lieu sur presque toutes les parties du terrain.

» D'un autre côté, nous nous sommes convaincus que les terres détachées et celles qui ont été affaissées n'ont été transportées nulle part.

» Que sont-elles donc devenues ces terres que l'on peut évaluer à quelques milles pieds cubes? Ont-elles rempli des vides qui existaient au-dessous de la surface? Quoique la chaîne à laquelle se rattache la montagne de Blonay soit principalement formée de calcaire alpin, et qu'ainsi l'on puisse supposer l'existence de quelques cavernes dans l'intérieur de cette montagne (telle qu'il s'en trouve dans les rochers de Vaies), nous ne pensons pas, d'après la configuration du sol, que cette hypothèse soit admissible. Il nous paraît plus probable que ces vides sont dus à l'action des eaux de quelques sources, qui, en pénétrant dans l'intérieur des terres, et en traversant probablement des bancs de gravier, auraient entraîné peu à peu assez de terre pour former des excavations qui auraient été remplies en tout ou en partie par les masses affaissées.

» Cette supposition acquiert un grand degré de vraisemblance, car il existe, dans la partie supérieure du terrain, plusieurs sources dont les eaux se perdent dans le sein de la montagne ; la plus abondante est la fontaine des sources des monts de Fayod ; et, de plus, on voit, dans les parties éboulées, des filets d'eau suinter à travers la masse.

» Ce ne serait pas la première fois que de petites causes agissant à la longue eussent partout produit d'aussi grands résultats.

» Nous devons, au reste, ajouter que dans la partie du terrain mise à nu par les éboulemens, nous avons reconnu que l'argile qui compose le sol de cette partie de la montagne formait une couche de plus de six pieds. »

Zoar ou l'harmonie de Bäumler (colonie allemande aux États-Unis ¹).

Il se forma au commencement de ce siècle, dans le royaume de Wurtemberg, une secte de Séparatistes qui adopta le principe des Quakers, de ne rendre les honneurs qu'à Dieu seul : les membres se tutoyaient et ne tiraient leur chapeau à personne, pas même au roi. Ces pratiques et d'autres du même genre leur attirèrent des persécutions, et environ deux cents d'entre eux, sous la conduite d'un homme appelé Bäumler, quittèrent Heilbronn en avril 1817. Ils arrivèrent au mois d'août à Philadelphie, où ils furent accueillis, surtout par les Quakers avec lesquels ils s'accordaient sur certains articles de croyance. On leur offrit une étendue de terrain de 5000 arpens près d'Ohio ; ils l'achetèrent à raison de trois écus l'arpent, et y élevèrent un village qui reçut le nom de Zoar. Cette colonie se compose de cent quatre-vingts membres, dont les deux tiers sont des femmes. Bäumler est toujours à la tête de sa colonie, et chaque matin il donne ses ordres pour l'emploi de

(1) Située à 12 milles de Canton.

la journée. Il a sous lui trois directeurs, qui sont élus d'après leur rang ; il y a aussi des inspectrices. Il règne au milieu d'eux l'ordre le plus strict et la pureté la plus parfaite. Les maisons sont, pour la plupart, entassées les unes sur les autres, et bâties de troncs d'arbres joints avec du mortier ; mais les constructions récentes sont en planches et couvertes de tuiles. L'habitation du chef de la colonie a des cloisons, mais du reste elle est construite sans prétention ; lui et les siens sont habillés plus simplement encore que les Harmonites : les hommes sont vêtus en toute saison, et même les dimanches, de vestes d'été bleues, et ont la tête couverte de petits chapeaux de paille. Tous les dimanches Bäumlér prêche le matin ces sectaires qui n'admettent point les sacremens extérieurs ; ils disent que le baptême doit être de feu, c'est-à-dire administré par le Saint-Esprit, et qu'on doit communier dans sa conscience : ils pensent, avec saint Paul, qu'il est bon de se marier, et meilleur de rester libre. Il ne s'est fait jusqu'ici parmi eux que deux mariages, dans chacun desquels il n'y a eu qu'un enfant. Ils reçoivent néanmoins des familles avec des enfans. Tous les biens de la colonie sont en commun ; l'état des affaires est très-florissant : ils consomment presque tout ce qu'ils fabriquent, cependant ils vendent assez de toile.

Voici quels sont les objets remarquables de cette colonie : après les beaux jardins qui entourent la demeure de Bäumlér, on remarque la machine à battre le blé, la nouvelle brasserie et la distillerie d'eau-de-vie de grains, avec ses celliers voûtés, la tuilerie, la petite manufacture de laine, la boulangerie. Il y a aussi des moulins à blé, à huile, à plâtre, à scie ; une machine à carder la laine, un fouloir et des étables à vaches, construites avec des troncs d'arbres. Cette colonie possède environ 80 vaches ; elle n'a point de porcs. Deux côteaux sont couverts de vignes, dont les produits augmentent chaque année.

S. M.

Tableau statistique de la population, des richesses et contributions de la province de Cercado, département de Lima.

Cette province a, en longueur, treize lieues du nord au sud, et huit environ de largeur. Elle est bornée au nord par la province de Chancay, au nord-est par celle de Canta, à l'est par celle d'Huarochiri, au sud par celle de Cañete et à l'ouest par la mer du Sud. Sa température est agréable, la chaleur et le froid y sont modérés, mais elle n'est pas très-salubre. On n'y éprouve ni de grandes tempêtes ni des vents violens, mais il y a de fréquentes et fortes secousses de tremblemens de terre. Il n'y pleut que pendant l'hiver, et la pluie, qui est très-fine, y porte le nom de *Garna*; c'est pourquoi les maisons n'y ont pas besoin de tuiles ni d'ardoises, et ne sont recouvertes que par quelques bois minces liés par un léger torchis. La température est à peu près la même sur toute la côte. Tout son territoire, qui est très-fertile, abonde en fruits et en grains de diverses espèces. On y cultive particulièrement l'*alfala* pour la nourriture des animaux domestiques et dont il se fait à Lima une grande consommation. Il y a beaucoup de plantations de cannes, dont on retire une grande quantité de sucre, ainsi que du miel, dont on fait une boisson nommée *huarapo*, ainsi que du maïs, dont on prépare la *chicha*, autre boisson très en usage parmi tous les indigènes du Pérou.

Les rivières qui arrosent ce pays sont celles de Lima et de Lurin, qui descendent de la province d'Huarochiri, de celle de la Carabaillo et celle de la Canta. Elles ont peu d'eau, excepté en décembre, janvier et février, où elles sont grossies par les pluies qui descendent des montagnes.

Outre les cures de la capitale et de son arrondissement, il y en a dans le district sept autres, qui sont celle de Lurin avec une annexe au village de Pachacamac; celle du village de Purco avec une annexe à Chorillos; celle du village de la Magdalena avec une annexe à Miraflores; celle de Lurigancho avec une annexe à Hua-

chipa ; celle d'Ate avec une annexe à Rinconada ; celle de Carabaillo avec une annexe à Ancon ; celle de San-Jose de Bella Vista, établie depuis le tremblement de terre du 28 octobre 1746, époque de l'inondation du village et du poste de Callao, à un quart de lieue de la cure qui y existait, où l'on a élevé, pour la défense de la baie, la forteresse de l'Indépendance. C'est dans cette baie, protégée au sud-ouest par une île stérile, nommée San Lorenzo, que l'on construit tous les navires destinés au commerce avec l'Amérique, l'Europe, et toutes les parties du monde.

Population.

Habitans de l'intérieur de la cité de Lima, de toutes couleurs, y compris les esclaves.	50,000
Indigènes du faubourg de la ville.	2,519
Gens de couleur de ces faubourgs.	698
Gens de couleur des maisons de campagne.	477
Esclaves qui en dépendent.	4,602
Total de la population.	58,296
Population en l'année 1793	62,910
Diminution de la population.	4,614

L'étendue de cette province est de 78 lieues carrées, ce qui donne pour chacune environ 748 habitans.

Richesses.

	Dollars.
Produits de l'industrie.	1,929,200
Produits territoriaux.	1,111,596
Total.	3,040,796
Capitation de la province et des faubourgs. . .	602,266
Id. des Indigènes.	113,600
Produit net annuel des arts, de l'agriculture et du commerce.	3,756,633
Ce qui donne par lieue carrée.	47,619

Contributions.

Industrie annuelle de la cité., à 3 p.0/0. . . dollars	57,876,1 ¹ / ₂
Revenu foncier de la capitale par an	33,347,3 ¹ / ₂
Capitation des villages de la province.	18,068,5 ¹ / ₂
<i>Id.</i> des Indigènes..	3,408,4 ¹ / ₂
Total pour l'année.	<u>112,700,4 ¹/₂</u>
Frais d'enregistrement et de recouvrement	
7 ¹ / ₂ p. 0/0.	8,114,3 ¹ / ₂
Produit net annuel des fonds publics.	<u>104,586,3 ¹/₂</u>

Contributions indirectes.

Trois pour cent sur les consommations des marchandises européennes.

On perçoit aussi un droit sur les productions des états de l'Amérique et sur le papier marqué employé dans les affaires judiciaires.

Note. L'estimation des productions de cette province est fixée si bas, qu'on peut bien, sans crainte d'erreur, l'augmenter d'un pour cent, et la contribution de ¹/₂ pour cent sur le produit net.

Il résulte de ce tableau que chaque lieue carrée de cette province a 748 individus, et produit annuellement 47,619 pesos.

Extrait de la Prensa Peruana ou Presse du Pérou. **VV.**

Exploitation du diamant au Brésil (1).

Le district du diamant (*demarcacão diamantina*) est une espèce de sanctuaire dans lequel on ne pénètre que très-difficilement. Il est entouré d'un cordon de piquets de dragons, placés à une distance de 5 à 6 milles l'un de l'autre, qui ne laissent ni entrer ni sortir personne sans une autorisation spéciale de l'intendant général de la province qui réside à Tejuco. En sortant du district,

(1) On vient de découvrir sur le versant européen de l'Oural une mine de diamans. Les premiers essais qui ont été faits dans un lavage d'or situé à 25 verst au N.-E. de la fonderie de Bisserssh, et à 250 environ de Perm, ont déjà produit 7 diamans. C'est d'après les conseils de M. de Humboldt que ces recherches ont été entreprises. **S. M.**

tout individu, soit étranger, soit habitant, est fouillé de la manière la plus rigoureuse ; on ne visite pas seulement ses effets et ses vêtements, mais encore sa personne, ainsi que ses chevaux ou ses mulets ; les gardiens de la frontière sont même autorisés à retenir les voyageurs pendant vingt-quatre heures, s'ils les soupçonnent d'avoir avalé des diamans.

La ville de *Saint Antonio de Jejugo*, est située dans une des contrées les plus fertiles et des plus riantes du Brésil ; elle est le chef-lieu du district des diamans, ainsi que la résidence de l'intendant-général et de la *Junta diamantina*, composée du procureur fiscal de la couronne, de deux caissiers, d'un inspecteur-général et d'un teneur de livres. Un détachement du régiment des dragons de Minas, qui y tient garnison, fournit les hommes nécessaires pour garder les frontières et pour exécuter les ordres de la *Junta* : la population de la ville est de 6,000 âmes.

Tejuco doit sa prospérité à l'exploitation des diamans. Ce fut au 18^e siècle qu'on trouva dans ce district des pierres brillantes, auxquelles d'abord on attacha peu de valeur, et dont un agent du gouvernement qui avait vu à Goa des diamans bruts reconnut le premier l'identité avec les diamans de l'Inde. Après différens essais infructueux d'exploitation, de capitation et de fermage, mis en usage de 1530 à 1772, le roi de Portugal, résolut en 1772, de charger exclusivement une administration royale de l'extraction des diamans. Le marquis de Pombal se réserva la surveillance suprême de cet établissement, et nomma trois directeurs résidant à Lisbonne, trois administrateurs résidant au Brésil, et un intendant-général du district revêtu des pouvoirs les plus étendus. La direction de tous les travaux nécessaires pour l'extraction des diamans, l'administration de la justice et celle de la police furent confiées à ce dernier ; il fut autorisé à expulser du district tout habitant sur un simple soupçon, et à confisquer même ses biens, si l'on trouvait chez lui un seul diamant ; assisté par la *Junta diamantina*, qu'il lui est subordonnée, il devait juger sans appel au civil et au criminel.

Lors de l'établissement de ce nouvel ordre de choses , on fit le recensement des habitans du district ; tout individu qui ne pouvait justifier de son origine fut renvoyé, et s'il s'avisait de s'y introduire furtivement, il encourait, pour la première fois, la peine d'une amende et de six mois de prison ; et en cas de récidive, la déportation sur la côte d'Engola pour le terme de six ans. Les esclaves même furent enregistrés et soumis à une surveillance sévère : si l'on découvrait un esclave qui ne se trouvait point inscrit sur les registres, le maître auquel il appartenait était condamné à la déportation pour trois ans, et en cas de récidive, pour dix ans ; la même peine était prononcée contre le maître dont l'esclave se hasardait à rechercher des diamans. Toutes ces ordonnances, qui avaient pour objet d'assurer au roi l'exploitation exclusive des diamans, subsistaient encore en 1817. et 1820 époque où MM. Spix et Martius visitèrent le district de Tejuco.

C'est dans les galets ou graviers des rivières que l'on trouve les diamans ; et le travail nécessaire pour les en extraire se fait par des esclaves appartenant à des particuliers, auxquels le gouvernement paie par semaine un loyer de deux à quatre francs pour chaque esclave. Comme les lieux où l'on travaille sont souvent éloignés de toute habitation et dans des contrées incultes, ces esclaves se construisent de petites cabanes de joncs ; et la *Junta diamantina*, chargée de leur entretien, leur fournit chaque semaine les vivres nécessaires. Le nombre des esclaves employés à cette exploitation a beaucoup varié ; en 1775 il s'élevait à cinq mille ; il a constamment diminué depuis ce temps ; et en 1818 il n'était plus que d'un millier. Pour encourager les nègres au travail, on leur fait de petits cadeaux chaque fois qu'ils trouvent une pierre un peu considérable : celui qui trouve un diamant pesant au-delà de 17 et demie quilats ou carats est racheté par l'administration et mis en liberté ; si la valeur du diamant est inférieure au prix de l'esclave racheté, celui-ci est tenu de travailler encore pour l'administration jusqu'à ce qu'il soit complètement libéré ; si, au contraire, la valeur du diamant

dépasse le prix , il reçoit , outre sa liberté , une somme d'argent qui lui sert à s'établir.

Les esclaves sont surveillés par des *feitores* ou inspecteurs , qui sont pour la plupart des blancs , et dont l'emploi consiste à faire travailler les nègres , à veiller à ce qu'ils leur remettent fidèlement les diamans qu'ils trouvent , et à les empêcher de se livrer à des excès les jours de fête. D'autres inspecteurs supérieurs sont chargés de contrôler les *feitores* et de recevoir les diamans trouvés , qu'ils mettent dans une ceinture autour de leur corps , jusqu'au moment où ils les portent à Tejuco ; ils dirigent de même les travaux nécessaires pour retirer des rivières le *cascalho* ou galet , qui renferme les diamans.

Malgré toutes ces précautions , il se fait une contrebande très-considérable de diamans au détriment de la couronne. Des chercheurs de diamans qu'on appelle *grimpeiros* , fouillent furtivement les galets des rivières et des ruisseaux éloignés des établissemens royaux ; quelquefois même ils poussent la hardiesse jusqu'à enlever des galets entassés près des *serviços* ou lavoirs de la couronne : ce sont à l'ordinaire des nègres marrons ; qui ont établi leur demeure au milieu de rochers ou de ravins inaccessibles. Les esclaves employés par l'administration de leur côté emploient mille ruses pour soustraire des diamans , et y réussissent fréquemment. Sous les yeux des inspecteurs ils savent les cacher entre les doigts des pieds , dans les oreilles , dans la bouche , dans les cheveux ; quelquefois même il les avalent. Ce sont encore les nègres qui se chargent de faire sortir du district les diamans volés , et quelle que soit la vigilance des soldats qui en gardent les frontières , ces hommes rusés , qui connaissent tous les sentiers , trouvent moyen de les franchir. Une fois hors du district , ils trouvent facilement des acheteurs , qui cachent les diamans dans les balles de coton ou d'autres marchandises , et les expédient à leurs correspondans à Rio-Janeiro ou à Bahia.

Voici comment se fait l'opération du lavage des diamans :

Lorsque l'on a retiré du lit d'une rivière où l'on espère en trouver une certaine quantité de galet ou de gravier (*cascalho*) et qu'on l'a entassé en monceau, on fait creuser un fossé d'environ deux pieds de profondeur, et l'on y fait arriver de l'eau. Les nègres chargés d'examiner le *cascalho*, se mettent sur un banc placé dans ce fossé : chaque esclave a une jatte de bois d'environ quinze pouces de diamètre, qu'il remplit de *cascalho*. Il en ôte d'abord les plus grosses pierres ; puis il plonge la jatte dans l'eau, la remue fortement et en enlève tout le gravier jusqu'à ce qu'il ne reste au fond que du sable. S'il aperçoit dans ce sable une pierre brillante il la saisit avec le pouce et l'index, se lève de son siège, et va la déposer dans un petit vase rempli d'eau claire et placé sur un tabouret devant les inspecteurs. Quand il a achevé son examen, il renverse la jatte, étend les bras et écarte les doigts pour montrer qu'il n'a rien gardé, puis il va de nouveau remplir sa jatte de *cascalho*, et recommence la même opération. Pendant tout ce temps les feitores ou inspecteurs, assis en face des nègres à une distance de douze pieds environ, suivent des yeux leurs mouvemens, afin d'empêcher toute fraude.

Tous les soirs les *feitores* remettent les diamans trouvés aux *administradores*, qui habitent ordinairement dans le voisinage des principaux *serviços* ou lavoirs. Une fois par semaine ces derniers portent le produit du lavage à Tejuco, où la *Junta da Extração* les examine, les pèse et les enregistre. On les divise en douze classes (*ltoes*) suivant leur poids et leur grosseur ; on ne compte que ceux qui appartiennent aux trois premières classes et qui pèsent au moins trois carats ; quant aux diamans des neuf autres classes, on se contente de les peser. Une fois par an la *Junta* s'assemble pour examiner à fond la récolte de toute l'année ; après qu'un procès-verbal en a été dressé, les diamans sont renfermés dans une cassette à deux serrures, dont l'intendant-général et le procureur fiscal de la couronne ont les clefs ; ensuite la cassette et le procès-verbal sont confiés à un détachement de dragons pour les porter au gouverneur de Villa-Ricca à Rio-Janeiro.

Les rivières qui de tout temps ont fourni le plus de diamans

sont le *Rio Jequetinhonha*, et le *Rio Pardo*. Le premier prend son origine dans le *Serra do Gaviao*, au sud-est de Tejuco, passe près de cette ville, se dirige ensuite vers le nord-ouest en traversant les grandes forêts qui bordent la côte et se jette dans la mer près de Porto-Seguro, après avoir pris le nom de *Rio Belmonte*; c'est dans le lit de cette rivière qu'on a trouvé les plus beaux diamans. Le *Rio Pardo* a sa source près de la frontière occidentale du district, se dirige au nord-ouest et se jette dans le Rio das Velhas. Outre ces deux rivières, il se trouve dans le district de Tejuco une foule de ruisseaux qui charrient des diamans; pour les en extraire, on détourne souvent le cours de leurs eaux afin de mettre le lit à sec.

Il résulte de documens officiels que le poids de tous les diamans qu'a fourni le district de Tejuco, depuis 1772 jusqu'à 1818, s'élève à 1,298,073 carats.

Ces détails sont extraits du *Voyage au Brésil* de MM. Spix et de Martius. *Munich*, 1828. S. M.

STATISTIQUE GÉNÉRALE.—*Évaluation de la somme des produits du sol et de toutes les industries en France, avec la fixation de la quotité moyenne qui en revient à chacun des membres de la communauté :*

Revenu net de toutes les propriétés financières.	1,531,508,000 fr.
Excédant du produit brut, ou revenu de tous les agens de la culture, y compris les produits immédiats; tels que chevaux, bestiaux, laines, laitages, etc.	3,118,770,000
Revenus, salaires ou bénéfices de tous les agens du commerce et de l'industrie, y compris toutes les professions, autres que celles salariées par le gouvernement.	1,746,511,000
Total des revenus généraux, avant le prélèvement de l'impôt, des octrois, etc.	6,396,789,000
Supputation de la population du royaume au 1 ^{er} janvier 1819.	32,252,000 ames (1).

(1) La population officielle du royaume par département est de 31,845,428. (Ordonnance du Roi du 15 mars 1827.) S. M.

La somme totale des revenus, répartie sur le chiffre de la population, donnerait donc pour chaque individu 198 fr. 33 cent. par an, ou 0 fr. 54 cent. 6 dixièmes par jour, si tous les revenus n'étaient point soumis au prélèvement des impôts. Cette somme n'étant pas également répartie, on peut, pour représenter toutes les nuances de richesse ou de misère, diviser la population en douze classes, dont les six premières ne comprennent que 2,252,000 individus, et les six autres 30 millions, savoir :

Classes.	Nombre d'individus.	Revenu total.	Par tête.	Par tête et par jour.
1	152,000	608,000,000	4,000	10 f 96 ^c
2	150,000	375,000,000	2,500	6 85
3	150,000	150,000,000	1,000	2 74
4	400,000	240,000,000	600	1 64
5	400,000	160,000,000	400	1 10
6	1,000,000	350,000,000	350	0 96
7	2,000,000	600,000,000	300	0 82
8	2,000,000	500,000,000	250	0 69
9	3,500,000	700,000,000	200	0 55
10	7,500,000	1,125,000,000	150	0 41
11	7,500,000	900,000,000	120	0 33
12	7,500,000	688,789,000	91 84 ^c	0 25
	32,252,000	6,396,789,000		

Il résulte de ce tableau, que les 22,500,000 de nos compatriotes qui forment les trois dernières classes sont réduits à pourvoir à toutes les nécessités de la vie avec huit sous, six sous et demi et cinq sous par jour. On en concevrait difficilement la possibilité, s'il n'était prouvé que sept millions et demi de Français ne mangent que peu ou point de pain ; que l'orge, le seigle, la bouillie de sarrasin, les châtaignes, les légumes secs, une médiocre quantité

de pommes de terre et de l'eau, sont les seuls moyens d'existence de cette partie de la population, qui est aussi réduite à se chauffer de chaume et de bruyère. Dans le cas de disette extrême comme en 1817, la charité publique, et au printemps, la pâture des animaux sont les dernières ressources de cette multitude d'infortunés, dont les plus robustes résistent seuls à tant de privations.

En fixant le strict nécessaire à 0 fr. 50 cent. par jour et par individu, il manquerait 1,400,529,00 fr. au revenu actuel de la totalité de la population..... (*Extrait d'un Journal quotidien.*)

Expédition scientifique dans les provinces asiatiques nouvellement conquises par la Russie.

Un bibliothécaire impérial a été envoyé au mois de septembre dernier avec plusieurs dessinateurs et naturalistes, dans les pays turcs conquis par l'armée russe pendant la dernière guerre, à l'effet de recueillir des documens géographiques et de copier les inscriptions et monumens les plus remarquables. Déjà l'hiver dernier un antiquaire avait été envoyé à Odessa pour rechercher les antiquités sur tout le littoral du Danube jusqu'à Sizeboli. S. M.

De la navigation du Tage etc., et des nouvelles routes de communication intérieure du royaume d'Espagne.

Les travaux pour rendre le Tage navigable jusqu'à Aranguez, ceux des canaux d'Aragon et de la Seu-d'Urgel, les nouvelles routes de communication intérieure du royaume d'Espagne, se poursuivent avec une activité soutenue par les soins et sous les ordres de M. Ballesteros, ministre des finances, et de Salmond, ministre des affaires étrangères.

ERRATA DU N° 78.

Page 166, ligne 8, au lieu de *Moryan*, lisez *Morgan*.

— 182, note, au lieu de 500 *toises*, lisez 2,500.

— 196, ligne 12, après *côte* ajoutez *-est*.

— 200, ligne 5, 2^e colonne, au lieu de 200,000 lisez $\frac{1}{200.000}^e$.

Traité de paix signé à Andrinople, entre la Russie et la Turquie (1).

Au nom du Dieu tout-puissant : S. M. I. le très-haut et très-puissant empereur et autocrate de toutes les Russies ; et Sa Hautesse, le très haut et très-puissant empereur des Ottomans, animés d'un désir égal de mettre un terme aux calamités de la guerre, et d'établir sur des bases solides et immuables la paix, l'amitié et la bonne harmonie entre leurs empires, ont résolu, d'un commun accord, de confier cette œuvre salutaire à.... (*Suivent les noms et les titres des différens plénipotentiaires des deux puissances.*)

ART. 1^{er}. Toute l'inimitié et tous les différends qui ont existé jusqu'à présent entre les deux empires cesseront dès aujourd'hui sur terre comme sur mer, et il y aura paix, amitié et bonne intelligence perpétuelles entre S. M. l'empereur et padischah de toutes les Russies, et S. H. le padischah des Ottomans, leurs héritiers et successeurs au trône, ainsi qu'entre leurs empires respectifs. Les deux hautes parties contractantes appliqueront leur attention particulière à prévenir tout ce qui pourrait faire naître la méintelligence entre leurs sujets respectifs. Elles exécuteront scrupuleusement toutes les conditions du présent traité de paix, et veilleront en même temps à ce qu'elles ne soient enfreintes en aucune manière, directement ou indirectement.

II. S. M. l'empereur et padischah de toutes les Russies, voulant donner à S. H. l'empereur et padischah des Ottomans un gage de la sincérité de ses dispositions amicales, rend à la Sublime Porte la principauté de la Moldavie avec toutes les frontières qu'elle possédait avant le commencement de la guerre à laquelle le présent traité met fin.

S. M. I. rend aussi la principauté de Valachie, le Banat de Crajova, la Bulgarie et la contrée de Dobridjge, depuis le Danube jusqu'à la mer, y compris Sirlistrie, Hirsova, Matzia, Isakga, Toulza, Babadaz, Bazardjik, Varna, Pravadj et autres villes, bourgs et villages qui y sont contenus ; toute l'étendue du Balkan, depuis Emineh-Bournon jusqu'à Kazan, et toute la contrée depuis le Balkan jusqu'à la mer, avec Selimne, Samboli, Aïdos, Karnabat, Misenovica, Akchioli, Bourgas, Sizeboli, Kirt-Klissé, la ville d'Andrinople, Lale-Bourgas et toutes les villes, bourgs et villages, et en général toutes les places que les troupes russes ont occupées dans la Romélie.

III. Le Pruth continuera à former la limite des deux empires, depuis le point où cette rivière touche au territoire de la Moldavie jusqu'à sa jonction avec le Danube. Depuis cet endroit, la ligne-frontière suivra le cours du Desele jusqu'à la bouche du Saint-Georges, de telle sorte qu'elle laisse toutes les îles fermées par les différens bras de cette rivière, en la possession de la Russie ; la rive droite demeurera, comme auparavant, en la possession de la Porte Ottomane. Néanmoins il est convenu que cette rive droite restera inhabitée depuis le point où le bras du Saint-Georges se sépare de celui du Souliai, jusqu'à une distance de deux lieues de la rivière, et que nul établissement d'aucune espèce ne sera formé sur cette rivière ni sur les îles qui resteront soumises à la cour de Russie, et dans lesquelles, à l'exception des quarantaines qui pourront y être établies, il ne sera permis de former aucun autre établissement, ni de construire aucune

(1) Le Bulletin de la Société étant destiné par sa nature à faire connaître tous les changemens qui interviennent dans les connaissances qui se lient immédiatement à la géographie, nous croyons remplir les intentions de nos lecteurs en y donnant désormais les pièces officielles qui ont pour but de signaler les variations survenues dans l'état politique du territoire de chaque empire, c'est-à-dire les traités ou au moins les articles des traités qui concernent les limites et changemens territoriaux. En conséquence nous insérer aujourd'hui dans le Bulletin le texte du traité d'Andrinople entre les Turcs et les Russes, et nous nous proposons d'introduire dans ce Recueil toutes les pièces de ce genre que nous pourrions nous procurer à l'avenir en remontant même, autant qu'il nous sera possible, jusqu'à l'année 1814, époque où presque toute la politique du monde a pris une assiette nouvelle.

nouvelle fortification. Les vaisseaux marchands des puissances auront la liberté de naviguer sur le Danube, dans tout son cours ; et ceux qui portent le pavillon ottoman pourront entrer librement dans les bouches du Keli et du Soulini ; celles du Saint-Georges restant communes aux vaisseaux de guerre et aux marchands des deux puissances contractantes. Mais les vaisseaux de guerre russes qui remonteront le Danube n'iront point au-delà du point de jonction de ce fleuve avec le Pruth.

IV. La Géorgie, l'Iméritie, la Mingrélie, le Gouriel, et plusieurs autres provinces du Caucase ayant été, depuis un grand nombre d'années, unies à perpétuité à l'empire de Russie, et cet empire ayant, en outre, par le traité conclu avec la Perse à Tourkmanchai le 10 février 1828, acquis les Khanats d'Erivan et de Nakchivan, les deux hautes puissances contractantes ont reconnu la nécessité d'établir entre leurs états respectifs, sur toute l'étendue de cette ligne, une frontière bien déterminée, capable de prévenir toute future discussion. Elles ont également pris en considération les moyens propres à opposer des obstacles insurmontables aux incursions et aux déprédations commises jusqu'à présent par les tribus des environs, et qui ont si souvent compromis les relations d'amitié et de bonne intelligence entre les deux empires. En conséquence, il a été convenu que l'on considérerait désormais comme la frontière entre les territoires de la cour impériale de Russie, et ceux de la Sublime Porte ottomane en Asie, la ligne qui, en suivant la limite actuelle du Gouriel, depuis la mer Noire, remonte jusqu'aux frontières de l'Iméritie, et de là dans la direction la plus droite, jusqu'au point où les frontières des pachaliks d'Akhaltzik et de Kars rencontrent celles de la Géorgie, laissant de cette manière au nord et dans l'intérieur de cette ligne la ville d'Akhaltzik et le fort de Knallnalick à une distance d'environ deux heures.

Toutes les contrées situées au sud et à l'ouest de cette ligne de démarcation vers les pachaliks de Kars et de Trébi-

zonde, ainsi que la majeure partie du pachalick d'Akhaltzik, resteront à perpétuité sous la domination de la Sublime Porte, tandis que ceux qui sont situés au nord et à l'est de ladite ligne vers la Géorgie, l'Iméritie et le Gouriel, ainsi que tout le littoral de la mer Noire, depuis la bouche du Kouben, jusqu'au port Saint-Nicolas inclusivement, resteront à perpétuité sous la domination de l'empereur de Russie. En conséquence, la cour impériale de Russie abandonne et rend à la Sublime Porte le reste du pachalik d'Akhaltzik, la ville et le pachalik de Kars, la ville et le pachalik de Bayazid, la ville et le pachalik d'Erzeroum, ainsi que toutes les places occupées par les troupes russes, et qui se trouvent hors de la ligne ci-dessus mentionnée.

V. Les principautés de Moldavie et de Valachie s'étant placées, par une capitulation, sous la suzeraineté de la Sublime Porte, et la Russie leur ayant garanti leur prospérité, il est entendu qu'elles conserveront tous les privilèges et franchises qui leur ont été accordés en vertu de leur capitulation, soit par les traités conclus entre les deux cours impériales, ou par des hattî-schérifîs rendus à diverses époques. En conséquence, elles jouiront du libre exercice de leur religion, d'une parfaite sécurité, d'une administration nationale et indépendante, et d'une entière liberté de commerce. Les clauses additionnelles aux précédentes stipulations, regardées comme nécessaires pour assurer à ces deux provinces la jouissance de leurs droits, seront inscrites dans l'acte séparé annexé au présent traité, et considérées comme formant partie intégrante dudit traité.

VI. Les événemens arrivés depuis la conclusion du traité d'Ackermann n'ayant pas permis à la Sublime Porte d'entreprendre immédiatement l'exécution des clauses de l'acte séparé relatif à la Servie, et annexé au cinquième article de ladite convention, la Sublime Porte s'engage, de la manière la plus solennelle, à les exécuter sans le moindre retard et avec la plus scrupuleuse exactitude, et à procéder en particulier

à la restitution immédiate des six districts séparés de la Serbie, de manière à assurer pour toujours la tranquillité et le bien-être de cette fidèle et obéissante nation. Le firman confirmé par le hattî-shérif qui ordonnera l'exécution des clauses susdites, sera délivré et communiqué à la cour impériale de Russie, dans l'espace d'un mois, à partir de la date de la signature du présent traité de paix.

VII. Les sujets russes jouiront, dans toute l'étendue de l'empire ottoman, sur terre comme sur mer, de la pleine et entière liberté du commerce, qui leur a été assurée par les anciens traités conclus entre les deux hautes puissances contractantes. Il ne sera commis aucune infraction à cette liberté, et elle ne pourra être paralysée dans aucun cas, ni sous aucun prétexte, par des prohibitions ou des restrictions, ni par des réglamens ou mesures, soit d'administration intérieure, soit de législation. Les sujets, vaisseaux et marchandises russes seront assurés contre toute violence et toute chicane. Les premiers seront placés sous la juridiction exclusive et la police des ministres et des consuls de Russie. Les vaisseaux russes ne seront soumis à aucune visite de la part des autorités ottomanes, soit en mer, soit dans les ports ou dans les passages maritimes dépendans de la Sublime Porte. Toutes les marchandises et articles quelconques de commerce appartenant à un sujet russe, après avoir payé à la douane les droits fixés par les tarifs, seront transportés librement et déposés à terre dans les magasins du propriétaire ou de son consignataire, ou transférés sur les vaisseaux de toute autre nation, sans que les sujets russes soient tenus d'en donner avis aux autorités locales, et encore moins de demander leur permission. Il est expressément convenu que tous les grains venant de Russie jouiront des mêmes privilèges, et que leur libre transit n'éprouvera jamais, sous aucun prétexte, ni obstacle, ni empêchement. La Sublime Porte s'engage en outre à veiller avec soin à ce que le commerce et la navigation de la mer Noire n'éprouvent de difficultés d'aucune

espèce. A cet effet, la Sublime Porte reconnaît et déclare le passage du canal de Constantinople et du détroit des Dardanelles entièrement libre et ouvert aux vaisseaux russes sous pavillon marchand, chargés ou en lest, soit qu'ils viennent de la mer Noire pour aller dans la Méditerranée, soit que, revenant de la Méditerranée, ils veuillent rentrer dans la mer Noire. Ces vaisseaux, pourvu qu'ils soient des vaisseaux marchands, quels que puissent être d'ailleurs leur dimension et leur tonnage, ne seront, comme il a été stipulé plus haut, exposés à des difficultés ou des vexations d'aucun genre.

Les deux cours aviseront aux meilleurs moyens de prévenir tout délai dans la délivrance de lettres de passe nécessaires. En vertu du même principe, le passage du canal de Constantinople et du détroit des Dardanelles est déclaré libre et ouvert à tous les vaisseaux marchands des puissances en paix avec la Sublime Porte, soit qu'ils aillent dans les ports russes de la mer Noire ou qu'ils en reviennent, soit qu'ils aient ou n'aient point de chargement, et tout sous les mêmes conditions que celles stipulées pour les vaisseaux sous pavillon russe. Enfin, la Sublime Porte, reconnaissant à la cour impériale de Russie le droit d'obtenir des garanties pour cette pleine liberté de commerce et de navigation dans la mer Noire, déclare solennellement qu'elle ne mettra jamais, sous aucun prétexte quelconque, le moindre obstacle à l'exercice de cette liberté. Elle promet surtout de ne jamais se permettre à l'avenir d'arrêter ou d'empêcher des vaisseaux chargés ou en lest, appartenant à la Russie ou à des nations avec lesquelles l'empire ottoman ne serait point dans un état de guerre déclarée, et qui traverseraient le canal de Constantinople et le détroit des Dardanelles pour se rendre de la mer Noire dans la Méditerranée ou de la Méditerranée dans les ports russes de la mer Noire. Et si, ce qu'à Dieu ne plaise ! il arrivait qu'une ou plusieurs des stipulations contenues au présent article fussent enfreintes, et que les réclamations du ministre russe à ce sujet n'obussent

pas une pleine et prompte satisfaction, la Sublime Porte reconnaît, par avance, à la cour impériale de Russie le droit de regarder une telle infraction comme un acte d'hostilité, et d'user immédiatement de représailles contre l'empire ottoman.

VIII. Les arrangemens stipulés par le sixième article de la convention d'Ackermann, dans le but de régler et de liquider les réclamations des sujets et négocians respectifs des deux empires, relativement à l'indemnité pour les pertes éprouvées à différentes époques, depuis l'année 1806, n'ayant point encore été exécutés, et le commerce russe ayant, depuis la conclusion de ladite convention, souffert de nouvelles et considérables injures en conséquence des mesures adoptées au sujet de la navigation du Bosphore, il est convenu que la Sublime Porte, en réparation de ces injures et de ces pertes, paiera à la cour impériale de Russie, dans le cours de dix-huit mois, aux époques qui seront ci-après déterminées, la somme de 4,500,000 ducats de Hollande (18,000,000 de francs), en sorte que le paiement de cette somme mettra un terme à toutes les réclamations ou prétentions réciproques de la part des deux puissances contractantes, au sujet des circonstances susdites.

IX. La prolongation de la guerre à laquelle le présent traité met heureusement fin, ayant occasionné à la cour impériale de Russie des dépenses considérables, la Sublime Porte reconnaît la nécessité de lui offrir une indemnité équivalente. A cet effet, indépendamment de la cession d'une petite portion de territoire en Asie, stipulée par le quatrième article, que la cour de Russie consent à recevoir comme partie de ladite indemnité, la Sublime Porte s'engage à payer à ladite cour une somme d'argent dont le montant sera réglé par une convention mutuelle.

X. La Sublime Porte, tout en déclarant son entière adhésion aux stipulations du traité conclu à Londres le 24 juin - 6 juillet 1827 entre la Russie, la Grande-Bretagne et la France, adhère également à l'acte dressé le 10-22 mars

1829, d'un mutuel consentement, entre ces mêmes puissances, sur les bases dudit traité, et contenant les arrangemens de détails relatifs à son exécution définitive. Immédiatement après l'échange de la ratification du présent traité de paix, la Sublime Porte nommera des plénipotentiaires pour établir avec ceux de la cour impériale de Russie et des cours d'Angleterre et de France, l'exécution desdits arrangemens et stipulations.

XI. Immédiatement après la signature du présent traité de paix entre les deux empires, et l'échange des ratifications des deux souverains, la Sublime Porte prendra les mesures nécessaires à la prompte et scrupuleuse exécution des stipulations qu'il renferme, et particulièrement des troisième et quatrième articles, relatifs aux limites qui doivent séparer les deux empires, tant en Europe qu'en Asie; et des cinquième et sixième articles, relatifs aux principautés de Valachie et de Moldavie et à la Serbie; et du moment où ces stipulations pourront être considérées comme ayant été remplies, la cour impériale de Russie procédera à l'évacuation du territoire de l'empire ottoman, conformément aux bases établies par un acte séparé qui fait partie intégrale du présent traité de paix. Jusqu'à la complète évacuation du territoire occupé par les troupes russes, l'administration et l'ordre de choses qui y sont établis maintenant, sous l'influence de la cour impériale de Russie, y seront maintenus, et la Porte Ottomane ne pourra s'en mêler en aucune manière.

XII. Immédiatement après la signature du présent traité de paix, il sera ordonné aux commandans des troupes respectives, tant sur terre que sur mer, de cesser les hostilités. Celles qui auraient lieu après la signature du présent traité seront considérées comme non avenues, et n'apporteront aucun changement aux stipulations qu'il contient. De la même manière, tout ce qui, dans cet intervalle, serait conquis par les troupes de l'une ou de l'autre des hautes puissances contractantes, sera restitué sans le moindre délai.

XIII. Les hautes puissances contractantes en rétablissant entre elles les relations d'une sincère amitié, accordent un pardon général et une pleine et entière amnistie à tous ceux de leurs sujets qui, durant le cours de la guerre heureusement terminée aujourd'hui, auraient pris part aux opérations militaires, ou manifesté, soit par leur conduite, soit par leurs opinions, leur attachement à l'une ou à l'autre des deux puissances contractantes. En conséquence, aucun de ces individus ne sera inquiété ou poursuivi, soit dans sa personne, soit dans ses biens, en raison de sa conduite passée, et chacun d'eux, en recouvrant les propriétés qu'il possédait auparavant, en jouira paisiblement sous la protection des lois, ou sera libre, d'ici à dix-huit mois, d'en disposer pour se transporter avec sa famille, ses biens, ses meubles, etc., partout où il voudra, sans éprouver de vexations ni d'obstacles d'aucun genre.

Il sera en outre accordé aux sujets respectifs des deux puissances établies dans les territoires restitués à la Sublime Porte ou cédés à la cour impériale de Russie, le même terme de dix-huit mois, à partir de l'échange des ratifications du présent traité de paix, pour disposer, si elles le jugent convenable, de leurs biens acquis, soit avant, soit depuis la guerre, et se retirer, avec leurs capitaux, leurs biens, leurs meubles, etc., des états de l'une des puissances contractantes dans ceux de l'autre, et réciproquement.

XIV. Tous les prisonniers de guerre, de quelque nation, condition ou sexe qu'ils soient, qui sont dans les deux empires, devront immédiatement après l'échange des ratifications du présent traité de paix, être mis en liberté et rendus sans la moindre rançon ou paiement, à l'exception toutefois des chré-

tiens qui, de leur propre et libre volonté ont embrassé la religion mahométane dans les états de la Sublime Porte, ou des mahométans qui, aussi de leur propre et libre volonté, ont embrassé la religion chrétienne dans le territoire de l'empire russe.

La même conduite sera adoptée envers les sujets russes qui, après la signature du présent traité de paix, seraient, d'une manière quelconque, tombés en captivité, et trouvés dans les états de la Sublime Porte.

La cour impériale de Russie promet de son côté de se conduire de la même manière envers les sujets de la Sublime Porte. Il ne sera requis aucune indemnité pour les sommes qui ont été appliquées par les deux hautes puissances contractantes à l'entretien des prisonniers. Chacune d'elles fournira aux prisonniers tout ce qui leur sera nécessaire pour voyager jusqu'aux frontières, où ils seront échangés par des commissaires nommés des deux côtés.

XV. Tous les traités, conventions et stipulations, conclus à différentes époques entre la cour impériale de Russie et la Porte ottomane, à l'exception de ceux qui ont été annulés par le présent traité de paix, sont confirmés dans toute leur force et teneur, et les deux hautes puissances contractantes s'engagent à les observer religieusement et inviolablement.

XVI. Le présent traité de paix sera ratifié par les deux hautes puissances contractantes, et l'échange des ratifications entre leurs plénipotentiaires respectifs aura lieu dans l'espace de six semaines, ou plus tôt, si faire se peut.

Fait à *Andrinople*, le 2/14 septembre 1829.

Signé comme ALEXIS ORLOFF.
Comte J. PAHLEN.

En vertu, etc.

Signé DIEBITSCH ZABALKANSKI.

Traité séparé entre la Russie et la Porte, pour la Valachie et la Moldavie.

Au nom de Dieu tout-puissant :

Les deux hautes puissances contractantes, en confirmant tout ce qui a été stipulé par l'acte séparé de la convention d'Ackermann, relativement au mode d'élection des hospodars de Moldavie et de Valachie, ont reconnu la nécessité de donner à l'administration de ces provinces une base plus stable et plus conforme aux véritables intérêts du pays. A cet effet, il a été convenu et réglé définitivement que la durée du gouvernement des hospodars ne serait plus bornée à sept ans, comme par le passé, mais qu'ils seraient dorénavant investis de cette dignité à vie, sauf les cas d'abdication volontaire ou de destitution pour cause de délits, prévus par ledit acte séparé.

Les hospodars régleront librement toutes les affaires intérieures de leurs provinces en consultant leurs divans respectifs, sans pouvoir porter néanmoins aucune atteinte aux droits garantis aux deux pays par les traités ou les hattischérifs, et ne seront troublés dans leur administration intérieure par aucun ordre contraire à ces droits.

La Sublime Porte promet et s'engage de veiller scrupuleusement à ce que les privilèges accordés à la Moldavie et à la Valachie ne soient d'aucune manière enfreints par ses commandans limitrophes, de ne souffrir aucune ingérence de leur part, dans les affaires des deux provinces et d'empêcher toute incursion des riverains de la rive droite du Danube sur le territoire valaque ou moldave. Seront considérés comme faisant partie intégrante de ce territoire, toutes les îles attenantes à la rive gauche du Danube, et le chenat (thalweg) de ce fleuve formera la limite des deux principautés, depuis son entrée dans les états ottomans jusqu'à son confluent avec le Pruth.

Pour mieux assurer l'inviolabilité du territoire moldave et valaque, la Subli-

me Porte s'engage à ne conserver aucun point fortifié, à ne tolérer aucun établissement quelconque de ses sujets musulmans sur la rive gauche du Danube. En conséquence, il est invariablement arrêté, que sur toute cette rive, dans la grande et petite Valachie comme aussi en Moldavie, aucun mahométan ne pourra jamais avoir son domicile, et que l'on y admettra les seuls marchands, munis de firmans, qui viendront acheter pour leur propre compte, dans les principautés, des denrées nécessaires pour la consommation de Constantinople, ou d'autres objets.

Les villes turques situées sur la rive gauche du Danube seront, ainsi que leurs territoires (rajahs), restituées à la Valachie pour être désormais réunies à cette principauté, et les fortifications existantes auparavant sur cette rive ne pourront jamais être rétablies. Les musulmans qui possèdent des biens-fonds non usurpés sur des particuliers, soit dans ces mêmes villes, soit sur tout autre point de la rive gauche du Danube, seront tenus de les vendre aux indigènes dans l'espace de dix-huit mois.

Le gouvernement des deux principautés jouissant de tous les privilèges d'une administration intérieure indépendante, pourra librement établir des cordons sanitaires et des quarantaines le long du Danube et ailleurs dans le pays, où il en sera besoin, sans que les étrangers qui y arrivent, tant musulmans que chrétiens, puissent se dispenser de l'exacte observation des réglemens sanitaires. Pour le service des quarantaines, aussi bien que pour veiller à la sûreté des frontières, au maintien du bon ordre dans les villes et campagnes et à l'exécution des lois et réglemens, le gouvernement de chaque principauté pourra entretenir un nombre de gardes armés, strictement nécessaire pour ces diverses fonctions. Le nombre et l'entretien de cette milice seront réglés par les hospodars de concert avec leurs

divans respectifs, en se basant sur les anciens exemples.

La Sublime Porte animée du désir sincère de procurer aux deux principautés tout le bien-être dont elles peuvent jouir, et informée des abus et des vexations qui s'y commettent à l'occasion des diverses fournitures exigées pour la consommation de Constantinople, l'approvisionnement des forteresses situées sur le Danube, et les besoins de l'arsenal, leur fait un abandon plein et entier de son droit à cet égard. En conséquence, la Valachie et la Moldavie seront pour toujours dispensées de fournir des grains et autres denrées, les moutons et les bois de construction qu'elles étaient tenus de livrer précédemment.

Il ne sera de même requis de ces provinces, en aucun cas, des ouvriers pour les travaux des forteresses, ni aucune autre corvée de quelque nature que ce soit. Mais afin de dédommager le trésor impérial des pertes que cet abandon total de ses droits pourrait lui faire éprouver, indépendamment du tribut annuel que les deux principautés doivent payer à la Sublime Porte sous les dénominations de Karatsch de Idiyé et de Bekiabye, (selon la teneur des hattî-schérifis de 1802), la Moldavie et la Valachie paieront chacune annuellement à la Sublime Porte, par forme de compensation, une somme d'argent dont la quotité sera déterminée ultérieurement d'un commun accord. En outre, à chaque renouvellement des hospodars, par le décès, l'abdication ou la destitution légale des titulaires, la principauté où le cas viendrait à échoir, sera tenue de payer à la Sublime Porte une somme équivalente au tribut annuel de la province établi par les hattî-schérifis. Ces sommes exceptées, il ne sera jamais exigé du pays ni des hospodars aucun autre tribut, redevance ou cadeau, sous quelque prétexte que ce puisse être.

En vertu de l'abolissement des fournitures ci-dessus spécifiées, les habitans des principautés jouiront de la pleine liberté de commerce pour toutes les productions de leur sol et de leur industrie (stipulées par l'acte séparé de la convention d'Ackermann) sans aucunes restrictions, hormis celles que les hospodars,

de concert avec leurs divans respectifs, jugeront indispensables d'établir, afin d'assurer l'approvisionnement du pays. Ils pourront naviguer librement sur le Danube avec leurs propres bâtimens, munis de passeports de leur gouvernement, et aller commercer dans les autres villes ou ports de la Sublime Porte, sans être molestés par les percepteurs du karatsch, ni exposés à aucune autre vexation.

De plus, la Sublime Porte, considérant toutes les calamités que la Moldavie et la Valachie ont eu à supporter, et mue par un sentiment d'humanité tout particulier, consent à exempter les habitans de ces provinces, pour l'espace de deux ans, à compter du jour où les principautés auront été entièrement évacuées par les troupes russes, du paiement des impôts annuels versés dans son trésor.

Enfin la Sublime Porte désirant assurer de toutes les manières le bien-être futur des deux principautés, s'engage solennellement à confirmer les réglemens administratifs, qui, durant l'occupation de ces deux provinces par les armées de la cour impériale, ont été faits d'après le vœu exprimé par les assemblées des plus notables habitans du pays, et qui devront à l'avenir servir de bases pour le régime intérieur des deux provinces, en tant, bien entendu, que lesdits réglemens ne porteraient aucune atteinte aux droits de souveraineté de la Sublime Porte.

C'est pourquoi, nous soussignés plénipotentiaires de S. M. l'empereur et padischah de toutes les Russies, de concert avec les plénipotentiaires de la Sublime Porte ottomane, avons arrêté et réglé à l'égard de la Moldavie et de la Valachie les points ci-dessus, lesquels sont la conséquence de l'article V du traité de paix conclu à Andrinople entre nous et les plénipotentiaires ottomans. En conséquence, le présent acte séparé a été rédigé, muni de nos cachets et de nos signatures, et délivré entre les mains des plénipotentiaires de la Sublime Porte.

Fait à Andrinople, le 2/14 septembre 1829.

(Signés à l'original remis aux plénipotentiaires turcs.)

Le comte Alexis ORLOFF.

Le comte F. de PABLEN.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ I^{er}. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

403. *Dictionnaire Géographique Universel*, contenant la description de tous les lieux du globe, intéressans sous le rapport de la géographie physique et politique, de l'histoire, de la statistique, du commerce, de l'industrie, etc., par une société de géographes; tome VI. Paris, 1829. Kilian et Ch. Picquet.
404. *Quadro di Tutti i Paesi e Popoli del Mondo*, etc. — Tableau géographique, physique, historique et politique de tous les pays et de tous les peuples de la terre, avec des cartes géographiques et des planches. Par Luigi Bossi, in-8°. Milan, 1829. Bertani.

La description de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique est déjà publiée; celle de l'Europe, formera à elle seule 6 volumes en dix livraisons, chacune de trois feuilles et de cinq planches.

405. *Guide du Marin pendant la navigation nocturne*, etc., ou description générale de tous les phares, fanaux, etc., établis pour la sûreté de la navigation; par M. Coulier, auteur des Tables des principales positions géométriques du globe. 4 vol. in-8°. H. Bossange, et H. Coulier, rue Neuve-Saint-Étienne, n° 46.

AMÉRIQUE.

406. *Meine Auswanderung nach Amerika*, etc. — Mon émigration en Amérique et mon retour dans la patrie en 1825; par H. Gudehus, 2 vol. in-8°. Hildesheim, 1829. Gerstenberg. 1 rxd. 18 gr. — Cet ouvrage est très-intéressant.

ASIE.

407. *Aperçu général sur les provinces nouvellement conquises par les Russes*

et appelées par eux-mêmes territoire d'Arménie. In-8°, avec cartes. Venise, 1829. 4 lir. 50.

408. *Useful Hints to Travellers*, etc. — Avis utiles aux voyageurs qui visitent le Continent ou les Indes occidentales et orientales etc. sur les moyens de conserver la santé, par un médecin voyageur. 2^e édition, in-4°, Londres, 1829. Longmann, 3 sh. 6 d.
409. *Opisanie Tibeta*, etc. — Description de l'état actuel du Tibet. Traduit du chinois, par le père Hyacinthe, in-8°. avec carte, Saint-Petersbourg, 1828.
410. *Opisanie Tschungarü*, etc. — Description de la Sungarie et du Turkestan oriental, d'après leur état ancien et actuel. Traduit du chinois, par le père Hyacinthe, 2 vol. in-8°. Saint-Petersbourg, 1828.
411. *Sapiski o Mongolii*, etc. — Notices sur les Mongols, par le père Hyacinthe. 2 vol. in-8°. Saint-Petersbourg, 1828.

EUROPE.

Empire Ottoman.

412. *Description géographique et historique de la Turquie d'Europe*, par ordre alphabétique. In-8°. Paris et Strasbourg. 1828. Levrault. Prix : 3 francs.

Les britanniques.

413. *Nouvel Itinéraire portatif de la Grande-Bretagne*, contenant l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, etc. rédigé d'après Cary, Marvor, Taylor et Leigh, par L. Quetin, 2^e édition in-48, de 12 feuilles avec 6 cartes, Paris, 1829. Langlois. Prix : 6 fr.
414. *Ireland illustrated*. — Recueil de vues pittoresques de l'Irlande, gravées sur acier d'après les dessins originaux de Kirkhoffer, par Barlett, avec des

descriptions historiques et topographiques, par M. Wright, in-4o. *Londres*, 1829. Fischer.

Allemagne.

415. *Travels in the north of Germany in the years 1825 and 1826.*—Voyage dans le nord de l'Allemagne, en 1825 et 1826; par Henry E. Dwight. *New York*, 1829; Carwill. In-8o.

Suisse.

416. *The Alpenstock*; etc. — Esquisses de mœurs et coutumes suisses; par J. Latrobe, in-8o, avec 4 planches. *Londres*, 1829, Seeley.

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

417. *Atlas maritime de l'ancienne Amérique Espagnole*, par Cortès, amiral du Mexique. Cet atlas présente le résultat du relevé de toutes les côtes des anciennes possessions et des îles espagnoles dans l'Amérique et dans les Antilles; la première partie de cet important ouvrage, ordonné par le gouvernement espagnol, a vu le jour à Philadelphie; elle est composée de 24 planches format petit in-folio.

418. *Carte Géographique spéciale de l'Allemagne*, dressée par le capitaine Reymann et le professeur Berghaus. Cette carte, composée de 342 feuilles en carrés longs et dont l'échelle offre la $\frac{1}{196,900}$ partie de la longitude naturelle, embrasse non-seulement l'Allemagne, mais encore toute la Suisse, le royaume des Pays-Bas, et la partie orientale de la France jusqu'au-delà de Paris. Outre les détails topographiques dont elle est enrichie, elle offre encore d'une manière complète le réseau hydrographique du pays.

419. *Kreiskarten des Koenigreichs Bœhmen.*—Cartes des cercles du royaume de Bohême; par le docteur Kreybich. *Prague*, 1826 et 1827. Enders.

Sur les seize cartes qui doivent composer cette collection, cinq sont publiées et offrent les cercles de Beraun Kacerim, Koeniggrætz, Rakonitz et Saatz, elles sont dressées sur une échelle d'après laquelle un degré du méridien équivaut à 42 pouces de Vienne.

420. *A map of the New England states*, etc. — Carte des états de la Nouvelle-Angleterre, du Maine, de New-Hampshire, Vermont, Massachusetts, Rhode-Island et Connecticut, avec les parties adjacentes de New-York et du Bas-Canada; par Nathan Hale. *Boston*, 1826.

421. *A map of the States of Missouri and Illinois.* — Carte des états du Missouri et des Illinois et du territoire d'Arkansas; par C. Brown et E. Barrost. *Etats-Unis*, 1827.

422. *Carte der Europäischen Turkey*, etc. — Carte de la Turquie d'Europe avec une partie de l'Asie Mineure; en 21 feuilles, dressées d'après les meilleurs documens, et dessinée par le lieutenant-colonel F. de Weiw; publiée par l'état major du quartier-maître général autrichien. *Milan*, 1829.

Treize feuilles de cette belle carte ont paru. La gravure en est nette et brillante. L'échelle est d'environ uneligne pour 650 toises ou $\frac{1}{563,400}$. Les noms turcs et les noms anciens sont souvent inscrits en caractères variés à côté du nom grec moderne. Les douze premières feuilles publiées, comprennent toute la partie septentrionale jusqu'à la hauteur de Corfou au sud. La feuille seizième donne le détroit des Dardanelles et celui du Bosphore.

423. *A new edition of the map of Mexico.* — Nouvelle édition de la carte du Mexique, indiquant les limites des états récemment organisés. *Philadelphie*, 1826.

S. M.

NOIROT, Agent de la Société de Géographie.

ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, n° 16.

BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 80. — DÉCEMBRE 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

**L'ASTROLABE à Vanikoro ; par M. Dumont d'Urville, commandant
l'expédition de l'astrolabe.**

Vingt mois et plus s'étaient écoulés depuis que *l'As-trolabe* avait quitté les rives de la France. La corvette avait successivement promené son pavillon le long des côtes de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Zélande, de la Nouvelle-Irlande, de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Guinée; elle avait reconnu les dangereux archipels des Amis, des îles Viti, des îles Loyalty, traversé les Moluques et fait le tour de l'Australie, pour venir se replacer sur la scène de ses opérations.

De nombreux obstacles, d'effrayans périls et de grands revers avaient signalé notre navigation. Cependant rien n'avait pu refroidir le zèle de mes compagnons de voyage; leur dévouement, leur enthousiasme pour la gloire de l'expédition semblaient s'exalter en raison des dangers qui venaient se représenter si souvent à leurs yeux et sous des formes si variées. Déjà nos efforts avaient été couronnés d'un succès si complet, que nous pouvions offrir à la *Géographie* et à la *Navigation*, la reconnaissance de plus de mille lieues des côtes les moins connues du globe, la position et les contours de plus de cent cinquante îles ou îlots, jusqu'alors très-incorrectement signalés, et dont cinquante à soixante n'avaient figuré sur aucune carte.

D' aussi grands résultats étaient bien capables de nous faire oublier les terribles épreuves auxquelles nous n'avions souvent échappé que par une sorte de prodige : certains d'avoir honorablement rempli notre mandat, nous eussions pu dès lors ramener en France notre équipage fatigué, avec l'espoir de recueillir les suffrages de nos compatriotes. Mais si nos prétentions, sous le rapport des conquêtes scientifiques, étaient satisfaites, il manquait encore quelque chose à nos plus chers désirs.

Quelques mois avant le départ de l'*Astrolabe*, le bruit avait couru que sur des îles nouvelles, situées entre la Nouvelle-Calédonie et la Louisiade, on avait trouvé des traces irrécusables du naufrage de notre célèbre et infortuné La Pérouse. De tout temps attentif à saisir les moindres lueurs d'espérance sur le sort de cet illustre naviga-

teur, le ministre m'avait recommandé toutes les recherches propres à conduire à quelque découverte importante, et quiconque porte un cœur français doit deviner que ces recherches étaient devenues pour moi l'un des plus intéressans objets de ma mission.

Ce fut ce sentiment, non moins que le désir des découvertes, qui me porta si souvent à exposer la corvette sur les côtes les plus dangereuses, malgré les circonstances les plus défavorables. En agissant ainsi, je courais le risque d'être taxé de témérité; mais je sentais qu'il m'était impossible d'espérer quelque résultat de mes recherches, si je ne me maintenais à la distance nécessaire pour saisir des signaux faits sur le rivage, ou distinguer les pirogues qui s'en détacheraient avec le dessein de venir à la rencontre de la corvette. Toutefois je ne me dissimulais point qu'une heureuse circonstance pouvait seule me conduire à un but aussi désiré. En effet, l'amiral d'Entrecasteaux, malgré son courage et sa persévérance à suivre une marche semblable à la nôtre, n'avait point recueilli le fruit de ses longs efforts. Il aperçut de loin et fixa en position l'île qui recélait les précieux débris qu'il cherchait, et mourut quelques jours après, sans soupçonner l'importance de sa découverte. Nous avions, en courant la même chance que cet amiral, le désavantage d'avoir mis trente années de plus entre cette grande infortune et l'époque de notre voyage.

Long-temps nos tentatives furent aussi infructueuses; vainement nos yeux, armés de lunettes, avaient inter-

rogé, avec une attention avide et continuelle, une foule de rivages inconnus aux Européens. Vainement nos regards avaient épié les moindres mouvemens, les plus petits indices qui eussent pu manifester la présence des Français. Nous n'avions rien découvert, rien entrevu qui pût conduire à la moindre présomption tant soit peu fondée. L'intervalle qui sépare la Nouvelle-Calédonie de la Louisiade, avait été parcouru de manière à ne laisser échapper aucune terre, et notre horizon avait été constamment terminé par les flots d'une mer orageuse.

Découragé par l'inutilité de nos recherches, l'espoir qui s'était d'abord glissé dans mon cœur, s'en était retiré par degrés, pour faire place à ce sentiment vague de regrets et de mélancolie qui s'empare de l'imagination trompée dans une vive attente.

Qu'on juge de l'émotion que je dus éprouver, quand les premiers mots que m'adressa le pilote anglais qui nous conduisait au mouillage de Hobart-Town, se rapportèrent aux découvertes de M. Dillon, sur les îles Vanikoro. La joie, la surprise et l'inquiétude m'agitaient tour à tour, et j'attendais avec une impatience sans bornes le moment où j'allais enfin me procurer, de la bouche des autorités de la Tasmanie, des renseignemens plus positifs que les récits mutilés et incohérens de l'honnête pilote.

Je dois avouer que les réponses aux questions que j'adressai aux personnes les plus respectables de la colonie, furent loin de fixer mon incertitude : le capitaine Dillon ne leur avait inspiré aucune confiance, et sa conduite

envers le docteur Tytler lui avait entièrement aliéné l'opinion publique. Cependant il me parut impossible que ce marin eût pu controuver dans toute leur étendue des rapports aussi détaillés que ceux qu'il avait donnés sur son premier voyage. Dans le doute, je pensai que l'honneur de la mission de *l'Astrolabe*, que la gloire de la marine et même de la nation française, exigeaient de moi la résolution d'aller sur les lieux mêmes constater l'exactitude des récits du navigateur anglais.

Dès-lors je renonçai aux nouveaux projets de découverte que je méditais encore; et ne donnant pas une minute de plus de repos à l'équipage, je dirigeai *l'Astrolabe* vers les parages de Vanikoro. Sans partager mon espoir, mes braves compagnons de voyage s'unirent avec joie à ma nouvelle entreprise; ils oublièrent tous les maux qu'ils avaient déjà soufferts, pour ne songer qu'aux nobles travaux qu'ils allaient encore entreprendre.

Avant d'exposer *l'Astrolabe* aux nouveaux dangers dont je ne me dissimulais point toute l'étendue, je voulus du moins assurer la conservation des matériaux que nous avions déjà recueillis; et j'expédiai de Hobart-Town en France, par une occasion sûre, tous les doubles des cartes, des dessins et des collections zoologiques. Sur le point de succomber, nous eussions eu du moins la consolation de penser que les fruits de nos efforts n'eussent point été perdus pour notre patrie; cette idée eût adouci pour nous les horreurs d'un pareil moment.

Pour la seconde fois, de la pointe refroidie de la Tasmanie, notre corvette s'avança rapidement vers les cli-

mats brûlans de la zone torride. Les huit cents lieues qui nous séparaient, à Hobart-Town, du théâtre de nos recherches, furent bientôt franchies; le 10 février au soir, l'*Astrolabe* cinglait paisiblement devant *Tikopia*, îlot isolé couvert de verdure, et qui, sur la vaste étendue des flots, semble un bouquet d'arbres jetés à l'aventure au milieu d'une immense prairie.

Nos communications avec les naturels eurent bientôt prouvé que M. Dillon n'en avait point imposé, et que ses relations étaient vraies, du moins quant au fait essentiel, savoir le naufrage de *La Pérouse* et les vestiges qui en restaient encore à Vanikoro. J'eus le regret d'apprendre qu'enfin, après de longues tergiversations, M. Dillon s'était dirigé vers ce point, qu'il y avait recueilli d'importans débris, et qu'il nous avait prévenus dans l'objet de nos recherches. Cependant, je ne crus point que cette considération pût me dispenser de conduire la corvette à Vanikoro pour visiter l'île dans le plus grand détail, et nous procurer de nouveaux renseignemens. D'ailleurs, les honneurs funèbres devaient être rendus aux mânes des infortunés qui périrent victimes de leur dévouement sur les plages de Vanikoro, et il n'appartenait qu'à des Français de payer cette dette de la patrie.

Vainement je pressai le Prussien *Butchert*, dont les récits de Dillon ont consacré le nom, de m'accompagner à Vanikoro pour me servir de guide; la crainte de la fièvre l'arrêta. Le même sentiment rendit sourds à mes instances tous les naturels que je voulus persuader. *Montrer la terre et faire les signes d'un homme mort* était leur

unique réponse. Je me décidai donc à emmener deux baigneurs anglais déserteurs de leur bâtiment, qui résidaient depuis neuf mois à *Tikopia*, et dont l'un parlait passablement la langue de cette île. Déjà fatigués du régime diététique de ces bons sauvages, ils préférèrent courir de nouveau les dangers et les fatigues de la mer, afin de participer aux ressources de la civilisation européenne.

Sur les indications des habitants de *Tikopia*, la corvette gouverna à l'O. N. O. ; quoique nous fussions singulièrement contrariés par les calmes, dès le lendemain, au coucher du soleil, les sommets de *Vanikoro* se montrèrent aux bornes de l'horizon comme deux ou trois petites îles séparés. A cet aspect, nos cœurs furent agités par un mouvement indéfinissable d'espérance et de regrets, de douleur et de satisfaction.... Enfin nous avions sous les yeux le point mystérieux qui avait caché si longtemps à la France, à l'Europe entière, les restes d'une noble et généreuse entreprise; nous allions fouler ce funeste sol, interroger ses plages, et questionner ses habitants. Mais quel devait être le résultat de nos efforts? Nous serait-il possible de mouiller notre corvette près des terribles écueils de *Vanikoro*!.. Nous serait-il permis seulement de payer notre tribut de larmes à la mémoire de nos malheureux compatriotes?... Telles étaient les tristes réflexions qui nous laissèrent plongés dans une morne rêverie....

Ce fut le 14 février au matin que l'*Astrolabe* parut sur la côte orientale de *Vanikoro*; île haute, entièrement revêtue de sombres forêts, et surmontée par des montagnes

de quatre à cinq cents toises de hauteur que couvre habituellement une bande de nuages stationnés sur leurs flancs escarpés. Une chaîne immense de brisans l'entoure de toutes parts et s'étend régulièrement à plus d'une lieue de la côte. Cette formidable barrière menace d'un naufrage imminent et complet le téméraire navire qui tenterait de s'en approcher : ce n'est qu'après un long examen qu'on peut y reconnaître quelques issues dont l'accès est accompagné des plus grands périls.

Néanmoins, impatiens de franchir ce funeste obstacle, nous cherchâmes attentivement s'il ne nous serait pas possible de pénétrer au-dedans des récifs par quelque passe moins dangereuse que celle de l'est, la seule qui nous parût accessible. Semée de dangers, ouverte aux vents et à la houle du large; si la corvette eût touché en entrant, sa perte était presque assurée. Cependant nos recherches furent inutiles, et nous ne pûmes trouver d'autre entrée que celle que nous redoutions. Dès-lors le sort en fut jeté : résolu à tout braver pour accomplir un devoir que je regardais comme sacré, je dirigeai la corvette vers le mouillage de la baie de Tevai où elle fut effourchée entre les brisans le 20 février au soir.

Certes, dans cette baie ouverte, comme je l'ai déjà dit, à la mer et aux vents d'est, notre position n'était nullement rassurante; mais nous fermions tous les yeux sur les dangers que nous pouvions courir, pour ne songer qu'aux projets qui nous occupaient. Les pensées d'un ordre supérieur qui exaltaient notre imagination, ne nous permettaient point de faire attention à des considérations secondaires.

Dès le lendemain de notre arrivée, M. Gressien, avec plusieurs autres personnes de l'*Astrolabe*, partit dans le grand canot et fit le tour entier de l'île, interrogeant, au moyen de son interprète, les naturels des divers villages de la côte. Ses efforts furent inutiles, il n'obtint aucun indice satisfaisant sur le naufrage. Les naturels effrayés se refusèrent constamment à toute explication positive ; jugeant du caractère et des dispositions de leurs nouveaux hôtes d'après leurs propres mœurs, ils pensaient sans doute que nous n'étions venus que pour tirer sur eux une vengeance éclatante des attentats commis par leurs pères. M. Gressien s'était du reste procuré par échange quelques débris du naufrage, insignifiants, il est vrai, mais suffisants pour attester le fait.

D'un autre côté, par les questions répétées que j'avais adressées aux naturels des villages voisins de notre mouillage, j'avais acquis la certitude du naufrage et même plusieurs détails assez positifs pour ne laisser aucun doute à cet égard. En conséquence, le 23, je renvoyai MM. Jacquinet et Lottin aux informations de l'autre côté de l'île. Déjà ces Messieurs craignaient de voir aussi toutes leurs tentatives échouer contre le système de réticence adopté par ces sauvages, quand la vue d'un morceau d'étoffe rouge séduisit tellement un de ces hommes, qu'il s'offrit aussitôt à conduire les Français sur le lieu même du naufrage.

Parvenus sur la partie du récif qui est vis-à-vis le village de Payou, nos compagnons, sur l'indication du sauvage, purent distinguer à une profondeur de douze à

quinze pieds et disséminés çà et là, des ancres, des canons, des boulets, et surtout de nombreuses plaques de plomb. A ce spectacle, tous leurs doutes furent dissipés; ils restèrent convaincus que les tristes débris qui frappaient leurs yeux étaient les restes déplorables des navires de La Pérouse.

M. Jacquinet tenta vainement de soulever une des ancres avec le grand canot; les coraux, qui depuis quarante ans travaillaient tout à l'entour, l'avaient fixée avec tant de force au fond, qu'on eût démoli le canot sans venir à bout de la retirer. Comme je tenais à remporter avec nous en Europe quelqu'un des précieux débris que nous venions de découvrir, je me décidai à renvoyer la chaloupe elle-même sur les récifs pour les en détacher.

Je voulus mouiller la corvette dans un lieu plus sûr. Il me fallut pour cela la faire passer par un canal étroit, obstrué de coraux, et sur les bords duquel la mer brisait avec fureur. Cette manœuvre périlleuse nous coûta deux journées entières des travaux les plus pénibles : ce ne fut que le 2 mars au soir que nous nous vîmes enfin mouillés dans un bassin entouré de terre de tous côtés, à l'abri des vents et de la mer.

Dès le lendemain, à trois heures et demie, la chaloupe et un autre canot furent expédiés vers les récifs du naufrage sous les ordres de MM. Gressien et Guilbert. Le premier avait l'ordre de lever le plan des récifs, et de terminer celui de l'île; le second devait relever tout ce qui pourrait des débris du naufrage. Ces deux officiers restèrent deux jours entiers absens du bord; et malgré le temps

qui les contraria, ils remplirent complètement leur mission. M. Gressien termina le plan détaillé de Vanikoro, et M. Guilbert, après de violens efforts qui firent celler l'arrière de la chaloupe, réussit à se procurer une ancre de 1,800 livres, un canon court en fonte du calibre de 8, deux pierriers, des boulets, des saumons, des plaques de plomb, etc.

Tous mes compagnons paraissant désormais aussi bien convaincus que moi du sort funeste des frégates de M. de La Pérouse, je leur communiquai le projet que j'avais conçu d'élever à la mémoire de nos infortunés compatriotes un monument modeste, mais suffisant pour attester notre passage à Vanikoro, nos efforts et l'amertume de nos regrets.

Cette ouverture fut reçue avec enthousiasme, et chacun voulut concourir à l'érection du cénotaphe. Nous choisîmes sa place au milieu d'une touffe de mangliers situés sur le récif qui environnait au nord le lieu de notre mouillage, et l'on travailla sur-le-champ à l'exécution de ce projet.

Depuis que nous étions arrivés à Vanikoro, malgré les chaleurs dévorantes d'un soleil vertical, les observations de tout genre avaient été poursuivies avec une activité sans bornes. Tous les règnes de la nature avaient été interrogés par nos naturalistes, tandis que les officiers parcourant en tout sens les rades de Tevai et de Manevai en levaient les plans les plus détaillés et les couvraient de sondes multipliées. En un mot nos travaux réunis sur cette île de funeste mémoire, suffisaient déjà pour la faire connaître sous tous les rapports possibles.

Nonobstant les peines de tout genre attachées à ces diverses opérations, un plein succès les avait couronnées. Personne n'avait souffert du séjour de *l'Astrolabe* à Vanikoro ; déjà même nous commençons à rire des frayeurs du Prussien Butchert et du peuple entier de Tikopia. Mais, au retour de la chaloupe, tout changea de face en peu de jours, et nous nous vîmes bientôt réduits aux plus tristes extrémités.

M. Gaimard qui s'était dévoué à passer seul avec Hamilton, notre interprète, six jours au milieu des sauvages de Nama et à leur discrétion, dans l'espoir d'obtenir des renseignemens encore plus positifs sur le lieu du naufrage, revint à bord avec les symptômes d'une fièvre qui ne tarda pas à se déclarer. Dès le lendemain, je fus moi-même attaqué de cette triste maladie, et, en moins de huit jours, plus de vingt-cinq personnes furent enlevées par elle, au service du bord. Néanmoins les travaux du cénotaphe se poursuivirent au point que le 14 mars il était terminé. Le même jour l'inauguration eut lieu en présence d'une partie de l'équipage descendu à terre pour assister à cette pieuse cérémonie. Un détachement armé salua par trois fois le mausolée, tandis que les canons de la corvette faisaient retentir les montagnes de Vanikoro. Un silence religieux, un recueillement solennel prêterent au triste et tardif témoignage de regrets que des Français donnaient à la mémoire de leurs malheureux frères. Une circonstance douloureuse contribuait à rendre la cérémonie encore plus imposante. *L'Astrolabe*, devenue un lugubre hôpital, renfermait déjà plus de trentede nos compagnons affaissés sous le poids de la maladie

un sort semblable menaçait les autres, et si le vent eût retardé notre départ, cette terre meurtrière devait, suivant toute apparence, nous servir de tombeau. Ainsi le cénotaphe que nous venions d'élever en l'honneur des compagnons de La Pérouse, pouvait aussi devenir le dernier témoin des longues épreuves et du désastre de la nouvelle *Astrolabe*.

Un temps affreux s'était déclaré, des torrens de pluie se succédèrent régulièrement chaque jour, et cette humidité perpétuelle, jointe à l'atmosphère embrasée de ces funestes lieux, furent sans doute l'origine première de la maladie qui nous persécutait, en même temps que l'intempérie du ciel nous forçait à une inaction fatale.

Enfin après quatre jours des recherches les plus pénibles et les plus fatigantes, M. Gressien parvint à découvrir au nord de Vanikoro une passe susceptible de recevoir la corvette, mais pourtant hérissée de dangers.

Le 17 mars, avec un temps incertain, des grains et une brise variable, nous nous hasardâmes enfin par ce passage difficile. Entreprise critique et décisive pour le sort de l'expédition.... Je vis plusieurs fois l'instant où la corvette, entraînée sur les brisans qui bordaient ce canal étroit et sinueux, allait s'y briser en quelques minutes, et abandonner le petit nombre de malheureux qui eussent échappé au naufrage, à la férocité des peuples les plus sauvages et les plus dégoûtans de la Polynésie. Accablé par la fièvre, je pouvais à peine me soutenir pour commander la manœuvre ; mais je dus beaucoup à l'activité des officiers qui me secondaient, surtout au courage, au

sang-froid et à l'habileté avec laquelle M. Gressien me servit de pilote dans cette mémorable circonstance.

Il était grand temps sans doute de nous échapper de Vanikoro. Déjà la fièvre avait mis quarante-cinq personnes hors de service. Quelques jours de plus, toute espèce de manœuvre nous devenait impossible. La veille même de notre départ, à la suite d'un mouvement que je voulus faire, la corvette se trouva entraînée à peu de distance des brisans : faute de bras, je fus obligé de rester toute la nuit dans cette position et d'attendre que le vent eût changé.

Notre extrême faiblesse avait en outre enhardi les sauvages à tel point, qu'ils conçurent l'audacieux projet de nous enlever. Le jour même du départ, ils vinrent visiter le navire, munis de leurs seules armes, examinèrent avec attention le petit nombre des hommes qui restaient valides, et semblaient préluder à leur attaque. Leurs complots n'échappèrent point à notre vigilance. D'un ton ferme et sévère, je leur fis défendre l'accès du bord, et je fis ouvrir la salle d'armes, d'ordinaire soigneusement fermée. L'aspect de vingt mousquets étincelans, dont ils connaissaient la puissance, les fit tressaillir et nous délivra de leur présence. Il est essentiel de maintenir ces naturels grossiers et stupides par la seule terreur des armes; elle est presque toujours plus salutaire que leur effet même. La vue seule d'un pistolet fera fuir vingt sauvages, tandis qu'ils seront capables de se ruer comme des bêtes fauves sur une troupe entière qui viendrait de faire feu sur eux.

Le groupe de Vanikoro se compose surtout de deux grandes îles d'inégale étendue, très-rapprochées l'une de l'autre et entourées de toutes parts d'une immense récif le trente à quarante mille de circuit; en outre deux ou trois îlots beaucoup plus petits se trouvent disséminés dans la même enceinte. Ces îles forment une espèce de transition de l'archipel de Santa-Cruz à celui des terres du Saint-Esprit, situées à quelque distance au Sud. Le peuple qui les habite appartient à la même race noire océanienne, pauvre, chétive, sale, dégoûtante et naturellement dans des dispositions hostiles contre les Européens. On ne retrouve chez ce peuple aucune trace de cette bienveillance, de cette hospitalité qui caractérise plusieurs des tribus vraiment polynésiennes, telles que celles qui habitent dans les îles de la Société, des Amis, Rotouma, Tikopia, etc. Les naturels de Vanikoro donnèrent à notre arrivée les signes les moins équivoques d'une extrême défiance; malgré les amitiés et les cadeaux que nous leur fîmes, nous ne pûmes jamais la dissiper entièrement. Aussi, comme on vient de le voir, nous manifestèrent-ils à notre départ les intentions les plus malveillantes.

On ne peut guère douter que les malheureux Français qui échappèrent au naufrage des frégates n'aient eu beaucoup à souffrir de la fureur et de la cupidité de ces barbares, comme de l'influence meurtrière du climat. Malgré leurs réticences perpétuelles, les naturels qui répondirent à nos questions réitérées, avouèrent qu'il y avait eu des combats entre les étrangers et eux, et qu'un certain nombre de personnes avait péri des deux côtés.

La version la plus probable que j'aie pu recueillir de la bouche de ces êtres bornés et peu intelligens, serait qu'il y a quarante ans environ une des frégates aurait touché, dans une nuit très-orageuse, contre les brisans au sud de l'île. Là, exposée à toute la fureur des vents et des flots, elle aurait promptement coulé et tout aurait péri, corps et biens, sauf un canot monté par une trentaine de blancs qui abordèrent à la côte voisine. Le lendemain l'autre bâtiment se serait échoué sous le vent de l'île dans un lieu plus calme et à l'abri du vent, où il serait resté long-temps en place. Ceux qui le montaient auraient descendu près du village de Payou, et, réunis aux Français de l'autre frégate, ils auraient construit un petit navire des débris du grand, et auraient quitté Vanikoro au bout de sept à huit lunes. Depuis cette époque on n'aurait plus entendu parler d'eux.

Si ce récit est vrai, comme tout porte à le croire, les malheureux qui ont échappé aux combats et aux maladies auront tenté de prendre la route des Moluques ou des îles Philippines, et il y a lieu de supposer que leur nouveau navire se sera perdu sur les côtes périlleuses des îles Salomon, alors presque entièrement inconnues, aujourd'hui même très-imparfaitement explorées. Un jour, et ce jour n'est peut-être pas éloigné, un hasard heureux, semblable à celui qui s'offrit à M. Dillon, nous fera connaître le théâtre de ce dernier désastre; mais le malheur veut que ces parages soient occupés par des peuples presque aussi sauvages que ceux de Vanikoro, aussi peu susceptibles qu'eux de compatir aux maux et de respecter la vie des infortunés que le naufrage livre entre leurs mains.

Quant à nous , échappés comme par miracle aux récifs de Vanikoro , nous cherchâmes quelque temps à regagner les plages hospitalières de Port-Jackson pour donner à nos malades des secours et les moyens de se rétablir. Des vents forcés du S. E. et du S. S. E., accompagnés d'un temps affreux, nous forcèrent de renoncer à ce projet et de nous diriger vers les Mariannes , lieux déjà chers aux marins français, par l'accueil généreux qu'ils avaient offert à M. le capitaine Freycinet et à ses compagnons de voyage. Durant ce pénible trajet, que le calme et des brises contraires rendirent d'une longueur désolante, notre corvette offrait l'état le plus déplorable. La fièvre avait successivement saisi toutes les personnes de l'équipage. Capitaine, officiers, médecins, maîtres, marins et soldats, tous, hormis huit à dix personnes, avaient payé le tribut à l'impitoyable maladie. Les uns, pâles, affaiblis et fatigués de l'existence, employaient un reste de force à se traîner d'un bout du navire à l'autre pour distraire un moment leur ennui et chercher quelque soulagement à leurs maux. D'autres, parvenus au dernier degré d'affaiblissement, restaient étendus sans mouvement là où on les transportait, heureux du moins que l'excès du mal leur ôtât en partie le sentiment de leurs souffrances. *L'Astrolabe* qui, peu de jours encore auparavant, n'offrait qu'une réunion d'individus satisfaits et jouissant de la santé la plus florissante, avait été convertie par le séjour de Vanikoro en une infirmerie où le petit nombre des hommes bien portans ne semblaient être que les gardiens des malades et des invalides.

Voilà les tristes auspices sous lesquels nous poursuivîmes notre longue navigation, tout en opérant encore d'importantes reconnaissances et des découvertes dans les archipels des Carolines, dans les îles des Papoux et des Moluques. Implacable à nous tourmenter, la fièvre résista à tous les efforts, à tous les soins des médecins; elle nous poursuivit dans le reste de notre campagne, et six mois après notre départ de Vanikoro, à notre arrivée à l'Île-de-France, plus de vingt-cinq personnes étaient en proie à de violens accès. Aux Moluques, la dysenterie, plus impitoyable encore, avait joint ses ravages à ceux de la fièvre, et ravi en peu de temps huit hommes à l'équipage de la corvette. En quittant Bourbon, nous fûmes obligés de laisser à l'hôpital douze malades à qui leur état ne permettait pas de nous suivre sans compromettre leur existence.

Maintenant qu'il m'en soit permis, Messieurs, de rendre devant vous un témoignage authentique et sincère de reconnaissance et presque d'admiration aux officiers et aux naturalistes qui ont partagé avec moi les dangers de cette campagne. Cent fois j'exposai leurs jours à une perte presque assurée : peut-être même ai-je couru, dans l'ardeur de mon zèle, le risque d'être taxé d'une imprudence poussée jusqu'à la témérité, mais j'avais pour excuse et pour garant l'admirable constance et le dévouement héroïque de mes compagnons. Cependant, mis chaque jour à tant de cruelles épreuves, ce dévouement aurait pu se lasser ou se refroidir. Mais non, il répondit à mon attente, il triompha de tous les obstacles sans jamais faire entendre un

reproche, une plainte, pas même l'ombre d'un regret. Aux temps les plus désastreux, comme aux jours les plus brillans de la campagne, l'activité, l'enthousiasme de ces dignes marins se soutinrent avec une égale énergie. Même lorsque je n'attendais plus que la ruine complète de toutes nos espérances, lorsque notre salut ne tenait plus qu'à un fil, les recherches, les observations se poursuivaient avec autant d'exactitude et d'assiduité que dans les momens de calme et de sécurité. Un homme étranger à notre position n'aurait jamais pu soupçonner, en voyant nos travaux, qu'il ne fallait qu'un instant pour les anéantir, et détruire avec eux toute espèce de vestige de notre expédition.... Mais qu'on me passe cette reflexion sans l'attribuer à un excès d'orgueil national, c'est un des privilèges du caractère des officiers français de jouer avec les obstacles qu'on leur oppose, et de grandir en face du danger présent.... Quand un capitaine a pu s'entourer de compagnons tels que ceux que j'avais le bonheur de posséder, il n'est rien qu'il ne puisse entreprendre, rien qu'il ne puisse exécuter.



Considérations géographiques et statistiques sur l'île de Cuba.

Don Ramon de la Sagra, dans ses *Annales*, donne, sous le titre de topographie, un aperçu rapide, mais incomplet, des divers territoires, districts ou arrondissemens qui divisent l'île, et que dans le pays on appelle *partido*. Nous les croyons cependant assez importantes pour mériter d'être reproduites ici; ce sont :

1° Territoire ou partido de Guara.

Le *Pueblo* (1) de Guara, à dix lieues (2) de la capitale, est situé sur un bas-fond, où coule de l'ouest à l'est la rivière de ce nom, qui, à l'époque des grandes eaux, interrompt la communication d'une rive à l'autre.

Le territoire de Guara n'a guère plus d'une lieue carrée d'étendue, et renferme 3 caféières ou caféiries; 7 sucreries ou plantations de sucre; 7 *potreros* (3) (prairies); 70 maisons de paysans; 1,000 individus blancs des deux sexes; 200 individus de couleur, libres; 1,000 individus esclaves.

Cette surface est presque partout couverte de portions de terre, soit noire, soit colorée, et particulièrement propre à la culture de la canne à sucre; l'une (la terre noire) pendant la froide saison; l'autre (la terre colorée) pendant la saison des pluies. Le riz et le maïs forment la nourriture principale des habitans; et la première de ces substances alimentaires réussit tellement bien, qu'elle rend jusqu'à 150 pour cent. Ici, comme dans toute l'île, où il y a des cultures, on fait venir les racines farineuses, telles que le *manioc*, le *yuca*, l'*igname*; la *malanga* et le *platane* réussissent merveilleusement.

Le sol, susceptible de recevoir avec succès les cultures des deux mondes, produit, entre autres, le *melon d'Espagne*, le *melon d'eau*, le *haricot*, le *concombre*, le *pois-chiche*, le *pois de Valence* et plusieurs *jardinages*, que les habitans affectionnent peu.

Après tout, le seul produit qui mérite une attention particulière, c'est la canne à sucre, dont on tirerait de plus grands avantages si l'on voulait secouer le joug des vieilles routines, pour adopter les améliorations connues en agriculture; mais le temps les introduira

(1) Ville ou bourg.

(2) Lieue de 5,000 varas de Castille.

(3) Parc ou enclos pour l'entretien des bestiaux.

insensiblement. Ce qui n'empêche pas qu'une *caballería* (1) de terre, soit noire, soit colorée, travaillée en temps propice, favorisée par la température et ensemencée de canne à sucre, dans les conditions voulues, ne puisse produire pendant les cinq premières années, à la première coupe, de 2,000 à 2,500 pains; à la seconde, 3,000 pains, et à la dernière, de 3,000 à 3,500 pains, que l'on appelle de *soca*.

Ce partido ou territoire abonde en excellentes bêtes à cornes; et les bons pâturages finiront par y faire prospérer aussi le bétail à laine. L'éducation des bestiaux devrait être d'autant plus encouragée, qu'ils fourniraient un aliment salutaire aux habitants, qui se nourrissent de viandes salées achetées à Buenos Ayres et ailleurs. La consommation de la chair de porc y est également considérable.

Comme dans toute la Guara on ne trouve ni montagnes ni rivières très-chargées d'eau, ni sources ou fontaines, les puits et les lagunes viennent au secours de l'homme. Quant à la terre, elle n'est arrosée que par les pluies. Les seules montagnes que la vue puisse atteindre dans l'horizon sont celles de *Navio* et de *Ruí*.

Le désir de faire de fortes récoltes et la nécessité de couper les terrains pour les *plantations de cannes*, d'une part, et les *potreros*, de l'autre, ont fait disparaître les bois qui couvraient les 420 *caballerías* de ce territoire.

Les principaux produits du sol consistent en *sucre*, dont on peut récolter annuellement de 5,000 à 5,500 caisses (de 16 arrobes (2);)

En *café*, 3 à 4,000 quintaux;

En *tabac*, dont on peut planter de 11 à 13,000 pieds par *caballería*;

(1) 32 $\frac{1}{2}$ acres.

(2) L'arrobe égale 25 livres.

En *yuca*, dont la même mesure de terre peut fournir jusqu'à 2,000 arrobes par an.

Jusqu'ici il n'a été découvert dans le *partido* de Guara aucun minéral digne de quelque attention.

2° Territoire ou *partido* de Guanabo.

Ce district ou *partido* est situé à l'est de la Havane et à cinq lieues de la capitale, en suivant la côte vers le nord. La *juridiction ecclésiastique* a la même étendue que la *juridiction civile*, c'est-à-dire, trois lieues du nord au sud, et quatre lieues de l'est à l'ouest. On peut le diviser en deux parties.

La première comprend les arrondissemens de *Guanabo* et de *Giquiabo*, les anciennes possessions de la *Muniõe* et de *Bartolomé*, et *Garcia* et les domaines royaux de la côte, depuis *Boca-Ciega* jusqu'à *Jaruco*.

L'autre est limitrophe, par l'O., au district de Guanabocoa; par le S.-O., à Tapaste; par le S.-S.-E. à Jaruco; et par l'E., à Rio-Blanco.

Les terrains placés entre la côte et les collines qui traversent le *Guanabo*, en longeant celles qui forment la crête de la *Cabaña*, sont de mauvaise qualité et desséchés par l'absence de pluies, de sources et de ruisseaux. En revanche, les terres du midi sont bonnes, quoiqu'elles soient peu arrosées par les eaux pluviales que retiennent les montagnes de la *Pita*. Quant aux terres noires, qui ont jusqu'à deux vares d'épaisseur, elles reposent sur un fond de sable répandu sur plusieurs portions d'un terrain aride, ingrat, et où l'on voit à nu des rochers qui semblent annoncer la présence de substances minérales.

Outre un grand nombre de ruisseaux qui arrosent les bons terrains au nord de la *Pita*, on compte cinq rivières, telles que la *Justisia*, au N.-O., le *Guanabo*, la *Pita* et le *Giquiabo* au centre, et le *Jaruco* à l'Est. La première n'est d'aucune utilité dans les intérêts du pays; le *Guanabo*, qui se grossit des ruisseaux de *Tivotino* et d'*Al-*

tola-Galinas, serait navigable jusqu'à la ville pour de petites embarcations, si son embouchure n'était pas obstruée par les sables qu'y dépose une mer agitée par les vents impétueux du N.-E. Le *Giquiabo*, après avoir reçu les eaux de *San-Luis*, de la *Vega*, du *Lindero* et du *Charco de Naranjo*, va s'unir au *Jaruco*; au point de jonction il forme le port du nom de cette dernière rivière. A une lieue de la ville, les eaux de la *Pita* et du *Guanabo* se confondent en une petite rivière navigable pour des barques légères; enfin la *Justizia* se jette dans *Boça-Ciega*, après avoir alimenté de ses eaux sept lagunes.

Sur la côte, depuis le fond de la baie du *Rincon* jusqu'à l'embouchure du *Tarara*, dans un espace de cinq lieues, on trouve trois lagunes bourbeuses situées sur la plage même du *Rincon*, lagunes auxquelles on donne une lieue d'étendue.

La lagune de *Macao*, qu'alimente la *Tarara*, a 2,500 vares dans sa plus grande longueur, et 70 vares dans sa moindre étendue. Sur ces masses d'eau voltigent une foule d'oiseaux de passage; elles abondent en poissons d'eaux douce et salée; des caïmans arrivent aussi jusque dans ces parages, et s'y fixent.

En général, les pluies tombent dans ce territoire d'une manière intermittente; ici, elles viennent en septembre et octobre; là en avril et mai; elles se succèdent de telle sorte, qu'il y a rarement sur un point trois mois de sécheresse continue.

Les vents les plus fréquens sont: 1^o les brises qui, amenant les pluies d'été, répandent l'abondance; 2^o les vents de S.-E., qui, alternant avec les brises, produisent des averses accompagnées d'orages; et 3^o les vents de N.-O. et N.-N.-E., très-pluvieux en hiver. Malheureusement les averses d'octobre sont quelquefois si excessives, qu'elles engloutissent les semailles des terrains bas.

Les principales cultures de ce district sont la canne à sucre, le maïs et le café.

On y cultive aussi, mais en petites quantités, le haricot, le riz, la patate, l'aïl, l'oignon, le tabac et les racines alimentaires communes à cette région.

On comptait, en 1826, dans ce partido, 18 sucreries, 3 caféières, 4 *potreros*, qui ont produit 160,300 pains de sucre et 4,000 arrobes de café. A ces plantations et *potreros* sont employés 3,000 esclaves dans la proportion qui suit : sur 100 esclaves, 92 aux sucreries, 6 aux caféières, 2 aux *potreros*.

On calcule qu'une caballeria de bon terrain donne 3,000 pains de sucre pesant chacun un arrobe et un quart, ensemble 3,750 arrobes; qu'une caballeria de maïs produit 150 fanègues; qu'un quart de caballeria, semé de *platanos*, donnait 3,550 grappes (racimos) de fruits; qu'un huitième de caballeria, ensemencé d'un arrobe de haricots, en rendait 90; semblable résultat pour le riz; enfin un quart de caballeria, cultivé d'ail et d'oignon, et n'employant que six hommes, donnait un revenu de 1000 piastres.

Quoique la coupe des bois soit considérable sur les collines comme dans les montagnes, au point d'appauvrir les forêts, on n'en cultive pas moins dans ce partido une grande variété d'arbres et d'arbrisseaux. Ce qui suit présente la nomenclature des végétaux que l'on soigne ou qui croissent spontanément sur le sol du partido de Guanabo.

1° *Arbres et arbrisseaux à fruits* dont le bois n'est point employé dans les arts; ce sont : l'aguacate (1), le sapôtier, le mameï, le guayaba du Pérou, l'anone, le prunier, le caïmito, le maragnos, le tamarin, l'ananas, le papaya, le citronnier, l'oranger, les palmiers, qui produisent et le coco et la datte.

2° *Arbres* qui viennent sur un terrain âpre ou pierreux, et dont le bois dur est particulièrement employé pour le charroinage et à d'autres usages. Ces arbres sont : l'arbre de fer (quiebra-hacha) dont le bois défie la durée des siècles, le chicharrou, le sabbien, le moruró, le yangage, le guao vénéneux, l'acana (achrao), la yanilla, le robre, le hueso, la yaba, le dagame, la jocuma, la

(1) On a préféré conserver dans cette nomenclature la plupart des dénominations espagnoles pour ne pas être exposé à une traduction fautive ou incomplète.

caimitilla, l'otuje, le cuajani, la maboa, le guaguasi, la guacimilla, le majaguilla, la leviza, le mangle (*avicennia nitida*), la mora qui fournit une teinture jaune, la jagua, la guacima, la guira, le guama et le majagua dont l'écorce sert à faire du cordage, le mangle noir (*rhizophora mangle*), le palmier royal dont on fait du tronc des tables d'une durée extraordinaire, tandis que ses branches et ses feuilles servent à couvrir les cabanes et à conserver le tabac; son fruit est l'aliment du porc; et du palmiste, lorsqu'il est tendre, on fait une salade délicieuse; le palmier miroguano (*coripha miraguana*), le corajo (*cocos crispera*), la jata (*coripha maritima*), les cannes sauvages, etc.

Les arbres suivants, indifféremment appliqués à une infinité d'usages, méritent également qu'on les mentionne, comme l'acajou, le cocuyo ou jiqui, le gayac, le guayacamillo, le tengue, l'arabo, l'amandier, le majagnissa, le coabilla, le guayabillo, le cuajavi, le yaïti, etc. Les feuilles de la plupart des petits arbres, parmi ceux-ci, sont recherchées par les moutons; enfin on y remarque aussi le cuaba et le cuabilla, avec le bois desquels on fait des torches qui produisent une lumière vive.

3° *Arbres* qui croissent sur toute espèce de terrain, et dont le bois n'acquiert point une consistance compacte; ce sont : le cèdre, le yamao, l'aguda, la baria, le granadilla (*aspalatus ebenus*), l'ateje, la vigneta, la yaya, la ciguaraya (*trichillia glabra*), dont la feuille est efficace contre la goutte, l'uvero (*cocolobra ovifera*); l'agurdita, le poivrier des côtes, le ramon, dont les chevaux aiment la feuille, le copei (*clusia rosea*), le copeicillo, la biboua, dont le gros bétail mange la feuille, et enfin le jaguey qui produit une sorte de figue.

Si l'on voulait pousser plus loin encore cette nomenclature, on pourrait citer quelques autres arbres ou arbrisseaux; les uns donnant un feuillage qui sert de nourriture aux bestiaux, les autres offrant un bois trop tendre pour être utilisé par l'industrie.

4° *Arbres* qui croissent dans des terrains marécageux, tels que

le *baga* ou *guanabana sauvage* (*anona palustris*), le *patabau*, le *mangle noir* et les *pinipiniches* et *tayabacana vénéneux*; dans les lagunes, comme le *jonc*, le *macio* (*tipha angustifolia*) et la *ceiba*, qui donnent l'un et l'autre une laine qui sert à faire des matelas; le *jobo* qui produit un fruit à noyau dont on nourrit les porcs. Quoique tendre, le bois de ces arbres est employé à construire des chaloupes de pêcheurs,

5° *Végétaux* servant de pâturage aux animaux. Les plaines offrent dans le printemps et dans l'été, d'abondans pâturages qui, en hiver, manquent même dans les montagnes; on donnera plus tard l'énumération des plantes qui composent ces pâturages.

Nous terminerons cette nomenclature végétale en faisant mention des

6° *Arbres et plantes* que l'on a acclimatés en bonnes terres, tels que le *cypès*, qui ne produit aucun fruit;

Le *palmier sagou* (*cycas revoluta*), que l'on multiplie à l'infini par ses boutures, mais qui, depuis onze ans qu'il est planté, n'a encore donné aucun fruit;

Le *canistel* (*sapota elongata*), qui, après être resté quatre années sans produire, donne beaucoup de fruits dans l'été;

Le *mango* (*mangifera indica*), qui, après quatre ou cinq ans, a produit beaucoup de fruits;

L'*amandier* (*terminalia catapa*), le *châtaignier* (*artocarpus incissa*), qui produisent en automne, après trois ans de mise en terre.

Le *nogal de l'Inde* (*alevrites tritoba*), qui produit en été après six années de sémination, et quelquefois plus tôt;

Le *figuier* (*ficus carica*), dont le fruit commence à paraître dans l'année, et vient abondamment dans les deux premières années de sa mise en terre;

Le *pommier* (*pyrus malus*), qui donne quelque peu de fruits dans les quatre premières années, et n'en produit plus les deux années suivantes;

Le *youca de sagou* (*maranta indica*), dans l'été; la récolte s'en fait dans l'année.

La *vigne* (1) (*vitis vinifera*), qui produit en été, et avec vigueur après deux annés.

Le *curcuma* (*curcuma americana*), à l'usage de la teinture; il produit dans l'année.

En attendant que don R. de la Sagra ait terminé l'examen géologique qu'il a commencé d'une part dans les districts de *Guanabacoa* et de *San Geronimo*, et de l'autre sur les collines de la *Cabana*, il essaie de mettre sous les yeux de ses lecteurs l'énumération des substances minérales de *Guanabo*, qu'un ecclésiastique instruit de ce *partido* lui a transmises. Ces substances sont : chaux carbonatée rhomboïdale; chaux carbonatée grenue sphérique; jaspe commun bigarré; calcédoine blanche et bigarrée en masse; géode calcédoinée blanche; quartz cristallisé et en masse; quartz rougeâtre parfaitement sphérique; quartz cristallisé en prisme de six côtés; serpentine en grands morceaux; hématite foncée; fer grumeleux magnétique; cuivre bleu et cuivre vert.

Si le sol de l'île de Cuba, vers la Havane, n'est pas propre à l'exploitation des mines, il n'en est pas de même à l'est de Matanzas. Ici sont des collines et des montagnes, et la présence de quelques substances minérales a fait supposer, avec raison, que le minéral ne devait pas être étranger à cette partie de l'île.

Sans doute, ce n'est pas seulement l'or, l'argent et le diamant qui doivent être dignes de l'attention de l'homme : souvent il suffit d'une couche d'argile, d'un filon de silice, d'un lit de craie, d'une carrière de pierre pour faire la fortune des explorateurs. L'industrie sait féconder et utiliser tout ce qu'elle touche, et déjà nous avons vu plus haut les échantillons de quelques découvertes qui pourront, avec le temps, conduire à quelques résultats de prospérité publique. Ce n'est pas seulement à *Guanabo* que s'est mani-

(1) C'est probablement comme essai que l'on cultive ici la vigne dont le fruit seul est sans doute employé; en vain on prétendrait récolter du vin sous le climat des tropiques.

festé la présence de quelques substances minérales ; *Guaniabacoa* aussi participe à cet avantage.

A *Villa Clara*, on a trouvé des morceaux de *fer oxydé saturé d'argent* (l'othrigger roth eiseinstein d'Allemagne) que l'on a soumis aux procédés métallurgiques. Ce minerai a donné pour résultat, sur cent parties : fer, 67,84 ; argent, 0,48 ; silice et alamine, 9,70 ; substances aqueuses et perte en gaz, 21,98.

Examen fait de la nature du terrain où l'on vient de découvrir le minerai qu'on a soumis à l'analyse chimique, on peut en conclure que *Villa Clara* renferme une *mine d'argent* qu'on pourra dire riche, puisqu'elle rend *sept onces et demie d'argent* par quintal. Peu de mines d'argent de celles qui sont connues dans les deux mondes présentent un produit semblable.

Les mines de *Valenciana* donnent, dans les années abondantes, neuf onces d'argent et quelquefois davantage, mais souvent aussi on n'en retire que trois onces. Beaucoup d'autres ne donnent que deux, trois et quatre onces par quintal. Le bénéfice ne consiste pas toujours dans ce que le minerai contient beaucoup d'argent, mais bien dans l'abondance du minerai et dans la facilité de l'exploitation.

A *Guanabo* on a découvert aussi un morceau de *charbon de pierre*, mais personne ne s'est encore avisé de creuser le terrain pour s'assurer s'il existait une carrière de houille ; l'aspect du charbon de pierre a suffi pour le faire supposer. Aussi long-temps que l'on ne s'adonnera point à l'étude de la minéralogie, on continuera à fouler sous ses pieds, pendant des siècles encore, des richesses qu'on ne veut point se donner la peine de rechercher, parce que l'on est épouvanté des essais auxquels il faudrait nécessairement se livrer.

III^e Territoire ou Partido d'Alquizar.

Le partido d'Alquizar est situé au sud-ouest, un quart sud de la Havane, et au 22° 48' de latitude septentrionale. Considéré sous le rapport topographique, ce partido est le prolongement d'une plaine

qui commence à la mi-côte des montagnes de San Salvador à l'ouest, et qui des hauteurs de Guayabal au nord, s'étend par une déclivité continue jusqu'à la mer du Sud. Il touche au nord-est au partido de *Sant Antonio*, au nord-est à l'ouest à celui de *Seiba*; au sud à celui de *Guanimar*, et à l'est à celui de *Guëra Melena*. Sa figure irrégulière présente presque un trapèze de deux lieues de long sur une de large, qui dans sa plus grande étendue suit la direction de l'est au nord-nord-ouest, et dans le côté opposé s'étend du sud-ouest à l'ouest.

Il n'y a sur ce territoire ni eaux ni montagnes, et par conséquent le géologue y trouve peu à faire; et si l'on continue à détruire les bois qui y existent encore, il ne restera bientôt plus pour le botaniste qu'à signaler quelques végétaux, tels que le café, le platane, l'yuca, maïs, etc.

Une terre colorée et argileuse mêlée d'oxide de fer, de chaux et d'alumine, constitue presque toute la surface du sol de ce partido; ce sol est au reste vigoureux et déjà l'on y compte 51 caféyères et 144 sitions (1).

Parmi les lagunes que l'on trouve à l'extrémité de ce territoire il n'en est qu'une qui soit permanente; elle reçoit ses eaux de la submersion de *las capellanas*, on l'appelle *Guamarajai* ou *Pendencias*. Les autres lagunes qui ne se remplissent d'eau que dans la saison des pluies n'ont aucune importance.

La différence des saisons, bien marquée dans la plupart des autres cantons de l'île, n'est ici jamais bien sensible. Souvent on éprouve dans la même journée, l'hiver au matin par le vent du nord, l'été vers midi, le printemps et l'automne sur le soir. En général, la saison sèche et la saison humide sont ici bien distinctes l'une de l'autre; on sait d'ailleurs que la première vient de l'approche du soleil du tropique du capricorne et des vents du nord et nord-est avec privation de pluies, tandis que la seconde est produite par les brises

(1) Portions de terre où l'on cultive le yuca et les autres substances alimentaires.

ou vents d'est mêlés avec ceux du sud qui amènent des pluies abondantes lorsque le soleil est arrivé au tropique du cancer.

Ce qui est le printemps dans les pays en dehors des tropiques est ici le commencement de la saison des eaux. En effet, les corps organiques comme inorganiques en annoncent l'influence. Divers insectes et particulièrement le *cucullo* (clater noctilicus), paraissent par milliers et sortent de leur léthargie comme par enchantement pour éclairer du scintillement de leur feu les ombres de la nuit. En mai, juin et juillet des nuages épais couvrent le ciel depuis le soir jusqu'à huit heures du matin, et tombant en rosée ou en pluie fertilisent la terre. Cette humidité a l'avantage encore de donner l'élasticité au corps de l'homme qui se ressent trop longtemps des chaleurs très-intenses qu'on éprouve dans ces climats.

Ces chaleurs sont d'autant plus importunes que quand l'atmosphère cesse d'être rafraîchie, la température reprend aussitôt toute son intensité et occasionne alors beaucoup de dérangement dans le système. Delà un grand nombre de maladies cutanées, la tendance à un état convulsif; et dans la saison des pluies, des catarrhes, des dissenteries, des fièvres qui, année commune, offrent une mortalité de près de 400 individus, sur une population de 10,500 habitans que renferme ce partido.

Population de ce Partido en 1821.

	<i>Blancs.</i>	<i>Gens de couleur.</i>	<i>Nègres.</i>
Mâles.	1,309	82	4,729
Femelles.	958	111	3,260

Ensemble, 10,449 individus.

Les changemens atmosphériques sont si spontanés que le corps résiste difficilement à un passage si subit du sec à l'humide.

Aussi le climat de l'île ne permet-il point aux habitans d'avoir le teint blanc rosé si commun en Europe; la sécrétion de la bile est si abondante qu'elle finit par teindre le blanc de l'œil; la transpiration continue débilité tellement le corps que les forces vitales perdent une grande partie de leur activité et elle occasionne une grande apathie pour le travail; ce qui fait dire aux gens de l'art *que les fonctions digestives sont en raison inverse des fonctions de la sensibilité.*

Don R_y de la Sagra consacre un très-long article sur les maladies qui règnent à *Alquizar* et sur l'hygiène qu'il veut que l'on observe. Il suffira ici d'indiquer les trois classes dans lesquelles il range les maladies les plus communes.

Dans la première sont placées les maladies qui sont propres au pays ou *endémiques*.

Dans la seconde, celles qui dépendent de quelques altérations passagères dans l'air ou dans l'eau et qui sont *épidémiques*.

Dans la troisième, celles qui, venant de pays éloignés se développent dans celui-ci; il donne à celles-ci le nom de maladies *exotiques*.

Il se propose de parler plus tard de certaines affections qui considérées tantôt comme endémiques, tantôt comme épidémiques, proviennent à son avis de causes bien différentes; mais la nature de ce recueil ne nous permet point d'entrer dans ce détail.

Signe B^d HUBER.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Procès-Verbaux des Séances de la Commission centrale.

Séance du 6 Novembre 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le colonel Doyle, à Londres, adresse ses remerciemens à la Société qui l'a admis au nombre de ses membres.

La Société asiatique de Calcutta remercie la Société de Géographie de l'envoi du recueil de ses mémoires.

M. le chevalier Graberg de Hemso adresse à la Société une analyse du deuxième volume du recueil de ses mémoires, qu'il a fait insérer dans *l'Antologia*, n° 104, journal publié à Florence; il joint à cet envoi deux articles sur le commerce de Tripoli d'Afrique et sur ses rapports avec celui de l'Italie.

La commission vote des remerciemens à l'auteur et ordonne le dépôt des ouvrages à la bibliothèque.

M. Marc Jodot écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de la carte industrielle du département du Nord, qu'il vient de publier.

La Commission centrale invite M. Bottin à examiner cette carte et à lui en rendre compte.

Le même membre adresse à la Société un exemplaire d'un tableau qu'il vient aussi de publier, présentant les mouvemens graphiques de la population de la ville de Paris dans les 17^e, 18^e et 19^e siècles. Ce travail est composé d'après la statistique publiée par M. le comte de Chabrol. Remerciemens et dépôt de ces ouvrages à la bibliothèque.

M. Jump fait hommage à la Société d'un ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de : *Application des globes à la trigonométrie sphérique et à divers calculs d'astronomie et de géographie.*

Ce traité sert à expliquer une invention faite par l'auteur et approuvée par la Commission centrale dans sa séance du 3 juillet 1829, sur la proposition de M. le chevalier Bonne.

M. Jouannin lit un fragment du journal de l'excursion qu'il a faite dans la Bithynie, durant l'automne de 1825.

M. de la Pylaie fait une communication relative aux limites entre les Agnotes et les Corisopites ou *Corisopitenses*, c'est-à-dire les peuples de Quimper. Il donne quelques détails sur la splendeur de l'ancienne ville de Tolente, et la disparition totale de ses vestiges. Il promet de nouvelles communications sur les autres peuples de l'Ossismie.

La commission centrale fixe le jour de l'assemblée générale annuelle de la Société au vendredi 11 décembre prochain.

Séance du 20 novembre.

Le procès-verbal de la séance du 6 novembre est lu et adopté.

M. le chevalier d'Abrahamson, aide-de-camp de S. M. le roi de Danemark, présent à la séance, dépose sur le bureau les trois dernières cartes de son Atlas de Danemark par bailliages.

M. le président lui adresse les remerciemens de la Société.

M. le baron de Capellen adresse une relation officielle et détaillée du tremblement de terre qui bouleversa, en 1822, une des parties les plus fertiles de l'île de Java; il joint à cet envoi un plan topographique des contrées où l'éruption eut lieu.

La commission vote des remerciemens à M. de Capellen, et renvoie la notice et la carte au comité du Bulletin. (*Voyez le Bulletin n° 79, première section, page 201.*)

M. le capitaine Sabine adresse une notice sur les observations récentes faites par M. Hansteen, en Sibérie, sur l'intensité du magnétisme terrestre, et sur celles qu'il a faites lui-même en diverses parties du monde sur ce sujet important, qui se rattache aux sciences géographiques.

Remerciemens et renvoi du mémoire à M. le colonel Bonne, pour en rendre compte.

M. Jomard communique deux lettres, l'une de M. C. Moreau, et l'autre de M. John Barrow, contenant des renseignements sur un planisphère qui se trouve au Musée britannique, et qui est une copie très-exacte de la mappe de Fra Mauro, peinte en 1459 dans l'église de Saint-Michel de Murano, à Venise.

Remerciements et renvoi de cette intéressante communication au comité du Bulletin. (*Voyez le Bulletin n° 79, pag. 222 à 225.*)

M. le président annonce que M. Dard, auteur du *Dictionnaire français-Wolof-et-Bambara*, et de la *Grammaire Wolofe*, est sur le point de partir pour l'Amérique centrale, où il a le projet de s'établir. Désirant se rendre utile à la science, M. Dard fait à la Société des offres de service, et sollicite ses instructions.

M. Warden veut bien se charger d'adresser à M. Dard quelques questions sur les pays qu'il doit visiter.

M. Barbié du Bocage communique une note officielle de la division du Brésil en dix-huit provinces, extraite du budget présenté au gouvernement pour l'année 1830. Renvoi au comité du Bulletin. (*Voyez troisième section, page 327.*)

Après la lecture d'une lettre de M. Duperrey, M. le baron Coquebert-Montbret offre de rendre compte du voyage de M. le capitaine Kolff, dans les parties peu connues des Moluques.

M. Bottin fait un rapport sur le projet de statistique du département de l'Ariège, par M. d'Espagnol.

La séance est terminée par la lecture de la relation du tremblement de terre de Java, annoncée précédemment.

§ 2. Admissions, Ouvrages offerts, etc.

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 novembre.

M. Kogine, lieutenant dans les armées de S. M. l'empereur de Russie, et M. Antoine-Ernest Boizot sont admis dans la Société sur la proposition de MM. Ansart, Girard, Sueur Merlin et Warden.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 novembre.

Par M. Jodot : *Carte industrielle du département du Nord* ; Paris , 1829. 2 feuilles. — *Mouemens graphiques de la population de la ville de Paris, dans les 17^e, 18^e et 19^e siècles* ; Paris, 1829. 1 feuille.

Par la Société royale des Sciences et Arts de Lille : *Mémoires de cette société*, 2^e semestre de 1827 et année 1828. Lille 1829. 1 vol. in-8°.

Par M. John Jump : *Application des globes à la trigonométrie sphérique et à divers calculs d'astronomie et de géographie* ; Paris, 1829. 1 vol. in-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages* ; cahier d'octobre.

Par M. Arthùs Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*, cahier d'octobre.

Par M. Graberg de Hemso : *Analyse du tome 2 du recueil des mémoires de la Société de géographie*. Brochure in-8°. — *Prospetto del commercio di Tripoli d' Africa e delle sue relazioni con quello dell' Italia*. 1 brochure in-8°.

Par M. L. Marcus : *Notice sur l'époque de l'établissement des Juifs dans l'Abyssinie*. 1 brochure in-8°.

Par la Société Asiatique : *Nouveau journal asiatique*, cahiers de juin et juillet.

Par la Société de la Morale chrétienne, n^{os} 79 et 80 de son journal.

Séance du 20 novembre.

Par M^{me} Malte-Brun : *Précis de géographie universelle ou description de toutes les parties du monde*, par M. Malte-Brun. Tome VIII. Description de l'Europe méridionale. Paris, 1829.

Par M. Fontanier : *Voyages en Orient, entrepris par ordre du gouvernement français, de l'année 1821 à l'année 1829, ornés de figures et d'une carte*. Par V. Fontanier. Paris, 1829. 1 vol. in-8°.

Par M. Ansart : *Journal des voyages* ; cahier d'octobre.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier de septembre.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*, cahier d'octobre.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahiers de septembre et octobre.

Par M. Arthus-Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*, cahier de novembre.

Par la Société des Méthodes d'enseignement : *Journal de cette Société*, numéro 20^e.

Par le Directeur du *Globe* : plusieurs numéros de ce journal.

Procès-Verbal de l'Assemblée générale du 11 décembre 1829.

M. le baron Hyde de Neuville, président titulaire de la société, occupe le fauteuil et ouvre la séance à huit heures du soir, dans une des salles de l'Hôtel-de-ville. Il rappelle, dans un discours interrompu à diverses reprises par les applaudissemens d'un auditoire nombreux et choisi, les orages de sa vie politique qui l'ont conduit dans les contrées lointaines et sous la hutte du sauvage, où il a été à portée d'observer de près cet homme que nous nommons l'homme de la nature, qu'on peut en général peindre d'un seul trait en disant qu'il est sans pitié pour la compagne de sa vie; et il développe d'une manière brillante cette thèse : que la véritable nature, celle qui répond aux fins du créateur, c'est la civilisation. M. le président expose ensuite avec rapidité les services rendus par la géographie, ses progrès, ses conquêtes; elle ne s'arrête plus à la simple description de la terre, elle cherche à pénétrer tous ses mystères, à calculer, à ex-

pliquer ses divers phénomènes. Autrefois, la géographie ne devait le plus souvent son avancement qu'à l'ambition des conquérans, qu'à la soif de l'or : aujourd'hui, au contraire, des intérêts plus nobles dirigent l'esprit humain. C'est le désir de propager le christianisme et la civilisation, d'étendre le domaine des sciences, qui fait entreprendre les voyages les plus périlleux. C'est aux voyageurs, aux missionnaires modernes, animés seulement par l'amour du bien, par le zèle ardent pour les découvertes géographiques, que l'on doit, et la connaissance de la Polynésie, et la révolution morale qui s'est opérée, comme par enchantement, parmi les habitans de ces archipels, qui gémissaient encore il y a dix années sous le joug sanglant de la plus absurde idolâtrie. Honneur à ces modestes missionnaires dont on connaît à peine le nom ; honneur aux Cook, aux La Pérouse, aux Freycinet, aux Duperrey, aux d'Urville, aux Caillié, au major Laing et à tant d'autres, la gloire de leur patrie !

Après avoir suivi dans son développement cette auxiliaire si utile de la géographie, la navigation, sans laquelle les efforts de l'esprit humain seraient impuissans, quant à la connaissance parfaite du globe, l'orateur parle avec intérêt de la marine royale de France, des voyages de circum-navigation exécutés par elle, et des brillans résultats qu'elle a obtenus. Il rend hommage aux connaissances variées et profondes, à l'humanité éclairée de ce vertueux Louis XVI qui rédigea lui-même les instructions de La Pérouse, et qui lui prescrivit, non-seulement de traiter avec bonté et douceur les peuples sauvages.

qu'il visiterait , mais de chercher à améliorer leur sort , en procurant à leur pays les légumes , les fruits , les arbres utiles d'Europe , en leur enseignant la manière de les semer et de les cultiver. M. de Neuville fait des vœux pour qu'à l'avenir les instructions de ce monarque d'auguste et douloureuse mémoire , soient religieusement exécutées par nos bâtimens chargés d'explorer la terre , et qu'ils embarquent à leur bord de grandes et petites charues , des semences céréales et les différentes espèces de graines d'une culture aisée. M. le président termine son discours en retraçant les progrès immenses que le dépôt des cartes et plans de la marine a fait faire à l'hydrographie , et en consacrant quelques lignes au savant modeste , au parfait homme de bien , à M. le contre-amiral de Rosel , qui dirigeait encore il y a peu de jours , ce bel établissement , et dont la mort récente est un sujet de deuil pour la société de géographie et pour tous les amis des sciences.

M. de La Roquette , secrétaire de la société , donne lecture du procès-verbal de la dernière séance ; la rédaction en est adoptée.

On passe ensuite à la lecture de la correspondance :

M. le capitaine de frégate Duperrey fait hommage à la société de l'*Atlas hydrographique* du voyage exécuté par lui sur la corvette de S. M. , la *Coquille* ; et d'un travail qu'il vient de terminer , et qui consiste à faire connaître la configuration de l'*équateur magnétique* , telle qu'elle résulte des observations de l'inclinaison de l'aiguille aimantée qu'il a faites dans l'océan Atlantique , dans le grand

océan équinoxial et dans l'archipel d'Asie. Les positions géographiques qui lui ont servi pour tracer l'équateur magnétique, ainsi qu'il est représenté sur la carte jointe à son envoi, sont réunies dans le tableau qui accompagne sa lettre, et sont extraites d'un mémoire qu'il se propose de soumettre à la société. Remercimens et renvoi au comité du bulletin.

S. E. M. le baron d'Haussez, ministre secrétaire d'état de la marine, répond à une lettre qui lui avait été écrite par le président de la commission centrale, S. E. annonce que le voyage de *l'Uranie* ayant été publié par le ministère de l'intérieur, elle ne peut disposer en faveur de la bibliothèque de la société de géographie que de la partie nautique de ce voyage, dont le dépôt général de la marine a seulement été chargé; mais qu'il destine à la bibliothèque de la société un exemplaire complet des voyages de *la Coquille* et de *l'Astrolabe*, et que des ordres ont déjà été donnés pour que les livraisons soient adressées au fur et à mesure qu'elles paraîtront. Remercimens à S. E. le ministre de la marine; le président de la commission centrale écrira à S. E. le ministre de l'intérieur au sujet du voyage de *l'Uranie*.

Plusieurs autres ouvrages, cartes et plans dont la liste détaillée se trouve page 325 de ce Bulletin, sont offerts à la société par MM. Denaix, Walckenaer, Jomard, Coulier, etc. M. le président vote des remerciemens aux auteurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages dans la bibliothèque.

M. Loniol, chef d'institution à Paris, annonce qu'il

vient de mettre à exécution le plan d'éducation par les voyages, conçu par M. le comte Alexandre de la Borde; que déjà plusieurs jeunes gens sont prêts à partir, et il demande que la société donne à ces élèves des lettres de recommandation, qui puissent les mettre en état d'entrer en communication avec les savans des divers pays qu'ils doivent parcourir. Renvoi à la section de correspondance qui s'entendra avec M. Loriol.

Plusieurs candidats sont présentés et admis au nombre des membres de la société. (*Voir page 325.*)

M. de la Renaudière, secrétaire général de la commission centrale, lit son rapport annuel. Il commence par rappeler à la Société le prix qu'elle a décerné aux grandes explorations du capitaine Franklin et du docteur Richardson. Passant ensuite aux différens voyages exécutés dans ces derniers tems, il analyse en peu de mots les travaux de M. Riffaud, en Égypte et en Nubie, et ceux de MM. Fontanier, Vidal, Guys et Jouannin dans diverses contrées de l'Orient. Il fait connaître les grands traits de l'expédition de l'*Astrolabe*, et paie au capitaine d'Urville et à ses habiles officiers un tribut d'éloges motivés. Il ne sépare pas de ce dernier voyage ceux de MM. de Freycinet et Duperrey. Il appelle ensuite l'attention de l'assemblée sur les travaux collectifs de la société, sur la publication de ses mémoires, sur l'importance des documens qu'ils renferment et l'intérêt qui s'attache surtout au III^e volume de cette collection, entièrement consacré à l'*Orographie de l'Europe* de M. Bruguière. M. le secrétaire général de la commission centrale passe successivement

en revue les principaux ouvrages géographiques et statistiques publiés par les membres de la société. Parmi les premiers, les grands atlas de MM. Lapie, Denaix, Vander-Maelen, d'Abrahamson, etc., occupent un rang distingué; parmi les seconds, la statistique de Paris par M. le comte de Chabrol, et les grands travaux sur la France et la Russie de M. Balbi se présentent comme des ouvrages modèles, riches de points élevés et de vues philosophiques. M. de la Renaudière termine sa notice en payant un tribut de regrets et d'éloges à la mémoire de MM. Pacho et de Rossel. Cette lecture a été accueillie par de vifs applaudissemens.

M. le capitaine Dumont d'Urville, commandant la corvette *Astrolabe*, envoyée par le gouvernement français à la recherche des restes de l'expédition de La Pérouse, et membre de la société, lit un extrait de son voyage à Vanikoro. Il y peint avec autant de chaleur que de vérité la mélancolie qui s'empara de son ame en voyant le peu de succès qui accompagna d'abord ses tentatives pour atteindre le but qui lui avait été prescrit; l'émotion qu'il éprouva aux premiers mots du pilote anglais qui le conduisit à Hobart-Town, et dont les récits s'accordaient avec ceux du capitaine Dillon; le mouvement indéfinissable de regrets, de douleur et de satisfaction dont son cœur et celui de ses compagnons furent agités lorsque les sommets de Vanikoro se montrèrent aux bornes de l'horizon; l'enthousiasme avec lequel fut accueillie sa proposition, d'élever sur le lieu même du désastre un monument modeste à la mémoire de leurs infortunés compatriotes, et le respect religieux

avec lequel fut accomplie la cérémonie d'inauguration. Il retrace ensuite les nombreux-obstacles qu'il eut à vaincre, les périls et les revers qui ont signalé sa navigation ; le zèle et le dévouement de ses compagnons de voyage, poursuivis à la fois par les tempêtes et par les écueils ; par la fièvre et par la dyssenterie, maladies dont les ravages avaient fait de *l'Astrolabe* une espèce d'infirmierie, où le petit nombre des hommes bien portans ne semblaient être que les gardiens des malades et des invalides. Pendant cette lecture, le silence le plus profond régnait dans l'assemblée ; tous prêtaient une oreille attentive au récit touchant du commandant de *l'Astrolabe*, et ce n'est qu'après qu'il a été terminé, que des applaudissemens unanimes et long-temps prolongés ont témoigné le vif intérêt avec lequel il avait été entendu.

M. de La Roquette, secrétaire de la société, obtient la parole ; il annonce qu'il va entretenir l'assemblée de M. le contre-amiral de Rossel, directeur général du dépôt des cartes et plans de la marine, l'un des fondateurs de la Société de géographie, qui le premier présida sa commission centrale dont il était vice-président au moment de sa mort. Après avoir esquissé d'une manière rapide les principaux événemens de la carrière de M. de Rossel, M. de La Roquette rappelle les services que ce célèbre marin a rendus aux sciences et surtout à l'hydrographie. Il analyse succinctement le voyage d'Entrecasteaux, que M. de Rossel accompagna dans son expédition à la recherche de La Pérouse et dont il a rédigé la relation, qu'il a fait suivre d'observations astronomiques

faites pendant la campagne, et de discussions savantes sur la nature des erreurs qu'on peut commettre en observant en mer, et sur les moyens d'en déterminer l'influence. Ce beau travail, où l'on trouve des méthodes nouvelles et très-simples pour donner aux latitudes et aux longitudes toute l'exacritude dont elles sont susceptibles, est considéré par les savans, comme un excellent traité d'astronomie nautique, comme l'un des ouvrages les plus importants en ce genre qui eussent été publiés à l'époque où il parut, et comme faisant infiniment d'honneur à la marine française. M. de la Roquette parle ensuite des autres ouvrages de M. Rossel ; de ses notices dans la *Biographie universelle*, de ses nombreux rapports sur des questions scientifiques, parmi lesquels on doit citer celui dans lequel il expose le système proposé par lui et adopté par la commission des phares pour éclairer les côtes de France ; de ses projets d'instructions pour les principales expéditions de découvertes entreprises depuis quinze ans sous les ordres des Freycinet, des Duperrey, des Bougainville, des d'Urville, etc. M. le secrétaire de la société termine enfin son éloge historique en appréciant en peu de mots les talens si divers de M. de Rossel, savant aussi modeste que plein de bienveillance, de franchise et de loyauté, et qui, pour se servir d'une expression caractéristique, employée par le commandant de l'*Astrolabe*, *dut avoir beaucoup d'amis et pas un ennemi*.

M. le président accorde la parole à M. le colonel d'Abrahamson, aide-de-camp de S. M. le roi de Danemark, auquel on doit un atlas du royaume de Da-

nemark dont il a fait hommage à la société. Ce savant fait une communication relative à l'enseignement de la géographie dans sa patrie. La connaissance de cette science est considérée en Danemark comme indispensable à tout citoyen; aussi est-elle enseignée dans les plus petites écoles de village par la méthode lancasterienne, au moyen d'un certain nombre de cartes dressées par M. d'Abrahamson lui-même, et d'un *építome* dont il est également l'auteur. Après une instruction préliminaire sur les termes les plus usuels de la géographie, les élèves apprennent à connaître en détail le Danemark et ses dépendances, et reçoivent des notions succinctes de statistique et de topographie. On leur donne ensuite une idée générale de la mappemonde et des différentes parties du monde, en s'attachant principalement à l'étude des cartes qui contiennent toutes les indications qu'il est utile d'apprendre aux élèves. Lorsque le projet soumis à S. M. D. par M. d'Abrahamson fut adopté et reçut un commencement d'exécution, tous les élèves des écoles ne furent pas admis à étudier la géographie : on n'accorda la permission d'apprendre cette science que comme une récompense aux enfans les plus assidus au travail, on a fini par les admettre tous sans exception. M. le président remercie M. le colonel d'Abrahamson de cette intéressante communication, et ordonne le dépôt dans la bibliothèque des élémens de géographie et des cartes offertes par ce savant étranger, que la société s'honore de compter au nombre de ses correspondans étrangers.

L'étendue des diverses communications et l'heure

avancée, n'ayant pas permis d'entendre la lecture d'une relation officielle de l'éruption du mont Galoungoun dans l'île de Java, transmise par M. le baron de Capellen, ancien gouverneur général des établissemens hollandais en Asie et membre de la société; on passe au compte des recettes et des dépenses de l'exercice 1828-- 1829, qui est rendu par M. Chapellier, trésorier. (*Voir page 324.*)

M. Jomard, président de la commission centrale, dépose sur le bureau le III^e volume des mémoires de la Société, renfermant l'orographie de l'Europe par M. Bruguère, ouvrage couronné par la société.

Aux termes de son réglemeut, l'assemblée procède à l'élection de deux membres de la commission centrale en remplacement de MM. de Rossel et Dupin.

MM. les lieutenans-généraux Haxo et Fririon, scrutateurs, ayant terminé le dépouillement du scrutin et déclaré que MM. Dumont - D'Urville et Fontanier avaient obtenu la majorité des suffrages, M. le président les proclame membres de la commission centrale.

La séance est levée à dix heures et demie,

De La ROQUETTE,
Secrétaire de la société.

NOTICE annuelle des travaux de la Société de Géographie lue dans sa séance publique, le 11 décembre 1829, par M. DE LABRENAUDIÈRE, secrétaire général de la Commission Centrale.

MESSIEURS,

Pendant l'année qui vient de s'écouler, votre histoire s'est encore mêlée à celle de la science ; vous vous êtes associé par de nobles encouragemens à de grands travaux géographiques. Le prix fondé pour la découverte la plus importante, est échu à l'une des plus utiles et des plus heureuses entreprises des temps modernes. Deux jalons avaient été posés par Hearne et Mackensie sur les rivages hyperboréens de l'Amérique. Le capitaine Parry avait reconnu, de son côté, les anciennes découvertes de Bylot, de Baffin, de Middleton et de Fox, ainsi qu'une partie de la presqu'île Melville ; mais d'immenses lacunes restaient à remplir, le capitaine Francklin et le docteur Richardson les ont en grande partie comblées : grâce à leur zèle et à leurs talens, le tracé des côtes nord du Nouveau-Monde, depuis la pointe Beechy jusqu'au cap Turnagain, a été inscrit sur nos cartes. En accordant au premier la médaille et au second la mention la plus honorable, vous avez dignement apprécié l'importance de tels résultats, rehaussés par de nombreuses observations scientifiques : votre suffrage s'est réuni à celui des deux Mondes.

De plus modestes travaux sont venus se présenter à votre examen : trois mémoires sur le nivellement d'une partie hydrographique de la France ont été soumis au concours ; l'un d'eux, le n^o 1, ayant pour auteur

M. Lepeudry, et pour sujet le nivellement du cours de la rivière de l'Aisne, entre Evergnicourt et l'Oise, a mérité vos suffrages.

Aux différens prix que vous aviez déjà proposés, et qui sont restés sur votre programme, vous en avez ajouté un d'une haute importance géographique : il est destiné au premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu désigné sur les cartes d'Afrique sous le nom de *Marawi*. On demande à ce voyageur des observations précises. Là sont de grands périls à affronter et de grandes conquêtes à faire : ne désespérons pas qu'un de nos compatriotes n'accomplisse cette tâche difficile. La France est en veine de bonheur ; quand on a pénétré dans Tombouctou, on ne compte plus avec les obstacles ; et les points les moins accessibles de l'Afrique semblent appartenir à la courageuse persévérance.

A ce nom de Tombouctou, qui s'associe intimement avec celui de M. Caillé, s'éveille votre impatiente curiosité ; elle sera bientôt satisfaite. Le récit de ce courageux explorateur est sur le point de paraître. Encore quelques jours, et vous pourrez traverser l'Afrique avec lui, et le suivre sur un sol que le pied de l'Européen n'a point encore foulé. Terre et peuples, mœurs et langage, beaucoup de choses seront nouvelles dans ce voyage, qui réunit l'attrait du merveilleux à l'intérêt de la science. Cette dernière n'est point oubliée. Le récit de M. Caillé est accompagné de notes qui servent à éclaircir plus d'une difficulté ; elles sont dues à M. Jomard, qui a fait de l'Afrique l'objet d'une étude spéciale.

D'autres contrées musulmanes d'un accès plus facile ont été explorées par plusieurs de nos collègues : M. Riffaud a long-temps habité et parcouru l'Égypte et la Nubie dans un but scientifique ; il a suivi les bords du Nil depuis son embouchure jusqu'au dessus de la seconde cataracte ; il a séjourné sur les côtes de la mer Rouge, et exploré le désert qui borde des deux côtés le Delta et le bassin de la Thébaïde. Là, semblent inépuisables les richesses de la nature et les restes d'une civilisation qui touche aux premiers âges. Aussi les abondantes récoltes, faites par d'habiles voyageurs, et surtout par cette immortelle expédition d'Égypte, l'honneur de la France, n'ont pas empêché M. Riffaud de réunir les matériaux d'un grand ouvrage. Examinant à la fois les institutions civiles et religieuses du pays, les mœurs et les coutumes de ses habitans, et les monumens antiques, il rapporte plus de six mille dessins, dont une partie relative à l'état moderne de l'Égypte ; un grand nombre de ses dessins a le mérite de faire connaître des choses nouvelles. Les antiquités et l'histoire naturelle auront surtout à gagner par la publication de ses travaux.

Ceux de M. Fontanier doivent vous intéresser à plus d'un titre ; ils sont spécialement géographiques, et ils répondent souvent aux questions dont vous lui aviez remis la solution. Dans ses succès, vous retrouverez quelque chose de votre ouvrage.

L'itinéraire de M. Fontanier l'a conduit dans des contrées dont la géographie est loin d'être complète ; il a visité les provinces russes au-delà du Caucase, il s'est

rendu dans le pachalik de Bagdad par Hamadan et Kermanschah ; il s'est livré à l'observation dans le Guriel et dans la Mingrèlie, et d'Erzeroum il s'est dirigé sur Constantinople par la route la moins tracée et la moins bien décrite. Par lui vous avez appris que la chaîne de l'Elvend et la position de Kengawer ne sont pas plus exactement marqués sur les cartes, que la direction des montagnes qui joignent cette chaîne à celle des monts Zagros. De Bagdad à Bassora, il reporte plus à l'est le cours du Tigre, dont il rapproche les montagnes du Lourestan. Dans la Turquie d'Asie, une très-grande partie de ce qui concerne la côte des Lazzes, Erzeroum et ses environs, Sivas et le pays des Curdes, se distingue par d'intéressans détails. La Géographie ancienne fera son profit de quelques-unes de ses observations, comme la Géographie physique lui devra d'utiles renseignemens : ajoutons que M. Fontanier a mérité toute la reconnaissance de ses successeurs, en leur traçant le plan d'un voyage scientifique dans les contrées qu'il a visitées.

D'autres voyageurs, dans l'Orient, ont présenté d'intéressans *specimen* de leurs recherches. M. Vidal nous a fait parcourir avec lui les terres arides du désert qui séparent Damas et Alep de la ville de Bagdad, quelques points de la Babylonie et de la Mésopotamie, ainsi qu'une partie des rivages du Tigre. M. Ch. Guys nous a conduit dans les lieux les plus pittoresques et les moins fréquentés du Liban. Nous avons suivi M. Jouannin sur le mont Olympe, ombragé de forêts et paré des souvenirs de la fable et de l'histoire. Nous nous sommes arrêtés

avec lui dans la ville de Prusias, aux murailles antiques, à la riante verdure, aux cent trente-deux mosquées; nous l'avons accompagné dans la fertile plaine de Brousse, riche par ses mûriers, ses vers à soie et ses nombreuses sources thermales, où le Chrétien et le Musulman, réunis par les mêmes besoins, oublient leurs antipathies religieuses, sous les lois de la plus touchante hospitalité.

La Société de Géographie s'est trop souvent associée à la campagne de l'*Astrolabe*, pour n'en pas rappeler les principaux résultats dans une de ses réunions solennelles.

M. d'Urville, digne successeur de MM. Freycinet et Duperrey, s'est attaché surtout à reprendre la suite des opérations de M. d'Entrecasteaux; les siennes ont commencé sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, dont un développement de 400 lieues a été tracé. Des îles, des baies, des canaux, qui n'avaient point été indiqués, sont venus se placer sur les cartes de l'*Astrolabe*. Elles constatent encore, comme un fait nouveau, que l'île nord de la Nouvelle-Zélande est presque divisée en deux par un isthme très-étroit. Dans cette expédition la reconnaissance des îles Fidji, qui reçurent le nom national de Viti, présente un fil d'opérations habilement liées entre elles, et dont le résultat détermine la position et les contours de cent vingt îles et îlots, dont quelques-uns étaient inconnus. Les îles les plus méridionales de l'archipel du Saint-Esprit sont observées. On fait la géographie des îles Loyalty, et le travail du navigateur français remplit cette lacune que les Anglais avaient laissé subsister dans l'hydrographie de cet archipel. Parmi les

reconnaisances complètes ou détaillées, il faut citer celles des îles Langhlan, de la partie orientale des îles Dublon, des îles Elivi, de la côte méridionale de la Nouvelle-Bretagne, et de cette longue suite de rivages, entre le détroit de Dampier et la baie de Geelwink, qui bornent la Nouvelle-Guinée dans la partie du nord.

En masse, l'expédition de l'*Astrolabe* procure à la géographie et à l'hydrographie la reconnaissance détaillée de près de 1000 lieues de côtes les moins connues du globe, et assure la position de près de 200 îles ou îlots, dont 70 à 80 n'avaient encore figuré sur aucune carte.

Les résultats de ce voyage, sous les rapports géologiques et d'histoire naturelle, intéressent aussi la géographie physique à laquelle ils se rattachent. MM. Quoy et Gaimard, naturalistes de l'expédition, ont exécuté ces travaux avec le talent et le zèle soutenu dont ils avaient donné des preuves pendant le voyage de M. le contre-amiral de Freycinet. Les collections qu'ils ont faites sur tous les points dont l'accès leur a été permis, et qu'ils ont déposées au Cabinet du Roi; les espèces nouvelles qu'ils ont recueillies sont considérables; elles surpassent celles de leurs prédécesseurs; eux-mêmes, qui avaient déjà donné le droit d'être exigeans, se sont surpassés.

Si, comme navigateurs, la science doit féliciter le capitaine d'Urville et les habiles officiers de l'*Astrolabe*, la France, comme citoyens, a des éloges à leur offrir: ils ont eu le bonheur d'acquitter sa dette envers une grande infortune: ils ont reconnu les tristes parages où disparurent les bâtimens de La Pérouse; ils ont vu,

à travers les eaux transparentes, les restes disséminés de cette expédition. Mais si ces débris inanimés ont révélé le lieu du naufrage, pas un débris vivant n'est venu consoler leurs regards, pas une voix française n'a répondu à la leur. Instruits par un silence de mort, ils ont payé aux mânes de nos malheureux compatriotes le tribut de notre douleur et de leurs regrets ; et Vanikoro a vu les hommes de la France de Charles X, élever sur son rivage un monument de deuil aux hommes de la France de Louis XVI. Un cénotaphe placé sur un point, au milieu du grand Océan, est donc aujourd'hui le seul résultat de quarante années de recherches.

Nous ne séparons pas le voyage du capitaine d'Urville de ceux de ses habiles prédécesseurs, MM. de Freycinet et Duperrey. L'intérêt qui s'attache à leurs scientifiques travaux, s'accroît par la publication successive de chacune des parties qui les composent. Le bel atlas de M. le capitaine Duperrey est terminé. Espérons que le monde éclairé ne tardera pas à jouir de tous les résultats de ces grands voyages, dont la France s'honore à juste titre.

La Société continue la publication de ses mémoires ; les deux premiers volumes ont reçu de la science un accueil favorable : ce sera la destinée du troisième, qui contient l'orographie de l'Europe par M. Bruguière, ouvrage couronné par vous et imprimé aux frais de la Société. Deux de nos collègues ont voulu s'associer plus intimement encore à cette publication. M. Brué a offert la carte qui accompagne l'orographie, et sur laquelle les grands traits du

système de M. Bruguière se trouvent tracés M. Denaix, de son côté, avait également mis à votre disposition une autre carte destinée au même objet. Ces actes de générosité ont été partagés par M. Vivier, qui a fait offre à la Société de graver sans frais, et d'après le dessin par elle adopté, le coin des médailles qu'elle distribue chaque année. Ce coin est sur le point d'être terminé, et le mérite de l'exécution paraît devoir ajouter à votre reconnaissance.

Auxiliaire des mémoires, le bulletin de la Société renferme, comme les années précédentes, d'utiles documens qui n'ont pu trouver place dans votre grand recueil. Il acquiert par cette destination un genre d'intérêt spécial.

Lesséances de votre Commission ont été souvent remplies par des rapports destinés à faire connaître ceux des ouvrages que vous croyez dignes de cette distinction. Parmi les noms des nombreux rapporteurs qui ont été entendus, ou remarque particulièrement ceux de MM. Bonne, Warden, Jomard, Brué, Eyriès, Corrabœuf, de la Roquette, Barbié-du-Bocage, Bottin, Cadet-de-Metz, Sueur-Merlin, etc.

Dans le cours de l'année, plusieurs communications scientifiques ont été faites. M. Jomard vous a exposé l'état actuel des connaissances sur le cours du Dhioliba. Il commence par reconnaître que toutes les suppositions émises jusqu'à ce jour reposent sur des faits incomplets ou contestés, et qu'au temps seul appartient de prononcer. Toutefois il discute le mérite des trois hypothèses pos-

sibles avec les renseignements obtenus, et s'arrête à celle de toutes qui lui paraît présenter le plus de vraisemblance. Il pense que le fleuve a ses issues dans une mer intérieure, le lac Tchad. Ces questions difficiles ont été traitées par M. W. Hutton dans le 15^e chapitre de son *Voyage à Coumassie*, 1820. Chapitre qui a fourni à M. Dinomé le sujet d'annotation et de rapprochemens destinés à éclairer le problème géographique de l'identité du Nil et du Niger.

L'Afrique des vieux jours a occupé M. Marcus. Il vous a présenté dans une Notice sur l'histoire des colonies étrangères dans l'Abyssinie et le Sennaar, depuis le septième siècle avant l'ère chrétienne jusqu'au quatrième après Jésus-Christ, un résumé rapide du travail qu'il se propose de publier sur cette importante question.

M. Warden, dont la prédilection pour tout ce qui tient à l'Amérique du Nord, est si naturelle et si profitable pour nous, vous a entretenu de la colonie américaine de Libéria, établissement fondé sur la côte d'Afrique, dans le but moral et philanthropique de la civilisation de l'intérieur de ce continent. Il nous a rappelé dans une autre circonstance les ruines de Palenque et de Mytla, et quelques autres antiquités du Mexique. La riche collection de M. Baraderre a été appréciée par lui et recommandée à l'attention de la Société, qui a dû attendre, pour se prononcer, les résultats du voyage que M. Corroy exécute dans ce moment au milieu des débris de cette civilisation mexicaine qu'il faut en quelque sorte deviner comme un problème.

Nous devons encore à M. Warden d'utiles renseignements puisés dans le récit d'Augustus Storrs sur les pays situés entre le Missouri et les provinces intérieures du Mexique, et d'intéressans détails sur l'expédition du général Ashley dans les pays voisins des montagnes rocheuses. Une courte description des peuplades indiennes qui habitent les déserts à l'ouest du Mississipi jusqu'aux montagnes, vous a été donnée par M. Giraud.

On sait qu'à l'extrémité de l'Asie, l'ombrageuse politique plus que les mers orageuses défend l'entrée du Japon à l'Européen. M. de Siebold a triomphé de la défiance du monarque, des grands et du peuple de cet empire. Il y vit depuis quelques années au milieu des savans, il parcourt le pays sans obstacle ; il est admis dans les bibliothèques sans difficulté. Les hommes éclairés lui communiquent leurs travaux ; et les siens embrassent plusieurs branches des connaissances humaines, notamment la géographie, sur laquelle il paraît avoir réuni plus de faits et de documens que ses prédécesseurs. C'est à M. de Derfelden que vous devez ces curieux détails transmis avec d'autres renseignemens scientifiques.

MM. Van Capellen, ancien gouverneur général de l'Archipel indien, de Vins de Peyssac, Graberg de Hemso, Spencer-Smith, Tanner et quelques autres, vous ont fait aussi d'intéressantes communications que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici, mais qui se trouvent consignées dans les procès-verbaux de vos séances.

Chaque année nous jetons un coup-d'œil rapide sur quelques-uns des principaux travaux géographiques de

vos membres ; les analyser ou les juger sortirait du cadre d'une simple Notice. Nous nous bornerons à les indiquer sommairement. Il nous faut payer d'abord un nouvel hommage aux services rendus par les dépôts de la guerre et de la marine, par MM. les ingénieurs-géographes et les ingénieurs des ponts-et-chaussées ; et répéter ici que la science chaque année est redevable à ces corps savans de quelques nouveaux perfectionnemens. Ce serait manquer à la reconnaissance, que de ne pas rappeler l'intérêt soutenu que M. Becquey, directeur-général des ponts-et-chaussées et des mines porte à tous les travaux géographiques de son département, et aux vôtres en particulier. Vous avez la preuve de ce double intérêt dans la publication nouvelle de la carte hydrographique de la France, travail habilement exécuté par M. Dubrena, et qui sera consulté avec fruit, non-seulement par le géographe, mais encore par l'homme qui veut enrichir sa patrie d'une nouvelle industrie manufacturière.

La carte minéralogique du royaume non moins utile est terminée ; espérons que sa publication satisfera bientôt le besoin depuis long-temps senti d'un semblable travail.

Le Pilote français, par M. de Beautems-Beaupré, et les ingénieurs et officiers sous ses ordres, est une de ces entreprises que l'hydrographie et l'humanité accueillent avec une égale reconnaissance. M. de Beautems-Beaupré a mérité les éloges de ses pairs, ce sont les seuls qui peuvent flatter le véritable savant.

L'Atlas universel de Géographie ancienne et moderne que publie M. Lapie, se présente comme le résumé de ses

grands travaux et le gage des talens de son fils. L'année qui va s'ouvrir le verra terminé. Des cartes construites avec soin, des détails bien choisis et portés avec scrupule au niveau des connaissances actuelles, distinguent cette œuvre géographique, dont l'exécution mérite les plus grands éloges.

M. Denaix poursuit avec une persévérance qui n'a d'autre mobile que les intérêts de la science, ses essais de Géographie méthodique et comparative, travail souvent nouveau et toujours digne de l'encouragement des hommes éclairés et du gouvernement. Aux études générales sur l'Europe succèdent aujourd'hui les six premières cartes d'un atlas physique, politique et historique de cette partie du monde, où se trouvent indiquées les régions hydrographiques, leurs rapports d'étendue et de superficie, les hauteurs des lieux, au-dessus de l'océan, les lignes climatiques, les températures moyennes et extrêmes, la Géographie des plantes cultivées, la distribution des plantes et des arbustes croissant sans culture, et la répartition des mammitères terrestres.

On doit à M. Jomard deux cartes de l'Égypte ancienne et moderne, fondées sur la grande carte topographique du pays à laquelle il prit part comme ingénieur. L'une représente l'Égypte et une partie des contrées adjacentes : l'autre qui donne la basse Égypte, trace particulièrement les anciennes branches et embouchures du Nil. Toutes deux sont le fruit d'une saine érudition, et l'une discussion approfondie des anciennes mesures comparées aux modernes.

D'autres travaux cartographiques doivent encore trouver place ici : M. Van-der-Maelen, connu par son Atlas universel en publie un autre aujourd'hui consacré à la seule Europe, où l'on remarque une critique plus sévère et des détails mieux choisis et mieux coordonnés. La fin du beau travail de M. d'Abhramson sur le Danemark, est digne des premières feuilles de cet important ouvrage. Les cartes spéciales de l'Irlande par M. Bald; du département du Nord par M. Jodot; des départements de la ci-devant Auvergne par M. Bussët; et de la Manche par M. Bitouzé-d'Auxmenil, ont droit à une mention honorable et à un accueil distingué. Les atlas élémentaires, trop long-temps négligés, trouvent dans MM. Tardieu, Dufour, Vivien et Ansart des hommes capables de leur imprimer une utile direction; et de les élever au rang de travaux estimables.

Un établissement qui se rattache spécialement aux publications que nous venons de signaler a été créé. Il appartient à la société de faire des vœux pour que le dépôt des cartes de la bibliothèque du Roi reçoive tout le développement dont il est susceptible, et que l'autorité lui accorde une protection indispensable à sa prospérité.

L'intérêt que les hommes d'état portent à la statistique, hâte chaque jours ses progrès. A aucune époque elle n'a été plus instructive, plus consciencieuse, et moins systématique. On sait, aujourd'hui, qu'il faut que des chiffres aient un but d'utilité publique pour valoir quelque chose; et qu'il devient indispensable de les soumettre à une critique sévère pour leur imprimer un caractère

d'autorité. De là, ces grands ouvrages qui feront époque dans l'histoire de la science, et à la tête desquels il faut placer comme modèle, les recherches statistiques sur la ville de Paris, et le département de la Seine, dont le 4^e volume vient de paraître. Je regrette que la Société de Géographie se trouve en ce moment chez l'habile administrateur qui a dirigé et ordonné ce beau travail. Ici je n'ose offrir à M. le comte de Chabrol des éloges mérités, et rappeler tous ses titres à la reconnaissance publique. C'est au sentiment des convenances, à se charger d'interpréter mon silence.

Les recherches statistiques sur les forêts de la France, par M. Faiseau Lavane; sur son commerce; sur son agriculture et ses haras; sur ses canaux entrepris depuis 1821; les tableaux officiels de son état moral publiés annuellement par le ministère de la Justice; la statistique comparée de l'instruction et du nombre des crimes par MM. Balbi et Guerry; un travail semblable de M. Jomard; la statistique de l'état religieux du royaume; les recherches sur sa population; sur la prédominance relative des sexes; le rapport statistique sur nos colonies par M. de Férussac; les nombreuses statistiques spéciales de nos départements et surtout les grands ouvrages statistiques sur la France et sur la Russie comparées aux autres états du globe par M. Balbi, sont autant de travaux qui déposent de la marche progressive de la statistique et du point élevé et philosophique où elle est parvenue.

Dans un mémoire sur la population comparée de l'Égypte ancienne et moderne, M. Jomard établit d'après

d'irrécusables autorités la population de cette contrée sous ses rois, sous les Arabes et de nos jours. Il prouve que dans l'antiquité, elle n'a pu nourrir que beaucoup moins de 6, 000, 000 d'habitans; il trouve sa population de quatre millions et demi sous les Arabes, et en évaluant sa superficie actuelle cultivée ou habitée à 1500 lieues carrées, il arrive à conclure qu'elle peut nourrir aujourd'hui deux millions et demi ou trois millions d'habitans. Les textes des écrivains anciens, les tableaux de la capitation exigée lors de la conquête musulmane et les registres coptes, soumis à une critique profonde et discutée avec méthode, servent de base à ces diverses évaluations.

Un autre ouvrage du même auteur : la description statistique du Caire rapportée à l'année 1801, présente un travail plus étendu et a dû exiger de plus de nombreuses recherches. Aux connaissances variées que suppose ce mémoire, il faut ajouter le mérite d'une exactitude scrupuleuse, et d'un ordre parfait dans le classement des faits. Là, se trouve réuni tout ce qui concerne la position de la ville et des villages environnans; le climat, l'aspect monumental des uns et des autres, les établissemens publics, la population, le commerce, l'industrie, les mœurs, les usages, les fêtes religieuses, les divertissemens des habitans de cette capitale, la ville de l'empire ottoman la plus riche et la plus considérable après Constantinople.

Nous regrettons de ne pouvoir signaler ici un grand nombre de travaux offerts à la Société, que déjà le bulletin avait mentionnés avec le témoignage de votre reconnaissance; mais une tâche pénible nous est imposée; nous de-

vous renouveler votre douleur en vous rappelant les pertes que vous avez faites.

Une mort déplorable est venue au commencement de l'année nous enlever M. Pacho. Il était dans l'âge où la mort est lointaine; mais sa vie, jusque là, n'avait été qu'une lutte difficile contre les obstacles et les mauvais jours. Encore un peu de temps, et il allait jouir du fruit de son zèle, de ses talens et de sa persévérance. Les dernières lignes de son voyage étaient tracées; et ce voyage, vous le savez, n'est pas vulgaire; il s'étend de la vallée Maréotide à Ben-Ghazi, et de Ben-Ghazi à la vallée du lac Natron, par le désert des Syrtes et la ligne des Oasis. Deux hommes faits pour l'apprécier dignement, M. Letronne et Malte-Brun, en ont signalés les richesses archéologiques et géographiques. Ces dernières sont pour la plupart de véritables découvertes. Nos cartes se sont améliorées à l'aide des travaux de M. Pacho, et Cy-rène s'est montrée dans ses descriptions animées telle qu'elle fut aux jours de sa vie politique. Ces choses étaient nouvelles; elles lui méritèrent le prix que vous aviez proposé pour une telle exploration. Ce fut pour en porter le récit à une haute perfection que M. Pacho se livra à des études fortes et suivies, parmi lesquelles celles du style ne furent pas mises en oubli. On vit bientôt son talent grandir avec rapidité, et se montrer digne de la célébrité des lieux parcourus. L'inflexible destin ne lui a pas permis de voir sa relation aux mains des hommes éclairés, de ceux-là dont le suffrage fut toute son ambition. Pour l'obtenir il s'était confiné dans une profonde solitude, travail-

lant sans relâche et ne se permettant aucune distraction. Cet isolement complet, cette tension continuelle d'esprit développèrent rapidement chez lui une misanthropie d'autant plus funeste, qu'elle se nourrissait à chaque instant, de toutes les contrariétés inséparables d'une vie littéraire et d'une position incertaine. Trop fier pour solliciter, il s'indignait de n'être pas prévenu. Il couvrait de nuages un avenir qui n'aurait eu rien d'inquiétant pour un tout autre caractère. En descendant en lui, il aurait vu qu'il n'avait besoin de personne pour assurer sa destinée. Il cessa de vivre ou plutôt de souffrir, le 26 janvier 1829, à l'âge de trente-cinq ans et trois jours.

Ce savant voyageur appartenait à la commission centrale de la Société. C'est là que sa perte doublement sentie devait inspirer de plus vifs regrets. Ils n'ont pas manqué à sa mémoire. Une souscription proposée, et aussitôt remplie, a été destinée à élever sur sa tombe un modeste monument. Tous ceux qui ont vécu dans son intimité démentaient facilement, à travers quelques inégalités de caractère, la bonté de son cœur et son extrême obligeance. Les hommes du désert lui avaient fourni le modèle de l'homme indépendant, il avait bien profité à leur école. Toute réserve prudente lui semblait de la tyrannie, et comme l'arabe dont il aimait les vertus, la reconnaissance était le seul pouvoir qui le rendit partial. Quelques-uns de ces écrits n'ont pas vu le jour : parmi ceux-là se trouve un tableau des tribus Nomades anciennes et modernes, dont il avait lu plusieurs fragmens dans les séances générales de la Société. C'était son ouvrage de prédilection, celui qui lui

souriait le plus. Tout ce qu'on en connaît a déjà mérité de nombreux suffrages : ils ont été donnés au caractère original de cette composition, à la nouveauté de ses points de vue, à la variété de ses détails, et surtout à l'alliance d'un style élégant et d'une consciencieuse érudition. M. Pacho laisse encore inédit le journal de son voyage dans les Oasis, ainsi qu'une collection de dessins recueillis sur les terres habitées du désert lybique. La publication d'un tel travail doit être désirée; elle compléterait l'ensemble des grands ouvrages qui nous ont fait connaître les monumens d'architecture de l'Égypte et des contrées environnantes.

La mort ne s'est point attachée aux hommes vulgaires. Il y a peu de jours que nous rendions les derniers devoirs à M. le contre-amiral de Rossel, et qu'en présence de la tombe, ses amis et ses collègues payaient à sa mémoire ce premier tribut des regrets qui part toujours du cœur.

M. de Rossel entré dans la marine au sortir de l'enfance se fit un nom militaire dans les combats des années 1781 et 1782: Une autre gloire lui était réservée, celle de la science, gloire pure de tout souvenir amer, et chère à l'humanité. Apprécié par le général d'Entrecasteaux, il fit avec lui cette grande campagne à la recherche de La Pérouse. Gardien des matériaux réunis pendant cette longue et savante exploration, il eut le bonheur de les conserver sur une terre ennemie et de les rendre à la France, enrichis du fruit de ses observations et de ses propres recherches. De la publication de ce voyage et du bel atlas qui l'accompagne, date le nouvel essor de

l'hydrographie parmi nous : ses brillans progrès sont attestés par les grands monumens publiés dans le cours des dernières années.

L'entrée de M. de Rossel au dépôt de la marine fut une conquête du talent, et cependant ce savant navigateur se crut obligé de justifier un tel choix comme s'il eût manqué de titres. On sait avec quel zèle, quel dévouement, il a contribué au développement et à l'éclat de ce bel établissement où ses efforts étaient partagés par des collaborateurs ses anciens camarades, ses émules, ses amis, en tout dignes de lui.

L'Académie des sciences et le bureau des longitudes garderont long-temps le souvenir de son utile coopération; ils consigneront dans leur histoire l'influence de ses écrits sur les progrès de l'art de la navigation et de l'astronomie nautique.

M. de Rossel vit dans la Société de géographie un établissement éminemment utile, il fut un de ses fondateurs. Il est resté constamment attaché à la sagesse de nos institutions primitives, à la pensée qui avait créé notre association, et s'est fait un devoir en coopérant à nos travaux de les rappeler toujours à leur véritable destination.

M. de Rossel vivait uniquement pour la science. Peut-être, et c'est un regret de plus, son dévouement qui ne connaissait pas de bornes, a-t-il contribué à sa mort prématurée.

Les mers lui étaient familières, et peu d'hommes connaissaient mieux que lui le sillage des différens bâtimens

de découvertes depuis Colomb jusqu'à nous. Élève, ami, admirateur de Fleurieu et de Borda il avait appris d'eux cette critique hydrographique, qui permet de restituer à chacun ce qui lui appartient, et de signaler les lacunes de la science ou ses véritables conquêtes. Ses connaissances, fruit de l'expérience et de l'étude, le rendaient indispensable lorsqu'il s'agissait de tracer le plan d'une expédition de découvertes, et le mérite de ses instructions fut toujours apprécié par les officiers chargés de les exécuter.

Il rapportait volontiers à l'expédition du général d'Entrecasteaux les résultats des autres explorations. Personne ne s'étonnait de cette disposition habituelle de sa pensée. On trouvait tout naturel qu'il associât volontiers une gloire ancienne à des gloires contemporaines, et qu'il fût souvent préoccupé d'une navigation périlleuse qui avait enrichi les sciences, honoré sa patrie et qui lui rappelait d'utiles services et les jours heureux de la jeunesse.

Dans ses ouvrages élémentaires, les méthodes et les formules les plus simples sont toujours préférées, comme si M. de Rossel avait à cœur d'initier le vulgaire à de tels secrets et de se mettre à la portée de toutes les intelligences. C'est un titre de plus dans un siècle éclairé.

*Notice nécrologique sur M. le contre-amiral DE ROSSEL, par
M. de la Roquette, secrétaire de la Société.*

Messieurs,

Près de neuf ans se sont déjà écoulés depuis le moment où fut conçu le projet de créer une société qui cultiverait

spécialement la géographie, cette branche importante des connaissances humaines, et s'occuperait d'en étendre le domaine.

Une semblable résolution présentait un but trop utile, pour ne pas trouver de nombreux approbateurs dans la capitale de la France et en Europe; elle en trouva en effet qui se réunirent, et la Société de Géographie exista.

C'est de l'un de ses fondateurs, de celui qui, le premier, présida la commission centrale; qui, naguères encore, en était vice-président, et que la mort vient d'enlever à la science et à ses nombreux amis, que je vais avoir le triste honneur de vous entretenir.

Elisabeth-Paul-Édouard chevalier de Rossel, contre-amiral honoraire, directeur général du dépôt des cartes et plans de la marine, membre de l'Académie des sciences et du bureau des longitudes, vice-président de la commission centrale de la Société de Géographie, chevalier des ordres royaux de Saint-Louis et de la Légion-d'honneur, et commandeur de l'ordre de Danebroc, naquit à Sens le 11 septembre 1765. Christophe Colomban de Rossel, son père, maréchal de camp des armées du Roi, fut tué à Quiberon le 21 juillet 1794, à l'âge de 70 ans; et Elisabeth-Jacqueline L'Hermitte de Chambertrand, sa mère, périt sur l'échafaud révolutionnaire.

Le jeune de Rossel reçut sa première éducation au collège de la Flèche, où il avait été placé comme élève du Roi. Il n'avait pas encore atteint sa quinzième année, lorsqu'il entra dans les gardes de la marine (mai 1780). Ce fut en cette qualité qu'il fit les campagnes de 1780, 1781 et

1782, dans les Antilles, sur l'escadre du comte de Grasse, et qu'il prit part à tous les combats qu'elle livra aux Anglais. Après une autre campagne dans les mêmes parages, il revint sur les côtes de France à la paix de 1783, et fut nommé l'année suivante (1784) élève de la marine.

Attaché en 1785 à M. d'Entrecasteaux, commandant nos forces navales dans l'Inde, M. de Rossel se perfectionna dans les diverses parties de l'art nautique pendant les quatre années qu'il resta sous les ordres de ce marin habile, élève et parent du bailli de Suffren. Le zèle qu'il montra pour le service, son activité, les talens précoces dont il donna des preuves, et la douceur de son caractère, lui firent acquérir l'estime et l'amitié de d'Entrecasteaux, qui demanda et obtint pour lui, en 1789, le grade de lieutenant de vaisseau. Chargé, au mois de septembre 1791, de visiter, avec les frégates *la Recherche* et *l'Espérance*, toutes les côtes que La Pérouse avait dû parcourir après son départ de Botany-Bay, le 10 mars 1788, et de découvrir quelque trace de cet infortuné navigateur, d'Entrecasteaux eut aussi ordre de poursuivre les recherches scientifiques que son prédécesseur n'avait pu terminer. Le désir d'avoir avec lui un officier dont il connaissait les talens et les qualités personnelles, l'engagea à demander M. de Rossel, qui s'embarqua sur son bord en qualité de lieutenant de vaisseau.

Parti de Brest le 29 septembre, l'expédition arriva le 17 janvier 1792, au cap de Bonne-Espérance. Là, les dépêches de M. de Saint-Félix, commandant la station française dans l'Inde, contenant des indications relatives

à M. de La Pérouse, déterminèrent à changer le plan prescrit par les instructions. Nous ne nous étendrons pas sur cette longue et intéressante campagne, pendant laquelle M. de Rossel commença à mettre en pratique les leçons de Borda et de Fleurieu, dont il avait été l'admirateur dans sa jeunesse. Nous dirons seulement qu'on doit à cette expédition l'entière reconnaissance des côtes occidentales de la *Nouvelle-Calédonie* et de l'*île Bougainville*, de la côte méridionale du *Nouvel-Hanovre*, de la partie nord de l'archipel de la *Louisiade*, de près de 300 lieues de côtes au sud-ouest de la *Nouvelle-Hollande*, c'est-à-dire de toute la terre de *Leeuwin* et de la presque totalité de celle de *Nuyts*; la découverte au sud de la terre de *Diemen*, d'une suite de canaux, de rades, et de ports commodes dans lesquels de belles rivières viennent se jeter, ainsi que d'autres découvertes et reconnaissances qu'il serait trop long d'énumérer ici. Nous ajouterons cependant qu'on passa, pendant cette campagne, à 12 ou 15 lieues d'une île qui fut nommée *la Recherche*, dont la position géographique, en longitude et en latitude, s'accorde d'une manière surprenante avec celle qui a été assignée par M. d'Urville à l'île de Vanikoro, où ce dernier navigateur a trouvé les débris du naufrage de La Pérouse, but des recherches et des vœux de l'expédition commandée par d'Entrecasteaux. Au mois de mai 1793, M. Huon de Kermadec, commandant l'*Espérance*, étant mort; et M. d'Auribeau lui ayant succédé, M. Rossel prit le commandement de *la Recherche*, en qualité de capitaine de pavillon. Arrivés dans le

nord de la Nouvelle-Guinée les deux navires perdirent leur respectable chef le 20 juillet 1793, et passèrent sous les ordres de M. d'Auribeau, qui les conduisit à Sourabaya, port de l'île de Java. Ce fut là que par suite des événemens survenus en France, les bâtimens furent mis en dépôt entre les mains du gouvernement hollandais. La mort de M. d'Auribeau, arrivée à Samarang; vers la fin de 1794, rendit M. de Rossel chef de l'expédition. Il s'embarqua au commencement de l'année suivante (1795), sur un vaisseau de la Compagnie hollandaise, avec les papiers qui contenaient les résultats des travaux de la campagne, ainsi que les plans originaux levés par M. Beautemps-Beaupré, ingénieur-hydrographe en chef. Fait prisonnier par les Anglais à la hauteur des îles Shetland, M. de Rossel fut conduit à Londres, où il arriva le 1^{er} novembre 1795. Ce ne fut qu'à l'époque de la paix d'Amiens que, sur l'invitation réitérée du gouvernement français, il rentra dans sa patrie avec les documens hydrographiques du voyage, dépôt précieux qu'il avait eu beaucoup de peine à sauver, et dont l'amirauté anglaise dut nécessairement tirer des renseignemens utiles, lorsqu'en 1797 et 1798 elle envoya reconnaître les découvertes faites par d'Entrecasteaux à la terre de Van-Diemen.

Pendant les sept années que M. de Rossel passa en Angleterre, il s'occupa exclusivement du soin de recueillir et de mettre en ordre les matériaux du voyage, et de conserver par écrit la trace de ses souvenirs. A sa rentrée dans sa patrie, il s'y trouva isolé et sans aucun moyen d'existence; une partie de sa famille

avait péri sur l'échafaud , et le patrimoine de ses pères avait été englouti pendant la tourmente révolutionnaire. Ces coups cruels du sort n'abattirent point son courage; ils les supporta avec calme et résignation , et s'estima heureux de recevoir au dépôt de la marine un modique traitement que le chef du gouvernement lui accorda , en lui donnant l'ordre de publier la relation du voyage qu'il venait de finir. D'Entrecasteaux avait tenu un journal exact des événemens survenus jusqu'à l'époque où les frégates quittèrent la côte de la *Nouvelle-Bretagne* pour se rendre aux *Molouques* ; c'est-à-dire, qu'il ne s'était arrêté que onze jours avant sa mort. M. de Rossel, qui avait continué ce journal jusqu'au moment où l'expédition mouilla dans la baie de Sourabaya , fit paraître en 1808 la relation qui lui avait été demandée sous le titre de *Voyage de d'Entrecasteaux envoyé à la recherche de La Pérouse* (1). Il joignit à la relation de ce voyage, qui forme le premier volume , les observations astronomiques faites pendant la campagne et dont la plus grande partie lui appartenaient , avec les résultats qui avaient servi à déterminer les positions géographiques des lieux placés sur les cartes. Les observations faites à la mer étant presque toujours affectées d'erreurs assez sensibles pour influencer sur les déterminations géographiques , M. de Rossel crut devoir faire suivre le recueil de celles qu'il présentait , d'un travail important dans lequel il discute la nature des ces

(1) Paris, 1808, de l'Imprimerie royale, 2 vol. in-4° avec un atlas in-f°.

erreurs, présente plusieurs moyens d'en déterminer l'influence, et indique des méthodes très-simples pour donner aux latitudes et aux longitudes toute l'exactitude dont elles sont susceptibles. L'ensemble de ce travail dont il a l'extrême modestie d'attribuer une partie du mérite aux avis de son ami le célèbre Fleurieu, comprend tout le second volume. Il forme, au jugement des savans, non-seulement un excellent traité d'astronomie nautique, mais un recueil complet de toutes les observations de latitude et de longitude faites à la mer et à terre pendant le cours du voyage; et de toutes celles qui furent faites dans les relâches pour déterminer le mouvement journalier des montres marines, le tableau de ces mouvemens, et celui des longitudes obtenues par des distances de la lune au soleil ou aux étoiles, corrigées pour la plupart d'après des observations du passage de la lune au méridien, faites à Greenwich par le docteur Maskeline. On y trouve encore les déclinaisons de l'aiguille aimantée, déterminées à terre par des azimuths ou des amplitudes du soleil, ainsi que les observations de son inclinaison, et de la durée d'une oscillation infiniment petite. C'est un ouvrage immense, disent MM. de Bougainville, Buache, Méchain et de Fleurieu commissaires désignés par le bureau des longitudes pour lui en rendre compte, et sans doute l'un des plus importants en ce genre qui aient été encore publiés, et qui ne peut dans toutes ses parties que faire honneur à la marine française. En 1810, M. de Rossel en rédigea, à la prière de M. Biot, un abrégé que ce savant joignit à la seconde édition de son *Traité élémentaire d'astronomie physique*, dont il

devint ainsi le complément. Dans cet abrégé, M. de Rossel présente, sous la forme la plus commode et la plus simple, que l'on puisse employer dans les applications, toutes les méthodes dont on a besoin à la mer, ainsi que des tables ingénieuses calculées par lui pour faciliter l'usage de la méthode de Douwes, qui donne la latitude par deux hauteurs observées hors du méridien. Ce traité élémentaire d'astronomie nautique fut accueilli avec un vif intérêt lorsqu'il parut. Jusqu'à lui, dit M. Biot, cette matière avait été traitée ou trop superficiellement, ou d'une manière beaucoup trop scientifique pour le commun des marins : aussi s'empressa-t-on de le traduire en plusieurs langues étrangères.

M. de Rossel fut nommé en 1811, membre du bureau des longitudes à la place de M. de Fleurieu, et l'année suivante il succéda, dans la section de géographie et de navigation de la première classe de l'Institut, à M. de Bougainville, qui l'avait souvent désigné à ses collègues comme celui qui était le plus digne de le remplacer. Adjoint à M. le comte de Rosily, directeur-général du dépôt des cartes et plans de la marine le 6 juin 1814, M. de Rossel, déjà chevalier de Saint-Louis, depuis le mois de septembre 1792, fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur le 12 janvier 1820, contre-amiral honoraire au mois d'août 1822, et devint enfin le 31 décembre 1826 titulaire de la place de directeur-général du dépôt de la marine. Le 18 mars 1828, S. M. le roi de Danemark voulant lui témoigner la haute estime que lui avaient inspirée et ses talents et les services rendus par lui à l'hydrographie,

lui conféra le titre de commandeur de l'ordre de Danebroc.

Quoique d'une santé délicate, M. de Rossel se livrait au travail avec une ardeur incroyable. Outre de nombreuses notices dont il a enrichi la *Biographie universelle*, parmi lesquelles nous citerons seulement celles sur Christophe Colomb, Cook, d'Entrecasteaux, La Pérouse, etc., on lui doit l'article *Courants*, dans le *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, un *Mémoire sur l'état et les progrès de la navigation*, inséré dans le *Recueil des Mémoires de l'Institut* (1), des notes pour les trois premiers volumes de notre *Collection des voyages et des découvertes des Espagnols*, etc.; et avec M. le comte de Rosily le *Livre des signaux de jour à l'usage des vaisseaux de guerre français* (2), etc.

Appelé à faire partie de la plupart des commissions chargées de l'examen de questions scientifiques, M. de Rossel fut membre et membre actif du conseil de perfectionnement de l'École Polytechnique, des commissions des écoles d'hydrographie du royaume, du collège de la Marine, à Angoulême, de celle de la carte de France, de celle des Phares, etc. Ce fut comme membre de cette commission et sur *son rapport* (3) que le système d'éclairage

(1) Lu à la séance générale des quatre académies, le 24 avril 1817.

(2) Paris, 1821, 1 vol. in-4°, imprimerie royale.

(3) *Rapport contenant l'exposition du système adopté par la Commission des phares pour éclairer les côtes de France*. Paris, 1825, imprimerie royale, 1 vol. in-4°.

des côtes de France , qui a déjà reçu un commencement d'exécution , a été définitivement adopté. C'est au sujet de ce beau travail de M. de Rossel , que MM. Mathieu , Halgan , Fresnel et Arago , nommés pour l'examiner , disaient qu'en adoptant toutes les dispositions proposées par le savant marin , ils croyaient devoir lui adresser leurs remerciemens personnels , et y joindre d'avance ceux des navigateurs auxquels il venait de rendre un service signalé. On doit enfin à M. de Rossel une multitude de rapports , de mémoires , de notes sur la navigation en général , sur l'astronomie nautique et sur l'hydrographie , et c'est lui qui a rédigé avec M. le comte de Rosily tous les projets d'instruction des principales expéditions scientifiques qui ont été faites depuis quinze ans sous les ordres des Freycinet , des Duperrey , des Bougainville , des d'Urville , et qui a été chargé d'en rendre compte à l'Académie des sciences. Il a ainsi attaché son nom à tous les ouvrages nautiques publiés sous les auspices du ministère de la Marine , depuis sa nomination au poste de directeur adjoint du Dépôt hydrographique de ce département. Passionné pour l'étude et pour les progrès des sciences géographiques , M. de Rossel conçut en juillet 1821 , avec d'autres savans , le projet de créer une société de géographie. Lorsque ce projet eut reçu un commencement d'exécution , il fit partie du comité auquel fut confié le soin d'arrêter définitivement le règlement de la nouvelle société , règlement qui lui sert encore de boussole. A la première assemblée générale qui eut lieu le 15 décembre 1821 , M. de Rossel fut nommé membre de la Commission centralé , dont le premier il devint le

président quelques jours après. Élu plusieurs fois vice-président, il l'était encore lorsqu'une maladie douloureuse et de courte durée vint l'enlever à la science et à ses amis, le 20 novembre 1829. Il conserva jusqu'au dernier moment toute la rectitude de son jugement, toute la plénitude de ses facultés intellectuelles, toute l'amabilité de son caractère. La veille même de sa mort, que dis-je, peu d'heures avant d'expirer, cet homme excellent, qui m'honorait du titre de son ami, oubliant ses cruelles souffrances, s'entretenait avec moi de la Société de Géographie, des moyens à employer pour rendre ses travaux encore plus fructueux, il me parlait de cette séance générale à laquelle il ne devait pas assister !

M. de Rossel laisse un vide difficile à remplir, et dans le corps royal auquel il appartenait, et dans les différentes académies et sociétés savantes dont il était membre. Doué d'un coup-d'œil sûr, possédant tous les secrets de l'art du marin, habile astronome, géographe distingué, il réunissait à des qualités éminentes qui lui assurent une place honorable dans les annales des sciences, les plus aimables qualités sociales, une modestie qui n'est pas toujours ordinaire dans les hommes qui possèdent de grands talens, un caractère plein de douceur, de franchise et de loyauté; une rare indulgence et un empressement infatigable à seconder et à aider de ses encouragemens et de ses avis, non-seulement ceux qui, désirant marcher sur ses traces, voulaient se dévouer à la carrière de la navigation, mais tous ceux qui avaient besoin de consulter son expérience. Je ne puis mieux terminer cette notice, qui paraîtra sans doute

bien incomplète à tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître particulièrement M. de Rossel, qu'en empruntant à un navigateur célèbre que la Société a l'avantage de posséder dans son sein (1), cette phrase du discours qu'il a prononcé sur la tombe du savant collègue dont nous déplorons la perte (2) et qui peint si bien son caractère bienveillant :

« Il dut compter beaucoup d'amis et pas un ennemi. »

COMPTE RENDU des recettes et dépenses de la Société pendant l'exercice
1828 et 1829.

RECETTES.

Reliquat du compte de 1827-1828; intérêt des fonds placés; montant des souscriptions annuelles, et des diplômes délivrés aux nouveaux membres; vente du Recueil des mémoires et du Bulletin. 14,702 f. 53 c.

DÉPENSES.

Frais d'administration, d'agence et de loyer; d'impression du Recueil des mémoires; de rédaction et d'impression du Bulletin, et montant des prix décernés en 1829.	13,795	75
En caisse le 1 ^{er} décembre 1829.	906	78

(1) M. d'Urville.

(2) M. Beautemps-Beaupré, ingénieur hydrographe en chef et conservateur du dépôt de la marine, a prononcé aussi un discours sur la tombe de M. de Rossel, son collègue à l'Académie des Sciences et au bureau de longitude, et dont il avait partagé les travaux pendant trente-huit ans. Nous avons puisé dans ce discours et dans nos conversations avec ce respectable ami de M. Rossel, quelques faits dont nous avons fait usage dans notre notice.

Capital placé en rentes sur le Mont-de-Piété (déduction faite de la somme de 8,525 fr. pour le prix d'encouragement décerné à M. Gaillié, au- teur du <i>Voyage à Tembouctou</i>)	14,475	»
Total de l'actif du 1^{er} décembre 1829.	15,381	78

Certifié par le trésorier de la Société.

Paris, le 11 décembre 1829.

Signé CHAPELLIER.

MEMBRES ADMIS DANS LA SÉANCE GÉNÉRALE

Du 11 décembre 1829.

M. James CONOLLY, présenté par MM. Jomard et Warden.

M. DELGADO, de la Colombie, avocat, présenté par MM. Julien et Warden.

M. JOURDAIN, avocat à la Cour royale de Paris, présenté par MM. Corabœuf et Jomard.

M. MERKUS, ex-gouverneur des îles Moluques, conseiller des Indes, à Batavia, présenté par MM. de Freycinet et Gaimard.

M. MOLROQUIER, chevalier de la Légion-d'Honneur, directeur des contributions indirectes du département de la Charente-Inférieure, présenté par MM. de la Roquette et le baron Hyde de Neuville.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Par le dépôt de la guerre : *Carte des environs de Constantinople*, publiée au dépôt général de la guerre. Paris, 1829 ; 1 feuille.

Par M. JOMARD : *Description générale de Memphis et des Pyramides, et de plusieurs anciennes villes de l'Égypte*, 1 vol. in-fol. — *Recherches sur la géographie et la population de l'Égypte ancienne et moderne* ; 1 vol. in-fol.

Par M. LAPIE : *Carte historique, physique et politique de l'Égypte* dressée par le chevalier Lapie. Paris, 1828 ; 2 feuilles. — *Carte*

des Antilles, du golfe du Mexique et des États voisins, et carte du Brésil, formant la 7^e livraison de son Atlas universel; Paris, 1829, 2 feuilles.

Par M. DUFOUR : *Atlas classique et universel de Géographie ancienne et moderne; 4^e livraison.*

Par M. DENAIX : *Carte de l'Europe, présentant le tableau des peuples qui l'habitent, classés par rapport à la dépendance relative des nations et à l'affiliation des langues. — Carte des lieux célèbres par des traités de paix, des conciles, des concordats, des alliances et des congrès, faisant partie de l'Atlas historique, physique et politique de l'Europe.*

Par M. FONTANIER : *Voyage en Orient, entrepris par ordre du Gouvernement français, de l'année 1821 à l'année 1829; 1^{er} volume. Turquie d'Asie. Paris, 1829; in-8°.*

Par M. COULIER : *Guide des marins pendant la navigation nocturne, ou Description générale des phares, fanaux, etc., construits pour la sûreté de la navigation. Paris, 1829. 1 vol in-8°.*

Par M. WALCKENAER : *Histoire générale des Voyages. T. XVII.*

Par M. REINAUD : *Extrait des historiens arabes, relatifs aux guerres des Croisades (nouvelle édition entièrement refondue); 1 vol. in-8°. Paris, 1829.*

Par M. d'URVILLE : *Plan des Iles Vanikoro, ou de La Pérouse, reconnues par le capitaine de frégate Dumont d'Urville, levé et dressé par M. Gressien, enseigne de vaisseau.*

Par M. d'ABRAHAMSON : *Traité élémentaire de Géographie, d'après un système particulier; Collection de 32 cartes pour servir à l'enseignement de la Géographie dans les écoles de Danemark, avec un traité élémentaire.*

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Division du Brésil.

(Note communiquée par M. B. du B. afné.)

Le Brésil se divise, en 1829, en 18 provinces qui sont : Rio de Janeiro Espirito Santo, Bahia, Sergipe, Alagoas Pernambuco, Rio grande de Norte, Parahiba, Ceara, Piauhy, Maranhão, Para, São Paulo, Santa Catharina, Rio grande do Sul, Minas Geraes, Goyaz, Matto Grosso. (*Extrait du budget présenté pour le gouvernement du Brésil pour l'année 1830.*)

Il y avait aussi la province Cit-Platina (ou de Monte-Video), mais c'est actuellement une petite république indépendante, laquelle devra délibérer sur la réunion, soit au Brésil, soit à la confédération argentine.

Statistique des voitures de Paris.

La population de Paris a presque doublé depuis 1804, et tous les moyens de transport s'y sont multipliés. On estime qu'il y a dans cette capitale : 9,000 charrettes et haquets, 500 voitures à tonneau d'un cheval, 600 tombereaux à boue, de vidange et d'arrosage, 300 voitures de boulangers, 1,700 voitures d'approvisionnement (par jour), 300 voitures des environs de Paris, 100 voitures des maisons des princes (par jour), 2,500 voitures de maître, 178 grandes diligences, 306 diligences ordinaires, 750 voitures de moellons et pierres, 200 voitures pour le transport de la charpente, 495 voitures pour celui du plâtre.

Voici quelques résultats qui font juger de l'accroissement de certaines voitures de 1819 à 1826.

	1819.	1826.	Différence.
Voitures de porteurs d'eau à bras. .	843	1,300	457
Fiacres.	900	1,100	200
Cabriolets intérieurs.	765	1,000	235
<i>Idem.</i> extérieurs (<i>coucous</i>) . .	406	569	163
Carrosses de remise.	489	500	11
Cabriolets de remise.	388	500	112
<i>Idem.</i> particuliers.	4,804	6,600	1,796
	8,595	11,569	2,974

Au total plus de 17,000 voitures. On compte en outre 34,000 chevaux, dont 21,000 nourris à Paris et le surplus à l'étranger.

Il résulte de ces données que 17,000 voitures et 34,000 chevaux sont continuellement en circulation dans Paris, s'y croisent de mille manières, et stationnent plus ou moins long-temps sur la voie publique. Il passe par jour, sur le pont royal, 7,500 voitures ou charrettes. C'est précisément dans le centre de la ville, dans les lieux les plus commerçans et les plus peuplés, que le mouvement de ces voitures est le plus actif. Ces résultats authentiques sont consignés dans un rapport fait à M. le préfet de la Seine (1) par M. Daubenton, inspecteur-général de la voirie de Paris.

(S. M.)

Extrait d'une lettre de M. le chevalier Paravey sur l'origine asiatique et japonaise des peuples du plateau de Bogota.

M. de Humboldt, dit M. de Paravey, avait déjà, avec sa sagacité ordinaire, observé que les peuples à demi-civilisés, trouvés

(1) Recherches statistiques sur la ville de Paris. — 1829.

en 1537 par le conquérant Quésada , sur le riche et haut plateau de Bogota , devaient avoir les rapports les plus intimes avec les peuples du Japon.

Comme ces derniers, ils étaient vêtus de toiles tissées avec le coton qu'ils récoltent ; comme eux ils étaient réunis en communes, et recueillaient de riches moissons de céréales ; comme eux ils étaient soumis à deux souverains à la fois, l'un pontife suprême et rappelant le *Dairi* du Japon ; et l'autre roi analogue au *Djogoun*, ou roi actuel du Japon : comme les Japonais encore, ces peuples de la Nouvelle-Grenade employaient dans leur calendrier hiéroglyphique, et d'une composition assez compliquée, des cycles, ou séries de jours et de nombres, combinés deux à deux, et notamment ils avaient la période de soixante ans, qui seule suffirait pour dénoter une origine asiatique ; enfin, dans la langue *Chib-cha*, parlée par ces peuples de Bogota, manquait le son de la lettre L, comme il manque aussi dans la langue du Japon.

Tels avaient été les premiers rapports découverts par M. le baron de Humboldt, et exposés dans son bel ouvrage des *Vues des Cordillères* ; et, à ces premiers aperçus, M. le chevalier de Paravey, dans son ouvrage publié en 1826, sur *l'Origine unique des chiffres et des lettres de tous les peuples*, avait ajouté de nouveaux rapprochemens, non moins frappans. Comparant le cycle de jours des Muyscas avec celui des Japonais, M. de Paravey avait trouvé des deux côtés les mêmes significations (évidemment astronomiques) pour les mêmes nombres. Ainsi, au Japon comme à la Nouvelle-Grenade, chez les Muyscas, le cinquième jour était exprimé par l'idée fort complexe, ou l'hiéroglyphe de la conjonction du soleil et de la lune.

Le quatrième jour offrait, des deux côtés, des idées de *portes*, qui sont précisément la signification du *daleth* des Hébreux, sans cesse employé pour le nombre quatre, dont il a même eu la figure ; le second jour offrait des idées d'*enclos* et d'*entourage*, comme les présente aussi le *beth* des Hébreux, et le symbole du deuxième ca-

ractère du cycle au Japon ; enfin le nombre *un*, à la Nouvelle-Grenade comme au Japon, offrait également des idées *d'eau*, et de *têlard de grenouille*, ou de *fils*, *enfant*, qui, chez les anciens Egyptiens, nous dit Horapollon, se rendait également par une *grenouille naissante*.

Sans pousser plus loin la comparaison de ces nombres du même rang, faite chez des peuples séparés par des distances aussi immenses, il devenait donc évident que ce cycle des Muyscas, exposé dans M. de Humboldt, d'après un savant mémoire de M. le chanoine Duquesne, de Santa-Fé de Bogota (long-temps curé parmi ces peuplades à demi civilisées), et retrouvé par ce docteur ecclésiastique sur un calendrier en pierre, dont M. de Humboldt donne le dessin, avait été importé en Amérique, du Japon même ou de la Chine ; et sans doute, comme le soupçonnait M. de Humboldt, par le nord-est de l'Asie, où l'on trouve des vents qui conduisent facilement en Amérique ; tandis que toutes les tribus de l'Amérique espagnole avouent être venues du Nord, et à une époque assez peu reculée, en suivant les chaînes élevées des Andes ou des Cordillères, qui se prolongent, comme on le sait, dans toute la longueur du nouveau continent.

M. de Paravey, dès 1826, compara les noms mêmes *Ata*, *Bosat*, *Mica*, *Hisca*, *Cuhupqa*, des nombres un, deux, trois, cinq et sept, du cycle des Muyscas, aux sons A, B, C, E et Z ou G, qui répondent aux mêmes nombres, 1, 2, 3, 5, 7 dans l'alphabet phénicien ou hébreu, et il trouvait en outre, comme on vient de l'exposer, les mêmes sens hiéroglyphiques pour plusieurs d'entre eux ; mais il ne pensa point alors à comparer ces mêmes nombres des Muyscas aux noms du cycle des dix jours des Japonais, et c'est ce que M. de Siébold, savant qui marche sur les traces de M. de Humboldt, vient de faire au Japon même et à Nangasacki, où il se trouve.

Envoyé dans ces lieux par M. le baron van Der Capellen, lorsqu'il était gouverneur de Batavia, M. de Siébold, outre les envois

précieux de graines faits au jardin du Roi, à Paris, a adressé à la Société asiatique de France, où M. de Paravey avait eu l'honneur de présenter M. le baron van Der Capellen, un savant mémoire sur la langue et l'histoire des Japonais; mémoire où il discute leur origine, et qu'on doit désirer vivement de voir traduit en français et imprimé; car l'histoire de l'homme est le grand problème qui, en ce jour, se discute dans toutes les parties du monde les plus éclairées, et, à tout instant, de nouvelles découvertes viennent confirmer les traditions Mosaïques: mais, absorbés par une politique sans résultat, nos publicistes en France font à peine attention à ces résultats si nouveaux et si importants.

M. de Siébold remarquant donc que les noms des jours japonais se terminaient, sauf le premier, tous en *ka*, ainsi que cela a lieu pour sept des nombres muyscas sur dix; remarquant en outre que *fito*, qui signifie *un* en japonais, est très-voisin de *ata*, nombre *un* en muyscas; que *foutsca* ou *boutsca*, *deux* en japonais, est évidemment *bosca* ou *bousca*, qui vaut *deux* chez les Muyscas; que des deux côtés *mica* signifie également *trois*, et que *itsca* et *hisca* pour *cinq* étaient encore, avec évidence, le même mot, tandis que *aca*, *neuf* en muyscas, est la simple abréviation de *conoca*, c'est-à-dire *neuf* jours en japonais, il en conclut, et avec lui tous les bons esprits l'auraient fait également, que ces deux peuples avaient une même origine.

C'est cependant ce qu'a voulu contester M. Klaproth, en analysant, au nom d'une commission, le mémoire si important de M. de Siébold; et, pour rétorquer la force des preuves que présente cette simple analogie de nombres, M. Klaproth présentait une liste de vingt-trois mots muyscas, très-différens des mots japonais qu'il y comparait.

Mais M. Klaproth, qui souvent, sur quelques mots seulement pareils entre deux langues, avait identifié des peuples que nul autre rapport n'assimilait entr'eux, a eu ici bien du malheur dans le choix de ses mots japonais; car M. de Paravey a retrouvé, dans le japonais même, plus de vingt des mots cités par M. Klaproth, outre

d'autres mots fort compliqués et de quatre syllabes , tels que *Femagota* , nom d'un mauvais génie , tels qu'une comète , un astre brillant , qui , en muyscas , signifie masse fondue et bouillonnante , tandis qu'en japonais *Fimacouts* exprimerait la même idée.

On pourrait ici citer tous ces mots muyscas , retrouvés dans le japonais même par M. de Paravey ; mais nous renvoyons au mémoire qu'il publiera sur ce sujet , aussi bien que sur les monumens si curieux , récemment découverts dans le Guatimala et dans la riche et antique ville de Palenqué , si long-temps ignorée , et qu'on pourrait appeler la Thèbes de l'Amérique : monumens que le savant M. Warden , consul des Etats-Unis , a , le premier , fait connaître en France et à la Société de Géographie de Paris.

Il nous suffira d'ajouter ici que le nom même de la langue des Muyscas , langue qui se nomme le *chibcha* , ou la langue des hommes chib , ou *sib* , *cha* , en muyscas , signifiant *homme* (ce qui est le *sa* des Japonais , signifiant également *homme*) ; que ce nom , disons-nous , est le même que celui de la langue japonaise , qui , au Japon , encore actuellement , s'appelle aussi le *sewa* ou *siwa* , d'où facilement a pu venir le nom *chib* , de la langue chibcha ; or , M. de Humboldt , visitant le plateau de Bogota , non loin de la belle cascade de Tequendama , qu'il y décrit , trouva , outre une colline encore nommée actuellement Chipa , un ancien village indien , aussi appelé Suba , nom fort voisin de sewa , saba ; et près de ce village , il vit encore des traces d'une antique et florissante agriculture.

Ce nom seul conduirait donc encore au Japon , pays de la langue *sewa* , et peut-être même pourrait-on y voir quelque trace des Sabéens , puisque les Muyscas , aussi bien que les Japonais et les anciens Sabéens ou Phéniciens , adoraient le soleil et la lune , et sans doute aussi les autres astres , et leur sacrifiaient même des victimes humaines , usage si commun chez les Phéniciens.

Les traditions historiques des Muyscas conduisent encore également soit au Japon , soit en Asie ; car leur premier pontife , le mys-

térieux Bochica, dont le nom *Sue* est celui du soleil, et qui, par une coupure dans les rochers, dessèche, après une funeste inondation, le plateau de Bogota, rappelle le roi Yao, roi aussi célèbre au Japon qu'à la Chine, sous lequel un déluge funeste arrive comme sous Bochica, dont le nom s'applique aussi à celui du soleil levant, et qui, par une coupure dans les montagnes, dessèche également son empire, comme le fait Bochica, produisant alors cette belle cascade que nous a si élégamment décrite M. de Humboldt.

Et quand Bochica fait élire pour premier roi du pays desséché, le sage et illustre Huncahua, on voit encore ici la tradition japonaise, qui rapporte que le roi Yao s'adjoignit et eut pour successeur le prince Chun, non moins célèbre par ses vertus que le premier *zaque* ou roi de Bogota, Hancanhua : les noms mêmes ayant ici encore presque la même prononciation, *Chun* ou *Hun*.

S'il est donc maintenant quelque chose de prouvé en philologie, c'est l'origine purement japonaise des peuplades les plus civilisées de la Nouvelle-Grenade et du plateau de Bogota ; et tous les voyageurs, en effet, qui ont pénétré, soit dans le Mexique, soit au Brésil, soit à Bogota, ont été frappés des analogies de traits et de figures qui existent entre la race plus ou moins cuivrée d'Amérique, et la race jaunâtre du Mongol et des peuples du nord-est de l'Asie, le défaut de barbe, les cheveux noirs et épais, étant des caractères également communs à ces peuples, qui se touchent encore par le nord, ou par le détroit de Behring.

Mais nous nous sommes, il semble, suffisamment étendu ici sur les rapports qui existent même dans les écritures des deux peuples ; car les figures des nombres muyscas, données par M. de Humboldt, ne sont encore que du japonais cursif. Tirons-en seulement cette conclusion à la fois philosophique et chrétienne : l'Amérique, aussi bien que l'Afrique et que notre Europe elle-même, si long-temps couverte de sombres forêts, a reçu sa population comme ses langues, son écriture, son culte, ses traditions, ses sciences, de l'antique Asie, où la Genèse nous montre les premiers hommes, échappant

an dernier cataclysme qui a ravagé la terre et détruit l'antique Atlantide. Bientôt cette harmonie complète des traditions de tous les peuples, et leur accord admirable avec les dernières observations des géologues, se montreront, avec une force irrésistible, à tous les esprits droits et dépouillés de préjugés; loin d'étouffer les études et les recherches de toute espèce, on doit donc plutôt les encourager, car, ceux qui, au milieu du choc de tant d'intérêts divers, ont le loisir d'observer la marche générale des découvertes, les voient toutes converger, nous le répétons, vers un même et important résultat, celui qui établit de plus en plus l'unité de l'espèce humaine, et la vérité des graves et antiques traditions consignées dans les livres sacrés de Moïse, et retrouvées, sous une forme à peine défigurée, chez tous les peuples, même chez ceux que l'isolement et les besoins physiques les plus pressans ont rendus à demi stupides.

On peut se rappeler ici toutes les traces de la Genèse, reconnues par M. de Humboldt, chez les diverses peuplades de l'Amérique; le savant voyageur a paru, il est vrai, ne considérer ces souvenirs si frappans, que comme une espèce de mythologie; mais les travaux qui s'effectuent en ce moment, soit sur l'antique Égypte, soit sur la haute Asie, vont venir, très-prochainement, nous l'affirmons de nouveau, expliquer et réunir toutes ces traditions éparses; et nous ne sommes pas loin des temps où il n'y aura que les personnes illettrées qui se vanteront de leur incrédulité.

Canal du Rhin et du Danube.

Au moyen des rivières et canaux de la Hollande, et de la jonction du Rhin et du Danube qui traversent les régions les plus productives de l'Europe, et qui formeront une immense navigation intérieure; le voyageur qui s'embarquera au pied de la tour de Londres pourra aller jusqu'à Constantinople, sans mettre pied à terre; il pourra même se rendre par eau jusqu'aux confins de l'Éthiopie, en traversant toute l'Europe continentale;

dès lors l'Orient et l'Occident se trouveront ainsi dans un contact presque immédiat. C'est surtout dans les relations commerciales que l'utilité de ce projet se fera sentir : on évitera par le moyen de ce canal les longs circuits d'une navigation périlleuse dans la Méditerranée pour arriver sur les côtes du Bosphore et de l'Asie Mineure. Le paquebot qui sera expédié de la tour de Londres pourra circuler le long des côtes de l'Euxin, et si le gouvernement russe vient à creuser un canal entre la mer Noire et la mer Caspienne, on pourra, au moyen des affluens et de la seconde de ces mers, arriver par eau jusqu'au pied de l'Hymalaya.

D'après les principales dispositions du plan proposé, le cours du Danube serait élargi et dégagé des obstacles qui s'y trouvent depuis Ulm jusqu'à Stuligen; la navigation serait ensuite prolongée par un canal qui traverserait la forêt Noire, dans la direction de Kintzig; enfin, on rendrait la Kintzig navigable jusqu'à l'endroit où elle tombe dans le Rhin, près de Kell. La plus grande difficulté se trouvera dans la forêt Noire, où il sera nécessaire d'ouvrir une tonnelle (1).

S. M.

Fête du Ticonnad au Bengale.

Cette fête n'a jamais lieu sans qu'elle n'occasionne un grand nombre de victimes. Il est difficile de se faire une idée de cette

(1) En attendant que ce grand projet se réalise, la navigation par la vapeur fait des progrès étonnans et devient un puissant auxiliaire pour les relations commerciales des deux mondes : Le gouvernement des Pays-Bas a permis la construction d'un vaisseau à vapeur qui excédera en dimension tous ceux connus jusqu'ici. Il sera de 250 pieds de long, il aura 3 ponts, 4 mâts et une machine à vapeur de la force de 390 chevaux. Les frais sont estimés à 800 mille florins d'Hollande. Complètement chargé, ce bâtiment portera 16 pieds d'eau; il est destiné à faciliter la communication entre la Hollande et les Indes orientales. On prétend qu'il pourra faire le voyage du Texel jusqu'à Java ou Borneo en 40 jours au plus; il consommera pendant ce temps 2,400,000 livres de charbon de terre.

S. M.

an dernier cataclysmes qui a ravagé
lantide. Bientôt cette harmonie
peuples, et leur accord admiré
des géologues, se montreront
esprits droits et dépouillés de
les recherches de toute es-
car, ceux qui, au milieu de
d'observer la marche
converger, nous le r-
celui qui établit de
vérité des graves
sacrés de Moïse.
chez tous les
besoins physi-

On peut
par M. de
le savant
si frapp
vaux q
sur la
de r-
no-
st

(Extrait de la *Phy.*, par le chev. Chaponnier. 1829.)

(1) Éventails.

(2) Dans son *Précis de Géographie*, Malte-Brun, traite brièvement des cérémonies du culte brahminique. Ce célèbre géographe dit, d'après Solvyns, que ce culte est accompagné d'un grand nombre de cérémonies et de coutumes solennelles, qu'il y en a d'horribles, telles que la *procession du dieu Jagrenat*, dont le char pesant écrase sous ses roues les fanatiques qui, en s'y précipitant, croient trouver à la fois la mort la plus glorieuse et une éternelle félicité.

S. M.

des curieux des par-
de préparatifs, la
impose de trois
rportés r-

toie les pu-

s; on brûle les
ées autour de l'idole;

du char, des bayadères

out devant l'idole éventent

ttache au char des cordes assez

ndiens puissent le traîner. Pendant

vingt milles, les dévots se précipitent

ore au moins de quatre à cinq cents sous

autres se font des incisions aux bras, aux

corps, et, tout dégoûtans de sang, ils bravent

ardeurs du soleil, et suivent le cortège en poussant

Plusieurs d'entr'eux, épuisés par leurs blessures,

ans le chemin; mais comme la cause de leurs souffrances

acte religieux, par respect pour la divinité, on les laisse

ir sur la route sans leur porter aucun secours (2).

Volcan dans la Nouvelle-Galles du Sud (Notasie).

Ce volcan, dont l'existence a été constatée par M. Mackie de Cockle-bay, est situé tout près des rives du Pag's-River; il ne se distingue que lorsqu'on en est à un quart de mille : dans le jour, et si le soleil luit, un gros volume de flammes frappe soudainement les yeux; il est le plus souvent mêlé de fumée, surtout quand le temps est gris et d'une teinte rougeâtre terne. Pendant la nuit on peut voir distinctement la flamme s'élevant en une colonne sulfureuse bleuâtre et se déployant dans l'atmosphère. La bouche du volcan est située entre les pics de deux montagnes que les indigènes nomment *Ouingen*. Le cratère a 12 pieds de largeur sur une longueur de trente; le terrain, à une très-grande distance à l'entour, est noir et bitumineux, et privé d'humidité. M. Mackie, qui est allé visiter ce volcan, raconte que l'on n'a pu rencontrer d'eau le long des flancs escarpés et peu solides des montagnes entre les cimes desquelles se trouve le cratère. Le terrain manquait de consistance et était brûlé; et, dans un espace d'environ un mille et demi en descendant, il n'y avait pas, à l'exception de quelques souches carbonisées, la moindre apparence de végétation. Tout, depuis la bouche du cratère jusqu'à un mille et demi au-dessous, est un désert raboteux, stérile et aride; il semblerait qu'à chaque moment le cratère étend ses dimensions. Pendant sa visite au volcan, la combustion fit des progrès rapides : le terrain, à une certaine distance du cratère, s'éboulait et se fendait sans cesse; de temps en temps, on voyait des masses de terre se séparer et tomber dans le volcan, dont la flamme, un instant étouffée, semblait s'augmenter par ce nouvel aliment. M. Mackie, un jour qu'il donnait à ses compagnons des instructions pour creuser dans un endroit, afin de reconnaître l'état du sol, marcha sur un point où le terrain était rompu, et y enfonça; il fallut faire beaucoup d'efforts pour le sauver de ce danger; et heureusement une application émolliente de résine contribua singulièrement à diminuer les douleurs de ses brûlures et de ses meurtrissures.

Il ne paraît pas qu'aucune éruption ait encore eu lieu, et M. Mackie a remarqué qu'il n'y avait pas le moindre vestige de lave à la base ou le long des flancs des montagnes entre lesquelles le volcan est placé. Il est évident, toutefois, qu'une veine de bitume entretient le feu souterrain.

S. M.

Prochaine publication du voyage en Égypte, en Nubie et lieux circonvoisins, par M. Rifaud.

La notice rédigée par M. Barbié du Bocage aîné, sur les travaux et la collection de dessins rapportés par M. Rifaud, après avoir passé vingt-deux années en Italie, en Turquie, en Égypte et en Nubie, et le rapport fait par M. Corabœuf, au nom de la Commission nommée pour les examiner, ont suffisamment fait connaître l'importance de cette précieuse collection, qui vient encore ajouter à nos recherches scientifiques de toute espèce sur cette terre classique, dont l'antiquité se perd dans l'immensité des siècles.

« Les faits utiles à la connaissance d'une contrée ne se peuvent recueillir que successivement. L'ouvrage de l'Institut d'Égypte renferme beaucoup de ces faits; les voyageurs qui sont venus ensuite ont ajouté à leur nombre, et sans doute que l'expédition dirigée par M. Champollion les augmentera encore. En attendant, M. Rifaud se présente, et nous apporte son tribut sur l'Égypte et la Nubie. Ce voyageur, dit M. Dacier dans son rapport à la troisième classe de l'Institut, a suivi les bords du Nil depuis son embouchure jusqu'au-dessus de la seconde cataracte; il a séjourné sur les côtes de la mer Rouge, et exploré les déserts qui bordent des deux côtés le Delta et le bassin de la Thébaïde. Examinant à la fois les institutions civiles et politiques du pays, les mœurs et les coutumes de ses habitans, et les monumens antiques, il a rapporté en France plus de six mille dessins, dont une partie, relative à l'état moderne de l'Égypte, représente des objets d'histoire naturelle, des vues, des costumes, des cérémonies, des fêtes, des bijoux et ornemens

de femmes ; enfin des ustensiles et des instrumens de toute espèce , avec leurs noms en arabe. Une autre partie offre des sujets hiéroglyphiques , des monumens , des monnaies anciennes , des cartes et plans , des fragmens de mosaïque , etc., etc. »

« . . . Les faits nouvellement importés par M. Rifaud , sur la science , sont soumis à la méthode des classifications modernes. MM. Cuvier , Latreille , de Férussac , De Candolle et Rémusat , en un mot , l'élite des savans s'est montrée empressée de présider à la rédaction des documens du voyageur. Quant à la partie des mœurs , elle est restée entièrement aux soins de M. Rifaud. Le séjour d'environ treize ans que ce voyageur a fait en Égypte , lui laisse , sous ce rapport , une autorité qui ne peut être comparée qu'à celle des hommes éclairés dont , pour d'autres parties , il a voulu obtenir l'approbation et les conseils. »

Après cette citation , nous nous bornerons à annoncer la prochaine publication de l'ouvrage de M. Rifaud , dont S. M. a daigné agréer la dédicace , et qui se composera de 5 volumes de texte , format in-8°, et de 3 vol. in-folio , de cent planches chacun. Les trois premiers volumes du texte contiendront la relation du voyage , et tout ce qui concerne les sciences naturelles , physiques et archéologiques ; ils traiteront des mœurs , de la statistique et de la météorologie de l'Égypte et de la Nubie. Vingt-trois manuscrits arabes ou scapulaires (bandelettes chargées de formules magiques , cabalistiques) ; transcrits en fac-simile en arabe et traduits en français , seront aussi renfermés dans ces volumes. Les quatrième et cinquième volumes seront consacrés à l'explication des planches. L'ouvrage sera publié par livraisons ; celles du texte seront d'un volume ; celles de l'atlas contiendront cinq planches. Le prix de l'ouvrage entier sera de 500 fr. Il sera tiré un certain nombre d'exemplaires , formats nom de jésus et atlantique , sur papier fin et vélin. La première livraison de planches paraîtra dans le courant du mois de mars 1830.

S. M.

CONVENTION DÉFINITIVE entre la France et la Prusse, pour régler les limites des deux états respectifs, conformément aux stipulations des traités de Paris, du 30 mai 1814, et du 20 novembre 1815, et ensuite de la déclaration signée à Paris le 11 juin 1827.

Les commissaires nommés en vertu du paragraphe 6 de l'article 1^{er} du traité de Paris, du 20 novembre 1815, savoir :

De la part de S. M. le roi de France et de Navarre : le sieur Etienne-Nicolas Rousseau, colonel au corps royal des ingénieurs-géographes, etc.; et de la part de S. M. le roi de Prusse, le sieur Henri Delius, président en chef du conseil de régence de Cologne, etc.

Après s'être respectivement et en due forme communiqué leurs pleins-pouvoirs, après avoir reconnu que la déclaration signée et échangée le 11 juin 1827, par laquelle leurs gouvernements respectifs sont convenus de terminer le différend qui s'était élevé relativement au district de la Leyen, avait reçu son exécution en ce qui concerne l'exécution de l'art. 3 de cette déclaration; après avoir aussi reconnu que le procès verbal dressé à Sarrebruck, le 20 février 1821, par leurs délégués, dans le but de fixer la position géométrique des endroits ayant banlieue, par rapport à la ligne qui, en exécution du traité du 20 novembre 1815, doit être tirée de Perle à Houve, devait servir de base pour régler le tracé de la limite le long de cette ligne; les commissaires adoptant les arrangements et projets d'échanges arrêtés par les mêmes délégués, et insérés à la suite dudit procès-verbal, sont convenus des articles suivants :

Art. 1^{er}. La limite entre les deux états commencera au milieu du cours d'eau de la Moselle, sur le thalweg de cette rivière, au point qui sert de contact entre le royaume de France, celui de Prusse, le grand duché de Luxembourg, sous la souveraineté du roi des Pays-Bas; point situé vis-à-vis de celui (sur la rive droite de la même rivière) sur la ligne formant la séparation des

banlieues des villages d'Apach (France) et de Perle (Prusse); elle suivra de la ligne qui désormais formera la démarcation entre les territoires de toutes les communes situées de part et d'autre, le long de la frontière, jusqu'au point où, entre Guldengen et Sarrebinningen, l'une et l'autre à la Prusse, elle atteint la rivière de la Sarre, dont le thalweg, ou fil d'eau, servira de limite dans cette partie de son cours, jusqu'au confluent de cette rivière avec la Blièze, sous Sarreguemines, pour remonter ensuite le thalweg de cette dernière et arriver au point de séparation, près de l'Urigimuhl, entre le territoire de la commune prussienne de Bliès - Ranschbach, celui de la commune bavaroise de Bliès-Nagen et Bliès-Bagen, avec celui de la commune française de Bliès-Schweyen, et qui forme en même temps contact entre la France, la Prusse et la Bavière Rhénane, le tout, ainsi que cela se trouve déterminé et marqué au plan général annexé à la présente convention, et que cela est indiqué par un double lièré (rouge de côté de la France, et bleu du côté de la Prusse) sur ce plan, lequel a été arrêté et signé par MM. les commissaires et leurs délégués, et les ingénieurs qui ont été chargés des levés.

Par suite de cette détermination des limites entre les deux royaumes, l'art. 3 de la déclaration du 11 juillet 1827, se trouvant exécuté, la France a reçu de la Prusse les villages et territoires en dépendant de Flatten, Gongelfangen, Merten et Bibling, en compensation des prétentions que la première puissance avait formées sur le district de la Leyen, d'après le sens littéral du traité du 20 novembre 1815, auxquelles elle renonce formellement, ainsi que le porte la déclaration du 11 juin ci-dessus citée.

Pour établir d'une manière sûre et stable l'état de possession de chaque royaume, ainsi que le prescrit la détermination du tracé des limites entre les deux états, il a été reconnu et convenu que, d'une part, la Prusse remettrait à la France,

1^o Le village et le territoire de Manderen; 2^o le hameau de Scheurwald, avec la partie de son territoire située au sud du chemin, qui, sortant du bois de Saint-Martin au point qui sépare la commune de Manderen (France) de celle de Rustroff (Prusse), et passe près et au nord de la petite maison dite le Château, jusqu'au point où il joint le chemin de Luxembourg à Sarrelouis, qui forme ensuite la limite entre les deux états, jusqu'à la croix dite Kolleskrutz; 3^o le hameau de Rennelsdorf et son territoire; 4^o la partie d'Ihn ou Lognon; 5^o le hameau de Heyming et son territoire; 6^o la partie du territoire de Leyding (ces trois derniers endroits et lieux en tant qu'ils se trouvent au sud-est du chemin qui conduit de Guersting à Schreckling); 7^o le village et territoire de Schreckling; 8^o le village et le territoire de Welting.

Et que, d'une autre part, la France ferait remise à la Prusse:

1^o Des petites portions du territoire de Launstroff, au nord du chemin de Luxembourg et de Sarrelouis; 2^o du petit pays appelé Molwingergrund, de la commune de Waldwiëse, situé au nord-est de cette commune, et placé au-delà des bois de Kirschoff et de Wieserwald; 3^o la petite portion du territoire de Keyning, située au nord-est de Guersting à Schreckling; 4^o le moulin de Guerweiler avec ses dépendances, situé sur la rive droite de la Bliëse, en conservant aux habitans du village Guerweiler la faculté d'y faire moudre leurs grains comme par le passé.

La Prusse, en outre, continuera de posséder le hameau et le territoire de Diesdorff, ancienne dépendance de Schwerdorff, ainsi que le Warentwald (forêt de Warent), et la ferme de Warenthoff enclavée dans ces bois, de manière que la lisière du bois fera la frontière. Pour ne rien laisser d'incertain, il sera annexé à cette convention défini-

tive un état de tous les territoires qui toucheront de chaque côté la nouvelle ligne entre les deux royaumes. Cet état sera signé par les commissaires, après qu'il aura été reconnu conforme au plan général de cette limite.

A cet effet, et aussitôt après l'approbation de la présente convention, messieurs les délégués des commissaires, savoir: le sieur Gaspard Riollay, chef de bataillon au corps royal du génie, etc.; et le sieur Guillaume-Henri Dern, conseiller provincial, etc., feront, dans le plus bref délai, établir des poteaux par les soins des ingénieurs attachés à la commission, sur tous les points principaux et les plus remarquables, afin que la nouvelle limite puisse être connue sur tous les points où elle reçoit des modifications; ils procéderont ensuite, étant assistés des agens de l'autorité civile des deux gouvernemens, aux remises et prises de possession des territoires et portions de territoires échus ou échéant en partage à chaque état, ainsi que cela a été stipulé et indiqué ci-dessus.

Ces remises et prises de possession seront constatées par des procès-verbaux faits en autant d'expéditions qu'il y aura de parties intéressées à les connaître, et dont une de ces expéditions sera jointe à la présente convention pour y rester annexée, afin de montrer qu'à cet égard elle a reçu son exécution. MM. les délégués des commissaires, après cette opération, procéderont aussi à l'abornement de la frontière et à la rédaction des procès-verbaux de délimitation, ainsi que cela sera expliqué art. 17.

Art. 2. Il est entendu que les deux états doivent entrer en possession des territoires, des portions de territoires cédés de part et d'autre, ainsi que cela a été spécifié à l'art. 1^{er}, sans pouvoir prétendre jusqu'au 1^{er} janvier 1830 exclusivement, à aucune indemnité pécuniaire à raison de leur occupation antérieure, tant pour ce qui concerne la perception des impôts, que pour les revenus des propriétés royales et domaniales.

Il est entendu aussi que chaque état jouira sur les territoires ou portions de territoires cédés de part et d'autre, de

de tous les droits de souveraineté et de propriétés royales et domaniales, sans préjudice pourtant des droits que chaque commune des deux royaumes peut faire valoir, lesquels droits seront constatés lors de l'abornement de la frontière, et de la rédaction des procès-verbaux de délimitation, ainsi que cela sera expliqué ci-après, art. 11, sauf la faculté des intéressés de recourir aux tribunaux ordinaires de chaque pays, pour provoquer la décision des contestations qui pourraient survenir entre eux.

L'art. 3^e établit que sur les portions de frontières ou territoire des deux royaumes sera séparé par des rivières, on ne pourra faire aucune construction ou bâtisse quelconque, qui puisse en déranger le cours actuel, à moins que ces constructions n'aient un but d'utilité commun aux deux états, et ne soient consenties par eux d'un commun accord.

Art. 4. Il est entendu que sur toutes les parties des frontières où des chemins servant à indiquer la limite, ces chemins, ou toutes celles de leurs parties qui suivront cette frontière seront mi-toyens, c'est-à-dire communs aux deux états, sans que pour cela il soit attenté en rien aux droits de propriété des particuliers à qui ces chemins pourraient appartenir.

Aucun des deux états ne pourra exercer, sur ces chemins ou portions de chemins, d'actes de souveraineté, si ce n'est ceux nécessaires pour prévenir ou arrêter les délits ou crimes qui nuiraient à la liberté et à la sûreté du passage. En tant que propriété foncière, ces chemins ou portions de chemins seront soumis, pour ce qui concerne les impôts, à l'état sur lequel réside le propriétaire.

Par l'art. 5^e, aucun édifice, bâtiment ou habitation quelconque ne pourra être élevé le long de la frontière qu'autant que ces constructions seront établies à dix mètres (30 pieds de Prusse), de la ligne qui forme la limite.

L'art. 6 règle le droit de culture des propriétaires ou fermiers, dont les biens seraient morcelés, et les formalités qu'ils auront à observer pour porter des engrais sur leurs terres.

L'art. 7. accorde la même faculté pour retirer le produit brut des récoltes.

L'art. 8 maintient et conserve les biens, les droits réels, les rentes et capitaux qui peuvent appartenir aux communes et établissemens publics de l'un des deux états dans le territoire de l'autre.

Art. 9. Lorsque des endroits, réunis jusqu'à ce jour sous l'administration d'une même mairie, seront divisés, ils auront l'obligation de solder les frais de l'administration communale jusqu'au 1^{er} janvier 1830, soit que la prise de possession ait eu lieu par suite d'arrangemens antérieurs, soit qu'elle se fasse en vertu de la présente convention. Lorsque ce décompte sera rétabli, l'excédant de caisse, les biens communaux et les dettes seront répartis proportionnellement. Pour établir cette proportion, on prendra pour base le montant de la contribution foncière.

Art. 10. Quant aux villages, hameaux, fermes et portions du territoire limitrophe dont l'état de possession changera, afin d'accomplir les stipulations de la présente convention, à l'art. 9 du traité du 20 novembre 1815; il est expressément déclaré que la possession sous laquelle ils se sont trouvés jusqu'ici est réputée légale, et que, par conséquent, tout acte administratif et judiciaire émané des autorités compétentes sera respecté; les transactions, contrats de bail et de vente, concessions et aliénations quelconques sur des objets tant domaniaux que communaux, seront maintenus dans leur validité, et cela sans qu'il puisse y être question de liquidation ou équivalent entre les deux gouvernemens.

L'art. 11 a pour objet d'assurer aux communes limitrophes la jouissance, sans aucun trouble ni empêchement, de tous les droits dont elles sont légalement en possession.

Art. 12. Jusqu'à l'expiration des baux existans pour la pêche de la Sarre et de la Bliese, le revenu sera partagé entre les deux gouvernemens. A partir de l'expiration de ces baux, la pêche dans la Sarre, depuis Gudingerg jusqu'à

moitié chemin de Sarreguemines, appartiendra à la Prusse, et l'autre moitié appartiendra à la France. Depuis le triple conflu jusq'au moitié du chemin du confluent dans la Sarre, la pêche dans la Bliese appartiendra à la Prusse, et l'autre moitié appartiendra à la France. Auxquels points de séparation, il sera planté des bornes d'une forme particulière qui indiqueront les limites de la pêche. Quant aux revenus des passages sur ces deux rivières, ils seront réglés par MM. les délégués, après avoir pris connaissance du produit annuel de ces passages.

Art. 13. Les délégués sont autorisés à accorder, pour l'utilité des communes limitrophes, les concessions de passages qu'ils jugeront nécessaires, tant pour ce qui regarde les exploitations rurales, que pour ce qui a rapport à l'extraction et au transport, hors des forêts, des bois coupés et abattus, ou même pour faciliter les communications d'une commune à l'autre, lorsque ces communications seront reconnues utiles, et qu'elles se trouveront compensées par des avantages réciproques. Toutefois il est entendu, par le même article, que la liberté de passage dont il est ici question ne s'étendra en aucune manière aux militaires armés, ni aux équipages de guerre d'aucune espèce.

L'art. 14 est relatif à la remise de tous actes, titres et documens relatifs aux territoires cédés de part et d'autre; elle s'effectuera au moment de la rédaction des procès-verbaux de délimitation.

L'art. 15 accorde un délai de trois ans, à dater du jour où il sera donné

connaissance à chaque commune du procès-verbal de la délimitation, à tous les habitans des pays cédés de part et d'autre, pour, s'ils le jugent convenable pendant cet intervalle de temps, disposer de leurs propriétés comme ils l'entendront, et se retirer dans tels pays qu'il leur plaira de choisir.

Art. 16. Aussitôt après l'échange des ratifications de la présente convention, et après que les remises et prises de possession de territoire cédé de part et d'autre auront été effectuées, les militaires qui pourraient se trouver faire partie des familles dont les habitations ont été cédées, seront réciproquement rendus.

L'art. 17 contient les instructions relatives à la manière dont les délégués procéderont à la rédaction des procès-verbaux de délimitation.

Art. 18. Lors de la rédaction des procès-verbaux de délimitation, si les délégués reconnaissent utile d'échanger quelques parties de terrain, soit afin de redresser la ligne de limite, soit pour faciliter la communication de village à village, ils sont autorisés à proposer les échanges à leurs commissaires respectifs, toujours avec réciprocité d'avantages et égalité de superficie et de valeur, autant que possible.

Art. 19. La présente convention sera ratifiée, et les ratifications en seront échangées dans le terme de six semaines, ou plutôt si faire se peut.

En foi de quoi, les commissaires sus-dénommés ont signé la présente.

Fait à Sarrebruck, le 25 octobre 1829.

Nota. A ces stipulations se trouve annexée une énumération des villages, hameaux, et territoires qui touchent de chaque côté la ligne de limites entre la France et la Prusse.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ I^{er}. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

424. *Voyage autour du Monde*, exécuté par ordre du Roi, sur la corvette de S. M. la *Coquille*, pendant les années 1822 à 1825, sous le ministère et conformément aux instructions de S. E. le marquis de Clermont-Tonnerre, etc.; par M. L. J. Duperrey, capitaine de frégate, etc., commandant l'expédition. Il a paru 24 livraisons de cet ouvrage, dont 14 de zoologie, 7 de botanique, et 3 d'histoire.
425. *De la Politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, par Héeren, traduit par M. Suckau, d'après le consentement de l'auteur, et avec des additions et corrections.

Les trois premiers volumes traitent de l'Asie, les quatrième et cinquième de l'Afrique, les derniers de la Grèce et de l'Europe. 8 vol. in-8°. 2 vol. sont en vente. Prix de chaque volume, 7 fr.

426. *Manuel historique du système politique des États de l'Europe et de leurs colonies*, depuis la découverte des deux Indes, par M. Héeren. Traduit de l'allemand sur la 3^e édition. 2 vol. in-8°. Prix broché, 40 fr.
427. *Annuaire pour l'an 1830*, présenté au Roi par le Bureau des Longitudes. Paris, Bachelier, 1 vol. in-18. Prix : 1 fr.

AMÉRIQUE.

428. *The Annals of America*, etc.—Annales de l'Amérique, depuis la découverte de ce continent par Colomb, en 1492, jusqu'en 1826; par Abiel Holmes; seconde édition. Cambridge, 1829. Hilliard et Brown; 2 vol. in-8°.

Le premier volume de cet ouvrage renferme l'histoire des premiers voyages des Européens dans le Continent américain; le second est consacré à celle des établissemens anglais sur le territoire des États-Unis.

429. *Routier des Îles Antilles*, des côtes

de Terre-Ferme et de celles du golfe du Mexique. Troisième édition, corrigée, etc.; traduit de l'espagnol, par C. F. Chauchepat, lieutenant de vaisseau. In-8°; Imprimerie Royale. Paris.

430. *Reisen durch mehrere provinzen Brasiliens*.—Voyages dans plusieurs provinces du Brésil, par G. de Feldner, lieutenant-colonel au service de S. M. l'empereur du Brésil; 2 vol. in-8°. Liegnitz, 1828. Leonhardt, 2 rxd.

AFRIQUE.

431. *Four years in Southern Africa*, etc.—Quatre années dans l'Afrique du Sud, par Cowper Rose, ingénieur royal. Londres, 1829. Colburn. 4 vol. in-8°.

432. *Tableau de l'Égypte, de la Nubie et des lieux circonvoisins*, ou Itinéraire à l'usage des voyageurs qui visitent ces contrées, par Rifaud. 4 vol. in-8°. Paris, Treuttel et Wurtz. 1830.

ASIE.

433. *Voyage à Calcutta, à Bombar et dans les provinces supérieures de l'Inde britannique*, pendant les années 1824 et 1825. Suivi d'une Notice sur Ceylan et d'un voyage à Madras et dans les provinces Méridionales en 1826, par Réginald Heber; traduit de l'anglais par M. Prieur de la Combe. 2 vol. in-8°. Paris, Dondey-Dupré. Prix : 43 fr.

434. *Historia de la Navegacion*, etc.—Histoire de la Navigation, du commerce et des colonies des peuples anciens dans la mer Noire, écrite en italien par Formaleoni; et traduite en espagnol par Gomer Caldéron. 2 vol. in-8°. Paris, H. Seguin.

OCÉANIE.

435. *Relation de la Découverte du port de Lapeyrouse*, par le capitaine Dillon. 4 vol. in-8°, chez Pillot, 1829.

EUROPE.

Russie, Turquie et Grèce.

436. *Quadro storico-statistico della Russia*, etc.—Tableau historique

- et statistique de la Russie, de la Turquie et de la Grèce, en 1829. In-folio. Ferrare, 1829. Pomatelli.
- Russie.*
137. *Essai d'une Statistique générale de l'Empire de Russie*, accompagnée d'aperçus historiques, par J. H. Shnitler. in-18. Levrault. Paris, 1829.
- Allemagne.*
138. *Dus Konigreich Baiern*, etc. — Description historique, statistique, topographique et géographique du royaume de Bavière, par une Société de savans, publiée par H. Jäk. In-8° avec plan. Augsburg, 1829. Schlosser.
- Autriche.*
139. *General statistice der Europaischen Staaten*. — Statistique générale des états européens, principalement de l'Autriche, par G. N. Schnabel. 2v. in-8° avec deux grands tableaux ethnographiques, l'un de l'Europe, l'autre de l'Autriche. Prague, 1829. Calve.
- Suisse.*
140. *Lettres sur la Suisse*, par M. de Golbéry, conseiller à la Cour royale de Colmar, accompagnées de vues dessinées d'après nature et lithographiées par Villeneuve. in-f°. Engelmann. Paris, 1829.
141. *Promenades au pays des Grisons*, ou Choix des vues les plus remarquables de ce canton, dessinées d'après nature, et lithographiées par Ed. Pingret; accompagnées d'un texte historique et descriptif, par le vicomte de Senonne, publiées par Noël et compagnie. En 5 livraisons, 1829.
- Italie.*
142. *Travels in Italy, Sicily*, etc. — Voyages en Italie, en Sicile et aux îles de Lipari, par R. Duppa. In-8°, avec des gravures en bois. Londres, 1829. Longmann. 8 sh.
- Espagne.*
143. *Souvenirs d'Espagne* pendant les années 1808 à 1813, avec des observations sur la richesse et la fertilité de son sol, etc., par Lemourin. In-8°. Paris, Leconte.
- France.*
144. *Voyage en Normandie et en Bretagne*, par Ad. G., ancien élève de l'école Polytechnique. Paris, 1830. Sedillot; 4 vol. in-12.
145. *Lettres descriptives et historiques sur le Bocage de la Vendée*, depuis Jules-César jusqu'à l'année 1794, par Massé, Isidore. in-8°. Nantes, 1829.
146. *Histoire nationale et Dictionnaire géographique de toutes les communes du département d'Ille-et-Vilaine*, ouvrage orné de cartes, de costumes, de gravures, de portraits et de vignettes, par Grégoire; nouvelle édition in-8°. Paris, 1829. Baudouin.
L'ouvrage aura 5 volumes; les quatre premiers ont paru.
147. *Promenades historiques, philosophiques, et pittoresques dans le département de la Gironde*, par J. Arago. In-8° avec atlas de 4 planches. Bordeaux, 1829. Lunlur.
148. *Annuaire statistique et historique du département de la Moselle*, pour l'année 1830; par Verronnais. 27° année; 1 vol. in-18. Metz. Verronnais.

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

149. *Atlas universel de Géographie ancienne et moderne*, en 50 cartes sur grand raisin, avec texte par M. Lapie père et M. Lapie fils, etc. Paris, 1830. Eymery. Prix, papier ordinaire, 75 fr.; vélin, 150 fr. 7° et 8° livraisons. (Voyez, relativement au mérite de cet Atlas, la Notice des travaux de la Société, pag. 304 et 305.)
150. *Carte historique, physique et politique de l'Égypte*, par le chevalier Lapie, premier géographe du Roi. Paris, 1829. Piquet.

Cette carte, en deux feuilles grand aigle, à l'échelle d'environ huit centimètres pour dix myriamètres, est non-seulement remarquable par la beauté de la gravure, mais encore par les détails scientifiques qu'elle offre. Sous ce dernier point de vue, elle serait susceptible d'une analyse raisonnée qui prouverait combien elle est supérieure à la réduction en trois feuilles de la carte de l'expédition d'Égypte, tant par la nomenclature, dont les noms anciens ont été revus par M. Haze, de l'Institut, que par la détermination de point, le gisement des côtes, la topographie et l'ensemble général de la

configuration. Cette production géographique a été dressée d'après les travaux de la commission d'Égypte, les observations astronomiques de M. Nouet, membre de l'Institut du Caire, les reconnaissances et itinéraires des généraux Guillemot, Tromelin, Fering, des savans et voyageurs Burchardt, Caillaud, Coste, Pacho, Irwin; elle est également appuyée sur les observations astronomiques et reconnaissances hydrographiques de MM. Küppel, Gauttier, Smith, et est encore enrichie des plans d'Alexandrie et du Caire.

451. *Carte physique et routière de la France et de la Suisse*, et d'une partie des états limitrophes, par A. Brué, géographe du Roi. 2 feuilles. Paris, 1830.

Sur cette carte, qui fait partie de l'Atlas universel de l'auteur, se trouvent coloriées les 19 divisions militaires fixées par l'ordonnance royale du 19 juillet 1829, et leurs subdivisions en 86 départemens.

Au moyen de différens signes, M. Brué a caractérisé l'importance relative d'un petit nombre de lieux, et signalé ceux qui distinguent, soit des établissemens civils, militaires et religieux, soit des produits territoriaux ou manufacturés. Afin de faciliter l'étude de nos annales, il a également donné les principaux points historiques depuis la fin du VIII^e siècle jusqu'en 1815, en désignant ceux qui ont changé de dénomination par le nom actuel, quelquefois suivi du nom primitif, et en omettant le petit nombre de ceux qui n'existent plus.

452. *Carte industrielle du département du nord*, par Marc Jodot. 2 feuilles. Colombier. Paris, 1829. Prix, 6 fr.

Cette carte indique les routes royales, départementales et vicinales, les rivières et canaux navigables, les manufactures, les grands établissemens d'industrie, les usines, les mines, les tourbières, les carrières exploitées, etc.; elle donne les positions de toutes les batailles mémorables qui ont illustré la Flandre française à diverses époques, ainsi que des tableaux présentant la statistique des routes et ca-

naux, les forces productives du département, considérées sous le rapport de sa population, de sa division territoriale, agricole, industrielle et manufacturière, etc.

453. *Mouvemens graphiques de la population de la ville de Paris*, dans les XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, considérés sous les rapports successifs et comparatifs des naissances, des mariages, de la mortalité, et des enfans trouvés dans la capitale, depuis 1670 jusqu'à 1829.

Par Marc Jodot. Paris, 1829.

Prix: 2 fr.

454. *Carte du Congo, Angola et Benguella*, pour servir à l'Histoire générale des Voyages de C. A. Walckenaer, dressée sous la direction de l'auteur; par A. H. Dufour. Paris, 1829. Lefebvre.

455. *Carte géologique du nord-ouest de l'Allemagne*, composée de 24 feuilles, par M. Fr. Hoffmann. Berlin, 1829. Simon Schropp, prix 200 fr.

Pénétré de l'importance, pour l'accroissement des connaissances géognostiques, d'une représentation complète de la répartition locale et de la connexion des roches qui couvrent la surface du nord-ouest de l'Allemagne, M. le professeur Hoffmann s'est proposé, en rédigeant cette carte, de remplir une lacune sentie depuis longtemps, en donnant des notions précises sur la richesse minérale du pays qu'elle doit représenter. Cette carte doit aussi servir de base à l'étude géographique des contrées dont elle fera connaître la conformation du terrain, la nature du sol et les rapports climatiques qui en sont dépendans. Les renseignemens rassemblés par ce savant dans un grand nombre de courses entreprises uniquement dans cette vue pendant huit années, joints aux résultats des recherches inédites faites par quelques autres observateurs habiles, doivent faire augurer favorablement de ce grand ouvrage, dont les représentations graphiques seront basées sur la carte chorographique de l'Allemagne et des pays adjacens, par Reymann et Berghaus. S. M.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DOUZIÈME.

N^{os} 75 à 80.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

— Notice sur la colonie américaine de Liberia, établie sur la côte d'Afrique.	5
— Tables des principales positions géonomiques du Globe, recueillies et mises en ordre par M. Coulier.	35
— Journal of a passage from the Pacific to the Atlantic, etc.	
— Journal d'un voyage de la Mer Pacifique à l'Océan Atlantique, en traversant les Andes, dans les provinces septentrionales du Pérou, et en suivant le fleuve Maranon ou Amazone, par Lister-Maw.	57
— Description des fouilles et des découvertes faites par M. Rifaud, dans la partie est de la butte Koum-Medinet-el-Farés; accompagnée du dessin, des coupes et du plan des constructions inférieures.	73
— Notice sur la province de Texas.	101
— Observations sur diverses parties de la côte et de l'intérieur du Pérou, extraites des Mémoires du général Miller, au service de la République péruvienne.	106
— Notes sur les fles Miquelon et Saint-Pierre.	111
— Extrait d'une lettre de M. Brüe sur les fles précédentes.	113
— Carte de la Morée.	145

- Rapport sur le voyage de M. Charles Belanger, lu dans la séance de l'Académie royale des Sciences du 28 septembre. 150
- Rapport sur l'établissement d'une nouvelle colonie sur les bords de la Rivière des Cygnes (Swan-River), dans l'Australie occidentale. 158
- Note additionnelle sur cette colonie. 160
- Discours d'ouverture prononcé à la séance générale de la Société de Géographie du 11 décembre 1829, par le baron Hyde de Neuville. (Ce discours, de 16 pages d'impression, se trouve placé entre les nos 200 et 201.)
- Description de l'éruption du mont Galoungoun, dans l'île de Java, en 1822. 201
- L'Astrolable à Vanikoro ; par Dumont d'Urville. 249
- Considérations géographiques et statistiques sur l'île de Cuba 267

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

- Procès-verbaux. 37, 90, 114, 162, 217, 280
- Procès-verbal de l'Assemblée générale, du 11 décembre 1829. 284
- Notice annuelle des travaux de la Société, par M. de Larenaudière. 294
- Notice nécrologique sur M. le contre-amiral de Rossel, par M. de la Roquette. 323
- Compte rendu des recettes et dépenses de la Société pendant l'exercice 1828 et 1829. 324
- Membres nouvellement admis dans la Société. 40, 93, 118
166, 220, 282, 325
- Ouvrages offerts à la Société. 40, 93, 118, 166, 220, 283, 325

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENS , COMMUNICATIONS , NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES , ETC.

- Rapport fait à la Société royale des Antiquaires, sur la collection d'antiquités mexicaines de M. Baradère. 43
- Note de M. Blacker sur l'Himalaia. 49
- Rapport de M. le chevalier Bonne sur le perfectionnement imaginé par M. John Jump, pour étendre et faciliter l'usage des globes. 95
- Missions des États-Unis. 96
- Nouvelle carte de l'Indostan. 97
- Tableau des possessions des Anglais dans l'Inde, et des états de leurs alliés. 98
- Extrait d'une lettre de M. le colonel Bory-Saint-Vincent, directeur de la Commission scientifique en Morée, à M. le marquis Delachasse de Vérigny. 120
- Extrait d'une lettre écrite de Modon à M. le général Brossier, par M. Puillon-Boblaye, capitaine au corps royal des ingénieurs géographes en mission en Morée. . . 123
- Extrait de deux lettres de M. Marres, officier de santé de la Marine, attaché au poste de Bakel, adressées à M. le gouverneur du Sénégal. 127
- Itinéraire de Dounguel à Bakel, à travers le Fouta. . . . 129
- Idée de l'île Maurice. 130
- Du commerce de la France avec ses colonies et les puissances étrangères, pendant l'année 1828. 132
- Lettre de M. le colonel Giraldez à M. de la Roquette. . . 135
- Observations de M. de la Roquette sur la lettre précédente. 136
- Prise de possession d'une partie de la Nouvelle-Guinée. . 168

- Observations physiques faites sur le mont Elbrouz , par M. Kupfer, et première ascension de la sommité de cette chaîne du Cause, par un Tcherkesse. 171
- Expédition scientifique aux Indes occidentales. 175
- † Lettre de M. de Humboldt à M. Arrago. 176
- Excursion du docteur Parrot au mont Ararat. 181
- Insalubrité de la côte occidentale d’Afrique. 182
- Note sur les produits et le climat des Montagnes bleues. . *ibid.*
- Rochers vierges. 185
- Le Rocher du Diable. *ibid.*
- Nouvelles découvertes en Afrique. 186
- Communication avec l’Inde à travers l’Égypte. *ibid.*
- Phénomènes des glaciers de Grindelvald. 187
- Expédition scientifique des deux corvettes le Moller et le Séniamin. 190
- Jardins de Fati en Chine. 191
- Essais de géographie méthodique et comparative, par M. Denaix. *ibid.*
- Accroissement du territoire de l’Empire de Russie. . . . 196
- Mappede Saint-Michel-de-Murano, à Venise. 222
- Affaissement de terrain dans le canton de Vaud. 225
- Zoar, ou l’harmonie de Bäumlér. 228
- Tableau statistique de la population, etc., de la province de Cercado. 230
- Exploitation du diamant au Brésil. 232
- Évaluation de la somme des produits du sol et de toutes les industries en France, avec la fixation de la quotité moyenne qui en revient à chacun des membres de la communauté. 237
- Expédition scientifique dans les provinces asiatiques nouvellement conquises par la Russie. 239
- De la navigation du Tage, etc., et des nouvelles routes de communication intérieure du royaume d’Espagne. *ib.*

- Traité de paix signé à Andrinople. 240
- Traité séparé entre la Russie et la Porte, pour la Valachie et la Moldavie. 245
- Division du Brésil en 1829. 327
- Statistique des voitures de Paris. *ibid.*
- Extrait d'une lettre de M. le chevalier Paravey, sur l'origine asiatique et japonnaise des peuples du plateau de Bogota. 328
- Canal du Rhin et du Danube 334
- Fête du Ticonnad au Bengale. 335
- Volcan dans la Nouvelle Galles du sud (*Notasie*). . . . 337
- Prochaine publication du voyage en Égypte, en Nubie, etc., par M. Rifaud. 338
- Convention définitive entre la France et la Prusse, pour régler les limites des deux états respectifs, conformément aux stipulations du traité, de paix de Paris, du 30 mai 1814, et du 20 novembre 1815, et ensuite de la déclaration signée à Paris le 11 juin 1827. 340

Bibliographie géographique.

- Livres : Ouvrages généraux . . 55, 99, 143, 197, 247, 344
- Géographie ancienne et historique. 56, 99, 344
- Amérique. 55, 99, 143, 197, 247, 344
- Afrique. 55, 197, 344
- Asie. 56, 99, 143, 197, 247, 344
- Océanie. 56, 344
- Europe. 56, 99, 144, 198, 247, 344
- Empire Russe 56, 198, 344, 345
- Suède, Norwége et Danemark. 144, 198
- Iles Britanniques. 56, 247
- Turquie et Grèce. 56, 144, 198, 247, 344
- Allemagne 56, 198, 248, 345
- Suisse. 198, 248, 345

— Italie.	345
— Espagne et Portugal	199, 345
— France.	29, 199, 345
— § 2 ^e Atlas, cartes géographiques, plans, atlas universels:	99 199, 345
— Atlas spéciaux.	99, 200, 248
— Atlas d'Europe	99, 144
— Cartes générales et spéciales	160, 144, 200, 248, 345
— Plans.	200

FIN DE LA TABLE.

NOIROT, *Agent de la Société.*

